



La Fable des abeilles

Bernard Mandeville

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

L A Fables des Abeilles a fait tant de bruit en Angleterre, que nous avons cru faire plaisir aux Lecteurs de-deçà la Mer, de les mettre en état de juger par eux-mêmes de la nature de ce Livre. Les uns l'ont accusé de détruire les principes de la Morale, & même de fapper les fondemens de notre Sainte Religion. D'autres cependant, qui ne jugent du but d'un Ouvrage

que par les conséquences qui en découlent nécessairement, ou par les aveux & les déclarations de l'Auteur, ont jugé plus favorablement de celui ci ; & nous nous rangeons volontiers de l'avis de Personnes si judicieuses. Nous croïons avec eux, que Mr. Mandeville dans la Fable des Abeilles, dans son Commentaire, & dans ses Dialogues, n'a eu pour but que de tourner en ridicule les vices & les extravagances des Hommes, & de relever les défauts des diverses Personnes qui composent la Société, des Ministres d'État, des Prélats, des Ordres Religieux, des Juges, des Marchands, des Gens de Guerre, des Médecins &c. Il censure agréablement, dans toutes les occasions, l'éducation moderne, & badine fort judicieusement sur le Point-d'honneur. Partout il cherche à humilier l'Homme, & à dissiper les préjugés orgueilleux que son amour-propre lui suggère.

C'est ainsi que s'exprime sur cet article le judicieux Auteur de la Bibliothèque Raisonnée. Et plus bas, il ajoute :

En général nous avons cru cet Ouvrage très propre à développer les secrets principes qui font agir les Hommes, & à faire

connoître leur cœur.

Au reste, ce qui a principalement attiré un si grand nombre d'Antagonistes à Mr. Mandeville, c'est qu'il a paru à plusieurs Personnes, qu'il vouloit faire l'apologie de la Corruption des Hommes, & plaider la cause de certaines Pratiques mauvaises qui ne sont que trop généralement répandues dans le Monde. Mais il nous a paru au contraire, aussi bien qu'à quantité de Personnes de sens, que, dans tous ces endroits qui ont si fort révolté, son unique dessein a été de tourner en ridicule ces Coutumes & ces Vices, bien loin de les défendre & de les autoriser. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire avec impartialité ce que l'Auteur dit du Luxe, des Courtisanes, de l'Avarice, de la Prodigalité, du Vol, de l'Ivrognerie, du faux Point-d'honneur, des Duels, du Courage, de la vaine Parure, des Femmes, des Écoles de Charité.

Nous avouons que si, détachant quelques endroits de ces articles, on les examinoit indépendamment de ce qui précède de ce qui suit, on ne sauroit s'appercevoir si l'Auteur parle sérieusement, ou s'il veut badiner. Mais n'est-ce point-là le cas de tous les Ouvrages Ironiques ? Et pour qu'ils soient envisagés & lus comme tels, ne suffit-il pas que pour l'ordinaire l'Auteur s'exprime de manière à convaincre des Lecteurs dépréoccupés qu'il parle ironiquement ? Or il nous semble que Mr. Mandeville avoit assez bien suivi cette règle, pour qu'on ne prit point le change. C'est à quoi les Censeurs n'ont pas fait assez d'attention. De-là viennent les différens jugemens qu'on a porté des mêmes choses. Les uns, par exemple, ont assuré qu'il plaidoit la cause de l'Envie, tandis que d'autres ont trouvé

Nous ne comprenons pas même comment on a pu se tromper sur la manière d'écrire de cet Auteur. Il dit lui-même qu'il a écrit

ironiquement. Pourquoi, je vous prie, ne l'en croirons nous pas ? Qui doit mieux savoir que lui dans quel genre il a écrit ? Il assure en termes formels, qu'en soutenant la nécessité des Duels, il parle ironiquement. Il fait la même déclaration sur toutes les propositions pareilles qui se trouvent dans son Livre. Puis donc qu'il nous a lui-même appris qu'il ne parloit pas sérieusement sur ces divers articles dont on se plaint, la justice & le bon sens demandent également qu'on les lise & qu'on les envisage comme ironiques.

Enfin, il n'est pas naturel de faire tomber un Auteur en contradiction avec lui-même : c'est cependant ce que font ceux qui supposent que Mr. Mandeville parle sérieusement, lorsqu'il soutient les étranges paradoxes dont on lui fait un crime. En effet, dans un Ouvrage qu'il a publié quelques années après celui dont nous donnons la traduction, il enseigne expressément que la Vertu est plus propre que le Vice pour procurer le bonheur général de la Société : maxime qui paroît directement opposée à la doctrine de la Fable, dans laquelle il semble que l'Auteur veut prouver qu'une Société ne sauroit fleurir s'il n'y règne de grands vices. Pour sauver cette contradiction apparente, nous disons que Mr. Mandeville badine dans la Fable, où l'ironie saute aux yeux en tant d'endroits, & qu'il parle sérieusement dans ses Recherches. Nous finissons cet article par ces paroles du savant Auteur de la Bibliothèque que nous avons déjà plusieurs fois citée. Cet Ouvrage, dit-il,

Quoique Mr. Mandeville n'eût sans-doute pas souscrit à toutes les parties de ce jugement, il n'a pas dissimulé que son Livre ne convenoit qu'aux Personnes du caractère dont parle l'habile Journaliste. Dans plusieurs endroits il déclare qu'il n'écrit point pour

la Foule, mais uniquement pour ceux qui favent penser & réfléchir. Il y a cependant apparence que par cette déclaration, il n'a pas cru diminuer le nombre de ses Letteurs : l'Homme lui étoit trop bien connu, pour ignorer que chacun se croit bien partagé du côté du bon-sens & de la capacité de réfléchir. Difons un mot de Mr. Mandeville, & de ses Ouvrages.

Mr. Mandeville étoit né à Dort en Hollande, & avoit étudié la Médecine, qu'il alla professer à Londres. Il y composa quelques Ouvrages. La Fable, & les Recherches dont nous avons parlé dans cet Avertissement, ne sont pas les seuls par lesquels il s'est fait connoître. On a encore de lui des Remarques Critiques sur le Livre du Dr. Berkeley, sous le titre de Lettre à Dion à l'occasion de son Livre intitulé *Alcyphron* ou le Petit Philosophe ; & un Ouvrage, qui est traduit déjà depuis quelques années en François, dont le titre est, *Pensées Libres sur la Religion & sur le Bonheur de la Nation*.

Mais de tous ces Ouvrages, & de quelques autres moins considérables publiés par le même Auteur, il n'en est aucun qui ait fait plus de bruit que la Fable des Abeilles. Ce n'étoit dans son origine qu'un Poëme d'environ quatre-cens vers, qui parut en feuille volante en 1706. Comme quelques Personnes y avoient donné un mauvais tour, l'Auteur y ajouta des remarques, qui, destinées à étendre & à confirmer les idées dont on avoit d'abord été révolté, ne servirent qu'à lui attirer de nouveaux Adversaires. Ce Commentaire joint à la Fable parut en 1714. En 1723 il donna une seconde Édition de cet Ouvrage, qu'il avoit considérablement augmenté. Enfin il y ajouta six Dialogues en 1729, & en 1732 parut la sixième Édition de cette Fable & de son Commentaire, sur laquelle cette Traduction a été faite.

La Ruche murmurante ou les fripons devenus honnêtes gens

U N nombreux Effaim d'Abeilles habitoit une Ruche spacieufe. Là, dans une heureufe abondance, elles vivoient tranquiles. Ces Mouches, célèbres par leurs Loix, ne l'étoient pas moins par le fuccès de leurs armes, & par la manière dont elles se multiplioient. Leur Domicile étoit un Séminaire parfait de Science & d'Industrie. Jamais Abeilles ne vécurent sous un plus sage Gouvernement : cependant, jamais il n'y en eut de plus inconstantes & de moins satisfaites. Elles n'étoient, ni les malheureuses Esclaves d'une dure Tyrannie, ni exposées aux cruels defordres de la féroce Démocratie. Elles étoient conduites par des Rois qui ne pouvoient errer, parce que leur pouvoir étoit sagement borné par les Loix.

Ces insectes, imitant tout ce qui se fait à la Ville, à l'Armée, ou au Barreau, vivoient parfaitement comme les Hommes, & exécutoient, quoiqu'en petit, toutes leurs actions. Les merveilleux Ouvrages opérés par l'adresse incomparable de leurs petits Membres, échappoient à la foible vue des Humains : cependant il n'est parmi nous, ni Machine, ni Ouvriers, ni Métiers, ni Vaiffeaux, ni Citadelles, ni Armes, ni Artisans, ni Rufes, ni Science, ni Boutiques, ni Instrumens, en un mot il n'y a rien de tout ce qui se voit parmi les Hommes dont ces Animaux industrieux ne se servissent aussi. Comme donc leur langage nous est inconnu, nous ne pouvons parler de ce qui les concerne, qu'en employant nos expressions. L'on convient assez généralement qu'entr'autres choses dignes d'être remarquées, ces Animaux ne connoissoient point l'usage des Cornets ni des Dez ; mais puis-

qu'ils avoient des Rois, & par conféquent des Gardes, on peut naturellement préfumer qu'ils connoiffoient quelque espèce de Jeux. Vit-on en effet jamais d'Officiers & de Soldats qui s'abstînfent de cet amusement ?

La fertile Ruche étoit remplie d'une multitude prodigieuse d'Habitans, dont le grand nombre contribuoit même à la prospérité commune. Des millions étoient occupés à fatisfaire la vanité & l'ambition d'autres Abeilles, qui étoient uniquement employées à confumer les travaux des premières. Malgré une fi grande quantité d'Ouvriers, les défirs de ces Abeilles n'étoient pas satisfaits. Tant d'Ouvriers, tant de Travaux, pouvoient à peine fournir au Luxe de la moitié de la Nation.

Quelques-uns, avec de grands fonds & très peu de peines, faisoient des gains très-confidérables. D'autres, condamnés à manier la faux & la bêche, ne gagnoient leur vie qu'à la sueur de leur visage, & en épuifant leurs forces par les occupations les plus pénibles. L'on en voïoit cependant d'autres (A) qui s'addonnoient à des Emplois tout myftérieux, qui ne demandoient ni apprentissage, ni fonds, ni foins. Tels étoient les Chevaliers d'Industrie, les Parasites, les Courtiers d'Amour, les Joueurs, les Filoux, les Faux-Monnoïeurs, les Empiriques, les Devins, & en général tous en général tous ceux qui haïffant la lumière tournoient par de foudres pratiques à leur avantage, le travail de leurs Voifins, qui incapables eux-mêmes de tromper étoient moins défiants. On appelloit ces gens-là (B) des Fripons : mais ceux dont l'industrie étoit plus respectée, quoique dans le fond peu différens des premiers, recevoient un nom plus honorable. Les Artisans de chaque profession, tous ceux qui exerçoient quelque emploi, ou quelque

charge, avoient quelque espèce de friponnerie qui leur étoit propre. C'étoient les subtilités de l'art, & les tours de bâton.

Comme s'ils n'eussent pu sans l'instruction d'un procès, distinguer le légitime d'avec l'illégitime, ils avoient des Jurisconsultes occupés à entretenir des animosités, & à fusciter de mauvaises chicanes. C'étoit le fin de leur art. Les Loix leur fournissoient des moyens pour ruiner leurs Parties, & pour profiter adroitement des biens engagés. Uniquement attentifs à tirer de précieux honoraires, ils ne négligeoient rien pour empêcher qu'on ne terminât par voie d'accommodement les difficultés. Pour défendre une mauvaise cause, ils épluchoient les Loix avec la même exactitude & dans le même but que les Voleurs examinent les Maisons & les Boutiques. C'étoit uniquement pour découvrir l'endroit foible dont ils pourroient se prévaloir.

Les Médecins préféroient la réputation à la science, & les richesses au rétablissement de leurs Malades. La plupart, au lieu de s'appliquer à l'étude des règles de l'art, s'étudioient à prendre une démarche composée. Des regards graves, un air penfif, étoient tout ce qu'ils possédoient pour se donner la réputation de Gens Doctes. Tranquilles sur la santé des Patients, ils travailloient seulement à acquérir la faveur des Apoticaire, & à s'attirer les louanges des Accoucheuses, des Prêtres, & de tous ceux qui vivoient du produit des naissances ou des funérailles. Attentifs à ménager la faveur du Sexe babillard, ils écoutoient avec complaisance les vieilles recettes de la Tante de Madame. Les charlands, & toute leur famille, étoient soigneusement ménagés. Un sourire affecté, des regards gracieux, tout étoit mis en usage, & fervoit à captiver ces Esprits déjà prévenus. Il n'y avoit pas même jusques aux Gardes, dont ils ne souffrissent les impertinences.

Entre le grand nombre des Prêtres de Jupiter, gagés pour attirer sur la Ruche la bénédiction d'enhaut, il n'y en avoit que bien peu qui eussent de l'éloquence & du savoir. La plupart étoient même aussi emportés qu'ignorans. On découvroit leur paresse, leur incontinence, leur avarice & leur vanité, malgré les soins qu'ils prenoient pour dérober aux yeux du Public ces défauts. Ils étoient fripons comme des Tailleurs, & intempérans comme des Matelots. Quelques-uns à face blême, couverts d'habits déchirés, prioient mystiquement pour avoir du pain. Ils espéroient de recevoir de plus grosses récompenses ; mais à la lettre ils n'obtenoient que du pain. Et tandis que ces Sacrés Esclaves mouroient de faim, les Fainéans pour qui ils officioient étoient bien à leur aise. On voyoit sur leurs visages de prospérité, la santé & l'abondance dont ils jouissoient.

(C) Les Soldats qui avoient été mis en fuite étoient comblés d'honneur, s'ils avoient le bonheur d'échaper à l'Épée victorieuse, quoiqu'il y en eut plusieurs qui fussent de vrais Poltrons, qui n'aimoient point le carnage. Si quelque vaillant Général mettoit en déroute les Ennemis, il se trouvoit quelque Personne qui, corrompue par des présens, facilitoit leur retraite. Il y avoit des Guerriers qui affrontant le danger, paroïssent toujours dans les endroits les plus exposés. D'abord ils y perdoient une jambe, ensuite ils y laissoient un bras, & enfin, lorsque toutes ces diminutions les avoient mis hors d'état de servir, on les renvoyoit honteusement à la demi-païe ; tandis que d'autres, qui plus prudents n'alloient jamais au combat, tiroient la double paie, pour rester tranquillement chez eux.

Leurs Rois étoient à tous égards mal servis. Leurs propres Ministres les trompoient. Il y en avoit à la vérité plusieurs qui ne né-

gligeoient rien pour avancer les intérêts de la Couronne ; mais en même tems ils pilloient impunément le trésor qu'ils travailloient à enrichir. Ils avoient l'heureux talent de faire une très-belle dépense, quoique leurs appointemens fussent très-chetifs ; & encore se vantoient-ils d'être fort modestes. Donnoient-ils trop d'étendue à leurs droits, ils appelloient cela leurs tours de bâton ? Et même s'ils craignoient qu'on ne comprît leur jargon, ils se servoient du terme d'Emolumens sans qu'ils voulussent jamais parler naturellement & sans déguisement de leurs gains. (D) Car il n'y avoit pas une Abeille qui ne se fut très-bien contentée, je ne dis pas de ce que gagnoient effectivement ces Ministres, mais seulement de ce qu'ils laissoient paroître de leurs gains. (E) Ils ressembloient à nos Joueurs, qui quoiqu'ils aient joué beau jeu, ne diront cependant jamais en présence des Perdans tout ce qu'ils ont gagné.

Qui pourroit détailler toutes les fraudes qui se commettoient dans cette Ruche ? Celui qui achetoit des immondices pour engraisser son Pré, les trouvoit falsifiées d'un quart de pierres & de mortier inutiles, & encore quoique dupe, il n'auroit pas eu bonne grace d'en murmurer, puisqu'à son tour il mêloit parmi son beurre une moitié de fel.

La Justice même, si renommée pour sa bonne foi quoiqu'aveugle, n'en étoit pas moins sensible au brillant éclat de l'or. Corrompue par des présents, elle avoit souvent fait panacher la balance qu'elle tenoit dans sa main gauche. Impartiale en apparence, lorsqu'il s'agissoit d'infliger des peines corporelles, de punir des meurtres, & d'autres grands crimes, elle avoit même souvent condamné au supplice des gens qui avoient continué leurs friponneries après avoir été punis du Pilon. Cependant on croïoit communément que l'Epée qu'elle portoit, ne frappoit que les Abeilles

qui étoient pauvres & fans reffource ; & que même cette Déesse faisoit attacher à l'Arbre maudit des gens qui, pressés par la fatale nécessité, avoient commis des crimes qui ne méritoient pas un pareil traitement. Par cette injuste sévérité, on cherchoit à mettre en fureté le Grand & le Riche.

Chaque Ordre étoit ainfi rempli de vices mais, la Nation même, jouïffoit d'une heureuse prospérité. Flattée dans la paix, on la craignoit dans la guerre. Estimée chez les Étrangers, elle tenoit la balance des autres Ruches. Tous les membres à l'envi prodiguoient pour la conservation leurs vies & leurs biens. Tel étoit l'état florissant de ce Peuple. Les vices des Particuliers contribuoient à la félicité publique. (F) Dès-que la Vertu, instruite par les rufés Politiques, eut appris mille heureux tours de finesse, & qu'elle se fut liée d'amitié avec le vice (G), les plus scélérats faisoient quelque chose pour le Bien Commun.

Les Fourberies de l'Etat conservoient le Tout, quoique chaque Citoïen s'en plaignît. L'Harmonie dans un Concert résulte d'une combinaison de sons qui sont directement opposés. (H) Ainfi les Membres de la Société, en suivant des routes absolument contraires, s'aïdoient comme par dépit. La tempérance & la sobriété des uns facilitoit l'ivrognerie & la gloutonnerie des autres. (I) L'avarice, cette funeste racine de tous les maux, ce vice dénaturé & diabolique, étoit esclave (K) du noble défaut de la Prodigalité. (L) Le Luxe fastueux occupoit des millions de Pauvres. (M) La Vanité, cette passion si détestée, donnoit de l'occupation à un plus grand nombre encore. (N) L'Envie même & l'Amour-propre, Ministres de l'Industrie, faisoient fleurir les Arts & le Commerce. Les Extravagances dans le manger & dans la diversité de mets, la

Somptuosité dans les équipages & dans les ameublemens, malgré leur ridicule, faisoient la meilleure partie du Négoce.

Toujours inconstant, ce Peuple changeoit de loix comme de modes. Les réglemens qui avoient été sagement établis étoient annulés, & on leur en substituoit bientôt de tout opposés. Cependant en altérant ainsi leurs anciennes loix, & en les corrigeant, ils prévenoient des fautes qu'aucune prudence n'auroit pu prévoir.

C'est ainsi que le vice produisant la ruse, & que la ruse se joignant à l'industrie, on vit peu-à-peu la Ruche abonder de toutes les commodités de la vie. (O) Les plaisirs réels, les douceurs de la vie, l'aide & le repos étoient devenus des biens si communs, que (P) les Pauvres mêmes vivoient plus agréablement alors, que les Riches ne le faisoient auparavant. On ne pouvoit rien ajouter au bonheur de cette Société.

Mais Hélas ! quelle n'est pas la vanité de la félicité des pauvres Mortels ? À peine ces Abeilles avoient-elles goûté les prémices du bonheur, qu'elles éprouvèrent qu'il est même au dessus du pouvoir des Dieux de rendre parfait le séjour terrestre. La troupe murmurante avoit souvent témoigné qu'elle étoit satisfaite du Gouvernement & des Ministres ; mais au moindre revers elle changea d'idées. Comme si elle eût été perdue sans retour, elle maudit les Politiques, les Armées, & les Flottes. Ces Abeilles réunissant leurs plaintes, on entendoit de tous côtés ces paroles : Maudites soient toutes les fourberies qui règnent parmi nous. Cependant chacune se les permettoit encore ; mais chacune avoit la cruauté de ne vouloir point en accorder l'usage aux autres.

Un Personnage qui avoit amassé d'immenses richesses en trompant son Maître, le Roi & le Pauvre, ôsoit crier de toute sa force :

Le Païs ne peut manquer de périr pour toutes les injustices. Et qui pensez-vous que fût ce rigide Sermoneur ? C'étoit un Gantier, qui avoit vendu toute sa vie, & qui vendoit actuellement des peaux de mouton pour des cabrons. Il ne faisoit pas la moindre chose dans cette Société, qui ne contribuât au Bien Public. Cependant tous les Fripons crioient avec impudence : Bons Dieux ! accordez-nous seulement la probité.

Mercure ne put s'empêcher de rire à l'ouïe d'une prière si effrontée. Les autres Dieux dirent qu'il y avoit de la stupidité à blâmer ce que l'on aimoit. Mais Jupiter, indigné de ces prières, jura enfin que cette troupe criailleuse feroit délivrée de la fraude dont elle se plaignoit.

Il dit : Au même instant l'honnêteté s'empara de tous les cœurs. Semblable à l'Arbre instructif, elle dévoila les yeux de chacun, elle leur fit appercevoir ces crimes qu'on ne peut contempler sans honte. Ils se confessoient coupables par leurs discours, & surtout par la rougeur qu'excitoit sur leurs visages l'énormité de leurs crimes. C'est ainsi que des Enfans qui veulent cacher leurs fautes, trahis par leur couleur, s'imaginent que dès-qu'on les regarde on lit sur leur visage mal assuré la mauvaise action qu'ils ont faite.

Mais grands Dieux ! quelle consternation ! quel subit changement ! En moins d'une heure le prix des denrées diminua partout. Chacun, depuis le Ministre d'État jusques au Villageois, arracha le Masque d'Hypocrisie qui le couvroit. Quelques-uns, qui étoient très bien connus auparavant, parurent des Étrangers quand ils eurent pris des manières naturelles.

Dès ce moment, le Barreau fut dépeuplé. Les Débiteurs acquiesçoient volontairement leurs dettes, sans en excepter même celles que leurs Crédeurs avoient oubliées. On les cédoit généreusement à ceux qui n'étoient pas en état de les satisfaire. S'élevoit-il quelque difficulté, ceux qui avoient tort reftoient modestement dans le silence. On ne voioit plus de procès où il entrât de la mauvaise foi & de la vexation. Personne ne pouvoit plus acquérir des Richesses. La vertu & l'honnêteté régnoient dans la Ruche. Qu'est-ce donc que les Avocats y auroient fait ? Aussi tous ceux qui avant la révolution n'avoient pas eu le bonheur de gagner du bien, défespérés ils pendoient leur Écritoire à leur côté & se retiroient.

La Justice, qui jusques alors avoit été occupée à faire pendre certaines Personnes, avoit donné la liberté à ceux qu'elle tenoit Prisonniers. Mais dès-que les Prisons eurent été nettoïées, la Déesse qui y préside devenant inutile, elle se vit contrainte de se retirer avec son train & tout son bruïant attirail. D'abord paroïssoient quelques Serruriers chargés de ferrures, de verroux, de grilles, de chaînes, & de portes garnies de barres de fer. Ensuite venoient les Geoliers, les Guichetiers, & leurs Suppôts. La Déesse paroïssoit alors précédée de son fidèle Ministre l'Écuier Carnifex, le Grand Exécuteur de ses ordres sévères. Il n'étoit point armé de son Épée imaginaire, à la place il portoit la Hache & la Corde. Dame Justice aux yeux bandés, assise sur un Nuage, fut chassée dans les airs accompagnée de ce cortège. Autour, de son char & derrière il y avoit les Sergeants, Huissiers, & les Domestiques de toute espèce, qui se nourrirent des larmes des Infortunés.

La Ruche avoit des Médecins tout comme avant la révolution. Mais la Médecine, cet Art salutaire, n'étoit plus confiée qu'à d'Habiles Gens. Ils étoient en si grand nombre, & si bien répandus

dans la Ruche, qu'il n'y en avoit aucun qui eut besoin de se servir de Voiture. Leurs vaines disputes avoient cessé. Le soin de délivrer promptement les Patiens, étoit ce qui les occupoit uniquement. Pleins de mépris pour les Drogues qu'on apporte des Païs étrangers, ils se bornoient aux Simples que produit le Païs. Persuadés que les Dieux n'envoient aucune maladie aux Nations sans leur donner en même tems les vrais remèdes, ils s'attachoient à découvrir les propriétés des Plantes qui croïssent chez eux.

Les riches Ecclésiastiques, revenus de leur honteuse paresse, ne faisoient plus desservir leurs Églises par des Abeilles prises à la journée. Ils officioient eux-mêmes. La probité dont ils étoient animés les engageoit à offrir des prières & des sacrifices. Tous ceux qui ne se sentoient pas capables de s'acquiescer de ces devoirs, ou qui croïoient qu'on pouvoit se passer de leurs soins, résignoient sans délai leurs Emplois. Il n'y avoit pas assés d'occupation pour tant de personnes, si même il en restoit pour quelques-uns. Le nombre en diminua donc considérablement. Ils étoient tous modestement soumis au Grand-Prêtre, qui uniquement occupé des affaires Religieuses abandonnoient aux autres les affaires d'État. Le Chef Sacré, devenu charitable, n'avoit pas la dureté de chasser de sa porte les Pauvres affamés. Jamois on n'entendoit dire qu'il retranchât quelque chose du salaire de l'Indigent. C'étoit au contraire chez lui que l'Affamé trouvoit de la nourriture, le Mercenaire du pain, l'Ouvrier Nécessiteux sa table & son lit.

Le Changement ne fut pas moins considérable parmi les premiers Ministres du Roi, & tous les Officiers subalternes. (Q) Économes & Tempérans alors, leurs pensions leur suffisoient pour vivre. Si une pauvre Abeille fut venue dix fois pour demander le juste paiement d'une petite somme, & que quelque Commis bien

païé l'eut obligé, ou de lui faire présent d'un écu, ou de ne jamais recevoir son païement, on auroit ci-devant appelé une pareille alternative, le tour de bâton du Commis ; mais pour lors on lui auroit tout naturellement donné le nom de Friponnerie manifeste.

Une seule Personne suffisoit pour remplir les places qui en exigeoient trois avant l'heureux changement. On n'avoit plus besoin de donner des Collègues pour éclairer les actions de ceux à qui l'on confioit le manîment des affaires. Les Magistrats ne se laissoient plus corrompre, & ils ne cherchoient plus à faciliter les larcins des autres. Un seul faisoit alors mille fois plus d'ouvrage, que plusieurs n'en faisoient auparavant.

(R) Il n'y avoit plus d'Honneur à faire figure aux dépens de ses Crédeurs. Les Livrées étoient pendues dans les Boutiques des Fripiers. Ceux qui brilloient par la magnificence de leurs Carrosses, des vendoient pour peu de chose. La Noblesse se défaisoit de tous ses superbes Chevaux si bien apariés, & même de leurs Campagnes, pour païer leurs dettes.

On évitoit la vaine dépense avec le même soin qu'on fuïoit la fraude. On n'entretenoit plus d'Armée dehors. Méprisant l'estime des Étrangers, & la gloire frivole qui s'acquiert par les armes, on ne combattoit plus que pour défendre sa Patrie contre ceux qui en vouloient à ses droits & à sa liberté.

Jetez présentement les yeux sur la la Ruche glorieuse, Contemplez l'accord admirable qui règne entre le Commerce & la Bonne Foi. Les obscurités qui couvroient ce spectacle ont disparu. Tout se voit à découvert. Que les choses ont changé de face !

Ceux qui faisoient des dépenses excessives, & tous ceux qui vivoient de ce luxe, furent forcés de se retirer. En vain ils tentèrent

de nouvelles occupations, elles ne pûrent leur fournir le nécessaire.

Le prix des Fonds & des Bâtimens tomba. Les Palois enchantés, dont les murs, semblables à ceux de Thèbes, avoient été élevés par la Mufique, étoient déserts. Les Grands, qui auroient mieux aimé perdre la vie que de voir effacer les titres fastueux gravés sur leurs superbes portiques, se moquoient aujourd'hui de ces vaines inscriptions. L'Architecture, cet art merveilleux, fut entièrement abandonnée. Les Artisans ne trouvoient plus personne qui voulut les employer. (S) Les Peintres ne se rendoient plus célèbres par leur pinceau. Le Sculpteur, le Graveur, le Cizeleur & le Statuaire n'étoient plus nommés, dans la Ruche.

Le peu d'Abeilles qui restèrent, vivoient chetivement. On n'étoit plus en peine comment on dépenseroit son argent, mais comment on s'y prendroit pour vivre. En payant leur compte à la Taverne, elles prenoient la résolution de n'y remettre jamais le pié. On ne voïoit plus de faloppe Cabaretière qui gagnât assés pour porter des habits de drap d'or. Torcol ne donnoit plus de grosses sommes pour avoir du Bourgogne & des Ortolans. Le Courtifan qui se piquant de régaler le Jour de Noël sa Moîtresse de pois verts, dépensoit en deux heures autant qu'une Compagnie de Cavalerie auroit dépensé en deux jours, plia bagage, & se retira d'un si misérable Païs.

(T) La Fièrè Cloé, dont les grands airs avoient autrefois obligé son trop facile Mari de piller l'État, vend à présent son équipage composé des plus riches dépouilles des Indes. Elle retranche sa dépense, & porte toute l'année le même habit. Le Siècle léger & changeant est passé. Les Modes ne se succèdent plus avec cette bizarre inconstance. Dès lors, tous les Ouvriers qui travailloient les

riches Étoffes de Soie & d'Argent, & tous les Artisans qui en dépendent, le retirent. Une Paix profonde règne dans ce Séjour ; elle a à la fuite l'abondance. Toutes les Manufactures qui restent, ne fabriquent que des Étoffes les plus simples ; cependant elles sont toutes fort chères. La Nature bienfaisante n'étant plus contrainte par l'infatigable Jardinier, elle donne à-la-vérité ses fruits dans la saison ; mais aussi elle ne produit plus ni raretés, ni fruits précoces.

À mesure que la Vanité & le Luxe diminuoient, on voyoit les anciens Habitans quitter leur Demeure. Ce n'étoit plus ni les Marchands, ni les Compagnies qui faisoient tomber les Manufactures, c'étoit la simplicité & la modération de toutes les Abeilles. Tous les Métiers, & tous les Arts étoient négligés. Le contentement, cette peste de l'industrie, leur fait admirer leur grossière abondance. Ils ne recherchent plus la nouveauté, ils n'ambitionnent plus rien.

C'est ainsi que la Ruche étant presque déserte, ils ne pouvoient se défendre contre les attaques de leurs Ennemis cent fois plus nombreux. Ils se défendirent cependant avec toute la valeur possible, jusques à ce que quelques-uns d'entr'eux eussent trouvé une retraite bien fortifiée. C'est là qu'ils résolurent de s'établir, ou de périr dans l'entreprise. Il n'y eut aucun Troïte parmi eux. Tous combattirent vaillamment pour la Cause Commune. Leur courage & leur intégrité furent enfin couronnés de la victoire.

Ce triomphe leur coûta néanmoins beaucoup. Plusieurs milliers de ces valeureuses Abeilles périrent. Le reste de l'Essaim, qui s'étoit endurci à la fatigue & aux travaux, crut que l'aïe & le repos qui mettoit si fort à l'épreuve leur tempérance, étoit un vice. Voulant donc se garantir tout d'un coup de toute rechute, toutes ces

Abeilles s'envolèrent dans le sombre creux d'un Arbre, où il ne leur resta de leur ancienne félicité que le Contentement & l'Honnêteté.

Remarque A

PAGE 4. LIGNES 4...7.

La plupart de ceux qui ont des Enfans, tâchent de leur donner quelque occupation convenable, afin que parvenus à l'âge de maturité, ils puissent gagner leur vie. Il n'y a point de Société considérable qui n'ait des Corps entiers, ou des Compagnies de Gens qui s'attachent à ces différens emplois. C'est ainsi que les Arts & les Sciences, de même que les Métiers & le Commerce, en passant d'une main à l'autre, continuent de fleurir dans une République, aussi long-tems qu'on les trouve utiles. Les Jeunes-Gens qui entrent chaque jour dans le Monde, relèvent, pour ainsi dire, les Vieillards, & en prennent la place. Il y a des occupations infiniment plus honorables que d'autres, suivant la différence des frais nécessaires pour y réussir. Mais des Parens sages, dans le choix qu'ils en font pour leurs Enfans, doivent principalement consulter leurs biens, & les circonstances dans lesquelles ils se rencontrent. Un Homme qui donne pour son Fils trois ou quatre cens livres sterling à un gros Marchand, est très-blamable, s'il ne peut ensuite fournir à ce Fils, lorsqu'il a fini son tems, deux ou trois mille livres sterling pour travailler avec ce fond pour son compte. Ce Père, s'il eût été prudent, auroit dû vouër son Fils à quelque chose qui eût exigé des frais moins considérables.

On voit souvent des Gens bien élevés qui n'ont que de petites rentes, obligés cependant, à cause des Emplois honorables dont ils sont revêtus, à faire plus de figure qu'un simple Particulier qui auroit le double de revenu. S'ils ont avec cela des Enfants, comme cela arrive souvent, l'indigence où ils se trouvent ne leur permet pas de les appliquer à des Fonctions réputées honorables, & leur orgueil ne leur permet pas même de leur faire apprendre quelque Métier médiocrement pénible. Dans ce fâcheux état, tantôt ils se flattent de quelque changement dans leur Fortune, d'autresfois ils espèrent qu'il se présentera quelque Ami, ou quelque occasion plus favorable. Toujours indigens, & toujours incertains, ils renvoient de tems à autre à disposer de leurs Enfants. Les années s'écoulent insensiblement ; & ces jeunes-Gens sont déjà avancés en âge, qu'on ne les a encore voué à quoi que ce soit. Je ne déciderai pas si cette négligence est plus barbare à l'égard des Enfants, que préjudiciable à la Société. Tous les Enfants à Athènes étoient tenus d'afflister leurs Parens, s'ils venoient à tomber dans l'indigence. Mais Solon fit une loi, qui dispensoit un Fils de secourir son Père, si celui-ci ne lui avoit donné aucune Vocation.

Quelques Parens plus raisonnables font apprendre à leurs Enfants un bon Métier, convenable à leur état présent. Mais souvent ces Pères meurent, ou sont faillite avant que leurs Enfants aient fini leur Apprentissage, ou qu'ils soient rompus dans les Affaires qu'ils avoient entrepris. Plusieurs Jeunes-Gens, richement pourvus par les mains qui les ont établis, ne laissent pas quelquefois d'être réduits à la pauvreté ; plus souvent encore on en voit, qui sont entièrement incapables de se maintenir dans les Affaires qu'on leur avoit fait entreprendre ; plusieurs manquent d'industrie, ou ne connoissent pas comme il faut leur Vocation ; d'autres aiment trop leurs plaisirs ; quelques-uns, par quelque accident

imprévu, font mal leurs affaires. Il est impossible que cette Négligence dans l'Éducation, cette mauvaise Conduite, & les Maux qui en résultent, n'aient très-fréquemment lieu dans les grandes Villes. C'est-là où l'on voit tous les jours quantité des Personnes entrer dans le monde sans être pourvus, & sans s'être voués à quoi que ce soit.

Quelque riche & puissante que puisse être une République, quelques soins qu'un Gouvernement sage puisse prendre, il n'est pas possible de prévenir ou d'empêcher toujours ces inconvéniens. Qu'est-ce donc que deviendront cette foule de Personnes qui sont sans Vocation ? Le Monde, il est vrai, est rarement sans Guerre. C'est une ressource. Il y en aura quelques-uns qui seront occupés à ce Métier sur terre, & d'autres sur mer. Ceux qui par leur tempéramment laborieux sont propres à être d'Honnêtes Esclaves, travailleront à la journée chez les Maîtres qui exercent des Métiers, ou ils entreront au service de quelques autres Personnes. Ceux qui auront étudié, & qui auront hanté l'Université, pourront exercer les pénibles fonctions de Régens d'Écoles & de Gouverneurs. Il y en aura un petit nombre qui attraperont quelque emploi. Mais que deviendra ce Pareilleux, qui ne s'embarasse en aucune manière de travailler ? Que deviendra ce Volage, qui ne fait se fixer à quoi que ce soit ?

Ceux qui auront toujours fait leurs délices des Pièces de Théâtre, & de la lecture des Romans, & qui avec cela auront la moindre teinture de Politesse, tourneront leurs vûes du côté du Théâtre. Si leur mine est supportable, s'ils s'expriment bien, nous les verrons bientôt Acteurs. Ceux qui aiment leur ventre au-dessus de tout, s'ils ont le goût fin, & un peu d'habileté dans ce qui regarde la Cuisine, ils tâcheront de gagner l'amitié des Gloutons

& des Épicuriens. Ils apprendront à ramper, & ils mettront tout en usage pour devenir Parasites. Toujours occupés à flatter les Maîtres de la maison aux dépens du reste de la Famille, non contents d'entretenir le Chef dans tous ses défauts, ils gâtent encore les Enfants, en leur inspirant de l'orgueil par de basses adulations.

D'autres jugeant de l'incontinence des autres par leur propre libertinage, & par celui de leurs Compagnons de débauche, feront naturellement portés à donner dans les intrigues amoureuses. Bientôt ils tâcheront de gagner leur vie, par le métier le plus vil. Ils fourniront à ceux qui manquent de loisir ou d'adresse pour parler en leur faveur, des objets pour assouvir leur brutale passion.

Ceux qui ont abandonné tout principe d'Honneur & d'Équité deviendront, s'ils ont assez d'adresse & de dextérité, Chevaliers d'Industrie ; ou, si leur habileté & leur capacité le leur permet, ils se mettront Filoux & Faux-Monnoyeurs.

Ceux qui ont eu occasion de remarquer la crédulité de Femmelles, & d'autres Personnes qui n'ont pas plus de sens, s'érigeront en Docteurs, & ils feront les Empiriques. Une grande impudence & peu d'habileté leur suffit. D'autres se vanteront de pouvoir dire la bonne fortune. C'est ainsi que chacun tourne à son propre avantage les vices & les faiblesses d'autrui. C'est ainsi que les Hommes mettent en œuvre leurs talens & leur habileté, pour tâcher d'amalier de quoi vivre par le chemin le plus aisé & le plus court.

Ces Gens-là sont sans-contradiction la Peste de la Société Civile. Mais il n'y a que des Foux, qui sans faire attention à ce que j'ai dit, puissent s'emporter contre le relâchement des Loix, qui

laissent vivre de telles Gens. Les Personnes sages, contentes de prendre des précautions pour n'être point la dupe de ces Fourbes, ne se plaignent jamais de ce que la Prudence Humaine ne sauroit prévenir.

Remarque B

PAGE 4. LIGNES 17-22.

C 'Est-là un trait qu'on lance très-communément contre toute cette partie du monde occupée dans le Commerce. Mais si l'on prend le terme de Fripon dans toute son étendue, & qu'on s'en serve pour désigner toute Personne qui n'est pas sincèrement vertueuse, & qui fait à autrui ce qu'il ne voudroit pas qui lui fût fait, j'ose promettre d'établir ce que j'avance dans la Ruche Murmurante.

Dans ce dessein, je ne parlerai point d'une infinité de ruses & d'artifices dont se servent le Vendeur & Acheteur pour se tromper mutuellement : artifices que les Négocians approuvent, & que mettent tous les jours en usage ceux mêmes qui passent pour être de meilleure foi. Où est le Marchand, par exemple, qui ait jamais déclaré les défauts de sa marchandise à ceux qui avoient dessein de l'acheter ?

Que dis-je ! Montrez-m'en un, qui dans un tems ou dans un autre n'ait pas su cacher adroitement ces défauts, à la perte de l'Acheteur ? J'ose encore le demander avec confiance. Où est le Commerçant qui n'ait jamais prisé contre sa conscience ses marchandises au-delà de leur juste valeur, afin de les mieux débiter ?

Décio étoit un Marchand qui faisoit belle figure. Chargé de diverses commissions de Sucre pour différens endroits au-delà de la mer, il s'adressa à Alcandre, qui étoit toujours richement pourvu de toutes les Marchandises qui viennent des Indes Occidentales. Il entra en marché pour une partie considérable de cette denrée. Tous deux fort entendus dans le Commerce, ils ne pouvoient s'accorder. Décio, homme riche, se flattoit que personne ne devoit acheter à meilleur marché que lui. Alcandre, semblable à cet égard à Décio, ferme d'ailleurs, ne vouloit rien rabattre du prix qu'il avoit demandé. Persuadés que le vin est très-propre à terminer les différends, ils entrèrent dans un Cabaret vis-à-vis de la Bourse. Occupés-là à conclure leur marché, le Garçon d'Alcandre apporte une Lettre à son Maître. On lui donnoit avis des Indes Occidentales, qu'il étoit parti une grande quantité de Sucre pour l'Angleterre. Dès-lors, charmé de vendre sa marchandise au prix que lui en avoit offert Décio, il résolut de conclure avant que les nouvelles en fussent publiques. Mais pour ne point perdre un Chaland avantageux par une précipitation trop marquée, il interrompt le discours. Prenant une humeur plus gaïe, il parla des agrémens de la Saison, des délices de la Campagne, & il invita Décio à venir les partager avec lui dans une Campagne qu'il avoit à douze milles de la Ville. On étoit dans l'agréable saison du mois de Mai, c'étoit un Samedi après midi. Décio qui vivoit encore dans le célibat, débarrassé de toute affaire jusques au Mardi suivant, profita de la politesse du Marchand. Ils, partent ensemble le jour même, & ils passèrent agréablement le reste de la journée. Décio pour gagner de l'appétit, le Dimanche matin alla prendre l'air, monté sur un des chevaux d'Alcandre. Prêt à retourner joindre son Ami, il fit rencontre d'un Monsieur de sa connoissance, qui lui apprit que la Flotte Marchande des Barbades avoit fait

naufnage. Il ajouta que la nouvelle en avoit été confirmée au Caffé de Lloyd avant son départ, & qu'on y croïoit que le prix du Sucre haufferoit de vingt cinq par cent, à caufe de cet accident. Décio de retour de fa promenade alla rejoindre son Ami, & reprit aufsitôt le discours interrompu au Cabaret. Alcandre se croïant sûr de son coup, charmé de se voir fi heureusement prévenu, ne crut pas devoir renvoyer l'accord à l'après-diné. Quelqu'envie qu'il eut de vendre, l'autre fans le paroître n'étoit pas moins difpofé à acheter. Cependant ces deux Rufés ne laiffèrent pas de témoigner beaucoup d'indifférence. Décio cependant, frappé de ce qu'il venoit d'apprendre, penfa que les délais pouvoient devenir dange-reux ; & jettant une Guinée fur la table, il conclut le marché fur le pied qu'Alcandre l'avoit propofé. Arrivé le lendemain à Londres la nouvelle se trouva véritable, & Décio eut cinq cens livres fter-lings de profit fur ce Sucre. C'est ainfi qu'Alcandre cherchant à duper son Correfpondant, fut païé de la même monnoie. On ne regarde point une telle conduite comme contraire à la probité, quoiqu'aucun d'eux n'eut fouhaité qu'on lui fit ce qu'il avoit fait à autrui.

Remarque C

PAGE 7. LIGNES 13-19.

L Es Hommes font affez infenfés pour vouloir qu'on les eftime d'avoir fait ce qu'ils auroient volontiers évité, s'il avoit été en leur pouvoir. Tel forcé d'aller à la guerre, ou condamné à cela pour fes crimes, ôfe encore tirer gloire du courage qu'il fait paroître dans cette démarche. Tel obligé à se battre par des menaces, fouvent

par des coups, prétend devoir en être plus estimé. C'est-là une fuite du désir étrange qu'ont tous les Hommes de vouloir qu'on pense d'eux avantageusement. Si la Raïson tenoit un juste équilibre avec la Vanité, on n'aimeroit les louanges qu'autant que la Conscience feroit sentir qu'on en est digne.

L'Honneur, dans sa signification propre & véritable, n'est autre chose que la bonne opinion que les autres hommes ont de notre mérite : Opinion qu'on considère comme plus ou moins réelle, suivant le bruit & le fracas que les Hommes ont fait pour en donner des témoignages publics. Par le moïen des Titres ou des Cérémonies, ou par tous les deux ensemble, le Souverain peut imprimer une Marque d'Honneur sur qui il veut. Distingué par cette Marque, qui aura autant de cours que la Monnaie du Prince, il fera en possession de la bonne opinion de tous les autres, soit qu'il la mérite, ou qu'il ne la mérite pas. C'est-là ce que l'on entend, lorsqu'on dit que le Souverain est la Source de l'Honneur.

Le contraire de l'Honneur c'est le deshonneur, ou l'ignominie. Ce fera donc la mauvaise opinion & le mépris que les autres ont pour nous. Comme l'Honneur est compté parmi les récompenses qui suivent les bonnes actions, le deshonneur est aussi regardé comme une punition des mauvaises. Suivant que la manière dont on méprise quelqu'un est plus ou moins outrageante ou publique, la Personne qui en est l'objet est aussi plus ou moins dégradée. Cette ignominie porte aussi le nom de Honte, à cause de l'effet qu'elle produit. Quoique le bien & le mal qui nous revient de l'Honneur & du Deshonneur, soient en eux-mêmes imaginaires, il y a cependant de la réalité dans la Honte.

La honte désigne donc une passion de l'ame qui a ses propres symptômes, qui dirige notre Raïson, & qui souvent s'en rend la

maîtresse. Il faut même autant de force, de peine, & de renoncement à foi-même pour la soumettre, qu'il en faut pour soumettre toute autre passion. Agités par cette passion, qui a sur nous une grande influence, elle est souvent le principe & le mobile des actions les plus importantes de la vie. Il est donc utile de s'arrêter un peu sur ce sujet, par-là nous mettrons dans un plus grand jour les notions que le Monde se forme de l'Honneur & du Dishonneur.

Je définis d'abord la Honte. C'est une triste réflexion sur notre peu de mérite, produite par la crainte où nous sommes que les autres Hommes ne nous méprisent avec justice, ou qu'ils ne puissent le faire, s'ils venoient à nous connoître parfaitement. Je ne crois pas qu'on puisse faire qu'une seule objection de poids contre cette définition.

Avant que de répondre à cette difficulté, je voudrais qu'on fit avec moi cette réflexion. La Modestie des Femmes est une suite de la Coutume & de l'Éducation, elle n'a pour objet que des choses purement arbitraires. Ces circonstances, je veux dire la Coutume & l'Éducation, font trouver horrible & abominable toute manière de se découvrir qui n'est point à la mode, & toute expression un peu libre. Malgré cela une Jeune Fille, quoique très-vertueuse, roulera dans son imagination, souvent contre son gré, des idées confuses de choses qu'elle ne diroit pas à quelqu'un pour tout ce que le Monde a de plus précieux.

Après cette Remarque, je viens à la première partie de l'objection. Lorsqu'on parle d'une manière un peu libre en présence d'une Fille sans expérience, elle craint que celui qui parle, ou ceux qui écoutent, ne s'imaginent qu'elle est assez habile pour comprendre ce qu'on veut dire : elle appréhende qu'on ne s'imagine

qu'elle est au fait de certaines choses dans lesquelles elle souhaite de passer pour ignorante. Elle pense donc alors tout à la fois, & à ce qu'on dit, & aux idées qu'elle s'imagine qu'on forme à son désavantage. Toutes ces réflexions excitent dans son âme cette passion que nous nommons la Honte. Elle rougira donc surtout devant les Hommes, pour tout ce qui peut exciter ces fortes de pensées criminelles que j'ai insinué. Elle aura honte, lors même qu'elle sera la plus éloignée du libertinage, & aussi longtemps que la Modestie subsistera.

Pour découvrir la vérité de ce que j'avance, faites une expérience. Tenez des discours aussi obscènes qu'il vous plaira, dans une chambre voisine de celle où sera cette Jeune Fille. Elle les entendra sans en être démontée ; peut-être même prêtera-t-elle l'oreille, si du moins elle est sûre qu'on ne la croit pas si près. Pourquoi ? la raison en est simple. Elle prête l'oreille à ces discours, comme une personne qui n'y est point intéressée. Si encore, malgré ce que son innocence peut lui représenter, il lui monte quelque couleur au visage, elle vient assurément d'un mouvement plus doux que celui de la honte. Si dans le même lieu & dans le même état, elle entendoit parler de quelque chose qui la regardât, & qui tendît à son deshonneur, si on parloit de quelque chose dont elle se sentit secrètement coupable, elle pourroit bien en rougir. Pour-lors elle peut craindre qu'on ne la méprise déjà, ou tout au moins elle appréhende qu'on ne le fasse, dès-qu'elle viendra à être connue.

La seconde partie de l'objection consiste en ce que nous sommes souvent confus, & que nous rougissons pour les autres Hommes. Ce mouvement de notre âme ne peut venir dans ce cas-là, que de ce que nous-nous transportons dans l'état de ces

perfonnes. C'eft ainfi qu'un Homme jette des cris à la vue du danger éminent qui menace quelqu'un qu'il ne connoit pas même. On parle en notre présence d'une mauvaife action commife par un tel. Occupés à réfléchir fur l'effet qu'une action auffi blamable produiroit fur nous fi nous l'avions commife, les Efprits Animaux, & par conféquent le Sang, fe meuvent infenfiblement de la manière qu'ils fe mouvroient, fi après avoir commis cette mauvaife action, nous en entendions parler. Il doit donc réfulter de ce mouvement les mêmes fymptômes extérieurs.

Nous voïons, je l'avouë, des Perfonnes fans expérience, ignorantes, & mal élevées, avoir honte, lorsqu'elles fe trouvent en présence de leurs Supérieurs, fans qu'il paroiffe qu'elles en aient aucun fujet légitime. Cette honte est toujours produite par le fentiment intérieur de leur foibleffe & de leur incapacité. Mais un Homme, quoique très-moderfte, fupposons le vertueux, favant & accompli, ne rougira jamais que lorsque la confcience réveillée lui reprochera quelque crime, ou du-moins lorsque fe déifiant de lui-même, il craindra d'avoir fait, ou de faire quelque chofe d'irrégulier.

On donne le nom de Honteux à ceux qui fujets à cette paffion par rufticité, ou par manque d'éducation & de monde, s'y laiffent aller à tout bout de champ. Ceux au-contreire qui par mépris pour les autres Hommes, & qui pleins d'une fauffe opinion de leur fuffifance, ont appris à fe mettre au-deffus de cette paffion, en-forte qu'ils n'en font plus fufceptibles lors-même qu'il le faudroit, font appelés des Impudens ou des Effrontés.

Àquelle étrange contradiction l'Homme n'eft-il point fujet ? Le contraire de la Honte, c'eft la Vanité. Cependant il n'y a perfonne qui foit fufceptible de la première de ces paffions, qui n'ait reçu

quelque impression de celle-ci. La Honte tire son origine du grand intérêt que nous prenons dans ce que les autres pensent de nous. Or cet amour-propre ne peut venir que du grand cas que nous faisons de nous-mêmes.

Ces deux passions sont la semence de toutes les Vertus. C'est un principe actif qui nous meut. Ce sont des qualités réelles, & non imaginaires. Ces passions dépendent de notre constitution & de notre structure. On peut le prouver par les effets différens & sensibles qu'elles produisent malgré notre Raison, dès-qu'elles nous émeuvent l'une ou l'autre.

Un Homme accablé de Honte, sent les esprits s'abattre. Son cœur se refroidit, se resserre, se condense pour ainsi dire. Le sang porté avec impétuosité vers la circonférence du corps, met sa face tout en feu. Son cou & une partie de sa poitrine se ressentent de cette rougeur. Lourd & pesant, il tient alors la tête baissée, & les yeux fixes & immobiles sont attachés à la terre. Il ne découvre plus rien, il ne voit qu'à-travers d'un nuage de confusion. Insensible à rien qu'à la Honte, aucune injure ne peut le piquer pour ce moment. Las de vivre, il voudroit être caché dans le centre de cette Terre qu'il regarde, ou que devenu invisible, il pût se dérober aux regards de ceux qui augmentent sa confusion.

Mais si ce même Homme a occasion de satisfaire sa Vanité, il triomphe dans son orgueil, & découvre cette nouvelle passion par des symptômes bien différens. Plein de lui-même, les Esprits Animaux font mouvoir son sang dans les artères. Une chaleur nouvelle & plus vive qu'à l'ordinaire dilate & fortifie son cœur. Le Sang retiré du côté du cœur, laisse aux extrémités du corps une fraîcheur douce & agréable. Il se sent si léger, qu'il semble croire de pouvoir marcher dans les airs. Il élève sa tête altière, & roule

tout autour avec vivacité les yeux tout pétillans de joie. Le seul sentiment de son existence le réjouit, & lui fait plaisir. Dans cet état de satisfaction l'Orgueilleux se met aisément en colère. Il ne manque à la joie de son cœur, que d'être connu du Monde entier. C'est la seule chose qui lui reste à désirer dans cet heureux état.

On ne fauroit croire combien la Honte contribue, & combien elle est nécessaire pour nous rendre sociables. C'est une foiblesse de notre Nature fragile. Tout le monde, lorsqu'il est affecté de cette passion incommode, s'y livre & s'y foudroye avec regret. Volontiers il la prévient, si la chose étoit en son pouvoir. Cependant il ne fauroit y avoir de Société bien réglée, si la plupart de ses Membres n'étoient susceptibles de cette passion. Le bonheur même de la Société en dépend.

L'Homme porté naturellement à travailler à la conservation & à la félicité, tâcheroit par des efforts continuels à se mettre au-dessus de ces mouvemens désagréables, & à se tirer de ce mal-aise qui fuit & qui accompagne la Honte ; il s'en débarrasseroit même infailliblement avec le tems, au préjudice de la Société. Ceux donc qui sont chargés de l'éducation des Jeunes-Gens pour prévenir une victoire si dangereuse à la Société, mettent tout en œuvre pour augmenter dans leurs Disciples le sentiment de la Honte. On prescrit comme le remède unique pour se délivrer de cette passion mortifiante, une observation exacte de certaines règles. Ces règles ordonnent de fuir toutes les choses qui peuvent produire le sentiment incommode de la Honte. C'est ainsi que le Politique sage, bien éloigné de délivrer l'Homme de cette foiblesse & de l'en guérir, l'entretient au-contraire, & la fait servir à ses fins.

Les règles dont je parle consistent dans la manière de se conduire adroitement, en étouffant nos appétits, ou en cachant aux autres les vrais sentimens de notre cœur, sitôt qu'ils peuvent nous faire rougir. Si l'on n'est pas instruit de ces règles dès la plus tendre jeunesse, rarement pourra-t-on les suivre parfaitement, ou dans la suite y faire quelques progrès. L'Orgueil le Bon-Sens sont les plus grands secours qui puissent nous conduire à cette perfection. Avides de l'estime d'autrui, nous éprouvons des sentimens de joie inexprimables, en pensant que nous sommes approuvés, & peut-être admirés des autres Hommes. Ces deux sentimens nous dédommagent, & nous paient de reste la peine que nous avons à dompter les passions les plus violentes. Et par conséquent ils nous détournent de toutes les paroles, & de toutes les actions qui peuvent nous causer de la Honte. Les passions que nous devons cacher avec le plus de soin pour le bonheur & l'embellissement de la Société, sont l'impudicité, l'orgueil, & l'humeur intéressée. C'est pourquoi le nom de Modestie a trois sens différens, suivant les passions qu'elle couvre.

Je dis, premièrement, que cette partie de la Modestie qui a pour objet la Chasteté, consiste dans les efforts sincères & pénibles que nous faisons pour étouffer, & pour cacher de tout notre pouvoir cette inclination que la Nature nous a imprimée pour la propagation de notre espèce. On nous instruit de ces règles, comme de celles de la Grammaire, je veux dire long-tems avant que nous ayons occasion de les appliquer, & que nous en comprenions l'usage. C'est par cette raison que les Enfans, incapables encore de sentir ces mouvemens de la Nature, ne laissent pas de rougir & d'être confus. Une Fille de deux ans élevée dans la Modestie, peut remarquer avec quel soin les Femmes qu'elle fréquente, cherchent à se déguiser devant les Hommes. Le même avis lui est

donné par des préceptes auffi-bien que par ces exemples. Elle aura donc honte avant l'âge de fix ans d'avoir laiffé voir fa jambe, fans favoir cependant pourquoi une telle action eft blamable, ou de quelle conféquence elle eft.

Pour être Modeste, on doit en premier lieu éviter de découvrir quelque partie de fon corps que la Mode veut qu'on cache. Une Femme n'est point blâmée de ce qu'elle va fans avoir le cou couvert, fi du-moins la Coutume du Païs l'autorife. Une aimable Fille peut même laiffé voir à tout le monde impunément une charmante gorge, lorsque la Mode du païs eft de porter des corps fort échancrés. C'est manquer de modestie que de découvrir la cheville de fon pied dans un Païs où la Mode veut que les pieds foient entièrement cachés. Dans un Païs encore où la Décence exige qu'une Femme foit toujours voilée, celle-là paffe pour impudente, qui découvre la moitié de fon vifage.

Une Perfonne doit de plus tenir des discours qui ne bleffent point la pudeur. Il ne fuffit pas que ces discours ne foient pas libres, il faut même qu'ils foient éloignés de toute obfcénité. Il ne faut pas qu'il forte de la bouche aucune expreffion qui ait le moindre rapport, quelque éloigné qu'il foit, avec ces défirs que la Nature nous infpire.

Il y a des mouvemens & des postures, qui en excitant des idées obfcènes peuvent falir l'imagination. On doit pour être Modeste, les éviter avec toute l'attention poffible.

Une jeune Fille en particulier, qui fouhaite de paffer pour bien élevée, doit dans toute fa conduite en présence des Hommes être d'une circonfpection scrupuleufe. Jamais elle ne doit laiffé connoître qu'elle en reçoit quelque légère faveur, beaucoup

moins encore qu'elle leur en accorde, à moins que le grand âge du Cavalier, le proche parentage, ou son haut rang ne lui servent d'excuse. Une jeune Demoiselle bien élevée, toujours attentive à ses regards & à ses actions, fait connoître par sa circonspection, qu'elle sent qu'elle possède un trésor dangereux, qu'elle peut aisément perdre. On lit dans ses yeux modestes, qu'elle est résolue de ne jamais en faire part à qui que ce soit... Les Beaux Esprits ont de tout tems exercé leurs satyres contre les Prudes ; mais on a toujours donné de justes éloges à l'air négligé, aux graces naturelles d'une Beauté vertueuse. Les Hommes qui font, au fait de ces matières, sont bien assurés, que la contenance libre & ouverte d'une Belle qui sourit est plus attirante, & donne plus d'espérance au Séducteur, que le regard toujours vigilant d'un œil rebutant. Cette étroite retenue convient à toutes les jeunes Femmes, mais principalement aux Filles, qui veulent mériter l'estime du Monde poli & éclairé. Les Hommes moins gênés peuvent se donner plus de liberté, parce que leurs appétits sont plus violens, & moins aisés à gouverner. Si l'on avoit soumis l'un & l'autre Sexe à une discipline également sévère, aucun des deux Sexes ne pouvant faire les avances, la Société auroit péri parmi tous les Peuples, où cette Mode trop rigide auroit été établie. Cela est très éloigné du but des Politiques. C'est pourquoi on a trouvé à propos de soulager & d'user d'indulgence envers ceux qui par cette sévérité mal-entendue auroient le plus pâti. On a adouci la rigueur de la Loi en faveur de ceux dont la passion étoit la plus vive, de ceux qui auroient souffert le plus impatiemment le joug pesant de cette contrainte trop gênante.

C'est pour cela qu'on approuve ouvertement le respect & l'estime qu'un Cavalier fait paroître publiquement pour les Dames. L'ex-

cès d'enjoûment & de galeté qu'il fait briller, lorsqu'il se trouve dans leur Compagnie, est loué pour la même raison.

Un Cavalier non content de la complaisance qu'il a pour les Dames, & des services qu'il leur rend dans toutes les occasions, est encore obligé de les défendre & de les protéger. On lui passe les louanges hyperboliques qu'il donne au mérite & aux bonnes qualités qu'elles possèdent, pourvu seulement que ces exagérations ne soient pas en opposition avec le Bon-Sens. Il peut parler d'amour, soupirer, & se plaindre des rigueurs cruelles d'une Belle trop insensible. Lorsque sa langue timide, gênée, ou trop foible, ne peut exprimer ce qu'il sent, il a le privilège de faire agir ses yeux, & de dire avec ce langage expressif tout ce qu'il lui plaît, pourvu cependant que ce soit avec décence, & que ses œillades promptes s'arrêtent peu sur l'Objet aimé.

Mais poursuivre trop mystérieusement une Fille, arrêter indifféremment les regards fixés sur elle, c'est une impolitesse impardonnable. La raison en est claire. Ces manières incommodes mettent toujours une Dame, qui n'est pas assez soutenue par l'art & par la dissimulation, dans une situation désagréable, souvent même dans un désordre visible. Ces regards fixes & impudens excitent chez une jeune Novice sans expérience des terreurs paniques. Elle craint que le Cavalier n'ait lu dans les yeux, qui sont le miroir de l'ame, ce qui se passe dans son cœur sensible, ou du moins qu'il ne le découvre bientôt. Elle est dans des tranfes mortelles. Ces regards trop indiscrets semblent lui ordonner de manifester ses desirs secrets, & chercher à lui arracher l'aveu mortifiant de cette vérité, que sa modestie lui commande de nier de toutes ses forces.

Le plus grand nombre se persuadera difficilement que l'Éducation puisse avoir une force si excessive. On attribuera à la Nature prévoyante, cette différence qu'il y a entre la modestie des deux Sexes, quoiqu'elle soit uniquement une suite des instructions données dès la plus tendre jeunesse. À peine une jeune Fille est-elle âgée de trois ans, qu'on lui dit tous les jours de ne pas laisser voir sa jambe. Si malheureusement elle en découvre quelque partie, aussitôt elle est grondée. Moins scrupuleux à l'égard d'un Garçon de même âge, on lui ordonne de lever sa robe, pour satisfaire comme les Hommes aux besoins de la nature.

La Honte & l'Éducation sont la base de la politesse. Un Homme, qui sans avoir jamais fait aucun autre mal manqueroit assez de Pudeur & d'Éducation, pour dire sans détour la vérité, & tout ce qu'il sent intérieurement, seroit la Créature la plus méprisable qu'il y eut sur la Terre. Si un tel Homme disoit à une Dame qu'il ne trouve personne qui lui convienne mieux pour la propagation de son Espèce, & qu'il sent un violent désir d'y travailler sur l'heure ; si en même tems il lui offroit de la prendre dans ce dessein, on appelleroit un tel Homme une Brute. La Femme confuse & irritée prendroit la fuite ; & cet Effronté, regardé comme un dangereux Sauvage, seroit banni de toute Compagnie honnête. Tout Homme qui est susceptible de sentimens de Honte, préférera d'assujettir les plus fortes passions, plutôt que de les laisser paroître, & de s'exposer par-là à l'Ignominie Mais pour l'éviter, l'Homme n'a pas besoin de se rendre tout-à-fait maître de ses passions, il suffit qu'il ne les fasse pas connoître. La Vertu nous commande de mortifier nos appétits, mais l'Éducation requiert seulement que nous aprenions à les celer.

Un Cavalier bien élevé peut avoir pour une Femme, une inclination aussi violente que pourroit l'avoir le plus brutal des Hommes mais instruit de ce qu'exige la Mode, il se conduit tout autrement. Il s'adresse d'abord aux Parens, auxquels il fait voir qu'il a de quoi entretenir splendidement leur Fille. Le Père lui donne ensuite permission de la fréquenter. La flatterie, la soumission, les préens, l'affiduité, l'empressement, il met tout en usage pour se faire aimer de la Belle. S'il réussit, la Dame peut sans scrupule se donner à lui en présence de témoins, & de la manière la plus solennelle. Les Cérémonies finies ils vont au lit, où la Fille la plus réservée souffre avec toute la soumission possible qu'il fasse ce qu'il veut. C'est ainsi que le Cavalier amoureux obtient, sans l'avoir jamais demandé, ce dont il avoit besoin.

Le jour suivant ils reçoivent des visites. Personne ne les raille. On ne dit pas le mot de ce qui s'est passé. Les Époux, toujours modestes, agissent ensemble comme le jour précédent, je parle des Personnes bien élevées. Sans honte, sans confusion, ils mangent, boivent ensemble, & se divertissent comme à l'ordinaire. N'ayant rien fait qui puisse leur faire honte, ils sont regardez, & ils peuvent l'être effectivement, comme les Personnes les plus modestes qu'il y ait sur la Terre.

Je prétends prouver par-là que pour être bien élevez, nous ne nous privons d'aucun des plaisirs sensuels. Occupés simplement à travailler à notre bonheur mutuel, nous-nous aidons l'un l'autre pour jouir voluptueusement des plaisirs terrestres. Le Cavalier poli, dont j'ai parlé, n'est pas plus obligé de renoncer à soi-même, qu'un Sauvage qui agit plus conformément aux Loix de la nature & de la sincérité. Celui qui satisfait ces appétits de la manière que la Coutume du Païs l'exige, n'a point de critique à craindre.

Quelque vif, & quelque emporté qu'il foit dans les paffions, dès-que la Cérémonie eft achevée, on lui permet de fe fatisfaire. Il peut s'épuifer, & fe fatiguer à force de plaifirs, & de raviffemens de joie. Tour-à-tour il peut animer, & fatisfaire les appétits d'une manière auffi extravagante, que la vigueur & les facultez corporelles peuvent le lui permettre. Il peut en toute fureté fe moquer de ces perfonnes modérées qui s'aviferoient de le blâmer. Toutes les Femmes, & de dix Hommes du-moins neuf loueront fa valeur. Que dis-je ! Il peut même librement s'estimer davantage, à caufe de la fureur de la paffion effrenée. Plus il fe plonge dans la volupté, plus il s'évertue pour s'abandonner au plaifir, plutôt il gagnera l'affection & la bienveillance des Femmes, non feulement des Jeunes, des Orgueilleufes & des Lafcives, mais encore des Matrones graves & modeftes.

De ce que l'Impudence eft un Vice, il ne s'enfuit pas que la Modestie foit une Vertu. Fondée fur la Honte, paffion naturelle, elle peut être un Bien ou un Mal, fuivant la nature des actions faites par ce principe. Une Prostituée, retenue par un refte de Pudeur ou de Honte, refufera de s'abandonner à un Homme, en présence d'une Compagnie. Mais d'un autre côté, la même paffion peut engager une Créature honteufe, & d'un bon naturel, qui trop foible s'eft abandonnée à un Séducteur, à faire périr fon fruit. Les paffions peuvent faire le bien par hazard : mais il ne peut y avoir aucun mérite, que dans la victoire qu'on remporte fur elles.

Si la Modestie étoit une Vertu, elle auroit la même force fur nous, dans les ténèbres que dans la lumière. C'eft cependant ce qui n'arrive pas. Les Libertins ne l'ignorent point. Peu inquiets fur les obftacles que la vertu d'une Femme peut mettre à leurs criminels deffeins, ils s'efforcent feulement de furmonter leur

modestie. C'est pour cela qu'ils ne font point d'attaque en plein jour. Mieux avisés, ils ne montent à la tranchée que la nuit.

ILLA VERECUNDIS LUX EST PRÆBENDA PUELLIS,
QUA TIMIDUS LATEBRAS SPERAT BABERE PUDOR.

Les Personnes Riches peuvent, sans s'exposer, prendre des plaisirs secrets : mais les Servantes, & les Filles de petite condition, ne peuvent qu'avec beaucoup de peine cacher leurs grossesses, ou du-moins les conséquences qui en résultent.

Supposons une malheureuse Fille de famille sans bien, qui n'a d'autre ressource que d'être Fille de chambre, ou Gouvernante. Elle peut être fidèle, diligente, serviable, elle peut même avoir beaucoup de Modestie, & si vous voulez beaucoup de Religion. Toujours ferme, elle a su résister à la tentation, & préserver sa chasteté pendant plusieurs années. Ce malheureux moment vient, où foible un Séducteur adroit lui enlève son honneur. L'amant parjure l'abandonne dans la fuite. Si elle vient à avoir un Enfant, son affliction est inexprimable. Cet accident ne convient nullement avec la misère de sa condition. La crainte de l'ignominie l'assiège si vivement, qu'elle ne peut réfléchir sur elle-même, sans être hors de sens. La Maison entière a une grande opinion de sa vertu, la dernière Maîtresse l'a prise pour un modèle de sainteté. Quelle joie ne ressentiront pas ses Ennemis, qui lui portoient envie à cause de l'estime qu'on avoit généralement pour elle. Quelle horreur ne concevront pas contre elle les Parens confus ? Plus elle est modeste à-présent, plus la fraïeur de se voir dans peu accablée de confusion la met hors d'elle-même, plus ses résolutions contre elle-même, ou contre ce qu'elle porte, seront criminelles & atroces.

On regarde une Femme qui peut se résoudre à détruire son Enfant, sa propre chair, son propre sang, comme une Créature barbare, un Monstre féroce, différent de toute autre Femme. Cette opinion est aussi fautive que commune. Faute de comprendre la nature & la force des passions, on tombe dans cette erreur. La même Femme, qui assassine son fruit de la manière la plus exécrationnable, en auroit pris soin, le chérirait, & sentirait pour cet Enfant toute l'affection dont la Mère la plus tendre soit capable, si un Mariage eut couvert sa honte. Toutes les Mères sont naturellement portées à aimer leurs Enfants. Mais comme cet amour est une passion, & que toutes ces passions se terminent à l'Amour-propre, comme à un centre commun où elles tendent toutes, il faut que cette tendresse maternelle, qui l'auroit engagée à dorloter son Enfant, s'il n'étoit survenu aucun obstacle, cède à une passion supérieure. On voit rarement que les Créatures abandonnées, reconnues pour telles, donnent la mort à leurs Enfants. Que dis-je ! Ces Femmes sans équité, qui prêteraient sans scrupule la main dans les vols, & dans les meurtres, se rendent rarement coupables de ce crime. Ce n'est pas que les unes & les autres soient moins cruelles ou plus vertueuses ; mais incapables de modestie, la honte ne fait que difficilement quelque impression sur elles.

Nous n'avons ordinairement qu'un amour foible & languissant pour un objet qui n'est jamais tombé sous nos sens. C'est pour cela que les Femmes n'ont point pour ce qu'elles portent, l'amour qu'elles auront dans la suite. Cette affection commence après la naissance. Ce qu'elles sentent au-paravant est un effet de la Raison, de l'Éducation, & des Réflexions qu'elles font sur leur devoir. L'amour d'une Mère foible lorsque l'Enfant vient de naître, augmente à mesure qu'elle le voit plus longtemps. Cette tendresse

parvient à son plus haut période, lorsque cette petite Créature commence à faire connoître par des signes expreffifs son déplair, la joie, les besoins, son amour pour la nouveauté, & la multiplicité de ses défirs. À quels travaux & à quels dangers n'a-t-on pas vu des Femmes s'exposer, pour conferver & pour fauver la vie à leurs Enfans ! Souvent elles ont montré un courage, & une force fupérieure à celle de leur Sexe. Les Femmes les plus viles ont témoigné la même tendrefse, & le même courage, que les plus eftimables. Toutes également, fans faire aucune attention à l'avantage ou au defavantage de la Société, y font portées par une inclination de la Nature. Il n'y a aucun mérite à s'obliger foi-même. Cette tendrefse n'est donc pas une Vertu. Je dis même que l'amour excelf des Parens pour leurs Enfans, est fouvent la caufe de leur perdition totale. L'indulgence d'une Mère, je l'avoue, peut pendant deux ou trois ans les rendre plus aimables : mais fi dans la fuite on n'avoit pas la précaution de changer de méthode, on les gâteroit infailliblement. C'est une indulgence qui en a conduit plufieurs au Gibet.

Si le Lecteur impatient trouve que je me fois trop étendu fur cette branche de la Modestie qui nous fait paroître chastes, je tâcherai de réparer cette faute par la brièveté avec laquelle je traiterai ce qu'il me refte à dire. Je dois encore examiner cette efèce de Modestie par laquelle nous voudrions faire croire aux autres que l'estime que nous avons pour eux, fupaffe le cas que nous faifons de nous mêmes. Cette louable qualité est ordinairement conçue fous le nom de Civilité & de Belle Éducation. C'est une habitude conforme à la mode, contractée par les préceptes & par l'exemple, qui est occupée à flatter l'orgueil & l'humeur intéreffée des autres, & à cacher avec art la nôtre. Remarquez cependant que ceci n'a lieu que dans le commerce que nous avons avec nos

Égaux & nos Supérieurs, & seulement dans le tems que nous vivons en paix & en amitié avec eux. Il ne faut pas que notre complaisance choque jamais les règles de l'honneur ; il ne faut pas qu'elle nous fasse refuser les hommages qui nous l'ont dûs de la part de ceux qui l'ont à notre service, & en général de la part de ceux qui dépendent de nous.

Avec ces précautions, je crois que cette définition peut convenir à tout ce qu'on pourroit alléguer, comme un acte ou un exemple de Bonne Éducation, ou d'Impolitesse. Dans quelque Païs & dans quelque Siècle que nous-nous transportions, quelques Événemens de la Vie Humaine & de la Société que nous prenions, il sera difficile de trouver quelque acte de Modestie ou d'Impudence qui ne soit expliqué & compris dans cette définition.

Un Homme qui, sans aucune considération, demande à un autre qui lui est étranger, une grande faveur, est appelé un Impudent ; parce que sans égard à l'intérêt d'autrui, il donne une preuve publique de son humeur intéressée. Par-là nous découvrons aussi, pourquoi un Homme doit parler & louer surtout avec beaucoup de ménagement la Femme, ses Enfants, & tout ce qui lui est cher ; pourquoi il ne doit parler de lui-même que lorsqu'il y est forcé ? Un Homme bien élevé peut louer, & même avec passion, les louanges, l'estime d'autrui ; mais si on louoit cette Personne en sa présence, on choqueroit la modestie, persuadé comme il est que tous les Hommes avant que d'être civilisés, ressentoient un plaisir sans égal à s'entendre donner des louanges. Sitôt que nous voyons un Homme se réjouir publiquement, & nager dans la joie pour une chose où nous n'avons aucune part, notre humeur intéressée se réveillant, nous commençons aussitôt à lui porter envie, & à le haïr. Pour cette raison une Personne bien

élevée cache la joie, soutient même qu'il n'en ressent point. Ménageant & flattant par ce déguisement notre humeur intéressée, il prévient l'envie & la haine qu'il auroit eue à craindre sans cette conduite.

Remarquant dès notre enfance le ridicule de ceux qui tranquillement, & sans rougir, peuvent ouïr leur Panégirique, il se peut que nous fassions de si grands efforts pour éviter ce ridicule plaisir, que dans la fuite nous ne puissions sans être mal à notre aise voir approcher le moment où l'on parlera de nous. Cette apparence de Modestie n'est point un mouvement de la Nature, elle dépend de l'Éducation & de la Coutume. Car si la plupart des Hommes n'avoient point de plaisir à être loués en face, il n'y auroit point de modestie à refuser d'entendre ses éloges.

Un Homme poli, loin de choisir ce qu'il y a de meilleur, se sert de ce qu'il y a de moindre dans un plat. À-moins qu'il n'y soit forcé, il ne se servira que du morceau le moins estimé. C'est ainsi que ce qu'il y a de meilleur reste, & que chacun de ceux qui sont présens sont charmés de l'attention qu'on a pour eux. Plus on s'aime soi-même, plus on se sent obligé d'approuver cette conduite. Rempli de reconnoissance, on se sent forcé à penser favorablement d'un Homme si modeste. Par un acte si flatteur de Politesse, un Homme bien élevé s'insinue dans l'estime de toutes les Personnes qui composent les Compagnies où il se rencontre. S'il n'y gagne rien directement, le plaisir qu'il ressent, en réfléchissant sur les applaudissemens qu'il fait qu'on lui donne en secret, est pour cet Homme Vain un dédommagement plus que suffisant de la peine qu'il a pris de se perdre de vue, & de renoncer en quelque manière à soi-même. Cette satisfaction paie, & même avec usure, la perte que son amour-propre a faite par sa complaisance.

S'il y a dans un plat sept ou huit Pommes ou Pêches pour six Personnes polies, qui sont à peu près du même rang, celui qui choisira le premier, prendra celle qui paroît visiblement la moindre. Par cette attention discrète il insinue qu'il considère les Personnes avec lesquelles il se trouve pour être d'un mérite supérieur au sien, & qu'il leur souhaite plus de plaisir qu'à soi-même.

La Coutume & l'Usage général nous rendent familière cette tromperie à la mode. Nous ne sommes plus choquez de son absurdité. Si les Hommes jusques à l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans avoient été accoutumés à parler sincèrement, & à agir conformément aux sentimens naturels qu'ils éprouvent, ils ne pourroient assister à ces Comédies de Civilité, sans éclater de rire, ou sans en être indignés. Il est cependant très-sûr que cette manière de vivre nous rend plus supportables les uns aux autres.

On ne pourroit disconvenir qu'il ne soit très-avantageux pour nous connoître nous-mêmes, d'apprendre à distinguer les bonnes qualitez & les vertus. Le lien de la Société exige que chacun des Membres qui la composent, aient de certains égards les uns pour les autres. Les plus Grands ne sauroient même s'en dispenser envers les plus Petits, dans les États même Monarchiques. Mais rendus à nous-mêmes, seuls, & éloignés de toute compagnie, les mots de Modestie & d'Impudence ne font rien, & n'ont plus de signification. Retiré dans un Désert, un Homme peut bien être un scélérat ; mais dès-qu'il est hors de la portée des sens des autres Hommes, il ne peut plus être ni modeste, ni impudent. Jamais on ne pensa d'appeller impudent un Solitaire, qui ne s'est jamais communiqué à autrui. Une Personne extrêmement vaine peut cacher sa passion avec tant d'art, qu'il sera impossible que qui que ce soit s'en apperçoive. Il y en a même qui font consister toute leur

vanité, à favoir la dérober avec dextérité aux yeux du Public. Cette passion procure plus de satisfaction à un tel Homme, qu'à un autre, qui prend plaisir à la faire connoître à tout le monde. Il goûte les doux plaisirs de passer pour modeste, tandis qu'on prend soin de mortifier le dernier.

Les Belles Manières, je le répète, n'ont rien de commun avec la Vertu & la Religion. Loin d'éteindre les passions, elles ne servent qu'à les enflammer davantage. Jamais un Homme d'esprit, un Homme bien élevé ne triomphe avec plus de délectation dans son orgueil, que lorsqu'il le cache avec plus de dextérité. Assuré que tout bon Juge paiera sa manière de vivre de justes éloges, il nage voluptueusement dans ces applaudissemens. Satisfait & charmé, il jouit d'un plaisir que les Orgueilleux, qui ont eu moins de pénétration, ne peuvent goûter. C'est ainsi qu'un fier Échevin, dont l'orgueil peint sur le visage ne lui permet pas de tirer son chapeau à qui que ce soit, & qui à peine veut parler à un Inférieur, se prive de cette douce satisfaction.

On voit donc clairement qu'un Homme peut soigneusement éviter tout ce qui passe pour une fuite de l'Orgueil sans se mortifier, & sans remporter la moindre victoire sur cette passion. Content d'abandonner cette partie extérieure de la Fierté, qui est toujours infipide, & qui ne peut être agréable qu'aux Badauts & aux Petits Génies, il ne sacrifie point cette partie qu'on sent intérieurement, cette partie que les plus Orgueilleux & les plus Hautains nourrissent, dans le silence, avec tant de complaisance & de délectation.

Examinez ces Grands qui passent pour modestes, ces Hommes Polis, dans les débats qu'ils ont sur le Cérémonial & sur la Préférence. Le masque tombe alors, leur fierté paroît peinte avec

toutes les couleurs. Cependant ils voudroient encore revêtir leurs vices trop manifestes sous les apparences de la Vertu. Ces disputes, si nous les en croïons ne viennent que du désir de soutenir leur rang, & des soins qu'ils sont obligés d'avoir pour maintenir la Dignité de leurs Emplois, ou l'Honneur de leur Maître. Suivez encore les Ambassadeurs, les Plénipotentiaires dans leurs négociations. Observez ce qui se passe dans les Traités publics qui se font ; & cet Orgueil jusques alors déguisé se dévoilera, malgré leurs soins, sous différens prétextes. Parcourez ainsi les différens états, & les circonstances diverses de la vie, & vous trouverez que l'Homme qui a le plus de discernement, ne goûte du plaisir dans son Orgueil, qu'aussi longtems qu'il peut le cacher aux yeux du Public.

Remarque D

PAGE 8. LIGNES 25 -- 30.

R Emplis d'estime pour nous-mêmes, & de mépris pour les autres, nous sommes dans tout ce qui nous regarde des juges très-iniques. Quelque grands que soient leurs gains, peu de personnes peuvent se persuader qu'ils gagnent trop avec ceux à qui ils vendent. D'autres fois celui qui achète enviera au Vendeur le profit qu'il a fait, quelque peu considérable qu'il soit. Rien ne détermine davantage l'Acheteur, que la petitesse du profit de celui qui vend. C'est aussi pour cette raison que les Marchands sont rarement obligés de mentir, & d'inventer mille contes, souvent peu vraisemblables, plutôt que de découvrir le profit réel qu'ils font sur leurs marchandises. On voit quelques-uns de ces vieux Piliers

de Magazin, qui prétendent avoir plus de bonne foi que les autres, & qui vraisemblablement sont seulement plus fiers que leurs Voifins. Accoutumés avec leurs Chalands à ne pas souffrir qu'ils marchandent, ils refusent constamment de vendre à un prix moindre que celui qu'ils ont déjà proposé. Seulement plus fiers que les autres, ils savent que les Marchands qui sont riches, gagnent souvent plus par leur fierté, que d'autres par leur complaisance. Le Vulgaire s'imagine de trouver plus de sincérité dans la mine grave & refrignée d'un vieux Penard, que dans l'air soumis & attirant d'un jeune Marchand établi depuis peu. Ces apparences sont trompeuses, ne vous y fiez point. Allez, parcourez les boutiques des Merciers, des Drapiers, & de tous les autres Marchands, qui sont bien fournis de la même marchandise, bientôt vous apprendrez à ne vous y point fier. Examinez leurs Marchandises. Tous également attentifs à en cacher le prix d'achat, vous découvrirez sans peine que chacun d'eux a pour cet effet une marque particulière.

Remarque E

PAGE 9. LIGNES 1-5.

P Uisque cette manière d'agir est si générale que tous ceux qui ont vu jouer quelquefois ont pu l'apercevoir, il faut qu'il y ait dans la constitution de l'Homme quelque chose qui les y dispose. Bien des personnes regarderont la recherche de cette disposition comme inutile. Je prie donc le Lecteur de passer cette Remarque, à moins que déchargé de toute occupation, il ne soit encore avec cela de bonne humeur.

Cette disposition des Joueurs à tâcher de cacher leur gain aux Perdans, me paroît venir d'un mélange de Gratitude, de Pitié, & de cette partie de l'Amour-Propre qui nous porte à la conservation de nous-mêmes.

Tous les Hommes sont en général reconnoissans, dans le moment qu'ils reçoivent un bienfait. Ce qu'ils disent, & tout ce qu'ils sont est réel & sincère, lors du moins que l'impression est encore vive & récente. Cette première impression finie, si on sent des retours de sensibilité, ils sont dûs à la Vertu, à la Politesse, à la Raïson, & aux Réflexions qu'on fait sur son devoir, mais non pas à la Reconnoissance proprement dite, qui est un motif de l'Inclination.

Il est certain que notre Amour-Propre nous oblige, & même avec tyrannie, à estimer toutes les personnes qui nous procurent quelque avantage à dessein, ou sans y penser. Souvent même notre Affection s'étend jusques aux choses inanimées, lorsque nous croyons qu'elles contribuent à notre utilité présente. Si nous faisons attention à cette vérité, on s'apercevra aisément pourquoi j'attribue notre complaisance pour ceux dont nous gagnons l'argent à un principe de Reconnoissance. Charmés d'avoir gagné, nous avons quelques sentimens de Reconnoissance pour celui qui a perdu. Convaincus que la vue de sa perte ne lui feroit pas plaisir, la Gratitude nous empêche de lui donner ce chagrin.

J'ai dit encore que la Pitié étoit un motif qui nous portoit à cette conduite. Persuadés qu'il y a du déplaisir à perdre son argent, avides d'ailleurs de l'estime d'autrui, nous craignons qu'ils ne nous la refusent, s'ils viennent à sentir trop vivement la perte qu'ils font.

Nous appréhendons enfin leur haine. Le soin que nous prenons de notre conservation, nous engage à exténuer l'obligation que nous leur avons, & à diffimuler les raisons qui nous portent à les plaindre, dans l'espérance qu'ils nous feront moins ressentir les marques de leur envie & de leur mauvaise volonté.

On s'apperçoit aisément des Passions, lorsqu'elles agissent dans toute leur force. Ainsi, lorsqu'un Homme Puissant donne un bel Emploi à une Personne qui lui a rendu dans sa jeunesse de petits services, nous appelons cela Reconnoissance. Je vois une Femme, qui vient de perdre son Enfant, frapper des mains, & jeter des cris perçans, je dis que l'Affliction est la passion dominante. Un Homme vient de se casser la jambe, un autre s'est fait tout récemment sauter la cervelle. À la vue de tous ces grands malheurs on éprouve un sentiment désagréable, qui sera constamment reconnu pour être la Pitié : mais les coups modérés, les foibles mouvemens d'une passion qui nous touche légèrement, sont moins sensibles, négligés, souvent méconnus.

Pour prouver ce que j'avance, examinons ce qui se passe entre deux Joueurs. Celui qui gagne est toujours complaisant, & même il sera encore plus complaisant, si seulement celui qui perd, veut bien se posséder. Toujours prêt à s'accommoder à l'humeur de celui-ci, il tâche de le faire revenir de ses fautes avec toutes les précautions possibles, & avec toute la politesse imaginable. Le Perdant est mal à son aise, querelleux, changrin, quelque-fois il tempête, souvent il jure. Cependant tant qu'il ne fait rien à dessein d'offenser directement celui qui gagne, toujours patient il prend tout en bonne part, sans le contredire ni se choquer. Il est permis, dit le Proverbe, à celui qui perd, de dire des injures. On a donc

trouvé que celui qui perd avoit droit de se plaindre, & que pour cette même raison on devoit en avoir pitié.

Fâchés nous-mêmes contre ceux qui nous gagnent, nous devons en conclure que nous devons craindre la mauvaise volonté de ceux que nous dépouillons. Lorsque nous gagnons, & que nous-nous croïons plus heureux que les autres, nous craignons encore leur envie, pour avoir nous-mêmes éprouvé de pareils sentimens. Le but donc de celui qui gagne, en cherchant avec soin à couvrir son gain, est de prévenir des malheurs qu'il appréhende, & de se conserver soi-même. Ces soins continuent à nous occuper, aussi long-tems que subsistent les motifs qui les ont d'abord produit.

Après un mois, huit jours, peut-être moins, lorsque les idées de l'Obligation & de la Reconnoissance de celui qui gagne sont effacées de sa mémoire ; lorsque celui qui perd aïant repris son humeur naturelle, devenu moins sensible à sa perte, peut en rire ; lors enfin que celui qui a gagné, n'est plus inquiété ni par la pitié, ni par la crainte, ni par les soins de sa conservation, il ne fera plus aucun scrupule d'avouer naturellement ce qu'il a gagné. Si la vanité se joint au plaisir du gain, il s'en vantera, souvent même il l'exagèrera.

Il se peut cependant que dans certaines occasions il n'arrivera rien de tout ce que je dis. Deux Personnes, par exemple, brouillées ensemble jouent & cherchent à exciter une querelle. D'autres jouant pour une bagatelle, se piquent & combattent à qui aura l'honneur de gagner. Dans de semblables cas, les mouvemens de l'ame ne sont plus les mêmes. Les passions diverses nous obligent à prendre des mesures différentes. Ce que j'ai dit est principalement applicable dans les cas où l'on joue pour de l'ar-

gent, où chacun fait des efforts pour gagner, & où ils risquent ce dont ils font tant de cas.

Plusieurs de ceux qui ont ainsi caché leur gain, m'objecteront peut-être qu'en pareil cas ils n'ont jamais aperçu l'action de toutes ces passions. » Cela ne me surprend point. Trop occupés du jeu, ils ne pensoient guères à rentrer en eux-mêmes. Peu de personnes d'ailleurs veulent se donner la peine de s'examiner ; & ceux qui réfléchissent, suivent rarement la véritable méthode qu'il faut pour réussir dans cet examen. Il en est des passions de l'Homme, comme des couleurs d'une Étoffe. Le Rouge, le Verd, le Bleu, le Jaune & le Noir &c. sont des couleurs sensibles, qui peuvent être aperçues dans les différentes places où elles se rencontrent : mais il faut être Artiste pour distinguer toutes les différentes couleurs avec leurs justes proportions, telles qu'elles se trouvent dans un Drap bien mélangé. De même tout le monde peut découvrir la passion d'un Homme, lorsqu'elle est distincte, & que seule elle l'occupe tout entier : mais il est très difficile de suivre pas à pas chaque motif d'une action qui est l'effet de plusieurs passions.

Remarque F

PAGE 10. LIGNE 21-25.

On peut dire que la Vertu s'est liée d'amitié avec le Vice, lorsqu'on voit d'Honnêtes-Gens, qui se mettent en état de soutenir leur famille, de donner une bonne éducation à leurs Enfants, de paier les impôts, & d'être en plusieurs manières des Membres utiles à la Société, par les gains qu'ils font, en grande partie fon-

dés fur les vices des Hommes. Ils ne font point entachés de ces vices dont ils profitent ; ils n'y participent que par le commerce qu'ils font ils ne font complices de ces crimes, que dans le sens qu'on peut appeller un Droguifte, un Empoisonneur, & un Fourbiffeur, un Homicide. C'est dans ce sens que je dis que les rufes Politiques ont établi une certaine union entre le Vice & la Vertu.

Ainsi le Marchand qui envoie du Grain & des Draps dans les Païs Étrangers, d'où il tire en échange du Vin & de l'Eau de vie, encourage les Manufactures de son Païs, & contribue à l'agrandissement de sa Patrie. Promoteur de la Navigation, il fait fleurir le Commerce, dont le Public tire des avantages infinis. La Prodigalité & l'Yvrognerie soutiennent encore ce Commerce, & y ont la meilleure part. Puisqu'affurément, si personne ne buvoit de vin que ceux qui en ont absolument besoin pour leur santé, la quantité de Marchands de vin, de Taverniers, de Tonneliers, &c. qu'il y a dans Londres, feroit dans une déplorable situation. On peut dire quelque chose de pareil des Faiseurs de Cartes & de Dez, qui font les Ministres immédiats d'une légion de Vices. Les Merciers, les Tapissiers, les Tailleurs, & une multitude d'autres, ne pourroient subsister six mois, si la Vanité & le Luxe bannis de la Société ne les soutenoient plus.

Remarque G

PAGE 10. LIGNES 25-27.

J E ne doute point que plusieurs personnes ne regardent cette proposition comme un Paradoxe monstrueux. Quel profit, me de-

mandera-t-on, le Public retire-t-il des Voleurs qui détrouffent les Paffans, ou qui percent les Maifons ?

Cette efpece de Gens, je l'avoue, perniciofe à la Société doit être extirpée avec foin. Cependant fi tous les Hommes également juftes n'attendoient jamais fur le bien d'autrui, la moitié des Ouvriers qui travaillent en fer manqueroient d'occupation. Combien de pièces auffi belles qu'utiles ne voit-on pas, & dans la Capitale, & dans les Provinces, dont on ne fe feroit jamais avisé, fi l'on n'eut pas eu befoin de ces précautions contre les Filoux & les Voleurs ?

Si ce que j'ai dit paroît encore trop cherché, fi le Paradoxe n'est pas encore fuffifamment éclairci, je prie le Lecteur de jeter les yeux fur la confomption qui fe fait d'une multitude de chofes. On trouvera que l'Homme le plus pareffeux, le moins actif, le débauché, le plus fcélérat, eft comme forcé de faire quelque chofe pour le Bien Public. Tandis que leurs bouches ne feront pas coufues, tandis qu'ils continueront à ufer & à détruire ce que les Induftrieux font toujours occupés à faire, à chercher ou à procurer, malgré qu'ils en aient ils feront obligés d'aider à entretenir le Pauvre, & à foutenir les Charges Publiques. Le travail d'un million de perfonnes feroit bientôt fini, s'il n'y avoit pas un autre million, comme je le dis dans la Fable, qui fut uniquement employé à confumer leurs travaux.

On ne doit pas juger les Hommes par les conféquences qui peuvent réfulter de leurs actions, mais par les faits mêmes, & par les motifs fuivant lesquels ils paroîtront avoir agi. Si l'on vole cinq-cens ou mille Guinées à un vieux Avare, qui riche de près de cent-mille livres fterlings n'en dépense que cinquante par an, quoiqu'il n'ait aucun Parent qu'il puiffe faire héritier de fes biens,

il est certain qu'auffitôt que cet argent volé vient à circuler dans le Commerce, la Nation gagne à ce vol. Elle retire le même avantage que si la même somme venoit d'un pieux Archevêque, qui l'eut léguée au Public. La justice cependant, & la tranquillité de la Société demandent que celui ou ceux qui auront volé ce fardide Avare, soient pendus avec tous leurs Complices.

Les Fripons & les Voleurs dérobent pour avoir de quoi vivre, soit que ce qu'ils gagnent honnêtement ne suffise pas à leur entretien, soit qu'ils aient une extrême aversion pour le travail, soit enfin qu'ils n'aient pas de quoi satisfaire leurs voluptés. Le Cuifinier qui leur donne à manger, fait d'où vient cet argent, & prend toujours à bon compte. Peu s'en faut qu'il ne soit aussi fripon que ceux qui ont détrouffé les autres. Cependant cet indigne Aubergiste, en plumant ces Pigeonneaux qui plument les autres, fait bien ses affaires, amasse de l'argent, avec quoi il paie ce qu'il doit, & en fait de nouvelles provisions de Bière. Le Commis du Brasseur, charmé de conserver cette pratique à son Maître, fournit toujours à la Cave, sans examiner d'où lui viennent les espèces ; il lui suffit qu'elles soient bonnes & que celui à qui il fournit de la Bière ait de l'argent. Il ne croit pas être obligé d'examiner, comment il le gagne. Le riche Brasseur à son tour, qui se décharge de tout sur les Gens, ne se fait pas le moindre scrupule sur les sommes qu'on fait entrer dans les Coffres. Il roule en Carosse, régale les Amis, amasse du Bien, bâtit des Maisons, élève les Enfants en Grands Seigneurs. Dans la tranquillité de sa conscience, il ne songe pas seulement que son bien est grossi du sang des Malheureux, de l'imprudence des Sots, & des tours des Fripons.

Un Voleur de grand chemin revient chargé d'un riche butin, charmé des attraits d'une Nympe il lui donne dix livres sterlings

pour le niper. Y a-t-il un Marchand assez confcientieux, pour refufer de lui vendre une pièce de Satin, quoiqu'il fache qui elle est ? Elle a deffein d'acheter des fouliers, des bas & des gands. La Faifeufe de Corps & de Manteaux, la Lingère, le Marchand de toiles tous gagneront quelque chofe par fon moïen. Cent autres Marchands qui ont des relations avec ceux chez qui elle fera ces emplettes, toucheront une partie de cet argent avant la fin du mois. Ce généreux Chevalier cependant, qui a dépensé prefque tout fon argent, toujours fertile en reffources, va de-nouveau chercher fortune fur un grand chemin. Dès le fecond jour, aiant commis un vol près de Highgate, il eft pris avec un de fes Complices. Tous les deux condamnés aux Seffions fuivantes, fubirent la rigueur des Loix. L'argent dû à ceux qui les avoient découverts & faits tomber entre les mains de la Justice, fut diftribué entre trois Païfans à qui il venoit très-à-propos. Le premier étoit un Honnête Fermier, fobre & laborieux mais réduit à la mifère par un malheur. La mortalité qui règnoit l'Été précédent lui avoit enlevé fix Vaches, de dix qu'il en avoit. Le Propriétaire du fond, Homme inexorable, lui avoit arrêté juridiquement tous les effets, pour trente livres fterlings qui lui étoient dûs. L'autre étoit un Ouvrier à journée, qui fe donnoit beaucoup de peine pour entretenir une Femme malade, & plufieurs Enfans encore jeunes. Le dernier étoit le Jardinier d'un Gentilhomme, qui entretenoit généreufement fon Père détenu en prifon depuis près de dix-huit mois pour s'être imprudemment obligé pour un de fes Voifins. Cet acte de l'amour filial étoit d'autant plus méritoire, qu'il mettoit par-là un obftacle éternel à un mariage qu'il auroit pu contracter. Engagé à une Fille dont les Parens vivoient affez bien, ils refufoient de la lui donner jufques à ce que le Jardinier eut produit cinquante Guinées qui lui appartenffent. Chacun d'eux en

reçut au-delà de quatre-vingts. Débarassés dès ce moment des pénibles difficultés qu'ils avoient à combattre, ils se crurent les Mortels les plus heureux de la Terre.

Rien n'est plus pernicieux à la santé, & plus nuisible à l'activité & à l'industrie du Peuple que l'infame Liqueur, dont le nom Hollandois Genever a été racourci pour la commodité de ceux qui en font un si fréquent usage, & par l'esprit laconique de la Nation dans le monosyllabe Gin. Cette Boiffon enchanteresse charme dans chaque Sexe le Parefleux, le Desespéré & l'Infirmes. Elle fait que le Gueux contemple ses haillons & sa nudité avec une stupide indolence. Remplis de cette Liqueur dangereuse, l'un & l'autre Sexe s'abandonnent à une joie insensée, & aux railleries les plus infipides. C'est un Lac enflammé, dont l'usage met le cerveau en feu, brûle les entrailles, & consume les organes intérieurs. Semblable aux Eaux du Léthé, le Misérable, plongé dans cette Boiffon, noie dans ce Fleuve d'Oubli ses soucis les plus rongeurs, & avec sa Raïson toutes ses réflexions inquiétantes. Ses Enfants crient après la nourriture qui leur manque, pleurent pour le froid rigoureux qui les gèle, la vue de leur maison vuide de meubles & de provisions excite leurs plaintes. Ce Père abruti est sourd à leur voix, il est devenu insensible à ce touchant spectacle.

Les tempérammens vifs, échauffés par cette Liqueur, sont querelleux. L'excès de ce Breuvage les rend brutaux & sauvages. On les voit se battre pour rien. Souvent leur brutale Yvresse a été la cause de plusieurs meurtres. Les tempérammens les plus forts sont affoiblis & détruits par ces intempérances, dont les suites naturelles sont la Consomption, l'Apoplexie, les Phrénésies, quelquefois même les Morts Subites. Comme ces derniers malheurs n'arrivent que rarement, on les méprisera, ou au-moins on y fera

peu d'attention. Mais les maladies réelles que cette cruelle Boisson produit, sont trop fréquentes & trop fâcheuses pour qu'on puisse les mépriser. Chaque jour, à tout moment, elle ôte l'Appétit, elle cause diverses sortes de Fièvre, la Jaunisse, & l'Atrabile, des Convulsions, la Pierre & la Gravelle, l'Hydropisie & des Leucophlegmacies.

Parmi les indignes Admirateurs de ce liquide Poison, plusieurs de moindre rang, déterminés par l'affection sincère qu'ils ont pour cette marchandise, charmés de procurer aux autres ce qu'ils aiment eux-mêmes avec tant d'ardeur, en deviennent Vendeurs. C'est ainsi que les Femmes, après avoir exercé elles-mêmes un infame métier, deviennent ensuite ministres des plaisirs d'autrui. Ces Marchands altérés, bûvans ordinairement au-delà de leurs gains, améliorent rarement la misérable condition sous laquelle ils gémissent, pendant qu'ils n'étoient que simples Acheteurs. Dans les extrémités & aux environs de Londres, dans toutes les Places fréquentées par la plus vile Populace, à peine trouverez-vous une maison où l'on ne vende cette Liqueur empoisonnée, souvent dans les caves, quelquefois dans les galetas. Les petits Marchands de cette Liqueur infernale sont fournis par d'autres d'un rang tant soit peu plus élevé, qui ont des boutiques pour vendre des Liqueurs Fortes. Ces Gens-là sont aussi dignes de mépris que ceux qu'ils affortissent. Que dis-je ! Je ne connois point parmi le Peuple de plus misérable ressource que celle de ces Marchands.

Quiconque veut faire du profit dans ce Négoce, doit être d'un tempéramment vigilant & défiant, pour ne pas se laisser tromper par les Fourbes & les Voleurs, Il doit encore être d'un tempéramment hardi & résolu, afin de ne se pas laisser intimider par les fer-

mens & par les imprécations des Fiacres & des Soldats. S'il veut s'attirer des Chalands, il faut qu'il soit farci de quolibets grossiers, capable de rire immodérément. Il doit être fort versé dans les pointes baffes & dans les fades railleries, dont la Canaille se fert pour infulter à la prudence & à la frugalité. Obéissant, affable envers les plus Petits, il doit leur offrir son aide & son secours. Rien ne doit lasser sa patience, rien ne doit altérer sa bonne humeur ni les expressions les plus infames de la Femme la plus impudente, ni les discours les plus odieux du Garnement le plus débauché. Il faut qu'il soit en état de supporter toute la puanteur, & toute la saleté qui accompagne l'impertinence, l'extrême indigence, la paresse, & l'ivresse du Vulgaire le plus effronté & le plus abandonné.

Ce grand nombre de Marchands dont la Ville & les Faux-bourgs sont remplis, sont tout autant de Séducteurs, qui par une occupation permise contribuent à augmenter la paresse, la sottise & la stupidité : ils multiplient les besoins & les misères, dont l'abus des Liqueurs Fortes est la cause immédiate. Ces Boutiques servent peut-être à élever au-dessus de la médiocrité, la moitié de ceux qui trafiquent en gros de cette marchandise, pendant que la plupart des petits Marchands qui vendent en détail, quoiqu'ornés de toutes les belles qualités dont j'ai parlé, tombent & se ruinent. Incapables de s'abstenir de cette dangereuse Coupe de Circé, ils tiennent tête à tous les Bûveurs, & ne gagnent que pour s'entretenir journallement, obligés pour si peu de chose de souffrir toutes les duretés choquantes, & tous les désagréments dont j'ai fait mention.

Le Vulgaire peu pénétrant, incapable d'apercevoir l'enchaînement des Causes & des Effets, ne peut que rarement remonter au-delà d'un chaînon. Mais ceux qui avec plus de sagacité veulent se

donner la peine d'étendre leur vue, & de la fixer sur la fuite & la liaison des évènements, peuvent voir le Bien sortir en cent endroits du Mal même, tout comme les poulets sortent des œufs. Une partie considérable des revenus de la Nation Angloise vient des Droits établis sur le Malt, ou Drèche. Si on ne la distilloit point pour en tirer les esprits, le Trésor Public en souffriroit beaucoup. Les avantages qu'on retire de cette distillation, & qui sont une fuite des maux dont j'ai fait l'énumération, sont considérables à tous égards : ils sont en grand nombre, faisons-en sentir quelques-uns.

Les Fermes montent davantage : La Terre est cultivée avec plus de soin : Les Instrumens nécessaires à ces différentes opérations, occupent un grand nombre d'Ouvriers : Quantité de Bétail y est employé : Plus que tout cela une multitude de Pauvres sont entretenus par la diversité du travail requis pour faire croître le Grain, pour le moudre, pour le voiturier, pour le distiller : Opérations qui sont requises, pour tirer du Grain les différentes Liqueurs Fortes, que l'industrie des Hommes a inventé.

Un Homme pénétrant, & qui sera d'assez bonne humeur pour entrer dans le détail sur une infinité de minuties que j'ai négligé, découvrira encore divers autres avantages. Il dira, par exemple, que quoique les Liqueurs qu'on tire de la Drèche occasionnent des défords & des infamies, l'usage modéré de ces Eaux est d'un prix infini pour le Pauvre, hors d'état d'acheter un Cordial d'un plus haut prix. C'est un Consolateur universel pour un Misérable, qui est exposé au froid, & accablé par la lassitude. Il sert aux Nécessiteux pour adoucir les afflictions attachées à son triste sort. Souvent même cette Boisson leur tient lieu de manger, de boire, d'habits & de logement.

Je me fuis plaint de cette stupide indolence, causée par l'usage fréquent de cette Liqueur. Mais il me répondra que l'indolence est utile à cette multitude de Gens qui croupissent dans la condition la plus misérable. Car ceux-là sont certainement les plus heureux, qui ressentent le moins leurs peines & leur situation.

Si j'objecte les maladies, il me répondra que si l'Eau-de-vie de Grain a procuré des maladies à quelques personnes, il en a guéri d'autres. Si l'abus de cette Liqueur a été cause de la mort subite de quelques personnes l'habitude d'en boire chaque jour a prolongé les jours de plusieurs autres à qui elle convenoit.

Les querelles, ajoutera-t-il, qui s'élèvent dans les Villes entre les personnes échauffées par cette Boisson, ne signifient rien. Et à supposer même qu'elles eussent entraîné quelques desordres, on en feroit dédommagé par le courage dont elle anime les Soldats à l'Armée. C'est à cette agissante Liqueur que nous sommes redevables des glorieuses victoires remportées dans les deux dernières Guerres.

Le portrait que j'ai fait des Revendeurs, & de ce qu'ils étoient obligés de souffrir pour un gain très-médiocre, est affreux. Mais on me répondra que ce que j'ai regardé comme si choquant, & si insupportable dans cette vocation, étoit une bagatelle pour ceux qui y sont accoutumés. Ce qui paroît fâcheux & malheureux à quelques-uns, ajoutera-t-on, est plein de délices, & souvent ravissant pour d'autres, suivant les circonstances & l'éducation. Les profits qu'on tire d'une occupation, dédommagent toujours des peines & des travaux qui la suivent, Dulcis odor lucri è re qualibet. Que dis-je ! L'espérance du Gain oblige souvent, ceux qui travaillent, à prendre sur leur repos, & à prolonger leur travail jusques dans la nuit.

Si j'infistois, & que je dîsse que le nombre des Distillateurs considérables & riches qu'on trouve dans le Roïaume, est trop petit pour compenser les moïens bas, l'indigence extrême, & la misère durable de tant de Pauvres malheureux qu'il faut pour faire la fortune des premiers. On pourroit fort bien me répondre, que je ne suis pas en état de juger de cette compensation ; que je ne connois point les grands avantages qui peuvent dans la suite revenir à la Société, de la fortune de ce petit nombre de Particuliers. Peut-être me répondroit-on que ces Personnes, qui se sont ainsi enrichies, devenues Juges à Paix, ou aiant obtenu d'autres Commiissions, poursuivront avec une activité & un zèle infini les Débauchés, & les Malintentionnés. Conservant leur tempéramment actif, ils seront tout aussi industrieux à répandre la Loyauté, & la Réformation des Mœurs dans tous les Boucans d'une Ville fort peuplée, qu'ils l'étoient autrefois à les fournir de Liqueurs Fortes. Ils deviendront ainsi à la fin la terreur des Prostituées, des Vagabonds, des Gueux, des Séditieux, de la Canaille mécontente, des Bouchers qui violent le Jour du Repos. Ici mon Antagoniste triompheroit dans sa bonne humeur, s'il pouvoit surtout m'alléguer quelque exemple d'un Distillateur si fortuné & si utile. Voïez, s'écrierait-il, le bonheur sans égal que cet Homme procure à sa Patrie ! Contemplez, si vous pouvez, tout l'éclat de sa sublime vertu !

Pour justifier ses exclamations, il me démontreroit qu'il n'est pas possible de trouver dans un cœur rempli de reconnaissance, un témoignage plus marqué du renoncement à soi-même, que cet Homme en donne dans toute sa conduite. On le voit en effet négliger son repos, exposer sa vie, sa santé & ses richesses, pour inquiéter incessamment, & même pour persécuter, sur la plus légère faute, des gens à qui il doit toute sa fortune. Rien ne peut le faire

agir de cette manière, que l'averfion qu'il a pour la Fainéantife, & l'intérêt qu'il prend à la Religion & au Bonheur Public.

Remarque H

PAGE 11. LIGNES 4-6.

Rien n'a plus contribué à l'avancement de la Réformation, que l'oisiveté & la ftupidité du Clergé Romain. Cette même Réformation les a réveillés de cette fainéantife, & de cette ignorance où ils croupiffoient. On peut donc dire avec raifon que les Sectateurs de Luther, de Calvin, & des autres n'ont pas réformé uniquement ceux qui ont embraffé leurs fentimens, mais même ceux qui font demeurés leurs plus grands Adverfaires. Le Clergé d'Angleterre, par la févérité à l'égard de ceux qu'il regardoit comme Schismatiques, & par les reproches fur leur peu de favoir, s'est attiré des Ennemis fi formidables, qu'il n'est pas aifé de leur répondre. Les Non-Conformiftes, par d'exactes recherches fur la vie de leurs puiffans Antagoniftes, & par une attention continuelle fur leurs actions, ont engagé ceux de l'Églife Anglicane à être plus fur leurs gardes, pour ne donner aucune prife, ni aucun fujet de fcandale. Vraifemblablement ils n'auroient pas été fi attentifs, s'ils n'avoient eu à craindre les reproches facheux de leurs malicieux Surveillans. La France doit beaucoup aux Réformés qu'elle a toujours eu dans fon fein, même depuis les derniers efforts qu'on a fait pour les extirper totalement. Ce Roïaume peut fe glorifier de nourrir un Clergé moins débauché, & plus éclairé que dans aucun autre Païs Catholique Romain. Il n'y a point de Païs où les Eccléfiastiques aient plus de pouvoir & d'autorité qu'en Italie, auffi

n'y a-t-il point de lieu où ils soient plus libertins. Leur Doctrine n'est nulle part moins contredite qu'en Espagne, aussi n'y a-t-il point de Païs où le Clergé soit plus ignorant que dans ce Royaume.

Qui s'imagineroit que les Femmes vertueuses pûssent servir, sans le savoir, d'instrument pour avancer les intérêts des Femmes de mauvaise vie ? Qui croiroit que l'Incontinence servît à préserver la Chasteté ? Quel, je vous prie, de ces deux paradoxes paroît le plus grand ? Il n'y a cependant rien de plus vrai. Un jeune Débauché, après avoir été une heure ou deux à l'Église, au Bal, ou dans quelque autre Assemblée, où il y avoit plusieurs belles Femmes mises à leur avantage, en sort avec une imagination plus échauffée que s'il fût allé voter à la Maison de Ville, ou se promener à la Campagne parmi un troupeau de Brebis. Animé par ce feu & cherchant à l'éteindre, il rencontre une Femme Vertueuse qu'il ne peut gagner ; aussitôt, il se hâte d'aller vers des Femmes moins difficiles. Qui auroit jamais soupçonné que les Femmes Vertueuses fussent la première cause de cette faute ? Elles ne pensoient point aux Hommes, ces Bonnes Ames, en se mettant à leur toilette. Elles étoient uniquement occupées du soin de se mettre décentement & avec propreté, chacune suivant sa qualité.

Fort éloigné d'encourager le Vice, je crois que ce seroit un bonheur inexprimable pour un État, si on en pouvoit totalement bannir l'impureté ; mais je crains fort que la chose ne soit impossible. Les Passions de quelques personnes sont trop violentes pour être reprimées par des Maximes, ou par des Loix. Il est de la sagesse d'un Gouvernement éclairé, de tolérer un moindre mal pour en prévenir un plus grand. Si l'on poursuivoit les Filles-de-joie avec autant de rigueur que le souhaiteroient quelques Sots, quelles

barres, quelles ferrures, quelles grilles feroient assez fortes pour mettre à couvert l'honneur de nos Femmes & de nos Filles ? Les Femmes feroient exposées à de plus violentes & à de plus fréquentes tentations. Les Hommes les plus sages se feroient moins de scrupule de séduire de jeunes Innocentes. Plusieurs Personnes devenues furieuses, le Violent & le Rapt feroient plus communs.

Il débarque dans certaines Villes, par exemple à Amsterdam, six ou sept mille Gens de Mer, qui depuis longtems n'ont vu que des personnes de leur sexe. Comment d'honnêtes Femmes ôferoient-elles se montrer dans les rues, si pour un prix raisonnable ces Mariniers échauffés ne pouvoient aisément en trouver d'un autre caractère ? C'est pour éviter ces affreux desordres que le sage Magistrat de cette Ville si bien policée, tolère toujours plus ou moins de Maisons où l'on trouve des Femmes à louer, comme des Chevaux dans une Écurie où l'on en tient de louage. La prudence & la sage conduite de ces habiles Politiques brillent avec tant d'éclat dans cette tolérance, que je crois pouvoir entrer dans quelque détail, sans que pour cela on m'accuse de faire une ennuyeuse digression.

J'observe d'abord que l'on ne permet ces Lieux, que dans l'endroit le plus sale & le plus vilain de cette belle Ville. C'est-là où logent & où s'assemblent les Mariniers & les Étrangers qui ne sont d'aucune considération. La rue où sont la plupart de ces Maisons, est flétrie dans l'opinion publique, & cette ignominie rejallie jusques sur le voisinage. Remarquons encore que ces Lieux ne sont proprement que des Rendez-vous où l'on se rencontre comme dans une Foire, pour faire des emplettes, pour lier des parties, pour concerter ses intrigues, sans que l'on y souffre jamais

le moindre acte de débauche. Ce dernier point est si exactement observé, qu'à la réserve que les Gens qui fréquentent ces endroits sont assez impolis & bruyans, on n'y voit pas plus d'indécence, peut-être même y voit-on moins d'obscénités que dans nos Comédies.

Ajoutez à ceci que les Entremetteuses dans ces Marchés, & les Belles qui se rendent à cette Bourse de Galanterie, y sont toutes de la lie du Peuple : Occupées pendant le jour à traîner, dans une brouëtte des fruits, ou des légumes à vendre, elles mettent la nuit des habits fort différens de ceux du reste de la journée. Dans cet équipage galant, elles ne laissent pas d'être si ridicules, qu'on les prendroit plutôt pour, de pauvres Comédiennes de Campagne habillées à la Romaine, que pour des Demoiselles. Ajoutez à ces traits peu ragoutans, l'air contraint, les mains rudes, & l'espèce risible de politesse de ces Coureuses ; & vous verrez que ce ne sont pas des Objets fort dangereux pour des Hommes de quelque rang.

Il n'y a que des Orgues pour tout Instrument de Musique dans ces Temples de Vénus, en quoi l'on n'a pas tant d'égard à la Divinité qu'on y sert, qu'à l'épargne des Maîtres, dont l'affaire est de donner autant de bruit qu'il se peut pour peu d'argent. D'ailleurs la Politique du Gouvernement ne se soucie pas autrement de multiplier l'engeance des Joueurs de Cornemuse, & des Racleurs de Boyaux. Tous les Mariniers, & surtout les Hollandois, semblables à l'Élément furieux qu'ils habitent, aiment à crier & à rugir. Quand cinq ou six de ces gens-là sont à se divertir à leur mode, une douzaine de Flutes & de Violons ne s'y feroient pas entendre. Une paire d'Orgues remédie à cet inconvénient, & remplit toute

la maison. Un seul & unique Organiste, qui ne peut jamais couter beaucoup, suffit pour manier l'instrument.

Malgré le bel ordre & l'exacte discipline qui s'observe dans ces Maisons, le Lieutenant de Police, appelé Schout, & les Officiers, sont toujours occupés à les inquiéter, souvent par des amendes, & au moindre sujet de plainte par des interdictions. Cette Politique sert à deux usages.

Elle donne occasion de créer divers Officiers employés à quantité d'autres choses, & dont les Magistrats ne sauroient se passer : Officiers qui vivent aux dépens d'une Profession dont les profits sont immenses, quelque honteuse qu'elle soit. Ces Officiers servent encore à infliger certaines punitions à ces Abandonnées nécessaires, à ces Femmes d'intrigue, & à ces infames Ministres de la Volupté, qu'on ne souhaite pas de détruire entièrement, quoiqu'on les ait en abomination. De plus il seroit dangereux à plusieurs égards que le Public fût informé du secret de la connivence, parce que le Vulgaire en concluroit qu'une Profession tolérée n'a rien de criminel. Aussi par ces sévères procédures, faites de tems en tems, les Magistrats se conservent dans la bonne opinion de la Multitude, par la feinte qu'ils font de vouloir interdire des Lieux qu'ils tolèrent actuellement. Car si leur dessein étoit de les exterminer, leur pouvoir est si étendu, & ils savent si bien la manière de s'y prendre, qu'une semaine, que dis-je, une seule nuit suffiroit pour en venir à bout.

En Italie, la tolérance des Femmes, & des Lieux de débauche, se montre encore plus à découvert. À Venise, & à Naples, on en fait publiquement métier & marchandise. Les Courtisanes à Rome, & les Cantoneras en Espagne, sont comme un Corps réglé, qui paie à l'État des taxes & des impôts que les Loix ont fixées.

On fait fort bien que l'Irreligion n'est pas la cause qui oblige tant de fins Politiques à tolérer ces Écoles d'impureté. C'est pour prévenir un mal beaucoup plus grand, c'est pour empêcher les Hommes de commettre de plus énormes infamies, & pour mettre en sûreté l'Honneur des Femmes vertueuses. Il y a deux cens cinquante ans, dit Monsieur de St. Didier, que Venise se trouvant sans Courtisanes, la Republique fut obligée d'en faire venir un grand nombre d'Étrangères. Le Doglioni, qui a écrit les Choses Memorables de Venise, loue extrêmement la sagesse de la République, qui fait par ce moyen pourvoir à la sûreté des Femmes d'honneur, auxquelles on faisoit tous les jours des violences publiques, puisque les lieux les plus saints n'étoient point un asile assuré où la chasteté n'eut rien à craindre.

On calomnie étrangement les Universitez d'Angleterre, s'il n'est pas vrai qu'en quelques Collèges il y eut autrefois un fond ad expurgandos renes. Il a été un tems, dit Monsieur Bayle, où l'on permettoit aux Prêtres, & aux Moines en Allemagne, de tenir des Concubines, moyennant un certain tribut qu'ils païoient au Prélat. On croit ordinairement que la seule Avarice étoit la cause de cette indigne tolérance. Mais il est plus apparent, qu'on vouloit empêcher par-là que la pudicité des Honnêtes Femmes ne fût trop sollicitée, & calmer les inquiétudes des Maris, dont il est bon que le Clergé ne s'attire pas le ressentiment.

De tout ceci concluons qu'il y a une nécessité de sacrifier une partie du Beau-Sexe à la conservation de l'autre, & de prévenir, par des impuretés d'une nature plus abominable. La chasteté peut donc être soutenue par l'incontinence. C'est ainsi que la plus belle vertu a besoin pour se défendre, du secours du plus indigne vice. C'étoit-là le paradoxe que je m'étois proposé d'éclaircir.

Remarque I

PAGE 11. LIGNES 9-12.,

J'AI donné à l'Avarice un grand nombre d'épithètes odieuses, pour me conformer à l'usage, qui se sert d'expressions beaucoup plus fortes pour désigner ce vice, que pour tout autre. Ils les méritent sans-doute car à peine peut-on nommer une espèce de mal, dont elle n'ait été la cause dans un tems ou dans un autre. Cependant, ce n'est point la véritable raison d'où vient qu'elle est si fort décriée. Le dé crédit général dans lequel elle est, vient de ce que chacun en souffre, puisque plus il y a d'argent accumulé chez quelques personnes, plus il devient rare parmi les autres. Ceux donc qui s'emportent avec le plus de vivacité contre cette ténacité, n'ont généralement en vue que leurs propres intérêts.

On ne peut vivre sans argent, l'expérience apprend cette vérité à tous les Humains. Ceux donc qui n'en ont point, ou qui n'en reçoivent de personne, se trouvent obligés pour en gagner de servir la Société. Mais chacun estimant son travail comme lui-même, & c'est beaucoup dire, pense que son ouvrage n'est jamais suffisamment païé. D'un autre côté, la Nature ordonne aux Hommes de manger, sans s'embarasser s'ils ont de quoi manger ou non. De-là vient qu'ils ne peuvent s'empêcher de regarder le nécessaire de la vie comme une chose qui leur est due, & qu'ils cherchent à l'acquérir par la voie la plus facile. Lors donc que les Hommes trouvent que la peine qu'ils ont de gagner de l'argent, est plus ou moins grande, suivant que ceux de qui ils voudroient l'avoir, sont plus ou moins ténaces, il est naturel d'être fâché contre l'Avarice en général. Obligés de se passer de ce dont ils ont besoin, ou de prendre pour l'obtenir plus de peine qu'ils ne voudroient, il est

difficile qu'ils ne murmurent pas contre la passion des autres, qui les met dans cette cruelle alternative.

L'Avarice, qui occasionne bien des maux, est cependant très-nécessaire à la Société. C'est ce Vice qui accumule, qui amasse tout ce que la Profusion disperse & dissipe. Bientôt sans l'Avarice, les Prodiges aux abois manqueroient de matériaux pour satisfaire leur passion. Il y en auroit peu qui pussent dépenser plus qu'ils ne gagnent si l'Avare n'avoit thésaurisé amassé plus de biens qu'ils n'en peuvent dissiper.

J'ai dit que l'Avarice étoit esclave de la Prodigalité. Qu'on suive un Avare pour s'en convaincre. Je le vois qui sue sang & eau, il se refuse le nécessaire, il se laisse mourir de faim pour enrichir un Héritier prodigue. C'est ainsi que ces deux Vices, quoiqu'opposés, s'assistent mutuellement ; mais de manière que l'Avare se fait esclave en faveur du Prodigue.

Florio est un jeune Homme fou & sans conduite, dont le tempéramment le jette dans la prodigalité. Fils d'un Père riche, mais avare, il n'a pas de quoi vivre à la Grandeur ; Chevaux, Chiens, Argent, tout lui manque. Il ne peut dépenser de l'argent mal-à-propos, comme ses Amis. Son Père trop ténace lui accorde à peine le nécessaire. Depuis longtems Florio cherche, mais inutilement, quelqu'un qui veuille lui prêter de l'argent sur son crédit. Ceux à qui il s'est adressé craignant de tout perdre s'il venoit à mourir avant son Père, lui ont refusé cette faveur. Florio désespéré trouve enfin Cornaro, qui lui prête une somme au trente pour Cent. Ce jeune Prodigue, au comble de ses souhaits, dépense mille livres sterling dans un an. Où est-ce que Cornaro auroit pu placer son argent à un intérêt si exorbitant, s'il n'avoit rencontré un fou tel que Florio ? Comment celui-ci auroit-il pu satisfaire sa passion

pour la dépense, si l'Ufurier Cornaro n'eût point existé, & que son avarice ne lui eût pas fait fermer les yeux sur le risque qu'il court, en prêtant une si grande somme sur la vie d'un si grand Débauché.

L'Avarice n'est le contraire de la Prodigalité, que lorsqu'elle désigne ce fardide amour pour l'argent, cette bassesse d'ame qui empêche l'Avare de faire part de ce qu'il a, & qui l'engage à toujours thésauriser. Mais il y a une autre espèce d'Avares, qui désirent avec ardeur les richesses, mais dans le but de les dépenser. Ce dernier Vice peut se rencontrer dans un même sujet avec la Prodigalité. Tels sont la plupart des Gros-Seigneurs, des Courtisans, & des Grands Officiers, soit dans le Civil, soit dans le Militaire. Cette profusion paroît dans leurs Bâtimens superbes, dans leurs Équipages magnifiques, dans leurs Regaux splendides, & dans leurs riches Ameublemens. Malgré ces dépenses excessives, je les appelle Avares. Les actions basses qu'ils ont faites pour amasser cet argent, la quantité de fraudes & de supercheries dont ils se sont rendus coupables, décèlent leur fardide avarice, & la font remarquer. Ce mélange de vices qui paroissent opposés, revient exactement au caractère que Salluste nous donne de Catilina. *Appetens alieni & sui profusus* : Avidé du bien d'autrui il prodiguoit le sien.

Remarque K

LE NOBLE DÉFAUT DE LA PRODIGALITÉ

PAGE 11. LIGNES 9-12.

La Prodigalité, que j'appelle un noble défaut, n'est point celle qui a l'Avarice pour compagne, & qui rend l'Homme prodigue d'un bien injustement acquis. J'entens par-là ce Vice agréable & benin, qui fait fourire le Marchand, & fumer les cheminées d'un grand nombre d'autres personnes. Je parle de cette Prodigalité sans mélange d'une Homme, qui élevé dans l'abondance, uniquement occupé de ses plaisirs, content de dépenser ce que les autres ont pris la peine d'amasser, abhorre toutes ces pensées intéressées qu'il regarde comme viles & méprisables. Je veux parler de ces Hommes qui satisfont leurs inclinations à leurs propres frais, de ceux qui ont continuellement la satisfaction de changer de l'or moi-même contre des plaisirs toujours nouveaux, & dont l'excessive générosité & élévation d'ame font tout le crime. Ils ôtent trop mépriser des objets dont la plupart des Hommes font trop de cas.

La même raison qui m'a obligé de donner des épithètes si odieuses à l'Avarice, m'engage à parler honorablement de la Prodigalité, & à me servir d'expressions si douces & si polies. Le même intérêt qui doit nous faire souhaiter qu'il n'y ait point d'Avares, doit nous engager à souhaiter que tous les riches Héritiers soient prodigues. L'Avare, uniquement occupé de sa passion, ne fait du bien qu'à son Coffre fort, pendant qu'il fait tort à tout le Monde, excepté à son Héritier. Le Prodigue au-contrain fait du bien à toute la Société, & ne fait tort qu'à lui-même. La plupart des premiers sont des Fripons, & tous ceux-ci ne sont que des Fous, mais des Fous qui ne laissent pas d'être de délicieux morceaux, utiles pour régaler le Public. On peut les appeller les Becasses de la Société, avec autant de raison que les François appellent les Moines, les Perdrix des Femmes.

Rien ne peut nous indemnifier des extorsions de l'Avare en crédit, que la profusion de l'Étourdi. Lorsqu'un Ministre d'État avare, engraisé des dépouilles de la Nation, chargé d'immenses trésors qu'il a acquis en se privant du nécessaire, & en pillant les Peuples ; lors, dis-je, qu'il meurt, chaque bon Membre de la Société doit être rempli de joie, en contemplant la prodigalité excessive de son Fils. L'Héritier restitue au Public ce que son Père avoit pris. Aussi y auroit-il une barbarie extrême à le dépouiller, en lui faisant restituer les larcins dont son héritage est rempli. Il est indigne de ruiner un Homme qui est déjà en bon train pour cela, plutôt qu'il ne veut. Ne tient-il pas grand nombre de Chiens de toute espèce & de toute taille, quoiqu'il n'aille jamais à la chasse ? Il ne monte jamais à cheval, cependant n'en a-t-il pas dans ses écuries un plus grand nombre qu'aucun Seigneur du Roïaume ? Ne donne-t-il pas à une Courtisane laide & qui lui est inutile, une pension aussi forte qu'à la plus belle Duchesse ? N'est-il pas encore plus extravagant dans les choses dont il fait quelque usage ? Content de le louer comme un Seigneur généreux jusques à la magnificence, affectionné au Bien Public, qui répand ses bienfaits d'une manière noble, laissez-le seulement faire, & dans peu d'années vous le verrez ruiné sans que vous-vous en soyez mêlé. Dès-que la Nation a ratrapé ce qui lui appartient, il ne faut pas disputer sur la manière dont on a repris le butin.

Je sai que les Personnes sages & réglées, ennemies des extrêmes, me diront que la Frugalité peut heureusement prendre la place des deux vices dont je parle. Si les Hommes, ajouteront-ils, n'avoient pas un si grand nombre de moïens pour dépenser les richesses avec profusion, ils ne feroient pas tentés de mettre en usage tant de mauvaises voies pour en amasser. Le même nombre d'Hommes, moins vicieux qu'ils ne le feroient avec ces deux

vices, évitant l'un & l'autre extrême, pourront ainsi se rendre réciproquement plus heureux.

Quiconque raisonne ainsi, prouve qu'il a plus de sentimens d'Humanité que de justes idées de Politique. Il en est de la Frugalité comme de la Probité. Un Homme pauvre, vertueux & frugal, n'est propre que pour les petites Sociétés, composées toutes entières d'Hommes, qui contens d'être pauvres, pourvu qu'ils soient libres, n'ont de desirs que pour la paix. Mais dans une grande Nation composée d'Hommes inquiets, contens, d'un moindre degré de vertu, l'on en a toujours assez. La Frugalité est une vertu indolente & fainéante, qui ne met point les gens à l'ouvrage, & qui est par conséquent inutile dans un País de Commerce, où il y a un grand nombre d'Habitans qu'il faut occuper de quelque manière. La Prodigalité, plus active, a mille inventions pour empêcher le Peuple de rester oisif ; inventions auxquelles la Frugalité n'auroit jamais pensé, L'Avarice connoit, & fait mettre en usage des ruses pour amasser ces prodigieuses richesses que la Prodigalité doit consumer ruses dont la Frugalité dédaigneuse auroit refusé de se servir.

Un Auteur ne fut Jamais desaprouvé pour avoir comparé de petites choses à de plus grandes, pourvu qu'il en demandât premièrement la permission par un, si licet exemplis &c. Mais il est insupportable, si ce n'est dans le Comique, de comparer les grandes choses aux objets bas & triviaux. Si moins timide, j'avois ôté me mettre au-dessus de cette gênante règle, j'aurois comparé le Corps Politique à une grande Tasse de Punch. L'Avarice en feroit l'aigreur, & la Prodigalité, la douceur. L'ignorance, la folie, la crédulité de la Multitude irrésolue, insipide & sans goût, tiendrait la place de l'eau. La sagesse, l'honneur, la force & le reste des

grandes qualités pourroient être regardées comme l'eau-de-vie. Ces qualités sublimes, séparées par art de la lie de la Nature, évaporées ou raffinées dans leur essence spirituelle par le feu de la Gloire, ne ressembleroient point mal à cette liqueur spiritueuse, Un Westphalien lourd, un Lapon grossier, qui auroient vu acheter à part tous les ingrédiens qui entrent dans la composition de cette faine liqueur, qu'ils ne connoissent pas, ne pourroient pas s'imaginer qu'on pût en faire une boisson supportable. Les limons sont trop aigres, diroit cet Étranger ignorant, le sucre, trop doux, l'eau-de-vie trop forte, pour qu'on en puisse boire une grande quantité ; & l'eau, liqueur sans goût, fade & insipide, n'est bonne que pour les Vaches ou les Chevaux. Toutes ces matières cependant, mêlées adroitement ensemble, formeront une liqueur excellente, que les personnes de goût trouveront agréable, & admireront. C'est un fait d'expérience.

Si j'ôfois, en fuivant nos Vices en particulier, pousser plus loin la comparaison, je dirois que l'Avarice, vice dont tout le monde se plaint excepté l'Avare, est semblable à un Acide tranchant, qui desagrèable à tout palais qui n'est pas gâté, agace les dents. Je comparerois les Ameublemens affectés, l'Équipage lesté & magnifique d'un Petit-Maître dépensier, à l'éclat brillant d'un Pain de Sucre raffiné. Comme l'un, en corrigeant l'apreté, prévient le tort que l'acide trop corrosif pourroit faire aux entrailles ; ainsi l'autre est un baume agréable, qui corrige l'aigreur, cette sensation desagrèable que les soins rongeurs de l'Avarice font souffrir à la Multitude. L'un & l'autre se fondent également, se consomment eux-mêmes, se corrigent l'un l'autre, en sorte que les différentes compositions qu'on en fait deviennent utiles. Je pourrois pousser la comparaison jusques dans les proportions, & faire voir qu'on ne peut retrancher de ces mélanges exacts quoique ce soit. Mais je

n'ennuierai pas mon Lecteur, en l'arrêtant plus long-tems sur une comparaison trop burlesque. J'ai à l'entretenir de choses plus importantes.

Pour résumer ce que j'ai dit dans cette Remarque, & dans la précédente, j'ajouterai seulement que j'envisage la Prodigalité & l'Avarice par rapport à la Société, comme on regarde dans la Médecine deux Poisons opposés. Tous deux mortels pris séparément, leurs mauvaises qualités se corrigent mutuellement mêlés ensemble, & composent souvent une bonne Médecine.

Remarque L

LE LUXE FASTUEUX OCCUPOIT DES MILLIONS DE PAUVRES.

PAGE 11. LIGNES 13-14.

Tout ce qui n'est pas absolument nécessaire pour la subsistance de l'Homme, mérite le nom de Luxe. En prenant donc ce terme dans un sens si étendu, on trouvera qu'il n'y a pas un Homme, ni un Peuple, pas même entre les Sauvages qui vont nus, qui ne tombent dans quelque espèce de Luxe ; puisqu'assurément il n'y en a aucun qui n'ait raffiné à quelque égard sur les besoins de leurs premiers Ancêtres, ou qui n'ait ajouté quelque chose, soit dans la disposition de leurs hutes, soit dans les apprêts de leur nourriture ; additions dont on s'étoit fort bien passé.

On se recréera sans-doute contre cette définition. On dira qu'elle est trop rigide. J'en conviens : mais si nous diminuons le moins du monde de sa sévérité, je crains que nous ne sachions plus où nous arrêter. Lorsqu'une personne nous dit qu'elle veut se

tenir propre & nette, on ne fait ce qu'elle veut dire. Si elle prenoit ces termes dans leur sens propre & naturel, elle pourroit aisément se satisfaire. Il lui suffiroit de ne point manquer d'eau. Mais ces deux petits Adjectifs propre & net, surtout dans la bouche de quelques Dames, comprennent un si grand nombre de choses, qu'on ne peut aisément deviner quelle étendue elles leur donnent. Les plaisirs sont de même si différens & si étendus, qu'on ne peut déterminer ce que l'on entend par les plaisirs de la vie, à moins qu'on ne sache déjà quelle sorte de vie le monde mène. Je trouve la même obscure équivoque dans les mots de décence & de convenance, à moins que je ne connoisse la qualité de ceux qui les emploient. On a beau aller ensemble à l'Église, on a beau paroître extérieurement dans les mêmes sentimens, je soutiens qu'en récitant la même prière, les Hommes ont en vue des objets bien différens. L'Évêque, en demandant à Dieu son pain quotidien, comprend différentes choses dans cette demande, auxquelles le Sacrificateur ne pense pas.

Par tout ce que je viens de dire je veux simplement faire voir qu'il n'y aura du tout point de Luxe, si nous ne donnons pas ce nom à tout ce qui n'est pas absolument nécessaire pour entretenir la vie de l'Homme. Si l'on multiplie à l'infini les besoins des Mortels, ce qui doit servir à les satisfaire n'aura aussi point de bornes. Ce qu'on appelle superflu pour quelques personnes, sera regardé comme nécessaire pour ceux d'une plus haute qualité. La Nature, ou l'Industrie, de l'Homme, ne peut rien produire de si curieux ou de si extravagant, que quelque très-Gracieux Souverain, ou telle autre Personne de qualité, ne le compte aussi-tôt parmi les nécessités de la vie. Il suffira que l'objet lui fasse plaisir, ou qu'il lui procure la moindre utilité. Par-là il n'entend pas la vie de tout Homme indifféremment, mais celle de sa Sacrée Personne.

On croit communément que le Luxe est autant préjudiciable à la prospérité de tout le Corps Politique, qu'il l'est à chacun des Individus qui s'y abandonnent. On s'imagine de-même que la Frugalité d'une Nation enrichit un Païs, à proportion que le bon ménage augmente les biens des Particuliers. J'ai trouvé, je l'avoue, des personnes incomparablement plus habiles que moi qui étoient de ce sentiment. Ce n'est pas ma faute, si je ne puis y souffrir. Voici comment ils raisonnent.

Pour examiner la force d'un tel raisonnement, je suppose avec ces personnes qu'on ne consumât en Angleterre que la moitié des marchandises de Turquie qu'on en consume aujourd'hui. Supposons encore que les Marchands de Constantinople ne puissent, ou ne veuillent pas être sans la même quantité de nos marchandises qu'ils en tirent à-présent, & qu'ils en païassent la moitié en argent. Nous supposons même que ce refus que nous faisons de prendre plus de la moitié des marchandises que nous avons coutume d'en tirer, ne les engageât point à demander de rabais sur les marchandises qu'ils tireront toujours de nous ; & que par conséquent, ils nous donneront autant d'or ou d'argent que la valeur de ce qu'ils reçoivent de nous excède la valeur de ce que nous achetons d'eux. Quelques suppositions que nous fassions, il est impossible qu'un tel Commerce dure. C'est beaucoup, s'il pouvoit subsister une année sur ce pied-là.

Acheter c'est échanger. Aucune Nation ne peut acheter, si elle n'a pas des marchandises pour donner à la place de celles qu'on lui apporte. L'Espagne & le Portugal, riches par l'or & l'argent qu'ils tirent chaque année de leurs Mines pourront acheter aussi longtems que ces Mines produiront : mais l'argent dans ce cas est de leur cru, c'est une marchandise du Païs. Nous savons que nous

ne pourrions pas continuer longtems à nous pourvoir des marchandises des autres Nations, si elles ne prenoient des nôtres en paiement. Pourquoi donc jugerions-nous autrement des autres Nations ? Dès-que la Turquie manquera d'argent, il n'y en tombera pas plus du Ciel qu'il n'en tombe ici. Voïons alors quelle sera la suite des suppositions que nous avons faites. D'abord les six cens mille livres sterling en Soie en Moires &c. qu'on leur a laissé sur les bras la première année, feront tomber considérablement ces marchandises. Le Hollandois & le François profiteront de ce rabais autant que nous. Si nous continuons à refuser de prendre ces marchandises en paiement, ils ne sauroient longtems négocier avec nous. Ils aimeront mieux acheter ce dont ils ont besoin de ceux qui voudront prendre en paiement les marchandises que nous rejettons, quand même leurs marchandises seroient inférieures aux nôtres : C'est ainsi que notre Commerce avec la Turquie tombera infailliblement en peu d'années.

On me répondra peut-être que pour prévenir ces mauvaises suites de la diminution du Luxe, & du changement de Commerce, on pourra se charger de la même qualité de marchandises de Turquie ; mais que plus modérés, on n'en consommera que la moitié dans le Païs, le reste sera envoyé dans les Païs étrangers. » Voïons ce qui en arrivera, examinons la balance de ce commerce, & voïons s'il pourra enrichir la Nation.

Premièrement, j'accorde que la Nation même faisant un plus grand usage de ses propres marchandises, ceux qui étoient employés à la Soie & à la Moire &c. pourront gagner leur vie par les différentes préparations de la Laine.

En second lieu, je ne puis me persuader que les Marchands tirent autant d'argent de leur vente qu'auparavant. Car supposez

que la moitié qui est portée dans le Païs, se vende sur l'ancien pied ; l'autre moitié qu'on envoie dehors, ne peut certainement pas se vendre autant. En effet il faut renvoyer ces marchandises dans des lieux déjà fournis. D'ailleurs on doit déduire du prix qu'on en recevra, le fret, l'assurance, la provision, & tous les autres frais. Il arrivera donc que les Marchands Anglois perdront beaucoup plus sur cette moitié qu'il faut rembarquer, qu'ils ne gagnent sur celle qui se consomme dans le Païs. Quoique les Étoffes de Laine se fabriquent dans notre Païs, elles coûtent autant au Marchand qui les embarque pour les Païs Étrangers, qu'à ce lui qui les vend en détail. Il faut donc que les marchandises qu'on lui apporte au retour, en échange de celles qu'il avoit envoyées, lui remboursent d'abord ce qu'elles avoient coûté en Angleterre. Il doit encore retirer tous les frais de l'envoi & du retour & un bon intérêt avec tout cela, sans quoi il travaille à se ruiner. Dès-lors les Négocians trouvant leur perte dans les marchandises de Turquie qu'ils renvoient dans les Païs Étrangers, ils n'embarquent de nos Manufactures que ce qu'il en faudra pour payer la Soie & la Moire &c. qui se consommera dans le Païs. Bientôt les autres Nations trouveront le moyen de fournir aux Turcs ce que nous leur enverrons de moins, & ils leur fourniront des moyens pour se défaire de ce que nous refuserons. Nous débiterons donc en Turquie la moitié moins de marchandises de nos Fabriques, & ce fera le seul effet de notre modestie & de notre retenue par rapport au Luxe. Au lieu qu'à-présent nous les encourageons à travailler la Soie, en employant leurs marchandises ; consommation qui seule, peut les mettre en état de négocier avec nous.

Pendant longtems j'ai eu la mortification de voir diverses Personnes de sens condamner mes sentimens : mais enfin j'ai eu le plaisir de voir la Nation les autoriser, par la sage conduite

qu'elle a tenue. Cela paroît par un Acte du Parlement publié en 1721. Ces Législateurs éclairés, fans faire attention aux intérêts d'une Compagnie riche & puissante, & aux inconvéniens réels que ce Commerce peut apporter dans le Païs, ont cru que le bien de la Nation demandoit qu'on avançat le Commerce de Turquie. Par cet Acte non seulement ils encouragent la consommation de la Soie & de la Moire, mais même ils obligent par force les Sujets à s'en servir, sous peine d'une amende pécuniaire.

Voilà effectivement des accusations bien graves. Mais ces terribles conféquences qu'on met sur le compte du Luxe, doivent être attribuées à l'administration, à la mauvaise politique de ceux qui gouvernent. Ceux qui sont à la tête des Affaires doivent connoître à fond le Gouvernement, & avoir toujours en vue l'intérêt du Païs. Les bons Politiques, par une conduite habile, toujours maîtres du Commerce, peuvent lui faire prendre quel tour ils veulent. De grands impôts mis sur quelques Marchandises, la défense de l'entrée de quelques-unes, la diminution des droits païés pour quelques autres ce sont là autant de moïens qu'ils ont en main pour encourager, ou pour faire tomber une espèce de Commerce, ou pour en changer le cours comme ils le veulent. De sages Ministres préféreront toujours, tout le reste égal, le Commerce avec les Païs qui peuvent païer en argent comptant, aussi bien qu'en bonnes marchandises, à ceux qui ne peuvent donner pour retour que de mauvaises marchandises de leur cru, ou de leurs fabriques. Ils empêcheront avec soin le commerce avec ces Païs qui refusent les marchandises, & qui ne veulent que de l'argent. La balance du Commerce sera l'objet principal de leur attention. Jamais ils ne souffriront que la valeur de toutes les marchandises qu'on apporte dans le Païs, dans le cours d'une année, excède la valeur de celles qui fabriquées dans le Païs sont transf-

portées dehors, pendant le même tems. Remarquez cependant que si un Païs avoit des reffources dans ses Mines d'Or ou d'Argent, il pourroit se dispenser de suivre toutes ces règles à la rigueur.

Si on observe toutes ces maximes, en particulier l'entrée des Marchandises Étrangères ne surpasse jamais en valeur la sortie de celles du Païs, jamais aucune Nation ne pourra s'appauvrir par le Luxe qui proviendra des Marchandises Étrangères. On peut même en laisser entrer tant qu'on voudra pourvu seulement qu'on puisse faire des marchandises du Païs transportées chez l'Étranger, un fond proportionné à celui qu'il faudra pour paier les marchandises que nous ferons venir de dehors.

Le Commerce est de principal moyen pour agrandir une Nation, mais ce n'est pas le seul nécessaire. Pour prévenir les maux qu'on attribue au Luxe, qu'on établisse seulement une Police exacte. Ce qui doit appartenir à chaque Particulier, doit être mis en sûreté par des loix sévères, les crimes doivent être punis. Il faut que les Loix qui concernent l'administration de la Justice, soient établies avec sagesse, & qu'elles soient suivies avec exactitude. Prudens & circonspects par rapport aux Affaires Étrangères, les Ministres doivent avoir dans les autres Païs des Correspondances sûres, être au fait de tout ce qui se passe dans toutes les Cours, connoître leurs forces & leurs intérêts. Par-là, en état de prendre des mesures sages, tantôt ils traverseront quelques-uns de ces États, tantôt ils donneront du secours à d'autres, pour maintenir un équilibre exact entre ces diverses Sociétés. Il faut encore tenir la Multitude dans la crainte, & donner liberté de conscience à tout le monde. Enfin le Clergé ne doit pas dans les Affaires d'État avoir plus d'autorité, que le Sauveur ne lui en a

laissé par son Testament. Telles sont les maximes qui conduisent infailliblement un État au plus haut point de la Grandeur Mondaine.

Toute Puissance Souveraine qui a une grande Nation à gouverner, que ce soit une Monarchie, une République, ou un État Mixte, ne peut manquer de la faire fleurir, malgré les oppositions des autres Puissances, s'il fait faire usage de ces excellentes maximes. Le Luxe, ni d'autres Vices trop foibles, ne pourront jamais ébranler sa constitution solidement affermie.

Je m'attens ici à une terrible objection. Quoi ! me dira-t-on, Dieu, n'a-t-il pas détruit de grandes Nations, pour les punir de leurs péché » ? J'en conviens ; mais ce n'a point été sans employer les moyens qui conduisoient à cette destruction. Il a étourdi & aveuglé leurs Gouverneurs. Il a permis qu'ils s'écartassent de quelques-unes de ces maximes générales, souvent même de toutes. La mauvaise politique, la négligence, ou la conduite irrégulière des Directeurs a été la cause principale de la destruction de tous les États, & de tous les fameux Empires qui aient jamais existé.

Il est incontestable que la Sobriété & la Tempérance ne contribuent pas plus à la santé & à la vigueur des Particuliers, & de leur Postérité, que la Gloutonnerie & l'Yvrognerie. J'avoue cependant que je n'ai pas de notions aussi terribles qu'auparavant sur les effets du Luxe, ni sur ce qu'on dit qu'il affoiblit les forces d'une Nation, & qu'il la rend efféminée.

Lorsque nous entendons, ou que nous lisons des choses qui sont tout-à-fait étrangères à notre situation, elles excitent ordinairement dans notre imagination des idées semblables aux objets

que nous avons vu ; & nous les appliquons aux circonstances, qui dans notre état en approchent le plus. Je me souviens très-bien qu'en lisant autrefois ce que certains Auteurs ont dit du Luxe des Perses & des Égyptiens, de celui des autres Païs où ce Vice a été dominant, & des effets qu'on lui attribue, tout aussitôt j'appliquois ces idées à la Nation. D'abord je me représentois la brutalité des Marchands d'une Ville, qui dans leurs fêtes & dans leurs repas solennels se plongent dans la crapule, se gorgent de boire & de manger. D'autres fois je jectois les yeux sur les desordres des Matelots débauchés. Je me les représentois crians & rugissans, précédés de quelques Violons, accompagnés d'une demi-douzaine de Prostituées. Occupé de ces réflexions, je m'imaginois que transporté dans une de ces grandes Villes Maritimes, j'y aurois trouvé un tiers des Habitans alités par la crapule, un tiers tourmenté de la goutte, ou attaqué par une maladie encore plus infame, & le reste incapable de marcher sans appui, se promener le long des rues en cottillon.

C'est un bonheur que nous aïons, peur d'un Débauché, aussi long-tems que notre Raïson n'est pas assez forte pour régler nos appétits. Encore Écolier, je crois que la grande fraïeur que j'ai eu du mot Enerver, & de quelques idées qui résultent de son éthimologie, m'a été d'un usage infini. Mais depuis que j'ai mieux connu le Monde, les suites du Luxe & de l'Intempérance par rapport à la Nation, ne m'ont plus paru aussi effraïantes.

Pendant tout le tems que les Hommes auront les mêmes appétits, les mêmes Vices subsisteront. Dans chaque Société considérable, les uns aiment Vénus, les autres se rangent sous les étendards de Bacchus. Le Lubrique, qui ne peut se procurer des Femmes belles & propres, se contentera d'une infame salope.

D'autres, qui ne peuvent se procurer de l'Hermitage ou du Pontac, seront charmés de boire du Vin rouge de France le plus commun. Plusieurs, peu en état d'attraper du Vin, se saisiront de Liqueurs les plus mauvaises, & s'enivreront tout aussi bien avec de la Bière Forte, ou avec de l'Eau de Vie, que le Seigneur le plus riche avec du Bourgogne, du Champagne, ou du Tockay. Assouvir les passions à très-bon compte, & de la manière la plus basse, fait autant de tort à la santé, que de les assouvir délicatement & à grands frais.

Les plus grands excès du Luxe paroissent dans les Bâtimens, les Ameublemens, les Équipages & les Habits. Mais le Linge Blanc n'affoiblit pas plus les forces de l'Homme, que la Flanelle. Une Haute-Lice, de fines Peintures, ou de superbes Boiseries ne font pas plus malfaines que de simples Murailles. Un Lit de repos fort riche, un Carosse doré n'énerve pas plus que le simple Plancher, ou un Chariot de Païfan. Les Personnes d'esprit savent se procurer les plaisirs les plus raffinez, sans qu'ils leur soient beaucoup préjudiciables. On voit de fameux Épicuriens, qui refuseront de boire, ou de manger, plus que leur tête & leur estomac ne peuvent le supporter. Les plus Voluptueux prennent autant de soin de leur chère personne, qu'aucun autre. Ce qui énerve surtout ceux qui sont le plus adonnés au Luxe, est une fréquente répétition des débauches nuisibles, & les excès dans le boire ou dans le manger. Cependant le crime que commettent ces Gens-là, consiste principalement dans les inventions pénibles, dans la profusion, dans la délicatesse avec laquelle ils sont servis, & dans les grandes dépenses qu'ils font pour leur table & pour leurs sales amours.

Mais supposons que l'aïe & les plaisirs dans lesquels les Grands & les Riches vivent, les mettent hors d'état d'endurer les fatigues & les travaux de la Guerre, il faut convenir que la plupart des personnes qui composent le Conseil Commun de la Ville, ne feroient pas de fort bons soldats. Si la Cavalerie n'étoit montée que par des Échevins, quelques fusées suffiroient pour les mettre en déroute. Mais qu'ont à faire avec la Guerre les Echevins, les Membres du Conseil Commun, & même tous les Riches ? Ils n'ont qu'à païer les taxes. Les travaux, les fatigues les plus pénibles de la Guerre tombent sur le souffre-douleur de la Nation, sur la partie la plus indigente, sur le Peuple en un mot qui travaille en esclave. Quelque excessive que soit l'Abondance & le Luxe d'une Nation, il faut toujours qu'il y ait des personnes capables des pénibles travaux, pour bâtir des Maisons, pour construire des Vaisseaux, pour remuer, pour transporter les Marchandises, & pour cultiver la Terre, Cette diversité prodigieuse de travaux dans chaque Nation considérable demande une multitude de monde, parmi lesquels il y en a toujours assez de Libertins, de Fainéans, d'Extravagans, pour recruter les Armées. Ceux qui sont assez robustes pour faire des haies & des fossés, pour labourer la terre, & pour battre le bled, ou ceux qui ne sont pas trop énervés pour être Forgerons, Charpentiers, Scieurs, Ouvriers en Drap, Portefaix, ou Charretiers, auront toujours assez de forces & de courage, pour être bons soldats, après une Campagne ou deux, pourvu que pendant ce tems-là ils soient tenus sous une sévère discipline. Ces gens vivent rarement dans une abondance trop grande, capable de les affoiblir.

Si donc il y a quelque chose à craindre du Luxe parmi les Gens de guerre, ce ne fera que parmi les Officiers. La plupart de ces derniers sont des Gens d'esprit, qui ont de l'expérience. Nés pour

l'ordinaire de Parens de considération, il ont reçu une belle éducation. Si le Gouvernement est sagement conduit, on aura choisi pour commander l'armée en Chef, un Homme qui aura une connoissance parfaite des Affaires de la Guerre. Intrépide dans les combats, son courage lui laissera toute la tranquillité au milieu du danger. Esprit vif & pénétrant, Génie distingué, susceptible de sentimens d'Honneur, il saura mettre tout à profit pour s'instruire : bientôt il possèdera toutes les autres qualités nécessaires, qui sont le fruit du tems & de l'application. Tel sera le Général que le Ministre habile choisira. Mais les nerfs robustes, les jointures souples sont de petits avantages, auxquels on ne doit faire aucune attention dans une personne revêtue des qualités que j'ai nommées. Couchés dans un bon lit, ou occupés à dîner, de tels Commandans peuvent détruire des Villes, & ruiner un Païs entier. Il seroit même ridicule d'exiger de ces Personnes une constitution forte, & de l'agilité dans les membres. On n'ignore pas qu'ils ne parviennent à ces Emplois, que dans un âge déjà avancé. Pourvu que leur tête soit active, remplie de ressources & d'idées, il importe peu que leurs membres soient foibles. S'ils ne peuvent supporter la fatigue du Cheval, ils pourront se faire traîner dans un bon Carrosse, ou porter dans une Litière. Pour être impotent, un Général qui a de la conduite & de la sagacité, n'en est pas moindre. Le meilleur Général qu'ait la France, peut à peine se traîner.

Ceux qui suivent immédiatement les Officiers Généraux, doivent avoir à peu près les mêmes talens ; & les mêmes qualités que ceux-là : aussi en général on élève à ces Postes, des Gens qui se sont rendus recommandables par leur mérite. Les autres Officiers, obligés de dépenser la plus grande partie de leur paie en Habits, en Equipages, & à autres choses que le Luxe du Siècle a rendu nécessaires, n'ont que très-peu d'argent pour la débauche.

L'avancement & l'augmentation de leurs appointemens ne fait que les mettre dans la nécessité d'augmenter leur train, à proportion de leur rang & de leur condition. C'est ainsi que pour la plupart ils sont hors d'état de s'abandonner à ces excès également dispendieux & nuisibles à la santé. Ce Luxe même augmentant, les engage à avoir une conduite telle qu'ils voudroient que les Hommes crûssent qu'ils ont.

Rien n'est plus propre à perfectionner l'Homme que l'Amour & l'Honneur. Les avantages qu'on en tire, sont comparables à ceux qu'on tire de plusieurs Vertus. De-là vient que la Cour & l'Armée sont de bonnes Écoles de Politesse & de Manières. L'Amour rend les Femmes accomplies, l'Honneur donne de la politesse aux Hommes. Les Officiers des Nations Civilisées affectent de posséder une connoissance parfaite du Monde, & des règles de l'Honneur ; ils savent prendre un air de franchise & d'honnêteté, particulier aux Gens de Guerre qui ont de l'expérience ; & par un mélange adroit de modestie & d'intrépidité, ils tâchent de s'établir pour des personnes également affables & courageuses

Là où le Bon-Sens est à la mode, là où les Belles Manières sont en estime, la Gloutonnerie & l'Yvrognerie ne sauroient être des Vices régnans. Les Officiers de distinction, uniquement occupés du soin de vivre splendidement, & non pas comme des Brutes, tournent tous leurs souhaits du côté du Luxe. Galans dans tout ce qui les accompagne, ils s'efforcent de se surpasser les uns les autres par la magnificence & le goût de leurs équipages, ainsi que par un abord prévenant.

Supposons qu'il y eut parmi les Officiers, des Gens plus débauchés que dans les autres Professions, ce qui n'est cependant pas ; je dis que ces mêmes Officiers, pourvu seulement qu'ils fussent

ſuſceptibles de ſentimens d'Honneur, pourroient très-bien ſervir. Quelqu'abandonnés qu'ils ſoient au plaſir, il n'y en a aucun qui ne ſe pique d'avoir de l'Honneur ; & c'eſt ce qui couvre & qui répare une multitude de défauts.

Un exemple plus ſenſible qu'un raisonnement, rendra la choſe évidente. Voïons ce qui s'eſt paſſé dans les deux dernières Guerres que l'Angleterre à eues avec la France. Combien de Cadets élevés avec délicateſſe, difficiles dans leur ajuſtement, délicats dans le boire & dans le manger, ne ſe font-ils pas ſoumis de bonne grace, & avec joie, à toutes les fatigues d'une Campagne ? Ceux qui ſont dans ces terribles allarmes que le Luxe n'énervé & n'effémine les Peuples, doivent réfléchir ſur ce qu'ils peuvent avoir vu en Flandre & en Eſpagne. On a vu maints Petits-Maîtres en habits richement brodés, avec des chemiſes garnies de fines dentelles, des perruques artiſtement rangées & bien poudrées, s'expoſer à la bouche du Canon, avec autant d'intrépidité qu'auroit pu le faire l'Officier le plus crasseux, dont les cheveux n'auroient été peignés d'un mois. L'excès du côté des Femmes & du Vin avoit altéré la ſanté & ruiné la conſtitution de divers Officiers, qui n'ont pas laiſſé de s'y conduire avec beaucoup de prudence & de bravoure. Une complexion robuste eſt la dernière qualité requiſe dans un Officier. Si quelquefois la force eſt d'uſage, les cas ſont rares. Un eſprit ferme & l'amour de la gloire animeront les Officiers, & ſupléeront aux forces corporelles qui leur manquent.

Ceux qui entendent leur métier, & qui ont des ſentimens d'honneur ſeront toujours de bons Officiers, dès qu'ils ſeront accoutumés aux dangers de la Guerre. Le luxe de ces Officiers ne fauroit même jamais être préjudiciable à la Nation, pour vu que

contens, de dépenser leur argent, ils ne se divertissent jamais aux dépens des autres.

Par tout ce que je viens de dire, je crois avoir prouvé ce que je m'étois proposé dans cette Remarque sur le Luxe. Premièrement, que dans un sens il n'y a presque rien à quoi ce nom ne convienne, tandis-que dans un autre il n'y a actuellement presque aucune chose qui le mérite. En second lieu, que le Peuple peut nager dans le Luxe, & consommer pour cela des marchandises étrangères, sans en être appauvri, pourvu que leurs dépenses ne surpassent pas leurs revenus, & que le Gouvernement soit d'ailleurs sagement administré. Enfin, que dans les Païs florissans, où l'on exerce le métier de la Guerre comme il faut, où les Soldats sont bien païés & tenus dans une bonne discipline, toute la Nation peut sans rien craindre, vivre dans tout l'aïse & dans tout le luxe imaginable. Quand même dans plusieurs endroits du Païs, on donneroit tête baissée dans tout l'éclat & dans toute la délicatesse que le Débauché le plus raffiné pourroit imaginer, la Nation ne laisseroit pas d'être formidable à ses Voisins. On pourroit dire d'elle ce qui est dit des Abeilles dans la FABLE.

Flattée dans la Paix, on la craint dans la Guerre. Estimée chez les Étrangers, elle tient la balance des autres Ruches. Tous ses membres à l'envi prodiguoient pour sa conservation leurs vies & leurs biens.

Remarque M

La Vanité est, cette qualité naturelle, qui engage chaque Mortel qui a quelques lumières à s'estimer à l'excès. C'est cette passion qui le porte à s'estimer lui-même, plus qu'un Juge impartial, qui connoît toutes les bonnes qualités & les circonstances où il se trouve, ne le feroit.

La Nature ne nous a donné aucune passion qui puisse être plus utile, & qui soit plus nécessaire pour rendre la Société riche & florissante. C'est cependant la passion la plus généralement détestée. Ceux même qui sont les plus orgueilleux, la souffrent avec le plus d'impatience dans les autres. Phénomène singulier, qui n'a lieu que par rapport à cette passion. Dans tout autre cas, les Vices les plus énormes sont exténués par ceux qui en sont le plus coupables. L'Homme chaste a en horreur l'Impureté ; & l'Yvrognerie est abhorrée par un Homme tempérant : mais personne n'est plus choqué de l'orgueil des autres, que le plus présumptueux de tous. Si quelqu'un excuse ce vice, c'est le plus humble des Mortels.

Je conclus de-là, que puisque ce défaut est si généralement détesté, il faut qu'il incommode tous les Humains. Il n'est point d'Homme d'esprit, qui n'avoue sans peine qu'il n'en est point exempt, & qu'il a en général de la vanité. Mais essayez de descendre dans quelque détail, ôtez nommer quelqu'une de ses actions particulières, & vous en rencontrerez fort peu qui veuillent convenir que telle action, que vous aurez désignée, parte de ce principe.

Plusieurs personnes encore avoueront volontiers, que dans les Nations corrompues le Luxe & la Vanité sont propres à faire fleurir le Commerce : mais vous ne pourrez les faire convenir que ces vices soient absolument nécessaires, pour procurer & pour maintenir cet état florissant. Ils nient constamment que dans un siècle

très-vertueux, tel qu'il le feroit fi la Vanité en étoit bannie, le Commerce dût aller en décadence.

Dieu, difent-ils, nous a donné une entière domination fur toutes les chofes que la Terre & la Mer produifent & renferment. Tout a été fait pour l'ufage des Hommes. Ils ont été doués d'une adrefle & d'une induftrie fupérieure à celle des Animaux, afin de pouvoir fe fervir de la Terre & de la Mer, & de tout ce qui eft à la portée de leurs fens. Ils regardent donc comme une impiété, de croire que l'Humilité, la Tempérance, & les autres Vertus dūffent empêcher les Hommes de jouir de ces plaifirs que la Nature ne refuse point aux Nations les plus impies. D'où ils concluent que, fans que le Luxe ou la Vanité s'en mêlent, les mêmes chofes pourroient être mangées, portées, & confumées ; que le même nombre de Métiers fleuriroient ; que les mêmes Ouvriers feroient employés ; en un mot qu'une Nation pourroit être auffi floriffante, que lorsque ces deux paffions dominantes l'animoient.

Par rapport aux Habits en particulier, ils vous diront que la Vanité nous touche de plus près que notre Équipage, & qu'elle eft uniquement logée dans le cœur. Souvent, ajoutent-ils, de mauvais haillons couvrent plus de vanité que les plus pompeux ajuftemens. Souvent on a vu des Princes vertueux fans ambition, & remplis d'une fincère humilité, porter leurs fastueux Diadèmes, & régir des Roïaumes floriffans. De même, des Perfonnes qui ont autant de fortune que de naiffance, peuvent s'habiller des plus riches étoffes femées de fleurs d'or & d'argent, ou ornées de broderies les plus exquifes, fans cependant éprouver aucun fentiment de vanité. Un Homme de bien, difent-ils, ne pourroit-il pas faire chaque année beaucoup plus d'habits qu'il n'en peut ufer, fans avoir d'autre but que celui de faire travailler le Pauvre, &

d'encourager le Commerce, & d'avancer le bonheur de la Patrie, en emploiant ainſi tant de mains ? La Nourriture & le Vêtement ſont les deux objets principaux auxquels s'étendent tous les ſoins des Mortels. Un Homme ne pourroit-il donc point, ſans aucun principe de vanité, deſtiner la plus grande partie de ſon revenu à ſe procurer l'un & l'autre ? Que diſ-je ! Chaque Membre de la Société n'eſt-il pas obligé de contribuer à maintenir, autant que ſes facultés le lui permettent, cette branche du Commerce, dont tout le reſte dépend en grande partie ? D'ailleurs la politeſſe ne nous engage-t-elle point à paroître décemment ? C'eſt un devoir auquel nous ſommes ſouvent tenus par conſidération pour ceux que nous fréquentons, ſans aucun égard à nous-mêmes.

Tels ſont les raifonnemens des Moralistes préſomptueux, qui ne peuvent ſouffrir qu'on ravale la dignité de leur excellente eſpèce : mais ſi nous prenons la peine de les examiner de près, bientôt nous découvrirons les moïens de les réfuter.

Si un Homme riche n'avoit pas quelques paſſions vicieuſes à ſatisfaire, je ne conçois point pourquoi il feroit faire plus d'habits qu'il n'en peut uſer. Le voit-on dans d'autres occaſions ſi empreſſé à avancer le bonheur de la Nation ? Je veux qu'il n'ait d'autre deſſein que de faire travailler plus de monde, & par conſéquent d'être plus utile à la Société, lorsqu'il préfère des étoffes bien travaillées & moëlleuſes, à des étoffes minces & légères, & lorsqu'il porte plutôt un bel habit qui a quelque choſe de curieux, qu'un habit des plus communs. Mais je ſoutiens que cet Homme qui aime tant la Société, conſidèrera les habits du même œil que les bons Citoïens conſidèrent les taxes. Ils paient à-la-vérité les impôts avec plaifir, cependant jamais ils ne paient au-delà de ce qu'ils doivent, lors ſurtout que tout le monde eſt exactement taxé

à proportion de ses facultés : Égalité qui doit nécessairement avoir lieu dans un Païs parfaitement vertueux, tel que le suppose le Système que j'examine. D'ailleurs, si une fois le Siècle d'Or s'établissoit, personne ne se pareroit plus au-dessus de sa condition. On ne verroit plus de Père de famille léfiner sur sa dépense, tromper & duper son Voisin, pour fournir à ses ajustemens. Avouons donc qu'il n'y auroit pas la moitié de la consommation, ni le tiers des Ouvriers qu'il y a aujourd'hui.

Pour rendre la chose plus évidente, & pour démontrer que rien ne contribue plus à soutenir le Commerce que la Vanité, j'examinerai les différentes vues que les Hommes ont dans leurs ajustemens. J'exposerai pour cet effet ce que chacun peut apprendre par une expérience journalière.

Deux raisons engagèrent d'abord les Hommes à se couvrir d'habits. La première fut de cacher leur nudité, & l'autre de défendre leur corps contre les variations de l'Air & les injures des Saisons. À ces deux fins on en ajouta une troisième. On se servit des habits comme d'un ornement. Notre vanité sans bornes a produit cette dernière raison. Quel autre principe, que cette stupide passion, auroit pu nous engager à aimer ces ornemens, qui devroient plutôt nous faire souvenir de notre misère ? État qui est d'autant plus humiliant, que la Nature elle-même a pris soin des vêtemens des Animaux, tandis-qu'elle nous les refuse. Que dis-je ! L'Homme, pour le couvrir, n'a-t-il pas besoin d'appeller à son secours les Animaux des champs ? Comment est-il donc possible qu'un Être qui a tant de sensibilité, & qui fait un si grand cas de lui-même, ait jamais pu se résoudre à tirer vanité de ce qu'il a enlevé à un Animal sans défense & aussi innocent que la Brebis, ou à un Infecte mourant, qui est regardé comme si peu de chose ? L'

Homme glorieux de ces dépouilles qu'il a enlevées sans péril, a encore la folie de se moquer des Hottentots, qui habitent la Pointe la plus reculée de l'Afrique. Ils portent comme un ornement les Intestins des Ennemis qu'ils ont tués. Les ornemens de ces Barbares sont cependant des marques de leur Valeur, les vraies dépouilles que les Romains nommoient *spolia opima*. Si leur Vanité est plus sauvage, elle est certainement moins ridicule, puisqu'ils portent les dépouilles d'un Animal plus noble & plus difficile à vaincre.

C'est en vain qu'on feroit de nouvelles réflexions sur ce sujet. Depuis longtems les Humains ont décidé la question. Un ajustement brillant est un article essentiel, la belle plume fait le bel Oiseau dit le Proverbe. Tout Homme est honoré dans un endroit où il n'est pas connu, suivant les habits & les autres équipages qu'il a. Nous jugeons par la richesse de leurs ornemens, de leur opulence ; & par la manière dont ils sont rangés, nous faisons des conjectures sur leur esprit. De-là vient que ceux qui sentent leur peu de mérite, se couvrent autant qu'ils le peuvent d'habits qui sont au-dessus de leur rang. Cela arrive surtout dans les Villes grandes & peuplées, où un Homme d'une naissance obscure peut à toute heure, à la faveur de ses habits, faire connoissance avec cinquante Étrangers. Il se procure ainsi le plaisir de se faire estimer par le grand nombre, non pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il paroît être. C'est-là principalement la raison qui porte les Hommes à être vains dans leurs Équipages.

Quiconque prend plaisir à passer en revue les différentes scènes d'une vie basse, peut les jours des grandes Fêtes, comme Pâques & la Pentecôte &c. se procurer un plaisir singulier. Qu'il se joigne aux parties que sont à pareils jours les Personnes les plus viles,

furtout les Femmes, il verra que celles du plus bas étage sont pour-lors habillées proprement & à la mode. Si on leur parle avec plus de civilité & d'égards qu'elles ne sentent le mériter, confuses pour-lors elles auront honte d'avouer ce qu'elles sont. Si même on étoit un peu curieux, on découvreroit sans peine les soins inquiétans qu'elles se donnent, pour cacher & leur occupation & leur demeure. Le Phénomène est facile à expliquer. Tandis que ces Femmes reçoivent des honneurs qu'on ne leur rend pas ordinairement, & qu'elles croient dûs à leurs Supérieurs, elles ont la douce satisfaction de pouvoir se flatter qu'elles paroissent ce qu'elles voudroient être effectivement : Satisfaction qui pour des Esprits foibles est un plaisir aussi réel, que celui qu'elles éprouveroient si leur désir étoit accompli. Elles souhaiteroient donc de ne jamais être privées de ces flatteuses illusions. Convaincues cependant que la bassesse de leur condition, si vous la connoissiez, les mettroit fort bas dans votre esprit, elles s'applaudissent dans leur heureux déguisement, & tâchent de prolonger votre erreur. Attentives sur elles-mêmes, elles prennent toutes les précautions imaginables, pour ne point perdre par une découverte inutile, l'estime qu'elles s'imaginent que leurs beaux habits leur ont attiré de votre part.

On ne fauroit nier que, par rapport aux habillemens, & à la manière de vivre, chacun ne doive se conduire suivant son rang. Nous devons suivre l'exemple des plus judicieux, & des plus prudents d'entre nos égaux par le rang & par la fortune. Maximes raisonnables, mais cependant peu suivies ! Combien peu y en a-t-il qui ne se piquent de surpasser les autres, & de donner dans la singularité ? Nous élevons tous nos yeux au-dessus de nous, & nous-nous efforçons tous d'imiter nos Supérieurs dans leur manière de vivre.

La Femme du plus pauvre Artisan de la Paroisse, dédaignant de porter une Frise forte & salutaire, laissera presque mourir de faim elle & son mari, pour avoir de-quoi acheter chez le Fripier une robe & une jupe plus jolie mais qui ne peut lui faire la moitié de l'usage que la Frise lui auroit fait. Le Tisserand, le Cordonnier, le Tailleur, le Barbier, même le plus vil Ouvrier qui pourroit s'équiper avec peu de chose, a l'impudence d'emploier le premier argent qu'il gagne à s'habiller comme un riche Négociant. Le Marchand en détail prend modèle pour habiller sa Femme sur son voisin, qui fait le même commerce en gros. Douze ans auparavant, dira-t-il pour se justifier, ce riche Marchand n'avoit pas une Boutique mieux fournie que la mienne. On ne peut plus appercevoir de différence entre le Droguiste, le Mercier, le Drapier, & les plus petits Marchands. Ceux-ci s'habillent & vivent comme les plus grands Négocians. La Femme du Négociant, choquée de l'insolente hardiesse des Artisans, se réfugie à l'autre bout de la Ville, dédaignant de suivre aucune autre mode que celles qui viennent de cet endroit où est la Cour. La Cour est allarmée de cette arrogance. Les Femmes de qualité, indignées de rencontrer les Femmes & les Filles des Négocians habillées comme elles, se plaignent hautement de l'impudence insupportable de la Bourgeoisie. On envoie chercher les Tailleurs, le conseil s'assemble, on délibère mûrement ; & l'invention des nouvelles modes devient toute leur étude, afin que dès que les insolentes Bourgeoises commenceront à imiter les modes qui règnent, on puisse en avoir de nouvelles toujours prêtes. Cette Émulation subsiste dans les différens étages de qualité, C'est une source intarissable de dépense. Les Grands & les Favoris des Princes ne pouvant plus surpasser leurs Inférieurs par leurs habits, sont forcés pour se distinguer, de faire des dépenses immenses en pompeux Équipages, en Ameu-

blemens magnifiques, en Jardins superbes, & en Palais dignes d'un Roi.

L'Ouvrier, excité par cette émulation, ne met aucune borne à son invention. Il exerce son génie, les modes changent, il en invente. L'Industrieux trouve toujours un plus ultra, il change ou renouvelle les anciennes. C'est par-là que l'Indigent trouve de l'occupation, c'est ce qui encourage l'ingénieux Artiste à s'efforcer d'atteindre au plus haut degré de perfection.

On peut m'objecter que les Grands, accoutumés à être richement vêtus, portent ces Habits superbes avec toute l'indifférence imaginable ; & que par conséquent le profit que le Commerce retire de cette espèce de Gens, ne doit point être attribué à leur vanité. Je répons que les Gens qui regardent d'un œil si indifférent leurs habillemens, n'auroient jamais porté ces riches étoffes, si d'abord elles n'eussent été inventées pour satisfaire la vanité d'autres Personnes, qui prenoient plus de plaisir à être richement vêtus qu'eux. D'ailleurs, tel qui paroît n'être point susceptible de vanité, n'en manque pas pour cela. Tous les symptômes de ce Vice ne se découvrent pas avec la même facilité. Ces indices sont différens suivant l'âge, l'humeur & les circonstances, souvent même ils diffèrent suivant la constitution des Hommes.

Le bilieux Capitaine de Ville paroît impatient d'en venir à l'action. N'ayant point d'Ennemis à combattre sur qui il puisse faire briller sa valeur, il exprime son génie guerrier par la fermeté de ses pas, & fait trembler sa pique par la force de son bras. Son ajustement martial, & sa démarche fière, lui inspirent une élévation extraordinaire d'esprit. Cherchant à oublier sa Boutique aussi bien que lui-même, il regarde sur les Balcons avec toute la férocité d'un Conquérant Sarrafin.

D'un autre côté le phlegmatique Échevin, devenu vénérable par son grand âge & par son autorité, se contente de passer pour un Homme considérable. Comme il ne connoit point de voie plus aisée pour exprimer sa vanité, il fait le fier dans son Carrosse. Là, connu par sa pitoïable livrée, il reçoit d'un air dédaigneux l'hommage qui lui est rendu par la lie du Peuple.

L'Enseigne, qui n'a point encore de barbe, contrefait une gravité au-dessus de son âge. Il tâche d'imiter par une ridicule hardiesse la fière contenance de son Colonel, se flattant que vous jugerez par-là de sa valeur.

Le jeune Blondin, qui met son plus grand bonheur à être regardé, découvre son désir en changeant continuellement de posture. Il cherche, pour ainsi dire, les yeux de tout le monde, il sollicite avec un air gracieux l'admiration de ses Spectateurs.

Le Fat, qui fait l'entendu, déploie au-contraire un air de suffisance. Entièrement occupé à contempler ses perfections, il fait voir dans les Places Publiques un tel mépris pour les autres Hommes, que celui qui ne le connoîtroit pas, seroit tenté de s'imaginer qu'il se croit être le seul Mortel digne d'admiration.

Ces marques de vanité, & autres semblables, bienque différentes, sont toutes certaines & aisées à appercevoir. Cependant il est des cas où la vanité n'est pas tout-à-fait aussi facile à découvrir. Quand nous appercevons en quelqu'un un air d'honnêteté & de politesse ; quand quel qu'un ne nous paroît point occupé à s'admirer lui-même, ni rempli de mépris pour les autres, nous sommes portés à le regarder comme exempt de vanité : Mais peut-être que dans ce même moment il satisfait sa vanité, & qu'il goûte tous les raffinemens de plaisir que l'on ressent à affouvir

cette passion. L'excès de la joie qu'il éprouve, est peut-être ce qui lui donne cet air languissant que nous prenons pour modestie. Tel avec une apparence d'une tranquillité intérieure, avec une simplicité, une indifférence, & une indolence extérieure, n'en a que plus de vanité. Dans un Carosse simple, il se panche à son aise ; mais ces manières ne sont pas toujours si dégagées de l'art, qu'elles peuvent le paroître. Il n'est rien de plus ravissant pour un Homme vain, que de paroître heureux, d'être cru tel.

Le Gentilhomme bien élevé met sa plus grande vanité, dans l'adresse qu'il a de la savoir cacher avec dextérité. Quelques-uns sont si experts à déguiser cette foiblesse, que lorsqu'ils en sont le plus coupables, le Vulgaire croit qu'ils en sont le plus exempts. Ainsi le Courtisan dissimulé prend son air de modestie & de bonne humeur, dans les jours de cérémonies qui l'appellent à briller. Lorsqu'il est prêt à crever de vanité, il paroît entièrement ignorer sa grandeur. Persuadé que ces aimables qualités sont propres à augmenter l'estime qu'on a pour lui, il en revêt les apparences. Cette feinte dissimulation augmente la grandeur, que les couronnes & les armoiries dont son carosse est orné, les harnois & le reste d'un équipage brillant ne manquent jamais d'annoncer, sans que le Courtisan s'en mêle.

Dans ces Personnes-là on ne prend pas garde à la vanité qui les possède, parce qu'ils la cachent adroitement. Il en est d'autres au-contraindre, qui passent pour n'en avoir aucune, lorsqu'ils la font voir, ou du-moins qu'ils paroissent la faire voir de la manière la plus publique. Le riche Curé, étant aussi bien que les autres Ecclésiastiques exclus de la gaieté des Laïques, ne songe qu'à chercher un beau drap noir, & le plus fin qu'il puisse acheter ; il se distingue par la propreté de son bel ajustement. Ses perruques sont

autant à la mode que la forme qu'il est obligé de suivre le lui permet. Il n'ôferoit leur donner une autre forme que celle qui est autorisée par l'usage : mais il a un si grand soin de se dédommager de cette contrainte sur la bonté & sur la couleur des cheveux, que peu de Seigneurs pourront en trouver de semblables. Il n'a pas moins d'attention à tenir propre son corps que ses habits. Son visage uni est toujours très-bien rasé ; ses beaux ongles sont exactement coupés ; sa main douce & blanche est ornée d'un Brillant de la plus belle eau ; objets qui se prêtent mutuellement un éclat qui frappe. Le linge qu'il laisse voir est admirablement beau. Il n'ôferoit paroître, s'il n'avoit un Caftor dont un riche Banquier seroit fier d'être orné le jour de ses nôces. Son air majestueux, sa contenance fière & imposante relève encore la propreté de son habillement. Ces symptômes de vanité sont évidens, ils se présentent en foule, cependant la civilité ne nous permet pas d'attribuer aucunes de ses actions à la vanité. Ce qui seroit vanité dans un autre est décence dans le Curé, vu la dignité de son Emploi. Par égard pour sa Vocation, nous devons croire que cet Homme de mérite, sans aucune attention à sa vénérable personne, se donne toutes ces peines, & fait tous ces frais, simplement par le respect qui est dû aux Ordres Religieux dont il est Membre, & par un zèle Divin, afin de préserver son saint Emploi du mépris des Railleurs. J'y consens de tout mon cœur. On n'attribuéra donc aucune de ces actions à un principe de vanité. Mais qu'il me soit seulement permis de dire, que tout cela ressemble fort aux passions des Humains.

Mais si enfin j'accordois qu'il y a des Personnes qui donnent dans toute la magnificence des Équipages, des Ameublemens, & des Habits sans vanité, dans ce cas il est certain que cette émulation dont j'ai parlé ci-devant cesseroit ; & que par conséquent le

Commerce qui dépend de cette émulation, en souffriroit nécessairement dans toutes les branches. Car de dire que si tous les Hommes étoient réellement vertueux, ils pourroient sans aucun égard à eux-mêmes consumer autant par un principe de zèle pour servir leurs Voisins & pour avancer le Bien Public, qu'ils en consomment maintenant par amour-propre & par ambition, c'est une misérable échappatoire, & une supposition déraisonnable. Comme il y a toujours eu d'Honnêtes-Gens dans tous les Siècles, nous n'en manquons point sans-doute dans celui-ci. Mais informez-vous des Perruquiers & des Tailleurs, & demandez-leur dans quelles Personnes ils ont découvert de telles vues pour le Bien Public ? Qu'ils vous disent si les plus riches & les plus illustres par leur naissance sont si désintéressés. Demandez aux Passementiers, aux Merciers, & aux Marchands de toiles, si les plus riches, & si vous voulez les plus vertueuses Dames, lorsqu'elles achètent argent comptant, ou qu'elles sont dans l'intention de paier dans un tems raisonnable, n'ont pas coutume d'aller de Boutiques en Boutiques pour marchander & pour contester, afin d'épargner une pièce de quatre ou de six sols, de-même que les Femmes les plus nécessaireuses ?

Si l'on continue, & que l'on dise qu'il n'y a pas il est vrai de ces Gens zélés pour le Bien Public, mais qu'il peut y en avoir. Je réponds que la chose est impossible. De-même qu'on ne vit jamais les Chats nourrir les Souris au lieu de les tuer, ou faire le tour de la maison pour allaiter les petits Rats. La chose est aussi impossible que de voir les Milans imiter le Coq amoureux, & appeler les Poules timides pour leur faire part de leur proie, ou couvrir leurs petits au lieu de les dévorer. Si ces Animaux agissoient ainsi, ils cesseroient d'être Chats, ou Oiseaux de proie. Ces actions ne sont

pas plus incompatibles avec la nature de ces Animaux, que des actes si desintéressés ne sont contraires à la Nature Humaine.

Remarque N

PAGE 11. LIGNES 17-19

L'Envie est une basseffe d'esprit qui nous porte à nous chagriner & à fecher de douleur lorsque nous voïons les autres Hommes jouïr de certains objets, que nous regardons comme la source de leur bonheur. Je ne crois pas qu'il y ait une Créature Humaine, qui parvenue à un certain âge avec cette sensibilité naturelle n'ait jamais ressenti cette passion. Cependant je n'ai trouvé personne qui ait ôsé, si ce n'est peut-être en badinant, avouer qu'il s'étoit rendu coupable de ce Vice.

La Honte qu'on a si généralement pour ce Vice, vient de la forte habitude d'hypocrisie, qui dès notre berceau nous a appris à cacher à nous-mêmes la vaste étendue de notre amour-propre, & de toutes ses branches. Il est impossible qu'un Homme souhaite plus de bien à un autre, qu'il ne s'en souhaite à lui-même, si ce n'est peut-être dans les cas où il suppose une impossibilité d'obtenir pour lui-même l'accomplissement de ses souhaits. De-là nous pourrions aisément découvrir, comment cette passion s'est formée, & a été excitée chez nous.

Dans ce dessein, nous considérerons premièrement que nous pensons aussi avantageusement de nous-mêmes, que nous pensons desavantageusement de notre prochain, & cela avec une égale injustice. Quand donc nous apercevons que les autres

jouissent ou doivent jouir un jour de ce dont nous ne les jugeons pas dignes, nous en sommes affligés, & nous-nous mettons en colère contre la cause de ce desordre. Nous devons considérer en second lieu, que nous sommes toujours occupés à nous souhaiter du bien à nous-mêmes, chacun suivant son goût & son inclination. Lors donc que nous remarquons entre les mains des autres quelques-unes des choses que nous aimons, & dont nous sommes encore privés, nous sommes aussitôt affligés de ce que nous n'avons pas ce que nous trouvons si fort à notre gré. Ce chagrin ne peut être dissipé, pendant que nous continuons d'estimer la chose dont nous sommes privés. Mais comme la défense de soi-même est active, elle nous oblige à mettre en usage tous les moyens possibles, pour éloigner de nous le mal que nous ressentons. Or l'expérience nous apprend que rien dans la Nature n'est plus propre à adoucir ce chagrin, que de nous mettre en colère contre ceux qui sont en possession à notre préjudice de ce que nous estimons. Et par conséquent, si nous entretenons, & si nous nourrissons cette dernière passion, ce n'est que pour adoucir, & pour nous délivrer au-moins en partie de ce malaise, où le chagrin nous avoit malheureusement plongé.

L'Envie est donc un composé de chagrin & de colère. Les degrés de cette passion dépendent principalement de la proximité, ou de l'éloignement des objets, par rapport aux circonstances dans lesquelles se trouve l'Envieux. Quelqu'un obligé d'aller à pied, porte envie à un Grand-Seigneur, qui tient un Carosse à six chevaux : cependant son envie ne fera jamais aussi violente, & aussi tumultueuse, que le fera celle d'un Homme qui tenant lui-même un Carosse ne peut en avoir qu'un à quatre chevaux. Les symptômes de l'Envie sont aussi différens, & aussi difficiles à décrire que ceux de la Peste. Quelques fois l'Envie paroît sous une

forme, & d'autres fois sous une autre tout-à-fait différente. Parmi les Belles, cette maladie est fort commune. Les indices en paroissent fort clairement dans les jugemens qu'elles portent, & dans les critiques qu'elles font les unes des autres. On voit cette passion dans toute sa force chez les Jeunes Filles que la Nature a ornées de beauté. À la première vue elles se haïront mortellement, sans autres motifs que ceux que leur fournit l'envie. Vous pouvez lire cette aversion & ce mépris dans leur contenance, si du-moins elles n'ont pas encore acquis l'art de dissimuler.

Cette passion paroît à découvert dans la Multitude grossière & impolie, surtout lorsque les biens de la fortune sont l'objet de leur envie. Ils médisent de leurs fautes, ils s'efforcent à donner un mauvais tour à leurs actions les plus louables. Ils murmurent contre la Providence, & se plaignent hautement que les bonnes choses de ce monde sont principalement entre les mains de ceux qui ne les méritent pas. La plus grossière partie de la Multitude est souvent si violemment agitée par cette passion, que si ces gens n'étoient pas retenus par la crainte des Loix, ils iroient ouvertement attaquer ceux qui sont les objets de leur envie, sans consulter que leur passion.

Les Personnes de Lettres, qui sont saisis de cette maladie, ont des symptômes tout-à-fait différens. Lorsqu'ils portent envie à un Savant pour son esprit, pour ses talens, & pour son érudition, leur principal soin est de cacher adroitement cette foiblesse, qui les porteroit généralement à tuer & à avilir les bonnes qualités qu'ils envient. Ils parcourent exactement les Ouvrages de leurs Antagonistes. Chaque beau passage qu'ils rencontrent, augmente leur douleur. Aussi captieux que sévères dans leurs critiques, ils font d'une Mouche un Éléphant, ils ne pardonnent pas la moindre

ombre de faute, ils exagèrent même la plus petite omission, jusqu'à en faire une bévue capitale.

L'Envie est sensible dans les Brutes. Les Chevaux la font voir dans les efforts qu'ils font pour se devancer les uns les autres. Les plus vifs courent jusques à se crever, plutôt que de souffrir qu'un autre Cheval les devance. Dans les Chiens on peut voir avec la même évidence cette passion. Ceux qui sont accoutumés à être caressés, ne souffriront jamais patiemment qu'un autre Chien ait cet honneur. J'ai vu un petit Chien qui s'étranglait à force de manger, plutôt que de laisser quelque chose à un compétiteur de son espèce.

Nous pouvons appercevoir la même conduite dans les Enfants, qui étant trop aimés, sont devenus fantasques & capricieux. Si par humeur ils refusent quelquefois de manger ce qu'ils ont demandé, & qu'on puisse seulement leur faire croire que quelqu'autre, que dis-je ! même le Chat ou le Chien vient le leur prendre, ils s'étrangleront pour avaler incessamment le morceau qu'ils ont à la bouche, & mangeront même contre leur appétit, ce morceau dont un autre va profiter.

Si l'Envie n'étoit pas comme imprimée dans la Nature Humaine, elle ne seroit pas si commune parmi les Enfants, & l'on ne pourroit pas si généralement éguillonner la Jeunesse par l'Émulation. Ceux qui prétendent que tout ce qui est utile à la Société vient d'un bon principe, attribuent les effets de l'Émulation dans les Écoliers à une vertu réelle, & à une grandeur d'âme. L'Émulation, dit-on, exige du travail & de la peine : il est donc évident que ceux qui se laissent conduire par ce principe, renoncent à eux-mêmes. Mais si nous examinons la chose de près, nous trouverons que le sacrifice qu'ils font de leurs aises, & de leurs plaisirs,

est uniquement dû à l'Envie, & à l'Amour de la Gloire. S'il n'y avoit pas quelque chose de fort semblable à cette passion, mêlé avec cette prétendue grandeur d'ame, il seroit impossible & de l'exciter, & de l'augmenter, par les mêmes moïens qui produisent naturellement l'Envie. Le jeune Homme qui reçoit une récompense pour avoir le mieux fait sa tâche, sent la mortification qu'il auroit eu s'il en avoit été frustré. Cette réflexion fait qu'il s'anime pour n'être point surpassé par ceux qu'il regarde à-présent comme les inférieurs ; & plus il a de vanité, plus il oubliera les inclinations favorites pour conserver la victoire. Celui-là est chagrin qui a manqué le prix, malgré la peine qu'il s'est donnée pour bien réussir, & par conséquent il est en colère contre celui qu'il doit regarder comme la cause de son chagrin. Il seroit ridicule, & il lui seroit même inutile de laisser paroître ses mouvemens de colère. Ainsi, ou il sera content d'être moins estimé que l'autre, ou bien renouvelant ses efforts, il travaillera à devancer le Condisciple qui l'a surpassé. Il y a même dix à mettre contre un, que le jeune Homme, s'il est désintéressé, qu'il aime la joie & le repos, choisira le premier parti, & qu'il deviendra un indolent & un paresseux. Tandis que celui qui sera d'un caractère envieux, opiniâtre, avare, hargneux & querelleux, prendra des peines incroyables, & deviendra enfin victorieux à son tour.

L'Envie est fort commune parmi les Peintres, aussi leur est-elle infiniment utile pour les engager à se perfectionner. Je ne dis point que de petits Barbouilleurs envient les plus grands Maîtres : mais il est manifeste que la plupart de ces ignorans sont entachés de ce vice, & qu'ils en font usage contre ceux qui sont immédiatement au-dessus d'eux. Si l'Élève d'un fameux Artiste a un génie brillant, qu'il aime à s'appliquer, il adorera d'abord son Maître. Mais à mesure que son habileté augmente, il commence

insensiblement à envier celui qu'il admiroit auparavant. Pour connoître la nature de cette passion, & pour sentir qu'elle consiste dans ce que j'ai dit, nous devons seulement observer que si le Peintre, en s'animant, vient non seulement à être égal, mais à surpasser celui auquel il porte envie, son chagrin cesse, & sa colère est entièrement désarmée. S'il haïssoit son Maître auparavant, il est maintenant bien-aise d'être son Ami, si l'autre veut bien y consentir.

Les Femmes qui sont coupables de ce Vice, & le nombre n'en est pas petit, tâchent constamment d'exciter la même passion dans leurs Époux. Et si une fois elles ont pu y réussir, l'Envie & l'Émulation qui se sont emparé du cœur des Époux, en a retiré un plus grand nombre de l'Oisiveté, de l'Yvrognerie, & des autres Vices, que tous les Sermons qui ont été prononcés depuis le tems des Apôtres.

Chacun voudroit être heureux, jouir du plaisir, & éviter la peine, s'il pouvoit. L'Amour-propre nous fait donc envisager chaque Créature qui paroît contente, comme une Rivale que nous avons dans le Bonheur. On appelle aimer le mal pour l'amour du mal, cette satisfaction que nous sentons, en voyant la félicité des autres, troublée, sans que cependant il nous en revienne d'autre avantage, que le seul plaisir dont nous jouissons à la vue de cette félicité troublée. Le principe dont cette disposition est l'effet, porte le nom de Malice. Elle tire sa source de la même origine que l'Envie : car s'il n'y avoit point d'Envie, il n'y auroit point de Malice. Lorsque les passions sont tranquilles, nous n'en craignons aucun mauvais effet souvent même l'on ne se croit point sujet à une foiblesse, parce que dans ce moment on ne s'en sent point intérieurement affecté.

Un Seigneur bien mis, à qui il arrive d'être entièrement fali par un Carosse, ou par un Chariot, est beaucoup plus l'objet de la raillerie de ses Inférieurs que de ses Égaux. Quelle en est la raison ? C'est que les premiers lui portent beaucoup plus d'envie. Ils savent qu'il est fâché de cet accident ; & persuadés qu'il est plus heureux qu'eux, ils sont charmés de le voir chagrin. Mais une jeune Dame, qui alors se trouvera dans un de ses momens sérieux, aura pitié du Gentilhomme crotté, plutôt que d'en rire. Un Homme propre est une perspective qui la réjouit, & il n'a rien qu'elle puisse lui envier. Nous rions, ou nous avons pitié de ceux auxquels il arrive quelques desastres, suivant le plus de malice ou de compassion que nous avons en partage. Si un homme tombe, ou se blesse si légèrement que la compassion n'en soit point émue la pitié & la malice nous agitent alternativement dans cette occasion. En vérité, dit-on dans ces rencontres, je suis très-fâché de votre accident. Monfieur, je vous demande pardon si je ris. Je suis la plus ridicule Créature du Monde de rire encore. Je vous proteste cependant que je suis très-affligé. » Tels sont les discours dont on se fert pour déguiser sa malice. Il se trouve des gens si malins, qu'ils rient lorsqu'un homme s'est cassé la jambe. D'autres sont si portés à la compassion, qu'ils peuvent sincèrement avoir pitié d'un homme qui a fait une très-légère tache à son habit. Mais personne n'a le cœur assez féroce pour ne pouvoir jamais être touché de compassion, & personne n'a un naturel si bon pour ne jamais avoir aucun plaisir malicieux. Que la manière dont nous sommes gouvernés par les passions est étrange ! Nous portons envie à un Homme, parce qu'il est riche, & par conséquent nous avons pour lui une haine extrême. Mais si nous devenons son égal, tranquilles pour-lors, la moindre condescendance de sa part peut nous le rendre ami. Si nous lui devenons visiblement supé-

rieurs, nous pouvons même plaindre les malheurs. Les Hommes qui ont du jugement & du bon-sens, sont moins fujets à l'envie que les autres personnes ; parce qu'ils ont moins de doutes sur leur mérite, & qu'ils s'admirent plus que les Fous & les Simples. Ils ne laissent pas apercevoir l'admiration dont ils sont remplis ; mais il est incontestable que la solidité de leur jugement doit les affurer de leur vrai mérite : persuasion que les personnes d'un petit génie ne sauroient avoir d'eux-mêmes bienqu'ils se conduisent souvent comme s'ils l'avoient.

L'Oftracisme parmi les Grecs étoit un sacrifice que l'on faisoit des Personnes de mérite, à une Envie Epidémique. On s'en servoit souvent comme d'un remède infaillible pour guérir & pour prévenir les maux qu'auroient produit la haine & l'animosité du Peuple. Une Victime d'État apaise souvent les murmures de toute une Nation. Dans les Siècles suivans on s'est souvent étonné de cette barbarie, quoique si l'on se fût trouvé dans les mêmes circonstances, on se seroit conduit exactement de la même manière. On attribue ces excès à la malice du Peuple, qui n'est jamais plus content que lorsqu'il voit un Grand-Homme humilié. Pour nous, nous croïons aimer la justice, & trouver du plaisir à voir le mérite récompensé. Mais si des Personnes occupent longtems les premiers Postes d'Honneur, la moitié d'entre nous s'en lasse. Bientôt nous épluchons leur conduite, pour y découvrir des fautes ; & si nous n'en trouvons aucune, nous supposons qu'il les cache avec art. C'est beaucoup si la plus grande partie ne souhaite pas que ce Ministre soit congédié. Les plus Grands-Hommes doivent toujours craindre ces coups dangereux de la part de ceux qui ne sont pas du nombre de leurs intimes amis, ou avec qui ils n'ont pas une grande habitude ; parce que rien ne nous fatigue plus, que d'entendre répéter des louanges où nous n'avons aucune part.

Plus le nombre des mouvemens qui composent une passion est grand, plus il est difficile de la définir, plus aussi elle tourmente ceux qui en sont agités, plus grande enfin est la cruauté qu'elle peut leur inspirer contre les autres Hommes. Aussi rien n'est plus capricieux, & en même tems plus pernicieux que la Jalousie, qui est un composé d'Amour, d'Espérance, de Crainte, & d'une forte dose d'Envie. Cette dernière passion a déjà été suffisamment décrite ; & le Lecteur trouvera ci-dessous, ce que je me suis proposé de dire sur la Crainte. Pour éclaircir donc le bizarre mélange de la Jalousie, je parlerai ici au long de L'Espérance & de L'Amour.

Espérer, c'est souhaiter avec quel degré de confiance que la chose désirée arrive. La fermeté & la faiblesse de notre espérance dépend entièrement du plus ou du moins de raisons de confiance que nous avons. Cependant toute Espérance renferme quelque doute. Lorsque notre confiance est parvenue à ce point que d'exclure tout doute, elle devient une certitude. Nous prenons alors pour arrivé, ce que nous avons seulement espéré auparavant. On peut bien dire une plume d'argent, d'or, ou de verre, un cornet d'argent &c. ou telles autres expressions dont les termes s'excluent, & que l'usage autorise. Mais on ne peut pas joindre l'épithète de certaine au terme d'Espérance. Un Homme qui emploie une épithète qui détruit l'essence du substantif auquel elle est jointe, montre qu'il n'a aucune idée du sujet dont il parle. Plus nous apercevons clairement la force d'une épithète & la nature du substantif, plus l'absurdité de ce composé contradictoire est palpable. On est, je l'avoue, moins choqué d'entendre quelqu'un parler d'une espérance certaine, que d'une glace chaude, ou d'un chêne liquide. Ce n'est pas qu'il y ait moins de contradiction dans les premières expressions que dans ces dernières. Mais le mot d'Espérance, je veux dire l'essence de cette passion, n'est pas si

clairement ni si généralement connue, que les mots & l'essence de la Glace ou du Chêne.

L'Amour désigne en premier lieu, une affection telle que les Pères, les Mères, & les Nourrisses ont pour les Enfants, ou celle que des Amis ont l'un pour l'autre. Cette passion consiste à trouver à son gré, & à souhaiter du bien à la personne aimée. Portés à donner un bon tour à ses paroles & à ses actions, nous sentons du penchant à excuser, & à pardonner ses fautes. Nous faisons en toute manière de son intérêt le nôtre, fût-ce même à notre préjudice. Disposés à sympathiser avec lui, nous trouvons de la satisfaction à partager ses afflictions aussi-bien que sa joie. Ce que je dis ici n'est point romanesque. Lorsque nous prenons sincèrement part aux malheurs d'autrui, l'amour-propre nous persuade que le chagrin que nous éprouvons, doit adoucir & diminuer les souffrances de notre Ami. Tandis que cette tendre réflexion flatte notre douleur, il s'élève chez nous un plaisir secret, en considérant que si nous-nous chagrignons, c'est pour une Personne que nous aimons.

L'Amour désigne en second lieu, quelque chose de différent de tout ce dont nous avons parlé. Ce n'est ni amitié, ni sentiment de gratitude, ni l'affection qui naît des liaisons de parentage. Deux Personnes de différent Sexe se trouvent à leur gré, ce sentiment qu'ils ont l'un pour l'autre se nomme Amour. C'est dans ce dernier sens que j'ai dit que l'Amour entroit dans le singulier composé de la Jaloufie. C'est encore cet amour, & une heureux déguisement de cette passion, qui nous porte à la conservation de notre Espèce. Ce dernier appétit est naturel & commun aux Hommes & aux Femmes qui n'ont rien de défectueux dans la formation de leurs organes. Ce sentiment est aussi naturel que celui de la faim,

ou de la foif, quoiqu'on l'éprouve rarement avant l'âge de puberté. Si nous pouvions deshabiller la Nature, & fonder les replis les plus fecrets, nous découvririons les principes de cette paffion, avant qu'elle fe faffe sentir ; nous appercevrions ces femences imperceptibles auffi diftinctement que nous voïons les dents dans un Fœtus, quoique les gencives ne foient pas encore formées. Il y a peu des perfonnes faines, fur qui cet appétit n'ait fait quelque impreffion avant l'âge de vingt ans.

La tranquillité & le bonheur de la Société demandoient que cet appétit fût caché avec foin, & qu'il n'en fût jamais parlé en public. Auffi regarde-t-on, parmi les perfonnes bien élevées, comme très-criminel de parler en termes clairs, & devant le monde, de ce qui a quelque rapport au myftère de la propagation. De-là vient que le véritable nom de cet appétit, fi néceffaire pour la confervation du Genre Humain, eft devenu honteux, & que les épithètes propres qu'on joint ordinairement à la Concupifcence font fales & abominables.

Ces mouvemens de la Nature troublent & agitent fouvent le corps de ceux qui veulent fuivre les règles d'une Morale févère, & d'une Modestie rigide, longtems avant qu'ils comprennent ce que c'eft. Les Perfonnes mêmes, & c'eft une chofe à remarquer, qui font les mieux élevées & les mieux inftruites, font généralement les plus ignorantes fur cette matière.

Je dois obferver ici la différence qu'il y a à cet égard, entre l'Homme dans le fimple état de Nature, & la même Créature placée dans la Société Civile. Premièrement, les Hommes & les Femmes, fi on les laiffoit dans la fimplicité groffière de la Nature, fans les inftruire des Sciences, des Modes & des règles de la Politeffe, ils trouveroient d'abord la caufe de ce trouble. Semblables

aux autres Animaux, ils ne manqueroient point d’ufer d’un remède toujours présent. D’ailleurs il n’est pas probable qu’ils manquaissent de trouver des préceptes, ou des exemples, chez les plus expérimentés. En second lieu, comme on doit fuivre & obéir aux règles de la Décence, & à celles que les Loix & la Religion nous prescrivent, plutôt qu’à aucun de ces mouvemens de la Nature, les Jeunes Gens des deux Sexes sont armés & fortifiés contre ces mouvemens dès leur plus tendre enfance. On emploie la crainte pour les éloigner, autant qu’il est possible, de cet appétit. On l’étouffe même avec soin & sévérité, aussi-bien que tous les symptômes, lorsqu’il ôse se montrer tant soit peu.

Les Femmes sur-tout doivent constamment desavouer ces sentimens. Si même l’occasion s’en présentoit, elles doivent opiniâtrement nier qu’elles les eussent jamais ressenti, quand même elles auroient tous les symptômes qui les font découvrir. Si cette passion les jette dans des maladies, contentes de chercher leur guérison dans la Médecine, elles doivent supporter en silence leurs maux. Il est de l’intérêt de la Société que l’on conserve la décence & la politesse, que les Femmes languissent, dépérissent & meurent, plutôt que de se soulager elles-mêmes d’une manière illégitime. Aussi la partie du Genre Humain qui fuit le plus exactement la mode, je veux parler des Gens de naissance & de fortune, ne doivent jamais contracter de mariage, sans faire une attention particulière à la famille, aux richesses, & à la réputation de la Personne dont ils ont dessein de faire leurs Épouses. L’invitation de la Nature doit être la dernière considération qui les détermine à conclure leur mariage.

Ceux donc qui regardent les termes de Concupiscence & d’Amour comme synonymes, confondent l’effet avec la cause. Ce-

pendant, telle est la force de l'éducation & de l'habitude, que nous pensons toujours comme on nous a enseigné. Aussi arrive-t-il quelquefois que des Personnes de l'un & de l'autre Sexe aiment actuellement, sans ressentir aucun désir charnel, ou sans pénétrer dans les intentions de la Nature, & sans réfléchir à la fin qu'elle s'est proposée, en rendant la Créature Humaine susceptible d'une passion si vive.

Il est certain qu'il y a encore des Personnes de ce caractère, Mais le plus grand nombre de ceux qui défendent ces notions épurées, cachent leur véritable sentiment par l'art & par la dissimulation. Ceux qui sont véritablement de ces Amans à la Platonicienne, ont pour l'ordinaire un visage pâle, un air caduque, qui n'annonce rien de fort vigoureux. Ce sont de ces tempérammens froids & phlegmatiques, qui ne sont point nés pour l'Amour. Le tempéramment fort & robuste du Bileux & du Sanguin est incompatible avec des sentimens si spirituels. Les Personnes de cette constitution ne sauroient exclure de l'amour toutes les pensées & tous les désirs charnels.

Faisons connoître aux Amans les plus Séraphiques l'origine de leurs inclinations. Pour cet effet, supposons seulement qu'un autre ait la jouissance corporelle de la Personne qu'ils aiment. Quels tourmens ne souffriront-ils pas de cette idée ? Cependant les Parens & les Amis goûtent une satisfaction, réelle, en réfléchissant sur les joies & sur les plaisirs qu'un heureux mariage procurera à ceux auxquels ils souhaitent du bien.

Le Curieux, qui est habile à anatomiser l'intérieur de l'Homme, peut observer que plus cet amour est sublime & exempt de toutes pensées sensuelles, plus il est corrompu, & plus il dégénère de sa pureté originelle & de sa primitive simplicité. Les Politiques n'ont

jamais mieux fait connoître leur sagacité, leur pouvoir, de-même que leur travail & les soins qu'ils ont pris pour civiliser la Société, que dans l'heureuse invention de mettre nos passions en jeu les unes contre les autres. D'un côté les Moralistes habiles, en flattant notre vanité, augmentent continuellement la bonne opinion que nous avons déjà de nous-mêmes ; & de l'autre en nous inspirant une grande averfion, pour la honte, ils nous ont appris avec grand soin à nous livrer la guerre à nous mêmes, ou du-moins à bien cacher & à bien déguiser notre passion favorite, si nous ne la foudroyons pas. C'est ainsi qu'ils nous ont appris à si bien cacher la concupiscence, que nous la connoissons à peine quand nous la rencontrons dans notre sein. Tromperie, dissimulation, nous mettons tout en usage pour nous en imposer à nous-mêmes, & pour surprendre les autres sur cet article.

Mais pour quel prix, dans quelle vue sacrifions-nous ainsi nos plaisirs & nos inclinations ? Peut-il y avoir quelqu'un d'assez sérieux pour s'empêcher de rire, en considérant que pour tous ces soins hypocrites nous ne remportons d'autre récompense, que la vaine satisfaction de faire paroître notre espèce plus sublime, & plus supérieure à celle des autres Animaux, qu'elle ne l'est réellement, & que nous ne savons l'être dans nos consciences ? Cependant rien n'est plus vrai. Par-là nous appercevons clairement, pourquoi il étoit nécessaire de rendre odieuse chaque parole, ou chaque action, par la-quelle nous pouvions manifester le désir naturel que nous sentons de perpétuer notre espèce. C'est pour cela encore qu'on deshonne par le nom ignominieux de Brutal la Personne qui succombe & qui s'abandonne à la violence d'un appétit furieux, auquel il est difficile de résister. On donne ce nom infame à celui qui, comme les autres Animaux, obéit sans fourbe-

rie & sans hypocrisie à la demande la plus pressante que la Nature puisse lui faire.

Ce que nous appelons donc Amour n'est pas un appétit naturel, mais un sentiment corrompu, ou plutôt un composé, un amas de différentes passions contradictoires confondues dans une seule. C'est bien une production de la Nature, mais elle est pliée & changée par la coutume & par l'éducation. Ainsi la véritable origine, & le premier motif de cette passion, comme je l'ai déjà insinué, sont si bien étouffés dans les Personnes bien élevées, qu'ils ont peine à les connoître eux-mêmes. C'est pour cela que les effets de cette passion sont si différens, si bizarres, si surprenans, & si inexplicables. Ces symptômes varient suivant l'âge, les forces, la résolution, le tempéramment, les circonstances, & le plus ou moins de politesse qu'a celui qui en est affecté.

C'est cette passion qui rend la Jalousie si incommode, & cette espèce d'Envie souvent si fatale. Ceux qui croient qu'on peut être jaloux sans aimer, ne connoissent pas cette passion. Il peut arriver, il est vrai que des Maris qui n'ont pas la moindre affection pour leurs Femmes, soient cependant en colère contre elles pour leur mauvaise conduite. Quoique fort indifférens pour leurs Épouses, ils peuvent être soupçonneux à leur égard avec raison, & même sans raison. Ce qui les affecte dans de tels cas, ce n'est point la Jalousie, mais leur vanité & l'intérêt qu'ils prennent à leur propre réputation. Ils ressentent des mouvemens de haine contre elles, & ils sont bien aise de pouvoir les manifester sans en sentir de remords. Lorsqu'ils sont colères, ils peuvent se porter jusques à les battre, & aller coucher après cet exploit fort satisfaits. De tels Maris veillent quelquefois sur leurs Femmes, & les font épier par d'autres ; mais leur vigilance n'est jamais aussi grande, que si

l'amour étoit de la partie. Leurs recherches ne font accompagnées, ni de tant de soins, ni de tant d'adresse ; ils ne sentent point cette crainte de faire quelque finistre découverte, comme lorsque l'amour est mêlé avec les autres passions.

Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que nous n'observons jamais une pareille conduite entre un Amant & une Maîtresse. Lorsque son amour est éteint, s'il la soupçonne d'être infidèle, il la laisse, & il ne se rompt plus la tête sur son sujet. Au lieu qu'il est très difficile, même pour un Homme de bon sens, d'abandonner une Maîtresse bien aimée, quelles que soient les fautes dont elle puisse être coupable. Si dans sa colère il la frappe, il est fâché de s'être laissé aller à cet excès. Son amour le fait réfléchir sur la manière dont il l'a traitée, & sur la nécessité où il est de se réconcilier avec elle. Il peut parler de la haïr, & souhaiter plusieurs fois dans son cœur qu'elle soit pendue ; mais s'il ne peut venir à bout de se défaire entièrement de sa foiblesse, il ne pourra jamais se débarasser de cette Fille importune, quand même son imagination la lui représenteroit comme coupable du plus monstrueux des crimes. En un mot, quoiqu'il ait résolu & juré mille fois de ne plus la revoir, ne vous fiez pas à ces sermens, quand même il seroit pleinement convaincu de son infidélité. Tandis que son amour subsiste, son desespoir n'est jamais de si longue durée. Au milieu des plus vifs transports de son affreux desespoir, il s'attendrit, & il aperçoit de tems en tems des lueurs d'espérance. Son esprit lui fournit des excuses pour sa Maîtresse ; & dès-qu'il pense à lui pardonner, il se donne la torture pour trouver des possibilités, qui puissent la faire paroître moins criminelle à ses yeux.

Remarque O

PAGE 12. LIGNES 9. &c.

L E Souverain-bien confifte dans le plaifir, fuivant la doctrine d'Épicure. Ce Philofophe fut cependant toute fa vie un modèle de continence, de fobriété, & des autres vertus. Cette apparence de contradiction a fait naître, dans les fiècles fuivans, des difputes fur le fens que ce Grand Homme attachoit au mot de plaifir. Ceux qui ont fait attention uniquement à la tempérance de ce Philofophe, ont dit que les plaifirs dont il avoit voulu parler, confiftoient à être vertueux. C'est ainfi qu'Érasme, dans fes ' Colloques, nous dit, qu'il n'y a point de plus grands Épicuriens que les Chrétiens pieux. D'autres, qui ont fait attention aux mœurs diffolues de la plus grande partie de fes Sectateurs, ont voulu qu'Épicure n'a pu entendre par les plaifirs qu'il recommandoit, que ceux des fens, & l'affouiffement de nos paffions. Je ne déciderai point la difpute : mais je crois que le plaifir d'un Homme, foit qu'il foit bon, ou méchant, confifte dans les chofes dont il fait fes délices. Ainfi, fans chercher plus loin dans le langage favant une étymologie, je crois qu'un Anglois peut appeller avec juftice plaifir, toutes les chofes qui lui plaifent. Suivant cette définition, il feroit tout auffi abfurde de difputer des plaifirs des Hommes que de leur goût, : Trabit fua quemque voluptas..

L'Homme mondain, voluptueux, bien-qu'il foit fans mérite, ambitionne la préféance par-tout, & il fouhaite d'être honoré plus que fes Supérieurs. Il aspire à pofféder des Palais fuperbes, & des Jardins délicieux. Son plaifir principal eft de furpaffer les autres Hommes par le nombre & par la beauté de fes chevaux, par la magnificence de fes caroffes, par une nombreufe fuite, & par des

meubles d'un grand prix. Pour fatisfaire les défirs, il doit avoir des Maîtresses aimables, qui foient jeunes & belles. Elles doivent être de différent tempéramment, & avoir des attraits différens, pour faire les plaifirs. Il faut de-plus qu'elles adorent la Grandeur, & qu'elles aiment réellement la Perfonne. Il faudroit auffi que les Caves fûffent fournies de ce que chaque Païs produit de plus excellent en vin. Sa Table devroit être décorée de plufieurs fervices, dont chacun feroit composé d'une variété choifie de mêts les plus exquis & les plus difficiles à trouver. Le bon goût doit y régner, & donner des preuves fenfibles d'une Cuifine achevée. Pendant le repas, une Mufique harmonieufe, & des flatteries bien tournées entretiennent fucceffivement les oreilles des Convives. Il n'emploie jamais, fût-ce même pour les moindres bagatelles, que les Ouvriers les plus capables, les plus expérimentés, & les plus ingénieux ; afin que fon jugement & fon goût paroiffent auffi évidemment dans les moindres chofes qui le regardent, que les richesses & la qualité fe manifeftent dans les chofes plus confidérables.

Il fouhaiteroit d'avoir diverfes Perfonnes d'efprit, également facétieufes & polies, avec lesquelles il pût converfer. Il voudroit avoir à fa difpofition quelqu'un qui fût fameux par la fcience, & par une connoiffance univerfelle. Pour les affaires férieufes, il demanderoit de trouver des Perfonnes habiles & expérimentées, qui fûffent en même tems diftinguées par leur diligence & par leur fidélité. Il exige de ceux qui doivent l'accompagner, qu'ils foient du bel air, & qu'ils aient bonne mine, Il demande d'eux des foins refpectueux pour ce qui lui appartient, de l'activité fans précipitation, de la promptitude fans fracas, & une obéiffance fans bornes à tous les ordres. Rien ne lui paroît plus incommode, que d'être obligé de parler à les Domeftiques. Il voudroit qu'en faifant atten-

tion à ses coups d'œil, ils apprirent tous à connoître sa volonté par les mouvemens les plus légers. La délicatesse lui plaît dans tout ce qui l'approche, & dans tout ce qui est employé autour de sa personne. Il exige qu'on y observe religieusement une propreté extraordinaire. Les principaux Officiers de sa Maison, doivent être des personnes de naissance, d'honneur & de distinction. Il aime qu'ils aient de l'ordre, de l'économie & de l'invention. Quoiqu'il aime à être honoré de tout le monde, & qu'il reçoive avec joie les respects du Commun Peuple, cependant l'hommage qui lui est rendu par des Personnes de qualité, lui fait infiniment plus de plaisir.

Pendant qu'il nage ainsi dans une mer de délices & de vanité, il s'occupe tout entier à exciter & à satisfaire ses appétits. Dans cet état, il ôse encore désirer que le monde le croie tout-à-fait exempt de vanité & de sensualité, & qu'il donne un favorable tour à ses vices les plus éclatans. Que dis-je ! S'il pouvoit, il voudroit passer pour brave, pour généreux, pour être d'un bon caractère, & doué de toutes les autres vertus qu'il croit être d'un certain prix. Il voudroit même nous faire croire que la pompe & le luxe qui l'accompagnent, ne lui causent que de l'embarras ; & que la grandeur avec laquelle il paroît, lui est un pesant fardeau : Grandeur cependant qui malgré les desagrémens est inséparable de la haute sphère où il doit se mouvoir. Il tâche de nous persuader que son noble esprit, si fort élevé au dessus des capacités vulgaires, bute à des fins beaucoup plus sublimes, & qu'il ne sauroit se plaire dans la jouissance incommode de choses si inutiles. Il ose nous assurer que le plus haut point de son ambition est d'avancer le Bien Public ; & que son plus grand plaisir est de voir son Païs florissant, & de rendre chacun de ses Concitoïens heureux. Telles sont les choses que les Vieux & le Mondain honorent du nom de plaisir.

Quiconque est capable par son adresse, ou par sa fortune, de jouir avec tous ces raffinemens du Monde sans rien perdre de sa bonne opinion, est regardé comme un Homme extrêmement heureux par cette partie du Genre Humain qui se pique d'être le plus à la mode.

D'un autre côté, la plupart des anciens Philosophes, & des graves Moralistes, surtout les Stoïciens, ne regardoient comme un Bien Réel aucune des choses qui pouvoient leur être enlevées. Ils ont sagement considéré l'instabilité de l'honneur & des applaudissemens du Peuple, le peu de solidité des richesses, & de tous les objets dont on peut jouir ici-bas. D'où ils ont conclu que le véritable bonheur devoit être place dans la tranquille sévérité d'un Esprit content, & exempt de faute & d'ambition ; dans un Esprit sublime, qui aiant soumis tous les appétits sensuels méprise également & les faveurs & les revers de la Fortune. Suivant eux, personne ne peut être mis au rang des Mortels fortunés, que ceux qui faisant confister tous leurs plaisirs dans la contemplation, ne désirent rien que ce que chaque personne est capable de se procurer par soi-même. Un Homme grand & élevé, qui armé de force & de résolution a appris à soutenir les plus grandes pertes sans peine, à endurer les souffrances sans affliction, & à supporter les injures sans ressentiment, est le seul qui suivant eux puisse prétendre au bonheur.

Il y en a plusieurs qui se sont vantés d'être arrivés à ce haut point de renoncement à soi-même, & qui, si nous les en croïons, sont élevés au-dessus des Mortels ordinaires, & ont étendu leurs forces beaucoup plus loin que la Nature ne les leur avoit accordé. Capables de considérer sans terreur la colère des Tirans menaçans, & sans effroi les plus éminens dangers, ils ont pu conserver

leur tranquillité au milieu des tourmens. Prêts d'aller à la mort avec intrépidité, ils ont quitté ce Monde avec tout aussi peu de répugnance, qu'ils avoient témoigné de joie en y entrant.

Cette espèce de Philosophie a été la Secte dominante parmi les Anciens. Cependant d'autres qui n'étoient point Foux, ont rejeté ces préceptes comme impraticables ; ils ont appelé ces notions des principes romanesques, & ont tâché de prouver que cette subtilité, que Les Stoïciens affuroient d'eux-mêmes, excédoit toutes les forces humaines. D'où ils ont conclu que les éclatantes vertus dont les Stoïciens se glorifioient, n'étoient fondées que sur les idées pleines d'orgueil, d'arrogance & d'hypocrisie, qu'ils avoient conçues d'eux-mêmes.

Cependant, malgré ces Critiques, la partie du Genre Humain la plus grave, & la plupart des Hommes sages qui ont vécu même depuis ce tems-là jusques à ce jour, se sont accordés avec les Stoïciens dans les points essentiels. On dit communément, qu'on ne peut trouver de véritable félicité dans ce qui dépend des choses périssables ; que la paix intérieure est le plus grand de tous les biens ; & qu'il n'y a point de victoire aussi glorieuse que celle que nous remportons sur nos passions ; que la Science, la Tempérance, la Force, l'Humilité, & les autres Ornaments de l'Esprit & du Cœur, sont les meilleures acquisitions ; que nul ne peut être heureux, excepté celui qui est bon ; & que l'Homme Vertueux est le seul qui puisse jouir des vrais & solides plaisirs.

On me demandera sans-doute, pourquoi j'appelle dans la Fable plaisirs réels, ceux qui sont directement opposés aux plaisirs que j'avoue avoir été mis au plus haut rang par les Sages de tous les siècles. Je réponds que je n'appelle point Plaisirs, les choses que les Hommes trouvent les meilleures, mais seulement

celles qui leur plaissent le plus. Comment puis-je croire que le principal plaisir d'un Homme est d'orner son esprit, lorsque je le vois toujours occupé à poursuivre les plaisirs qui sont contraires à ce but ? Jean ne coupe jamais du Boudin que ce qu'il en faut, pour que vous ne puissiez pas dire qu'il n'en a point pris. Après l'avoir mâché fort long-tems, vous le lui voyez avaler aussi difficilement que si c'étoit du foin haché. Bien-tôt il tombe sur le Bœuf avec un appétit vorace, & se farcit jusques au gofier. N'est-il pas insupportable d'entendre Jean crier tous les jours que le Boudin fait toutes ses délices, & qu'il ne donneroit pas un liard pour du Bœuf ?

Je pourrois me vanter de témoigner autant de desintéressement & de mépris pour les richesses que Senèque. Je voudrois même entreprendre d'écrire en faveur de la pauvreté deux fois plus de volumes, que ce Philosophe n'en a jamais écrit, pourvu seulement que j'eusse la dixième partie de ses revenus. Je pourrois dans cet état enseigner le chemin à ce Summum Bonum, à ce Souverain Bien, aussi exactement que j'enseignerois celui qui conduit à ma maison. Je dirois aux Hommes, que pour se dégager de tout attachement mondain, & pour purifier son esprit, il faut se dépouiller de ses passions, comme on ôte les meubles d'une chambre qu'on veut nettoier parfaitement. Je suis très-persuadé, dirois-je, que les plus rudes coups de la Fortune ennemie, ne peuvent non plus faire de mal à un Esprit ainsi vuide de toutes craintes, de tous desirs & de toutes inclinations, qu'un Cheval aveugle ne pourroit en faire, s'il étoit dans un grand espace où il n'y eut rien contre quoi il pût heurter. J'ai une idée fort nette de la théorie de toutes ces belles maximes, mais la pratique en est très-difficile. Si vous vous avisez de venir vider mes poches, ou d'enlever le manger devant moi lorsque j'ai faim, ou que vous

filfiez feulement le moindre mouvement pour me cracher au vilage, je n'oferois promettre de me conduire en Philofophe.

Mais de ce que je fuis forcé à me foumettre à chaque caprice de ma nature déréglée, vous ne devez pas, dira-t-on, en conclure que les autres foient auffi peu maîtres de leurs paffions. Auffi eft-ce pour cela que vous devez être difpofés à rendre hommage à la Vertu par-tout où vous pourrez la rencontrer à condition cependant que vous ne ferez obligés de recevoir comme vertueufes, que ces actions où vous pourrez appercevoir du renoncement à foi-même, & qu'il vous fera permis de ne pas juger des Hommes par leurs paroles, lorsque vous aurez devant les yeux toute la fuite de leurs actions.

Après avoir examiné tous les états & toutes les conditions des Hommes, j'avoue qu'il n'en eft aucune où j'aie trouvé plus d'austérité dans les mœurs, ou plus de mépris pour les plaifirs terreftres, que dans certaines Maifons Religieufes. J'y ai vu des Perfonnes qui quittent & abandonnent volontiers le Monde pour fe faire la guerre à eux-mêmes. Dans leur folitude, ils s'occupent tout entiers à fubjuguer leurs appétits. Quelle plus grande preuve les Hommes & les Femmes peuvent-ils donner d'une parfaite chafteté, & d'un amour extraordinaire pour une pureté accomplie, que de s'exclure eux-mêmes de la compagnie les uns des autres dans la fleur de l'âge, lorsque les paffions font les plus violentes ? Quel plus grand effort que de fe priver pour toute la vie, par un renoncement volontaire, je ne dirai pas feulement de l'impureté, mais même des témoignages d'amitié les plus légitimes ? Qui croiroit que ceux qui s'abftiennent de viandes, fouvent même de toutes fortes de nourriture, ne font pas dans le vrai chemin qu'il faut tenir pour fubjuguer tous ces défirs charnels ? Je jure-

rois presque que cette Personne ne consulte point les ailes, qui étrille tous les jours son dos & les épaules nues à grands coups de discipline, qui s'éveille constamment à minuit & quitte son lit pour faire sa dévotion. Quel plus grand mépris peut-on témoigner pour les richesses, qu'en se faisant scrupule de toucher de l'or ou de l'argent, fût-ce même avec les pieds ? Quel Mortel peut montrer moins de luxe ou plus d'humilité, que celui qui faisant vœu de pauvreté se contente des restes des autres, & des morceaux de pain qu'en a la charité de lui donner ?

De si beaux exemples de renoncement à soi-même me forceoient à m'aller jeter aux pieds d'une Vertu si sublime ; si je n'étois détourné par les jugemens d'une grande quantité de Personnes savantes & d'un rang distingué. Ils disent unanimement que je me suis trompé, & que tout ce que j'admire-là n'est que farce & qu'hypocrisie. J'entends dire que, malgré l'amour Séraphique auquel d'autres Religieux prétendent, on ne voit parmi eux que discorde. L'on m'assure que de tant de Nones & de Moines qui me paroïssoient de si bons Pénitens dans leurs Cloîtres, il n'y en a aucun qui sacrifie ses passions favorites. On me dit que parmi ces Femmes, celles-là qui passent pour Vierges ne le sont pas toutes ; que si j'étois initié dans leurs mystères, & que j'examinasse quelques-unes de leurs retraites souterraines, je serois bientôt convaincu par des scènes d'horreur, que quelques-unes de ces Religieuses ont été certainement Mères. Parmi les Moines, je verrois régner la calomnie, l'envie, la malice, la gloutonnerie, l'ivrognerie, & des impuretés d'une espèce plus exécrable que l'adultère même. On me dit que les Religieux Mendians ne diffèrent des autres Gueux que par leurs habits. Les uns & les autres trompent également les Gens par le ton pitoïable qu'ils prennent, & par une apparence extérieure de misère. Mais

que ces Gueux aient perdu de vue les personnes qui les ont secouru, ils quittent bientôt leur langage hypocrite, & courent satisfaire leurs appétits.

Si les étroites règles qu'on suit dans les Cloîtres, si le grand nombre de marques extérieures de dévotion qu'on observe dans les Ordres Religieux, méritent de telles censures, où pouvons-nous espérer de trouver cette Vertu féroce ? En effet, si nous examinons les actions des zélés Antagonistes, & des rigides Accusateurs de ces dévots Religieux, nous ne trouverons pas même chez eux l'apparence du renoncement à soi-même. Dans tous les Païs, les vénérables Théologiens de toutes les Sectes, même des Églises qui suivent la réforme la plus exacte, prennent soin avec le Cyclops Evangeliphorus, premièrement ut ventri bene fit, & ensuite ne quid defit iis quæ sub ventre sunt. Ils aiment outre cela à avoir des maisons convenables, de beaux meubles, de bons feux en hiver, des jardins agréables pour l'été, des habits propres, & assez d'argent pour élever leur famille. Ils ambitionnent la préséance dans toutes les Compagnies, ils exigent d'un chacun du respect & des égards. Moins inquiets pour ce qui regarde la Religion, ils laissent aller les choses comme il leur plaît.

Ces douceurs que je viens de nommer, sont mises au rang des plaisirs les plus nécessaires de la Vie : les plus modestes n'ont pas honte de les réclamer, & sans eux ils font mal à leur aise. Rien n'est plus certain que les Ecclésiastiques & les Laïques sont tous faits au même moule, & qu'ils ont tous la même nature corrompue. Nés avec les mêmes infirmités, on leur voit les mêmes passions, les mêmes tentations les font succomber. C'est pourquoi, si les Ecclésiastiques appliqués à leur vocation peuvent seulement s'abstenir du meurtre, de l'adultère, du jurement, de l'ivrognerie,

& d'autres vices odieux, on regarde leur vie comme exemplaire, & leur réputation comme sans tache. Leur Emploi les rend saints ; en sorte qu'ils peuvent se mettre à tel prix que leur vanité & leurs talens le leur permettront, nonobstant le grand nombre d'appétits charnels qu'ils assouvissent, & les plaisirs les plus délicats dont ils jouissent.

Je n'ai rien à dire contre tout cela ; mais je n'aperçois point de renoncement à soi-même dans la conduite de ces Personnes. Cependant sans ce renoncement, il ne sauroit y avoir de vertu. Est-ce mortifier la chair, que de ne point défrir une plus grande portion des biens terrestres, que celle qui doit satisfaire toute Personne raisonnable ? Y a-t-il beaucoup de mérite à n'être pas vicieux, & à éviter les indécences qui sont contraires aux bonnes mœurs, dont aucun Homme prudent ne voudroit même être coupable, quoiqu'il n'eût point de Religion ?

Le Clergé, dira-t-on, est extrêmement violent dans ses ressentimens. Il suffit seulement de faire à un Ecclésiastique quelque léger affront, pour lui faire perdre toute patience. Dès qu'on attaque leurs droits, ils sont tout feu pour les conserver. Rien ne leur coûte pour empêcher que leur Vocation ne soit exposée au mépris. Mais ce n'est point pour l'amour d'eux-mêmes qu'ils prennent si fort à cœur la perte ou la diminution de leurs privilèges, mais afin d'être plus utiles aux autres. C'est pour la même raison qu'on les voit si attentifs à se procurer les plaisirs & les commodités de la vie. S'ils souffroient qu'on les insultât, si contents d'une nourriture grossière, ils ne porteroient que les habits les plus simples, la Multitude qui juge sur les apparences extérieures, seroit portée à penser que les Prêtres ne seroient pas plus les objets immédiats de la Providence que les autres Hommes.

Ainsi-le Vulgaire ne mépriferoit pas seulement leurs personnes, mais ce mépris s'étendrait jusques sur leurs censures, sur leurs instructions & sur leurs exhortations. C'est-là une excuse admirable ; & comme on l'allègue souvent, j'en examinerai la solidité.

Je ne suis point de l'opinion du savant Docteur Echard, qui croïoit que la pauvreté étoit une de ces choses qui exposent le Clergé au mépris. Tout ce que la pauvreté peut faire, c'est de découvrir leur côté foible. Lors en effet que les Hommes sont toujours à luter contre leur basse condition, & qu'on aperçoit par leurs plaintes qu'ils sont incapables de supporter tout le poids de leur mauvaise fortune, ne font-ils pas voir combien la pauvreté les tourmente ? On découvre par leurs inquiétudes, combien ils feroient aises de voir leur état amélioré, & quel cas ils font des choses de ce Monde. Celui qui harangue sur le mépris des richesses & sur la vanité des biens de la Terre, avec une robe crasseuse & toute usée, parce qu'il n'en a point d'autre : celui qui quitteroit pour toujours son vieux chapeau plein de graisse, si quelqu'un lui en donnoit un meilleur : celui qui boit de la petite Bière chez lui d'un air triste, mais qui saute sur un verre de Vin lorsqu'il en peut attrapper hors de chez lui : celui qui mange ses mets grossiers avec peu d'appétit, mais qui tombe avidement sur ce qui plaît à son palais : celui qui témoigne une soif extraordinaire, lorsqu'il est invité à un splendide dîner : c'est un tel Homme qui est méprisé, non parce qu'il est pauvre, mais parce qu'il ne fait pas profiter de ce contentement & de cette résignation qu'il prêche aux autres. Par sa conduite, il fait voir que ses inclinations sont opposées à sa Doctrine. Mais lorsqu'un Homme par grandeur d'ame, ou si vous voulez par une vanité obstinée, (car ces deux principes produisent le même effet dans le cas que j'examine) forme la résolution de soumettre sincèrement ses appétits à la

Raison, & qu'en conséquence il refuse toutes les offres qu'on peut lui faire pour le mettre à son aise : lorsqu'embrassant avec gaieté une pauvreté volontaire, il rejette tout ce qui peut satisfaire les sens, & qu'il sacrifie actuellement toutes les passions à sa vanité : le Vulgaire bien loin de mépriser un tel Homme, fera prêt à le déifier & à l'adorer. Combien les Philosophes Cyniques ne se font-ils pas rendu fameux, uniquement en refusant de dissimuler & de se servir du superflu ? Est-ce que le plus ambitieux Monarque qu'il y ait jamais eu au Monde, n'a pas eu la condescendance d'aller faire une visite à Diogène dans son Tonneau ? & ne rendit-il pas à une incivilité préméditée, le compliment le plus superbe qu'un Homme de la vanité fût capable de faire ?

Les Hommes veulent bien ajouter foi aux discours les uns des autres, lorsqu'ils voient quelques circonstances, & quelques faits qui appuient ce qu'on leur dit. Mais lorsque nos actions contredisent directement ce que nous disons, il y a de l'impudence d'exiger qu'on nous croie. Si dans un tems de gelée, nous voyons un Homme robuste avec des joues toutes en feu & les mains chaudes revenir de quelque violent exercice, & qu'il nous dise qu'il ne se fonce point du feu, nous sommes portés facilement à le croire, sur-tout s'il s'en détourne actuellement, & que nous fahions d'ailleurs qu'il ne manque ni de chauffage ni d'habits. Mais si nous entendions dire la même chose à un pauvre Misérable, qui auroit les mains enflées & le teint livide, dont l'habit feroit des plus minces & tomberoit par lambeaux, nous ne croirions pas un mot de ce qu'il nous diroit : nous le regarderions même comme un fieffé menteur, si nous le voyions tremblant & frissonnant se traîner vers une colline exposée au Soleil. Malgré ce qu'il nous diroit, nous concluérions que des habits épais & un bon feu lui feroient un sensible plaisir.

L'application de cette comparaison est facile. S'il y a sur la Terre un Ecclésiastique qui veuille nous faire croire qu'il ne se soucie point du Monde, & qu'il prise l'Âme au-dessus du Corps, il n'a seulement qu'à ne pas témoigner par sa conduite, qu'il prend plus à cœur les plaisirs sensuels que les spirituels. Alors il peut s'assurer que la pauvreté, qu'il fait supporter avec tant de courage, ne l'exposera jamais au mépris.

Supposons un Pasteur, qui chargé d'un petit Troupeau, en a beaucoup de soin. Il prêche, il visite les Paroissiens, il les exhorte, il reprend son Peuple avec prudence & avec zèle, il travaille de tout son pouvoir à le rendre heureux. Il est incontestable que le Troupeau commis à ses soins, lui a déjà de grandes obligations. Mais poussons encore plus loin notre supposition. Supposons que ce bon Pasteur renonçant à soi-même, content de vivre avec la moitié de son revenu, n'accepte que vingt livres sterling par an, au lieu de quarante qu'il pouvoit prétendre. Je suppose enfin qu'il aime si fort les Paroissiens, qu'il ne veuille jamais les quitter, pour quelque avancement que ce soit, pas même quand on lui offriroit un Évêché. Tout cela est brillant, j'en conviens ; mais je ne vois point que ce sacrifice doive être une tâche fort difficile à remplir. C'est même le moins qu'on puisse attendre d'une Personne qui professe la mortification, & qui ne fait aucun cas des plaisirs mondains. Cependant j'ose promettre qu'un Théologien si désintéressé sera aimé, estimé & loué par tout le monde, malgré la grande corruption du Genre Humain. Que dis-je ! Je jurerois que s'il s'animoit davantage, qu'il donnât plus de la moitié de son petit revenu aux Pauvres, qu'il ne vécût que de gruau d'avoine & d'eau, qu'il couchât sur la paille, & qu'il portât les habits les plus grossiers ; je jurerois, dis-je, qu'on ne lui reprocheroit jamais sa manière simple de vivre. Sa pauvreté ne feroit deshonneur, ni à lui, ni au

Caractère dont il feroit revêtu. Jamais on ne feroit mention de la misère, que pour le louer. Sa mémoire feroit à jamais en bénédiction.

Ne vous fâchez point, Fille Charitable. J'ai trop d'égards pour votre aimable Sexe, pour prescrire un régime de vie si maigre à des Hommes mariés. Dans mes suppositions j'avois oublié, je l'avoue, les Femmes & les Enfans. La principale raison de cet oubli, c'est que j'ai cru que les pauvres Prêtres n'en avoient pas besoin. Qui en effet s'imagineroit que le Curé, qui doit enseigner les autres par son exemple aussi-bien que par les préceptes, ne fût pas capable d'imposer silence à ces désirs, que le Monde corrompu appelle même déraisonnables ? D'où vient, je vous prie, que si un Apprenti se marie avant que d'avoir fini son tems, à moins que ce ne soit pour faire une fortune, tous les parens sont en colère contre lui & qu'il n'y a personne qui ne le blâme ? C'est uniquement, parce que cet Homme n'a point d'argent dans ce tems-là à sa disposition, & qu'actuellement engagé au service de son Maître, il n'a pas le loisir, peut-être même peu de capacité pour pourvoir aux besoins d'une famille. Que devons-nous donc dire d'un Pasteur qui n'a que vingt livres sterling, ou, si vous-voulez, que quarante par an, & qui lié plus étroitement par tous les soins que sa Paroisse exige, n'a que peu de tems dont il puisse disposer, & qui même pour l'ordinaire a moins d'habileté pour gagner quelque chose d'ailleurs ?

Mais, dira-t-on, n'est-il pas raisonnable qu'il se marie ? Pourquoi un jeune Homme tempérant, qui n'est coupable d'aucun vice, feroit-il privé des douceurs que l'on goûte dans les embrassemens légitimes d'une aimable Épouse ? » Fort bien. Le Mariage est légitime ; & un carosse ne l'est-il pas aussi ? Il lui est par consé-

quent tout auffi permis d'acheter un Caroffe, que de fe procurer une Femme. Mais à quoi feroit cette permiffion à un Homme qui n'auroit pas de quoi l'entretenir ? Si donc l'Eccléfiastique veut avoir une Femme, qu'il en cherche une qui ait de l'argent, ou du-moins qu'il attende qu'un plus grand Bénéfice, ou quelqu'autre bonne fortune le mette en état de la bien entretenir, & de fubvenir à toutes les dépenfes inféparables du mariage.

Quelle efpèce de renoncement à foi-même eft-ce donc que ceci ? Le jeune Eccléfiastique eft modéré, & il fouhaiteroit fincèrement d'être vertueux ; mais c'eft à condition que vous ne traverserez point fes inclinations. Il promet de ne point aller dans le nid d'autrui, pourvu que le fien foit bien fourni. Perfonne ne doit douter, difons-le, que fi ce respectable Eccléfiastique fût venu dans un tems de perfécution, il n'eût été très-propre à fouffrir le martyre, quoiqu'aujourd'hui il n'ait pas même affez de forces pour fouffrir patiemment la plus légère égratignure au doigt.

Que devons-nous penfer, lorsque nous voïons un fi grand nombre d'Eccléfiastiques fatisfaire leur concupifcence & leur appétit brutal ? Lorsque par cette conduite nous les voïons courir à une pauvreté inévitable, qui doit les expofer néceffairement au mépris de tout le monde, à moins qu'ils ne la fupportent avec plus de fermeté & de courage qu'ils n'en font paroître dans toutes les autres occafions. Quel fond pouvons-nous faire fur ce qu'ils nous difent, lorsqu'ils proteftent qu'ils fe conforment au Monde, non parce qu'ils prennent plaifir dans ces décences, dans ces convenances, & dans les agrémens de la Vie, mais uniquement pour empêcher que leur Emploi ne tombe dans le mépris, & pour être ainfi plus utiles aux autres ? N'avons-nous pas raifon de croire que ce qu'ils difent, n'eft que fauffeté & qu'hypocrifie ? Ne

devons-nous pas juger que la concupiscence n'est pas le seul appétit qu'ils ont à satisfaire ? N'avons-nous pas lieu de croire que les airs hautains, que ce ressentiment vif & prompt qu'ils témoignent en recevant des injures, que la grande propreté avec laquelle ils s'habillent, & que la délicatesse de palais qu'on observe dans la plupart de ceux qui sont en situation de faire quelque dépense, sont des indices de vanité & de luxe aussi bien dans le Clergé que dans le Séculier ? Ne pouvons nous pas décider qu'il n'y a pas plus de vertu parmi eux, que dans toute autre Profession ?

Je crains d'avoir fait quelque peine à plusieurs de mes Lecteurs, en insistant si long-tems sur ce que j'entends par les plaisirs réels. Cependant, je ne puis m'empêcher d'ajouter ici une chose qui me vient dans l'esprit. Elle servira à confirmer ce que j'ai déjà avancé.

Ceux qui gouvernent les autres sont du-moins tout aussi sages, généralement parlant, que ceux qui sont gouvernés. Prenons donc modèle sur nos Supérieurs. Jettons les yeux sur toutes les Cours, & sur tous les Gouvernemens de l'Univers. C'est en examinant les actions des Grands que nous pouvons sûrement connoître quelles sont les opinions, & les plaisirs qui sont les plus sensibles à ceux qui sont dans les plus hauts postes. Puisque s'il est toujours permis de juger des inclinations des Hommes par leur manière de vivre, il est évident que ceux qui peuvent faire ce qu'ils veulent sont moins exposés à faire porter un jugement faux, ils ne courent pas risque qu'on leur fasse tort, dès-qu'on juge d'eux par leurs actions.

Si dans quelque Païs que ce soit les Grands d'entre le Clergé, aussi bien que d'entre les Laïques, ne faisoient point de cas des plaisirs terrestres, & s'ils ne tâchoient pas de satisfaire leurs appé-

tits, pourquoi l'envie & la vengeance feroient-elles si violentes parmi eux ? Pourquoi toutes les autres passions feroient-elles entretenues, & raffinées dans les Cours des Princes, plus que partout ailleurs ? Pourquoi encore leurs repas, leurs recreations, & toute leur manière de vivre est-elle toujours si fort approuvée, enviée, & imitée même par les plus sensuels du même pays ? Si méprisant tous les ornemens extérieurs, ils aimoient uniquement à embellir leur esprit, pourquoi se procuroient-ils un si grand nombre d'ameublemens ? Pourquoi feroient-ils usage de la plupart des amusemens les plus favoris de ceux qui sont adonnés au luxe ? Pourquoi notre Grand-Trésorier, ou un Évêque, le Grand-Seigneur, ou le Pape de Rome, s'ils n'ambitionnoient qu'à être bons & vertueux, s'ils ne travailloient qu'à subjuguier leurs passions ; pourquoi, dis-je, auroient-ils besoin pour leur usage d'un plus grand revenu, d'un plus riche équipage, d'un train plus magnifique, que non pas un simple Particulier ? Quelle est donc la vertu dont l'exercice demande autant de pompe & de superflu, qu'on en voit chez tous les Grands ? Un Homme qui n'a qu'un plat sur la table, n'a-t-il pas autant d'occasions de pratiquer la tempérance, que celui qui a constamment une table de trois services, qui sont chacun de douze plats ? On peut aussi-bien exercer la patience, & être aussi disposé à renoncer à soi-même, étant couché sur un matelas, sans rideaux ni ciel de lit, que si l'on étoit mollement étendu sur un lit de velours, placé sur une estrade de seize pieds de haut. Les vertus & les qualités de l'ame ne sont, ni une charge, ni un fardeau. Un Homme peut supporter les malheurs avec courage dans un grenier ; il peut oublier les injures qu'on lui fait, quoiqu'il aille à pied ; il peut être chaste, quoiqu'il n'ait pas de chemise sur les dos. Je crois qu'un petit Bateau peut aussi bien porter un Homme avec tout son savoir & toute sa religion, qu'une Berge à fix

rames ; sur-tout, si c'étoit seulement pour aller de Lambeth à Westminster : ou peut-être l'humilité seroit-elle une vertu si pesante, qu'il fallut six chevaux pour la traîner ?

Diroit-on que les Hommes ne se laissant pas facilement gouverner, par ceux qu'ils envisagent comme leurs égaux, il est nécessaire que les personnes qui sont à la tête des Affaires, surpassent les autres par la pompe & le faste qui seul peut tenir la Multitude en crainte ; & que par conséquent, il est nécessaire que tous ceux qui occupent de grands Postes, aient des caractères extérieurs d'Honneur, & des marques éclatantes de Pouvoir, qui les distinguent du Vulgaire.

Objection frivole, s'il en fut jamais. Ce pompeux éclat peut uniquement être utile aux pauvres Princes, & aux Gouvernemens foibles & précaires, qui incapables par eux-mêmes de conserver la tranquillité publique, doivent suppléer par cet extérieur éblouissant au pouvoir réel qui leur manque. Ainsi, le Général des Indes Orientales à Batavia est obligé de trancher du Grand, & de vivre dans une magnificence infiniment au-dessus de sa qualité, pour imprimer de la terreur aux habitans de l'Île de Java ; qui, s'ils avoient de l'adresse & de la conduite, seroient assez puissans pour accabler leurs Maîtres, quand même leur nombre seroit dix fois plus grand qu'il n'est en effet. Mais les grands Princes, & les États qui ont de puissantes Flottes en mer, & de nombreuses Armées en campagne, n'ont pas besoin de pareils stratagèmes. Ce qui les rend formidables dans les Païs étrangers, ne manque jamais d'être leur sûreté dans leur propre Païs. C'est-là ma première réponse.

En second lieu, dans toutes les Sociétés il n'y a que la sévérité des Loix, l'impartialité, & l'exactitude dans l'administration de la

Justice, qui puissent défendre les vies & les biens des Citoïens contre les entreprises des Scélérats. Les robes d'écarlate des Échevins, les chaînes d'or des Shérifs, les magnifiques harnois de leurs chevaux, & tout ce vain éclat d'une grandeur affectée, peuvent donner du ridicule ; mais jamais ils n'empêchent les Filoux de voler, de percer les maisons, & d'affaffiner : tout au plus si ces ornemens pompeux font quelque impression sur les personnes qui ne sont pas encore familiarisées avec le vice. Ces gens-là peuvent être animés par cette pompe à la vertu, mais ils ne sauroient être arrachés du crime par son moyen. Pour ceux qui sont des scélérats achevés, ils ne peuvent être retenus que par la crainte des Sergeans sévères, par de fortes Prisons, par des Géoliers vigilans, par l'Exécuteur & par le Gibet. Si Londres étoit seulement une semaine sans Commissaires de quartier, & sans Guet de nuit, la moitié des Banquiers seroient ruinés dans ce court espace de tems. Si le Lord-Maire n'avoit rien pour se défendre que la grande Épée à deux mains, son grand Bonnet de protection qu'il met lorsqu'il fait son emploi, & la Masse dorée, il seroit bientôt dépouillé dans les rues de la Ville, de tous les ornemens qui sont sur son superbe carrosse.

Mais supposons que les yeux de la Populace fussent effectivement éblouis par un extérieur affecté. Je vous demande si les Grands faisoient leurs premières délices de la vertu, pourquoi étendroient-ils leurs extravagances sur ce dont le Menu-Peuple ne connoit point le prix, & sur ce qu'il ne voit jamais ? Je veux parler de leurs plaisirs particuliers, du luxe & de la pompe, des sales à manger, des chambres à coucher, & des curiosités qui sont renfermées dans le Cabinet. Il n'y a qu'un, petit nombre parmi le Vulgaire qui sache qu'il y ait du Vin qui coûte une Guinée, la bouteille, que des Oiseaux pas plus gros que des Alouettes se vendent

souvent demi Guinée la pièce, ou qu'une simple Peinture peut valoir plusieurs milles livres sterling.

Pouffons plus loin nos réflexions. Comment s'imaginera-t-on que des Hommes qui n'auroient point dessein de complaire à leurs appétits, s'engageâffent dans de si grandes dépenses par des vues politiques, & uniquement pour gagner l'estime de gens qu'ils méprisent si fort dans toute autre occasion ? Si nous ôsons dire que la splendeur & la délicatesse d'une Cour est insipide & ennuyeuse au Prince, & qu'on n'a d'autre dessein par tout ce fracas que d'empêcher la Majesté Royale de tomber dans le mépris, pouvons-nous dire la même chose d'une demi-douzaine d'Enfans naturels du Roi, dont la plupart nés en adultère sont splendidement élevés, & créés Princes aux dépens même de la Nation ? Il est donc évident que ce moyen fastueux de tenir la Multitude dans le respect, n'est autre chose qu'un manteau & un prétexte dont les Grands voudroient se servir pour couvrir leur vanité, & pour assouvir tous leurs appétits, sans s'exposer à aucun reproche.

Un Bourguemaître d'Amsterdam dans son habit noir & uni, suivi peut-être d'un seul laquais, est tout autant respecté, & beaucoup mieux obéi qu'un Lord-Maire de Londres avec toute sa splendeur, & avec toute sa suite. Lorsqu'on jouit d'une autorité réelle, il est ridicule de croire que la tempérance & l'austérité d'une vie simple rendissent méprisable la Personne qui a le pouvoir en main. Depuis l'Empereur jusques au Sergent d'une Paroisse, jamais cette simplicité & cette modération ne les exposera au mépris. Caton dans son Gouvernement d'Espagne, dont il s'acquitta avec tant de gloire, n'avoit que trois domestiques pour le servir. Avons-nous jamais oui dire qu'aucune Personne de ce rang ait jamais été méprisée pour cette simplicité, quand même il ai-

meroit tendrement la bouteille ? Lorsque ce Grand-Homme marchoit à pied au travers des sables brûlans de la Libie, prêt à mourir de soif, il refusa de toucher l'eau qu'on lui avoit apportée, avant que tous les Soldats en eussent bu. Avons-nous jamais lu que cette patience héroïque eut affoibli son autorité, ou diminué l'estime que son Armée avoit conçu pour lui ? Mais pourquoi chercher des exemples si éloignés ? Y a-t-il eu depuis plusieurs Siècles un Prince moins porté à la pompe & au luxe que le Roi de Suède, qui règne aujourd'hui. Entêté du titre de Héros, il a non seulement sacrifié la vie de ses Sujets, & le bien de ses États ; mais ce qui est plus extraordinaire dans un Souverain, il a renoncé à ses propres aîses, & à tous les plaisirs de la vie, pour satisfaire son esprit implacable de vengeance. Cependant, il a été obéi pour la ruïne & pour le malheur de son Peuple. Les guerres que son autorité despotique trop respectée entretient, ont presque totalement détruit son Roïaume.

Jusques à présent j'ai prouvé que les plaisirs réels de tous les Hommes considérés dans l'état de Nature, sont les plaisirs mondains & sensuels ; du-moins si nous en jugeons par leur conduite. Je dis de tous les Hommes dans l'état de Nature ; parce que les Chrétiens pieux, qui sont ici les seuls exceptés, ne peuvent pas être dits dans l'état de Nature. Ils sont en effet régénérés, & affranchis d'une manière surnaturelle par la Grace Divine. Qu'il est étrange de voir tous les Hommes nier si unanimement cette vérité ! Demandez, je ne dis pas seulement aux Théologiens & aux Moralistes de chaque Nation, mais encore à tous les Riches & à tous les Grands, ce qu'ils entendent par plaisirs réels. Tous vous diront avec les Stoïciens, qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur dans les objets mondains & corruptibles. Examinez cependant

leur conduite, & vous, trouverez qu'ils ne prennent de plaisir en aucune autre chose.

Que devons-nous penser de ce Dilemme ? Aurons-nous si peu de charité que de les juger par leurs actions, & de dire que tout l'Univers use de collusion, & que ce n'est point leurs sentimens qu'ils nous rapportent ? Ou, fondés sur ce qu'ils nous disent, ferons-nous assez fots pour les croire sincères, quoique nos yeux nous apprennent le contraire ? Ou enfin associant ces témoignages contradictoires, ajouterons-nous foi & à nos yeux, & à leurs déclarations, en disant avec Montaigne qu'ils s'imaginent, & que cependant ils sont pleinement persuadés, qu'ils croient fermement ce qu'ils ne croient point encore ? Quelques-uns en imposent au monde, & souhaiteroient qu'on s'imaginât qu'ils croient ce qu'ils ne croient point en effet. Mais le plus grand nombre s'en imposent à eux-mêmes. Ils ne font pas attention, ou ils ne savent pas parfaitement ce que c'est que croire. Mais n'est-ce point-là faire de tous les Hommes tout autant de Foux, ou d'Impositeurs ? Pour éviter ce reproche, il nous suffira d'indiquer ce que Monsieur Bayle a tâché de prouver au long dans ses Pensées diverses sur la Comète. Il y a fait voir que l'Homme est une Créature si étrange, qu'il agit le plus souvent contre ses principes. Ce que je dis, loin d'être injurieux à la Nature Humaine, est tout ce que je puis avancer de plus favorable. On est obligé, ou de convenir de ce que j'avance, ou de recourir à une solution beaucoup plus injurieuse à l'Homme.

Cette contradiction qu'on remarque dans la condition de l'Homme, est cause que la vertu, qui est si bien connue théorétiquement, est si rarement pratiquée.

Si enfin l'on me demandoit, où il faut donc chercher ces belles & brillantes qualités des premiers Ministres, & des grands Favoris des Princes, qui sont si magnifiquement décrites dans les Dédicaces, dans les Adresses, dans les Épitaphes, dans les Oraisons Funèbres, & dans les Inscriptions. Je répondrais que c'est dans leur extérieur qu'il faut les chercher, & pas ailleurs. Où cherchiez-vous, je vous prie, l'excellence d'une Statue, que dans cette partie qui se présente à votre vue ? C'est sur cet extérieur travaillé avec art, que le Sculpteur a déployé toute son habileté. C'est là ce qu'il a fini & exécuté, sans qu'il ait touché à ce qui est hors de notre vue. Voudriez-vous casser la tête de cette Statue, ou lui ouvrir le sein, pour y chercher le cerveau & le cœur, on vous prendroit pour un vrai ignorant, & vous détruiriez l'Ouvrage. J'ai souvent comparé les Vertus des Grands avec de grands Vases de Porcelaine, Ils se présentent avec éclat, & servent même d'ornement à la cheminée. On croiroit, à en juger par leur grosseur & par leur valeur, qu'ils peuvent être fort utiles ; mais regardez dans mille, vous n'y trouverez que de la poussière, & des toiles d'Araignée.

Remarque P

PAGE 12. LIGNES 12-14.

Si nous remontons jusqu'à l'origine des Nations les plus florissantes, nous trouverons que dans les premiers commencemens de chaque Société, les Personnes les plus riches & les plus considérables ont été pendant très-long-tems destituées d'un très grand nombre de douceurs de la vie, dont les plus vils & les plus

misérables sont aujourd'hui en possession. Plusieurs choses qu'on confidéroit autrefois comme luxe, sont présentement accordées à ceux même qui sont si misérables & si pauvres, qu'ils sont les objets de la charité publique. Que dis-je ! On les regarde comme si nécessaires, que nous ne croïons pas qu'aucune Créature Humaine pût vivre, si elle en étoit privée.

Dans les premiers Siècles, l'Homme se nourrissoit sans-doute des fruits de la Terre, sans aucune préparation. Fatigué, il se reposoit nud, comme les autres Animaux, sur le giron de ses Parens. Dans la fuite, la réflexion & l'expérience ont fait trouver plusieurs choses qui contribuent à rendre la vie plus agréable. J'appelle tout cela du luxe ; mais il mérite plus ou moins ce nom, suivant le plus ou moins de peines qu'il a fallu pour l'inventer, & suivant qu'il est plus ou moins éloigné de la primitive simplicité. Que de luxe ne trouverons-nous pas, si nous suivons cette règle !

Nous n'admirons les choses que tandis qu'elles sont nouvelles. On ne fait aucune attention à l'excellence des choses qui nous sont familières. La coutume empêche que nous ne les jugions dignes de notre curiosité. On se moqueroit d'une personne, qui trouveroit du luxe dans l'habit d'une pauvre misérable qui n'a qu'une robe de grosse étoffe que la Paroisse lui a donné, & une chemise grossière. Cependant examinons la chose de près.

Quel nombre de gens, quelle quantité de différens métiers, quelle adresse, & quelle variété d'instrumens ne faut-il pas employer, pour finir le drap le plus commun de la Province d'York ! Que de réflexions & d'industrie, quelle peine, quel travail, & quel tems doit-il avoir coûté avant qu'on ait appris à tirer d'une semence, & à préparer une production aussi utile que l'est le Linge ?

N'est-ce point une vanité trop curieuse, qui nous engage à regarder la toile, cette admirable invention, comme quelque chose de trop commun, pour être employée même par les plus pauvres, avant que d'avoir été portée à une parfaite blancheur : œil qu'on ne peut lui donner qu'avec l'assistance de tous les Elémens, & d'une patience fort industrieuse.

Ce n'est pas encore tout. On a fait des fraix immenses, pour inventer ce seul objet du luxe. La blancheur du linge, qui en fait la beauté, dure peu ; enforte que tous les sept ou huit jours au plus, on a besoin de le blanchir. C'est donc une charge continuelle pour celui qui le porte. Pouvons-nous réfléchir sur tout cela, & ne pas sentir que cette partie de notre habillement est due à un étrange raffinement de délicatesse ? Quoi ! Ceux même qui sont à la charge de la Paroisse, n'ont pas seulement du linge fait dans ces Manufactures, qui exige tant de travaux ; mais encore, dès-que ce linge est sale, on lui redonne sa première pureté. Pour cela, on se sert de l'une des plus ingénieuses, & des plus difficiles compositions, dont la Chimie puisse se vanter. Cette matière étant dissoute dans l'eau par le moyen du feu, on en prépare la lessive la plus déterfève, & la plus douce, que l'industrie humaine ait été jusques-ici capable d'inventer.

Il est certain qu'il fut un tems, où l'on se seroit servi de ces sublimes expressions, pour désigner les choses dont je parle. Il n'y auroit eu personne qui n'en eût parlé sur le même ton. Mais dans le siècle où nous vivons, on donneroit le nom de Fou à une Homme, qui après avoir vu une pauvre Femme avec un morceau de savon puant, qui coute quatre soux la livre, laver sa chemise d'un écu, qu'elle a porté toute la semaine, en parleroit comme d'un raffinement de délicatesse.

L'Art de braffer la bière, & celui de faire le pain, ont été portés par d'insensibles degrés au point de perfection où ils sont maintenant. Pour inventer ces deux Arts tout d'un coup, & à priori, il auroit assurément fallu une plus grande connoissance de la Nature, & de la Fermentation, que les plus célèbres Philosophes n'en ont acquis jusques à aujourd'hui. Cependant, les plus vils de notre Espèce jouissent maintenant des fruits de ces deux inventions. Un Misérable qui meurt de faim ne fait pas faire une demande plus humble & plus modeste, que celle d'un morceau de pain, ou celle d'un verre de petite bière.

Les Hommes ont appris par expérience, qu'il n'y avoit rien de plus mollet que les petites plumes & le duvet des Oiseaux. Ils ont trouvé que mêlées ensemble, elles résisteroient mollement par leur douce élasticité à quelque poids que ce fût, & qu'elles se relèveroient d'elles mêmes aussi-tôt qu'il n'y auroit plus de pression, en sorte qu'on pourroit voluptueusement dormir dessus. Il ne faut pas douter que cela n'ait d'abord été inventé pour satisfaire la vanité des Grands, & la délicatesse des Riches. Mais les lits de plumes sont devenus si communs, que l'on considère la bourre comme la misérable ressource du plus Nécessiteux. À quel point le luxe n'a-t-il pas été porté ? puisqu'on regarde la douce laine des Animaux, comme trop dure pour y pouvoir prendre son repos.

À la place des Antres, des Huttes, des Chaumières, des Tentés & des Baraques, nous sommes parvenus à avoir des Maisons chaudes & bien travaillées. Les plus médiocres Habitations qu'on voit dans les Villes, sont des Bâtimens réguliers, construits par des Personnes habiles dans toutes les proportions de l'Architecture.

Si les anciens Bretons & les Gaulois fortoient de leurs tombeaux, avec quel étonnement & avec quelle attention ne regarderoient-ils pas, ces vastes Bâtimens élevés par-tout pour les Pauvres ? Avec quelle surprise ne contempleroient-ils pas la magnificence des Hôpitaux Roïaux de Chelsey & de Greenwich, ou de celui des Invalides à Paris, qui les surpasse tous ? Quand ils verroient le foin, l'abondance, le superflu & la pompe avec lesquels sont traitées dans ces Palais superbes les Personnes qui n'ont point de biens, ne diroient-ils pas que ceux qui étoient autrefois les plus Grands & les plus Riches, pourroient avec raison envier l'état de ceux de notre tems qui sont les plus Pauvres ?

Le Pauvre jouit d'un autre luxe réel, quoiqu'il ne soit point regardé comme tel ; car il est incontestable que les plus Riches dans le Siècle d'Or s'en abstenoiient, je veux parler de l'usage qu'on fait de la chair des Animaux.

Lorsqu'il s'agit d'examiner les coutumes & les mœurs de son Siècle, on ne juge jamais du prix ou du mérite réel des choses. L'Habitude, & non pas la Raison, dirige les jugemens des Hommes. Il fut un tems où les Obsèques se faisoient par le feu. Les Cadavres des plus grands Empereurs étoient réduits en cendres. Dans ce tems la Terre étoit le lieu de la sépulture des Esclaves, & des plus infignes Malfaiteurs. Aujourd'hui, l'honneur & la décence demandent qu'on mette en terre les Corps. On ne brûle que ceux qui de leur vivant se sont rendus coupables des crimes les plus atroces. Quelquefois nous regardons des bagatelles avec horreur, & d'autres fois nous pouvons considérer des énormités sans peine. Si nous voïons quelqu'un dans l'Église se promener le chapeau sur la tête, nous en sommes scandalisés, quand même ce n'est pas dans le tems du Service. Mais si dans la rue nous ren-

controns le Dimanche au soir une demi-douzaine d'Ivrognes, cette vue ne fait que peu ou point d'impression sur nous. Si une Femme naturellement gaie s'habille en Homme, les Amies disent qu'elle est de bonne humeur. On regarderoit comme un Censeur incommode, celui qui y trouveroit beaucoup de mal. Mais personne ne s'avisa jamais de blâmer un pareil déguisement sur le Théâtre. Les Dames mêmes les plus vertueuses le permettront sans peine à une Actrice, encore que dans cet habillement tout le monde voie à plein les jambes & les cuisses. Mais si la même Femme, après avoir remis les habits ordinaires, laissoit voir sa jambe jusques au haut du genou, elle passeroit pour une Actrice très-immodeste, il n'y a personne qui ne la regardât comme une impudente. Appliquons au cas présent ces observations.

J'ai souvent pensé que sans cette tyrannie que la coutume usurpe sur nous, les personnes d'un naturel bon & débonnaire ne se résoudroient jamais à tuer autant d'Animaux pour leur nourriture journalière, tandis que la Terre fertile prendra soin de fournir abondamment à ses Enfants une variété de productions exquises, propres à les entretenir. Je sai que la Raïson n'excite la compassion que bien foiblement. Aussi ne suis-je point surpris que les Hommes aient si peu de pitié de Créatures aussi imparfaites que les Écrevisses, les Huitres, & les Pétoncles. Les Poissons sont muets ; leur formation intérieure, ainsi que leur figure extérieure, différent de la nôtre ; ils n'expriment pas la douleur que nous leur faisons ressentir, d'une manière qui frappe nos organes : ils n'est donc pas surprenant, si leur affliction ne nous touche pas. Pour être ému par la pitié, il faut que les symptômes de la misère frappent immédiatement nos sens. J'ai vu des personnes qui auroient tué avec plaisir plusieurs Oiseaux, émues au bruit que faisoit à la broche une Écrevisse de Mer encore vivante. Mais il y a

des Animaux plus parfaits, tels que sont la Brebis & le Rœuf, dont le cœur, le cerveau & les nerfs différent très peu des nôtres. La séparation des esprits avec le sang, les organes des sens, & par conséquent l'attouchement sont les mêmes que dans les Créatures Humaines. Il m'est impossible de concevoir comment un Homme, qui n'est pas endurci dans le sang & dans le carnage, peut voir sans peine la mort violente & les longues angoisses de ces innocens Animaux.

Pour répondre à ce reproche, on croit qu'il suffit de dire que tout étant donné pour le service de l'Homme, il ne sauroit y avoir de cruauté à faire servir les Créatures Animées à l'usage pour lequel elles sont destinées. J'ai entendu bien des personnes faire cette réponse, qui cependant étoient forcées de convenir intérieurement qu'elle n'étoit pas solide. Prenez dix personnes dans la multitude, vous n'en trouverez pas une, à moins qu'elle n'ait été élevée dans la tuerie, qui voulût être Boucher. Je doute même, si jamais il y a eu personne qui ait pu pour la première fois tuer un Poulet, sans ressentir quelque répugnance. On ne peut déterminer certaines personnes à goûter de quelques Animaux qu'elles ont vu tous les jours, & qu'elles ont connu tandis qu'ils étoient encore en vie. D'autres bornent leur scrupule à leurs propres Volailles, & ils refusent de manger des Animaux qu'ils ont nourri, & dont ils ont eu soin. Cependant ces mêmes personnes mangeront de bon cœur & sans remords du Bœuf, du Mouton, & de la Volaille, qu'on aura acheté au Marché ou à la Boucherie. Il paroît, ce me semble, dans cette conduite, quelque chose de semblable au sentiment intérieur que l'on ressent à l'idée de quelque faute. Il semble qu'on veuille par-là se délivrer de l'imputation du crime qu'on croit attaché à l'action commise, en éloignant de soi l'objet du crime. Je découvre dans cette manière d'agir, des restes sensibles de la pitié & de l'in-

nocence primitive : restes précieux, que tout le pouvoir arbitraire de la coutume, & la violence du luxe, n'ont pas encore été capables d'étouffer. On me dira que le fondement sur lequel je bâtis est une folie, puisque les personnes sensées ne sont point coupables de ces faiblesses. Je l'avoue : mais puisque ce sentiment procède d'un sentiment réel & inhérent à notre nature, cela suffit pour démontrer que nous sommes nés avec une répugnance à tuer, & par conséquent à manger les Animaux. Il seroit impossible qu'un appétit naturel nous portât constamment à faire nous-mêmes, ou à désirer que les autres fissent des actions que nous avons naturellement en aversion. Il faudroit sans-doute qu'un appétit si contradictoire fût insensé.

Chacun fait que les Chirurgiens sont souvent contraints de faire souffrir cruellement leurs Patients, pour guérir leurs plaies & leurs fractures dangereuses, pour couper des membres, & pour faire d'autres opérations terribles. Plus les cas qu'ils rencontrent sont desespérés & fâcheux, moins les cris & les souffrances de leurs Patients les touchent.

C'est aussi pour cette raison que les Loix d'Angleterre, attentives à la vie des Sujets, ne permettent point aux Chirurgiens d'être un des Jurés pour juger quelqu'un à mort. Elles supposent que l'occupation de ces gens-là est propre à les endurcir, & à éteindre en eux cette tendresse, sans laquelle personne n'est capable de mettre un juste prix à la vie de ses Citoyens. Si nous ne devons point nous embarrasser de tout ce que nous pouvons faire aux Brutes, & si l'on s'imagine qu'il n'y a point de cruauté à les tuer, pourquoi de toutes les Vocations n'y a-t-il que les Bouchers & les Chirurgiens qui soient exclus du nombre des Jurés ?

Je ne presserai aucune des raisons que Pythagore & plusieurs Sages ont alléguées contre la barbarie qu'il y a à manger de la viande, je me suis peut-être déjà trop écarté de mon sujet. Si le Lecteur encore peu satisfait en veut davantage sur cet article, je le prie de lire avec attention la Fable suivante, Mais si déjà ennuié de cette matière, il la méprise, il peut la laisser, & être persuadé qu'il m'obligera également, quelque parti qu'il prenne.

LE MARCHAND & LE LION.

FABLE.

Un MARCHAND Romain, durant la première Guerre Punique avoit fait naufrage sur la Côte d'Afrique. Ce malheureux Maître, accompagné d'un seul Esclave, prit terre avec beaucoup de peine. Occupés l'un & l'autre à chercher du secours, ils furent rencontrés par un Lion d'une grandeur énorme. Ce Lion, issu de la race de ceux que l'illustre Esope a célébrés, favoit non seulement diverses langues, mais il paroissoit de plus parfaitement instruit des affaires humaines. L'Esclave effrayé monta promptement sur un arbre ; mais son Maître, qui ne s'y crut point en sûreté, s'étant rappelé tout ce qu'il avoit entendu dire de la générosité du Lion, vint se prosterner devant lui, avec toutes les marques de la soumission la plus respectueuse.

Le Lion, qui avoit depuis peu apaisé sa faim, lui ordonna de se lever. Cependant, en le laissant dans la crainte d'être dévoré, il l'affura qu'il ne le toucheroit pas, s'il lui alléguoit quelques raisons passables, pour prouver qu'il ne devoit pas être déchiré. Le Marchand obéit. Rassuré par ces lueurs d'espérance, il fit un récit pathétique du naufrage qu'il avoit essuïé. Il crut exciter par-là la pitié du Lion généreux, qu'il louoit en même tems avec beau-

coup d'éloquence. Mais jugeant par la contenance de l'orgueilleux Animal, que la flatterie & les beaux mots feroient peu d'impression sur lui, il s'attacha à des argumens d'une plus grande solidité. Étalant donc avec art l'excellence de la Nature Humaine & de sa capacité, il représenta qu'il n'étoit pas vraisemblable que les Dieux ne l'eussent pas destiné pour un meilleur usage, que pour être dévoré par les Bêtes féroces. Le Lion, à ces mots devenu plus attentif daigna de tems en tems répondre à l'Orateur, jusqu'à ce qu'enfin, ennuyé de ces longs discours, il l'interrompit, & ils eurent entr'eux le Dialogue suivant.

LE LION.

Oh Animal également vain & avide ! Toi qui, conduit par la vanité & par ton avarice, as quitté ton pays natal où tu pouvois trouver abondamment de quoi satisfaire tes besoins naturels, tu parcoures les Mers orageuses, tu grimpes sur les Montagnes dange-reuses pour te procurer le superflu. Quelle est donc l'excellence que ton Espèce a par-dessus la nôtre ? Si les Dieux t'ont donné une supériorité sur toutes les Créatures, pourquoi timide & rampant supplies-tu aujourd'hui un Inférieur ?

LE MARCHAND.

Notre supériorité ne consiste pas dans les forces corporelles, mais dans celles de l'entendement. Les Dieux nous ont donné d'une ame raisonnable, qui quoiqu'invincible est ce que nous avons de meilleur.

LE LION.

Je ne veux rien toucher de ta personne, que ce qui est bon à manger. Mais pourquoi l'estimes-tu tant à cause de cette partie

qui est invifible ?

LE MARCHAND.

Parce qu'elle est immortelle, & qu'elle fera récompensée après la mort pour les actions de cette vie ; & parce que le Juſte jouïra dans les Champs Éliſées, avec les Héros & les Demi-Dieux, d'une félicité & d'une tranquillité éternelle.

LE LION.

Quelle vie as-tu donc menée ?

LE MARCHAND.

J'ai honoré les Dieux, & j'ai tâché d'être utile aux Hommes.

LE LION.

Pourquoi donc crains-tu la mort, ſi tu crois les Dieux auſſi juſtes que tu l'as été ?

LE MARCHAND.

J'ai une Femme & cinq petits Enfans, qui tomberont dans la miſère ſ'ils me perdent.

LE LION.

J'ai deux Lionceaux, qui ſont encore trop jeunes pour trouver le moyen de vivre par eux-mêmes. Preſſés maintenant de la faim, ils doivent actuellement mourrir de miſère, ſi je ne leur apporte rien pour les ſoulager. Tes Enfans ſe tireront bien d'affaire ſans toi ; du-moins ils ne ſeront pas plus malheureux à cet égard

quand je t'aurai mangé, qu'ils l'auroient été si tu étois péri dans le naufrage.

Quant à l'excellence des Espèces, la rareté en a toujours haussé le prix : ce sont-là vos principes. Or pour un million d'Hommes, il y a à peine un Lion. D'ailleurs, il y a peu de sincérité dans la grande vénération que l'Homme affecte d'avoir pour son Espèce. Chacun, il est vrai, prévenu d'un amour-propre insensé, a pour soi-même beaucoup de considération, mais il n'en a que fort peu pour les semblables. C'est une folie que de se glorifier de la tendresse que vous avez pour vos jeunes Enfants, du secours que vous leur donnez, & de la peine longue & excessive que vous prenez pour les élever. C'est une fuite de l'instinct que la Nature vous a imprimé. Or l'expérience apprend que la Nature prévoyante a toujours proportionné la force de cet instinct à l'imbécillité des Petits de chaque Espèce. L'Homme né sujet à un grand nombre de besoins, destitué de tout secours, devoit être plus soigné. Si l'Homme estimoit réellement son Espèce, comment seroit-il possible que souvent dix mille Hommes, & quelquefois cent mille fussent détruits, pour satisfaire le caprice de deux seuls Mortels ? Tous les Hommes de chaque classe méprisent ceux qui leur sont inférieurs. Si vous pouviez pénétrer dans le cœur des Rois & des Princes, vous en trouveriez à peine quelques-uns, qui estimassent autant la plus grande partie de la Multitude qu'ils gouvernent, que la Multitude estime le Bétail qui lui appartient. Sans ce mépris réel que les Monarques ont pour leurs semblables, pourquoi tâcheroient-ils de se faire descendre des Dieux immortels, quoique seulement d'une manière illégitime ? Pourquoi tous les Princes permettroient-ils qu'on s'agenouillât devant eux ? Pourquoi prendroient-ils tant de plaisir à se voir rendre des Honneurs

Divins ? Ne veulent-ils pas infinuer par tout cela, qu'ils font d'une nature plus sublime & plus relevée que leurs Sujets ?

Je suis une Bête féroce, je l'avoue ; mais je soutiens qu'on ne doit donner l'épithète de cruelle qu'aux Créatures qui, par malice ou par insensibilité, éteignent la pitié naturelle qui leur avoit été imprimée. Le Lion né sans compassion fuit l'instinct de sa nature. Les Dieux nous ont ordonné de vivre de notre proie, & de la chair des autres Animaux ; & tandis que nous en pouvons trouver de morts, nous n'allons jamais à la chasse des vivans. L'Homme est le seul qui soit assez méchant, pour se faire de la mort des autres un divertissement barbare. La Nature avoit appris à votre estomac à ne demander que des Végétaux. Mais votre passion violente pour la Variété, & votre fureur insensée pour la Nouveauté, vous ont poussé à détruire les Animaux sans raison & sans nécessité. Vous avez perverti votre nature ; & vos appétits se sont tournés, suivant que votre vanité, votre luxe & vos plaisirs insensés l'ont voulu. Les esprits animaux, & la chaleur intérieure du Lion sont tels, que la fermentation qu'ils causent dans son estomac, est capable de consumer & de dissoudre la peau la plus coriace, les os les plus durs, & par conséquent la chair de tous les Animaux sans exception. Au contraire, votre estomac est si délicat, que sa chaleur foible, & peu agissante, ne peut digérer que les parties les plus tendres des Animaux ; encore faut-il qu'elles aient été auparavant plus de la moitié digérées par le feu artificiel. Malgré tout cela, quel Animal avez-vous épargné pour satisfaire les caprices d'un appétit languissant ? Je l'appelle languissant : Car qu'est-ce que la faim de l'Homme, si on la compare avec celle du Lion ? Votre appétit, lors même qu'il est le plus grand, vous affoiblit ; le mien me rend furieux. Souvent j'ai essayé de modérer la violence de ma

faim avec des racines & des herbes, mais en vain. Rien ne peut absolument l'appaiser que beaucoup de viandes.

Cependant, malgré la violence de notre faim, les Lions ont souvent reconnu des bienfaits qu'ils avoient reçu ; mais l'Homme ingrat & perfide se nourrit de la Brebis, qui l'habille. Que dis-je ! Il n'épargne pas même les Petits, qu'il a sous les foin & en la garde. Vous dites que les Dieux ont fait l'Homme Maître de toutes les autres Créatures. Quelle n'est donc pas la tyrannie de les détruire cruellement par simple délicatesse ? Dites plutôt, Animal volage & timide, que les Dieux vous ont faits pour la Société, & qu'ils ont voulu que des millions d'Hommes, bien unis ensemble, composassent le fort Léviathan. Le Lion, quoique seul, a quelque domination sur les œuvres de la Création. Mais qu'est-ce qu'un Homme ? Ce n'est qu'une très-petite particule, qu'un petit atôme d'une grande Bête ?

La Nature exécute constamment tout ce qu'elle s'est proposée. Ainsi on ne court aucun risque de se tromper, en jugeant de ce que la Nature s'est proposé par les effets qu'elle produit. Si la Nature avoit eu intention que l'Homme entant qu'Homme, & en suite de la supériorité de son Espèce, dominât sur tous les autres Animaux, le Tigre, que dis-je ! la Baleine & l'Aigle obéiroient même à sa voix.

Mais si vous nous surpassez par rapport à l'esprit & à l'entendement, le Lion ne doit-il pas, par déférence pour cette supériorité, suivre les maximes établies parmi les Hommes ? Or rien n'est plus sacré parmi-eux que cette règle, la Raison du plus fort est toujours la meilleure. Des multitudes entières ont conspiré & sont venues à bout de détruire un seul Homme, que les Dieux, à ce qu'elles disoient, leur avoient donné pour Supérieur. Souvent on

a vu un feul ruïner & faire périr toute une multitude, qu'il avoit juré fur les Autels de défendre & de protéger. L'Homme n'a jamais reconnu la fupériorité d'un Être qui n'avoit pas en partage la puiffance. Pourquoi en agirois-je donc autrement ? L'excellence dont je me vante, eft vifible. Tous les Animaux effraïés tremblent à la vue du Lion, & ce n'est point par une terreur panique. Les Dieux m'ont donné de la célérité pour atteindre ma proie & des forces pour vaincre tout ce que j'attrappe. Où eft la Créature qui ait des dents & des griffes, comme moi ? Confidérez l'épaiffeur de ces folides machoires, regardez-en la largeur, & fentez la fermeté de ce cou charnu & robuste. La Bête Fauve la plus légère, le Sanglier le plus féroce, le Cheval le plus vigoureux, & le Taureau le plus furieux, font ma proie. Le Lion parla ainfi, & le Marchand s'évanouït.

Le Lion, à mon avis, a pouffé trop loin fes conféquences. J'avoue cependant qu'on peut nous reprocher notre cruauté. Pour amollir la chair des Animaux mâles, nous prévenons par une opération fort commune, mais fort barbare, la fermeté que leurs tendons & leurs fibres auroient fans cela. Je crois que toute Créature Humaine doit être émue, en réfléchiffant fur les foins cruels avec lesquels on engraiſſe ces Bêtes pour la tué-rie. Peut-on, fans être touché de compaffion, fe repréfenter un Bœuf déjà grand, quoiqu'encore jeune, renverſé & tout étourdi d'une dizaine de grands coups qu'il a reçu de fon Bourreau ? Sa tête armée eft liée avec des cordes contre la terre. On lui fait au gofier une plaie large & profonde. Quel Mortel peut entendre fans compaffion les douloureux mugiffemens, interrompus par le ſang qui coule à grands flots ? Qui peut ouïr les ſoupirs amers qui marquent la violence de ſes angoiffes, & les gémiſſemens profonds qu'il pouſſe ? Voïez fon cœur encore vif palpiter. Jettez les yeux fur ces membres, qui

par de violentes convulsions tremblent & s'agitent. Son sang fumant ruiffèle, les yeux deviennent obscurs & languiffans. Contemplez les débattemens, les abbois, & les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort qu'il ne peut éviter ; mouvemens qui font des marques assurées de la fatalité de la destinée qui approche. Quand une Créature donne des preuves aussi convaincantes, & aussi incontestables des terreurs qu'elle éprouve, des douleurs & des tourmens qu'elle ressent, peut-il y avoir de Sectateur de Descartes si endurci au sang, qui faisi de compassion n'abandonne la ridicule Philosophie de ce vain Raisonneur.

Remarque Q

PAGE 18. LIGNES 15.

L Orsque les Hommes n'ont pas de grands revenus, & qu'ils font en même tems honnêtes, c'est alors seulement qu'ils font œconomes & tempérans. La rance dans la Morale, est cette Vertu qui porte les Hommes à s'abstenir du superflu. Méprisant les moïens pénibles que l'Art a inventé pour procurer l'aïse & le plaisir, ils se contentent de la simplicité naturelle des choses. Modérés dans la jouïssance de ces mêmes objets, leur cœur n'est point agité par la convoitise. La Tempérance ainsi limitée est peut être plus rare que plusieurs ne se l'imaginent. Mais on entend généralement par cette Vertu, une qualité plus commune, & qui consiste à tenir un certain milieu entre la Prodigalité & l'Avarice, en panchant plutôt vers le dernier vice.

Cette prudente œconomie, que quelques-uns appellent ménage, est la méthode la plus certaine que les Particuliers suivent

pour augmenter les richesses de leur Famille. D'où quelques-uns concluent que dans tout païs, soit qu'il soit stérile ou fécond, la même méthode doit toujours produire le même effet sur la Nation en général. On croit, par exemple, que l'Anglois pourroit être beaucoup plus riche qu'il n'est, s'il étoit aussi frugal que quelques-uns de ses Voisins. Je suis persuadé que c'est une erreur. Pour le prouver, je renverrai le Lecteur à ce que j'ai dit sur ce sujet, dans une des Remarques précédentes. J'ajouterai cependant encore ici quelques réflexions.

L'Expérience nous apprend premièrement, que les Hommes diffèrent autant dans leurs inclinations, qu'ils varient dans leurs vues, & dans la manière dont ils apperçoivent les choses. L'un est porté à l'amour des richesses, l'autre à la prodigalité, & un troisième au ménage. Je remarque en second lieu que les Hommes ne se corrigent jamais, ou du moins qu'ils se corrigent très-rarement de leurs passions favorites. Si quelque chose produit du changement dans leurs inclinations naturelles, ce n'est ni la Raison, ni les Préceptes ; mais c'est toujours quelque révolution dans leur état, ou dans leur fortune. Si nous réfléchissons sur ces observations, nous trouverons que pour rendre le général d'une Nation prodigue, il faut que le produit du Païs soit considérable à proportion de ses Habitans ; puisque les choses dont ils sont prodiges, doivent être à bon marché. Rien au contraire n'est plus propre à rendre le général d'une Nation frugal, que si le nécessaire de la vie étoit rare, & par conséquent cher. Que les habiles Politiques fassent donc ce qu'ils trouveront à propos, la prodigalité & la frugalité d'un Peuple en général dépendront, & seront toujours proportionnées, malgré leurs spéculations & leurs soins, à la fertilité & au produit du Païs, au nombre des Habitans, & aux taxes qu'ils doivent paier. Si quelqu'un vouloit réfuter ce que j'ai dit, ils

n'a qu'à prouver par l'Histoire, qu'il y a eu dans le Monde quelque Nation frugale, qui n'étoit pas en même tems pauvre.

Examinons aussi qu'est-ce qui peut aggrandir & enrichir une Nation. Les premiers biens que chaque Société désire, sont un Terroir fertile, un Climat heureux, un Gouvernement doux, & à proportion plus de terrain qu'il n'y a d'Habitans. Ces avantages sont propres à rendre les Citoïens sociables, bons, aimables, honnêtes & sincères. Dans cet état ils peuvent être aussi vertueux que leur nature le permet. Leurs vertus ne feront pas le moindre tort au Public ; ils peuvent donc être aussi heureux qu'il leur plaît. Mais privés des Arts & des Sciences, ils ne peuvent être tranquilles qu'assez longtems que leurs Voisins les laisseront jouir de leur innocent repos. Ils doivent nécessairement être pauvres, ignorans, & presque entièrement dépourvus de ce que nous appelons les douceurs de la vie. Un juste-au-corps simple, une nourriture passable, voilà tout ce que leurs Vertus Cardinales les engageront à se procurer. Des plaisirs indolens, une stupide innocence, voilà ce que vous trouverez parmi eux. Comme vous n'aurez pas à craindre des vices éclatans, aussi ne devez vous pas y chercher des vertus brillantes. Jamais l'Homme ne s'anime avec tant de vigueur, que lorsqu'il est excité par des desirs. Tandis que ses desirs seront tranquilles, & qu'il n'y aura pas quelque objet considérable qui les excite, l'excellence de l'Homme, & sa capacité, demeureront cachées. Sans l'influence des passions cette lourde Machine est semblable à un vaste Moulin dans un moment de calme.

Voulez-vous rendre une Société considérable & puissante ? mettez en jeu les passions de ceux qui la composent. Partagez le terrain, quand même avec leur portion ils n'auroient pas assez pour faire des épargnes ; la possession de ces biens les rendra

avides. Réveillez-les de leur oïfiveté, feulement en les raillant, ou par des louanges ; leur vanité les fera bientôt travailler avec ardeur. Instruits dans le Commerce & dans les Arts, vous leur donnez en même tems de l'envie, de la jaloufie, & de l'émulation. Pour augmenter le nombre des Habitans, érigez diverfes Manufactures, & ne laiffez aucun terrain en friche. Que tous les Peuples, tranquiles poffeffeurs de leurs biens, foient inviolablement défendus contre d'injuftes Agreffeurs, que les privilèges foient égaux pour tous les Particuliers. Ne fouffrez pas que perfonne faffe que ce qui eft légitime, mais furtout qu'il foit permis à chacun de penfer comme il veut. Un Païs où ceux qui travaillent font protégés, où toutes ces maximes font obfervées, toujours fuffifamment peuplé, ne peut manquer d'Habitans auffi longtems qu'il y en aura fur la Terre.

Si vous voulez avoir des Peuples Guerriers & courageux, tournez leur efprit & leurs exercices du côté de la Discipline Militaire ; profitez avec adrefle de leurs allarmes ; flattez leur vanité avec art, & fans vous relâcher jamais.

Voudriez-vous de plus rendre la Nation opulente, favante, & polie ? Aprenez-lui d'abord à commercer avec les Peuples Étrangers, & s'il eft poffible à aller fur Mer. Pour en venir à bout, n'épargnez ni travail, ni induftrie ; qu'aucune difficulté ne vous rebute. Avancer la Navigation, chérir le Marchand, encourager le Négoce dans toutes fes branches, voilà les moïens de rendre une Nation opulente. Là où les Richesses abondent, bientôt les Arts ingénieux & les Sciences y fleuriffent. Par le fecours de ces maximes employées avec adrefle, un Politique habile rendra bientôt une Nation puiffante, fameufe, & floriffante.

Mais fouhaitteriez-vous d'avoir une Société où les règles de la frugalité & de l'honnêteté fussent généralement observées ? le meilleur moïen que la Politique puisse employer pour y réussir, est d'entretenir les Hommes dans leur simplicité naturelle. Ne faites aucun effort pour augmenter le nombre des Habitans. Refferrez-les dans leur País, ne souffrez pas qu'ils aient quelque communication avec les Étrangers, crainte qu'ils ne connoissent le superflu qui y règne. Éloignez-les de tout, ce qui pourroit exciter leurs désirs, empêchez-les de perfectionner leur entendement. L'avarice & le luxe ainsi bannis, les richesses étrangères & les trésors dédaigneront d'aborder dans une terre où l'on ne connoitra pas leur prix, & d'où leurs fidèles adorateurs sont exclus. Là où le Commerce fleurit, la fraude s'y fourre avec les perfides compagnes. Être élevé avec art, & être sincère, sont deux choses incompatibles. À mesure que l'Homme avance en connoissances, & que ses manières se polissent, ses désirs augmentent à proportion, les vices se multiplient de même. Devenu plus ingénieux, l'on apprend le dangereux art de raffiner ses appétits.

Que le Hollandois attribue, tant qu'il voudra, son état présent à la frugalité de ses Ancêtres. La sage politique des premiers Pères de cette puissante République les porta à négliger tout pour avancer le Commerce & faire fleurir la Navigation. Avec une application infatigable ils ont toujours employé les moïens les plus efficaces pour accroître le Négoce en général. Chez eux les Hommes jouissent de la liberté de conscience, privilège le plus sacré que la Raïson possède. Voilà les vraies causes de leur grandeur. Ce morceau de terre, jadis si méprisable, est devenu par cette habile politique une République considérée par les principales Puissances de l'Europe.

Ils n'avoient point été diftingués par leur frugalité, avant que Philippe II Roi d'Efpagne commençat à exercer contr'eux les fureurs d'une tyrannie inouïe. Leurs loix furent foulées aux pieds. Les droits les plus autentiques, & les privilèges de la Nation lui furent enlevés. La conftitution du Gouvernement fut renverfée. D'illuftres Victimes furent condamnées & facrifiées, fans forme juridique de procès, à la haine d'un Prince vindicatif. Les plaintes légitimes & les remontrances refpectueufes étoient punies auffi fèvèrement qu'une injufte réfiftance. On maffacroit ceux qui par une fuite prudente abandonnoient une Patrie défolée. Des Soldats avides de proie pilloient leurs biens. Un Peuple accoutumé pendant une longue fuite de fiècles à un Gouvernement fort doux, ne pouvoit longtems fupporter de telles violences. De tout tems ils avoient joui de privilèges plus confidérables qu'aucune Nation voifine : comment auroient-ils pu porter un joug fi peu accoutumé ? Ils préférèrent donc de périr plutôt les armes à la main, que par celles des cruels Exécuteurs d'un Confeil fanguinaire.

Confidérons d'un côté les forces puiffantes de l'Efpagne, & de l'autre les circonftances fâcheufes dans lefquelles les États réduits à la mifère fe trouvoient. Spectacle étonnant ! Jamais on ne vit deux Puiffances combattre à armes plus inégales. Cependant telle fut la réfolution & le courage de ces généreux Républicains, que fept petites Provinces réunies fe défendirent contre la Nation la plus grande & la mieux difciplinée de l'Europe. Plutôt que de devenir les innocentes victimes de la fureur Efpagnole, ils foutinrent la guerre la plus longue & la plus fanglante dont il foit fait mention dans l'Hiftoire ancienne & moderne. Contens de vivre avec la plus petite partie de leur revenu, ils emploïèrent le refte à se défendre contre ces impitoïables Ennemis. Vivement touchés de ces malheurs, déterminés par les duretés d'une guerre qui dé-

chiroit le fein de la Patrie, on les voit d'abord fe retrancher, & vivre avec une frugalité extraordinaire. Quatre vingts ans s'écoulèrent avant qu'ils viffent finir leurs allarmes ; & pendant ce long intervalle ils ne purent que contracter l'habitude de la frugalité. Mais tout leur art d'économifer, & leurs manières frugales de vivre, ne les auroient jamais mis en état de tenir tête à un Ennemi fi puiffant, fi en même tems ils n'avoient fçu par leur industrie faire fleurir la Navigation en général, & la Pêche en particulier. Par-là ils suppléèrent aux befoins & aux defavantages naturels qu'ils avoient à furmonter.

Le Païs eft fi petit & eft fi peuplé, que les terres ne peuvent pas nourrir la dixième partie des Habitans. À peine trouveriez-vous un pouce de terrain qui ne foit cultivé. La Hollande eft remplie de grandes Rivières ; elle eft plus baffe que la Mer, qui l'inonderoit à chaque marée, ou la submergeroit durant l'hiver, fi cet Élément furieux n'étoit retenu dans fes bornes par de vaftes Dunes, ou par de puiffantes Digues. L'entretien des Dunes, & la réparation des Digues, des Éclufes, des Quais, des Ponts, des Moulins, & des autres chofes dont ils font obligés de fe fervir pour garantir leur Païs d'une inondation générale, leur coute des fommès très-confidérables. Si l'on mettoit un impôt général de quatre fchellings par livre fur tous les biens de terre, cela ne fuffiroit point pour fubvenir à toutes ces dépenses.

Eft-il étonnant qu'un Peuple dans de telles circonftances, chargé outre cela de plus grandes taxes qu'aucune autre Nation, fut obligé d'être économe ? Pourquoi donc ferviroient-ils de modèle aux autres Peuples beaucoup plus riches en eux-mêmes, plus heureufement fitués, & qui outre cela ont, proportion gardée au même nombre d'Habitans, un terrain dix fois plus étendu ?

Nous achetons & nous vendons aux mêmes Lieux, mais on ne peut pas dire que les vues des Hollandois & de l'Anglois soient les mêmes. Aussi l'intérêt & les vues politiques des deux Nations par rapport à l'économie particulière sont fort différentes. Il est de leur intérêt d'être frugaux, & de dépenser peu ; parce que tout leur vient du dehors, excepté le Beurre, le Fromage & le Poisson, dont ils mangent, surtout du poisson, trois fois autant que le même nombre de personnes le fait en Angleterre. Il est de notre intérêt de manger beaucoup de Bœuf & de Mouton, afin de soutenir le Fermier, & d'améliorer davantage notre terrain, qui fournit assez pour notre entretien, & qui produiroit la moitié plus s'il étoit bien cultivé.

Le Hollandois a peut-être plus d'argent comptant, & d'embarquemens que nous ; mais il faut considérer tout cela, comme les outils avec lesquels ils travaillent. C'est ainsi qu'un Voiturier peut avoir plus de Chevaux, qu'un Homme qui a dix fois plus de bien que lui. Un Banquier riche seulement de quinze à seize cens livres sterling, peut avoir en caisse à l'ordinaire plus d'argent, qu'un Gentilhomme qui a deux mille livres sterling de revenu annuel. Celui qui tient trois ou quatre Voitures de louage est à un Seigneur qui tient un Carrosse, ce que le Hollandois est à l'Anglois. Les premiers n'ayant rien chez eux que le Poisson, sont comme les Voituriers, ou ceux qui transportent les Marchandises sur mer pour le reste du Monde, tandis que la base du Commerce des Anglois dépend principalement de leur produit.

Ce qui rend surtout les Hollandois ménagers, c'est la force & la quantité des impôts qu'ils doivent payer, la rareté du terrain, & les autres circonstances qui occasionnent la cherté, des vivres. Une comparaison établira cette remarque. Il y a dans la Province

de Hollande des trésors immenses, le Commerce y fleurit. La terre y est presque d'un aussi grand prix que le fumier, & elle y est généralement très-cultivée. Dans la Gueldre & dans l'Overijssel il y a à peine quelque commerce, & l'argent y est rare. Le terroir y est médiocre, & de vastes bruyères demeurent incultes. Les Habitans de ces Provinces, quoique plus pauvres, sont cependant moins avares & plus hospitaliers que ceux de la Hollande. Quelle est la raison de ce phénomène singulier ? Elle est toute simple. Les taxes sur la plupart des choses sont moins exorbitantes, & il y a plus de terrain à proportion des Habitans. Les plus grands impôts étant en Hollande sur le Manger, le Boire & le Chauffage, c'est aussi sur la bouche que le Hollandois épargne. Mais les meubles dans cette même Province sont plus riches, les habits plus propres que dans les autres.

Ceux qui sont frugaux par principe, le sont également en tout mais le Hollandois économise uniquement sur les choses qui étant d'un usage journalier se consomment d'abord. Ils agissent tout autrement par rapport aux choses qui durent long-tems. Prodiges en Peintures & en Marbres, ils sont extravagans jusques à la folie en Bâtimens & en Jardins. Vous trouverez dans les autres Païs des Palais vastes & superbes, qui appartiennent à des Princes : on ne doit pas les chercher dans une République, où l'égalité est aussi exactement observée que dans celle-ci. Mais dans toute l'Europe vous ne trouverez pas des maisons particulières aussi somptueuses ni aussi magnifiques que le sont une grande quantité des maisons des Marchands, & des autres Habitans d'Amsterdam, & de quelques autres grandes Villes de la Province de Hollande. Aucun Peuple de la Terre ne dépense pour se loger, une aussi grande partie de son bien que les Hollandois.

L'année 1671. & le commencement de 1672. furent des tems critiques pour cette Province. Jamais depuis que la République étoit établie, elle ne s'étoit vüe dans une plus grande extrémité, ni les affaires dans un état plus affreux. Les Observations du Chevalier Guillaume Temple sur les Mœurs & sur le Gouvernement de ces Peuples, ont été faites environ ce tems-là, comme il paroît par différens passages de ses Mémoires. C'est à cet Auteur qu'on doit ce qu'on fait avec quelque certitude de leur économie & de leur constitution dans ce tems-là. Alors le Hollandois étoit encore frugal : mais depuis ce tems de calamité il est arrivé de grands changemens, surtout parmi les Personnes de la première classe, dans leurs équipages, dans leurs repas, & dans toute leur manière de vivre. Le Peuple sur qui le principal fardeau des impôts tombe, est peut-être encore aussi frugal qu'il ait jamais été.

Il y a des personnes qui prétendent que la frugalité de cette Nation ne vient point de la nécessité, mais d'une aversion générale pour le luxe & les vices. Pour prouver ce qu'ils avancent, ils nous représentent leur administration publique, la petitesse des appointemens qu'il donnent à ceux qui servent l'État, la prudence avec laquelle ils marchandent & achètent les provisions de bouche, & les autres choses nécessaires à la vie. Ils n'oublient pas de faire mention des grands soins qu'ils se donnent pour ne s'en pas laisser imposer par ceux qui les servent, & la sévérité dont ils usent envers ceux qui rompent un contract.

Ce qu'on attribue à la vertu & à la probité des Magistrats, est une suite des réglemens étroits concernant l'administration du Trésor Public, & dont la forme admirable de leur Gouvernement ne leur permet pas de s'écarter. La précaution est très-à-propos. Un Honnête Homme peut bien se fier à un autre, s'ils

conviennent de quelque chose mais une Nation entière ne doit jamais se reposer entièrement sur la probité de qui que ce soit ; elle ne doit se fier qu'à une obligation nécessaire. Malheureux est le Peuple dont la prospérité dépend de la vertu & de la conscience des Ministres & des Politiques ! La sûreté de leur constitution sera toujours précaire.

L'État en Hollande tâche de rendre ses Sujets frugaux, non parce que la frugalité est une vertu, mais parce qu'il est de leur intérêt, comme je l'ai fait voir. La vertu est immuable, mais l'intérêt varie. Aussi changent-ils de maximes suivant les occurrences, l'exemple suivant le prouvera clairement.

Dès-que les Vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales sont arrivés, elle paie ceux qui la servent. La plupart de ces gens reçoivent la plus grande partie de ce qu'ils ont gagné durant sept ou huit ans, & quelques-uns dans quinze ou seize années. Ces misérables se trouvent par-là encouragés à dépenser leur argent avec une profusion extraordinaire. La plupart étoient des garnemens quand ils se sont embarqués : sous la garde étroite d'une discipline sévère ils ont été occupés longtems à un travail pénible, sans argent, & parmi des dangers éminens. Si nous considérons tout cela, nous apercevrons sans peine qu'il n'est pas difficile de les rendre prodiges, en les plaçant ainsi tout d'un coup dans l'abondance.

Ils dissipent en peu de tems en Vin, au milieu des Femmes & de la Musique, tous les fruits de leurs travaux, & cela avec autant de goût, que des gens aussi grossiers en sont capables. On tolère ces réjouissances & ces excès de débauche, on leur accorde plus de liberté qu'aux autres, pourvu seulement qu'ils s'abstiennent de faire du mal. Vous les verrez dans quelques Villes la plupart ivres,

& accompagnés de trois ou quatre Nymphes courir les rues en plein jour, précédés d'un violon, dont le son aigre se fait entendre malgré les mugiffemens de cette troupe effrenée. Si même l'argent ne se dépense pas assez vite par ce moïen, ils en trouveront d'autres : ils le jettent quel-quefois par poignées à la Canaille. Toujours également extravagans, tandis qu'ils ont quelque chose de reste, leur folie cesse avec leur argent. C'est pour cela qu'on les appelle les Seigneurs de six semaines. Au bout de ce tems la Compagnie a de nouveaux Vaisseaux prêts à partir. Ces misérables infensés, réduits à la pauvreté, sont obligés de s'engager de nouveau ; & pendant un voïage de long cours, ils ont tout le tems de se repentir à loisir de leur folie.

Tous ces desordres naissent de ce qu'on donne à ces gens, peu accoutumés à avoir de l'argent, leur paie tout à la fois. Stratagème ingénieux, qu'on pratique pour deux raisons. Examinons cette double politique. Si ces Mariniers, déjà endurcis à la température des Climats Chauds, accoutumés à l'air & à une nourriture malfaine, étoient frugaux, ils demeureroient dans leur propre Païs. La Compagnie, toujours obligée d'employer des hommes frais peu propres à leurs affaires, perdrait beaucoup par la mort fréquente de ces nouveaux Matelots. À peine en échappe-t-il la moitié dans quelque place des Indes Orientales qu'ils abordent. Outre les grands frais que cela occasionneroit, ces pertes mettroient le desordre dans les affaires.

En second lieu, ces grandes sommes, si souvent distribuées à ces Mariniers, dépensées avec tant de promptitude dans le Païs, y font circuler l'argent. Par les impôts, & par les excises, la plus grande partie revient dans le Trésor Public.

J'ai deſſein de convaincre les zélés Défenſeurs de la Frugalité Nationale. Je me propoſe de prouver par un autre argument, que ce qu'ils recommandent eſt impraticable. Suppoſons d'abord pour cet effet, que ce que j'ai avancé dans la Remarque (L), au ſujet du Luxe & de la néceſſité pour ſoutenir le Négoce, ſoit peu fondé. Après cette ſuppoſition, examinons ce que produiroit une frugalité générale ſur une Nation telle que l'Angloïſe, ſi le Peuple y étoit obligé, par art & par un ménagement habile, d'être frugal dans toutes les occaſions. Accordons donc que toutes les Perſonnes de la Grande-Bretagne ne conſumeront que quatre cinquièmes de ce qu'ils conſument à préſent, & qu'ils conſerveront par cette économie un cinquième de leur revenu. Je ne parlerai point à préſent de l'influence que cette épargne auroit ſur le Fermier, ſur celui qui trafique en Bétail, & ſur les Propriétaires des Terres. Il eſt impoſſible que le même ouvrage ſe faiſſe, que le même nombre de métiers fleuriffent comme à préſent. Suppoſons le cependant. Il faudra conclure que tous ceux qui travaillent, & que le plus pauvre des Artifans auroient au bout de cinq ans en argent comptant, tout ce qu'ils dépénſent à préſent dans un an ; à moins que la valeur de l'argent ne tombât prodigieufement, ou que les vivres ne devinſſent fort chers. Remarquons en paſſant que cette épargne ſeroit, plus conſidérable, que ce qu'il y a jamais eu d'argent dans le même tems dans la Nation.

Avant que de nous réjouir de cette augmentation conſidérable de richesses, conſidérons l'état où ſeroient toutes ces perſonnes qui travaillent. En raiſonnant par l'expérience, & par ce que nous obſervons tous les jours, jugeons quelle ſeroit la conduite de ces gens dans un tel cas. Chacun fait qu'il y a un grand nombre de Garçons Tifferans, Tailleurs, Ouvriers en Draps, & vingt autres eſpèces d'Artifans, qui auroient bien de la peine à travailler le cin-

quième jour, s'ils pouvoient s'entretenir une semaine entière de ce qu'ils gagnent en quatre jours. Personne n'ignore qu'il y a des milliers d'Ouvriers qui s'exposeront à cinquante inconvénients, défabligeront leurs Maîtres, épargneront sur leur bouche s'endetteront pour avoir le plaisir de se dissiper les jours de Fêtes. Lors donc que les Hommes font voir un panchant si extraordinaire pour la paresse & pour le plaisir, pouvons-nous nous persuader qu'ils travailleront, lorsqu'ils n'y seront pas obligés par une nécessité absolue & pressante ? Nous voyons un Artisan, qui refuse d'aller à l'ouvrage le Lundi, parce qu'il lui reste encore deux shellings de ses gages de la semaine dernière. N'est-il donc pas naturel de penser qu'il n'y iroit jamais, s'il avoit quinze ou vingt guinées dans sa poche ?

Que deviendront à ce compte nos Manufactures ? Si le Marchand a, un envoi de Drap à faire, il doit le faire lui-même. Il ne pourroit pas seulement avoir pour lui aider un seul homme, de douze qui avoient accoutumé de travailler pour lui. Quand même l'inconvénient dont je parle n'auroit lieu que par rapport aux Garçons Cordonniers, je soutiens que dans moins d'un an la moitié des Habitans de Londres seroient obligés d'aller sans fouliers. Si les Particuliers dépensent un cinquième moins que les années précédentes, il y aura un cinquième moins d'argent dans le Commerce ordinaire. Dès-lors il sera plus difficile de paier le travail du Pauvre. Ceux qui ont une grande quantité d'Ouvriers à paier, s'appercevront bientôt de cette diminution d'argent. Le nombre des Pauvres diminuera, dira-t-on ; mais qui fera l'ouvrage ? Ne fait-on pas que dans un Païs où l'on a introduit la propriété, il seroit aussi difficile de vivre sans Pauvres que sans Argent ? La quantité de monnoie qui circule dans un Païs, doit toujours être proportionnée au nombre des mains qui y sont employées, & les

gages des Ouvriers doivent être proportionnés au prix des denrées. D'où l'on peut conclure que tout ce qui procure l'abondance rend les Ouvriers, à bon marché, fi du moins le Pauvre est bien ménagé. Comme on doit simplement les empêcher de mourir de faim, aussi l'on ne doit leur donner que ce qu'il faut pour leur entretien, ou au moins rien qui méritât d'être épargné. Si par une industrie extraordinaire, & en épargnant sur leur bouche, quelques-uns d'entre ceux de la plus basse classe s'élèvent eux-mêmes au-dessus de leur condition, personne ne doit les en empêcher. Que dis-je ? Il est même incontestable que la frugalité est la voie la plus sage que puisse suivre chaque Particulier & chaque Famille. Il seroit aussi de l'intérêt de toutes les riches Nations, que la plus grande partie des Pauvres fussent presque toujours actifs, & qu'ils dépensassent, encore continuellement ce qu'ils gagnent.

Tous les Hommes, comme le remarque fort bien le Chevalier Guillaume Temple, sont plus portés à l'aïse & au plaisir, qu'au travail. Il faut pour leur donner de l'activité, qu'ils soient mis en mouvement par la vanité, ou par l'avarice vices qui pour l'ordinaire n'ont que très-peu d'influence sur ceux qui gagnent leur vie par leur travail journalier. Rien ne peut ainsi les éguillonner à travailler pour les autres, que leurs besoins. Il est donc de la prudence de les soulager ; mais ce seroit une folie que de les guérir. Faire en sorte que l'Ouvrier n'ait jamais qu'une médiocre quantité d'argent, c'est l'unique moyen de le rendre industrieux. Trop peu d'argent pourroit décourager certains tempérammens, & en desespérer d'autres ; mais trop rendroit les Ouvriers paresseux & insolens.

L'on se moqueroit d'une personne, qui soutiendrait que trop de richesses peuvent ruiner une Nation. Tel a cependant été le destin

de l'Espagne. C'est à cette cause que le savant Don Diégo Savédra attribue la ruine de la Patrie. Dans les siècles précédens, les Fruits de la terre avoient rendu l'Espagne un Païs si riche, que Louis XI. Roi de France, étonné de la splendeur qui régnoit à la Cour de Tolède, dit qu'il n'avoit jamais rien vu dans ses voyages, ni en Europe, ni en Asie, qui fût comparable à cette magnificence. Ce Prince avoit cependant parcouru toutes les Provinces de la Terre Sainte. Dans le Roïaume de Castille, si nous en croïons quelques Auteurs, on vit se rendre de toutes les parties du Monde cent mille Fantaffins, dix mille Cavaliers, & soixante mille Chariots de bagage, qui étoient destinés pour la Guerre Sainte. Alphonse III entretenoit tout cela à ses propres frais, païant chaque jour les Soldats, les Officiers, & les Princes, chacun suivant son rang & sa dignité. Si nous descendons à des Siècles moins éloignés du nôtre, nous trouverons que sous le règne de Ferdinand & d'Isabelle, qui fournirent aux frais des voyages de Colomb & même quelque tems après l'Espagne étoit encore un Païs fertile. Le Commerce & les Manufactures y fleurissoient. Ce Roïaume étoit célèbre par les Savans & par les Gens industrieux qu'il produisoit. Aussitôt que ces immenses trésors acquis par un bonheur & par une cruauté qui jusques-alors n'avoient point eu d'exemple, puisque par la propre confession des Espagnols, cette prospérité avoit coûté la vie de vingt millions d'Indiens ; aussitôt, dis-je, que cet Océan de trésors vint à rouler sur ce Peuple, il renversa leur jugement, & dissipa leur industrie. Le Fermier abandonna sa charrue, l'Artisan ses outils, le Marchand son comptoir. Chacun méprisant le travail, ne pensoit qu'à se divertir, & à vivre en Gentilhomme. Persuadés qu'ils pouvoient avec raison s'estimer plus que tous leurs Voisins, rien ne pouvoit remplir leurs desirs que la conquête du Monde entier. De-là il est arrivé que d'autres

Nations leur ont fourni ce que leur paresse & leur vanité ne leur permettoient pas de fabriquer. Des-qu'on vit que malgré toutes les défenses que le Gouvernement faisoit contre le transport de l'Or & de l'Argent en lingots, l'Espagnol se défaisoit volontiers de son argent, & qu'il l'apportoît lui-même à bord des Navires au risque de la vie ; dès-lors, dis-je, tout le monde à l'envi travailla pour l'Espagne. Chaque année l'argent fut divisé & dispersé dans les Païs de Commerce. Par-là tout devint plus cher, toutes les Nations se rendirent industrieuses. L'Espagnol seul, depuis ses puissantes acquisitions, attendoit mollement assis, & les bras croisés, avec une impatiente inquiétude l'arrivée des denrées & des marchandises étrangères, & de l'argent pour païer aux autres Peuples ce qu'il avoit déjà consommé. L'abondance d'argent, les Colonies fréquentes envoiées dehors, & d'autres pratiques tout aussi mauvaises, ont ainsi été la cause de la décadence de ce Royaume. L'Espagne, Païs fertile & bien peuplé, avec tous ses titres pompeux & ses riches possessions, est devenue un simple passage stérile & dépeuplé de l'or & de l'argent, qui venant d'Amérique va s'arrêter dans les autres parties du Monde. La Nation jadis riche, industrieuse, diligente & active, est devenue lâche, paresseuse, vaine & pauvre. Je n'en dirai pas davantage sur l'Espagne.

L'argent peut être appelé le produit du Portugal. Cependant la figure que fait ce Royaume avec tout son or, n'est pas extrêmement digne d'envie. Le grand art donc de rendre une Nation heureuse & florissante, c'est de faire en sorte que tout le monde puisse être employé à quelque travail. Pour y réussir, le premier soin du Gouvernement doit être d'avancer toutes sortes de Sciences, d'Arts, de Manufactures & de Métiers. Le second soin doit être d'avancer la Pêche & l'Agriculture dans toutes ses branches, en

forte que la Terre soit forcée à produire. Par la première maxime on attirera une grande multitude d'Habitans, par la seconde on trouvera moïen de les entretenir.

C'est de cette sage politique qu'on doit attendre la grandeur & la félicité d'une Nation, & non pas des réglemens contre la Prodigalité, ou contre l'Avarice : passions qui auront toujours lieu, suivant les circonstances où se trouveront les Hommes. Que la valeur de l'Or ou de l'Argent hausse ou baisse, toujours l'agrément, le bonheur de toutes les Sociétés dépendront de l'abondance des productions de la Terre, & du travail du Peuple. Ces deux choses jointes ensemble font un trésor plus assuré, plus réel & plus inépuisable, que tout l'Or du Brésil, ou l'Argent du Potosi.

Remarque R

PAGE 19. LIGNES 11. 12.

L'Honneur dans son sens figuré est une chimère sans réalité, qui doit sa naissance aux Moralistes & aux Politiques. Il signifie un certain principe de Vertu indépendant de la Religion, qui retient certaines personnes, ou qui les lie dans leurs devoirs, & dans leurs engagements. Un Sujet, par exemple, conspire avec d'autres de faire mourir le Roi. S'il est Homme d'honneur, il est obligé d'achever ce qu'il a commencé. Si ébranlé par les remords, ou par son bon caractère, il tremble de l'énormité de son projet, & que découvrant le complot il accuse ses complices, alors il perd son honneur, au moins dans l'esprit de ceux du parti qu'il a quitté.

L'excellence de ce principe confiste en ce que le Vulgaire, en est peu susceptible, & qu'il se trouve uniquement dans les Personnes de la plus haute distinction. C'est à peu près comme l'on trouve quelques Oranges qui ont des pepins, & d'autres qui en manquent, quoiqu'extérieurement ces fruits soient les mêmes. Dans les Familles de la première distinction, l'Honneur semblable à la Goute est généralement regardé comme héréditaire. Tous les Enfans des Grands Seigneurs naissent aussi avec ce principe. Certaines Personnes, qui n'ont jamais éprouvé ce sentiment, peuvent l'acquérir par la conversation du Beau Monde, & par la Lecture, surtout par celle des Romans. D'autres le sentent naître à l'idée d'un avancement. Mais rien n'est plus propre à le faire croître qu'une Épée. On a vu des personnes métamorphosées dans l'espace de vingt-quatre heures, pour avoir porté la première fois cette arme si honorable.

Tout Homme d'honneur ne doit rien négliger pour conserver & pour augmenter ce principe. Il y doit tout subordonner, les emplois, les biens. Que dis-je ? Il ne doit même faire aucun cas de la vie, quand il s'agit de son honneur. Aussi quelque humilité que lui aura inspiré une bonne éducation il peut s'estimer infiniment, comme possesseur de cet invisible ornement.

L'unique moyen de conserver ce principe, c'est de vivre conformément aux règles de l'Honneur : loix respectables, & qu'on doit suivre inviolablement. L'Homme d'honneur est toujours obligé d'être fidèle à sa parole, de préférer l'intérêt public au sien propre. Il ne doit jamais ni mentir, ni frauder, ni tromper. Il ne lui est pas permis d'endurer aucun Affront : terme d'art, qui désigne toute action faite à dessein d'avilir celui qui en est l'objet.

Les Anciens Chevaliers, sectateurs de ce sacré principe, dont je compte que Don Quichotte a été le dernier dans l'Histoire, observoient très scrupuleusement toutes ces loix, & un beaucoup plus grand nombre encore. Les Modernes paroissent être plus relâchés. Ils ont à la vérité une profonde vénération pour les articles dont je viens de parler, mais ils négligent les autres. Aujourd'hui, si l'on se conforme seulement au petit nombre de maximes d'Honneur que j'ai indiqué, il est certain qu'on passera par dessus toutes les fautes qu'on pourroit faire sur d'autres sujets.

Un Homme d'honneur est toujours regardé comme une Personne distinguée par son impartialité, par son bon-sens, & par sa bonne conduite. Jamais on n'entendit dire d'un Homme d'honneur, qu'il fut un fou. C'est aussi pour cette raison qu'il n'a que faire des loix qui le lient. Toujours on lui permet d'être juge dans sa propre cause. Si on lui fait le moindre tort, ou à ses Amis, à ses Parens, à ses Domestiques, à son Chien, ou à quelque autre chose qu'il ait trouvé bon de prendre sous son honorable protection ; d'abord il doit demander satisfaction. Si le tort est mis au rang des Affronts, & que celui qui l'a fait, soit aussi un Homme d'honneur, il faut nécessairement se battre. Il est donc évident que l'Homme d'honneur doit être courageux, sans quoi son honneur seroit une épée sans pointe. Examinons donc en quoi le courage consiste. Voïons si c'est, comme bien des gens le prétendent, quelque qualité réelle & distincte de toute autre, que les personnes valeureuses ont dans leur nature ; ou si ce n'est rien de semblable.

Il n'est rien sur la Terre de si généralement sincère que l'Amour que toutes les Créatures qui sont capables de ce sentiment, se portent à elles-mêmes. Comme tout Amour renferme

nécessairement de tendres soins pour la conservation de ce qui en est l'objet, ainsi rien n'est plus sincère dans toutes les Créatures que la volonté, le désir, & les efforts qu'elles font pour leur propre conservation. C'est une loi de la Nature, qui oblige les Créatures à n'avoir d'autres appétits, ou d'autres passions, que celles qui tendent, soit directement, soit indirectement, à la conservation d'elles-mêmes, ou de leur espèce.

Les moyens que la Nature emploie pour obliger les Créatures à agir vigoureusement pour leur propre conservation, sont entés sur elles-mêmes. Dans l'Homme on appelle ces moyens désirs. Ce sont eux qui le poussent à demander ce qu'il croit qui le conservera, ou qui lui fera plaisir. Ce sont les désirs qui lui commandent d'éviter ce qu'il s'imagine pouvoir lui faire de la peine, ou du mal, ou le détruire. Ces désirs, ou ces passions, ont toutes des symptômes différens, par où elles se manifestent à ceux qu'elles troublent. Suivant la diversité des émotions que ces passions causent au dedans de nous, elles ont reçu différentes dénominations. J'ai eu occasion de faire sentir cette vérité à l'égard de la Vanité & de la Honte.

La passion qui s'élève chez nous, lorsque nous appréhendons qu'il ne nous survienne quelque malheur, s'appelle Crainte. Le trouble que cette passion excite est plus ou moins violent, non pas toujours à proportion du danger que nous courons, mais à proportion de l'appréhension que nous avons, soit que le malheur soit réel, soit qu'il soit imaginaire. Notre crainte étant donc toujours proportionnée à l'appréhension que nous avons du danger, il s'enfuit qu'aussi longtems que cette appréhension dure, on ne peut non plus se défaire de la crainte, que l'on ne pourroit s'arracher une jambe ou un bras. Nous sommes quelque-fois saisis

d'une fraïeur si subite & si grande, qu'elle nous prive de l'usage de la raison, & de tout sentiment. Le danger fini, il ne nous reste aucune idée de l'appréhension que nous avons ressentie. Le seul événement peut nous en convaincre : puisqu'il auroit été absolument impossible que nous eussions été épouvantés, si nous n'avions pas craint qu'il ne nous arrivât quelque mal.

On croit assez communément qu'on peut vaincre cette appréhension par le secours de la Raison. J'avoue que je ne suis point de ce sentiment. Les personnes qui ont été épouvantées vous diront, qu'elles se sont rendues maîtresses de leur appréhension, aussi tôt qu'elles sont rentrées en elles-mêmes c'est-à-dire dès-qu'elles ont fait usage de leur raison. Mais ce n'est point-là une victoire car dans l'épouvante qu'ils ont eu, le danger étoit ou entièrement imaginaire, ou il étoit passé dans le tems qu'ils ont pu faire usage de leur raison. Si donc après l'examen & la réflexion, ils ont découvert qu'ils ne couroient aucun risque, il n'est pas étonnant qu'ils aient quitté leur première crainte. Mais quand le danger subsiste, que l'on essaie seulement de faire usage de la raison, & l'on trouvera qu'elle peut servir tout au plus à examiner la grandeur & la réalité du péril. Si l'on trouve par la réflexion qu'il est moindre que l'on ne l'avoit d'abord cru, l'appréhension diminuera à proportion : mais si le danger se trouvoit réel, & tel dans toutes les circonstances qu'on l'a cru avant la réflexion, alors la Raison, bien loin de diminuer cette appréhension, l'augmentera plutôt.

Pendant que cette crainte dure, aucune Créature n'est capable d'attaquer un Ennemi. Cependant nous voyons tous les jours les Brutes se battre avec obstination, & se déchirer l'une l'autre jusques à la mort. Il faut donc que quelqu'autre passion plus vio-

lente s'élève. Il n'y a que ce moïen qui soit capable de surmonter cette crainte. La Colère opposée à la crainte est la plus propre à cet effet. Afin de remonter jusques à la source, je demande permission au Lecteur pour une nouvelle digression.

Nulle Créature, je parle des Animaux les plus parfaits, ne peut subsister sans nourriture. Aucune de leur espèce ne peut se perpétuer pendant longtems, si les jeunes ne viennent prendre la place des vieux, que la mort enlève. Aussi le premier & le plus violent appétit que la Nature leur ait donné, est celui de la faim, le second est celui de la concupiscence. Celui-ci les porte à procréer, comme l'autre leur ordonne de manger.

Remarquons maintenant que la Colère est cette passion qui s'élève dans notre cœur, quand nos desirs sont troublés ou traversés. Cette passion anime le corps, & rassemble les forces des Créatures : ainsi elle leur a été donnée, afin qu'animées, & devenues plus vigoureuses par ce moïen, elles fassent de plus grands efforts pour éloigner, pour surmonter, ou pour détruire tout ce qui pourroit les empêcher de se conserver elles-mêmes. Rien ne met plus aisément en colère les Brutes, que la faim & la concupiscence ; à moins qu'elles-mêmes, ou ce qu'elles aiment, ou leur liberté, ne soient menacés ou attaqués. C'est ce qui les rend encore plus féroces. Les Appétits des Animaux sont actuellement traversés, dès-qu'ils n'ont pas ce qu'ils désirent, quoiqu'avec moins de violence que si on les empêchoit de jouir de ce qu'ils voient. Une réflexion fort connue, mettra ce que j'ai dit dans un plus grand jour.

Toutes les Créatures qui habitent la Terre vivent de ses fruits, ou de son produit, ou de la chair des autres Animaux, qui sont ses camarades. Aussi la Nature a-t-elle armé les Animaux de Proie de

griffes & de forces, pour vaincre & déchirer en pièces ceux qu'elle a destinés à leur nourriture. Elle leur a donné encore un appétit plus vif, qu'à ceux qui se nourrissent d'herbes, ou des autres productions de la Terre. Si la Vache aimoit la chair du Mouton autant qu'elle aime aujourd'hui l'herbe, privée comme elle est de griffes & de ferres, n'ayant qu'un rang de dents sur le devant d'une égale longueur, bientôt, quoiqu'au milieu d'un troupeau de Brebis, elle feroit morte de faim.

J'ai dit en second lieu que les Animaux de Proie avoient un appétit plus violent. Si l'expérience ne nous l'apprenoit pas, un raisonnement fort simple pourroit nous en convaincre. Il est très-probable en premier lieu que la faim, qui engage une Créature à se fatiguer, à se harasser, & à courir de grands dangers pour chaque morceau qu'elle mange, doit être plus vive, que celle qui ordonne aux autres de manger ce qu'elles ont devant elles, & qu'elles peuvent se procurer en se baissant. On doit considérer en second lieu, que la même Nature, qui par un instinct admirable apprend à ces Animaux voraces à demander, à suivre à la piste, à découvrir les autres qui sont pour eux une bonne nourriture, a aussi donné à ces derniers un instinct qui les instruit à éviter, se cacher & à s'enfuir de celles qui vont à leur chasse. Par conséquent les Animaux de Proie, quoiqu'ils puissent manger pour long-tems à la fois, ont cependant plus souvent le ventre vuide, que ceux dont la nourriture ne s'envole jamais, & ne peut pas leur résister. C'est ainsi que l'appétit des premiers se perpétue & s'augmente, & que comme un feu permanent il les entretient toujours en colère.

Les Taureaux, & les Coqs ne sont, ni des Animaux de Proie, ni extrêmement voraces. On me demandera donc qu'est-ce qui peut enflammer leur courroux, qui est assez violent pour les porter

quelque-fois à se battre jusqu'à la mort. La réponse est facile ce sont les délirs de la concupiscence, qui produisent cette fureur. Ces Animaux, dont la rage procède de la faim, mâles ou femelles, attaquent tout ce dont ils peuvent se rendre maîtres, & se battent contre tout avec le même acharnement. Les Animaux, dont la fureur est provoquée par la Chaleur Vénérienne, étant généralement des mâles, ils s'animent principalement contre les mâles de leur espèce. Ces Animaux peuvent faire du mal aux autres par hazard, ou par quelqu'autre cause ; mais les principaux objets de leur haine sont leurs rivaux. C'est contre eux seulement qu'ils exercent leurs forces, & qu'ils font remarquer leurs prouesses. Nous volons encore dans toutes ces Créatures, dont le mâle est capable de satisfaire plusieurs femelles, une supériorité exprimée par la Nature, dans la figure, dans les traits, de même que dans la férocité : marques que nous n'apercevons point dans d'autres espèces, où le male se contente d'une ou de deux femelles.

Les Chiens, quoique devenus Animaux Domestiques, sont naturellement rapaces ; & ceux qui se battent, carnassiers comme ils sont deviendroient bientôt Animaux de Proie, s'ils n'étoient nourris auprès de nous. Les observations qu'on peut faire là-dessus, sont des preuves suffisantes de tout ce que j'ai avancé jusqu'ici. Si un Animal d'une espèce portée à se battre, & par conséquent vorace, tant mâles que femelles, est attaché à quelque chose, il souffrira plutôt qu'on le tue que de lâcher prise. Comme la femelle est communément la plus chaude, aussi n'y a-t-il d'autre différence dans leur figure, que celle qui distingue les Sexes, & la femelle est plus féroce. Le Taureau, animal terrible lorsqu'on conserve ses forces, deviendra en peu aussi doux qu'une Vache, si on le laisse roder parmi un troupeau d'une vingtaine de femelles. Une douzaine de Poules gâteront bientôt le meilleur

Coq de combat de toute l'Angleterre. Les Cerfs de cinq ans, & les Bêtes Fauves, sont regardés comme des créatures chastes & timides. Ils le sont en effet presque toute l'année, excepté dans le tems qu'ils sont en rut. Alors, devenus subitement hardis jusques à l'admiration, ils portent souvent des coups à ceux qui les gardent.

Par ce qui se passe en nous-mêmes, on peut presque démontrer que l'influence de ces deux principaux appétits, je veux dire la faim & la concupiscence, sur le tempéramment des Animaux, n'est pas si bizarre que quelques personnes peuvent se l'imaginer. Quoique notre faim soit infiniment moins violente que celle des Loups & des autres Animaux rapaces, nous voyons cependant que les Personnes en santé, & qui ont bon appétit, se mettent très-facilement en colère & de mauvaise humeur pour des bagatelles, lors seulement qu'on les fait attendre pour manger au-delà de l'heure ordinaire. De même la concupiscence n'est pas à beaucoup près aussi véhémente dans l'Homme, que dans les Taureaux, & en d'autres Animaux plus robustes. Cependant rien ne provoque davantage la colère des Hommes & des Femmes, que ce qui traverse leur amour. Les plus timides, & les plus délicatement élevés de l'un & l'autre Sexe, ont souvent méprisé les plus grands dangers, & ont foulé aux pieds les plus puissantes considérations pour détruire un Rival.

Jusques-ici j'ai tâché de démontrer qu'aucun Animal ne peut, ni attaquer, se défendre, pendant que la peur dure que cette crainte ne peut être surmonté que par une autre passion, & qu'il n'y a point de passion plus contraire à la peur & plus propre à la vaincre, que la colère. J'ai fait voir qu'en s'opposant à la faim à la concupiscence, on doit exciter la colère. J'ai prouvé enfin que le

panchant de toutes les Brutes à la colère & à se battre opiniâtrément, dépend en général de la violence de l'un ou l'autre de ces appétits, ou de tous les deux ensemble. D'où il suit que ce que nous appellons valeur ou courage naturel, n'est autre chose que l'effet de la colère ; & que tous les Animaux féroces doivent être, ou fort rapaces, ou fort lascifs, s'ils ne sont pas tous les deux ensemble.

Appliquons présentement cette règle à notre Espèce. On peut conclure de la délicatesse de la peau de l'Homme, & du grand soin qu'il faut pendant plusieurs années pour l'élever, de la figure de ses mâchoires, de l'égalité de ses dents, de la largeur de ses ongles, & du peu d'épaisseur de l'un & de l'autre, qu'il n'est pas probable que la Nature l'ait destiné pour vivre de rapine. Aussi voyons-nous que sa faim n'est pas si vorace que celle des Bêtes Féroces ; & que les mouvemens de sa concupiscence ne sont pas aussi violens que ceux qu'on remarque dans les autres Animaux. Industriel comme il est pour suppléer à ses besoins, il ne peut avoir des appétits perpétuels qui soient capables de foment continuellement sa colère. D'où il suit que l'Homme doit être un Animal timide.

Ce que je dis de cette timidité de l'Homme, doit être uniquement entendu dans le simple état de Nature ; car si nous le considérons comme Membre de la Société, & comme un Animal à qui on a donné de l'éducation, nous le trouverons une autre Créature. Alors la Vanité, l'Envie, l'Avarice & l'Ambition venant à se développer, il est comme réveillé de son indolence & de sa stupidité naturelle. À mesure qu'il avance en connoissances, ses desirs augmentent, & par-là même ses besoins & ses appétits se multiplient. D'où il suit nécessairement qu'il sera souvent traversé dans ses

poursuites, & qu'il doit rencontrer un beaucoup plus grand nombre d'obstacles, qu'il n'en auroit trouvé sans cela ; obstacles qui doivent nécessairement exciter la colère. Aussi l'Homme deviendrait-il en peu de tems, si on le laissoit faire, l'Animal le plus méchant & le plus malfaisant de toutes les Créatures. Dès-que le sentant le plus fort, il n'auroit rien à craindre de la part de son Adversaire qui l'auroit irrité, rien ne seroit capable de le retenir dans les règles de la modération.

C'est aussi pour cette raison que dans tous les Gouvernemens on s'est principalement appliqué à reprimer par différentes punitions la colère de l'Homme, lors du-moins que se manifestant au dehors elle faisoit du mal au Prochain. C'est en augmentant les craintes, que les habiles Politiques ont prévenu le mal que la colère pourroit produire. On n'a donc qu'à exécuter ponctuellement les diverses loix qui ont été faites pour empêcher l'Homme de se servir de tout son pouvoir. La conservation de soi-même lui apprendra nécessairement à être paisible. Et comme chacun doit faire en sorte qu'il soit aussi peu troublé qu'il est possible, on aura soin d'augmenter & d'accroître continuellement les craintes, à mesure qu'il avance en expérience, en connoissance & en pénétration. Concluons de ce que je viens de dire, que la colère ne pouvant être que très-ordinaire dans la Société, il est à propos de s'appliquer à en prévenir les mauvaises suites, en augmentant dans la même proportion les craintes des Hommes. C'est ainsi qu'on leur apprendra en peu de tems à détruire une passion moins dangereuse, & à faire servir à la conservation de soi-même, un principe opposé à la colère, qui lui avoit été donné dans ce même dessein, aussi bien que les autres passions.

La crainte est de toutes les passions des Hommes, celle qui contribue le plus à la tranquillité de la Société. Plus vous augmenterez cette passion, plus ils seront aisés à gouverner. Quelque utile que puisse être la colère à l'Homme dans l'état de simple Nature, il n'en a cependant plus besoin dès-qu'il vit en Société. Mais la Nature, qui est uniforme dans la formation des Animaux, produit toutes les Créatures semblables à celles qui les engendrent & qui les portent, proportionnées à la place où elle les forme, & aux diverses influences du dehors. De-là vient que tous les Hommes sont susceptibles de colère, soit qu'ils soient nés à la Cour ou dans les Forêts. Quand cette passion surmonte toute crainte, comme l'on en voit des exemples parmi les Personnes de tout ordre, c'est alors seulement que l'on a véritablement du courage, & que l'on se battra aussi hardiment qu'un Lion, ou qu'un Tigre. Je tâcherai donc de prouver, que tout ce qu'on appelle courage dans l'Homme lorsqu'il n'est pas en colère, est dû à l'art, & qu'il ne mérite pas le nom de courage.

Un bon Gouvernement peut toujours tenir l'intérieur de la Société tranquille, mais personne ne peut se promettre de maintenir au dehors une paix qui ne soit jamais interrompue. Les circonstances peuvent se présenter, qu'il fera utile d'étendre plus loin ses limites, & d'augmenter son territoire. Des Ennemis peuvent envahir nos possessions, lorsqu'on s'y attend le moins. Il peut arriver en un mot des choses, qui engageront l'État à entreprendre une guerre. Quelque civilisés que les Hommes puissent être, ils n'oublient jamais que la force doit l'emporter sur le droit. Les Politiques doivent donc pour cette raison modérer les soins qu'ils doivent prendre pour détruire la colère, & pour diminuer la force de quelques-unes des craintes dont l'Homme est susceptible. Ils ne doivent rien négliger pour lui persuader que tout ce qu'on lui

dit de la barbarie qu'il y a à tuer ses Semblables, cesse dès-que ses semblables sont Ennemis du Public, & que ses Adverfaires ne sont ni si bons, ni si puissans que lui. Toutes ces idées bien ménagées engageront le plus souvent au combat les plus hardis, les plus querelleux, & les plus méchans. Si cependant ces Personnes n'étoient pas ornées de meilleures qualités, je ne voudrois pas répondre de la manière dont elles se conduiroient dans une bataille. Mais si une fois vous pouvez leur faire mépriser leurs Ennemis, & exciter leur colère, j'ose bien promettre que pendant qu'elle durera, ils se battront avec plus d'opiniâtreté qu'aucunes Troupes disciplinées. Mais s'il arrivoit quelque chose d'imprévu, comme un grand bruit, une tempête, ou quel qu'accident étrange, qui parut les menacer, la peur les fairoit, la colère les abandonneroit, & ils prendroient infailliblement la fuite.

Le Courage naturel, fuite de la colère, doit donc perdre beaucoup son crédit auprès des gens qui ne s'en laissent pas imposer si aisément. En premier lieu, ceux qui ont senti les premiers efforts de l'Ennemi, ne veulent pas toujours croire ce qu'on leur dit pour le ravilir, & souvent on ne peut pas les mettre aisément en colère. En second lieu, la Colère, qui consiste dans une ébullition des esprits animaux, n'est pas une passion de longue durée, *Ira furor brevis est*. Si donc les Ennemis soutiennent le premier choc de ces Soldats furieux, ils remportent ordinairement la victoire. En troisième lieu, aussi long-tems que les gens sont en colère, tout conseil & toute discipline leur deviennent inutiles. On ne peut jamais les engager à user d'art & de conduite dans la manière dont ils livrent le combat. La colère, sans laquelle nul Animal n'a de courage naturel, est donc absolument inutile dans la Guerre, où l'on doit employer les stratagèmes & les règles de l'art. Aussi les

Politiques ont-ils été obligés de chercher quelque chose, qui a son défaut puisse porter les Hommes à se battre.

Quiconque a dessein de civiliser les Hommes, & d'en former un Corps Politique, doit parfaitement connoître toutes leurs passions & tous leurs desirs, aussi bien que la force & la faiblesse de leur constitution. Il doit aussi savoir, comment il s'y faut prendre pour tourner leurs plus grandes faiblesses à l'avantage du Public. Dans les Recherches que j'ai faites sur l'Origine de la Vertu Morale verra avec quelle facilité les Hommes sont portés à croire ce qu'on dit à leur louange. Si donc un Législateur, ou un Politique, pour qui ils ont une grande vénération, leur disoit.

Les Hommes ont pour l'ordinaire un principe intérieur de valeur, distinct de la colère, ou de quelque autre passion, qui leur fait mépriser le péril & envisager la mort, même avec intrépidité. S'il ajoutoit, que ceux qui ont une plus forte dose de valeur, sont considérés comme les plus estimables de leur Espèce » ; il est très-probable, vu ce qui a été dit, que la plupart des Hommes le croiroient, quoi-qu'ils ne sentissent rien de ce principe. Les plus vains, sensibles à cette flatterie, & peu accoutumés d'ailleurs à distinguer les passions, pourroient s'imaginer qu'ils se sentent enflammés par ce principe, en confondant les mouvemens de leur vanité avec le vrai courage. Si seulement de dix Personnes il y en a une à qui l'on puisse persuader de déclarer ouvertement qu'elle est ornée de ce principe, & de le défendre contre tous les Contredifans, bien-tôt on verra la moitié du Genre Humain assurer la même chose. Quiconque a une fois fait cet aveu, est comme lié. Le Politique n'a qu'à prendre tous les soins imaginables pour flatter la vanité de Ces Braves, qui se vantent de leur valeur, & qui offrent de la défendre contre tout venant. La même vanité qui les a porté

à estimer la réalité de ce principe, les obligera à l'avenir de défendre ce qu'ils ont avancé, jusques à ce que la crainte de découvrir ce qui se passe véritablement dans leur cœur, vienne enfin à être si grande, qu'elle surpasse même la crainte de la mort. Travaillez seulement à augmenter la vanité de l'Homme, & vous verrez constamment la crainte de la honte croître à proportion. La raison en est évidente. Plus le cas que l'Homme fait de lui-même est grand, plus aussi il prendra de peine, & se donnera de mouvement pour éviter la honte.

Le grand art donc pour rendre l'Homme courageux, c'est de le persuader qu'il possède ce principe d'intérieure valeur, & de lui inspirer ensuite autant d'horreur pour la honte, que la Nature lui en a donné pour la mort. Ce que je dis ici n'est point un paradoxe, puisque l'Homicide de soi-même démontre évidemment qu'il y a certaines choses pour lesquelles l'Homme a, ou peut avoir une aversion plus forte qu'il n'en ressent pour la mort. Car celui qui se donne volontairement la mort, doit l'envisager comme moins terrible que ce qu'il se propose d'éviter par là. Il n'importe que le mal soit présent ou avenir, qu'il soit réel ou imaginaire. Toujours il est vrai de dire, que personne ne se fera mourir de propos délibéré, que pour éviter quelque malheur qu'il croit plus grand que la mort.

Lucrèce soutint vigoureusement toutes les attaques de son Ravisseur, lors même qu'il ôtoit menacer ses jours : preuve évidente qu'elle préféroit sa vertu à la vie. Mais lorsqu'il la menace de couvrir sa réputation d'une infamie éternelle, elle se rendit de bonne foi, & se fit ensuite mourir elle-même : marque certaine qu'elle estimoit sa vertu moins que sa gloire, & sa vie moins que l'un & l'autre. La crainte de la mort ne la fit point succomber, puisqu'elle

avoit déjà pris auparavant la résolution de se faire mourir. On doit uniquement considérer la condescendance, comme un présent qu'elle faisoit à Tarquin pour le gagner, & pour l'empêcher de la perdre de réputation. Concluons donc que la vie ne tenoit ni la première, ni la seconde place dans l'estime de Lucrèce, Le Courage donc, seul utile au Corps Politique, appelé généralement véritable Valeur, est artificiel, & consiste dans une horreur extraordinaire pour la honte, qu'on a inspiré aux Hommes extrêmement vains par le moïen de la flatterie.

Dès que les notions d'Honneur & de Honte sont une fois reçues dans une Société, il n'est pas difficile d'engager les Hommes à se battre. Pour cela, vous n'avez premièrement qu'à tâcher de les persuader de la justice de la cause commune ; puisque celui qui se croit dans le mauvais parti, ne se bat jamais avec ardeur. Faites-leur sentir ensuite que leurs Autels, leurs Biens, leurs Femmes, leurs Enfants, & que tout ce qu'ils ont de plus cher, est intéressé dans la présente Guerre, ou du moins qu'elle peut influer dans la suite sur tout ce qui leur appartient. Mettez aussi des plumes à leur bonnet, distinguez-les des autres, ne parlez plus que du Bien Public, de l'amour pour la Patrie, de l'intrépidité avec laquelle il faut faire face à l'Ennemi, du mépris qu'il faut avoir pour la mort, du lit d'Honneur où ils reposeront. Si vous vous servez continuellement de ces expressions ronflantes, & d'autres semblables, soyez alors sûr qu'il n'y aura aucun Homme vain qui ne prenne les armes, & qui ne se batte jusques à la mort, plutôt que de prendre la fuite, du moins de jour. Car dans une Armée, l'un sert de bride à l'autre ; & tels qui, s'ils avoient été seuls & sans témoins, auroient été des Poltrons, se sont conduits en Hommes vaillans, lorsqu'ils ont été exposés aux yeux de leurs Camarades, tant ils craignent d'encourir le mépris les uns des

autres. Pour entretenir & augmenter ce courage artificiel, il faut punir d'une manière flétrissante tous ceux qui prennent la fuite. Mais pour ceux qui ont donné des marques de valeur dans le combat, soit qu'ils aient été victorieux, soit qu'ils aient été vaincus, il faut les flatter & les louer d'une manière solennelle. On doit récompenser les Personnes qui perdent quelques membres dans une bataille. Et sur-tout les tués doivent être l'objet de l'attention des Chefs il faut les pleurer, & leur faire de beaux panégyriques. C'est en rendant de grands honneurs aux Morts, qu'on peut infailliblement duper les Vivans.

Lorsque j'affure que le courage dont on donne des preuves à la Guerre est dû à l'art, je ne prétends point dire qu'on puisse rendre par ce moyen tous les Hommes également courageux. Tous n'ont pas une égale portion de vanité, ils diffèrent les uns des autres dans la forme extérieure & intérieure. Il est donc impossible qu'ils soient tous également propres aux mêmes choses. Tel qui ne sera jamais capable d'apprendre la Musique, pourra quelquefois devenir un excellent Mathématicien. Un autre né avec des dispositions peu communes pour jouer du Violon, restera cependant un sot toute sa vie. Ce seroit en vain qu'il fréquenteroit des Gens d'esprit, il n'en fera pas moins stupide.

Montrons que ce n'est point ici une mauvaise défaite. Supposons que tout ce que j'ai dit du courage artificiel n'est pas fondé ; & prouvons que ce qui constitue la différence qu'il y a entre les Héros du premier ordre, & les plus grands Poltrons, est quelque chose qui est entièrement corporelle, & qui dépend de la structure intérieure de l'Homme.

Il donne le nom de constitution à la cause de cette différence. On entend par-là le mélange réglé ou déréglé des Fluides qui

entrent dans la composition de notre Corps. Or la Constitution, qui est la plus favorable pour le courage, consiste dans les forces naturelles, dans l'élasticité des parties, & dans l'assemblage des esprits animaux les plus subtils. C'est de-là que dépend uniquement ce que nous appelons Constance, Résolution, & Obstination : Qualités qui étant communes à la bravoure naturelle, & à la bravoure artificielle, sont à l'une & à l'autre ce que la colle est aux murailles qu'on blanchit : elle empêche le plâtre de tomber, & le fait durer plus long-tems. Si l'on voit des Personnes extrêmement effrayées à la vue d'objets extraordinaires, qui leur apparoissent subitement, tandis-que d'autres en sont peu émues, il faut aussi en chercher la cause dans la différence des esprits animaux. La vanité ne sauroit être d'usage pendant qu'on est effrayé, parce qu'alors nous sommes incapables de réflexion. Cette incapacité, qui nous paroît un malheur, ne peut que nous faire de la peine. C'est ce qui fait qu'aussi-tôt que la surprise est finie, nous nous mettons en colère contre ce qui nous avoit d'abord épouvanté. Lors donc que dans un jour de bataille les Victorieux ne donnent aucun quartier, c'est une preuve que leurs Ennemis se sont bien défendus & qu'ils les ont mis dans de terribles allarmes.

Les effets que produisent les Boissons Fortes, confirment parfaitement ce que j'avance ; savoir que le plus ou le moins de fermeté dépend de l'état des esprits animaux. Les particules ignées dont les boissons fortes sont composées montent au cerveau, elles fortifient les esprits, & les mettent en mouvement. De-là résulte la colère, qui comme je l'ai dit ci-devant n'est autre chose qu'une ébullition des esprits. C'est aussi pour cette raison que la plupart des personnes qui sont ivres, sont d'abord émues, & qu'on les voit beaucoup plus portées à se mettre en colère qu'en d'autres tems. Il s'en trouve même qui entrent en fureur sans qu'on leur en

donne aucun fujet. Chacun peut observer qu'un Homme qui s'est enivré d'Eau-de-vie est plus querelleux, que s'il s'étoit enivré au même point de Vin. D'où vient cette différence ? C'est que les esprits des eaux distillées renferment une grande quantité de particules ignées que le vin n'a pas.

Il se trouve cependant des Personnes dont les esprits animaux sont si tranquilles, que malgré toute la vanité qu'on pourroit leur inspirer, & tout l'art qu'on pourroit employer pour les porter au combat, seroient cependant incapables de surmonter leurs craintes. C'est-là un défaut qui naît de la nature des Fluides qui entrent dans la composition du Corps, comme les difformités extérieures viennent de la mauvaise constitution des Solides. Quoiqu'on fasse, on ne sauroit jamais provoquer à la colère ces Lâches, lors du moins qu'il y a quelque danger. Une forte dose de liqueur forte les rend un peu plus hardis, qu'ils ne le sont naturellement. Mais il seroit bien difficile de les engager à attaquer d'autres Personnes que des Femmes, ou des Enfans, ou en général des Gens qui n'ôseront pas leur résister. La santé, ou la maladie, & en particulier des pertes de sang considérables, altèrent souvent la constitution ; mais on peut quelquefois la corriger par la diète. C'est ce que le Duc de la Rochefoucault entend, quand il dit : La vanité, la honte, & surtout le tempéramment, sont souvent la valeur des Hommes & la vertu des Femmes.

Rien ne perfectionne davantage le courage martial dont je parle, que la pratique : preuve certaine que cette qualité si utile est due à l'art. Dès-que les Hommes sont disciplinés, & qu'ils se sont vu quelque tems au milieu des instrumens mortels, & des machines destructives ; dès-que les acclamations, les cris, le feu & la fumée, les gémissemens des Blessés, les regards enflammés des

Mourans, & toutes les différentes scènes qu'offrent à la vue les corps estropiés, les membres enflangantés & mis en pièces ; dès-que tous ces objets affreux, dis-je, commencent à leur devenir familiers, on voit diminuer leur crainte. Ce n'est pas qu'ils aient moins peur de mourir qu'auparavant : mais accoutumés à voir les mêmes dangers, ils appréhendent moins que ci-devant d'en être les objets. D'ailleurs l'estime & les louanges qu'ils ont acquis par les différens sièges & par les différentes batailles où ils se sont trouvés, & par les diverses actions où ils ont eu part, doivent nécessairement augmenter à l'excès leur vanité, & par conséquent leur inspirer toujours plus d'horreur pour la honte, qui, comme je l'ai montré ci-dessus, est toujours proportionnée à la vanité. Cette horreur pour la honte croissant ainsi à mesure que la crainte du danger diminue, il n'est pas étonnant qu'il se trouve tant de personnes qui apprennent à déguiser la frayeur dont ils sont remplis. C'est par-là qu'on peut expliquer la présence d'esprit, le sens froid que fait paroître un grand Général, au milieu de tout le fracas de l'horreur & de la confusion qui accompagnent une bataille.

L'Homme est si ridicule qu'il peut, dès-qu'une fois il est étourdi par les fumées de la Vanité, penser aux louanges que les siècles à venir donneront à sa mémoire avec de si vifs transports de joie, que cette idée l'engagera à négliger sa conservation. Que dis-je ! on le verra même, rempli de cette idée chimérique, affronter la mort & la rechercher, si seulement il se met dans l'esprit que sa mort contribuera à confirmer la gloire qu'il a déjà acquise. Non : il n'est point d'acte de renoncement à soi-même qu'on ne puisse attendre d'un Homme rempli de vanité, qui a outre cela une bonne constitution. Il peut toujours sacrifier une passion très-violente à une autre, pourvu cependant que celle-ci soit plus forte que la première. Aussi ne puis-je m'empêcher d'être étonné de la

simplicité de quelques bonnes gens, qui s'imaginent que cette joie, cette allegresse, cette confiance que les Saints Hommes ont fait paroître au milieu des plus rudes persécutions, soit au dessus de toutes les forces humaines ; & qui de ce faux principe concluent, que les Saints Martyrs ont été soutenus par une puissance supérieure.

Il est des gens qui ne veulent pas reconnoître toutes les faiblesses de l'Homme, & qui cependant refusent de faire attention aux forces réelles dont notre Nature est revêtue. Ils s'imaginent que quelques Personnes douées d'une ferme constitution ne peuvent pas devenir Enthousiastes, par la force & par la violence de leurs passions. Vérité que l'expérience apprend ; puisqu'il est certain qu'il y a eu des Hommes, qui uniquement soutenus par leur tempéramment ont souffert, pour défendre les plus mauvaises causes, la mort & les tourmens les plus affreux avec autant de courage & d'allegresse, que les Hommes les plus religieux en ont pu témoigner au milieu des persécutions qu'ils ont enduré pour la défense de la Vérité.

Je pourrois alléguer bien des exemples de ce que j'avance, mais je me borne à deux ou trois. On fait que Jordanus Bruno de Nola, Auteur d'un Ouvrage tout rempli de Blasphêmes, intitulé *Spaccio della Bestia trionfante*, & l'infame Vanini, furent l'un & l'autre exécutés pour avoir professé & enseigné l'Athéisme. Le dernier put cependant obtenir son pardon, au moment même de son exécution. Il n'avoit pour cela qu'à se retracter de ce qu'il avoit avancé. Mais il aima mieux périr dans les flammes que de se dédire. Arrivé vers le poteau au-quel il devoit être enchaîné, il étoit si peu ému, que tendant la main à un Médecin de sa connoissance qui se trouva-là par hazard, il le pria de juger du

calme qui règnoit dans fon esprit, par la régularité de fon poulx. Il prit même occasion de-là, de faire une comparaifon qui eft trop exécrationnable pour être rapportée !

Nous pouvons joindre à ces deux exemples celui de Mahomet Effendi, qui, comme Paul Ricaut le rapporte, fut condamné à Conftantinople, pour avoir avancé quelques principes contraires à l'existence de Dieu. Il put auffi conferver fa vie, en avouant fon erreur, & en y renonçant. Peu touché de cet avantage, il perfifta dans fon Blasphême, & mourut, en affurant que quoiqu'il n'y eût point de récompenses à attendre après la mort, cependant l'amour de la Vérité l'obligeoit de fouffrir le martyre pour en défendre les droits.

En faifant cette digreffion, j'ai eu principalement deffein de faire connoître les forces de la Nature Humaine, & les grandes chofes que l'Homme dans l'état de Nature eft capable d'exécuter, pourvu qu'il foit foutenu par la vanité & par le tempéramment. La colère n'excite pas le Lion avec plus de violence, que la vanité n'excite l'Homme. Que dis-je ! L'avarice, la vengeance, l'ambition, & presque toutes les paffions, fans en excepter même la pitié, peuvent, lorsqu'elles font violentes, diffiper toute efpèce de crainte, & imiter fi bien la valeur, qu'on pourra aifément s'y tromper. C'est-là ce que l'expérience de tous les jours enfeignera à tout Homme qui prendra la peine de réfléchir, & d'examiner les motifs qui font agir certaines perfonnes.

Confidérons en particulier les Affaires Militaires, & nous ferons obligés de convenir qu'il n'eft aucune occasion où la vanité foit fi ouvertement encouragée. Voïez les habits des plus bas Officiers de l'Armée, ils font plus riches ou du moins plus beaux & plus magnifiques que ne le font pour l'ordinaire ceux des Offi-

ciers qui ont au moins quatre ou cinq fois plus de païe. Ceux qui ont famille feroient bien aïses de faire moins de dépense de ce côté là ; mais on les force d'entretenir leur vanité, par une dépense dont ils se passeroient très-bien.

Mais de tous les moïens qu'on emploie pour entretenir & pour augmenter la vanité des Hommes, il n'en est point de plus grossiers que ceux qu'on met en usage avec les simples Soldats, dont la vanité, à cause de leur grand nombre, doit être excitée au meilleur marché possible. Nous ne faisons point attention à tout cela, parce que nous y sommes accoutumés. Si cela n'étoit, comment pourroit-on s'empêcher d'éclater de rire, en voyant des gens ornés avec tant de pompe & de ridicule affectation ? On les habille des plus grossières étoffes de laine, qu'on a la précaution de teindre de couleur de tuile pilée, afin qu'elles ressemblent à des draps ou cramois, ou écarlates. On veut faire croire au Soldat qu'il ressemble à ses Officiers, sans cependant qu'il en coûte beaucoup. Pour cet effet, au lieu d'un galon d'or ou d'argent, on borde son chapeau d'un galon de soie, ou blanc, ou jaune. Peut-on nier que dans toute autre occasion il n'en faudroit pas davantage pour condamner quelqu'un aux petites-maisons ? Cependant ces ridicules amorces, jointes au bruit qui se fait sur une peau de veau, ont séduit & ont été réellement cause de la perte de plus d'Hommes que jamais les yeux meurtriers, & les voix enchanteresses des Femmes n'en ont fait mourir, quand même tous les badinages qui se font là-dessus seroient fondés en raison. Aujourd'hui le Porcher du Village endosse son juste-au-corps rouge. D'abord il croit bonnement qu'il est Homme de conséquence depuis qu'on l'appelle Monsieur, & deux jours après un Sergeant brutal lui fangle un grand coup de canne, pour rendre plus sensible l'avertissement qu'il lui donne de tenir son fusil un pouce plus

haut qu'il ne faisoit. Pour ce qui est de l'estime que l'on a pour les Soldats, on en peut juger par la permission que l'on accorda aux Officiers dans les deux dernières Guerres, d'enrôler des Coquins convaincus de vol accompagné de fraction, ou d'autres crimes capitaux. Or n'est-ce point-là une preuve certaine qu'on regarde un Soldat comme allant de pair avec les plus grands Scélérats ?

Les Cavaliers font encore plus à plaindre que les Fantaffins. Car lorsqu'ils n'ont rien à faire, ils ont la mortification d'être Pale-freniers, & de panser des chevaux, qui leur coutent davantage d'entretenir qu'eux-mêmes. Si réfléchissant sur tout cela, on fait de plus attention au peu d'avantages qu'ils retirent pour l'ordinaire de leurs Officiers, à leur solde, aux soins qu'on a d'eux quand on n'en a plus besoin pourroit on s'empêcher d'être étonné comment il est possible qu'il se trouve encore des Misérables assez insensés pour être sensibles à la vanité ridicule d'être appelés Messieurs les Soldats ? Mais cette passion est si forte, que sans elle il n'y a ni discipline, ni art, ni récompense, qui fussent capables de leur inspirer cette bravoure qui se trouve communément parmi eux.

Quelque utile cependant que soit le courage dans les Armées, quels pernecieux effets ne produiroit-il pas pendant la Paix, si l'on n'avoit pas trouvé moien de l'adoucir ? Supposons en effet que l'Homme se fût rendu maître de toutes les craintes, il est évident que l'on n'entendrait plus parler que de vols, de rapt, de meurtres & de violences. Les Gens vaillans joueroient dans la Société Civile le rôle que les Géans jouent dans les Romans. Les Pohtiques ont remédié à un inconvénient si considérable, en inspirant à leur Peuple un principe qu'ils appellèrent Honneur.

Le Courage prédominoit dans l'Honneur, mais il y entroit de la Justice, de l'Honnêteté, & quelque peu de toutes les autres vertus morales. Ceux qui étoient remplis de cette grande qualité, devenoient Chevaliers Errans de profession. Ces Personnages ont fait de grands biens par tout le Monde : ils ont domté les Monstres, délivré les Opprimés, & tué les Oppresseurs. Mais dès que, par la force invincible de ces valeureux Champions, les aîles de tous les Dragons ont été rognées, que les Géans ont été détruits, & que les jeunes Dames ont été partout mises en pleine liberté, excepté un petit nombre, qui en Espagne & en Italie sont encore tenues en captivité par leurs Monstres cet Ordre de Chevalerie, qui autrefois étoit dépositaire de l'Honneur, a été négligé pendant quelque tems. Il est arrivé aux règles que cet Ordre prescrivoit sur l'Honneur, ce qui est arrivé aux armes massives & pesantes. Le grand nombre de qualités qu'il falloit posséder pour être reçu Chevaliers, rendirent l'Ordre si incommode & si embarrassant qu'on s'en dégouta. Dans la suite, je veux dire au commencement du siècle dernier, on tira sagement de la poussière les principes d'Honneur. On en fit fondre les règles, & on en forma de nouvelles, dont l'usage étoit plus facile. Ces règles de l'Honneur à la moderne, supposent la même doze de courage ; mais elles ne demandent que la moitié de l'honnêteté, il y entre même fort peu de justice. Pour d'autres vertus, il n'en est nullement question. Aussi étoit-il très-commode, & portatif.

Malgré ces imperfections, l'Honneur qui règne aujourd'hui est si utile, que s'il étoit banni du milieu des Hommes, il n'y auroit plus de Nations nombreuses, ni même de Société puisqu'il en est le lien. Ce Principe est fondé sur nos passions, & sur nos foiblesses ; cependant il n'est aucune vertu, que je sache, qui ait autant contribué à civiliser les Hommes. Sans l'Honneur les Hommes ne

feroient plus que des Scélérats, des Cruels, des Esclaves ou des Traîtres.

Pour ce qui est des Duels dont je dois parler ici, je plains véritablement ceux qui en font les infortunés objets. Mais il est ridicule d'avancer que ceux qui donnent le défi, ou que ceux qui l'acceptent, suivent de fausses règles sur le Point d'Honneur, ou qu'ils se trompent dans les notions qu'ils ont de ce grand principe. Car ou l'Honneur n'est qu'une chimère, ou il doit apprendre à ressentir les injures, & à accepter le combat. Vous pourriez tout aussi bien nier que les ajustemens que vous voyez porter à tout le monde ne font point à la mode, que de soutenir qu'il est contraire aux loix du véritable Honneur de demander & de donner satisfaction.

Ceux qui condamnent les Duels, ne font pas attention aux avantages considérables que la Société retire de la mode qui les autorise. Si une fois cette mode cessoit, il n'y auroit point de personne mal élevée qui ne pût se servir de quelque terme, & de quelque expression que son impolitesse pourroit lui suggérer. Il ne feroit plus retenu par l'idée qu'il y a des gens tout prêts à lui faire rendre raison des phrases incongrues qui pourroient lui échapper. Les conversations polies seroient absolument gâtées par les discours de gens si grossiers.

Il se trouve des Personnes graves, qui nous disent que les Grecs & les Romains, peuples distingués par leur valeur, ignoroient entièrement l'art d'appeller en duel, pour tirer vengeance de quelque injure particulière. Ils ne se servoient de ces combats, que pour terminer quelque différend qui s'étoit élevé entre deux Nations. Aussi est-il certain que les Rois & les Princes dans Homère se disent des injures si grossières, que nos Crocheteurs & nos

Fiacres ne feroient pas capables de les endurer. Je crois cependant qu'il est à propos d'empêcher les Duels, de les défendre, & de punir sévèrement & fans remission tous ceux qui enfreindront ces loix : mais il faut bien se garder de faire cesser tout-à-fait cet usage. Par cette méthode on prévient la trop grande fréquence des Duels, & en même tems on polira, on civilisera, & on adoucira les Membres de la Société, en obligeant les plus courageux & les plus puissans de se conduire toujours avec toute la prudence & toute la circonspection possible. Rien en effet ne civilise davantage les Hommes, & n'adoucit plus leur caractère que la crainte : &, comme Mylord Comte de Rochester le dit, tous les Hommes, ou du moins la plus grande partie, feroient des laches, s'ils ôsoient. Cependant, d'une autre côté, la crainte qu'on ne leur demande raison de quelque discours, ou de quelque démarche, rend plusieurs personnes attentives. Sans cette crainte mille Gentilshommes, qui au-jourd'hui sont civils & honnêtes, auroient été des Fats insolens & insupportables. Enfin, supposé que la mode n'autorise pas les personnes qui ont reçu un affront, à en demander satisfaction, il se feroit dans la Société vingt fois plus de mal qu'il ne s'en fait actuellement ; parce que les Loix ne sauroient prendre connoissance de ces injures ; ou si elles vouloient entreprendre d'y remédier, il faudroit pour maintenir la tranquillité vingt fois plus de Commissaires de quartiers, & d'autres Officiers, qu'il n'y en a aujourd'hui.

J'avoue que quelque rares que soient les Duels, c'est toujours un malheur réel pour ceux qui y sont exposés, & pour leur famille ; mais il n'y a point de parfait bonheur dans ce Monde. Telle est la nature des affaires humaines. Le mal est toujours à côté du bien.

L'acte que renferment les Duels n'est rien moins que charitable, j'en conviens. Mais je demande si l'on doit aimer son prochain plus que l'on ne s'aime soi-même, & si l'on pèche contre la charité en faisant aux autres ce qu'on se fait à soi-même ? Or qui ignore que trente personnes au moins se tuent eux-mêmes par année, & que cependant il n'y en a pas la moitié tant qui soient tués en duel ? D'ailleurs ne seroit-il pas étrange qu'une Société se plaignît de la perte d'une demi-douzaine d'Hommes, lorsque leur mort procure à ses Membres des biens d'un aussi grand prix, que le sont la politesse, les douceurs de la Conversation, & le bonheur des Assemblées en général ; tandis que l'on verroit cette même Société exposer si volontiers, & quelquefois sacrifier plusieurs milliers d'Hommes, sans savoir bien sûrement si un sacrifice si considérable lui fera avantageux ?

Il seroit à souhaiter qu'aucun de ceux qui réfléchissent sur le frivole principe d'Honneur, ne se plaignît d'être la dupe & le jouet des rusés Politiques ; mais je voudrois que tout le monde fût satisfait de voir que les Chefs des Sociétés, & que les premiers Magistrats sont encore plus dupes de la Vanité que tous les autres. Si en effet ces Grands Hommes n'avoient pas une vanité extraordinaire, comment pourroient-ils se résoudre à sacrifier toutes les douceurs de la vie, en acceptant l'Emploi de Grand Chancelier d'Angleterre, de Premier Ministre-d'État en France, ou celui de Grand-Pensionnaire de Hollande, Emploi qui, accompagné de plus de peines que les deux premiers, ne donne pas la sixième partie du revenu. Les services réciproques que les Hommes se rendent, sont le fondement de la Société. Ce n'est pas pour rien que l'on flatte les Grands, & qu'on célèbre leur haute naissance. Si nous louons leur noble extraction, c'est pour réveiller leur vanité, qui doit les porter aux actions les plus glorieuses. Souvent les

éloges que l'on donne à la famille de quelqu'un, & à ses ancêtres, font si peu fondés, que peut-être dans toute cette famille, & parmi tous ces ancêtres, il n'y a pas deux personnes qui n'aient été, ou de lâches complaisans pour les folles imaginations des Femmes, ou des ignorans superstitieux, ou d'infignes poltrons, ou d'infames débauchés. Mais qu'importe ! pourvu que la vanité naturelle à ceux qui possèdent de grands titres, soit encore augmentée par ces éloges, & qu'on les engage ainsi à faire tous leurs efforts pour ne pas paroître indignes des titres & des louanges qu'on leur prodigue. Ceux qui n'ont pas de titres par leur naissance, sensibles à ces honneurs, ambitionnent de mériter ces titres, & ne négligent rien pour cela. Lorsqu'un simple Gentilhomme est créé Comte, ou Baron, ce nouveau titre est pour lui un aussi grand frein, que la Soutane & la Robe peuvent l'être à un jeune Étudiant qui vient de recevoir les Ordres.

La seule objection importante qu'on puisse faire contre l'Honneur moderne, c'est qu'il est directement opposé à la Religion. Celle-ci ordonne de supporter les injures avec patience, & celui-là dit que l'on est indigne de vivre si on les endure. La Religion veut que vous laissiez la vengeance à Dieu, l'Honneur au contraire vous défend de confier votre vengeance à personne qu'à vous-mêmes, & de ne recourir jamais aux Loix. La Religion vous défend absolument le meurtre, l'Honneur le justifie pleinement. La Religion vous défend de répandre jamais le sang de vos Frères, l'Honneur vous ordonne de vous battre pour la moindre bagatelle. Le Principe fondamental que la Religion recommande, c'est l'Humilité au lieu que l'Honneur est uniquement fondé sur la Vanité. Comment concilierons-nous ces deux choses ? Cela est au-dessus de mes forces. J'en abandonne le soin à des gens plus habiles que je ne le suis.

On est surpris de voir si peu de Vertu réelle sur la Terre, tandis qu'il y a partout tant d'Honneur réel. La cause en est toute naturelle. C'est que le plaisir de faire une action vertueuse est tout ce que l'on en retire, & que cette récompense est très-chétive au gré de bien des gens. Mais toutes les fois que l'Homme d'Honneur renonce à soi-même en imposant silence à un appétit, il est immédiatement récompensé par le plaisir qu'il reçoit d'une autre passion qu'il satisfait. Le plaisir qu'il perd en sacrifiant son avarice, ou quelque autre appétit, est doublement repaîé à sa vanité. D'ailleurs l'Honneur qui n'examine pas tout à la dernière rigueur, se permet plusieurs choses que la Vertu se refuse scrupuleusement.

Ainsi un Homme d'Honneur, qui ne doit jamais ni tromper, ni mentir, ni renvoyer de payer une dette de Jeu, quoique son Créancier ne pût faire valoir aucun droit contre lui, peut très-bien s'enivrer, jurer, & retenir l'argent des Marchands qu'il ne paie pas, sans s'embarrasser de leurs sollicitations. Un Homme d'Honneur doit être fidèle à son Prince, & à sa Patrie, pendant qu'il est à leur service : mais se croit-il lésé de leur part, il peut les abandonner, & leur faire tout le mal qui dépendra de lui. S'il ne lui est pas permis de changer de Religion par intérêt, il peut sans scrupule être aussi libertin qu'il le voudra & ne jamais en pratiquer aucune. Il pourroit bien se faire quelque peine de séduire la Femme, la Fille, ou la Sœur d'un de ses Amis, ou une Personne qui lui a été confiée : hors delà il peut coucher avec tout le monde.

Remarque S

PAGE 21. LIGNES 2. 6.

I L est incontestable que dans une Nation qui feroit également vertueuse & frugale, on ne rebâtiroit plus que les vieilles maisons, qu'on reserreroit les appartemens, & que l'on n'emploïroit jamais de matériaux neufs, tandis que les vieux pourroient servir. Dès-lors les trois quarts des Maçons, des Charpentiers, des Menuifiers, &c. manqueroient d'occupation. Mais surtout que deviendrait l'Art de peindre en détrempe, ou en miniature, aussi bien que celui de cizeler, de graver, ou de découper ? Referoit-il quelqu'un de ces Métiers, qui ont été soigneusement défendus par les Législateurs qui préfèrent la justice & l'honnêteté aux richesses & à l'opulence, & qui ont plutôt cherché à rendre leurs Sujets vertueux que riches. C'est ainsi que Lycurgue statua que les planchers des maisons de Lacédémone seroient faits avec la hache seule, & que l'on ne poliroit les portes grandes & petites qu'avec la simple scie. Ces réglemens, comme dit Plutarque, n'étoient pas destitués de fondement. Puisque si Epaminondas pouvoit dire à quelques amis qu'il invitoit à dîner, Venez, Messieurs ; soyez surs que la trahison ne fera point tentée, de vouloir partager un aussi chetif repas que celui que je vous offre. Pourquoi ce grand Législateur n'auroit-il pas pensé, que des maisons bâties avec tant de simplicité, devoient nécessairement exclure le luxe & le superflu ?

On disoit, comme le même Plutarque nous l'apprend, que le Roi Léotichidas, premier de ce nom, étoit si peu accoutumé de voir des ouvrages de Sculpture, qu'introduit à Corinthe dans une salle magnifique, il demanda à son Hôte, si les arbres des forêts de son pays étoient tels que ceux qu'il montrait au plancher.

Mais ce ne feroient pas-là les feuls Artifans qui manqueroient d'occupation. Il y en auroit un nombre infini d'autres, qui auroient tout lieu de gémir du changement, & entr'autres tous les Ouvriers, comme dit la Fable, Page 22. Lignes 8... 11. qui travailloient les riches étoffes de foie & d'argent, & tous les Artifans qui en dépendoient, feroient obligés de fe retirer. Puisque d'un côté, après la grande quantité d'Habitans qui ont déjà abandonné la Ruche, il ne fe peut que les Terres & les Maisons n'aient extraordinairement baiffé : & de l'autre, toutes ces Abeilles aiant en horreur toute espèce de gain illégitime, auffi bien que la vanité & la prodigalité, il eft naturel de conclure qu'il n'y aura plus perfonne dans la Ruche, qui porte des draps d'or, ou d'argent, ou riches brocards. Que feront alors tous les Ouvriers fubalternes, les Fileurs d'or & d'argent, les Tireurs, les Affineurs &c. Ne souffriront-ils pas cruellement de la frugalité qui s'y eft introduite ?

Remarque T

PAGE 21. LIGNES 25--27.

O N remarque que les Criminels qu'on conduit au fuplice, fe reprochent ordinairement, comme la caufe de leur malheureufe fin, la négligence du Jour du Repos, & le commerce qu'ils ont eu avec des Femmes de mauvaife vie. Je crois auffi qu'effectivement il fe peut trouver, même parmi les perfonnes qui n'ont pas renoncé à toute vertu, bien des gens qui rifquent leur vie pour fatisfaire & affouvir leurs fales amours. Les deux lignes de la Fable que j'ai citées au commencement de cette Remarque, peuvent même nous rappeler qu'il y a dans le Monde des Femmes, qui ont enga-

gé de Grands Hommes dans des projets auffi dangereux, & dans des mefures auffi pernicieufes que jamais les plus fubtiles Maîtres leur aient pu infpirer.

J'ai déjà eu occafion de montrer que les Femmes les plus abandonnées contribuant à la confommation du fuperflu & du néceffaire de la vie font très-utiles dans la Société. Elles aident par leur luxe à entretenir le laborieux Ouvrier, qui chargé d'une famille nombreufe cherche à lui procurer le néceffaire par des moïens honnêtes. Il faut malgré cette utilité bannir toutes les Débauchées, dit cependant un Grand Homme, & lorfque les Proftituées ne fouilleront plus cette Terre, le Tout-puiffant verfera fur nous des bienfaits infiniment plus confidérables, que les avantages que nous retirons aujourd'hui de ces indignes Créatures. »

Je ne nie point le fait, peut-être cet Auteur a-t-il raifon ; mais je puis démontrer que, foit qu'il y ait des Débauchées, foit qu'il n'y en ait point, il feroit impoffible de rémédier à la perte que le Commerce fouffriroit, fi toutes les Femmes qui vivent dans l'heureux état du mariage, fe conduifoient comme les Gens fages le fouhaiteroient.

La variété des Ouvrages qu'on fait, & le nombre de Mains qu'on emploie aujourd'hui pour fatisfaire l'inconftance & le luxe des Femmes eft prodigieux. Mais tout cela feroit affurément diminué au moins d'une quatrième partie, fi écoutant feulement les juftes remontrances de leurs Maris, elles n'infiftoient pas après qu'elles ont été une fois refusées, qu'elles ne dépénaffent que les fommes que leurs Maris leur accordent fans peine. Examinons toutes les maifons, confidérons l'intérieur des familles du rang médiocre ; les honnêtes Marchands, par exemple, qui ont deux ou trois cens Pièces à dépenser par an, & nous verrons que leurs

Femmes se croiront en droit de demander de nouveaux habits, quand même elles en auroient déjà une douzaine qui feroient très-portables, si seulement elles peuvent dire qu'elles n'ont aucune robe, ni aucune jupe qui n'ait paru très-souvent, & surtout à l'Église. Remarquez encore, s'il vous plaît, que je ne parle point ici de Femmes qui donnent dans une profusion extravagante. Il ne s'agit que des Femmes qui mises dans le rang des modestes, sont regardées comme très modérées dans leurs desirs.

Si par cet exemple nous jugeons des Femmes d'un rang plus élevé, dont les habillemens les plus riches ne sont rien au prix de leurs autres dépenses, de quelle conséquence ne fera pas pour le Commerce la quatrième partie dont je parle. Quelle diminution la réforme ne produira-t-elle pas par rapport aux ameublemens de toutes les sortes, aux joiaux, & aux bâtimens des Personnes de qualité ? Peut-on concevoir un malheur plus grand pour une Nation comme la nôtre ? Non, il est plus terrible que la peste même. La mort d'un demi-million d'Habitans ne causeroit pas la dixième partie des maux dans le Royaume, que le même nombre de Pauvres desœuvrés en produiroit. Une triste expérience nous apprend de quel fardeau ils sont à la Société. Mais que feroit-ce, si outre les Pauvres que nous avons déjà, il y en avoit cinq cens mille autres ?

Il y a des Maris qui aiment véritablement leurs Femmes, & qui même en sont passionnés. On en voit d'autres qui n'ayant pour elles que de l'indifférence, ont à leur égard de la complaisance, & qui les aiment par vanité. Ils trouvent le même plaisir à posséder une belle Femme, qu'un Sot en trouve à avoir un beau Cheval. Ce n'est pas qu'il s'en ferve, mais il a la douce satisfaction de pouvoir dire qu'il est sien. L'idée qu'on ne sauroit lui disputer la passion de

cet objet, & qu'on le croit très heureux, fait tout son bonheur. Ces deux espèces de Maris peuvent être fort prodigues pour les Femmes, & leur donner de nouveaux habits, & quantité d'ornemens précieux, avant même qu'elles aient paru les souhaiter. Il faut cependant convenir que la plupart des Maris sont des gens plus sensés, qui bien loin de prévenir les desirs de leurs Femmes, se gardent bien de leur accorder incontinent toutes les extravagances qu'il leur plaît d'aimer. Nos Marchands seroient fort à plaindre, si toutes les Femmes étoient entre des mains si économes.

Il est incroyable quelle quantité de colifichets & d'ajustemens sont achetés & employés par des Femmes qui n'auroient jamais pu se les procurer, si elles n'eussent fait de honteux trafics, ou qu'elles n'eussent trompé leurs Maris par d'autres moyens. D'autres ne cessent de harceler leurs Maris pour en arracher de l'argent, afin de satisfaire le goût qu'elles ont pour les babioles & pour la parure. Il arrive même souvent que par leur persévérance, par leur assiduité à demander, & par leur complaisance, elles gagnent les Avars les plus obstinés. Une troisième sorte de Femmes entrent en fureur à l'ouïe d'un refus. Et par un vacarme affreux, & par leurs criaileries, ces Fourbes font condescendre leurs Benets de Maris à toutes leurs fantaisies. Enfin il y en a une infinité, qui déployant tout ce que l'art a pu inventer de plus propre à parvenir à leurs fins, surmontent les raisons les plus légitimes, & les refus les plus positifs. Celles en particulier qui ont de la beauté & de la jeunesse, se moquent de toutes les remontrances & de tous les refus. On en voit même très-peu d'entre ces dernières, qui se fassent scrupule d'employer les plus tendres momens du mariage pour avancer un intérêt bas & fordid.

Si le tems me le permettoit, je déclamerois ici avec chaleur contre ces indignes Femmes, qui emploient leur adresse & leurs charmes trompeurs pour séduire notre prudence, & pour vaincre nos justes refus ; & qui ont assez peu d'honneur pour se conduire avec leurs Maris, comme d'infames Débauchées agissent avec ceux qui les fréquentent. Que dis-je ! Ne sont-elles pas pires que ces Impudiques, puisqu'elles profanent & profituent honteusement les sacrées cérémonies de l'Amour aux fins les plus indignes. D'abord elles nous excitent à la passion, & nous invitent au plaisir avec une ardeur apparente ; mais ensuite ces infignes Séductrices se refusent à des désirs qu'elles ont fait naître, afin qu'au milieu des doux transports qui nous mettent hors d'état de rien refuser, elles nous extorquent des présens qui les mettent en état de satisfaire à leurs folles dépenses.

Je prie le Lecteur de me pardonner cette petite digression, de bien peser ce que j'ai dit jusques-ici sur le sujet principal que je m'étois proposé. Qu'on réfléchisse aussi avec attention aux biens temporels qu'on entend tous les jours souhaiter. Mais ce ne sont pas seulement des Personnes du commun qui forment ces terrestres désirs : les Ecclésiastiques de tout ordre & de tout rang, en font le grave sujet des prières solennelles qu'ils adressent à Dieu dans les Églises, & dans les autres Assemblées Religieuses. Qu'on rassemble toutes ces idées, qu'on tire sans préjugé les conséquences qui découlent naturellement de ce qui se voit dans les affaires ordinaires de la vie ; & j'ose me flatter que l'on conviendra qu'une des principales causes de la prospérité du Commerce de Londres, doit être cherchée dans les fourberies & dans les vils stratagèmes des Femmes. D'où l'on devra certainement conclure que si le Beau Sexe possédoit l'humilité, la modestie, le contentement, douceur, l'obéissance à un Mari raisonnable en un mot

toutes les vertus, il ne contribueroit pas la millième partie autant à rendre un Roïaume opulent, puissant & florissant, qu'il y contribue aujourd'hui par les haïffables qualités qui le deshonnorent.

Je ne doute pas qu'il ne se trouve bien des personnes, qui scandalisées des conséquences qu'on peut tirer de ce paradoxe, ne me demandent, si des Peuples riches ne peuvent pas être aussi bien vertueux dans un Roïaume vaste & étendu, que les Habitans pauvres d'un État petit & indigent. On me demandera même, si en supposant la vérité de cette étrange opinion, il n'est pas du devoir de chaque Souverain de diminuer le nombre de leurs Sujets, & de les appauvrir. Si je réponds affirmativement sur le premier article, on croira que je me contredis ; & si je nie le second, on regardera ma doctrine comme impie, moins comme très dangereuse pour toutes les grandes Sociétés. Tout cela mérite d'être éclairci. Ce n'est pas le seul endroit de mon Livre qui puisse produire de tels scrupules dans l'esprit des Personnes les mieux intentionnées. Il est donc à propos que m'expliquant ici, je résolve des difficultés si graves, & que je démontre l'accord parfait qu'il y a entre mes sentimens, & les décisions de la Raison & de la Morale la plus rigide.

Dans ce but je pose pour premier principe, qu'il est du devoir de tous les Individus des Sociétés, grandes ou petites, d'être gens de bien. La vertu doit y être constamment encouragée, & le vice défendu. Il est à propos que les Loix soient exécutées dans toute leur rigueur, & que tous les Transgresseurs soient punis.

Je soutiens en second lieu, que si nous consultons l'Histoire ancienne & moderne, nous trouverons que depuis la chute d'Adam jusques à notre siècle la Nature Humaine a toujours été la même. Indépendamment des tems, des climats & de la Religion, les

forces & les foiblesses de l'Homme se sont toujours fait voir dans toutes les parties du Monde terrestre habité.

En troisième lieu, je n'ai jamais ni avancé ni cru que l'on ne pût tout aussi bien être vertueux dans un Roïaume riche & puissant, que dans la plus pauvre de toutes les Républiques. Je crois simplement qu'il est impossible qu'aucune Société s'enrichisse, & se conserve pendant un tems considérable dans cet état florissant, sans les vices des Hommes. C'est-là ce que j'ai suffisamment prouvé dans plusieurs endroits de ce Livre. La Nature Humaine est toujours ce qu'elle a été pendant plusieurs milliers d'années, & par conséquent il seroit ridicule d'attendre quelque changement à l'avenir, tant que le Monde subsistera.

Après ces éclaircissemens, je ne m'aperçois pas quelle immoralité il peut y avoir à développer l'origine & le pouvoir tyrannique des passions qui offusquent la Raïson, sans même que l'Homme s'en aperçoive. Quelle impiété y auroit-il à le mettre en garde contre son propre cœur, & contre les rusés stratagèmes de son amour-propre ? Puis-je être blâmé de ce que je lui apprends la différence qu'il y a entre les actions qui découlent de la victoire que la Raïson a remportée sur les passions, & celles qui partent de la conquête qu'une passion a obtenu sur une autre ? Quel est mon crime en un mot, si je montre la grande différence qu'il y a entre une Vertu réelle, & une Vertu qui est contrefaite ? Un Grand Homme a dit avec beaucoup de raïson, que quelque découverte que l'on ait faite dans le país de l'amour-propre il y reste encore bien des terres inconnues. Quel mal fais-je donc à l'Homme, si je lui donne de foi-même une connoissance plus étendue qu'il n'en avoit auparavant ? Assurément je n'en fais aucun. Tout mon crime est d'avoir avancé une vérité que l'amour que

l'on a pour la flatterie rend mortifiante. Ce goût pour les doctrines qui donnent une grande idée de nous a tant de force, que l'Immortalité de l'Ame, qui a été généralement reçue avant la prédication de l'Évangile, n'auroit assurément pas trouvé une créance si universelle, si elle n'eût flatté agréablement les Hommes. Une vérité qui donnoit des plus vils & des plus abjets de l'Espèce Humaine une idée si sublime, ne pouvoit que leur faire plaisir, & les déterminer en sa faveur. On aime à entendre louer les choses où l'on a quelque part. Il n'y a pas jusques aux Sergeans, aux Guichetiers & aux Bourreaux, qui ne souhaitassent que vous eussiez de grandes idées de leurs fonctions. Que dis-je ! Les Filoux & les Voleurs même, qui percent les maisons, ont plus de considération pour un membre de la confrère que pour les honnêtes gens. Aussi je ne doute point que ce ne soit l'amour-propre qui a engagé tant de personnes à se soulever contre ce petit Traité, avant la dernière édition. On a regardé ce Livre, qui faisoit naître des doutes sur les idées brillantes que l'on avoit conçu de la Nature Humaine, comme rempli d'injures contre chacun des Individus de l'Espèce. De-là les fâcheuses conséquences que l'on a tiré de mes principes. Mais j'en appelle à toute personne raisonnable. Quand je dis que les Sociétés ne peuvent pas être tout-à-la fois exemptes de vices & riches, ordonnai-je aux Hommes d'être vicieux ? Non sans-doute. Tout comme je n'ordonne pas qu'on soit avare & querelleux, lorsque je soutiens que les Gens de Loix ne seroient pas si à leur aise, s'il n'y avoit pas beaucoup de personnes trop intéressées, & portées à la chicane.

Mais je ne m'embarrasse point, si je trouve des contredifans. Je suis même dans l'idée que rien ne seroit plus propre à démontrer la fausseté de mes principes, que de les voir reçus par le plus grand nombre : malheur qui ne sauroit m'arriver. Je n'écris point

pour la multitude, je ne me ménage point de Protecteurs parmi les Chefs. Je m'adresse uniquement à ce petit nombre de Gens choisis qui savent réfléchir & s'élever au-dessus du Vulgaire. Quoique j'aie indiqué la route qui conduisoit à la Grandeur Mondaine, j'ai toujours donné sans hésiter la préférence à la route qui mène à la Vertu.

Voulez-vous bannir la Fraude & le Luxe, prévenir l'Impiété & l'Irreligion ? Vous proposez-vous de rendre les Hommes généralement charitables, bons & vertueux ? Renversez les presses ; fondez les caractères ; abolissez les imprimeries ; brûlez tous les Livres qui ont inondé notre Ile, n'épargnez que ceux qui sont dans nos Universités, & ne permettez aux Particuliers la lecture d'aucun autre Livre que celle de la Bible. Défendez tout commerce étranger ; ne permettez pas qu'aucun Citoyen ait aucune fréquentation avec les autres Nations ; qu'il n'y ait sur nos mers aucun Vaisseau qui soit plus grand que les Barques de Pêcheurs ; rendez au Clergé, au Roi & aux Barons leurs anciens privilèges, prérogatives & fonctions ; construisez de nouvelles Églises ; convertissez en vases & en utensiles sacrés tout l'argent que vous pourrez vous procurer ; fondez des Monastères & des Maisons de Charité dans toutes les Paroisses ; faites des Loix Somptuaires ; endurcissez votre Jeunesse à la fatigue ; inspirez-lui les idées les plus raffinées de l'Honneur & de la Honte, de l'Amitié & de l'Héroïsme ; introduisez dans la Nation une grande variété de récompenses imaginaires. Que le Clergé prêche l'abstinence, & le renoncement à soi-même, tandis qu'il se donne toutes les libertés qu'il voudra ; qu'il ait la plus grande part dans l'administration des Affaires d'État, & qu'on statue que la Charge de Grand Trésorier soit toujours entre les mains d'un Évêque.

Bientôt de si pieux efforts & de si sains réglemens changeront la scène. La plus grande partie des Avars, des Mécontents des Esprits remuans, des Ambitieux cruels, quitteront la Ville pour se retirer à la Campagne ; les Artisans apprendront à tenir les cornes de la charrue ; les Marchands deviendront Fermiers ; & ainsi la Jérusalem, qui dans son état florissant étoit corrompue, sera dépeuplée, sans qu'il y ait eu ni famine, ni guerre, ni peste, sans même qu'on y ait employé la violence. Après une si grande réforme, cette Capitale ne sauroit plus être redoutable à ses Souverains. Aucun Membre du Roïaume ne fera plus affligé de maux. Tout ce qui est nécessaire pour la subsistance de l'Homme, sera à bon marché & abondant. L'argent au-contraince cette racine de tous les maux y sera fort rare ; aussi n'en aura-t-on pas besoin dans un Païs où chacun jouira du fruit de ses mains. Le Seigneur & le Païsan ne porteront plus que les étoffes les plus simples de nos Manufactures.

Une si grande révolution apporteroit de grands changemens dans nos mœurs. La génération présente devenant tempérante, honnête & sincère, nous pourrions espérer de voir nos descendans plus robustes, plus sains, plus simples, plus fidèles, plus vertueux, que nous ne le sommes actuellement. Jamais à l'avenir on ne contesterait plus la doctrine de l'Obéissance Passive, ni d'autres principes orthodoxes. On seroit soumis à ses Supérieurs, & unanimes dans le Culte.

Je crains d'être ici arrêté par un Épicurien, qui pour ne jamais manquer de mets succulens, a toujours des Ortolans dans la volière. Peut-être cet homme me dira-t-il, que l'on peut acquérir la vertu & la probité à meilleur marché que par la ruine de la Nation & la privation de tous les Plaisirs de la vie. Suivant lui, il n'est

point besoin de la fraude, ni de l'impiété, pour maintenir la liberté & la propriété. On peut être de bons & de fidèles Sujets, sans être des Esclaves ; on peut avoir de la probité, sans cependant vouloir se laisser gouverner par des Prêtres. Il avouera que la frugalité & l'économie sont des devoirs, mais qu'ils regardent uniquement ceux qui y sont obligés par les circonstances où ils se rencontrent. Pour un Homme riche, il rend service à sa patrie en dépensant ses revenus. Il assurera que pour ce qui le regarde en particulier, il est si bien maître de ses appétits, qu'il peut dans l'occasion se passer de tout. Lorsqu'il ne peut pas avoir du véritable Hermitage, il se contente fort bien du simple Vin de Bordeaux, pourvu qu'il ait du corps. Il ajoutera qu'au lieu du Vin de St. Laurent dont il prend tous les matins un grand verre, il a très-souvent usé de celui de Frontignac ; qu'après dîner il a présenté du Vin de Cypre, & même de celui de Madère, lorsque la Compagnie étoit trop nombreuse ; & enfin qu'il regarde comme des extravagans, ceux qui lorsqu'ils donnent à manger n'offrent que du Tockay. Mais pour toutes les mortifications volontaires, elles sont à son avis des pratiques superstitieuses, qui ne sont bonnes que pour des Enthousiastes, dont le zèle est aveugle & sans connoissance.

Consultez, me dira cet Epicurien, MyLord Shaftsbury, & vous apprendrez que l'on peut être vertueux & bon Membre de la Société, sans renoncer à soi-même ; & que c'est faire injure à la vertu, que de la supposer inaccessible, & que d'en faire un fantôme capable d'épouvanter les plus résolus. On peut servir Dieu & en même tems jouir sans scrupule de ses Créatures. Là-dessus il rappellera tout ce que j'ai dit dans la Remarque M. Il me demandera encore si nos Magistrats, lorsqu'ils font des établissemens propres à abolir l'irreligion, à ramener la vertu, & à avancer la gloire de

Dieu, ne professent pas ouvertement, qu'ils n'ont rien tant à cœur que, la prospérité de l'État, l'honneur, les forces, les richesses, & pour dire tout en un mot, le véritable intérêt de la Patrie ? Il formera à peu près la même question sur nos Ecclésiastiques, en me demandant si les plus pieux & les plus sçavans d'entre nos Prélats, dans le tems que paroissant tout occupés de la conversion du Troupeau, ils prient Dieu de détacher les cœurs de tous les Chrétiens du Monde, & de tous les Plaisirs terrestres ; si, dis-je, ces Prélats n'implorent pas la protection céleste sur les biens & les félicités terrestres du Roïaume dont ils font partie. Preuve certaine que la vertu n'est point incompatible avec les commodités de la vie. Ce sont-là les apologies, les excuses & les prétextes que font & qu'allèguent communément, je ne dis pas les Gens perdus d'honneur, mais les Hommes en général, dès-que vous ôsez toucher à leurs inclinations, & à quoi que ce soit qui en dépende. Mais s'agit-il d'examiner le cas réel qu'ils font des choses spirituelles, ils parlent comme si leurs esprits, absolument passifs, n'avoient aucune pente. Confus de tant de fragilités que les Hommes aperçoivent chez eux, ils cherchent à se cacher l'un à l'autre leur nudité ; & enveloppant les véritables motifs de leur cœur tous le précieux manteau d'amour pour la Société, & d'intérêt pour le Bien Public, ils espèrent de dérober aux yeux des autres leurs appétits abominables, & leurs vices grossiers. Cependant, n'en doutons point, ils sont convaincus de l'inclination violente qu'ils ont pour leurs convoitises & de l'incapacité où ils se trouvent de suivre le sentier raboteux & difficile de la vertu.

Pour ce qui est des deux questions que me fait mon Epicurien sur la fin de son objection, j'avoue ingénument qu'elles sont embarrassantes. Je suis obligé d'y répondre affirmativement, & d'avouer que c'est la conduite & les discours que tiennent nos Su-

périeurs tant Civils qu'Ecclésiastiques. Je reconnois même que l'objection est insoluble, à moins que je ne revoquâsse en doute, (ce qu'à Dieu ne plaîse ! la sincérité des Rois, des Évêques, & de tous ceux qui ont part au Gouvernement.

Je me contenterai donc de répondre pour affoiblir la force de l'objection, qu'il y a dans tous ces faits un mystère qui surpasse l'Entendement Humain. Qu'on ne dise point que cette réflexion est un vain subterfuge. Je vai éclaircir cette incompréhensibilité dans la Parole suivante.

Remarque U

PAGE 23. LIGNES 2 &c.

J Ai ouï dire à bien des gens que ce n'étoit pas le Contentement qui étoit la peste de l'Industrie, mais que c'étoit la Paresse qui produisoit ce mauvais effet. Il est donc à propos que je m'arrête à établir le paradoxe que j'avance dans la Fable des Abeilles, & que je rapporte au commencement de cette Remarque. Dans ce but, je parlerai séparément de la Paresse, du Contentement, & de l'Industrie, afin que le Lecteur puisse juger, si c'est la Paresse, ou si c'est le Contentement qui anéantit le plus naturellement l'Industrie.

La Paresse est un éloignement, & une aversion pour le travail. D'ordinaire même cette aversion pour les affaires est suivie du désir déraisonnable de rester oisif. On donne le nom de Paresseux à toute personne qui, sans être empêchée par aucune occupation tant soit peu considérable, refuse de faire quelque chose, ou qui

traîne en longueur quelques affaires qu'il doit exécuter, ou pour lui-même, ou pour les autres.

Remarquez cependant que l'on appelle rarement paresseux les Égaux, ou les Supérieurs. On réserve pour l'ordinaire cette épithète pour ceux que nous regardons comme nos Inférieurs, & de qui nous attendons quelque service. Les Enfants ne croient pas que leurs Parens soient paresseux. Les Domestiques n'ont jamais cette idée de leurs Maîtres. Si un Homme qui vit de ses rentes se dode, & qu'il pousse la paresse jusques à ne vouloir pas se chauffer, quoiqu'il soit jeune & peu embarrassé de graisse, il n'y a personne qui pensera à l'appeler paresseux, si seulement il peut tenir un Valet, ou quelqu'autre Domestique pour faire cet ouvrage.

Mr. Dryden nous a donné, dans la Personne d'un Roi d'Égypte, un exemple d'une fainéantise bien extraordinaire. Sa Majesté voulant faire des présens considérables à plusieurs de ses Favoris, se fait suivre par les principaux Ministres, qui portent un parchemin que le Monarque doit signer pour confirmer ces dons. D'abord il fait quelques cours, comme un Homme qui est inquiet & mal à son aise. Bientôt il se jette sur un sofa, comme un Homme extrêmement fatigué. Enfin prenant une plume avec une répugnance sans égale, il commence à se plaindre fort sérieusement de la longueur du nom Ptolomée qu'il devoit écrire ; & témoigne beaucoup de chagrin de ce qu'il n'a pas pour nom quelque court monosyllabe, qui lui épargneroit une peine considérable.

Nous accusons souvent les autres d'être paresseux, parce que nous le sommes nous-mêmes. Il y a quelques jours que deux jeunes filles faisoient des nœuds ensemble. Elles étoient Sœurs. L'aînée, incommodée d'un vent coulis qui venoit d'une porte en-

tr'ouverte, pria la Sœur cadette, qui à son avis étoit la plus à portée, de vouloir fermer cette porte. Celle-ci daigna effectivement jeter les yeux de ce côté, mais elle ne se remua point, & ne répondit quoi que ce soit. Sa Sœur réitéra la demande encore deux ou trois fois ; mais enfin, indignée & du silence & du peu de complaisance de la cadette, elle se leva brusquement pour aller fermer la porte. En revenant prendre sa place, elle jeta sur cette jeune Fille un regard foudroyant, qu'elle accompagna de cette phrase, Seigneur, Babeau, que vous êtes paresseuse ! je ne voudrais pas l'être autant que vous pour tout au monde. Phrase qui fut prononcée avec tant de vivacité, qu'une rougeur enflammée lui couvrit le visage.

La plus jeune devoit s'être levée, j'en conviens : cependant si l'aînée n'avoit pas trop voulu ménager sa peine, elle se seroit assurément levée sans rien dire, dès-que ce vent l'incommodoit. Elle étoit tout aussi près de la porte que la Sœur. Il n'y avoit pas onze mois de différence dans leur âge, & elles étoient toutes deux au-dessous de vingt ans. Je crois qu'il est difficile de déterminer quelle étoit la plus paresseuse de ces deux Filles.

Il y a des milliers de Misérables, qui suent sang & eau pour la plus légère récompense. Ces gens-là ne réfléchissent pas, ou peut-être même ignorent tout ce que vaut la peine qu'ils se donnent. Tous les Ouvriers ne sont pas si modestes. On en voit souvent de refusés, qui refuseront d'être employés, lorsqu'on ne leur donnera pas un prix proportionné à leur peine. Ils sont naturellement actifs ; mais ils aimeront mieux ne rien faire, que de permettre qu'on apprécie trop bas leur travail.

Un Gentilhomme de Campagne rencontra derrière la Bourse un Crocheteur, qui alloit & venoit les mains dans ses poches,

comme un Homme qui attend de l'occupation : s'approchant de lui, il lui en manda s'il vouloit lui faire le plaisir de porter une Lettre à Bow-Church, qu'il lui donneroit un fou pour sa peine. Le Crocheteur exigea deux foux pour faire ce message assurant qu'il aimoit mieux rester les bras croisés pour rien, que de travailler pour rien. Le Campagnard, qui ne voulut pas lui donner deux foux, le quitta, pleinement persuadé que ce Crocheteur étoit extrêmement paresseux ; puisqu'il aimoit mieux battre inutilement le pavé, que de gagner un fou avec si peu de peine.

Quelques heures après ce même Gentilhomme se trouvant avec quelques Amis, dans une Taverne située dans Toread Needlestreet, un d'eux se rappella qu'il avoit oublié d'envoyer à la poste une Lettre de change, qui devoit absolument partir cette même nuit. Inquiet sur cet oubli, il dit qu'il lui falloit incessamment un Homme qui allât en toute diligence à Hackney. Dix heures étoit déjà sonnées, on étoit au milieu de l'hiver, il pleuvoit à verse, & tous les Crocheteurs devoient naturellement être au lit. Il lui en falloit cependant un, quoiqu'il coûtât. Le Sommelier le voyant si fort en peine, l'assura qu'il connoissoit un Homme qui feroit infailliblement son affaire, & qui fortiroit même du lit, si la récompense étoit digne de son tems. Comment digne de son tems, répondit le Gentilhomme ! n'en doutez point, mon Ami : si vous connoissez quelque Homme expéditif, allez lui dire qu'il se dépêche, & qu'il y a un écu pour lui, s'il est de retour avant minuit.

Le Garçon forti, il va réveiller son Homme, qu'il instruit de ce qu'on exigeoit de lui ; & il revint au bout d'un quart-d'heure, avec l'agréable nouvelle que la commission feroit exécutée dans le tems marqué. Cependant ces Amis se divertissoient, & lorsqu'ils s'aperçurent que minuit approchoit, ils sortirent leurs montres, & ne

parlèrent plus que du retour du Messager. Les uns affuroient qu'il pouvoit encore être de retour au tems marqué, les autres croïoient la chose impossible. Enfin ceux-ci triomphoient, il ne s'en falloit plus que de trois minutes qu'il ne fût minuit, lorsque le diligent Messager entra. Ses habits étoient tout mouillés, & lui-même étoit tout fumant de chaleur, & tout en sueur. Il n'avoit rien de sec sur lui excepté son porte-feuille, d'où il tira la réponse au Billet qui lui avoit été remis par le Garçon sommelier. Le Gentil homme, charmé du prompt retour du Messager, lui donne l'écu qu'il lui avoit promis ; un de la Compagnie lui verse rafade ; tous ensemble le louent de sa diligence. Mais quelle ne fut pas la surprise du Gentilhomme Campagnard dont nous avons parlé au commencement de cette Histoïre, lorsque ce Crocheteur s'approchant de la lumière pour recevoir le verre qu'on lui tendoit, il le reconnut pour être le même Homme qu'il avoit jugé être le plus paresseux de tous les Mortels, parce qu'il avoit refusé de gagner un sou.

Tirons de cette Histoïre cette conséquence ; & apprenons à ne pas confondre des Gens qui demeurent oisifs, parce qu'ils ne trouvent pas des occasions d'être suffisamment dédommagés de leurs peines, avec ces Stupides qui s'applaudissent dans leur inaction, & qui mourroient plutôt de faim, que de se remuer pour se procurer de la nourriture. Si nous ne distinguons pas ces deux espèces de Gens, nous serons obligés de convenir que tous les Hommes sont plus ou moins paresseux, & que même ceux qui mettent à plus haut prix leur travail, je veux dire les plus Industrieux, sont les plus entichés de ce défaut.

Je passe à l'article du Contentement. Je donne ce nom à cette calme sérénité d'esprit dont jouit un Homme qui se croit heureux,

& qui est satisfait de la situation où il se trouve. Un Homme qui possède ce contentement, sentant le bonheur de son état présent, est dans une tranquillité que ne connut jamais un Homme qui pense à améliorer sa fortune. Les applaudissemens que l'on donne à cette vertu, sont peu durables. Suivant les circonstances où se trouvent les Hommes, on les loue, ou on les blâme de la posséder.

Un Artisan pauvre qui travailloit sans relâche pour vivre, hérite un revenu de cent livres sterling d'un Parent qui vient de mourir. D'abord il quitte le métier pénible qu'il avoit. Cependant n'ayant pas assez de talens pour le pousser dans les Affaires, il se résout à vivre tranquillement de ses revenus. Cet Homme ne fait de mal à personne, il paie exactement ce qu'il doit, on l'appellera un Honnête Homme qui n'aime pas le bruit. Son Boucher, son Boulanger, son Hôtesse, son Tailleur, & toutes les Personnes qui partagent entr'eux ses revenus, la Société même, en profitent. Personne ne souffre de son oisiveté ; & s'il eût continué de travailler de son métier, tout ce qu'il y auroit gagné, auroit été tout autant de retranché sur le gain de ses confrères. Il est vrai qu'il est l'Homme le plus paresseux qu'on puisse imaginer. Il passe au lit quinze heures des vingt-quatre, son unique occupation est d'user le pavé. Cependant personne ne le blâme. Que dis-je ! son esprit inactif est même honoré du nom de Contentement.

Supposons à présent que ce même Homme s'étant marié continue à vivre du même train, après qu'il a trois ou quatre Enfants ; & qu'ainsi parfaitement satisfait de ce qu'il possède, il ne cherche pas à gagner la moindre chose. D'abord ses Parens, & ensuite toutes les Connoissances, alarmés de cet excès de paresse, réfléchiront que ces Enfants ne pouvant recevoir de bonne éducation,

leur feront honte un jour, & que peut-être même ils en feront chargés, si leur Père n'abandonne sa honteuse indolence.

On se dira tout cela à l'oreille ; mais bientôt Harpagon son Oncle venant le trouver, lui tiendra le discours suivant. Quoi, Neveu, vous ne faites encore rien ? Si, n'avez-vous point de honte ? Comment peut-on vivre si désœuvré ? Si vous ne voulez pas reprendre votre ancien métier, il y a cinquante autres moyens de gagner quelques soux. Je sais que vous avez un revenu de cent Pièces ; mais ne vous apercevez-vous pas que vos dépenses augmentent chaque jour ? que ferez-vous quand vos Enfants seront grands ? J'ai bien plus de bien que vous, & je suis seul ; cependant je ne suis pas assez fou pour abandonner mes affaires. Que dis-je ! Je proteste que quand même j'aurois les richesses de Crésus, je ne voudrois pas mener la vie fainéante que vous menez. Ce ne sont pas-là mes affaires, je l'avoue ; mais chacun crie, qu'il est honteux à un Jeune Homme qui est en bonne santé & vigoureux, de ne pas s'occuper à quelque chose. Si, insensible à tous ces avertissemens, il reste encore six mois dans cette indolence, tout le Voisinage le blâme. C'est ainsi que les mêmes qualités qui lui ont autrefois attiré le nom d'Homme content & paisible, lui font donner le nom du plus méchant des Maris, & du plus paresseux des Mortels. De tout cela il résulte évidemment qu'en jugeant de la bonté ou de la malice des actions, on fait uniquement attention au bien ou au mal que la Société en ressent, sans faire aucune réflexion sur l'effet que ces mêmes actions produisent sur celui qui en est l'auteur. C'est-là une pensée que je développerai dans mes Recherches sur l'origine de la Vertu Morale.

Les Termes, de Diligence & d'Industrie se confondent très-souvent. Cependant il y a une grande différence entre les choses

qu'ils désignent. Un Pauvre misérable peut ne manquer ni de diligence, ni d'adresse, être un Homme économe & laborieux, & cependant être si bien content de sa situation, qu'il ne se donnera aucun mouvement pour l'améliorer. Un tel Homme n'est pas industriel : l'Industrie, entr'autres qualités, renferme une soif pour le gain, & un désir ardent de rendre son état meilleur.

Lorsqu'un Homme croit que les profits qu'il retire de sa vocation sont trop petits, ou que la part qui lui revient de quelque occupation est trop chetive, il peut mériter le nom d'industriel en deux manières. Premièrement on lui donnera ce titre, s'il découvre des moyens extraordinaires, & praticables, pour augmenter les affaires & les profits. Il l'obtiendra aussi, s'il étend davantage les occupations, & son commerce. Si un Marchand a soin de bien assortir sa boutique, & qu'il serve comme il faut ceux qui achètent chez lui, on dira que cet Homme est diligent. Mais si outre cela il se met à même par les soins de vendre au même prix des Marchandises meilleures que celles qu'on trouve chez les Voisins si par sa complaisance, ou par quelque autre bonne qualité, il fait des Connoissances, & qu'il augmente les Pratiques, il mérite dès, lors le nom d'Industriel. Un Savetier qui ne seroit occupé que la moitié de son tems pourroit être appelé diligent, s'il ne négligeoit pas les affaires, & qu'il les expédiât quand il en a. Mais si outre cela il faisoit des messages lorsqu'il n'a point d'ouvrage, ou que seulement il fit des chevilles, ou enfin qu'il fit le guet pendant la nuit, on devoit le nommer Industriel.

Qu'on pèse exactement ce que j'ai avancé dans cette Remarque, & l'on sera obligé de convenir ; ou que la Pareille & le Contentement sont fort proches parens ; ou que s'il y a quelque

différence entre ces deux choses, la dernière est plus contraire à l'industrie que la première.

Remarque X

PAGE 25. LIGNES 2-4.

J'Avoue que peut-être on pourroit voir une Nation vertueuse ; mais il faudroit nécessairement que les Individus se contentassent d'être pauvres, & endurcis au travail : Car s'ils vouloient vivre à leur aise ; jouir des plaisirs de la Vie, & former une Nation opulente, puissante, florissante, & guerrière, la chose est absolument impossible.

J'ai bien ouï parler de la grande figure que les Lacédémontens : vertueux ont fait autrefois par dessus toutes les Républiques de la Grèce. Mais on doit convenir qu'il n'y eut jamais de Nation : dont la Grandeur fut plus creuse. Leur Grandeur étoit au dessus de celle du Théâtre ; & l'unique chose dont ils pouvoient se glorifier, c'est qu'ils ne jouissoient de rien. Ils étoient à la vérité craints & estimés au dehors. Leur valeur & leur habileté dans la Guerre étoit si célèbre, que leurs Voisins ne recherchoient pas seulement leur amitié ; mais qu'ils se croïoient sûrs de la victoire s'ils avoient à la tête de leur Armée un Général Lacédémonien. Mais qu'est-ce qui les rendoit tels ? N'étoit-ce pas une discipline si féroce une vie si austère, & si dénuée des agrémens de la Vie, que l'Homme le plus tempérant parmi nous ne pourroit se résoudre à s'y soumettre. Il y avoit une parfaite égalité entr'eux. L'or & l'argent monnoïés étoient décriés. Leur monnoie courante étoit de fer, on vouloit qu'elle fût pesante, & de peu de prix. Pour

ferrer la valeur de vingt ou trente livres sterling, il falloit une chambre d'une grandeur considérable ; & pour transporter cette somme, on auroit eu besoin d'une bonne paire de Bœufs. Ce n'est pas le seul moïen qu'ils eüssent pour prévenir le luxe. Ils obligeoient encore tous les Citoïens à manger en commun de la même viande, sans qu'ils en dispensassent qui que ce fût. L'Histoire nous apprend même qu'Agis, un de leurs Rois, revenant victorieux des Athéniens, demanda à manger en particulier avec la Reine, mais que les Polémarques lui refusèrent cette grace. Leur principal soin en élevant la Jeunesse, dit Plutarque dans la Vie de Lycurgue, étoit de les rendre bons Citoïens, de les mettre en état de souffrir les fatigues de la guerre, & les longues marches, & par conséquent de ne jamais revenir sans être victorieux. Dès-qu'ils avoient atteint l'âge de douze ans, on les faisoit coucher par bandes sur des lits faits de joncs, qui croissoient sur la Rivière d'Eurotas. Mais comme ces joncs avoient des pointes aigues, ils devoient les rompre avec quelque instrument. Pendant les froids de l'Hiver ils mêloient parmi ces joncs du coton de Chardon pour se tenir au chaud.

Par toutes ces circonstances on voit évidemment qu'il ne fut jamais sur la Terre de Peuple moins efféminé. Ils ne jouissoient d'aucun des plaisirs de la Vie, & n'avoient pour prix de leur vertu, que la gloire d'être un Peuple belliqueux & endurci au travail ; avantage dont peu de personnes voudroient à ce prix. Lors même qu'ils ont été les Maîtres du Monde, cependant ils ont refusé de s'en servir. Je doute que les Anglois leur envient jamais cette Grandeur. J'ai suffisamment détaillé, dans la Remarque (O), en parlant des Plaisirs réels, les objets dont les Hommes ont besoin aujourd'hui.

Remarque Y

PAGE 25. LIGNES 6, 7.

J 'Ai déjà eu occasion de remarquer, que les termes de décence, de convenance, font si ambigus & si équivoques, qu'on ne fauroit les comprendre, si l'on ne connoit la qualité & les circonstances où se trouvent les personnes qui s'en servent. Il convient que l'Orfèvre, & le Marchand détaillier qui a trois ou quatre mille livres sterling de fond, ait sur sa table deux services à l'ordinaire, & un petit extra les Dimanches. Sa Femme doit avoir un lit de damas, lorsque ses couches approchent, & deux ou trois chambres proprement meublées. Le Printemps suivant il convient qu'elle ait une Campagne, ou tout au moins un Appartement commode hors de la Ville. Dès qu'un Marchand a une Campagne, il doit avoir un Cheval pour lui, & un pour son Valet. Si son Commerce est un peu en train, il compte de pouvoir tenir dans huit ou dix ans un Carrosse ; cependant il appelle tout cela esclavage, & il espère qu'après avoir été esclave vingt-deux ou vingt trois ans, il possèdera un revenu de mille livres sterling qu'il laissera à son Aîné, outre deux, ou trois mille livres sterling qu'il donnera à ses autres Enfants pour leur établissement. Lors même que des Personnes qui sont dans cette passe, en priant pour leur pain quotidien, se bornent à ces articles, elles sont réputées très-modestes.

Appellez cela Vanité, Luxe, Dépenses superflues, ou donnez-lui tel nom injurieux qu'il vous plaira, cela est inféparable de l'état florissant d'une Nation. Ceux d'une condition inférieure devront à la vérité se contenter de Convenances moins chères ; mais aussi il est certain que ceux d'un rang plus élevé voudront jouir de Convenances plus dispendieuses. On en voit qui donnent le

simple nom de décence à la Vaisselle d'or & d'argent dont ils se servent, & qui comptent un Carosse à six Chevaux au rang des plaïrs nécessaires de la Vie. Si un Pair du Roïaume n'a pas au-delà de trois ou quatre mille livres sterling de revenu, il est compté pour un Seigneur pauvre.

Depuis la première Édition de cet Ouvrage, plusieurs Personnes se sont élevées contre moi, & se sont efforcées de démontrer que le Luxe porté à l'excès est la ruïne infaillible d'un Peuple. On se feroit aisément épargné cette peine, si l'on, avoit daigné faire attention aux bornes dans lesquelles j'ai renfermé mon opinion. Afin donc qu'à l'avenir il soit impossible à un Lecteur préoccupé de donner un mauvais sens à mon Livre, je vais rassembler ici les limitations que j'avois marquées dès le commencement, & les nouvelles précautions que j'ai prises dans cette Édition. J'espère que si on veut bien prendre la peine de lire cet article, on sentira que je prévins toutes les objections que l'on pourroit faire contre mon Système.

J'ai posé comme des Principes dont il n'est jamais permis de s'écarter, que le Pauvre doit être occupé, qu'il est de la prudence de les secourir dans leurs besoins, mais que l'on risqueroit de faire cesser tous leurs besoins.

La Pêche, suivant moi, doit être cultivée & encouragée à tous égards. Par-là on rendra les Denrées, & par conséquent les Ouvriers à bon marché.

Deplus j'ai assuré que l'ignorance étoit un ingrédient nécessaire dans la Société. De tout cela il paroît manifestement que mon Système ne suppose point que le Luxe soit général dans tous les rangs.

On doit avoir un soin particulier pour conserver & mettre en sûreté la propriété, pour administrer impartialement la justice, & pour faire tout servir au bonheur & à l'intérêt de la Nation. J'ai surtout extrêmement insisté sur l'attention que les Chefs du Roïaume doivent avoir pour maintenir la balance du Commerce, de manière que les entrées annuelles n'excèdent jamais les sorties. J'ai soutenu, & je soutiens encore que les païs où l'on observe, & cette précaution, & les autres dont j'ai parlé, ne sauroient être ruinés par les marchandises qu'on tire du dehors pour satisfaire le Luxe. Ce n'est que dans les païs extrêmement peuplés que se voit tout l'excès du Luxe : Mais il est principalement le partage de ceux qui sont dans le rang le plus élevé. Comme donc la base doit être proportionnée au sommet, il est évident que plus grand est le nombre de ceux qui placés au sommet donnent dans le Luxe, plus aussi doit être considérable le nombre de ceux qui sont placés au bas, je veux parler du Pauvre qui travaille.

Ceux qui sont assez foux pour vouloir imiter ceux qui sont plus riches qu'eux, ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes s'ils se ruinent. Je soutiens même que c'est les traiter trop doucement, que de dire qu'ils donnent dans le Luxe ; puisque quiconque peut se résoudre à dépenser au-delà de son revenu, est un vrai insensé. Quelques Personnes de qualité peuvent avoir trois ou quatre Carrosses à six Chevaux, & être encore en état malgré cette dépense de donner à leurs Enfants une éducation convenable ; tandis qu'un Jeune Marchand se ruineroit de fond en comble, s'il tenoit seulement un misérable Cheval. La première de ces personnes donne dans le Luxe, mais la seconde donne dans la Prodigalité. J'avoue qu'il n'est pas possible qu'une Nation riche ne renferme point de Prodiges, mais il n'y en eut jamais qui n'eut assez d'Avares pour contrebalancer les Prodiges. Si un Vieux Mar-

chand fait faillite, pour avoir fait des dépenses excessives, ou pour avoir été négligent dans les Affaires pendant bien des années : D'un autre côté on voit s'élever un Jeune Commerçant, qui plus assidu, ou plus économe que le premier, se trouve riche avant qu'il ait atteint l'âge de quarante ans. N'a-t-on pas souvent éprouvé que les faiblesses des Hommes produisent des effets qui leur paroissent contraires ? Ainsi il y a des Ames si basses, qui ne peuvent amasser des richesses, parce qu'elles sont trop intéressées ; pendant que des Personnes d'un génie plus relevé amassent de grands biens en faisant belle dépense, & en paroissant mépriser l'argent. D'ailleurs les vicissitudes de la Fortune sont nécessaires dans la Société. Les chutes les plus terribles ne sont pas plus de mal à un Royaume, qu'il n'en reçoit de la mort d'un de ses individus. Les Barêmes contrebalancent exactement les Enterremens. Ceux qui se trouvent enveloppés à quelques égards dans la chute d'un Autre sont tristes, pestent, & enragent de leur infortune : mais ceux qui y gagnent, & il y en a toujours quelques-uns, se taisent ; parce qu'il seroit odieux d'entendre quelqu'un dire qu'il tire parti des pertes & des malheurs de son Voisin. Les hauts & les bas de la Fortune ressemblent à une roue, qui en tournant met en mouvement toute la machine. Les Philosophes qui savent pénétrer dans la nature des choses, considèrent les vicissitudes qu'on remarque dans la Société Civile, du même œil qu'ils envisagent l'élévation & l'abaissement des Poûmons. Ils remarquent que ce dernier état fait tout aussi-bien partie de la respiration que le premier, & qu'ainsi le souffle inconstant de la Fortune qu'on ne sauroit fixer, est au Corps politique, ce que l'Air si facile à être mis en mouvement est à une Créature vivante.

L'Avarice & la Prodigalité sont donc également nécessaires à la Société. Il est des pays où l'on est en général plus prodigue que

dans d'autres. Cette différence naît des diverses circonstances qui disposent au vice, de la constitution de l'État, & du tempérament des Particuliers.

Je prie le Lecteur attentif de vouloir me pardonner, si je répète ici plusieurs choses que j'ai exposées dans la Remarque (Q). Il y a des Personnes dont la mémoire est courte, que je dois tâcher de soulager. Plusieurs choses disposent à l'avarice. L'abondance d'argent, & la rareté des terres ; les impôts considérables ; la rareté des denrées ; l'industrie ; l'amour pour le travail ; un esprit actif & intrigant ; un mauvais naturel qui manque d'humanité & de compassion ; la vieillesse ; la prudence ; le commerce ; les richesses, lors surtout qu'on les a acquises par son travail ; la liberté ; le soin de maintenir la propriété. L'indolence, au contraire ; le contentement d'esprit ; la jeunesse ; l'imprudence ; le pouvoir arbitraire ; les richesses acquises avec facilité ; l'abondance de provisions ; & l'instabilité des possessions sont des circonstances qui font pencher les Hommes du côté de la prodigalité. Dans tous les pays où les premières circonstances prédominent, le vice dominant sera l'Avarice. Dans ceux où les secondes prévalent, la Prodigalité sera le vice national. Mais soyez sûr que jamais il n'y eut de frugalité nationale, sans une nécessité nationale. Les Loix Somptuaires peuvent être de quelque usage dans un pays indigent, lorsqu'épuisé par la guerre, par la peste, ou par la famine, l'ouvrage a été interrompu, & le Pauvre n'a pas eu d'occupation. Mais ce seroit la plus mauvaise de toutes les Politiques, si l'on faisoit des Loix contre le Luxe dans un Roïaume opulent.

Je finis mes Remarques sur la Ruche Murmurante, en assurant ceux qui prêchent avec tant de chaleur la Frugalité nationale, qu'il seroit impossible que les Persans, & les autres Peuples de

l'Orient, tiraissent la même quantité de draps fins d'Angleterre qu'ils en consomment au-jourd'hui, si nos Femmes faisaient moins usage d'étoffes de soie, nous diminuions la quantité de cette marchandise que nous apportons d'Asie.

FIN DU TOME I.

Recherches sur l'origine de la vertu morale

TOUS les Animaux qui n'ont point reçu d'éducation, uniquement attentifs à se procurer des plaisirs, suivent naturellement la pente de leurs inclinations, sans s'embarrasser si ce qui les accommode fait du bien ou du mal aux autres. De-là vient que dans l'état de Nature, les Créatures qui raisonnent le moins, & qui ont le moins de desirs, sont les plus propres à vivre paisiblement ensemble. Il sembleroit donc que naturellement il n'y auroit point de Créature qui fût moins capable de vivre longtems en société que l'Homme. Cependant les qualités bonnes ou mauvaises sont de telle nature, qu'il est le seul Etre que l'on puisse jamais civiliser. Mais il faut pour cela le gêner par un certain Gouvernement, & le régler par des Loix. On peut encore, il est vrai, le dompter par un pouvoir supérieur. Mais il s'aime trop, il a trop de fierté, il est trop rempli de ruses, pour être rendu traitable, & pour être perfectionné autant qu'il peut l'être par la force seule. Pour en venir à bout, il faut le prendre par son foible.

C'est ce qui engagea les Législateurs, & en général tous les sages Fondateurs des Sociétés, à s'attacher principalement à persuader ceux qu'ils avoient à gouverner, qu'il étoit plus avantageux à chacun d'eux de dompter leurs appétits que de les satis-

faire. Ils se font efforcés de leur montrer qu'il convenoit mieux d'avoir égard à l'Intérêt Public, que de se borner à celui qui leur paroissoit être leur intérêt particulier. La chose n'étoit pas facile à persuader : Auffi, tous les Beaux Esprits, tous les Philosophes, tous les Orateurs réunirent-ils leurs puissans efforts pour inspirer au Genre Humain des sentimens si utiles. Ils emploïèrent tous les argumens imaginables pour en convaincre leurs Peuples.

Je ne déciderai point s'ils ont été effectivement convaincus ; mais il est certain qu'il n'étoit pas possible de les déterminer à desapprouver leurs inclinations naturelles, & à préférer le bien d'Autrui vu leur propre, si on ne leur avoit offert un équivalent pour le sacrifice qu'on exigeoit d'eux, & un dédommagement qui servît de récompense à la violence qu'ils devoient nécessairement se faire pour agir ainsi.

Ceux qui entreprirent de civiliser les Hommes, ne l'ignoroient point. Mais bientôt ils s'appercurent qu'ils ne pouvoient pas suffire à donner une si grande quantité de récompenses réelles, pour dédommager les Hommes dans chaque action particulière faite pour le Bien Public. Ils furent donc obligés d'imaginer une récompense générale, qui, dans toutes les occasions, servit comme d'équivalent aux efforts pénibles que les Hommes feroient pour renoncer à eux-mêmes. Récompense, qui, sans rien coûter aux Législateurs, ni aux autres, fut cependant un agréable dédommagement pour ceux qui la recevoient.

Infruits à fond de la force & de la foiblesse de notre nature, ces Hommes sages remarquant qu'il n'y avoit personne d'assez sauvage pour n'être point enchanté des louanges, ni personne dont le cœur fût assez bas pour souffrir patiemment le mépris, ils ont

conclu que la Flatterie étoit le plus puissant motif qu'on pût présenter à la Créature Humaine.

Pour faire donc usage de cette charmante ruse, ils ont commencé par exalter l'excellence de notre nature par-dessus celle des autres Animaux. Les merveilles de notre sagacité, la vaste étendue de notre entendement, tels furent d'abord les objets de leurs louanges excessives. Cette faculté de notre ame qu'on nomme la Raison, faculté qui nous met en état d'exécuter les plus nobles actions, mérita de même mille éloges pompeux.

C'est par l'artificieux moïen de la flatterie, qu'ils s'infinuèrent d'abord agréablement dans le cœur des Humains. Dès-lors ils commencèrent à les instruire des Notions de l'Honneur & de la Honte. Le premier fut représenté, comme le plus grand de tous les Biens auxquels les Mortels pûssent aspirer ; celle-ci comme le plus grand des Maux qu'ils eûssent à craindre. Après cela ils leur mirent devant les yeux, combien il feroit peu convenable à la dignité de Créatures aussi sublimes, de satisfaire ces appétits qui leur sont communs avec les Brutes, tandis qu'ils négligeroient ces éminentes qualités qui les distinguent si glorieusement de tous les Etres visibles.

Ces Législateurs avouèrent que ces mouvemens de la Nature qu'ils condamnoient, étoient effectivement très-vifs ; qu'il falloit beaucoup de peine pour y résister, & beaucoup plus encore pour les vaincre. Mais ils se sont tous adroitement servi de cet aveu, comme d'un motif à faire voir que d'un côté la victoire feroit plus glorieuse, & que de l'autre l'esclavage feroit plus infamant.

Pour donner encore plus d'émulation aux Hommes, ils en divisèrent l'espèce en deux Classes très-différentes. L'une est com-

polée de Gens abjects, qui ont le cœur rampant. Ceux-ci courant toujours après la jouissance actuelle, ne sont point capables d'un glorieux renoncement à eux-mêmes. Incapables de faire attention au bien d'Autrui, leurs vues les plus relevées se bornent à leurs propres avantages, Vils esclaves de la Volupté, ils s'abandonnent à leurs désirs grossiers, & ne font usage de leurs facultés intelligentes, que pour satisfaire leurs appétits sensuels. Ces Hommes méprisables, dit-on, sont la partie la plus infame de leur espèce, ils ne diffèrent des Brutes que par leur figure humaine.

L'autre Classe renferme ces Créatures nobles qui ont les sentimens élevés. Libres d'un intérêt sordide, ils estiment les perfections de leur Esprit, comme ce qu'ils possèdent de plus sublime. Connoissant la juste valeur de ce dont ils jouissent, ils ne trouvent du plaisir qu'à orner cette partie distinguée, dans laquelle consiste leur excellence. Pleins d'un juste mépris pour ce qu'ils ont de commun avec les Bêtes destituées de Raïson, ils opposent toujours l'idée qu'ils ont de leur prééminence à la violence de leurs inclinations. Ils se font une guerre continuelle à eux-mêmes, pour procurer la paix aux autres. Remplis d'une noble ambition, ils ne cherchent pas avec moins d'empressement le Bien Public, que l'affujettissement de leurs passions. Ils savent qu'il y a plus de grandeur & de courage à subjuguier ses passions, qu'à emporter d'affaut les Places les plus fortes. Ces derniers ont été appelés les vrais modèles de leur sublime espèce. Ils surpassent beaucoup plus ceux de la première Classe, que ceux-ci ne sont au-dessus des Bêtes des Champs.

Les plus grandes, les plus excellentes des Creatures, dans leurs espèces, sont celles qui ont le plus de Presomption. Je parle du moins des Animaux qui ne sont pas trop imparfaits, pour ignorer

ce que c'est que Vanité. C'est ainsi que dans l'Homme, le plus parfait de tous, la préfomption est si inséparable de son essence, que, quelque soin qu'il prenne de la cacher ou de la pallier, sans elle il manqueroit de l'une des principales choses qui doivent entrer dans la composition de la Nature. Les leçons & les remontrances des Politiques, dont j'ai parlé, accommodées avec tant d'art à la bonne opinion que l'Homme a de soi-même, ne purent donc que faire impression sur lui. Il se laissa entêter de ces brillantes maximes.

Ces idées répandues ensuite peu à peu parmi la Multitude, ont dû non seulement être approuvées dans la spéculation par la plupart ; mais elles ont engagé effectivement les plus fiers, les plus grands, les plus courageux, & les meilleurs d'entr'eux à s'exposer à mille inconvénients, & à souffrir divers maux, afin d'avoir le plaisir de pouvoir se compter au nombre de ces Hommes distingués de la seconde Classe. Glorieux alors ils peuvent s'appliquer tous les éloges excellents qu'ils leur ont entendu donner. Ce fut ainsi que se formèrent les Héros, & ce qui les fit admirer des Personnes mêmes qui ne purent se résoudre à les imiter.

De Tout ce que nous avons dit je conclus premièrement, que les Héros n'abandonneront jamais les belles notions qu'ils ont sur la dignité des Créatures Raisonnables. Ils se sont donné beaucoup de peine pour se rendre maîtres de quelques-uns de leurs appétits naturels, ils ont préféré le bien d'Autrui à leur avantage propre, il est donc naturel qu'ils entretiennent l'orgueil qui les flatte. Comme ils sont toujours à la tête du Gouvernement, ils soutiendront, de toutes leurs forces, l'estime due à ceux de la seconde Classe, qu'ils ont eux-mêmes imités ; ils s'efforceront à soutenir la supériorité de ceux-ci sur le reste de l'espèce.

Je dis, en second lieu, que ceux qui n'auront pas eu assez de présumption, ou de courage pour s'exciter, & pour mortifier ce qu'ils avoient de plus cher, auront honte de leur état. Ils ont suivi les mouvemens sensuels de la Nature ; ils sentiront qu'ils font du nombre de ces misérables de la première Classe, qu'on regarde généralement comme peu différens des Brutes ; ils le sentiront, mais ils ne pourront l'avouer sans confusion. À l'exemple des autres, ils cacheront donc leurs imperfections ; ils exalteront le renoncement à soi-même, ils paroîtront, autant que les autres, faire cas du Bien Public. Il est fort probable que quelques-uns d'entr'eux admireront même chez les autres, ce qu'ils ne trouvent point chez eux. Convaincus, par leur propre expérience, de la force qu'il a fallu pour remporter une glorieuse victoire sur soi-même, ils ne pourront refuser leur admiration aux Vainqueurs. Les autres enfin, intimidés lés par la fermeté & par la valeur de ces Hommes illustres de la seconde Classe seront portés à craindre la puissance de leurs Conducteurs. De tout cela on peut raisonnablement conclure que, quelles que soient leurs pensées sur les notions établies, personne n'osera contredire ouvertement ce dont on n'oseroit pas même douter sans passer pour criminel.

Ce sont là, ou du moins ce peuvent avoir été les moyens dont on s'est servi pour civiliser les Hommes, & les rendre sociables. Il suit de-là que les premiers Rudimens de la Morale inventés par d'habiles Politiques à dessein de rendre les Hommes dociles, de même qu'utiles les uns aux autres, servirent principalement à favoriser l'Ambition de certaines Gens, qui en tirèrent pour eux-mêmes le premier bénéfice. Ils furent surtout destinés à leur procurer l'avantage de gouverner un grand nombre de personnes avec plus de facilité & de sûreté.

Ces Principes de Politique une fois établis, il étoit impossible que l'Homme restât long-tems sans être civilisé. Ceux-là même qui étoient uniquement occupés à satisfaire leurs appétits, remarquèrent bientôt que leur conduite méprisée ne tournoit pas à leur avantage. Continuellement traversés dans leurs desseins par les autres personnes, ils ne purent que s'appercevoir qu'en se gênant tant soit peu, ou qu'en apportant plus de circonspection, ils s'épargneroient bien des chagrins, & quantité de malheurs, qui arrivent ordinairement à ceux qui recherchent la Volupté avec trop d'avidité.

Premièrement, les Gens de ce caractère méprisable retirèrent, aussi bien que les autres, leur part du profit, des actions généreuses qui se firent pour le bien de la Société ; & par conséquent ils ne purent qu'en savoir bon gré à ceux qui en étoient les auteurs. En second lieu, ils remarquèrent que dans les occasions où ils s'attachoient le plus ardemment à chercher leur avantage, sans avoir égard à celui des autres, ils n'avoient point de plus grandes difficultés à combattre, que de la part de ceux qui leur ressembloient le plus.

Ils trouvèrent donc qu'il étoit de l'intérêt des plus Méchants, de recommander avec plus de force & de donner le plus de louanges à ceux qui travailloient au Bien Général, indépendamment de leur avantage propre ; puisque, sans se gêner le moins du monde, ils profitoient des travaux & des victoires des autres. Par conséquent ils ont dû s'accorder avec le reste du Genre Humain, à donner le nom de Vice, à toute action que l'Homme commettrait pour satisfaire quelques-uns de ses appétits, sans égard à l'Intérêt Public. On a donné ce nom odieux à une action, dès qu'on y observoit la moindre intention de faire du mal à quelqu'un ; ou

même lorsqu'on voïoit qu'elle tendoit à rendre celui qui la faisoit moins utile aux autres. On s'est de même accordé à donner le nom de Vertu à toutes les actions qui étant contraires aux mouvemens de la Nature, tendroient à procurer des avantages au Prochain, & à vaincre toutes ses passions, si l'on en excepte l'Ambition raisonnable d'être bon.

On m'objectera, peut-être qu'il n'y eut jamais de Société qui ait été policée, avant que la plus grande partie des Individus y ait admis quelque culte d'un Être puissant, Dominateur sur toutes choses. D'où l'on conclura que les Notions du Bien & du Mal Moral, & la distinction que l'on fait entre le Vice & la Vertu ne furent jamais l'ouvrage des Politiques, mais le pur effet de la Religion.

Avant que de répondre à cette Objection, je dois répéter, en faveur de ceux qui ne lisent pas les Avant-propos, ou les Introductions, ce que j'y ai dit, savoir, que dans ces Recherches sur l'Origine de la Vertu Morale, je ne veux parler ni des Juifs, ni des Chrétiens, mais uniquement de l'Homme, dans l'état de la simple Nature, & d'ignorance du vrai Dieu.

Après cet avertissement, je dis que les Superstitions Idolâtres de toutes les Nations, & les Notions pitoïables qu'ils avoient sur la Nature Divine, étoient incapables de les porter à la Vertu. J'ose affirmer qu'elles ne pouvoient servir tout au plus qu'à tenir en respect, & qu'à amuser le Vulgaire sot & grossier. Il consiste cependant par l'Histoire, que dans les États où la Religion Populaire a été la plus ridicule, ou la moins sensée la Nature Humaine n'a pas laissé de s'y développer à tous ces égards ; & que même il n'y a ni Sagesse Mondaine, ni Vertu Morale, où les Hommes n'aient, en différens tems, excellé dans les Monarchies & dans les Répu-

bliques qui se font tant soit peu rendues célèbres par leurs Richesses ou par leur Pouvoir.

Les Égyptiens, peu contents d'avoir déifié les Monstres les plus affreux, portèrent la bêtise jusqu'à rendre un honneur divin aux Oignons, que leurs mains avoient plantés. Cependant on vit leur pays devenir la plus fameuse École de l'Univers pour les Arts & pour les Sciences. Jamais Nation, fans en excepter celles qui les ont suivis, ne pénétra plus avant dans les profonds mystères de la Nature.

Quel État, ou quel Royaume sous le Ciel, a jamais produit de plus grands Modèles dans toutes sortes de Vertus Morales, que les Empires Grecs & Romains ? Surtout combien de Personnages illustres ne nous a pas fourni celui-ci ? Cependant, combien grande n'étoit pas l'absurdité & la folie de leurs sentimens sur des matières si sacrées ? Je passe sous silence le nombre extravagant de leurs Dieux. Considérons seulement les Histoires & les Anecdotes infames qu'ils mettoient sur le compte de ces Objets de leur culte, & nous serons obligés, après cet examen, de convenir que bien loin que leur Religion fût propre à apprendre aux Mortels le chemin de la VERTU, & à dompter leurs passions, elle paroissoit plutôt inventée pour fournir des excuses à ceux qui se livroient à leurs appétits, & pour les encourager dans le VICE. Si donc nous voulons savoir ce qui leur donnoit cette force, ce courage, & cette magnanimité, vertus dans lesquelles ils ont excellé, ne jettons point les yeux sur leurs Autels. Portons plutôt nos regards sur ces distinctions accordées à ceux qui brilloient par quelques-unes de ces qualités, & nous découvrirons les motifs qui les excitoient. Ici nos yeux sont éblouis par la pompe d'un Triomphe éclatant ; là nous découvrons la magnificence des Monumens & des Arcs ; les

Trophées, les Statues, les Inscriptions se présentent partout à nos yeux. Ailleurs je découvre une variété infinie de Couronnes Militaires, & des Marques d'honneur différentes accordées aux Morts ; les Places & les Tribunes retentissent des éloges des Vivans. Ce sont ces récompenses imaginaires qui ont été la source & l'origine de ces VERTUS. Une sage Politique savoit faire un usage adroit de ces moyens efficaces, qui flattent l'orgueil des Hommes, & qui engagent le plus grand nombre à renoncer entièrement à eux-mêmes. La Religion Païenne, & les Superstitions Idolâtres, n'avoient rien qui pût engager l'Homme à combattre ses désirs, & à vaincre ses plus doux penchans. C'étoit donc l'effet de la conduite habile des rufés Politiques. Plus nous examinerons de près la nature de l'Homme, plus nous convaincront que les VERTUS MORALES sont des productions politiques, que la flatterie engendra de l'Orgueil.

Il n'est point d'Homme, quelque esprit ou quelque lumière que vous lui donniez, qui soit entièrement à l'épreuve des enchantemens d'une flatterie adroite & bien ménagée. Les louanges personnelles & directes peuvent toucher des Enfans & des Sots ; mais un Homme plus habile veut être traité avec plus de circonspection. Plus la flatterie est générale, moins elle est suspecte à ceux qui en sont les objets. Faites-vous l'éloge d'une Ville ? Tous les Habitans vous écouteront avec plaisir. Chaque Savant en particulier croira vous avoir de l'obligation, si vous parlez avantageusement & avec révérence des Hommes de Lettres en général. Sans crainte vous pouvez louer l'emploi dont un Homme est revêtu, ou le pays qui lui a donné naissance ; parce que vous lui fournirez une occasion de cacher la joie que lui causent vos éloges, sous l'estime qu'il doit avoir pour ses Collègues ou pour ses Compatriotes.

Il est bien des Gens rusés, qui connoissant combien la flatterie a d'influence sur l'amour-propre, savent se servir adroitement de cette connoissance. Ont-ils peur d'être trompés ? Il leur est ordinaire de s'étendre, quoique contre leur conscience, sur l'honneur, l'intégrité, & la bonne foi de la famille, sur le païs, ou quelquefois sur la profession de la personne qui leur est suspecte. Ils savent que les Hommes changent souvent de résolution & agissent contre leurs inclinations afin d'avoir le plaisir de continuer à passer dans l'esprit de quelques personnes pour ce qu'ils ne sont pas. C'est ainsi que les habiles Moralistes font les Hommes semblables aux Anges, dans l'espérance que la vanité engagera quelques Ambitieux à imiter ces beaux Originaux, dont ils sont les Copies.

Quand le Chevalier Richard Steele, cet Ecrivain incomparable, insifte, avec son stile aisé, & son élégance ordinaire, sur les éloges de la sublime espèce des H-mains ; lorsqu'il relève l'excellence de la Nature Humaine avec tous les ornemens de la Rhétorique ; il est impossible de n'être pas charmé de l'heureux tour de ses pensées, & de la politesse de ses expressions. Souvent ému par la force de son éloquence, prêt à me laisser séduire par son ingénieuse sophistiquerie, ce Panégiriste artificieux a excité en moi les idées les plus sérieuses. Je pensois à ces tours grossiers dont les Femmes se servent pour porter leurs Enfans à être polis. Une Fille encore mal adroite, avant que de savoir parler ou marcher, commence enfin grossièrement à faire une révérence, qu'on lui a plusieurs fois demandée. Sa Nourrice aussi-tôt lui donne mille fades louanges. Que cette révérence est jolie ! s'écrie-t-elle. Oh la charmante Fille ! Voilà assurément une aimable Demoiselle ! Elle s'adresse ensuite à la Mère. Maman ! Cette jeune Demoiselle fait faire la révérence de meilleure grace que sa sœur Marion. La même chose est répétée plus haut par les Servantes, tandis que

Maman charmée, prenant l'enfant entre ses bras, le serre jusqu'à l'étouffer. Marion seule, plus âgée de quatre ans, qui fait ce que c'est qu'une belle révérence, s'étonne de la perversité de leur jugement. Saïsie d'indignation prête à crier à l'injustice. On lui dit aussitôt tout bas à l'oreille qu'elle est une Fille faite, mais que ce qu'on en dit n'est que pour plaire à sa petite sœur. Elle s'enorgueillit de ce qu'on l'a mise dans le secret. Charmée de la supériorité de son génie, elle répète, avec complaisance & avec d'amples additions, qu'on lui a dit elle insulte même à la faiblesse de sa sœur, qu'elle croit être la seule dupe. Ces éloges extravagans seront appelés, par toute personne qui fera au-dessus de la capacité d'un enfant, des flatteries dégoûtantes, & si vous voulez d'abominables mensonges. Cependant l'expérience nous apprend qu'on engage, par ces louanges grossières, les jeunes Demoiselles à faire la révérence, & à se comporter, plus promptement & avec moins de répugnance, comme des Filles déjà faites.

On agit de la même manière avec les Garçons. On tâchera de leur persuader qu'un joli Monsieur fait tout ce qu'on exige de lui, & qu'il n'y a que les Gueux qui soient grossiers, ou qui salissent leurs habits. Que dis-je ! Dès-que ce petit mal-propre commence à porter à son chapeau sa main mal apprise, sa Mère, pour l'engager à le tirer, lors même qu'il n'a pas deux ans, l'assure qu'il est déjà un grand Garçon. Si dans la suite, excité par ces louanges, il le tire régulièrement, aussitôt on lui dit qu'il est un Capitaine, un Lord-Maire, un Roi, ou même quelque chose de plus. C'est ainsi qu'on lui parle, jusqu'à ce qu'à force de louanges, ait engagé cette petite Créature à représenter de son mieux un Homme fait, & à faire tous les efforts pour paroître ce que sa petite cervelle lui persuade qu'il est.

Les plus grands Misérables s'estiment infiniment ; & le plus grand fouhait qu'un Ambitieux puisse former, c'est de voir que tout l'Univers témoigne avoir de lui les mêmes idées sur son compte, que celles qu'il en a. De sorte que a que le plus vain des Héros n'a jamais poussé l'amour pour la renommée, plus loin que de souhaiter de s'attirer l'estime & l'admiration des siècles futurs, de même que de ce-lui où il vit. Ce que je dis, doit sans-doute mortifier les Admirateurs & les Imitateurs des Alexandres & des Césars. Cependant j'ose soutenir que le désir d'être loué, a été la grande récompense que ces Génies supérieurs se sont proposé, ou se proposent, en sacrifiant avec tant de joie leur repos, leur santé, leurs plaisirs, & tout ce qui les concerne. L'espérance frivole des louanges a toujours déterminé les Grands Hommes à ces actions d'éclat que nous admirons. Qui peut s'empêcher

« Mais, dira-t-on, outre les fatigues brûlantes de la Guerre, & le fracas public d'un Ambitieux, il y a des actions nobles & généreuses faites dans le silence, dont la vertu est assurément la seule récompense. Ceux qui sont réellement bons, sont tels parce qu'ils ont la douce satisfaction de sentir dans leur conscience qu'ils sont vertueux. Ce témoignage, secret & intérieur est toute la récompense qu'ils attendent de leurs actions, les plus glorieuses. On ajoutera qu'il y a eu, parmi les Païens, des Hommes qui, après avoir fait du bien, loin d'en exiger des remerciemens, & de rechercher les applaudissemens, ont au contraire pris tous les soins imaginables, , pour n'être jamais connus de ceux qu'ils en avoient comblé de bienfaits. D'où l'on conclura que la Vanité n'a point porté, ces Grands Hommes au plus haut point, du renoncement à soi-même. »

Je dis, pour répondre à cette Objection, qu'il est impossible de juger de l'action d'une personne, à moins que d'être parfaitement au fait des principes & des motifs qui l'ont fait agir.

La Pitié, quoiqu'elle soit la plus belle & la moins dangereuse de nos passions, ne laisse pas d'être une foiblesse de notre nature, de même que la Colère, l'Orgueil, ou la Crainte. Les Esprits les plus foibles, sont les plus susceptibles de sentimens de pitié. C'est ainsi que personne n'est plus porté à la compassion que les Femmes & les Enfans. Il faut cependant avouer que de toutes nos foiblesses, la Pitié est la plus aimable, & qu'elle approche le plus de la Vertu. Que dis-je ! si cette passion n'étoit pas extrêmement commune, la Société pourroit à peine subsister. Mais comme c'est un mouvement de la Nature, qui ne consulte, ni l'Intérêt Public, ni notre Raison, elle peut produire le mal tout comme le bien. On s'en est servi pour attaquer l'honneur des Filles, & pour corrompre l'intégrité des Juges, Quiconque en suivant cette passion procure quelque bien à la Société, ne peut pas en tirer vanité ; puisqu'il a suivi une passion naturelle, qui, sans qu'il y ait pensé, est devenue utile au Public. Ainsi il n'y a point de mérite à retenir un pauvre Enfant que l'on voit prêt à tomber dans le feu. L'action n'est ni bonne, ni mauvaise ; & quelque avantage qu'il en revienne à cette innocente Créature, nous n'avons dessein en le secourant, que de nous satisfaire nous-mêmes. Si ce malheur lui étoit arrivé, sans que nous eussions tâché de le prévenir, cela auroit causé chez nous un malaise que l'amour-propre nous a fait éviter. Un Riche prodigue, porté par son tempéramment à la pitié, & à satisfaire toutes ses passions, n'a aucun mérite pour avoir secouru un Objet digne de compassion, avec son bien qu'il envisage comme une bagatelle.

« Si l'on infliroit, & toit, & que l'on dit qu'il se trouve des personnes, qui, sans condescendre à quelques-unes de leurs faiblesses, sans faire attention à ce qu'ils, valent, peuvent, dans le silence, faire une belle action, où il n'entre aucun motif de vaine gloire ni de compassion ; le plaisir seul qu'ils trouvent à faire du bien, les détermine à ces actions généreuses. »

PEUT-ETRE un Lecteur trop scrupuleux condamnera-t-il, à la première vue, les idées que je propose sur l'Origine de la Vertu morale. Il croira qu'elles sont contraires au Christianisme. J'espère cependant qu'il reprimera les censures, s'il fait attention que ces notions servent à relever la gloire de la Sagesse Eternelle. Rien en effet ne peut faire briller à nos yeux, avec plus d'éclat, la profondeur impénétrable de la Sagesse Divine, que la considération de cet Homme destiné par la Providence à vivre en Société. Cette Créature peut, non seulement être mise dans le chemin du Bonheur Temporel, par le moyen de ses faiblesses & de ses imperfections ; mais encore elle peut recevoir, de la considération du défaut apparent des causes Secondes, une teinture de cette connoissance que la vraie Religion doit perfectionner dans la suite pour son Bonheur Eternel.

Essai sur la charité et les écoles de charité

ESSAI

SUR

LA CHARITE

ET LES

ECOLES DE CHARITE.

LA CHARITE' est cette vertu qui nous engage à transporter sur les autres une partie de cet amour sincère, pur & sans mélange, que nous avons pour nous-mêmes. Mais il faut que ceux à qui nous accordons cette faveur, n'aient avec nous aucune liaison ni d'amitié, ni de parenté ; ils doivent nous être absolument étrangers ; nous ne devons leur avoir aucune obligation antérieure ; ils ne faut pas même que nous en attendions ou que nous en espérons rien.

Il n'est pas permis de retrancher quoi que ce soit de la rigueur de cette définition, autrement cette vertu perdra une partie de son mérite. Ce que nous faisons pour nos Amis & pour nos Parents, nous le faisons en partie pour nous-mêmes. Lorsqu'un Homme rendant quelque service à ses Neveux ou à ses Nieces dit, ce sont les Enfants de mon Frère, je m'emploie pour eux par charité, il vous trompe. On attend de son devoir qu'il leur rende les services dont il est capable, & il le remplit en bonne partie pour l'amour de soi-même. S'il fait quelque cas de l'estime du Public, s'il est tant soit peu délicat sur le point d'honneur, & qu'il veuille ménager sa réputation, il doit absolument avoir plus de soin de ces Personnes, que si c'étoit des Etrangers. La crainte de faire tort à son caractère, oblige à protéger des gens qui nous sont si intimement liés.

Nous pouvons exercer cette vertu, & par l'idée que nous avons des autres, & par les choses que nous ferons pour eux. Par rapport à l'idée que nous devons avoir de ceux envers qui nous exerçons notre charité cette vertu nous oblige à interpréter leurs ac-

tions le plus favorablement qu'il est possible. Un Homme, par exemple, bâtit une maison : il ne donne, il est vrai, aucun signe d'humilité, il la meuble magnifiquement, il fait des dépenses considérables en vaisselle d'or & d'argent & en peintures : la charité nous défend de soupçonner qu'il fasse tout cela par vanité. Son but unique dans toutes ces dépenses, est d'encourager les Arts, de donner de l'occupation aux Artistes, de faire vivre le Pauvre, & de faire fleurir le Négoce & les Manufactures de la Nation. On voit de même une personne qui dort à l'Eglise : nous devons croire, pourvu qu'elle ne ronfle pas, qu'elle ferme simplement les yeux, afin d'être plus attentive. Pourquoi cela ? Parce que nous avons besoin à notre tour qu'on appelle frugalité notre crasse avarice, & vraie dévotion notre hypocrisie.

Nous manifestons cette vertu en second lieu, en employant pour les autres, sans aucune espérance de retour, notre temps & notre peine, en nous servant de notre crédit en faveur de quelqu'un, qui naturellement ne devoit attendre cette protection, ni de notre amitié, ni de notre proximité de sang.

Enfin, la charité nous appelle à faire part, pendant que nous sommes en vie, des choses que nous estimons, aux Personnes indifférentes que j'ai déjà nommées plusieurs fois. Un Homme charitable aime mieux se priver de quelque chose, que de ne pas secourir librement, & sans y être contraint, les Personnes qui ont besoin de son secours.

On confond souvent cette vertu avec la PITIE'ou la COMPASSION, passion qui en a effectivement plusieurs marques. Elle nous oblige à prendre part aux malheurs des autres, & à nous affliger des calamités qui leur arrivent. Tous les Hommes sans exception

font fufceptibles de ce fentiment, quoique dans différens degrés. Les Efprits foibles y font les plus fujets.

Elle s'excite chez nous, lorsque les miferes & les fousfrances des autres nous touchent fi vivement, que nous en fommes mal à notre aife. Elle entre dans notre cœur, ou par les yeux, ou par les oreilles, ou par l'un & l'autre de ces fens en même tems : auffi remarque-t-on qu'elle eft plus ou moins forte, fuivant que l'Objet de compaffion eft plus près de nous, ou qu'il affecte feulement un de ces fens, ou qu'il les affecte tous les deux en même tems : le trouble que caufe ce fentiment, eft fouvent capable de nous inquiéter, & de nous faire une vraie peine.

Suppofons que quelqu'un de nous, enfermé dans une chambre baffe, vit un Enfant bien nourri & de bonne humeur, âgé de deux ou trois ans, jouer dans la cour, & fi près de nous que nous pourrions presque le toucher au travers des barreaux : pendant qu'occupé de cet innocent fpectacle, nous nous amuferions à entendre le babil imparfait de cette pauvre Créature, s'il entroit une groffe & vilaine Truïe, qui vint à cet Enfant, le fit crier, & le mit hors de lui-même. Ces cris ne nous mettroient-ils pas mal à notre aife ? Pourrions-nous nous empêcher de faire du bruit, & de menacer cet Animal pour le faire fortir ?

Mais fuppofons de plus que cette Truïe affamée fût entrée dans cette cour pour y trouver de la nourriture, & que ren contrant cette innocente Créature fans défenfe, elle fe jettât deffus pour la dévorer malgré nos cris & nos geftes menaçans. Quels mouvemens ne s'élèveroient pas dans notre ame, faifie d'horreur à la vue de ces machoires destructives ouvertes, & de cet Infortuné en proie à la voracité de cet Animal ! Quelles inquiétutudes affreufes ne ressentirions-nous pas en contemplant

les membres délicats de cet Enfant foulés aux piés, mis en pièces & dévorés, sans que nous pussions lui donner du secours ! Quels tournens horribles n'éprouverions nous pas en voyant le détestable groin de cette Truie cruelle, fouir dans les entrailles encore vivantes de cette pauvre Créature, & sucer son sang encore fumant, & en entendant le craquement des os, & le barbare Animal grogner à cet abominable festin avec un plaisir féroce ! Qui seroit capable de décrire tous les mouvemens d'horreur qui se succéderaient à une semblable vue ? Qu'on me présente la vertu la plus brillante que jamais les Moralistes aient célébrée, qui ait paru telle, & à celui qui en étoit orné, & à ceux qui en étoient les heureux témoins. Montrez-moi, par exemple, la Bravoure ou l'Amour de la Patrie, vertus qui paroissent avoir le plus d'éclat. Que la première soit autant qu'il vous plaira séparée de la Vanité & de la Colère, & celle-ci de l'Amour de la Gloire & de l'Intérêt. Cependant ces vertus ne feront jamais si pures ni si distinctes, que cette pitié le feroit de toute autre passion. Est-il besoin de vertu, ou de renoncement à soi-même, pour être ému à la vue d'une scène aussi tragique ? Je le dis sans détour. Un Homme plein de sentimens d'humanité & de probité, aussi bien que le Voleur qui perce les maisons, ou le Meurtrier, éprouveroit tous également d'affreuses angoisses en pareille occasion. Quelque malheureuses que pussent être les circonstances d'un Homme, il oublieroit dans ce moment tous ces malheurs, uniquement saisi du triste sort de l'infortuné Objet qui frappe ses yeux. La passion la plus violente céderoit à cette pitié, & il n'est point de cœur si endurci, ni si occupé d'une autre passion, qui puisse s'empêcher de souffrir à une telle vue, mille fois plus touchante qu'on ne peut la décrire.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai dit que la Pitié entre par les yeux & par les oreilles. Mais on se convaincra de cette vérité, si

l'on confidère que plus l'Objet est proche, plus nous souffrons ; & que plus nous en sommes éloignés, moins nous en sommes incommodés. La vue de Gens qu'on exécute pour crimes, ne nous émeut que peu si elle ne nous frappe que de loin : mais si nous sommes assez proche pour voir dans leurs yeux les mouvemens de leur ame, pour observer leurs craintes & leur agonie, & pour connoître par les traits de leur visage, les assauts que la mort leur livre, nous nous sentons agités.

Quand l'Objet est tout-à-fait hors de la portée de nos sens, le récit, ou la lecture de ce malheur ne peut jamais exciter chez nous cette passion qu'on nomme Pitié. Nous pouvons prendre quelque part à une fâcheuse nouvelle, à la perte & aux malheurs d'un Ami, ou de ceux dont nous avons embrassé le parti mais c'est alors Chagrin, Déplaisir, & non pas Pitié : c'est la même passion que nous éprouvons à la mort de ceux que nous aimons, & que nous estimons.

Lorsque nous entendons dire que trois ou quatre mille Hommes avec qui nous n'avons aucune relation, ayant été mis en fuite sont périés par l'épée, ou que forcés près de quelque rivière ils s'y sont tous noyés, nous disons, & nous le croyons peut-être, que nous en avons pitié : mais nous nous trompons très-certainement.

L'Humanité nous ordonne d'avoir compassion des souffrances d'Autrui, & la Raïson nous dit que les sentimens que nous devons avoir des choses indépendamment des lieux, doivent être toujours les mêmes, soit qu'elles soient éloignées, ou qu'elles se fassent en notre présence. Enfin nous aurions honte d'avouer que nous n'éprouvons point de sentiment de pitié, lorsqu'une chose le demande. C'est être cruel, que de n'avoir pas un cœur tendre &

des entrailles de compassion. Tous ces mouvemens, toutes ces réflexions font une fuite ou de la Raïson, ou des Sentimens de l'Humanité mais la Nature ne se déguise point. Si les Objets ne frappent point les organes, le corps n'en ressent point les impressions ; & quand les Hommes parlent d'avoir pitié de Gens qui ne frappent point leur vue, ils font autant à croire, que quand ils nous assurent qu'ils font nos très-bumbles Serviteurs. Deux Personnes qui ne se font pas vues de quelques jours, en se payant les civilités, ordinaires, font souvent fâchés ou joyeux cinq ou six fois dans l'espace de quelques minutes : cependant en se séparant, ils n'emportent aucun de ces mouvemens de chagrin ou de joie. Il en est de même de la pitié dont on veut parler. Sa vivacité ne dépend pas plus de choix, que la peur ou la colère. Ceux qui avec une imagination vive & forte peuvent se représenter les choses comme si elles étoient en leur présence, peuvent, il est vrai, produire chez eux quelques mouvemens qui ressemblent à ceux de la pitié. Mais ces sentimens font une simple imitation de la pitié, produite par l'art, & souvent par le secours d'un petit enthousiasme ; le cœur s'en ressent peu, & ils sont aussi foibles que ceux que nous éprouvons à la représentation d'une Tragédie. Alors notre jugement laisse une partie de notre Esprit dans l'ignorance ; & pour satisfaire une disposition au badinage & à la paresse, il souffre qu'on le jette dans une erreur qui est nécessaire, pour que la représentation puisse exciter dans notre ame une passion dont les mouvemens ne font point desagréables, quand l'ame est dans une disposition peu active.

Il nous arrive souvent dans les cas qui nous regardent, de prendre la pitié pour la charité comme elle en prend la figure, souvent elle en emprunte le nom. Un Gueux vous prie d'exercer à son égard la Charité pour l'amour de JESUS-CHRIST mais le

grand but de cette oraison, est d'émouvoir votre pitié. Il présente pour cet effet à votre vue, le plus mauvais côté de ses indispositions corporelles, il vous fait, avec des mots choisis dans ce but, un abrégé de ses maux réels ou imaginaires ; & tandis qu'il paroît occupé à prier Dieu qu'il veuille ouvrir votre cœur, il s'efforce à faire impression sur vos yeux. Le plus scélérat appelle la Religion à son secours, & accompagne son dévot jargon de gestes affectés, souvent affreux. Mais ce Gueux, plus habile qu'on ne pense, ne se contente pas de mettre une de vos passions en jeu. Il flatte votre vanité par des titres d'honneur, & par des noms distingués. Il caresse encore habilement votre avarice, en vous répétant souvent la petiteesse du don qu'il demande si instamment, & en vous faisant des promesses conditionnelles d'une récompense future, dont l'intérêt extraordinaire doit payer avec usure votre générosité.

Les Personnes peu accoutumées au séjour des grandes Villes, ainsi attaquées de tous côtés, sont souvent forcées de céder, & ne peuvent s'empêcher de donner souvent plus qu'ils ne peuvent : tant le pouvoir de l'amour-propre est étrange ! Cet amour, toujours occupé à veiller à notre défense & pour nos intérêts, nous oblige souvent, pour favoriser une passion dominante, à agir contre notre propre avantage. Car dès que la pitié nous saisit, si seulement nous pouvons nous flatter que nous contribuons au soulagement de celui qui est l'objet de notre compassion, & que nous diminuons les chagrins, cette idée flatteuse nous fait plaisir ; & souvent, dans ces cas, une Personne compâtissante fait des aumônes, quoiqu'elle sente des mouvemens d'une volonté qui tâche de l'en détourner.

Lorsque les infirmités ou les plaies d'un Mendiant sont de nature à pouvoir être exposées à l'air, si elles sont extraordinaires,

cette vue choque diverses Personnes : C'est une honte, s'écrient-ils, qu'on souffre que de tels Objets soient ainsi exposés. Résolus de ne rien donner, soit par avarice, soit parce qu'ils regardent ces dons comme de folles dépenses, ils voudroient qu'on éloignât ou qu'on cachât ces Objets, qui les mettent mal à leur aise. Ils détournent les yeux, & si le Patient jette des cris, ils fermeroient volontiers les oreilles s'ils ôsoient. Ils doublent donc le pas, irrités de ce que l'on souffre de tels Mendians dans les rues.

Il en est de la Pitié comme de la Frayeur. Plus nous fréquentons les Objets qui excitent l'une ou l'autre de ces passions, moins leur impression nous trouble : ceux mêmes à qui ces scènes sont familières, n'en sont plus touchés du tout. Il ne reste alors à ces Gueux industrieux aucune ressource pour ébranler ces cœurs aguerris, à moins qu'il ne puisse marcher. Il n'a donc, à l'aide de ses jambes & de ses béquilles, qu'à les suivre de près, les tourmenter les importuner par un bruit continu, afin de toucher leur vanité, ou les obliger à acheter leur tranquillité. C'est ainsi qu'une infinité de Personnes font de prétendues aumônes, dans le même but qu'ils payent bien leur Cordonnier, je veux dire pour être à leur aise : on donne nombre de demi-foux à d'insolens Faquins qui nous persécutent à dessein, & à qui on donneroit plus volontiers des coups de canne si on ôtoit. Cependant la coutume & la politesse veulent que nous appellions cela Charité.

Le contraire de la Pitié c'est la MALICE. J'ai déjà eu occasion d'en parler, lorsque j'ai traité de l'Envie. Ceux qui savent ce que c'est que s'examiner soi-même, avoueront qu'il est très-difficile de remonter à la source & à l'origine de cette odieuse passion. C'est une de celles dont nous avons le plus de honte : aussi la partie nuisible de cette passion, peut être reprimée & corrigée par une

sage éducation. Lorsque quelqu'un bronche près de nous, un mouvement naturel, indépendant de la réflexion, nous oblige à étendre les bras, pour empêcher ou pour rompre la chute cela fait voir que tandis que nous sommes tranquilles, nous sommes plus naturellement portés à la pitié : mais quoique la Malice en elle-même soit peu à craindre, si cependant elle est assistée de l'Orgueil, elle devient pernicieuse, & plus terrible encore lorsqu'elle est poussée & animée par la Colère. Il n'y a rien qui éteigne plus promptement & plus efficacement la Pitié que ce mélange de passion qu'on appelle Cruauté. Pour faire donc une action méritoire, il ne suffit point de dompter une passion, à moins que cette victoire ne procède d'un principe réellement louable. ainsi nous apprenons de là, que c'est avec raison qu'on a ajouté cette clause à la définition qu'on a donnée de la Vertu, savoir qu'une ACTION VERTUEUSE doit partir d'une AMBITION RAISONNABLE D'ETRE BON.

J'ai dit quelque part, que la Pitié est de toutes nos passions la plus aimable : il est même peu d'occasions où il soit nécessaire de la dompter & de la reprimer. Un Chirurgien peut même être compatissant, pourvu que la pitié lui ôtant les forces, ne l'empêche pas de finir une opération qu'il doit faire. Les Juges mêmes, sensibles à ces mouvemens, peuvent s'y livrer, pourvu que cette sensibilité ne les engage pas à enfreindre les Loix. Mais il n'est point de pitié plus fatale dans le monde, & qui produise de plus mauvais effets, que cel. se qui naît de cette aveugle tendresse que les Parens ont pour leurs Enfans : Pitié qui les empêche de les gouverner avec l'exactitude & la sévérité qu'un amour raisonnable prescrirait, & qu'ils le fouhaitteroient eux-mêmes. L'ascendant que cette passion a sur les Femmes surtout, est plus grande qu'on ne peut se l'imaginer. Tous les jours elles commettent des fautes

qu'on attribue à la concupiscence & à la foiblesse de la chair, qui sont dues en grande partie à une pitié excessive. La Pitié n'est pas la seule passion qui, en se jouant de nous, revêt les apparences de la CHARITE'. L'Orgueil & la Vanité ont plus bâti d'Hôpitaux, que toutes les Vertus ensemble. Les Hommes, naturellement tenaces, le défailissent si difficilement de leurs possessions, l'humeur intéressée est si naturelle à l'Homme, que quiconque peut, de quelque manière que ce soit, remporter une victoire sur son avarice, peut s'assurer de l'applaudissement du Public qui l'admire. Dès-lors on lui fournit tous les moyens imaginables pour cacher sa fragilité, & pour flatter quelque autre appétit qu'il aura envie de satisfaire.

Un Homme qui de son bien privé fait des Etablissements qui, utiles au tout, auroient dû être faits par le Public, oblige chaque Individu de la Société. Le Public donc, prêt à témoigner sa reconnaissance à ces Bienfaiteurs, se croit, par devoir, obligé à regarder de semblables actions comme vertueuses, sans examiner les motifs par lesquels elles ont été faites.

Cependant il n'est rien de plus nuisible à la Vertu, ni de plus pernicieux à la Religion même, que de faire croire aux Hommes, que celui qui donne de l'argent aux Pauvres, bienque ce ne soit qu'après sa mort, obtiendra par-là dans la Vie à venir une pleine expiation des crimes qu'il a commis dans celle-ci.

Un Scélérat, qui s'est rendu coupable d'un meurtre affreux, peut, par le moyen de quelques faux Témoins, éviter la punition qu'il mérite. Il prospère, il amasse de grands biens ; & par l'avis d'un sage Confesseur, il laisse ses Enfants gueux, en léguant tous ses biens à un Monastère. Je le demande, quelle satisfaction est-ce que ce bon Chrétien, dont on vante la charité, a fait pour ses crimes ? Et quelle est l'équité de ce Prêtre, qui a dirigé la conf-

science de ce Pénitent ? Celui-là seul donne ce qui est bien, qui pendant sa vie abandonne tout ce qu'il a, quel que soit le principe qui l'ait déterminé à cette action. Le Riche avare, qui refuse d'assister les plus proches Parens durant sa vie, bienqu'ils ne l'aient desobligé en quoi que ce soit de propos délibéré, & qui après sa mort fait de son argent des Œuvres Pies, peut aussi avoir de sa piété, telle idée qu'il voudra cependant il vole sa Postérité. Il me vient dans l'esprit un exemple de charité qui a fait beaucoup de bruit dans le Monde. Il mérite d'être mis au jour. Qu'il me soit permis de le traiter rhétoriquement, pour plaire une fois en ma vie aux Pédans.

Qu'un Homme avec peu d'habileté dans la Médecine, & très-peu de savoir, ait pu se mettre en vogue par de vils moyens, & qu'enfin il ait ainsi amassé de grands biens, il n'y a rien de fort étonnant. Mais qu'il ait eu assez d'adresse pour gagner l'estime générale d'une Nation éclairée, & pour s'établir une réputation plus belle qu'aucun de ses Contemporains, sans posséder d'autre qualité qu'une parfaite connoissance des Hommes, & un heureux talent à en profiter pour augmenter sa fortune, c'est ce qui est extraordinaire ; & tel est le Médecin dont il s'agit.

Cet Homme, après avoir acquis cette haute réputation, donnoit quelquefois ses soins officieux à un Domestique, ou à quelqu'autre Personne de cette condition pour rien, tandis qu'il négligeoit un riche Seigneur qui le payoit généreusement, ou qu'il refusoit de quitter sa bouteille pour des affaires pressantes, sans égard ni à la qualité, ni au danger des Personnes qui l'envoyoient chercher. Fier & fantasque, il traitoit ses Patients comme des Chiens, quoique ce fussent des Gens de distinction ; & il n'estimoit que ceux qui assez lâches, ou assez ignorans, le défioient, & ne ré-

voquoient jamais en doute la certitude de ses sacrés Oracles. Que penferons-nous de lui ? Si outre cela insultant tout le monde, affrontant la plus haute Noblesse, il ôtoit étendre son insolence jus-jusques sur la Famille Royale si pour maintenir, aussi bien que pour augmenter l'opinion de sa suffisance, il dédaignoit de consulter avec ses Supérieurs, dans les conjonctures même les plus imprévues & les plus délicates : s'il ne vouloit jamais conférer avec d'autres Médecins qu'avec ceux qui disposés à rendre hommage à son génie supérieur, s'accommodoient à son humeur, & ne l'approchoient jamais qu'avec cette complaisance fervile qu'un flatteur de Cour emploie auprès de son Prince : si durant sa vie un Homme découvroit d'un côté des symptômes peu équivoques d'une avidité insatiable pour les Richesses ; & de l'autre, peu d'égard pour la Religion, point d'affection pour ses Parens, nulle compassion pour les Pauvres, & à peine quelque humanité pour les Semblables si jusques à sa mort il n'avoit donné aucune preuve d'un véritable amour pour sa Patrie, pour le Bien Public, pour les Arts & pour les Sciences : que devons-nous penser du motif qui l'a engagé à agir, lorsqu'après sa mort nous trouvons qu'il n'a laissé qu'une bagatelle à des Parens qui étoient dans l'indigence, mais un immense trésor à une Université qui n'en avoit pas besoin ?

Quelque charitable que vous supposiez une personne qui conferveroit encore quelque reste de raison, ou de bon-sens, elle ne pourroit point porter de jugement favorable à ce fameux Médecin. Ne feroit-elle pas plutôt obligée de conclure, que ce Docteur en faisant cette donation a cherché, comme dans toutes les autres actions de sa vie, à assouvir sa passion favorite, & qu'il a satisfait sa vanité par un moyen très-heureusement inventé ? Quand il pensoit aux monumens aux inscriptions, & à tous les sacrifices de

louange qu'on lui offriroit, mais surtout aux tributs annuels de remerciemens, de respect & de vénération qu'on rendroit avec tant de pompe à sa mémoire ; quand il considéroit que dans toutes ces folemnités, l'Esprit, l'Art & l'Eloquence mettoient tout en usage pour composer des Panégiriques convenables à l'affection pour le Public, à la munificence & à la générosité qu'avoit fait paroître en cela ce Bienfaiteur de la Société ; quand il réfléchissoit aux témoignages folemnels de gratitude que lui rendroient ceux qui feroient les Objets de ses faveurs ; quand, dis-je, il envisageoit toutes ces choses, son cœur ambitieux se sentoient entraîné par de douces extases de plaisir ; la durée de sa gloire surtout & l'immortalité qu'il procuroit ainsi à son nom, lui caufoient des raviffemens capables de lui faire oublier toute autre considération.

La stupidité & la fausseté paroissent sous vent dans les jugemens charitables que nous portons sur les autres. Cependant la raison exigeroit qu'on jugeât des actions des Hommes morts & enterrés, comme nous jugeons des Livres. Nous ne devons faire aucun tort, ni à leur entendement, ni au nôtre. L'ESCULAPE ANGLOIS fut sans-contredit un Homme d'esprit. Mais s'il eût été animé par la charité, par l'affection pour le Bien Public, & par l'amour des Sciences ; s'il eût eu en vue le bien des Hommes en général, ou celui des Personnes de sa profession en particulier ; si, dis-je, il eût agi suivant quelques-uns de ces principes, il ne lui seroit jamais venu dans l'Esprit de faire un pareil testament. Tant de richesses auroient pu être mieux employées ; & il n'étoit pas nécessaire d'avoir autant de capacité qu'il en avoit pour trouver d'autres moyens de placer cet argent d'une manière plus utile. Mais si nous considérons qu'il n'avoit pas moins de vanité que d'Esprit, & si l'on nous permet seulement de soupçonner que cette passion a été le motif qui l'a déterminé à faire ce don extraordi-

naire, bientôt nous découvrirons la profondeur de son génie, la justesse de ses vues & la parfaite connoissance qu'il avoit du Monde. Si un Homme vouloit se rendre immortel ; si après la mort il cherchoit à être loué, & déifié par la Postérité la plus reculée ; s'il se propoisoit de jouir de toute la reconnoissance, de tous les honneurs, & de tous les éloges que la vaine gloire peut souhaiter je ne crois pas que l'Esprit Humain puisse inventer de méthode plus efficace. Auroit-il suivi le parti des Armes ? Dans vingt-cinq Sièges, & dans autant de Batailles se feroit-il conduit avec la bravoure d'un Alexandre ? Auroit-il exposé sa vie & ses membres aux plus grands dangers ? Auroit-il essuïé toutes les fatigues & tous les périls de la Guerre pendant cinquante Campagnes de suite ? Voulez-vous que se dévouant aux Muses, il eût sacrifié son plaisir, son repos & sa santé à la Littérature, & qu'il eût passé tous les jours dans une étude pénible, & dans les travaux qui accompagnent la Science ? Ou bien voulez-vous qu'abandonnant tous les intérêts mondains, & que distingué par sa probité, par sa tempérance, & par l'austérité de sa vie, il eût toujours marché dans les sentiers les plus pénibles de la Vertu ? Ce n'auroit certainement pas été un moyen d'éterniser son nom aussi sûr, que celui de disposer de son argent comme il a fait quand il a quitté le Monde, après avoir mené une vie voluptueuse, & assouvi luxurieusement ses passions, sans aucun trouble & sans nul renoncement à soi-même.

Si un Riche avare, extrêmement intéressé, souhaitoit de tirer encore après la mort l'intérêt de son argent, il n'a qu'à frauder ses Parens, & qu'à laisser ses richesses à quelque fameuse Université. C'est ainsi qu'avec peu de mérite on achète l'immortalité à bon marché, *bac itur ad Cælum vid.* Dans ces Universités fleurissent la connoissance ; l'esprit & la pénétration ; j'avois presque dit que

c'étoit le lieu où se fabriquoient toutes ces qualités. C'est-là qu'il y a des Gens qui, habiles dans la connoissance du Cœur Humain, favent ce que leurs Bienfaiteurs souhaitent en retour pour leurs bienfaits. C'est-là où les présens extraordinaires obtiendront toujours des récompenses extraordinaires. La mesure du don est toujours la règle de leurs louanges. Il n'importe que le Donateur soit Médecin, ou Drouineur : lorsque les Témoins qui pourroient s'en moquer seront morts, ils n'ont pas à craindre qu'on parle jamais de leur basse origine.

Je ne puis jamais penser à l'Anniversaire du jour d'actions de graces décerné à ce Grand Homme, et, que je ne réfléchisse sur les cures miraculeuses, & sur les autres choses surprenantes qu'on lui attribuéra dans cent ans d'ici. J'ose même prédire qu'avant la fin de ce siècle on aura déjà forgé des Contes à sa louange, tout aussi fabuleux qu'aucun de ceux qu'on trouve dans les Légendes des Saints. Jamais les Poètes, ni les Rhéteurs, ne furent mis sous ferment.

Notre subtil Bienfaiteur n'ignoroit rien de tout ce que je viens de dire. Il connoissoit les Universités, le génie des Membres qui les composent, & leur politique. Aussi prévint-il qu'au bout de quelques Générations on ne cesseroit point de lui offrir de l'encens. Que dis-je ! Il fut bien, non, seulement qu'on lui rendroit hommage durant le court espace de trois ou quatre cents ans, mais encore qu'on continueroit à l'encenser malgré tous les changemens & toutes les révolutions qui pourroient arriver au Gouvernement & à la Religion. En un mot il vit fort bien qu'on l'honoreroit aussi longtems que la Nation subsisteroit, & que l'Ile même existeroit.

Il est très-fâcheux que les tentations de là Vanité soient assez fortes, pour engager un Homme à faire tort à ses légitimes Héritiers. Dès-qu'un Homme qui vit à son aise & dans l'abondance, brûle du désir de la Vaine Gloire, & qu'il se voit approuvé dans sa vanité par le plus grand nombre de suffrages d'une Nation éclairée, il a en main un moyen infaillible pour s'attirer des hommages éternels. Quoiqu'il fasse, il peut compter qu'on rendra à ses Manes une adoration sans bornes. Il est comme un Héros dans une bataille, dont l'imagination lui procure toute la félicité que peut procurer l'Enthousiasme. Cette idée le soutient dans la maladie, le soulage dans la douleur, le garantit de toutes les frayeurs de la mort, & fait disparaître à sa vue les plus terribles appréhensions sur l'avenir.

DIRA-T-ON QUE TOUTES CES CRITIQUES, & TOUTES CES SCRUPULEUSES RE-
CHERCHES DANS

LES ACTIONS & DANS LES CONSCIENCES DES HOMMES POURRONT LES DÉCOURA-
GER D'EMPLOYER LEUR ARGENT À FAIRE DES FONDATIONS & DES ETABLISSE-
MENS DE CETTE ESPÈCE ? QUE NE LAISSE-T-ON, AJOUTERONT-ILS, & LES
FONDS, & LE DONATEUR, ÊTRE, CE QU'ILS VOUDRONT. CELUI QUI REÇOIT LE
PRÉSENT, N'EN PROFITE-T-IL PAS ÉGALEMENT, QUELS QUE SOIENT LES MOTIFS
QUI SONT AGIR LE BIENFAITEUR ?

Ces reproches paroissent fondés : mais je suis d'avis que ce n'est pas faire tort au Public, que de détourner les Hommes de la vanité de faire entrer trop de trésors dans un Fond Mort du Royaume. Pour que la Société soit heureuse, il faut qu'il y ait une grande disproportion entre les richesses actives, & celles qui sont inactives, celles qui circulent, & celles qui restent enfouies & mortes. Et si l'on n'y prend garde, la multitude des Donations & des Etablissements, peut aisément devenir pernicieuse à la Nation.

Lorsque la Charité est trop étendue & trop grande, elle manque rarement de porter à la paresse & à la fainéantise : elle n'est presque d'aucun autre usage qu'à élever des Stupides, & à détruire l'Industrie. Plus vous bâtissez de Collèges & de Maisons de Charité & plus vous contribuez à avancer ces desordres. Leurs premiers Fondateurs & leurs Bienfaiteurs, peuvent avoir eu de justes & de bonnes intentions. Peut-être qu'en travaillant pour leur propre réputation, ils se sont proposé d'autres vues plus louables : mais les Exécuteurs de leurs volontés, ainsi que les Directeurs qui leur ont succédé, ont ordinairement des vues entièrement différentes. Nous voyons rarement les charités appliquées pendant longtemps suivant les premières intentions qu'on avoit eu.

Je n'ai pas dessein de prêcher la Cruauté, & je n'ai aucun but qui resente l'Inhumanité. Avoir assez d'Hôpitaux pour les Malades & pour les Blessés, c'est un devoir indispensable, soit en Paix, soit en Guerre. Les jeunes Orphelins, les Vieillards dénués de secours, & tous ceux qui sont incapables de travailler, doivent être soignés avec tendresse & avec empressement. Mais si d'un côté je ne voudrois pas qu'on négligeât aucun de ceux qui sont destitués de tout secours, & qui réellement nécessiteux sont hors d'état de subsister par eux-mêmes, aussi de l'autre côté je ne voudrois pas encourager la gueuserie ou l'oisiveté parmi les Pauvres. Suivant moi il faut obliger de travailler tous ceux qui sont en quelque manière capables de faire quelque chose, tandis qu'on fera des recherches exactes pour découvrir les Infirmes. On peut même trouver des occupations pour la plupart de nos Estropiés, pour plusieurs de ceux qui ne sont point propres à un travail pénible, & même pour les Aveugles, aussi longtemps que leur santé & leurs forces le leur permettront. Ces réflexions me conduisent naturel-

lement à une espèce de desordre, qui depuis quelque tems s'est répandu dans la Nation : je veux parler de l'Enthousiasme que l'on a depuis quelque tems pour les Ecoles de Charité.

LES ENFANTS, DIT-ON, SONT INSTRUITS DANS LES, PRINCIPES DE LA
RELIGION ; & EN LES METTANT EN ÉTAT DE LIRE LA PAROLE DE DIEU,

on leur donne certainement plus de moïens pour se perfectionner dans la vertu, dans les bonnes mœurs, & dans la politesse, qu'à tant d'autres qu'on laisse errer à l'aventure, & sans avoir personne qui en ait soin. Combien ne feroit donc pas pervers le jugement de ceux qui n'aimeroient pas plutôt voir des Enfans habillés décemment, qui dans la semaine mettent au moins une fois du linge blanc, & qui dans un ordre convenable suivent leur Maître à l'Eglise, que de trouver dans toutes les Places Publiques une Compagnie de Goujats, qui n'ont point de chemise, couverts de haillons déchirés, & qui insensibles à leur misère, l'augmentent continuellement par des sermens & par des imprécations ! Quelqu'un peut ; il douter que ces Vagabonds ne soient la plus grande Pépinière des Voleurs & des Filous ? Chaque Session ne voyons-nous pas examiner, & convaincre un grand nombre de Criminels & de Scélérats qui méritent la mort ? Or les Ecoles de Charité sont très-propres à prévenir ces inconvéniens. Si on don ne une meilleure éducation aux Enfans

PAUVRES, DANS PEU D'ANNÉES LA SOCIÉTÉ EN RETIRERA UN GRAND AVANTAGE.
ON PUGERA AINSI LA NATION DE CE GRAND NOMBRE D'INCRÉDULES & D'IM-
PIES, QUI INONDENT AUJOURD'HUI CETTE GRANDE VILLE, & TOUS LES
ENVIRONS.

Tel est le cri général. Quiconque ose dire le moindre mot contre ces suppositions, passe pour inhumain & pour barbare.

C'est même bien de la grace qu'on lui fait, si on ne lui donne pas les noms odieux de scélérat, de profane, & de misérable athée. Cependant je demande qu'on daigne m'accorder un moment d'attention.

perfonne ne nie qu'il ne foit plus beau de voir des Gueux couverts d'habits, que s'ils étoient crasseux & à demi-nuds. Mais je voudrois que la Nation ne payât pas trop cher un plaisir si mince & si passager. Car à dire le vrai, si nous en exceptons cet ornement & la parade dans tout ce beau discours populaire, je n'y vois rien de folide. J'y répondrai fort aisément.

Par rapport à la Religion, ce sont les Personnes les plus savantes & les plus polies d'une Nation, qui en ont constamment le moins. L'habileté est beaucoup plus propre à faire des Fripons, que la stupidité. Le Vice en général ne porte nulle part la tête plus levée, que dans les lieux où les Arts & les Sciences fleurissent le plus. L'Ignorance, dit le Proverbe, est la Mère de la Dévotion. Aussi est-il certain que l'on ne trouvera nulle part l'innocence & la probité plus généralement répandues, que parmi les Païsans les plus ignorans & les plus idiots. Voilà ma première réponse.

Il faut ensuite considérer comment, dans les Ecoles de Charité, on entretient, pour ainsi dire, les bonnes mœurs & la civilité sur la grossièreté & la rufticité des Pauvres de la Nation. Suivant moi, rien n'est plus inutile pour le Pauvre qui est destiné à travailler, que de posséder dans quelque degré cette politesse, si même elle ne leur est pas nuisible. Au-moins c'est une des qualités dont il a le moins besoin. Nous n'exigeons point de l'Indigent qu'il sache faire des complimens, mais qu'il travaille, & qu'il soit assidu à son ouvrage.

Je veux bien encore accorder cet article. Je me joins même avec plaisir à la foule de ceux qui conviennent unanimement que les bonnes manières sont nécessaires à tout le monde. Mais quelle espèce de politesse, je vous prie, apprend-on aux Pauvres dans les Ecoles de Charité ? Les Enfans peuvent y être instruits à tirer leur bonnet indifféremment à tous ceux qu'ils rencontrent, excepté aux Men-dians. On ne tâche point de leur inspirer d'autre espèce de civilité. Du-moins je ne conçois pas qu'ils puissent en acquérir davantage. Voici mes raisons. On peut facilement conjecturer par les petits appointemens qu'on donne au Maître, qu'il ne doit pas être orné de grandes qualités. A supposer même qu'il fût capable d'apprendre la politesse à ses Disciples, il n'en a certainement pas le tems. Tandis que ces Enfans sont à l'Ecole, ils sont toujours occupés à apprendre & à réciter leurs leçons auprès du Maître, à écrire & à chiffrer. Dès que l'Ecole est finie, ils sont aussi libres que les autres Enfans pauvres. Qu'est-ce qui a de l'influence sur l'Esprit tendre & flexible des Enfans ? Ce sont les préceptes & les exemples des Parens, & des autres Personnes qui mangent, boivent, & conversent avec ces petites Créatures. Les méchans Parens, qui sans avoir égard à l'éducation des Enfans vivent mal, ne sauroient avoir des Descendans bien moriginés & civilisés, quand même ils les enverroient à une Ecole de Charité jusqu'à ce qu'ils fussent mariés. Les Honnêtes Gens laborieux ont beau être pauvres s'ils ont quelques idées de la bonté & de la décence, ils tiendront leurs Enfans dans la crainte, & ils ne leur souffriront jamais de courir les rues, & de passer les nuits hors de la maison. Dès-que les Personnes qui travaillent elles-mêmes pour se procurer le nécessaire de la vie, auront quelque ascendant sur leurs Enfans, ils les occuperont à quelque ouvrage lucratif, aussitôt qu'ils feront capables de faire la plus petite chose. Mais il

y en a de si indociles, que ni le raisonnement, ni les coups ne peuvent faire aucune impression sur eux. Ce ne sont point ceux-ci qu'on pourra corriger dans une Ecole de Charité. Que dis-je ! L'expérience nous apprend que parmi ces Enfants qui vont à ces Ecoles de Charité, il y en a un très-grand nombre de mauvais, qui jurent, qui font des imprécations, & qui, à la réserve de leurs habits, paroissent tout aussi garnemens, que jamais Tower-bill ou St. James en ait produit.

Je passe à présent aux crimes énormes, & à la grande multitude de Malfaiteurs, qu'on attribue à ce manque d'éducation que l'on reçoit dans les Ecoles de Charité. Qu'on commette tous les jours, & dans la Ville, & dans les environs, quantité de vols & de brigandages, rien n'est moins contestable. Il n'est pas moins vrai qu'on fait mourir chaque année un grand nombre de Personnes coupables de ces crimes. Mais parce qu'on objecte toujours ce renversement du Repos Public, quand il s'agit de rendre compte de l'utilité des Ecoles de Charité, tout comme si elles pouvoient remédier à ces desordres, & les prévenir, j'ai dessein d'examiner quelles sont les causes réelles de ces malheurs, dont on se plaint avec tant de justice.

Ne doutez point que les Ecoles de Charité, & que tout ce qui favorise la fainéantise éloigne le Pauvre du travail, ne contribuent plus à augmenter le nombre des Scélérats, que le manque de secours pour apprendre à lire & à écrire, ou que même la plus crasse & la plus stupide ignorance.

Je dois ici, avant toutes choses, prévenir les clameurs de quelques Personnes impatientes, qui en lisant ce que je viens de dire s'écrieront que loin d'encourager le Vice, ils élèvent les Enfants des Ecoles de Charité à des Métiers, aussi bien qu'au Com-

merce & à toutes sortes de Travaux honnêtes. Je leur promets d'examiner cette assertion dans la fuite, & d'y répondre sans rien omettre de tout ce qu'on peut dire en sa faveur.

Dans une Ville peuplée il n'est pas difficile à un jeune Fripon placé au milieu d'une foule, de faire usage de la légèreté de ses mains, & de la dextérité de ses doigts, en prenant pour son coup d'essai, un mouchoir, ou une tabatière, à un Homme qui pense à ses affaires, & qui ne prend point garde à ses poches. Le succès dans de petits crimes, manque rarement d'exciter à de plus grands. Celui qui à douze ans vuide impunément les poches, percera vraisemblablement les maisons à l'âge de seize. Il fera par conséquent un Scélérat consommé, longtems avant que d'avoir atteint la vingtième année. Les Fripons qui prudents & hardis ne font point ivrognes, peuvent commettre une infinité de maux avant qu'on les ait découverts. C'est-là un des plus grands inconvénients auxquels sont sujettes les Villes aussi grandes & aussi peuplées que Londres, ou Paris. Ces endroits sont les demeures des Fripons & des Scélérats, comme les Greniers sont celles des Rats. Ils fournissent toujours une retraite aux plus infâmes Malfaiteurs, & ce sont des places de sûreté pour mille Criminels, qui tous les jours commettent des vols & enfoncent les portes des maisons. En changeant souvent de quartier, ils peuvent se cacher durant plusieurs années, & éviter, peut-être pour toujours, les mains de la Justice, à moins qu'ils ne soient par hazard pris en flagrant délit. Et quand on les a saisis, les preuves manquent quel-quefois de clarté, d'autres fois elles sont insuffisantes, les dépositions ne sont pas assez fortes ; les Jurés, & souvent les Juges, sont touchés de compassion ; les Personnes qui poursuivent ces Fripons en justice, quoique d'abord ardens, se rallentissent souvent avant que le tems où l'on juge les Criminels soit venu. Peu de Personnes préfèrent la

fureté publique à leurs propres aïses. Celui qui a le naturel bon, se réfout difficilement à contribuer à arracher la vie d'un autre, quoiqu'il ait mérité le gibet. Etre la cause de la mort de quelqu'un, quoique la Justice le demande, c'est ce que la plupart des gens ne peuvent envifager fans fraïeur, furtout ceux dont la conscience est délicate, & qui manquent de fermeté & de Réfolution. Ce font-là autant de caufes qui font que mille Scélérats échappent à la punition due à leurs crimes. C'est auffi à cela qu'il faut attribuer le grand nombre de Délinquans, qui risquent hardiment leur vie, dans l'efpérance ce que s'ils font pris, ils auront auffi le bonheur de fe tirer d'affaire.

Mais fi les Hommes croïoient, & étoient auffi pleinement perfuadés d'être pendus, qu'ils font affurés d'avoir commis une action qui mériteroit la corde, le plus defefpéré Scélérat se pendroit presque auffi-tôt que de forcer une maifon, ou que de fe rendre coupable de quelque autre crime capital. Il eft rare qu'un Filou foit ftupide & ignorant. Ce font ordinairement des Perfonnes ingénieufes qui volent fur les grands chemins, & qui commettent d'autres crimes hardis. Les Voleurs de quelque réputation font le plus fouvent des Compagnons fins & fubtils, qui très-verfés dans les formalités, dans les procédures, & dans les rubriques des Loix qui les regardent, s'apperçoivent du plus petit défaut de forme commis dans une accusation. Pour fe tirer d'embarras, ils font toujours habiles à profiter du moindre défaut qui fe rencontre dans la dépoñition des Témoins, & dans les autres preuves que l'on peut avancer contr'eux. Il vaut mieux que cinq-cens Coupables échappent une juſte punition, que de faire fouffrir à un Innocent une peine qu'il ne mérite point : c'est une maxime généralement reçue. J'avoue qu'elle eft vraie par rapport à la vie à venir ; mais elle eft très-fauſſe à l'égard du bonheur

temporel de la Société. Il est triste qu'un Homme soit mis à mort pour un crime dont il n'est point coupable. Dans une variété infinie d'accidens, il peut cependant se rencontrer des circonstances si étranges, qu'il n'est pas impossible que la chose n'arrive, malgré toute la prudence des Juges, & la bonne conscience des Jurés. Mais si les Hommes faisant tous leurs efforts, & ne négligeant aucune des précautions que la prudence humaine fait prendre, il arrivoit une fois ou deux en dix ans qu'on fit mourir un Innocent ; je crois que ce seroit un grand avantage pour une Nation, pourvu que durant tout ce tems-là la Justice fût administrée avec une telle rigidité, & une telle sévérité, qu'aucun Coupable ne demeurât impuni. Par là non seulement on assureroit le bien de chaque Particulier, & la paix de la Société en général ; mais encore on sauveroit la vie à cent, si ce n'est pas à mille misérables Nécessiteux : gens qu'on pend tous les jours pour des bagatelles, & qui n'auroient jamais rien entrepris contre la Loi, ou qui du-moins ne se feroient pas risqués à commettre des crimes capitaux, si l'espérance de se tirer d'affaire lorsqu'ils feroient pris, n'avoit pas été un des motifs qui eût animé leur résolution. C'est pourquoi dès que les Loix sont claires & sévères, le relâchement dans leur exécution, la douceur des Jurés, & la fréquence des pardons, causent réellement des maux plus cruels à un Etat, ou à un Roïaume peuplé, que l'usage de la Torture & celui des plus rudes Tourmens qu'on puisse inventer.

On doit chercher une seconde cause de ces maux, dans le manque de précautions de ceux qui sont volés, & dans le grand nombre de tentations qui se présentent. Quantité de Familles sont fort peu soigneuses à veiller à la sûreté de leurs Maisons ; quelques-uns sont volés par la négligence de leurs Domestiques ; d'autres pour avoir plaint la valeur des Barreaux & des Volets de

fenêtre. Dans les Maisons on trouve partout le Cuivre & l'Etain, c'est de l'argent comptant. Peut-être ferre-t-on mieux la Vaisselle d'Or ou d'Argent, & renferme-t-on dans des coffres-forts l'Argent monnoïé. Mais une ferrure ordinaire est bientôt ouverte, dès que le Voleur est une fois entré dans la maison.

Concluons donc que plusieurs causes différentes, & que plusieurs maux presque inévitables, contribuent à produire parmi nous des Escamoteurs, des Fripons, & des Voleurs : Malheur qui dans tous les Païs a, & aura toujours plus ou moins lieu, surtout dans les Villes considérables, qui sont grandes & peuplées. L'occasion fait le Larron, dit le Proverbe. Le peu de soin, & la négligence à bien fermer les portes & les fenêtres, l'excessive indulgence des Jurés & des Délateurs trop compatissans, le peu de difficultés qu'ont les Criminels à obtenir une surseance d'exécution, & la fréquence des pardons, mais surtout le grand nombre d'exemples de Fripons reconnus, qui marchent cependant tête levée, & qui, quoique destitués & d'Amis & d'Argent, en imposent aux Jurés, confondent les Témoins, ou qui par d'autres ruses & d'autres stratagèmes trouvent moïen d'éviter la corde. Telles sont les fortes tentations qui amorcent le Nécessiteux qui manque de principe & d'éducation.

Ajoutez à cela l'oïfiveté & la fainéantise que tous les Jeunes-Gens contracteront, & la forte aversion qu'ils prendront pour le travail & l'affiduité, si on ne les élève pas à travailler de leurs mains, ou si du-moins on ne les occupe pas la plupart des jours de la semaine, & durant la plus grande partie du jour. Tous les Enfans paresseux, même les meilleurs de l'un & de l'autre sexe, sont de mauvaises compagnies les uns aux autres. Toutes les fois qu'ils se rencontrent, ils se corrompent réciproquement.

Ce n'est donc pas le manque de secours pour apprendre à lire & à écrire, mais la concurrence & la complication de maux plus réels, qui dans de grandes & d'opulentes Nations produisent & multiplient ces pépinières de Scélérats. Quiconque regarde l'ignorance, la stupidité & la lacheté, comme la cause première, ou la cause procatartique, comme les Médecins l'appellent, de tous ces desordres, qu'il examine, pour se convaincre du contraire, la vie de ces Fripons. Qu'il considère de près les conversations, & les actions des Scélérats ordinaires, & de ceux que nous voyons communément se rendre coupables de crimes qui méritent la mort, il trouvera qu'on doit plutôt attribuer ces malheurs à l'excessive adresse, à la subtilité, & au trop de connoissances en général, dont les plus mauvais Incrédules & la Lie du Peuple sont en possession.

La Nature Humaine est par tout la même. Or l'on voit constamment que le génie, l'esprit, & le jugement s'augmentent par l'art & par l'application. D'où il suit que ces talens peuvent être tout autant perfectionnés par les crimes les plus affreux, que par l'exercice de l'industrie, ou de la vertu la plus héroïque. Dans la vie, il n'y a point d'état où la Vanité, l'Emulation, & l'Amour de la Gloire ne puissent avoir lieu. Un jeune Filou, qui raille son Délateur irrité, & qui flatte adroitement un vieux Juge, pour se faire regarder comme innocent, est envié par ses Egaux, & admiré par toute la Confririe, Les Fripons ont les mêmes passions à satisfaire, que les autres Hommes. Ils s'estiment réciproquement ; ils ont entr'eux des principes d'Honneur ; ils se piquent d'être fidèles l'un à l'autre ; ils se prisent mutuellement, à proportion de la bravoure, de l'intrépidité, & des autres vertus courageuses qu'ils font éclater, aussi-bien que les Gens qui ont embrassé une profession plus honnête. Dans les entreprises hardies la Vanité ne soutient

pas moins un Filou, qu'un Soldat qui se bat pour défendre la Patrie.

Il faut donc attribuer les maux dont nous nous plaignons, à des causes toutes différentes de celles qu'on indique communément. Tantôt on dit que la Connoissance & le Savoir sont les moyens les plus propres à avancer la Religion : d'autres fois on assure que l'Ignorance est la Mère de la Dévotion. Je voudrais que les Hommes ne fussent pas si inconstans dans leurs sentimens, pour ne pas dire qu'ils ne fussent pas en contradiction avec eux-mêmes.

Mais si les raisons alléguées en faveur de cette Education générale ne sont pas fondées, comment se peut-il faire que dans tout le Roïaume les Grands & les Petits en soient autant infatués. Parmi nous, on ne voit plus de conversion miraculeuse on n'y découvre plus de pente universelle à la bonté & à la probité ; la corruption & l'impiété y règnent autant que jamais ; la charité est aussi refroidie, & la vertu réelle tout aussi rare. L'An 1720 a été aussi fertile & aussi remarquable en méchantes actions, qu'il y en ait eu dans quelque siècle que ce soit. Ces crimes n'ont point été commis par des Fripons pauvres, & qui ne fussent ni lire, ni écrire ; mais par des Gens riches & bien élevés, qui la plupart entendoient parfaitement bien l'Arithmétique, qui avoient leur réputation établie, & qui vivoient même avec quelque splendeur. Je trouve la vraie cause de cette fureur pour l'établissement de ces Ecoles dans de tout autres dispositions. Lors donc qu'une chose est une fois en vogue, la Multitude suit le torrent. Ainsi les Ecoles de Charité sont à la mode, de la même manière que les Paniers, c'est-à-dire qu'elles sont dues au caprice, puisqu'on ne peut pas alléguer de meilleures raisons pour l'une que pour l'autre. Aussi ai-je bien

peur que ce que j'avancerai ne satisfasse pas les Curieux, & je doute beaucoup qu'il fasse quelque impression sur le gros de mes Lecteurs.

Il est certain que la véritable raison de cette manie qui règne aujourd'hui pour cette espèce d'Etablissement, est fort abstruse, & très-difficile à découvrir. Mais en répandant la moindre lumière sur des matières fort obscures, on rend un bon office aux Personnes qui aiment à entrer dans la nature des choses. Ainsi je vais donner un échantillon de mes conjectures. Je veux accorder, qu'au commencement le premier but qu'on s'est proposé en fondant ces Ecoles, a été bon & charitable.

Mais pour découvrir pourquoi on en augmente si excessivement le nombre, & quels en sont aujourd'hui les principaux Promoteurs, il faut porter nos vues d'un autre côté, & en chercher la cause dans les Chefs de nos funestes Partis, tant parmi les Episcopaux, que parmi les Presbytériens. Mais comme ceux-ci ne sont que de pitoïables Mimes des premiers, nous nous bornerons à l'Eglise Nationale ; & nous verrons ce qui se passe dans une Paroisse, qui n'est pas encore bénie & sanctifiée par une Ecole de Charité.

Si le Lecteur a intention de me suivre, je crois être obligé en conscience de lui demander pardon pour les ennuyeuses recherches que je vais lui offrir. Je le prie donc, ou de jeter le Livre & de me laisser, ou bien de s'armer de la patience de Job, pour endurer toutes les impertinences qu'il rencontrera dans la description que je vais donner du caractère & de la conduite des Gens de basse extraction, dont je serai obligé de parler.

N'EST-CE PAS UNE GRANDE HONTE, DIT L'UN, DE VOIR PARMİ NOUS UN SI GRAND NOMBRE DE PAUVRES, INCAPABLES D'ÉLEVER LEURS ENFANS, & MÊME DE SE PROCURER LE PLUS NÉCESSAIRE DE LA VIE, TANDIS QUE NOUS AVONS TANT DE

D'autres plus violens tombent sur les Particuliers, & s'occupent à médire de tous les Riches qu'ils n'aiment point. Ils font mille fots contes sur la Charité, qu'ils ont soin de faire passer de bouche en bouche, pour diffamer leurs Supérieurs.

Le nombre de ces petits Pères de la Patrie augmenté, ils forment une Société, & déterminent des Affemblées réglées, où chacun cachant ses vices a la liberté de déployer ses talens. La Religion est le sujet de la conversation. On y discourt de la misère du tems, qu'on attribue à l'Athéisme & à l'Impiété. On y voit rarement des Personnes de mérite qui vivent dans la splendeur, & des Gens qui, occupés à se pouffer dans le Monde, ont beaucoup d'affaires. Quand des Personnes de sens & bien élevées n'ont rien à faire, elles cherchent généralement de meilleurs amusemens. Tous ceux qui ont des vues tant soit peu relevées, se feront pour l'ordinaire de la peine de se trouver dans ces conférences : mais ils doivent contribuer à cet Etablissement, ou se résoudre à mener une vie ennuyeuse dans la Paroisse. Deux fortes de Gens viennent volontairement dans ces Affemblées les véritables Membres de l'Eglise Anglicane, & les rusés Pécheurs. Les premiers s'y rendent par de très-bonnes raisons, mais qu'ils n'ont garde de dire. Les derniers s'y trouvent, parce qu'ils regardent cette action comme méritoire, & par où ils espèrent d'expier leurs crimes. Ils croient d'obliger Satan à céder les prétentions qu'il a sur eux, en considération des petites sommes qu'ils donneront pour le Fond charitable. Quelques-uns y viennent pour augmenter leur Commerce,

& faire des Connoiffances. Plufieurs même vous avouéroient, s'ils ôfoient ouvrir leur cœur, qu'ils n'auroient jamais eu aucune part dans ce projet, s'ils n'avoient eu envie d'être mieux connus dans la Paroiffe. Les Perfonnes judicieufes qui fentent la folie de ce pieux deffein, & qui n'ont rien à craindre de ces Gens fe laiffent perfuader de contribuer à la Fondation, afin de ne pas paffer pour gens finguliers, qui ont la témérité de s'opposer à tout le monde. Ceux même qui d'abord étoient Réfolus à refufer d'y entrer, font fi fort tourmentés & importunés, qu'ils font obligés de fe retracter. Après avoir calculé les frais de cet Etabliffement, on voit ce qu'il en coutera aux principaux Paroiffiens. Cette fomme, par cette juſte repartition, devient fi peu confidérable, que c'eſt un nouveau motif qui engage plufieurs Perfonnes à contribuer pour cette Fondation : Gens qui fans cela ſe feroient obſtinés, & vivement oppoſés à tout ce Plan.

Les Directeurs des Ecoles de Charité font ordinairement des Gens du moïen ordre. Plufieurs même font pris du nombre de ceux de moindre condition, lorsque l'ardeur de leur zèle ſupplée à la baſſeſſe de leur état. Demandez à ces dignes Directeurs, pourquoi ils ſe donnent tant de mouvemens, même au préjudice de leurs propres affaires. Chacun en particulier, ou tout le Corps, vous répondra unanimement que c'eſt par égard pour la Religion & pour l'Eglife. Tous vous diront que le ſeul motif qui les fait agir, c'eſt le plaifir qu'ils goûtent à contribuer au bien & au ſalut éternel de plufieurs Pauvres innocens, qui ſuivant toutes les apparences auroient couru à la perdition, ſurtout dans ces tems impies où les Moqueurs & les Eſprits Forts font en fi grand nombre. Aucune de ces Perfonnes, ſi vous les croïez, n'a penſé à ſon intérêt particulier. Ceux même qui fourniffent à ces Enfans les chofes dont ils ont beſoin, n'ont jamais eu le moindre deffein de gagner

fur ce qu'ils vendent pour l'usage de ces Ecoles. Dans toutes les autres occasions leur avarice, & leur avidité insatiable pour le gain, paroissent à la vérité d'une manière très-vifible : dans celle-ci ils ont renoncé à leur humeur intéressée, & ils ne s'y sont proposés aucune fin mondaine. Un motif surtout, qui n'est nullement celui qui contribue le moins à les exciter, mais qui doit être soigneusement caché, c'est la satisfaction qu'ils goûtent à régler & à diriger. Il y a dans le nom de Directeur un son mélodieux, qui charme les Gens d'un moïen état. Chacun admire l'autorité, & envie les droits de la Supériorité. Imperium in Belluas, l'Empire sur les Bêtes Féroces a même les délices. Il y a du plaisir à avoir quelque chose à gouverner ; & c'est surtout ce plaisir qui donne à la Nature Humaine la force de supporter l'ennuieux esclavage d'un Maître d'Ecole. Si donc on ressent la moindre satisfaction à gouverner des Enfans, quels ne doivent pas être les raviffemens de ceux qui dirigent le Maître d'Ecole lui-même ! Combien de belles choses ne dit-on point, & n'écrit-on pas à un Directeur, lorsqu'il s'agit d'élire un Maître d'Ecole ! Qu'il est agréable de recevoir des louanges, lors surtout qu'on ne s'aperçoit, ni de ce qu'il y a de dégoûtant dans les flatteries, ni de la dureté des expressions, ni de la pédanterie du ffile !

Ceux qui peuvent examiner la Nature Humaine, trouveront toujours que les vues que ces Personnes déclarent, sont celles auxquelles ils pensent le moins ; & que celles que ces Directeurs nient formellement, sont les plus réelles. Il n'est point d'habitude, ou de qualité, qui s'acquière plus aisément que l'hypocrisie. Rien ne s'apprend plutôt que de nier & de déguiser les sentimens de notre cœur, & les principes qui nous font agir. Les semences de chaque passion nous sont si naturelles, que personne ne vient au monde sans en être en possession. Or si nous considérons les

amusemens & les recreations des petits Enfans, nous observerons que généralement tous ceux à qui on le permet, prennent plaisir à badiner avec de petits Chats, ou avec de jeunes Chiens. Pourquoi font-ils si généralement portés à élever & à nourrir ces pauvres Créatures ? C'est qu'ils peuvent leur faire tout ce qu'il leur plaît, & les mettre dans telle posture & dans tel état qu'ils veulent. Le plaisir qu'ils ressentent dans ces sortes d'amusemens, vient originairement de cet amour pour la Domination, & de ce penchant naturel que nous avons à usurper & à exercer quelque autorité sur les Etres qui nous environnent.

Revenons à notre Ecole. Quand ce grand ouvrage est fini, on voit la joie & le contentement peints sur le visage de tous les Paroissiens. Pour découvrir la cause qui produit ce plaisir, je me crois encore obligé de faire une petite Digression.

Par-tout il y a des Hommes pauvres & mal-propres, qui couverts de sales haillons blessent notre vue. Nous regardons en général ces Gens comme de misérables Créatures ; & à-moins qu'ils n'aient quelque chose de fort remarquable, nous n'y faisons presque pas attention. Cependant il se trouve souvent parmi ces Gueux, de beaux Hommes, qui ont la taille bien faite. Mais si quelqu'un de ces Hommes devient Soldat, quel changement n'observe-t-on point chez lui, dès-qu'il a endossé son juste-au-corps rouge ! Quelle révolution n'apperçoit-on pas dans ce Guerrier, lorsque la tête ornée d'un bonnet de Grenadier, & armé de la grande épée de Catalogne, il nous regarde fièrement ! Ainsi harnaché, il nous plaît. Tous ceux qui l'ont connu ont d'autres idées de ses qualités, qu'ils n'en avoient pendant qu'il étoit dans les haillons. Le jugement que l'un & l'autre Sexe forme sur son compte, est bien différent de celui qu'ils avoient porté aupara-

vant. Il y a quelque analogie entre ce cas, & celui des Enfans des Ecoles de Charité. Dans l'uniformité qui fait plaîr à la plupart des gens, il y a une beauté naturelle. Il est agréable à l'œil de voir des Enfans, tant Garçons que Filles, propres & uniformement équipés, marcher deux à deux, & en bon ordre. Il est certain qu'on promène avec plaîr les yeux sur des Enfans ainsi parés. Mais ce qui rend encore plus généralement sensible à ce plaîr, c'est la part imaginaire, que même les Domestiques, & les moindres Membres de la Paroisse, croient avoir à tout cela. On dit, sans qu'il en coûte rien, NOTRE ECOLE DE LA PAROISSE, NOS ENFANS DE CHARITE'. Dans tout ceci il y a une espèce, une ombre de propriété, qui chatouille tous ceux qui croient avoir quelque droit de faire usage de ces mots; mais plus spécialement ceux qui contribuent actuellement, & qui ont eu grande part à cette OEUVRE PIE.

Il est presque inconcevable, comment il se peut que les Hommes connoissent si peu leur propre cœur, & ce qui se passe intérieurement chez eux, que de prendre la Foiblesse, la Passion, & l'Enthousiasme, pour la Bonté, la Vertu, & la Charité. Rien n'est cependant plus vrai. Ces Juges, aveugles prennent la satisfaction, la joie, & les transports qu'ils ressentent, pour des principes de Piété & de Religion. Quiconque considérera ce que j'ai dit dans les deux ou trois dernières pages, & qui permettra à son imagination de réfléchir sur ce qu'il a entendu & vu sur ce sujet, découvrira suffisamment pourquoi les Ecoles de Charité sont si en vogue, si unanimement approuvées & admirées par les Personnes de tout ordre, de tout sexe, & de toute condition. Pour expliquer ce phénomène, on n'a pas besoin de recourir à l'Amour de Dieu, & au Christianisme. C'est une matière dont tout le monde peut parler, & que chacun peut comprendre parfaitement. C'est un fond in-

épuisable pour babiller, & qui sert à entretenir les Personnes qui se trouvent en voïage, soit dans les Heux, soit dans les Coches. Si un Directeur, après s'être plus animé que d'ordinaire au sujet de l'Ecole ou du Sermon, se trouve par hazard en compagnie, quelles louanges ne lui sont pas données par les Femmes ! Son zèle & ses dispositions charitables sont élevées jusqu'au Firmament.

Quelquefois on s'entretient du Bâtiment où le tient l'Ecole, & du Paroissien qui le plus vraisemblablement en érigera un.

Un autre charme qui prévient extrêmement en faveur des Ecoles de Charité, c'est l'opinion généralement établie parmi la plupart des Hommes, qui croient que ces Ecoles ne sont pas simplement utiles à la Société, par rapport à son bonheur temporel ; mais encore que le Christianisme ordonne & exige qu'on fasse de ces fortes d'Etablissmens, si l'on veut avoir part au bonheur à venir. Ces Ecoles sont vivement & ardemment recommandées par tout le Corps Ecclésiastique. Le Clergé a plus employé de peine & d'éloquence sur ce sujet, que sur aucun autre point du Christianisme que ce soit. Ce ne sont point de Jeunes Gens, ou de pauvres Ecoliers sans crédit qui exaltent ces Fondations, mais les plus sçavans de nos Prélats, les plus éminens par leur Orthodoxie ; ceux même qui ne se fatiguent pas souvent pour d'autres sujets, se sont donnés de grands mouvemens dans cette occasion. Par rapport à la Religion, peut-on douter qu'ils ne connoissent ce qu'elle exige principalement de nous, & ce qui est par conséquent le plus nécessaire pour obtenir le salut ? Et par rapport aux Affaires du Monde, qui connoîtroit mieux les intérêts du Roïaume que les Sages de la Nation, dont les Lords Spirituels sont une branche si considérable ?

On tire de ces sacrées décisions plusieurs conséquences. Premièrement, ceux qui contribuent de leurs bourses, ou par leur crédit, à augmenter ou à maintenir ces Ecoles, sont tentés de regarder ces actions comme plus méritoires, qu'ils ne les auroient envisagées s'ils n'y avoient aucune part. En second lieu, tous ceux qui ne peuvent, ou qui ne veulent en aucune manière y contribuer, sont obligés d'en parler avec éloge. Quoiqu'il soit difficile de se bien conduire dans les choses qui sont opposées à nos passions, cependant il est toujours en notre pouvoir de souhaiter que les bienfaits des autres soient utiles. Il n'en coûte pas beaucoup à faire de pareils souhaits. Parmi le Vulgaire superstitieux, à peine trouve-t-on une personne assez impie, pour ne pas s'imaginer que la simple approbation qu'il donne aux Ecoles de Charité, ne doive lui faire naître la douce espérance de voir un jour expier par-là ses péchés. C'est par le même principe que les plus Vicieux sont servis à leur consolation, l'amour & la vénération qu'ils ont pour l'Eglise. Les plus infignes Scélérats trouvent ainsi occasion de montrer la droiture de leurs inclinations, sans qu'ils fassent aucuns frais pour cela.

Mais si toutes les choses que j'ai avancées, ne sont pas des motifs suffisans pour engager les Hommes à maintenir l'Idole dont je parle, il y en a un autre que portera infailliblement la plupart des gens à la défendre. Nous aimons tous naturellement à triompher. Quiconque donc prendra parti pour ces Ecoles, est sûr de la victoire, du-moins dans neuf Compagnies sur dix. Qu'il dispute avec qui que ce soit, appuyé de ce qu'il y a de spécieux dans cette opinion, & de la pluralité des suffrages, il défend un Château, ou une Forteresse imprenable, où il ne sauroit être forcé. Fût-ce même l'Homme le plus sage & le plus vertueux, qui, pour prouver le tort que la Société reçoit des Ecoles de Charité, ou du-moins de leur

multiplicité, produifit tous les argumens que j'avancerai dans la fuite, & d'autres encore plus forts, la vogue ne fera jamais pour lui. Difputât-il contre le plus grand Faquin du monde, qui feroit feulement ufage du jargon particulier à cette efpèce de Charité & de Religion, il perdra toujours la caufe dans l'opinion du Vulgaire.

La fource donc & l'origine de tous les bruits, & de toutes les clameurs qui fe font élevées en faveur des Ecoles de Charité, doit être cherchée principalement dans les foibleffes & les paffions humaines. Du-moins eft-il très-poffible qu'une Nation ait la même tendrefle, & brûle du même zèle pour ces Ecoles, qu'on en remarque parmi nous, fans que ce fût cependant par aucun principe de Vertu ou de Religion. Encouragé par cette confidération, j'attaquerai avec plus de liberté cette erreur vulgaire, & je tâcherai de prouver clairement que cette Education forcée eft pernieufe au Public, bien loin de lui être utile. Le Bien de la Société exige de nous des égards fupérieurs à toute autre loi, & à toute autre confidération. Je ne chercherai donc point d'autre excufe, pour me juftifier de ce que j'ôte ainfi diférer des fentimens que profefle aujourd'hui le favant & révérend Corps de nos Théologiens. Ce fera-là, ma feule apologie, pour me difculper de ce que je me hazarde à nier pleinement, ce que j'ai avoué tout à l'heure être affirmé par la plupart de nos Evêques, & des Membres du Clergé Inférieur. Puisque notre Eglife ne prétend pas même être infaillible dans le Spirituel, quoique les matières en foient directement de fon reffort, on ne fera donc point d'injure au Clergé, lorsqu'on croira qu'il peut errer dans le Temporel, qui dépend moins de fes foins immédiats. Mais je reviens au fujet que je me fuis propofé.

Après la malédiction de la Terre, devenus incapables d'avoir d'autre pain que celui que nous mangeons à la sueur de notre visage, il est manifeste qu'il faut bien des fatigues & bien des soins, avant que l'Homme, considéré dans le simple état de Nature, puisse être pourvu de tout ce qui lui est absolument nécessaire pour la subsistance, & pour le simple entretien de la nature corrompue. Mais ces soins, ces peines & ces fatigues augmentent infiniment si l'on veut se rendre la vie agréable, lorsque devenu Membre de la Société Civile, on a reçu quelque éducation ; surtout lorsque, par un accord mutuel, un très-grand nombre de Personnes se sont liées ensemble pour former un Corps Politique. Dans cet Etat, plus les lumières de l'Homme augmentent, plus est grande la variété des travaux nécessaires & requis pour le met aise. Une Société ne pourroit subsister longtems, si plusieurs de ses Membres vivant dans l'oïiveté, & jouïssant de tout l'aise & de tous les plaisirs qu'ils peuvent inventer, il n'y avoit en même tems une multitude proportionnée de Gens qui suppléassent à ce défaut, en faisant l'ouvrage que les premiers devoient faire. Par la coutume & par la patience ils endurciront ainsi leurs corps, en travaillant pour les autres & pour eux-mêmes.

L'abondance & le bon marché des Denrées dépendent beaucoup du prix & de la valeur qu'on met à ce travail. Ainsi le bonheur de toutes les Sociétés, même avant que d'être infectées du luxe étranger, exige premièrement que le travail soit exécuté par ceux de ces Membres, qui forts & robustes ne se sont jamais accoutumés à l'aise, à la paresse & à l'oïiveté. Il faut en second lieu que ces mêmes Ouvriers soient faciles à contenter par rapport au nécessaire de la vie. Charmés seulement d'être vêtus, ils ne se feront aucune peine de porter les étoffes les plus grossières. Ne se proposant que de se nourrir, sans aucun égard au goût, ils ne

prendront qu'une nourriture saine, qui puisse appaîser la faim ; & ils ne demanderont pour boisson, que ce qui peut éteindre la soif.

Comme toutes les occupations basses & serviles doivent presque le faire pendant le jour, c'est aussi par cette partie du tems que les Ouvriers mesurent actuellement leur travail, sans penser en aucune manière, ni aux heures qu'ils y ont employées, ni à la lassitude qu'ils pourroient ressentir. Si le Mercenaire qui vit à la campagne doit se lever de bon matin, ce n'est point qu'il se soit assez reposé, mais parce que le soleil va se lever. Or ce dernier article seul seroit d'une dureté insupportable à des Personnes faites, qui même auroient au dessous de trente ans, si durant leur bas âge elles s'étoient accoutumées à rester au lit aussi longtems qu'elles pouvoient dormir. Mais ces trois gênantes conditions réunies forment un tel genre de vie, qu'un Homme élevé plus mollement voudroit à peine s'y résoudre, quand même par-là il pourroit se délivrer d'une dure prison, ou même d'une Femme grondeuse.

Il faut que dans une Nation il y ait un grand nombre de Gens de cette espèce. Des Loix sages doivent donc cultiver & entretenir des Personnes de cette sorte avec tout le soin imaginable. Il faut prévenir la rareté de ces Gens, avec la même attention qu'on prévient la rareté des Denrées. Personne ne seroit pauvre, ni ne se fatiguerait pour gagner la vie, s'il pouvoit faire autrement. Le besoin qui force les Hommes à se résoudre à tout souffrir, c'est celui qui consiste dans le manger & dans le boire. Dans les climats froids, il faut de plus se procurer des habits & un logement. Sans ces besoins on ne trouveroit qu'un état qui se soit qui voulût se donner de la peine & travailler. Mais les occupations les plus pénibles

sont considérées comme des plaisirs réels, dès-qu'elles empêchent un Homme de mourir de faim.

Dans une Nation libre où il n'est pas permis d'avoir des Esclaves, les plus surs richesses consistent à pouvoir disposer d'une multitude de Pauvres laborieux. C'est une Pépinière intarissable pour les flottes & pour les Armées. Sans ces fortes de Gens on ne jouïroit d'aucun plaisir, & on n'estimeroit point ce qu'un Païs produit. Pour rendre la Société heureuse, & pour que les Particuliers soient à leur aise, lors même qu'ils n'ont pas de grands biens, il faut qu'un grand nombre de ses Membres soient ignorans, aussi bien que pauvres. Les lumières augmentent & multiplient nos desirs ; & moins l'Homme souhaite de choses, plus il supplée aisément à ses nécessités.

La prospérité & le bonheur de chaque Etat exigent donc que les connoissances du Pauvre laborieux se terminent à ses seules occupations ; & que par rapport aux choses de ce Monde, elles ne s'étendent jamais au-delà de ce qui regarde sa vocation. Un Berger, un Laboureur, ou quelque'autre Païsan, plus il connoit le Monde, & les choses qui sont étrangères à son travail ou à son occupation, moins il fera propre à en supporter les fatigues & les peines avec joie & avec contentement.

Lire, écrire & chiffrer sont des talens absolument nécessaires à ceux qui en ont besoin pour leurs affaires. Mais ces connoissances sont fort pernicieuses aux Gens pauvres, qui ne vivant pas de ces Arts, sont obligés de travailler pendant les six jours de la semaine, pour se procurer leur pain quotidien. Peu d'Enfans sont quelques progrès à l'Ecole, avant qu'ils soient parvenus à un âge qui les mettoit en état de s'occuper à quelque autre ouvrage utile. Ainsi

chaque heure que les Enfans pauvres emploient sur les Livres, c'est tout autant de tems perdu pour la Société.

Il est moins fatigant d'aller à l'Ecole, que de travailler. Plus les Enfans continueront dans ce genre aisé de vie, moins ils seront propres à travailler comme il faut. Devenus grands, les forces & l'inclination leur manquent pour cela. Les Hommes destinés à finir leurs jours dans un genre de vie laborieux, ennuyant & pénible, s'y soumettront toujours plus patiemment, lorsqu'on les y mettra de bonne heure. Un travail pénible & une nourriture des plus grossières, sont des punitions qu'on inflige aux Malfaiteurs coupables de certains crimes. Mais lorsqu'on les impose à des Personnes innocentes, qui n'y ont point été accoutumées ni élevées, c'est une des plus grandes cruautés.

On n'apprend pas à lire & à écrire sans qu'il en coûte quelques efforts & quelque application. C'est ce qui fait qu'à peine ces Jeunes Gens y ont-ils fait quelques progrès, qu'ils s'estiment infiniment supérieurs à ceux qui n'en connoissent rien. Souvent même on voit leur vanité les aveugler si ridiculement, qu'ils se considèrent comme des Etres d'une autre espèce. Tous les Hommes ont naturellement de l'aversion pour la peine & pour le travail. Il est donc naturel qu'ils fassent un grand cas des qualités qu'ils n'ont acquises qu'au dépens de leurs aises & de leur repos pendant plusieurs années.

Ceux qui confument une partie de leur jeunesse à apprendre à lire, à écrire & à chiffrer, se flattent avec raison d'être employés dans des occupations où ces talens peuvent être de quelque usage. Ainsi la plupart regarderont avec le dernier mépris le travail pénible. Ils croiroient se mécaniser, s'ils entroient au service d'Autrui, & s'ils s'occupaient de quelque Métier vil pour quelque

légère récompense. Un Homme qui a reçu de l'éducation, pourra par choix s'appliquer à l'Agriculture, & même s'acquitter avec empressement de l'ouvrage le plus bas & le plus pénible : mais pour cela il faut qu'il s'agisse de son propre ouvrage, & que l'avarice, la nécessité, le soin d'une famille, ou quelque autre motif pressant l'y sollicite. Pour l'engager à être simple Mercenaire, ou à servir un Fermier, on devoit lui donner des gages extraordinaires. Il ne seroit même pas aussi propre à remplir ces pénibles fonctions, qu'un Ouvrier qui a toujours travaillé à la journée, qui a été élevé autour d'une charrue ou d'un tombereau, & qui ne se souvient pas d'avoir jamais vécu d'une autre manière.

Remarquons de plus qu'il n'est personne qui soit plus empressé à rendre quelque service bas à quelqu'un, que l'Inférieur à l'égard de son Supérieur : & lorsque je parle d'Inférieurs, j'entens non seulement ceux qui ont moins de richesses, de crédit ou de qualité, mais aussi ceux qui ont moins de connoissances ou d'Esprit, que ceux que je nomme Supérieurs. Jamais un Domestique n'aura de respect pour un Maître, s'il a assez d'Esprit pour s'apercevoir qu'il sert un Fou. Nous obéissons sans presque nous en apercevoir, à ceux qui doivent nous apprendre quelque chose. Plus nous croïons habiles & sages ceux qui nous enseignent ou qui nous dirigent, plus nous avons de déférence pour leurs instructions & pour leurs ordres. Personne n'est soumis avec plaisir à ses Egaux. Je suis même persuadé que si le Cheval avoit autant de connoissance que l'Homme, il ne seroit pas fort sûr de se hasarder à le monter.

Jamais je ne me sentis moins d'envie de faire une digression, il en faut cependant une ici. Mille verges trempent dans le vinaigre, toute la malice des petits Pédans est préparée contre moi, de ce

que je fuis affez hardi pour attaquer la croix de par Dieu, & m'opposer à l'A, B, C, les vrais élémens de toute Littérature.

Ce n'est point ici une terreur panique, le Lecteur même conviendra que mes craintes sont très-fondées, s'il considère quelle armée de Tyrannaux j'ai à combattre. Combien de Maîtres d'Ecole qui usent actuellement, & sans relâche, de poignées de verges ! Combien de Personnes ne sollicitent pas pour avoir la même permission ! Mais quand je ne me ferois pas d'autres Ennemis, par la liberté avec laquelle je parle des Ecoles de Charité, que ceux de l'un & de l'autre sexe qui y aiant pris du dégoût pour les occupations manuelles meurent misérablement de faim dans tout le Roïaume de la Grande-Bretagne ; je suis persuadé que, par un calcul des plus modestes, j'en aurois tout au moins une centaine de mille. Leur éducation a augmenté l'antipathie naturelle qu'ils avoient pour les travaux pénibles, & le désir de commander s'est accru à proportion des progrès qu'ils ont faits. Déjà ils sont devenus incapables d'obéir, ils ambitionnent d'être Maîtres ou Maîtresses d'Ecole. De quel œil ne doivent-ils donc pas regarder une Personne qui cherche à faire aller leurs espérances en fumée ?

Il me semble que je les entens crier, que jamais on n'a débité de doctrine plus dangereuse ; qu'il faut être Fou & un franc Papiste, pour l'enseigner. On demandera quelle Brute de Sarazin peut employer les cruelles armes pour détruire le Savoir. Ils m'accuseront, suivant toutes les apparences, de travailler, de concert avec le Prince des Ténèbres, à introduire dans ce Roïaume plus d'ignorance & de barbarie, que jamais les Goths & les Vandales n'en ont occasionné depuis que la Lumière Evangélique a paru dans le Monde. Quiconque ose s'exposer à la haine publique, doit

s'attendre à se voir accuser de crimes dont il ne fut jamais coupable. On soupçonnera que j'ai conspiré pour effacer de la mémoire des Hommes les Saintes Ecritures. Peut-être même soutiendra-t-on que ce fut à ma requête, que les petites Bibles qu'on publia par privilège l'An MDCCXXI, pour être distribuées aux Ecoles de Charité, furent rendues illifibles par la pauvreté des Caractères & du Papier. Cependant je proteste que j'en suis tout aussi innocent qu'un Enfant qui n'est pas né. Mon cœur est agité de mille craintes. Plus je réfléchis sur la situation où je me mets, & plus je la trouve triste. Une seule chose me rassure. Je suis presque persuadé qu'à peine se trouvera-t-il quelqu'un qui se souvienne de ce que je dis ici, ou qui y fasse la moindre attention. Mais si je soupçonnois que ce que j'écris seroit envisagé comme étant de quelque poids auprès d'une partie tant soit peu considérable de la Société, je n'aurois ni la force ni le courage de desobliger tous les Ouvriers. Je ne puis m'empêcher de rire lorsque je réfléchis à la variété des rudes sousfrances qui me feroient préparées par ces Gens, que le désir de la vengeance rendroit ingénieux. Chacun sans-doute inventeroit quelque suplice qui défigureroit emblématiquement mon crime. Si je n'étois pas subitement poignardé par les canifs inutiles qu'on m'enfonceroit jusqu'aux manches dans tout mon corps, la Compagnie des Libraires me fairoit pour m'enterrer vivant dans leur sale sous un tas d'A B C, d'Alphabets, & d'autres Livres dont les Enfants se servent pour apprendre à épeller & à orthographier ; parce que j'aurois été cause que ces Livres leur seroient restés sur les bras. Ou bien on me mettroit dans un Moulin à Papier, pour y être moulu pendant la semaine qu'il seroit obligé de rester oisif à cause de mes Ecrits. Les Faiseurs d'Ancre, animés pour le Bien Public, s'offriroient en même tems à me tourmenter avec leurs astringens, & de me noier dans la noire

liqueur que je les aurois empêché de débiter ; & il pourroit peut-être y en avoir une assez grande quantité, pour me faire mourir dans moins d'un mois. Si j'échappois à la cruauté de cette foule d'Ennemis réunis, j'aurois encore à essuier le ressentiment redoutable d'un Monopoleur. Bientôt je me verrois accablé & affommé avec les petites Bibles déjà garnies de leton pour mon malheur, qui deviendroient inutiles à toute autre chose, dès-que les Instructions charitables viendroient à cesser. Les exercices feroient véritablement polémiques.

Cette digression, quelque extravagante qu'elle puisse paroître à un sévère Censeur, qui traite tout enjouement d'impertinence n'est point encore finie. J'ai à me disculper très-sérieusement de l'accusation réelle qu'on fera contre moi. Il est à propos que je prouve que je n'ai aucun dessein de détruire ni les Arts ni les Sciences. Par-là je dissiperai les craintes que les Directeurs des Collèges, & les autres Personnes qui cherchent à avancer les Sciences Humaines, pourroient avoir conçues, en voyant que je regarde l'Ignorance comme un ingrédient nécessaire dans la Société Civile.

Je déclare donc premièrement, que je voudrois qu'il y eut dans chaque Université, le double des Professeurs qu'il y a aujourd'hui. La Théologie est assez bien pourvue de Docteurs, mais les deux autres Facultés sont très-mal enseignées. La Médecine surtout manque de Professeurs. Chaque branche d'un Art si utile devoit avoir deux ou trois Docteurs, qui prissent la peine d'enseigner ce qu'ils auroient découvert. Un Homme vain a beaucoup d'occasion de faire briller son génie dans les Leçons Publiques ; mais d'un autre côté, les Instructions Particulières sont plus utiles aux Etudiants. Les Professeurs doivent négliger ces premières fonctions, &

ne s'appliquer qu'aux secondes. La Pharmacie & la Connoissance des Simples sont aussi nécessaires que l'Anatomie & l'Histoire des Maladies. Il est honteux que des Gens qui ont reçu le Doctorat, & le droit sur la vie de leur Concitoyens, soient obligés de venir à Londres, pour s'instruire des Drogues & de la Composition des Remèdes, & de recevoir des instructions de Personnes qui n'ont jamais fréquenté d'Universités. Quel desordre n'est-ce point que dans cette Capitale, on trouve dix fois plus d'occasions de se perfectionner dans l'Anatomie, dans la Botanique, dans la Pharmacie, & dans la Pratique de la Médecine, que l'on n'en pourroit avoir dans nos deux Universités prises ensemble ? Ira-t-on chez un Vendeur d'Huile acheter des Etoffes de Soie ? Les Merciers négocieront-ils en Jambons & en Marinade ? Si les choses étoient bien réglées, les Hôpitaux feroient aussi utiles aux Etudiants en Médecine pour se perfectionner dans leur Profession, qu'ils pourroient l'être aux Pauvres pour y recouvrer leur santé.

Le Bon Sens doit servir à diriger les Hommes dans les Sciences, aussi-bien que dans les Arts. Personne ne fera assez fou pour mettre son Fils chez un Orfèvre, s'il avoit dessein d'en faire un Marchand de Toiles. Pourquoi donc donner un Théologien pour Précepteur, à un Jeune Homme qu'on destine à être Avocat ou Médecin ? Les Langues, il est vrai, la Logique, & la Philosophie, sont les premiers principes requis également dans les trois Professions. Mais il y a si peu de secours pour un Médecin dans nos Universités, qui sont si riches, & qui entretiennent tant de Ventres paresseux pour boire ger, & avoir des appartemens également magnifiques & commodes, que si ce n'étoit les Livres, (avantage qui est commun aux trois Facultés) on pourroit tout aussi bien acquérir à Oxford ou à Cambridge les qualités requises pour être Marchand en Turquie, que pour être Médecin. Or sui-

vant mon petit sentiment, c'est-là une forte preuve qu'une bonne partie des grandes richesses que possèdent ces Universités, ne sont pas aussi bien appliquées qu'elles pourroient l'être. Les Professeurs, outre les appointemens qui leur sont donnés par le Public, devraient avoir des gratifications de tous les Etudiens qu'ils enseignent ; afin que l'intérêt se joignant à l'émulation & à l'amour pour la gloire, ils fussent plus efficacement animés au travail. Il faudroit qu'on appellât aux Chaires Professorales, les personnes qui aiant les qualités nécessaires pour enseigner, excelleroient dans quelque Science, ou seulement dans quel que partie d'une Science, sans s'embarasser de quel Parti, de quelle Secte, de quel País il feroit. N'importe qu'il fût blanc ou noir, il suffiroit que son habileté fût connue. Les Universités feroient alors des espèces de Foires, où l'on trouveroit toutes sortes de Sciences. Aux Foires de Leipzig, de Francfort, & des autres endroits d'Allemagne, établies pour se pourvoir des différentes Marchandises ou Denrées dont on a besoin, on ne s'embarasse point si les Marchands sont Etrangers ou Citoïens. Les Gens s'y rendent de toutes les parties du Monde, tous y ont les mêmes privilèges.

Je ferois d'avis qu'on exemptât de païer ces gratifications, tous les Etudiens destinés au Saint Ministère. Il n'y a pas de Faculté qui soit aussi immédiatement nécessaire au Gouvernement d'une Nation que celle du Ministère. Il doit d'ailleurs y avoir un grand nombre de Théologiens dans cette Ile, ainsi je ne voudrois pas qu'on décourageât qui que ce soit de se vouer à cet Emploi. Je sai qu'il y a des Personnes riches, & même parmi la Noblesse, qui aiant plusieurs Enfans en destinent quelqu'un pour l'Eglise. On voit aussi des Personnes de bon sens, surtout parmi les Théologiens, qui par un principe de prudence élèvent leurs Enfans à cette Profession, lorsqu'ils peuvent espérer que par leurs amis &

par leur crédit ils pourront leur procurer une bonne place d'Aggrégé dans quelque Collège, qui puisse les faire vivre honnêtement. Mais il faut avouer que ce n'est pas de ces Familles que nous viennent ces recrues de Théologiens qui reçoivent les Ordres chaque année. Nous sommes redevables à une Classe de Gens toute différente, du gros des Ecclésiastiques de ce Roïaume, comme on en conviendra dans l'instant.

Il se trouve parmi les Gens du moïen ordre, des Bigots qui sont remplis d'un respect superstitieux pour une Robe & une Soutane. C'est parmi ces Personnes qu'on voit tant de Pères & de Mères, qui ont un désir ardent d'avoir un Fils revêtu du Sacré Caractère. Ils ne s'embarassent ni des talens de ce Fils, ni de ce qui pourra résulter de leurs désirs insensés. Les Mères surtout se repaissent chaque jour de l'agréable idée que leurs Fils, qui n'ont pas encore douze ans, seront un jour Ministres. L'amour maternel se joignant avec la dévotion, elles entrent dans des extases qui leur font répandre des larmes de joie, en pensant au futur plaisir qu'elles recevront de les voir, dans une Chaire, prêcher la Parole de Dieu. C'est à ce zèle religieux, qui est mis au nombre des faiblesses Humaines, que nous sommes redevables de ce grand nombre de pauvres Gens qui heureusement étudient parmi nous. Je dis heureusement, puisque sans ces désirs des Mères & des Pères de basse condition, il ne seroit pas possible que ce Roïaume, où les Bénéfices Ecclésiastiques sont si chetifs, pût être fourni du quart des Ministres dont il a besoin. D'où voudroit-on en effet les tirer que de ces Familles ? Y a-t-il quelque Mortel qui pût vivre des chétives pensions attachées aux Cures, s'il a été seulement élevé dans la médiocrité. Il faudroit pour cela qu'il possédât une vertu réelle, qu'il y auroit de l'extravagance à attendre d'un Ecclésiastique plutôt que d'un Laïque.

Les soins que je prendrois pour avancer cette branche du Savoir, qui est plus immédiatement utile à la Société, ne m'en feroit pas négliger les autres parties plus curieuses & plus polies. Si la chose dépendoit de moi, tous les Arts Libéraux, & toutes les Parties de la belle Littérature seroient beaucoup plus encouragées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Dans chaque Comté il y auroit un beau Collège, ou même davantage, pour y enseigner le Grec & le Latin. Chacun de ces Collèges auroit fix Classes, où il y auroit des Maîtres particuliers. Il faudroit que ces Etablissemens, qui se feroient aux frais du Public, fussent sous l'inspection de quelque Homme de Lettres élevé en autorité. Leur Rectorat ne seroit pas simplement titulaire, mais ils devroient prendre effectivement la peine d'entendre, deux fois par an, les examens qui dans chaque Classe seroient faits par les Maîtres, sans qu'il leur fût permis de juger des progrès des Disciples sur des thèmes, & d'autres épreuves qu'ils n'auroient point vus.

En même tems j'abolirois cette multitude de petits Collèges, ou Ecoles qui n'auroient jamais été fondées, si les Maîtres n'avoient pas été réduits à la dernière misère.

C'est une erreur vulgaire, que l'on ne sauroit bien orthographier ni écrire purement notre Langue, si l'on n'a point une petite teinture de Latin. Ce sont des Pédans qui soutiennent cette opinion pour leur propre intérêt ; les plus pauvres d'entr'eux à tous égards, en sont les plus zélés défenseurs. On les croit bonnement, quoique l'absurdité de leur sentiment soit évidente. Pour moi, j'affure que je connois quantité de Personnes de l'un & de l'autre Sexe, qui orthographient parfaitement bien, quoiqu'elles n'aient jamais étudié le Latin & je ne serois pas fort embarrassé à nommer bien de prétendus Savans, & des Gens qui ont fréquenté les

Ecoles Latines pendant plusieurs années, qui font les fautes les plus lourdes, & de Grammaire, & d'Orthographe.

Il est absolument nécessaire que ceux qui se destinent à quelque une des trois Facultés possèdent parfaitement le Latin. Ceux même qu'on élève pour être Procureurs, Chirurgiens ou Apoticaire, devraient être plus versés dans cette Langue qu'ils ne le sont généralement. Mais n'est-ce pas perdre son tems, son argent, & sa jeunesse, que d'apprendre le Latin, lorsqu'on est appelé à gagner sa vie dans quelque métier, ou quelque occupation, où cette Langue est tout-à-fait inutile. Dès qu'on entre dans les Affaires, on oublie bientôt ce que l'on a appris dans ces petites Ecoles ; & si l'on en conserve quelque chose, c'est un air de fatuité, de pédantisme, & d'impertinence, qui ne sert qu'à nous rendre incommodes dans tous les lieux où nous nous rencontrons. Il est peu de Personnes qui aient assez de force & d'attention sur eux-mêmes, pour s'empêcher, de concevoir de l'estime pour leur cher individu, à l'occasion des connoissances qu'ils ont acquises. De quel fond surtout de modestie & de discrétion n'ont-ils pas besoin, pour empêcher que ces phrases indigestes de Latin dont ils se souviennent, ne les rendent ridicules à ceux qui les entendent ?

Suivant mon plan, il faudroit traiter la Lecture & l'Art d'écrire, à peu près comme nous traitons la Musique & la Danse. Je voudrois qu'on ne les empêchât, ni ne les encourageât. Pendant qu'il y aura quelque chose à gagner à enseigner ces Arts, on trouvera toujours des Maîtres de reste qui les enseigneront.

Il n'y auroit que ceux qui étudient pour l'Eglise, qui apprendroient pour rien les Sciences dont ils ont besoin. Encore entendrai-je qu'ils païassent pour apprendre à lire & à écrire. Si les Pères & les Mères sont assez pauvres pour n'être pas en état de

donner à leurs Enfans ces premiers Elémens, il y auroit une grande imprudence à eux d'aspirer à quelque chose de plus élevé.

Si tous ceux qui par leur industrie peuvent envoyer leurs Enfans à l'Université sont bien Instruits, il y aura assez de Savans pour fournir cette Ile. J'en dis de même de tous les autres païs de l'Europe. Jamais on ne manquera de Personnes qui sachent lire, écrire & chiffrer, quand même il n'y auroit que ce soit qui apprît ces Arts, que ceux qui pourroient paier leurs Maîtres. Il n'en est pas des Belles-Lettres comme des Dons du Saint Esprit. On peut se les procurer par argent. Il n'est pas même impossible, si nous en croïons le Proverbe, de se procurer de l'esprit.

J'ai cru qu'il étoit nécessaire de m'étendre sur cet article, afin de prévenir les clameurs de ceux qui Ennemis de la Vérité & de la Probité, m'auroient représenté comme un Homme qui condamnant toute espèce de Sciences & de Connoissances utiles, ne cherchoit qu'à répandre d'une manière impie l'ignorance & la stupidité. J'ai promis de répondre aux Objections que pourroient me faire les Protecteurs des Ecoles de Charité : c'est ce que je vais exécuter présentement.

Ils diront qu'en élevant avec soin ces Enfans, ils se proposent de les mettre en état de vaquer à quelque occupation pénible, & qu'ils n'ont aucun dessein de leur inspirer l'oïveté.

Il semble que j'ai suffisamment répondu à cette Objection, en montrant que l'occupation d'aller à l'Ecole étoit une véritable inaction, une oïveté réelle, en comparaison du travail d'un Artisan ou d'un Laboureur. Si j'ai rejeté cette espèce d'Education, c'est qu'elle rend incapables les Enfans du Pauvre de s'attacher dans la fuite à quelque travail de leur ressort : Lot dont ils ne doivent ni se

plaindre ni murmurer, pourvu qu'on agisse envers eux avec prudence & avec humanité. Il ne me reste donc plus qu'à parler de la manière dont on s'y prend pour leur faire apprendre des Métiers. Dans ce but je tâcherai de prouver que par-là on rompt l'harmonie qui doit régner dans la Nation, & que la plupart de ces impertinens Directeurs se mêlent de choses qu'ils n'entendent point.

Examinons pour cet effet la Nature de la Société, & les différentes choses qui doivent y entrer pour lui donner la force, la beauté & la perfection nécessaires. Il est incontestable que dans une Nation, le travail qu'occasionnent les besoins réels, le luxe, l'amour de l'aïse & la délicatesse, est prodigieux : cependant ces occupations, quelque excessives qu'elles soient, ne sont point infinies. Mais si vous y en ajoutiez une seule, elle seroit inutile & superflue. Un Marchand qui auroit à Chéapside une belle boutique richement pourvue de Turbans, n'y seroit sans-doute pas fort bien ses affaires. Aujourd'hui que le Culte de Diane est hors de mode, Démétrius, & tout autre Orfèvre se ruineroit bientôt, s'il ne faisoit que des Chasses de cette Déesse. Or il y a tout autant de folie à un Ouvrier de faire plus d'ouvrage que l'on n'en consomme, & qu'il ne s'en débite, que d'établir & d'inventer des Métiers dont personne ne se servira. Dans l'état où sont les choses parmi nous, il seroit ridicule d'établir autant de Brafferies qu'il y a de Boulangeries ; il y auroit de l'extravagance, s'il y avoit autant de Drapiers que de Cordonniers. Le nombre qu'il doit y avoir d'Ouvriers dans chaque Métier, se détermine si bien de lui-même, que la proportion n'est jamais mieux observée que lorsque personne ne s'en mêle.

Les Pères qui ont des Enfans qui doivent gagner leur vie, ne cessent de consulter & d'examiner quel métier, ou quelle occupation ils leur donneront, jusqu'à ce qu'ils aient pris à cet égard une

Réfolution fixe & déterminée. Il fe trouve mille Perfonnes, qui presque incapables de penfer à tout autre chose, réfléchiffent mûrement fur celle-là.

D'abord ils fe bornent à l'état où ils font, ils penfent aux circonftances dans lesquelles ils fe trouvent placés. S'ils ne peuvent confacrer pour leur Fils que dix livres fterling, ils ne le deftineront pas à un Art, ou à un Métier dont l'apprentiffage feul coute cent pièces.

Leur attention fe tourne enfuite du côté des objets de leur compétence qui font les plus avantageux. De forte que s'il y a quelque occupation, qui pour-lors fournisse plus facilement du travail, il fe trouvera dix Pères empressés à y vouer leurs Fils.

Or tous les Métiers fe plaignent aujourd'hui qu'ils manquent d'occupation, & qu'il y a trop de Perfonnes pour exécuter les commiffions qu'on reçoit. Peut-être ont-ils raifon. Ne faites-vous donc pas manifeftement tort à ces Métiers, aux-quels vous ajoutez plus d'Ouvriers & de Membres, que la Nature de la Société n'en demande ? C'est-là cependant ce que font les Directeurs des Ecoles de Charité, qui tirent de ces Ecoles ces recrues pour entrer dans des Métiers qui ont déjà plus d'Ouvriers qu'il ne leur en faut.

D'ailleurs, ces Directeurs ne s'embarrassent point quel est le meilleur Métier. Ils cherchent uniquement un Artisan qui veuille fe charger d'un Aprenti pour une certaine fomme. Remarquez même que des Artifans riches qui feront habiles dans leur métier, ne voudront point prendre chez eux des Enfans. Ils craignent trop d'avoir quelque chose à démêler avec leurs Parens, qui vivent dans la dernière mifere. D'où il fuit évidemment que ces

Enfans ont pour l'ordinaire des Maîtres ivrognes, negligens, pauvres & peu habiles, qui contens de tirer l'argent de l'apprentissage, ne se mettent pas fort en peine des progrès ni de la conduite de ceux qu'on leur confie. Ces Ecoles paroissent donc uniquement propres à entretenir & à former une pépinière d'Indigens, qui en leur tems reviendront les peupler.

Lorsque le Commerce & les Arts ont trop de mains qui s'y appliquent, c'est une marque certaine qu'il y a dans le tout quelque dérangement : car il feroit impossible qu'il y eût trop de monde, si le païs est capable de le nourrir. Si les provisions & les denrées sont trop chères, d'où en vient la faute ? Ce n'est pas au terrain qu'il faut l'attribuer, puisqu'il y a des terres non cultivées.

Dira-t-on que pour augmenter l'abondance, il n'y auroit qu'à ruïner peu à peu les Fermiers, ou à diminuer les rentes dans toute l'Angleterre ?

Ce n'est point ainsi que l'on peut remédier à ce mal. On y remédieroit bien plus efficacement, en redressant l'inconvénient dont le Laboureur se plaint. Les Fermiers, les Jardiniers & les autres Ouvriers qui s'appliquent à des travaux pénibles & vils, ne peuvent plus trouver de Domestiques pour le prix qu'ils leur donnoient autrefois. Un Homme qui travaille à la journée, trouve qu'il n'a pas assez lorsqu'on lui donne seize soux, pour faire un ouvrage que son Père faisoit il y a trente ans avec plaisir pour la moitié.

Pour ce qui est des rentes, il est impossible qu'elles tombent, tandis que vous augmentez le nombre de ceux qui consomment les Denrées. Le prix des Denrées, & tout le travail en général, doit

baïffer & diminuer proportionnément à la diminution de ces bouches.

Un Homme qui a cent cinquante livres sterling de rente, auroit tort de se plaindre que son revenu a été réduit à cent livres, si avec cette dernière somme il peut se procurer autant d'agrémens qu'il auroit pu s'en procurer avec deux-cens.

Il n'y a pas dans l'Argent de valeur intrinseque, le prix peut varier suivant les tems. Qu'une guinée vaille vingt livres ou un schelling, c'est la même chose. Le travail du Pauvre, comme je l'ai déjà dit, & non le prix de l'Argent, procure tous les plaisirs & les agrémens de la vie. Ainsi nous pourrions jouir d'une beaucoup plus grande abondance que celle dont nous jouïssons. Il n'y auroit qu'à cultiver la Pêche & l'Agriculture : mais bien loin d'être en état de nous employer à ces occupations, à peine avons-nous assez de Pauvres pour faire ce qui est absolument nécessaire pour notre subsistance. L'Equilibre est rompu dans l'Etat. Le Peuple qui travaille, ou le Pauvre qui ne connoit autre chose que sa profession, est en trop petit nombre, en comparaison des autres parties. Pour un Marchand vous trouvez dix Teneurs de Livres, ou du moins Gens qui se disent tels, tandis qu'à la Campagne les Fermiers manquent d'Ouvriers. Si vous cherchiez un Laquais qui eût servi pendant quelque tems dans une maison de façon, vous en trouveriez dix qui ont été Bouteillers. Vous pouvez avoir des Femmes de Chambre par vingtaines, tandis qu'il vous faut des gages extraordinaires pour un Cuisinier.

Il n'est personne qui pouvant s'en passer, s'applique jamais à quelque ouvrage bas & servile. Cela est fort naturel. Mais cela fait voir que les Gens du plus bas ordre sont trop sçavans pour nous être utiles, autant qu'ils le devroient. Les Domestiques de-

mandent déjà plus que leurs Maîtres & leurs Maîtresses ne peuvent leur donner. Quelle fureur nous possède donc de les y encourager, en augmentant avec soin & à nos frais cette connoissance, qu'ils ne manqueront pas de nous faire païer une seconde fois !

Ce ne sont pas les seules Personnes qui élevées à nos dépens, abusent des connoissances que nous leur avons procurées. Voïez ces Païsans neuves & ignorantes, & ces Païsans grossiers ; nous en sommes les dupes. L'éducation que nous prenons la peine de procurer aux premiers, engagent ceux ci à se prévaloir de la rareté des Domestiques, en leur faisant demander des gages considérables, tels qu'on les devoit donner à ceux seulement qui entendent bien le service, & qui ont presque toutes les bonnes qualités qu'on peut exiger de ces sortes de Gens.

Dans le Monde il n'y a point d'endroit où les Domestiques soient mieux tournés, & plus habiles à faire un message, ou à exécuter une commission, que le sont quelques uns de nos Laquais. Mais dans le fond, à quoi sont-ils bons ? On ne peut pas s'y fier, puisque la plus grande partie sont des Fripons. Parmi ceux qui sont honnêtes gens, la moitié se trouvera être des maladroits, qui s'enivreront encore trois ou quatre fois par semaine. Les Valets les plus furs & les meilleurs, sont généralement querelleux & insolens. Le courage passe chez eux pour la qualité la plus estimable. S'agit-il de donner des preuves de leur valeur, aucune considération ne peut les arrêter ; ils ne s'embarrassent point de salir leurs habits, ni de tous les maux qu'ils peuvent occasionner. Pour ceux qui ont le naturel bon, ce sont ordinairement des gens qui courent la Gueuse, & qui gâtent toutes les Servantes qu'ils ap-

prochent. Plusieurs Domestiques sont même coupables de tous ces vices. Ils sont tout-à-la-fois paillards, ivrognes & querelleux.

Cependant si ce sont des Drolles bien faits, & qui sachtent servir leurs Maîtres avec adresse & avec respect, on ne fera point attention à tous ces défauts. On croira même fort aisément, que ce sont des gens dont on a absolument besoin. O Folie impardonnable ! puisqu'elle tend nécessairement à la perte totale des Domestiques.

Il y en a fort peu qui exempts de ces défauts, entendent bien le service. Par-là même qu'ils sont rares, de cinquante il n'y en a pas un qui ne se taxe à un prix exorbitant. Quoique vous lui donniez des gages excessifs, il ne trouvera jamais qu'il ait assez. Dans tout ce qui se consomme à la maison il faudra qu'il ait ses tours de bâton. Si les profits qu'il a ne suffisent pas pour entretenir une famille assez considérable, il ne voudra pas rester chez vous. L'eussiez-vous même ramassé de la boue, tiré d'un hôpital ou d'une prison, la reconnaissance ne l'engagera jamais à demeurer plus longtemps dans votre maison, qu'il n'y seroit resté si vous ne lui aviez point rendu de service. Vous ne pourrez le garder que durant le tems qu'il tirera du poste qu'il occupe chez vous, ce qu'il croit mériter, conformément à la trop bonne idée qu'il a de lui-même. Que dis-je ! Le meilleur & le plus poli même des Domestiques, qui n'aura jamais donné de preuves, ni de pétulance, ni d'arrogance, quittera le Maître le plus indulgent, dès-qu'il pourra trouver mieux. Pour pallier son départ, il fabriquera cinquante excuses ; & pour les rendre plus vraisemblables, il ne se fera pas de peine de mentir. Un Aubergiste qui tient un Ordinaire où l'on paie demi-écu, ou douze sours par tête, n'est pas plus soigneux à tirer ce prix de ses Pratiques, qu'un Laquais l'est à attraper de l'argent de ceux que

son Maître a invité à dîner ou à souper. Je suis même fort porté à croire que ce Domestique s'imagine que chaque Convive, suivant la qualité, doit lui paier un shelling, ou un demi-écu, aussi bien que s'ils avoient mangé à l'Auberge.

Si une personne qui tient ménage n'est pas en état de donner souvent des regals, & d'inviter ordinairement des gens à sa table, il est sûr de ne pouvoir trouver des Domestiques qui lui fassent honneur. Il sera ainsi forcé à se faire servir par quelque Nigaud de la Campagne, ou par quelqu'autre Maladroit, qui le plantera-là dès-que déniaisé par ces Faquins de Valets, il se croira propre à entrer dans le service de quelqu'autre Personne. Les fameuses Auberges, & tous les endroits qu'un grand nombre de Gentilshommes fréquentent, soit pour le plaisir, soit pour leurs affaires, surtout ceux qui sont situés dans le territoire de Westminster-Hall, tous ces lieux sont d'excellentes Ecoles pour les Valets. C'est-là où les Esprits les plus pesans peuvent acquérir de la vivacité, & apprendre tout-à-la-fois à se débarrasser, & de leur stupidité, & de leur innocence. Ce sont de véritables Académies pour les Laquais. Des Professeurs expérimentés dans le Libertinage le plus honteux y font tous les jours des Leçons publiques sur ces sortes de Sciences. On y Instruit les Etudiens dans plus de sept-cens Arts, qui ne sont rien moins que Libéraux. On leur apprend la manière dont il faut s'y prendre pour tromper, pour en imposer, & pour découvrir le foible de leurs Maîtres. Leur application est si grande, que dans peu d'années ils sont gradués en Iniquité. Lorsque de jeunes Gentilshommes, qui ne connoissent pas encore bien le Monde, ont de si habiles Fripons à leur service, ils sont ordinairement trop indulgens. Crainte de découvrir leur manque d'expérience, à peine ôsent-ils contredire ces Faquins, ou refuser ce qu'ils demandent. En leur accordant ainsi des privilèges si dé-

raisonnables, ils manifestent leur ignorance, dans le tems même qu'ils cherchent le plus à la cacher.

VOS PLAINTES, DIRONT PEUT-ÊTRE QUELQUES PERSONNES, NE SONT POINT FONDÉES. N'AVEZ-VOUS PAS DIT QUE LE LUXE NE POUVOIT FAIRE AUCUN TORT À UNE NATION RICHE, DÈS QUE LES MARCHANDISES QUI ENTRENT DANS LE PAÏS, N'EXCÈDENT JAMAIS, EN VALEUR, CELLES QUI EN SORTENT ?

Ce que je viens de blamer, ne peut pas être mis avec raison sur le compte du Luxe, puisque c'est réellement un acte de Folie. Un Homme riche peut prendre ses aises & ses plaisirs jusqu'à l'excès. Il peut jouir de ce Monde, quelque peine & quelque dépense qu'il lui en coûte, pourvu qu'en même tems il paroisse du bon-sens dans tout ce qu'il fait. Mais rien de semblable ne peut être dit de celui qui a soin de mettre ses Domestiques hors d'état de lui rendre les services qu'il en attend. Le trop d'argent, les gages excessifs, & les profits déraisonnables, gâtent surtout les Domestiques en 'Angleterre. Qu'une Personne ait vingt-cinq chevaux dans ses écuries, on ne peut pas dire qu'il soit atteint de folie, dès que les circonstances où il se rencontre le lui permettent. Mais s'il n'en tient qu'un, & que pour faire parade de ses richesses, il lui donne trop à manger, je soutiens qu'il a perdu l'esprit. Lorsque les Domestiques paient ce que leurs Maîtres doivent aux Marchands, les uns tirent le trois, & d'autres le cinq pour cent. N'est-ce pas une extravagance que de le souffrir ? Les Horlogers, & les autres Marchands qui vendent des Bijoux, des Colifichets inutiles, ne l'éprouvent que trop à leur perte. Les Personnes de distinction achètent-elles quelque chose de ces Marchands de Galanteries, il feroit au-dessous de leur qualité de leur donner elles-mêmes l'argent. On peut tolérer qu'un Domestique reçoive un présent quand on le lui offre ; mais qu'il le reclame comme une chose due, & que

si on le lui refuse il dispute pour l'avoir, c'est une impudence impardonnable. Puisqu'on fournit aux Domestiques toutes les choses nécessaires à la vie, ils n'ont donc point besoin d'argent. Il leur est même nuisible, à moins qu'ils n'en amassent pour des tems de maladie ou de vieillesse. Mais c'est ce qui arrive rarement parmi nos Galopins. Dans ce cas même l'argent les rend insolens & insupportables.

On m'a assuré qu'un tas de Laquais avoient été assez insolens pour former une Société. Je crois même la chose assez vraisemblable. Ces Faquins ont fait des loix, par lesquelles ils s'obligent de ne pas servir pour moins d'une certaine somme, de ne point porter de fardeau, ou de paquets, excédant le poids de deux ou trois livres. Je ne fais point mention de plusieurs autres réglemens directement opposés à l'intérêt de ceux qu'ils servent, & entièrement contraires à l'usage pour lequel ils sont destinés. Si quelqu'un de ces Valets reçoit son congé pour avoir exactement suivi les ordres de cette honorable Contraire, les autres devront en avoir soin jusqu'à ce qu'il ait trouvé une autre condition. Si quelqu'un prétend frapper, ou obliger MONSIEUR SON LAQUAIS à faire quelque chose de contraire aux Statuts de la Société, ils ont fait un fond pour intenter un procès au Maître, & pour le poursuivre en justice. Si la chose est réelle, comme j'ai raison de le croire, & qu'on leur permette encore de consulter ensemble, afin de pourvoir à leurs aises & à leurs commodités, bientôt nous pouvons espérer de voir tout de bon représenter dans la plupart des Familles cette Comédie Française, intitulée Le Maître & Valet. Si l'on ne prévient de bonne heure leur dessein, & qu'ils continuent à s'assembler impunément, leur nombre augmentera. Alors ils pourront en faire une Tragédie, quand ils le trouveront à propos. Mais supposons que ces craintes soient frivoles & dénuées

de fondement, il est cependant incontestable que les Domestiques en général empiètent tous les jours sur les droits de leurs Maîtres & de leurs Maîtresses, & qu'ils cherchent à se mettre plus de niveau avec eux. Extrêmement attentifs à profiter de toutes les occasions propres à relever la bassesse de leur condition, leurs soins n'ont pas été infructueux. Déjà la plupart du monde les estime beaucoup plus que l'on ne devoit naturellement, & que le Bien Public ne l'exigeroit. Je ne dis point que les Ecoles de Charité soient l'unique cause de ces malheurs. Ils peuvent être attribués en partie à bien d'autres maux. Londres est une Ville trop grande pour le Païs, & à plusieurs égards nous manquons à nous-mêmes. Mais quand même mille vices concouroient à produire les inconvéniens dont nous nous plaignons aujourd'hui, peut-on douter que les Ecoles de Charité n'y contribuent, dès que l'on réfléchira sur ce que j'ai dit ? Du-moins il y a plus d'apparence qu'elles servent plutôt à causer ces fortes de maux, qu'à les prévenir, ou à les diminuer.

L'unique raison de poids qu'on puisse alléguer en faveur des Ecoles de Charité, c'est qu'on y élève plusieurs milliers d'Enfans dans la Foi Chrétienne, & dans les Principes de l'Eglise Anglicane. Comme je hais les répétitions, je prie le Lecteur de vouloir bien jeter les yeux sur ce que j'ai dit ci-devant, s'il souhaite de se convaincre de la foiblesse de ce raisonnement spécieux. D'ailleurs, si dans ces Ecoles on Instruit les Enfans de ce qui leur est nécessaire pour obtenir le salut, le Pauvre laborieux ne pourroit-il pas aussi-bien apprendre ce qu'il doit savoir de Religion, en écoutant un Sermon, ou un Catéchisme ? Le plus pauvre même de la Paroisse, qui ne seroit point hors d'état de marcher, devoit à mon avis aller régulièrement tous les Dimanches à l'Eglise, & dans les autres endroits où l'on célèbre le Service Divin. Le Jour du Di-

manche a été plus particulièrement consacré entre les sept qui composent la semaine, pour être employé au Service Divin, & aux Exercices Religieux, & pour se reposer de tout travail corporel. Tous les Magistrats sont indispensablement obligés de donner une attention particulière sur la manière dont il est sanctifié. Il faut surtout obliger les Pauvres & leurs Enfants à aller à l'Eglise le matin & le soir, puisqu'ils n'ont pas d'autre tems pour vaquer à ces sacrés devoirs. Dès leur enfance on doit les y encourager, & par des exhortations, & par des exemples. Il sera nécessaire de leur faire envisager la négligence volontaire des Exercices Religieux, comme scandaleuse. Si cependant la contrainte que je propose paroît trop violente & impraticable, il faudra tout au moins pour ces jours-là interdire, sous de rigoureuses peines, tous les Divertissemens, & empêcher que les Pauvres n'aillent prendre dehors des plaisirs qui puissent les féduire & les détourner de la pratique du devoir que je recommande.

Après que les Magistrats auront fait tout ce qui dépend d'eux, les Ministres de l'Evangile peuvent inspirer aux Esprits les plus bornés, des principes de Piété, de Dévotion, de Vertu & de Religion, qui seront beaucoup plus solides que ceux des Ecoles de Charité ne l'ont jamais été, ni ne le feront. Les Ecclésiastiques qui, placés dans ces circonstances, se plaignent qu'ils ne peuvent pas donner à leurs Paroissiens, sans qu'ils fassent lire & écrire, les connoissances qui leur sont nécessaires en qualité de Chrétiens, sont ou gens fort paresseux, ou de francs ignorans qui n'ont aucun mérite.

Les plus sçavans ne sont certainement pas ceux qui ont le plus de Religion. Pour S'en convaincre, on n'a qu'à examiner les Personnes dont les lumières sont bien différentes. Quoiqu'au-

jourd'hui on n'oblige pas, comme on le pourroit, le Pauvre & l'Idiot à fréquenter les Saintes Assemblées, prenons sans faire aucun choix cent Pauvres, qui aiant quarante ans passés soient accoutumés dès leur enfance à faire des ouvrages pénibles. Je suppose encore que ces Gens-là n'aient jamais été à l'Ecole, & qu'ils soient toujours demeurés dans les lieux éloignés & des Grandes Villes, & des Endroits où l'on peut acquérir quelques connoissances. Comparons ces Ignorans à un pareil nombre de Doctes, qui auront tous fait leurs études à l'Université. Que la moitié de ceux-ci soient même, si vous le voulez, des Théologiens bien versés dans la Philologie & dans la Doctrine Polémique. Après quoi, examinons sans partialité la vie & la conduite que mènent ces deux fortes de Personnes. J'ose bien assurer que parmi les premiers, qui ne savent ni lire ni écrire, on trouvera plus d'union & d'amour fraternel, moins de corruption & d'attachement au Monde, plus de contentement d'Esprit, plus d'innocence, plus de sincérité, sans compter plusieurs autres bonnes qualités qui conduisent à la Tranquillité publique & à une Félicité réelle, que l'on n'en rencontrera parmi les derniers. Au contraire, nous verrons régner parmi ceux-ci la vanité & l'insolence au suprême degré, des querelles & des dissensions éternelles, des haines irréconciliables, des contestations, l'envie, la calomnie, & bien d'autres vices tout-à-fait opposés à une concorde mutuelle : défauts dont le Pauvre ignorant & laborieux n'est presque jamais atteint à quelque degré tant soit peu considérable.

Je suis très-persuadé que ce que je viens de dire dans le dernier paragraphe, n'est pas nouveau pour la plupart de mes Lecteurs. Mais si c'est une vérité, pourquoi donc la celer ? Pourquoi l'intérêt que nous prenons à la Religion, fert-il toujours de manteau pour couvrir & des menées hypocrites, & des intentions

mondaines ? Si les deux Partis qui divisent malheureusement ce Roïaume, convenoient une fois de mettre bas le masque, bientôt nous découvririons que tout ce qu'ils se proposent en fondant des Ecoles de Charité, consiste principalement à fortifier leurs Partis. En élevant ainsi les Enfans dans les principes de la Religion, les zélés Partisans de l'Eglise ont en vue d'inspirer à ces jeunes Plantes, tendres & flexibles, une suprême vénération pour le Clergé de l'Eglise Anglicane, jointe à une extrême aversion, & à une animosité immortelle pour tous ceux qui auront des sentimens différens. Pour se convaincre de la réalité de ces intentions, considérons d'un côté quels sont les Théologiens les plus ardens à prêcher sur la Charité, & quels sont ceux qu'on admire le plus pour ces fortes de Sermons. De l'autre côté faisons attention que les Enfans d'un fameux Hôpital de cette Ville se sont toujours montrés pour les principaux Chefs des Emeutes, ou des Divisions de Parti, qui depuis quelques années se sont élevées parmi la Populace. Les grands Protecteurs de la Liberté, qui sont toujours occupés à empêcher l'établissement du Pouvoir Arbitraire, souvent même lorsqu'il n'y a rien à craindre de semblable, ne sont pas, généralement parlant, fort superstitieux. Ils ne paroissent pas non plus faire grand cas de ces Apôtres modernes. Malgré cela, on voit quelques-uns de ces illustres Défenseurs de la Patrie parler hautement en faveur des Ecoles de Charité mais les avantages qu'ils prétendent en retirer, n'ont aucun rapport avec ce qui concerne ou la Religion, ou les Bonnes Mœurs. Ils regardent uniquement ces fortes d'établissmens, comme les moïens les plus propres pour détruire le pouvoir du Clergé, & pour empêcher qu'il ne surpasse celui du Peuple. Il est certain que la Lecture & l'Ecriture servent à augmenter les lumières des Hommes, & que plus ils sont savans, mieux ils sont en état de juger des choses par

eux-mêmes. Ils s'imaginent donc que si le savoir pouvoit devenir universel, jamais le Peuple ne se laisseroit gouverner par les Prêtres : danger dont ils ont le plus de peur.

Il est très-probable, je l'avoue, que les premiers, je veux dire les Prêtres & tous ceux qui appuient leurs intérêts, parviendront à leur but, & avanceront le crédit du Clergé. Mais pour avancer uniquement l'ambition & le pouvoir de ces Corps, doit-on souffrir ce grand nombre d'inconvéniens que les Ecoles de Charité peuvent occasionner ? C'est ce que ne croiront point les Personnes véritablement prudentes, qui ne font ni tout feu pour un Parti, ni bigots pour les Prêtres.

Pour les derniers, ils ne doivent point s'embarraffer de ce que le Clergé peut produire sur l'Esprit de l'Ignorant, qui est sans éducation. On n'aura rien à craindre, dès-que toutes les Personnes qui peuvent être élevées aux frais de leurs Pères, de leurs Mères, ou de leurs Parens, voudront bien penser par elles-mêmes. Alors elles ne s'en laisseront pas imposer par les Prêtres. Ce fera en vain qu'ils travailleront. Que nos Ecoles soient donc uniquement pour ceux qui paient leurs Maîtres. Il seroit ridicule en un mot de croire qu'en abolissant les Ecoles de Charité, on introduisit dans le Roïaume quelque ignorance préjudiciable à la Nation.

Je ferois fâché de passer dans le public pour cruel. Si je me connois tant soit peu, je suis assuré que j'abhorre l'inhumanité. Mais c'est une foiblesse impardonnable d'être compatissant jusqu'à l'excès, lorsque la Raïson nous le défend, que l'Intérêt général de la Société exige de la fermeté dans nos sentimens & dans nos résolutions.

On peut citer plusieurs exemples de Personnes du Beau Sexe qui ont excellé dans les Sciences, & même dans l'Art Militaire. Faudra-t-il pour cela que les Femmes quittent l'aiguille, & abandonnent leur ménage, pour étudier le Latin & le Grec, ou pour apprendre le Métier de la Guerre ? La vivacité & le sens commun ne sont point rares parmi nos Infulaires. Peut-être n'y a-t-il point de Païs, ou de Climat, qui puisse avec plus de justice se glorifier de posséder des Créatures Humaines mieux formées & pour l'Ame & pour le Corps, que notre Ile en produit ? Aussi n'est-ce point du côté de l'esprit, du génie, & de la docilité que nous manquons ; mais du côté de la diligence, de l'application, & de l'affiduité.

Si nous avons quantité d'ouvrages également pénibles & sales à exécuter, il faut par conséquent qu'il y ait parmi nous des Gens qui s'accommodent de cette sorte de travail. Où trouverons nous une meilleure Pépinière de Gens pour suppléer à ces nécessités que parmi les Enfants des Pauvres ? D'ailleurs ce que j'ai appelé des duretés, ne paroît pas tel, comme il ne l'est effectivement pas à ceux qui y aiant été élevés, ne connoissent point d'état plus heureux. Quelles sont parmi nous les Personnes les plus contentes ? Ce sont certainement celles qui s'occupant aux ouvrages les plus pénibles, connoissent le moins la pompe & les délicatesses de ce Monde.

Quoique ces vérités soient incontestables, je ne connois cependant qu'un très-petit nombre de Personnes qui voulussent qu'on les divulguât. La cause qui rend ces vérités odieuses, c'est que la plupart du monde, surtout dans cette Nation, est porté sans raison à avoir trop d'égards pour le Pauvre : inclination qui doit son origine à un mélange de Pitié, de Folie, & de Superstition. La manière vive dont ce composé agite les Hommes, fait qu'ils ne

peuvent ni entendre, ni voir qu'on dife, ou qu'on faffe quelque chofe contre le Pauvre. Cependant s'il y a de l'infolence & de la cruauté à faire du mal à ces miférables Créatures, il y a affurément de la justice à manifefter leurs fautes & leurs dérèglemens.

Ainfi on ne doit point battre un Mendiant, quand même il vous frapperoit le premier. Les Garçons-Tailleurs intentent des procès à leurs Maîtres. Ils font même obftinés dans la mauvaife caufe qu'ils ont entreprife. Il faut cependant en avoir pitié. Les Tifferands fe plaignent-ils, on doit les affifter ? Pour leur complaire, il faut même faire cinquante chofes ridicules, quoiqu'au milieu de la pauvreté ils infultent leurs Supérieurs, & que dans toutes les occafions ils paroiffent plutôt portés à célébrer les Jours de Fête dans la débauche, & à commettre des désordres, qu'à travailler, ou à pratiquer la fobriété.

Ceci me conduit naturellement à parler de ce qui concerne nos Laines. Confidérant d'un côté les circonftances où nous nous trouvons, & de l'autre la conduite que tient le Pauvre, je crois que l'on ne doit point en permettre la fortie pour quelque fujet que ce foit. Nous pourrions examiner pourquoi il eft fi pernicieux à la Nation, de fouffrir que l'on tranfporte cette marchandise dans les Païs étrangers mais les plaintes amères que nous pourrions faire fur ce fujet, ne nous feroient pas grand honneur. Combien de fortes de risques, & quels grands périls ne doit-on pas courir, avant que notre Laine foit embarquée, & arrivée furement au-delà de la Mer ? Avant que les Etrangers puiffent les manufacturer, ne doit-elle pas leur revenir à un prix beaucoup plus haut qu'à nous ? Malgré cette grande différence dans les frais, ils peuvent cependant donner les Etoffes à meilleur marché que nous. Tel eft le malheur dont nous gémiſſions. Tel eft le malheur

insupportable que nous éprouvons. Si tous nos Pauvres étoient employés comme il faut, & que l'on n'envoïât dehors que la Laine que nous ne pourrions pas manufacturer, alors la sortie de cette marchandise ne nous causeroit pas plus de préjudice, que le transport de l'Etain ou du Plomb.

Il n'y a point de Peuples qui, comme nous, aient amené à ce point de perfection les Manufactures de Laine, soit par rapport à la bonté de l'ouvrage, soit par rapport à la manière prompte dont nous l'expédions. Du moins le fait est-il réel par rapport aux branches les plus considérables. Si donc nous nous plaignons, c'est uniquement de la manière dont nous dirigeons le Pauvre : manière qui est différente de celle des autres Nations. Supposons un Païs où les Ouvriers travaillent douze heures par jour, & six jours par semaine, tandis que dans un autre ils ne sont occupés que huit heures par jour, & pas plus de quatre jours par semaine. Qu'en arrivera-t-il ? C'est que dans celui-ci on sera obligé d'avoir neuf Personnes, pour faire ce que l'on exécute dans l'autre avec quatre. Supposons en second lieu que la nourriture, le vêtement, & en général tout ce que le Pauvre industriel consomme, ne coutent à ces quatre Ouvriers que la moitié de l'argent que les autres neuf, doivent en payer ; il suivra que les premiers feront l'ouvrage de dix-huit hommes, sans qu'on leur donne plus d'argent qu'on n'en donneroit ailleurs à quatre Ouvriers. Par-là je ne prétens point dire, comme je ne le crois pas non plus, qu'entre nous & quelques-uns de nos Voisins, il y ait une aussi grande différence dans l'affiduité des Ouvriers, dans leur manière de vivre, & dans la cherté des Denrées. On doit cependant considérer que la moitié de cette différence, beaucoup moins même, suffit pour emporter la balance, malgré tous les frais qu'ils sont obligés de faire pour se procurer de la Laine.

Lorsqu'une Nation égale pour le moins ses Voisins dans l'adresse, dans la vitesse, & dans la situation avantageuse pour le travail, je demande qu'est-ce qui peut permettre à ces Voisins de vendre à meilleur marché la marchandise, surtout lorsqu'ils sont obligés de l'aller chercher hors du País pour la manufacturer ? Pour moi, je n'en trouve point d'autres raisons que celles-ci. Il faut qu'ils aient les provisions, & tout ce qui regarde leur subsistance, à meilleur marché ; ou que les Ouvriers, plus assidus à leur ouvrage, travaillent plus longtemps ; ou enfin qu'ils se contentent d'une manière de vivre moins dispendieuse & plus grossière, que ceux de cette autre Nation. Il est donc certain, toutes choses égales, que plus les Ouvriers sont laborieux, moins il faut de personnes pour faire la même quantité d'ouvrage ; & que plus un País abonde dans les choses nécessaires à la vie, plus aussi il peut fournir de marchandises aux Nations étrangères, & plus il peut les donner à bon compte.

Après avoir ainsi prouvé que l'on doit beaucoup travailler, la seconde chose qui me paroît également incontestable, c'est que plus on fait l'ouvrage gaïement & mieux c'est, tant pour ceux qui l'exécutent, que pour les autres personnes de la Société. Le bonheur consiste dans le contentement. Or moins un Homme a d'idées d'une meilleure manière de vivre, plus il sera content de la situation où il se rencontre. Au contraire, plus une personne a de lumières & d'expérience du Monde, plus il a le goût délicat & exquis ; & plus il est juge consommé des choses en général, plus sans-contredit il sera difficile à contenter. Je serois bien fâché d'avancer quelque chose de barbare ou d'inhumain. Mais lorsqu'une Personne se divertit, rit, chante, & que dans tous ses gestes, & dans toute sa conduite, je remarque un certain air de contentement & de satisfaction, je dis qu'il est heureux, sans

m'embarrasser ni de son Esprit, ni de sa capacité. Je ne cherche jamais à découvrir, si la joie que cette Personne témoigne est raisonnable. Du-moins je ne dois pas en juger par moi-même, ni en tirer aucune conséquence, par l'effet qu'auroit produit sur moi l'objet qui le met de si bonne humeur. Ainsi une Personne qui hait le fromage, ne doit pas me donner le nom de fou, parce que j'aime celui qui est moisi & d'une couleur bleuâtre : De gustibus non est disputandum, il ne faut pas disputer des goûts : c'est une Sentence aussi vraie dans le sens métaphorique, que prise à la lettre. Plus les Personnes diffèrent dans leurs conditions, dans leurs circonstances, & dans leur manière de vivre, moins ils sont en état de juger, des peines ou des plaisirs les uns des autres.

Supposons qu'un Païsan, des plus vils & des plus grossiers, ait la permission d'observer incognito le plus grand des Rois durant l'espace de quinze jours. D'abord il verra bien des choses qu'il trouvera de son goût. Mais aussi il en trouvera un beaucoup plus grand nombre telles, que s'il devoit changer de condition avec le Monarque, il souhaiteroit qu'on les changeât, ou qu'on les redressât. Aussi feroit-il tout étonné de voir que le Roi s'y soumet. Tournons la médaille. Si le Souverain examinoit le Païsan, que trouveroit-il d'insupportable & d'abominable ? Ce feroit le travail, la faleté, la malpropreté, la nourriture, les amours, les amusemens, & les recreations de ce Campagnard. Mais combien ne feroit-il pas enchanté de la tranquillité d'Esprit, du calme & de la paix de l'ame dont jouit ce Rustre ? Il verroit que dans cette situation on n'a pas besoin d'user de dissimulation avec aucun de sa Famille, ou de feindre de l'affection pour ses plus mortels Ennemis ; qu'il n'y a point de Femmes gagnées par une Nation étrangère dont on doive se défier ; qu'il n'y a point de danger à craindre de la part de ses propres Enfants ; qu'il n'y a point de

complots à découvrir ; qu'il n'y a point de poison à appréhender ; qu'il n'y a point de Ministre populaire pour qui il doive avoir de la complaisance ; qu'il n'y a point de Cours rusées qu'il lui faille ménager ; qu'il n'y a point de Défenseurs apparens de la Patrie à corrompre, qu'il n'y a point de Favoris insatiables à satisfaire ; qu'il n'y a point de Ministère intéressé dont il faille suivre les volontés ; qu'il n'y a point de Nations divisées à qui l'on doive complaire ; qu'il n'y a point de Populace légère à l'humeur de laquelle il faille condescendre, si l'on veut qu'elle ne dirige pas nos plaisirs, ou qu'elle ne s'y oppose point.

Si la Raïson, comme un Juge impartial entre le Bien réel & le Mal réel, faisoit un catalogue des différens plaisirs & des différentes peines que l'on éprouve dans ces deux états si opposés, je doute beaucoup que l'on trouvât en tout la condition des Rois préférable à celle des Païsans, quand même on supposeroit ceux-ci ignorans, & obligés de travailler comme je paroïs l'exiger.

D'où vient donc que le général des Hommes aimeroient mieux être Roi, que Païsan ? Il faut premièrement en chercher la cause dans la Vanité & dans l'Ambition ; passions qui sont si profondément enracinées dans la Nature Humaine. Pour satisfaire ces deux desirs, nous voyons tous les jours les Hommes mépriser les plus éminens dangers, & surmonter les plus grandes difficultés. On doit en second lieu l'attribuer à cette différence de force qu'ont les objets pour se concilier notre affection, suivant qu'ils sont matériels ou spirituels. Les objets extérieurs qui frappent immédiatement nos sens, émeuvent beaucoup plus vivement les passions, que les réflexions & les préceptes que la Raïson la plus saine pourroit nous fournir. L'un a beaucoup plus de force que l'autre, pour s'attirer ou notre affection, ou notre haine.

On voit donc clairement que ce que j'exige du Pauvre, ne peut lui faire aucun tort, ni diminuer le moins du monde son bonheur. Que le Lecteur sensé jugé à présent, si en employant les méthodes dont j'ai parlé, on ne feroit pas en état d'envoier une plus grande quantité de nos Manufactures dans les Païs étrangers, qu'on ne leur en fournit aujourd'hui. Du moins est-il plus probable que ce feroit un meilleur moïen pour y réussir, que de rester les bras croisés, de pester contre nos Voisins, & de chercher à les détruire, parce qu'ils nous battent avec nos propres armes. Les uns remportent l'avantage sur nous dans le débit des Manufactures faites avec ce que notre Ile produit ; & les autres dans la pêche de ce même Poisson que nous négligeons, quoiqu'il soit prêt, pour ainsi dire, à sauter dans nos bouches. Malgré leur éloignement du lieu où on le prend, & les peines qu'il leur en coûte, ils ne laissent pas de s'y enrichir.

On peut engager le Pauvre à travailler, sans que l'on emploie la force : l'art & la fermeté suffisent pour les encourager à quitter une vie oisive. On n'a qu'à élever l'Indigent dans l'ignorance, & l'on pourra le faire à une fatigue réelle, sans que jamais il la confidère comme une dureté. Par élever le Nécessiteux dans l'ignorance je ne veux dire autre chose finon, comme je l'ai déjà insinué ci-devant, que ses lumières dans les affaires de ce Monde doivent être bornées à ses seules occupations, ou que du-moins il ne faudroit pas que nous eussions soin de les étendre. Lorsque par ces deux artifices nous ferons venus à bout d'avoir en abondance les choses nécessaires à la vie, elles feront par-là même à bas prix. Alors les Ouvriers ne nous coûtant pas beaucoup, nous débiterons infailliblement une plus grande quantité de marchandises que nos Voisins, & en même tems nous peuplerons notre Ile. Telle est la manière noble & courageuse dont nous devons com-

battre nos Rivaux dans le Commerce. Si nous devons tâcher de les surpasser, c'est dans la bonté & dans le prix des Marchandises que nous vendrons aux Etrangers.

En certains cas nous employons la politique avec succès pour gagner les Pauvres. Puisqu'ils se vantent qu'ils ne veulent pas vivre comme ceux des autres Nations, pourquoi négligerions-nous de faire usage de cette politique dans cet article, qui est le plus important ? Si nous ne pouvons pas changer leur résolution, pourquoi applaudirions-nous à la justice de ses sentimens puisqu'ils sont contre l'intérêt commun ? Je me suis souvent étonné comment un Anglois, qui prétend avoir à cœur l'honneur, la gloire & la prospérité de la Nation, peut prendre plaisir à entendre un de ses Fermiers paresseux qui lui doit la rente de deux années, tourner en ridicule un François de ce qu'il porte des souliers de bois ; tandis qu'il sent de la mortification à entendre Guillaume le Grand, ce Monarque également ambitieux & habile, se plaindre avec chagrin & avec colère du pouvoir exorbitant de la France. Ce n'est pas cependant que je veuille recommander les labots, ni introduire des maximes qui tendent à revêtir une seule Personne du Pouvoir Arbitraire. Je crois que la Liberté & la Propriété peuvent rester en sûreté, quand même les Gens pauvres se- roient plus occupés qu'ils ne le sont, & que leurs Enfants useroient leurs habillemens en faisant quel-que ouvrage utile, ou qu'ils les feroient à la campagne en travaillant, au lieu de les déchirer en jouant, ou de les barbouiller d'encre pour rien.

Cent mille Pauvres de plus que nous n'avons dans cette Ile, ne suffiroient pas pour faire, dans l'espace de trois ou de quatre cens ans, les ouvrages dont nous avons besoin. Pour tirer parti de tous les lieux de ce Roïaume, & pour qu'il soit peuplé partout, il faut

rendre plusieurs Rivières navigables, & creuser des Canaux dans cent endroits différens. Il faut saigner certains Terrains, afin de les préserver à l'avenir de toute inondation. On peut fertiliser bien des Terres stériles. Des milliers d'Acres rapporteront beaucoup plus aux Propriétaires, si on les rend moins inaccessibles. *Dii laboribus omnia vendunt*, les Dieux accordent tout à nos labeurs. Le travail & la patience viendront à bout de surmonter toutes les difficultés de cette nature. On peut renverser les plus hautes Montagnes dans leurs vallées, qui sont, pour ainsi dire, prêtes à les recevoir. On peut construire des Ponts dans des endroits, où aujourd'hui nous n'oserions pas même penser à les y élever. Qu'on examine les Ouvrages étonnans que les Romains ont exécutés, mais surtout leurs Grands Chemins & leurs Aqueducs. Considérons d'un côté la vaste étendue de plusieurs de ces Voies, combien elles étoient solidement construites, & quelle en a été la durée. Envisageons d'un autre côté, qu'un pauvre Voïageur a le désagrément de se voir arrêté tous les dix Miles, par une Barrière, & de payer un fou pour réparer les Chemins durant l'Eté, quoique chacun sache qu'ils seront déjà gâtés avant la fin de l'Hiver suivant.

Tout le monde doit toujours favoriser ce qui convient au Public. L'intérêt particulier d'une Ville, ou de toute une Province, ne doit jamais empêcher l'exécution d'un Projet qui tendroit manifestement à l'avantage de tout le Roïaume. Tout Magistrat qui connoît son devoir, cherchera plutôt à se conduire sagement, qu'à captiver la bienveillance de ses Voïfins. Ainsi il préférera toujours au plus visible avantage de la Place qu'il sert, le moindre bien qui revient à toute la Nation.

Nous avons nos propres charpente ne nous manquent point, si nous voulons élever des Bâtimens. Qu'on amasse toutes les années l'argent que l'on donne volontairement à d'indignes Gueux, & celui que chaque Ménage est obligé de paier aux Pauvres de la Paroisse, on en fera un fond suffisant pour occuper plusieurs milliers de Personnes. Ainsi on feroit un meilleur usage de son argent. Je ne dis point ceci, parce que je crois la chose praticable, mais seulement pour faire voir que nous avons assez d'argent de reste pour employer une grande multitude d'Ouvriers, & que nous n'en manquerions pas pour cela sitôt qu'on pourroit se l'imaginer. On convient qu'un Soldat doit pour le moins être aussi robuste & aussi vigoureux que qui que ce soit. Or puisque celui-ci peut vivre avec six sous par jour, je ne puis concevoir la nécessité de donner la plus grande partie de l'année seize à dix-huit sous à un Ouvrier qui travaille à la journée.

Les Personnes qui également craintives & circonspectes sont toujours jalouses de leur Liberté, ne manqueront pas de s'écrier que la Propriété & les Privilèges de la Nation seroient bien précaires, dès-que l'on paieroit régulièrement cette vaste multitude d'Ouvriers. Mais ne pourroit-on pas faire de tels réglemens, qu'il fût impossible & au Prince, & à quelque autre Personne que ce fût, de faire un mauvais usage de cette multitude ? Ne pourroit-on pas trouver des moïens assurés de se confier pleinement à ceux qui en auroient la direction ?

Je prévois que plusieurs de mes Lecteurs se moqueront, même avec dédain, de ce que j'ai avancé dans les quatre ou cinq derniers paragraphes. On croira même me faire beaucoup de grace, si l'on ne donne au Projet que je propose, que le titre de Châteaux bâtis en l'air. Mais la question est de savoir, si c'est leur faute, ou la

mienne. Lorsque l'amour du Bien Public a délaissé une Nation, les Habitans ne perdent pas seulement ce goût d'application & de persévérance ; mais ils viennent encore à avoir l'ame si basse, que ce leur est une véritable peine de penser aux ouvrages, qui par leur vaste étendue exigeroient un tres-long espace de tems. Tout ce qui dans de semblables conjonctures est ou noble ou sublime, est mis au rang des chimères. Lorsqu'une crasse ignorance est entièrement bannie d'une Nation, & que tout le monde indifféremment se trouve avoir un peu de savoir, l'amour-propre tourne les lumières en ruses. Plus cette dernière qualité prévaut dans un Païs, plus les Peuples fixent au tems présent tous leurs soins, toutes leurs peines, & toute leur application, sans s'embarrasser de l'avenir. Du-moins arrivera-t-il très rarement, que l'on pense au-delà de la Génération prochaine.

Mais comme la ruse, suivant Milord Vérulam, n'est qu'une faiblesse gauche, il faut donc qu'un Législateur prudent remédie à ce desordre de la Société, aussi tôt qu'il en paroît des symptômes, dont les plus ordinaires sont les suivans. Les récompenses imaginaires sont généralement méprisées, chacun veut faire valoir le talent qu'il a, & on n'aime point à marchander. Celui-là passe pour le plus prudent, qui se défiant de tout ne croit rien que ce qu'il voit de ses propres yeux. Dans toutes les affaires de la vie, il semble que le seul principe qui fait agir les Hommes, est celui ci, Le Diable emporte le dernier. Au lieu de planter des Chênes, qu'on ne pourroit couper que dans cent-cinquante ans, on bâtit des Maisons, qui ne subsisteront pas au-delà de douze ou de quatorze ans. Tous les Hommes s'exposent à l'incertitude des Objets, & aux vicissitudes des Affaires Humaines. Les Mathématiques sont aujourd'hui la seule étude dont on fasse cas. On en fait usage partout, même dans des cas où elles sont les plus ridicules. Les

Hommes ne paroissent pas non plus se confier davantage en la Providence, que sur un Marchand qui a fait faillite.

Le Public doit suppléer aux défauts de la Société, & prendre d'abord en main ce qui est le plus négligé par les Particuliers. Les contraires doivent être guéris par les contraires. Pour corriger les faiblesses communes à toute la Nation, l'exemple est d'une beaucoup plus grande efficace que les préceptes. Les Magistrats doivent donc entreprendre quelques grands Ouvrages, qui puissent occuper une vaste multitude de Gens durant plusieurs siècles. On convaincra ainsi le monde, que dans tout ce que l'on fait, on a toujours beaucoup d'égard pour la Postérité la plus reculée. Une entreprise de cette nature fixera, ou aidera du-moins à rendre plus stable le génie volatil, & la légèreté d'esprit qui règnent dans le Roïaume. Elle nous fera souvenir que nous ne sommes pas uniquement nés pour nous-mêmes. Ce sera le moyen de rendre les Hommes moins défiants, & de leur inspirer un véritable amour pour leur Patrie, & une tendre affection pour le terrain même de leur Païs. Rien n'est plus nécessaire pour aggrandir une Nation. Les Formes de Gouvernement, les Religions, & même les Langues peuvent changer : mais la Grande Bretagne, ou du-moins, si ce nom vient à périr, l'Ile elle-même subsistera & durera, suivant toutes les vraisemblances humaines, autant qu'aucune autre partie de ce Globe Terrestre. Dans tous les siècles les Hommes ont toujours tendrement reconnu les bienfaits qu'ils avoient reçu de leurs Ancêtres. Le Chrétien, qui dans la Cité de Saint Pierre jouit d'une multitude de Fontaines, & d'une grande abondance d'Eau, est un misérable ingrat, s'il ne se fouvient avec reconnoissance de l'ancienne Rome Païenne, qui a pris de si prodigieuses peines pour lui procurer ces agrémens.

Après que cette Ile aura été cultivée, & que chaque pouce de terrain aura été rendu habitable & utile, ce Païs fera fans-contredit le plus commode & le plus agréable de tous les Etats de la Terre. La Postérité nous prodiguera un encens qui nous dédomagera glorieusement de tous les frais & de tous les ouvrages que nous aurons faits. Les Personnes qui brûlent de zèle & du noble désir de l'Immortalité, seront certainement charmées d'avoir pris toutes ces peines ; puisque dans mille & dans deux mille ans, elles vivront encore dans la mémoire & dans les éloges éternels des siècles à venir, qui jouiront de leurs travaux.

J'aurois conclu ici cette Rapfodie de Réflexions, s'il ne m'étoit pas venu dans l'esprit quelque chose qui concerne le dessein principal de cet Effai : but qui tendoit à prouver qu'il est nécessaire qu'il y ait une certaine Portion d'Ignorance dans une Société bien réglée. Je dois nécessairement en parler, puisque ce qui auroit paru une forte Objection contre moi, devient ainsi une preuve en ma faveur, Je conviens avec tout le monde que la plus louable qualité du feu Czar de Ruffie, étoit son application infatigable à tirer ses Sujets de leur stupidité naturelle, & à civiliser ses Peuples. Mais il faut aussi considérer qu'ils en avoient un extrême besoin puisqu'il n'y a pas longtems que la plus grande partie de ses Sujets approchoient fort des Bêtes Brutes. A proportion de l'étendue de ses Etats, & de la multitude de Peuples qu'il avoit sous sa domination, il n'avoit ni cette quantité, ni cette diversité de Marchands & d'Artisans qu'exige la véritable perfection d'un Païs. Pour se les procurer, n'avoit-il pas raison de mettre tout en œuvre & de ne rien négliger ? Mais qu'est ce que cela fait aux Anglois, qui sont attaqués d'une maladie tout-à-fait opposée ? Les Politiques judicieux sont à l'égard du Corps de la Société, ce que les Médecins sont à l'égard du Corps Naturel. Aucun de ces derniers

ne traitera un Létargique comme s'il étoit attaqué d'une Infomnie, ou ne prescrira pour une Hydropisie ce qu'il ordonneroit pour un Diabétés. En un mot, il n'y a pas assez de Savans en Ruffie, mais la Grande-Bretagne en a trop.

Recherches sur la nature de la société

RECHERCHES

SUR LA

NATURE DE LA SOCIÉTÉ'.

JUSQUES-ICI les Moralistes & les Philosophes conviennent assez généralement, qu'il n'y a point de Vertu à faire une chose qui ne renferme pas un renoncement à soi-même. Un Auteur moderne, dont les Ouvrages sont aujourd'hui fort estimés par les Personnes d'esprit, est cependant d'un avis contraire. Il croit que les Hommes, naturellement vertueux, peuvent pratiquer le juste sans aucune peine, & sans se faire aucune violence. Il paroît qu'il exige & qu'il s'attend de trouver de la bonté dans son Espèce, comme nous nous attendons à trouver doux les Raisins & les Oranges de la Chine : Fruits que nous assurons n'être point parvenus à la perfection dont leur nature est capable, tandis qu'ils conservent quelque aigreur. Cet illustre Auteur est Milord Shaftesbury, qui dans ses Caractéristiques prétend que l'Homme étant fait pour la Société, doit nécessairement être né avec une tendre affection pour le tout dont il fait partie. Par la nature il doit être porté à rechercher la prospérité de la Société dont il est membre.

En conséquence de cette supposition, ce Seigneur appelle VERTUEUSE toute action faite par égard pour le Bien Public. Il donne au contraire le nom de VICE à toute action, qui tendant à l'avantage particulier de son Auteur, ne procure aucun avantage à la Société dont il est-membre.

Considérant de plus la Vertu & le Vice par rapport au Genre Humain, il est dans l'idée que ce sont des réalités permanentes, qui doivent toujours être les mêmes dans tous les Siècles. Il croit que toute Personne qui a l'entendement sain peut, en suivant les règles du Bon-Sens, non seulement découvrir le BEAU & l'HONNETE dans la Morale, tout comme dans les Ouvrages de l'Art & de la Nature ; mais encore se gouverner par le moyen de sa Raïson avec autant de facilité & de promptitude, qu'un bon Cavalier conduit par le moyen du Mord & de la Bride un Cheval bien dressé. Quiconque aura lu avec attention les Pièces qui ont précédé, s'apercevra sans peine qu'il n'est pas possible de trouver deux Systèmes plus opposés que celui de ce Seigneur & le mien. Ses notions, je l'avoue, ont quelque chose de généreux & de sublime. Elles sont très-honorables & très-flatteuses pour le Genre Humain. A l'aide d'une petite dose d'Enthousiasme, elles sont même capables de nous inspirer les plus nobles sentimens sur la dignité de notre illustre Espèce.

Quel dommage que toutes ces belles idées ne soient pas fondées sur la Raïson ! Je ne parlerois pas aussi affirmativement, si dans presque toutes les pages de ce Traité je n'avois pas invinciblement prouvé, que ces sublimes Notions sont incompatibles avec notre expérience journalière.

Cependant, pour ne laisser aucune ombre d'Objection sans réponse, je me propose de m'étendre dans ce Discours sur des idées

que je n'ai touché jusques-ici qu'en passant.

Si en faisant cette recherche & cet examen de la valeur intrinsèque des Actions, nous trouvions une chose meilleure que l'autre, & une troisième meilleure que celle-ci, & ainsi de suite, nous commencerions à avoir de grandes espérances. Mais si nous rencontrons différentes choses, qui sont ou toutes fort bonnes, ou toutes fort mauvaises, nous sommes embarrassés dans notre jugement, & nous ne convenons pas toujours avec nous-mêmes, beaucoup moins avec d'autres. Or il y a effectivement divers défauts, ainsi que différentes beautés, qui sont ou admirées ou condamnées suivant le changement des Modes & des Coutumes, & suivant la différence des goûts & de l'humeur des Hommes.

Les Experts en Peintures seront toujours du même sentiment, lorsqu'ils auront à juger d'une belle Peinture comparée avec le Barbouillage d'un Novice. Mais quelle étrange différence n'a-t-on pas remarquée dans les jugemens de ces mêmes Personnes, lorsqu'ils ont voulu apprécier les Ouvrages des Grands Maîtres ! Il y a différens partis parmi les Connoisseurs. Ceux mêmes qui forment ces différens partis, ne conviennent point entr'eux dans l'estime qu'ils font des Peintures par rapport aux Siècles & aux Païs où elles ont été faites. Les meilleures Peintures ne sont pas aussi toujours celles qu'on estime le plus, puisqu'un fameux Original vaudra toujours plus qu'aucune Copie qu'en puisse faire une Main inconnue quand même cette Copie seroit meilleure que son Original. Le prix qu'on met aux Peintures ne dépend pas seulement du nom du Maître, & de l'âge qu'il avoit lorsqu'il les a faites ; mais aussi beaucoup de la rareté de ses Ouvrages, & ce qui est encore plus déraisonnable, de la qualité des Personnes qui les possèdent, de même que de la longueur du tems qu'elles ont été

dans les Grandes Familles. Si les Cartons qu'il y a aujourd'hui à Hampton-Court étoient faits par une main moins fameuse que celle de Raphaël, & qu'ils appartînssent à un Particulier qui seroit obligé de les vendre on n'en auroit pas la dixième partie de l'argent qu'ils sont estimés valoir à présent, malgré tous leurs grossiers défauts.

Ce que je viens de dire n'empêche pas que je ne sois prêt d'avouer, que le jugement qu'on peut porter sur la Peinture, peut acquérir une certitude universelle, ou du moins devenir beaucoup moins variable & moins précaire, que celui qu'on peut porter sur presque toute autre chose. La raison en est évidente. C'est qu'il y a une règle à suivre, qui demeure toujours la même. La Peinture est une imitation de la Nature, une Copie des choses que nous avons par tout devant les yeux. J'espère que le Lecteur voudra bien me pardonner, si pensant à cette belle invention, je fais une réflexion qui paroîtra peut-être un peu hors de saison, quoique dans le fond elle contribue beaucoup à mon but principal. Je veux dire que nous sommes surtout redevables à l'imperfection de nos sens, du plaisir & des ravissmens que nous goûtons en voyant une belle Peinture. C'est à cette heureuse imperfection que nous devons l'agréable tromperie dans laquelle cet Art nous jette. Je m'explique.

L'Air & l'espace ne sont pas des Objets de la vue : mais aussi-tôt que nous pouvons voir avec le moindre degré d'attention, nous observons que la grandeur des choses que nous regardons, diminue par degrés, à proportion qu'elles s'éloignent de nous. L'expérience seule, fondée sur ces observations peut nous apprendre à faire quelques conjectures tant soit peu vraisemblables sur la distance des Objets. Si un Aveugle né recouvroit subitement la vue à

l'âge de vingt ans, il feroit étrangement embarrassé s'il vouloit juger de la différence des distances. A peine feroit-il capable de déterminer seul & immédiatement par le moïen de ses yeux, quel fera le plus proche de lui, d'un Poteau qui est à peu près à la portée de son bâton, ou d'un Clocher qui feroit éloigné d'un demi mille. Regardons d'aussi près qu'il nous est possible par le trou d'une Muraille qui par derrière donne en plein air, nous ne pourrions voir autre chose, sinon que le Ciel remplit le vuide, & qu'il est aussi près de nous que l'extrémité des pierres qui limitent l'espace vuide.

Je ne regarde nullement cela comme un défaut dans le sens de la vue : c'est le fondement de l'erreur où nous jette la Peinture. Cet Art peut nous représenter sur un plan tous les objets, de la même manière que nous les voyons en vie & en nature, si l'on en excepte le mouvement. Quand même quelqu'un n'auroit jamais vu de Peintures, la vue seule d'un Miroir le convaincroit bientôt qu'une telle représentation est possible. Aussi suis-je très-porté à croire que les réflexions faites sur nos yeux par les Corps les plus unis & les plus polis, ont fourni l'idée du Dessin & de la Peinture.

Dans les Ouvrages de la Nature, le mérite & l'excellence en sont incertains ; & même parmi les Créatures Humaines, ce qui est beau dans un Païs, n'est pas tel dans un autre. Quelle n'est pas la bizarrerie du fleuriste dans son choix ? Tantôt la Tulipe, tantôt l'Auricule, & d'autres fois l'Œillet corné aura toute son estime. Chaque année il croit qu'une nouvelle fleur surpasse toutes celles qui l'ont précédé, quoiqu'elle leur soit inférieure en couleur & en figure. Il y a environ trois-cens ans que les Hommes se rafoient d'aussi près qu'ils le font aujourd'hui. Depuis ce tems-là on a laissé croître sa barbe, & on lui a donné différentes figures, qui toutes

convenables lorsque c'étoit la mode, feroient cependant souverainement ridicules à-présent. Quel air affreux & comique n'a pas une Personne qui porte un petit chapeau, lorsque tout le monde en porte de grands ? Il auroit beau être habillé d'ailleurs avec goût, il n'en feroit pas moins fillé. Combien n'est pas monstreux au contraire un grand chapeau, quand l'autre extrême est à la mode depuis un tems considérable ? L'expérience nous a appris que ces Modes durent rarement au-delà de dix ou de douze ans de forte qu'une Personne de soixante ans doit pour le moins avoir vu cinq ou six de ces fortes de changemens. Malgré cette inconstance, les premiers commencemens des Modes ne laissent pas de paroître toujours grossiers, choquans & ridicules. Quel Homme, qui faisant abstraction de ce qui est actuellement à la mode, peut décider quel est le plus beau, ou de porter de gros boutons ou d'en porter de petits.

Les différentes manières d'ordonner un Jardin sont presque sans nombre ; & ce qu'on appelle beau dans ce genre, varie suivant le goût de la Nation & du Siècle. Dans les Gazonnades, dans les Compartimens & dans les Parterres, une grande variété de figures est pour l'ordinaire agréable. Mais un Rond plaira tout autant à l'œil qu'un Quarré. Un Ovale ne peut pas plus convenir dans une place, qu'il est possible qu'un Triangle convienne dans un autre endroit. La prééminence d'un Octogone par — dessus un Hexagone, n'est pas plus réelle dans les figures, que huit n'a de prééminence sur six parmi les hazards. Les Chrétiens qui ont bâti des Temples, leur ont donné la figure d'une Croix, dont l'extrémité supérieure étoit tournée du côté de l'Orient. Un Architecte qui négligeroit de suivre cette coutume, passeroit pour avoir commis une faute impardonnable, si du-moins le lieu destiné à ce Bâtiment le lui eut permis. Mais ce feroit une folie de blamer l'Archi-

tecte d'une Mosquée, ou d'un Temple des Païens, de n'avoir pas suivi cette méthode.

Entre plusieurs bonnes Loix qui ont été faites depuis cent ans, il seroit difficile d'en trouver une qui fût plus utile, & en même tems sujette à moins d'inconvéniens, que celle qui règle les habillemens des Morts. Les Vivans qui lors de cet établissement étoient en âge de prendre connoissance des choses, peuvent se souvenir des murmures & des plaintes générales qui s'élevèrent contre cet Acte. D'abord des milliers de gens étoient révoltés de l'idée qu'il fallût être enséveli dans une étoffe de laine. L'unique chose qui rendit cette Loi supportable, fut qu'elle permettoit aux Riches de satisfaire tout à leur aise leurs foiblesses. Ils firent attention qu'on ne leur défendoit point les autres dépenses funèbres, & qu'on leur donnoit la liberté de faire prendre le deuil à plusieurs Personnes & de faire présent de bagues à un beaucoup plus grand nombre, suivant la coutume établie en Angleterre. Le bien qui revient à la Nation de cette Loi est encore si visible, qu'on n'a jamais rien pu dire de raisonnable pour la condamner. Ce fut cette utilité qui fit disparaître, au bout de quelques années, l'horreur qu'on en avoit conçue. Je me rappelle même que cette aversion diminua chaque jour. D'abord les Jeunes-gens qui n'avoient vu que peu de Personnes dans le cercueil, se rangèrent le plutôt du côté de l'innovation.

Mais ceux qui avoient vu mourir plusieurs Amis & plusieurs Parens, y repugnèrent le plus longtems. Il y avoit même des Vieillards qui ne pouvoient se résoudre à permettre qu'on les inhumât suivant la réforme. Pour aujourd'hui, que l'on a presque oublié que les Morts aient été mis dans du linge, c'est l'opinion générale que rien ne convient mieux que d'envelopper les Ca-

davres dans des étoffes de laine, & de les habiller comme on le fait présentement. Nous voïons par-là que l'amour ou l'approbation que nous donnons aux choses, dépend principalement de la mode & de la coutume, des réglemens & de l'exemple de nos Supérieurs, ou en général de ceux que nous croïons en quelque manière nous surpasser.

Il n'y a pas plus de certitude dans la Morale. La pluralité des Femmes est odieuse parmi les Chrétiens, & l'on a rejeté avec mépris l'Ouvrage plein d'esprit & de savoir qu'un Grand Génie avoit composé pour la défense de cette Opinion. Cependant la Poligamie n'a rien de choquant pour un Mahométan. Les Hommes sont esclaves de ce qu'ils ont appris dès leur enfance. La force de l'habitude plie la Nature, & la Coutume l'imite si bien, qu'il est souvent difficile de savoir quelle des deux influe sur nous.

Dans l'Orient les Sœurs épousoient autrefois leurs Frères, & c'étoit un mérite à un Fils de se marier avec sa Mère. De telles alliances sont sans-doute abominables : mais assurément, quelle que soit l'horreur que la seule idée nous cause, elles n'ont rien qui répugne à la Nature. Toute l'horreur qu'elles excitent, est uniquement fondée sur la Mode & sur la Coutume.

Un Mahométan, religieux observateur des Loix de son Prophète, qui n'a jamais goûté d'aucune liqueur spiritueuse, peut prendre autant d'éloignement pour le vin, qu'aucun Européen, qui a quelques principes de vertu & quelque éducation, peut en avoir pour coucher avec sa Sœur. Tous les deux s'imaginent également que leur antipathie procède de la Nature. Quelle est la meilleure Religion ? C'est une question qui a causé plus de maux que toutes les autres questions ensemble. Demandez-le à Péking, à Constantinople, & à Rome. Vous recevrez trois réponses extrê-

mement différentes. Seulement vous les trouverez toutes trois également positives & peremptoires. Les Chrétiens sont bien affurés de la fausseté des Superstitions Païennes & Mahométanes. Par rapport à ce point, ils s'unissent & ils s'accordent parfaitement bien. Mais informez-vous des différentes Sectes qui divisent les Chrétiens, quelle est la véritable Eglise de Christ ? Ceux de chaque Secte vous diront que c'est celle dont ils sont membres ; & pour vous en convaincre, ils vous prendront par les oreilles.

Il est donc manifeste qu'il vaudroit presque tout autant aller à la chasse d'une Oie sauvage sur laquelle on ne peut pas beaucoup compter, que de chercher à découvrir le PULCHRUM & l'HONESTUM dont parle Milord Shaftesbury. Les notions imaginaires que l'on peut être vertueux sans être obligé de renoncer à soi-même, ouvrent trop la porte à l'hipocrisie : vice dont l'habitude nous fait tromper les autres, & qui même nous rend entièrement inconnus à nous-mêmes. Un exemple que je vais donner, montrera comment il est possible qu'une personne de qualité, d'esprit & de savoir, qui ressembleroit en tout à l'Auteur même des Caractéristiques, tombât dans cette ignorance, faute de se bien examiner.

Une personne élevée dans l'aïse & dans l'abondance, apprendra à éviter tout ce qui lui fait de la peine, s'il est d'un naturel doux & indolent. S'il préfère de reprimer les passions, ce sera plutôt à cause des inconvénients qui en naissent, & d'un trop grand empressement pour le plaisir, & de l'esclavage où nous mettent nos passions lorsque nous les satisfaisons, que par aucun dégoût réel pour les plaisirs des Sens. Il peut arriver qu'une Personne élevée sous les yeux d'un grand Philosophe d'un caractère doux & humain, & capable de former un Jeune-homme, puisse, éblouie

par des circonstances si favorables, avoir une meilleure opinion de son état intérieur qu'il ne mérite effectivement. Dans ce cas il peut se croire vertueux, tandis que ses passions sont simplement endormies. Cette même Personne pourra se former de belles idées sur les Vertus sociables & sur le mépris de la mort. Dans son cabinet il écrira fort bien sur ces sujets, & il en parlera très—éloquemment en compagnie : mais vous ne le verrez jamais combattre pour la Patrie, ni travailler à réparer aucune des pertes de la Nation. Une personne qui s'attache à la Métaphysique, peut facilement donner dans l'Enthousiasme, & croire réellement qu'il ne craint pas la mort, pendant qu'elle est encore éloignée. Si on lui demandoit, pourquoi aiant reçu cette intrépidité, soit de la Nature, soit de la Philosophie, il n'a pas pris le parti des Armes, quand la Patrie étoit engagée dans la guerre ? Pourquoi lorsqu'il voyoit tous les jours la Nation pillée par ceux qui gouvernoient l'Etat, lorsqu'il étoit témoin du peu d'ordre qui régnoit dans les Finances ; pourquoi, dis-je, n'est-il pas allé en Cour, & n'a-t-il pas employé ses Amis & son crédit pour obtenir l'Emploi de Grand-Trésorier ? Par son intégrité & par la sage administration, il auroit sans-doute rétabli le crédit de la Nation.

Il est vraisemblable qu'il me répondra qu'il aime la retraite, qu'il n'a point d'autre ambition que d'être honnête-homme, & qu'il n'a jamais aspiré d'avoir aucune part dans le Gouvernement. Il me dira qu'il hait toute espèce de flatterie, ainsi que l'esclavage qui accompagne nécessairement les Emplois. Il me parlera du peu de sincérité qui règne dans les Cours, & des desagrémens inséparables du commerce du Grand-Monde. Je l'en crois sur sa parole. Mais une Personne d'un tempéramment indolent, & d'un esprit inactif, ne peut pas dire avec sincérité tout ce qu'avance ce Seigneur, si en même tems il satisfait ses appétits, qu'il n'est point ca-

pable de subjuguier, quoique son devoir le lui ordonne. La Vertu consiste dans l'action ; & quiconque possède cet amour pour la Société, & cette tendre affection pour son Espèce, que Milord Shaftesbury exalte tant, surtout si sa naissance, ou sa qualité l'appelle à exercer quelque Poste Public, il ne doit rien négliger de tout ce qui peut procurer quelque avantage à ses Compatriotes. Si cet illustre Auteur avoit eu le génie guerrier, ou le tempéramment violent, il auroit choisi un autre genre de vie, & auroit débité une Doctrine tout-à-fait opposée : car notre Raison suit toujours la route où la passion l'entraîne. L'Amour-propre excuse tous les Hommes, quelles que soient leurs vues & leurs desseins. Il fournit à chaque Individu des raisons pour justifier leurs inclinations.

Des Plans de conduite aussi mitigés, & des Vertus aussi tranquilles que celles qui sont recommandées dans les Caractéristiques, ne valent rien que pour former des Génies paresseux. Elles peuvent donner à un Homme les qualités requises pour goûter les plaisirs stupides d'une Vie Monastique, ou tout au plus pour exercer l'Emploi de Juge à Paix à la Campagne ; mais assurément elles ne rendront jamais un Homme propre au travail & à l'assiduité. Jamais ces idées ne l'engageront, ni à de grands exploits, ni à de périlleuses entreprises.

Les Préceptes ne peuvent anéantir, ni l'amour que l'Homme a naturellement pour l'aïe & la paresse, ni le penchant qu'il a pour les plaisirs sensuels. Il n'y a que des passions supérieures qui puissent se rendre maîtresses des fortes habitudes & des inclinations des Hommes. Prêchez tant qu'il vous plaira, faites voir à un Poltron le peu de raison qu'il a d'avoir peur. Tous vos Sermons seront inutiles. Vous ne le rendrez pas plus vaillant, que vous ne l'engagerez à être plus grand qu'il n'est, en lui ordonnant d'être

haut de dix pieds. Mais s'il y a un secret pour exciter le courage, c'est celui que j'ai donné au Public dans la Remarque (R) ; secret qui est presque infaillible.

La crainte de la mort n'est jamais plus forte, que quand nous sommes dans notre plus grande vigueur, & que nous avons bon appétit. Quand nous avons la vue perçante, l'ouïe prompte, & que chaque membre remplit ses fonctions, c'est alors que nous sommes surtout susceptibles de cette passion. La raison en est claire : c'est qu'alors la vie est plus agréable, & que nous sommes plus en état d'en jouir.

D'où vient donc qu'un Homme d'Honneur accepte si facilement un cartel, quoi-qu'il n'ait que trente ans, & qu'il soit en parfaite santé ? C'est la vanité qui surmonte les craintes. Aussi dès-que la vanité n'y fera plus intéressée, les craintes paroîtront de la manière la plus visible. Supposons par exemple que peu accoutumé à la mer, il s'y trouve pendant une tempête ; ou supposons même que n'ayant jamais été malade, il ait seulement un mal de gorge, ou une petite fièvre ; vous verrez bientôt quelles sont les angoisses, & quel cas il fait de la vie. Si l'Homme avoit été naturellement humble, & à l'épreuve de la flatterie, les Politiques ne seroient jamais parvenus à leurs fins, jamais ils n'auroient su que faire de l'Homme. Sans les vices, l'excellence de l'Espèce Humaine auroit toujours été inconnue. Tous les Héros qui se sont rendus fameux dans le Monde, fournissent une forte preuve contre l'aimable Système que je combats.

Si le courage du Grand Macedonien s'oublia lorsqu'il combattit seul contre toute une Garnison, la folie ne fut pas moindre quand il s'imagina être un Dieu, ou qu'il douta du moins s'il ne l'étoit point. Dès-que nous faisons cette réflexion, nous décou-

vrons la passion, & l'extravagance de cette même passion, qui le soutenait dans les plus éminens dangers, lui faisoit surmonter toutes les difficultés & toutes les fatigues qu'il avoit à essuier.

Il n'y a jamais eu dans le Monde d'exemple plus sensible d'un Magistrat parfait, que Cicéron. Quand je réfléchis sur les soins & sur la vigilance qu'il a eus, sur les dangers réels qu'il a méprisés, & sur la peine qu'il s'est donnée pour la sûreté de Rome : quand je considère sa sagesse & sa sagacité à découvrir & à faire échouer les complots des plus hardis & des plus subtils Conspirateurs : quand je fais attention en même tems à son amour pour la Littérature, pour les Arts & les Sciences, à son habileté dans la Métaphysique, à la justesse de ses Raifonnemens, à la force de son Eloquence, à la politesse qui règne dans ses Ecrits : quand je réunis toutes ces choses, saisi d'étonnement, je ne puis m'empêcher de dire que Cicéron étoit un Héros qui tenoit du prodige.

Tournons à-présent la médaille. Après avoir considéré Cicéron par rapport à ses belles qualités, avouons que si la vanité avoit été inférieure à son grand mérite, le bon-sens & la grande connoissance qu'il avoit des Affaires du Monde, ne lui auroient jamais permis de célébrer ses propres louanges avec autant de dégoût & de fracas qu'il a fait. Jamais il ne se seroit avisé, plutôt que de se taire sur son propre mérite, de faire un Vers dont un Ecolier même auroit dû avoir honte.

O Fortunatam natam, me Confule, Romam !

Combien la Morale du rigide Caton n'étoit-elle pas exacte & sévère ? Combien la Vertu de ce grand Défenseur de la Liberté Romaine n'étoit-elle pas ferme & ingénue ! L'équivalent dont ce Stoïcien jouissoit pour le renoncement à soi-même qu'il pratiquoit

avec tant d'austérité, resta longtems inconnu. Sa modestie singulière cacha pendant très-longtems, & à l'Univers & à lui-même, le motif qui le faisoit agir. Le tems a enfin découvert que l'Héroïsme qu'il professoit, étoit dû à une foiblesse qui le dominoit. La dernière scène de sa vie a dévoilé la passion à laquelle ce Héros devoit toutes ses vertus. La mort qu'il se donna, montre clairement qu'il étoit gouverné par un pouvoir tyrannique, supérieur à l'amour de sa Patrie. Alors on vit que la haine implacable, & l'envie excessive qu'il portoit à la gloire, à la grandeur réelle, & au mérite personnel de César, avoit fort longtems dirigé toutes ses actions, qui paroissent si nobles & si héroïques. Si de puissans motifs n'avoient pas vaincu la prudence conformée de Caton, il auroit non seulement pu se sauver, mais il auroit encore procuré cet avantage à la plupart de ses Amis, dont la ruine fut entraînée par sa perte. S'il avoit pu obtenir sur lui de s'y soumettre, il se feroit vu selon toutes les apparences le second dans Rome. Mais il connoissoit la grandeur d'ame & la générosité sans bornes de son Vainqueur. C'étoit cette clémence que Caton craignoit. Aussi choisit-il la mort, parce que sa vanité la trouva moins terrible, que l'idée de fournir à César, son mortel ennemi, une aussi belle occasion de faire connoître sa magnanimité en lui pardonnant, quoiqu'il fût un de ses ennemis les plus acharnés. Pour peu qu'on réfléchisse sur le caractère de ce Conquérant, également habile & ambitieux, on conviendra que si Caton avoit ôté vivre, César n'auroit pas manqué de lui offrir son amitié.

Pour prouver l'affection tendre & réelle que nous avons pour notre Espèce, Milord Shaftesbury se sert d'un autre argument, tiré de l'amour que nous avons pour la Compagnie, & de l'aversion que les Hommes qui sont dans leur bon-sens ont généralement pour la Solitude : sentimens que les autres Créatures n'éprouvent

point. Cet argument est très-bien développé dans les Caractéristiques. J'avoue qu'il y est tourné de son plus beau côté, & dans un très-beau stile.

Dès le lendemain que j'eus lu cet article, j'entendis quantité de gens crier des Harengs frais. Ces cris joints à la réflexion que je faisois sur la grande multitude de Poissons de différentes sortes qu'on prend en même tems, me mirent de fort bonne humeur, quoique je fusse seul. Mais dans le tems que concentré dans mes idées je m'entretenois de cette contemplation, un impertinent Desœuvré dont j'avois le malheur d'être connu, m'abordant me demanda comment je me portois, quoique j'eusse l'air, & j'ose le dire, d'être en aussi parfaite santé que jamais je l'aie été en ma vie. J'ai oublié ce que je lui répondis ; mais je me souviens fort bien que j'eus beaucoup de peine à me débarrasser de cet Importun, & que je sentis tout le malaise dont mon bon Ami Horace se plaint pour une persécution de même nature.

Je ne voudrois point que le pénétrant Critique, fondé sur ce petit conte, allât s'imaginer que je suis un Misantrope. Je lui déclare qu'il se tromperoit étrangement. J'aime beaucoup la compagnie : & si le Lecteur n'est pas ennuyé de la mienne, je lui donnerai une description d'une personne telle que je la choisirois pour la conversation. J'ose promettre que le Lecteur retirera quelque avantage de cette Digression. Après cela, revenant plus particulièrement à mon sujet, je ferai sentir la faiblesse & le ridicule de cette flatterie, que renferment les belles idées que Milord nous donne de l'Ame, dans l'article que j'ai cité.

L'AMI que je demanderois, Instruit de bonne heure dans les principes de l'Art, feroit imbu des notions de l'Honneur & de la Honte. Accoutumé dès son enfance à la politesse, il auroit par ha-

bitude une extrême averfion pour tout ce qui approche le moins du monde de l'imprudence, de la groffièreté, ou de l'inhumanité. Il entendroit fort bien le Latin, & il ne feroit pas ignorant dans le Grec. Il fauroit de plus une ou deux Langues vivantes, outre la Langue maternelle. Je voudrois qu'il eût une teinture des mœurs & des coutumes des Anciens, & qu'il fût parfaitement au fait de l'Hiftoire de la Patrie, & des Mœurs du Siècle où il vit. Il devoit non feulement avoir des connoiffances fur la Littérature, mais encore avoir pouffé quelque Science particulière & utile. Cet Ami devoit avoir vu les Cours étrangères, & fréquenté les Univerfités. Mais furtout je fouhaitterois qu'il eût tiré parti de fes voïages. Il faudroit qu'il pût fe divertir quelquefois à danfer, à faire des armes, à monter à cheval, à chaffer, & à s'amuser à quelques autres plaifirs champêtres, mais il ne devoit être attaché à aucun. Les envifageant comme de fimples exercices utiles pour la fanté, & comme des amufemens, ils ne lui feroient jamais négliger les affaires jamais ils ne l'empêcheroient de travailler à acquérir des qualités plus eftimables. Il auroit quelque teinture de Géométrie & d'Astronomie, & il fauroit de l'Anatomie ce qu'il en faut favoir pour avoir une idée de l'arrangement des parties qui compofent le Corps Humain. C'est affurément une qualité que de favoir affez à fond la Mufique pour pouvoir compofer, mais il y a beaucoup à dire contre ce talent. J'aimerois donc mieux qu'il fût affez de Deffein pour tracer un Païfage, ou lever un Plan fuivant l'idée & la forme qu'on lui décriroit ; mais je ne voudrois pas qu'il touchât jamais le pinceau. Introduit de très bonne heure auprès des Femmes modeftes, il ne pafteroit jamais de femaine fans le trouver dans quelque compagnie de Dames.

Je ne fais point mention des vices. groffiers, tels que font l'Irreligion, la Luxure, le Jeu, l'Ivrognerie, & les Querelles. Les

Personnes qui ont reçu la moindre éducation, ne donnent jamais dans ces excès. Mais s'il vouloit me plaire, il devoit pratiquer constamment la Vertu. Qu'on ne s'effarouche pas de l'idée de Vertu. Je ne suis pas assez étranger dans ce qui se passe, soit en Cour, soit en Ville, pour croire qu'un Homme puisse être parfait. Ainsi cet Ami devoit compter que je ferois les yeux sur certains défauts, si je ne pouvois pas les corriger, ou les prévenir. Supposez que depuis l'âge de dix-neuf ans jusques à vingt trois, le feu de la jeunesse l'emportât quelquefois sur la chasteté, je le tolérerois, pourvu qu'il agît avec précaution. Si dans quelque occasion extraordinaire, gagné par les pressantes sollicitations de quelques Amis de plaisir, il lui arrivoit de boire plus que ne le permet une étroite sobriété, je le lui passerois, pourvu que ces excès ne revenant que que rarement, ils ne nuisissent en aucune manière ni à son tempéramment, ni à sa santé. Supposons enfin que par la vivacité de son tempéramment, ou par de légitimes raisons, il eût une difficulté qu'il eut pu éviter ou prévenir, s'il eût eu plus de prudence, ou qu'il eût été moins scrupuleux sur le point d'Honneur, je n'y prendrois pas garde, pourvu que cela ne lui fût arrivé qu'une seule fois. Si, dis-je, il avoit le malheur de tomber dans quelqu'une de ces fautes, & qu'il n'en parlât jamais, beaucoup moins qu'il s'en vantât, on peut lui pardonner, ou tout-au-moins n'y pas faire attention dans l'âge que j'ai posé, à condition cependant que toujours circonspect à l'avenir, il ne se trouvât plus exposé à ces embarras & à ces défauts. Les grandes chutes dans la jeunesse ont quelquefois engagé certaines Personnes dans une prudence beaucoup plus ferme, qu'elles n'auroient jamais acquis très-vraisemblablement sans cela.

Pour les éloigner des choses honteuses, & des actions qui sont publiquement scandaleuses, rien n'est plus convenable que de

leur procurer un libre accès dans deux ou trois Familles nobles, où ils se croiront obligés d'aller souvent faire leur cour. En même tems que vous entretiendrez de cette manière leur vanité, vous leur inspirerez une crainte continuelle pour la Honte.

Un Homme qui avec une fortune médiocre aura à peu près ces qualités, qui de plus se perfectionne lui-même, & qui fréquente les Compagnies jufques à l'âge de trente ans, ne fauroit manquer d'être d'un commerce agréable, du-moins pendant qu'il jouït d'une fanté ferme & d'une prospérité foutenue, & qu'il ne lui furvient quoi que ce foit qui puiffe caufer quelque dérangement à fon tempéramment. Quand un tel Homme se trouvant en compagnie de trois ou quatre Perfonnes qui lui reffemblent, y paffe quelques heures, on peut, fans craindre de se tromper, appeller cela une bonne compagnie. Il ne s'y dit quoi que ce foit qui ne puiffe instruire ou divertir un Homme d'esprit. Peut-être arrivera-t-il que ces Perfonnes ne feront pas toujours du même sentiment ; mais il ne fauroit y avoir de difpute entreux, que pour être le premier à se ranger du sentiment de celui de qui il diffère. Il n'y a jamais qu'un des Affiftans qui parle à la fois, & on n'y élève jamais la voix, qu'autant qu'il est nécessaire pour être diftinctement entendu de celui qui eft affis le plus loin. Le plus grand plaifir que chacun se propofe, eft de plaire ; & l'expérience leur a appris qu'ils peuvent tout auffi aifément parvenir à ce but, en écoutant avec attention les autres, & en approuvant par leur contenance leurs discours, que s'ils difoient eux-mêmes d'excellentes chofes.

La plupart de ceux qui ont quelque goût, se plaîront affurément dans un tel commerce. Ils le préféreront même avec raifon à la folitude dans le tems que desœuvrés ils ne favent que faire de mieux. Mais s'ils avoient quelque occupation dont ils crûffent

pouvoir tirer une satisfaction plus solide ou plus durable, soïons assurés que se refusant à ce plaisir, ils lui préféreront cette occupation qui leur paroît d'une plus grande importance.

Mais qui n'aimeroit infiniment mieux rester seul quinze jours entiers, quoiqu'il n'eût vu qui que ce soit depuis un tems égal, que de se trouver en compagnie de gens furieux, qui ne se plassant que dans la contradiction, font gloire d'exciter des querelles ? Tout Homme qui a des Livres ne liroit-il pas toujours, ou ne se mettroit-il pas à écrire sur quelque sujet, plutôt que d'être tout un jour avec des gens qui animés par l'Esprit de parti, s'imaginent que notre Ile n'est bonne à rien tandis qu'on permet à leurs Adversaires d'y vivre ? Y a-t-il quelqu'un qui n'aimât mieux vivre seul un mois entier, & aller se coucher régulièrement avant sept heures, que de se mêler avec des Ivrognes, qui aïant pendant tout le jour tâché en vain de se faire mourir, s'assemblent encore la nuit pour attenter une seconde fois à leur vie par des excès affreux dans le boire, & qui pour exprimer leur gaïeté, font plus retentir de mots destitués de sens dans la chambre où ils sont, que leurs Compagnons, moins incommodes, ne font de bruit par leurs grognemens dans les rues ? Je ne fais pas grand cas d'une Personne qui ne préféreroit pas de s'ennuyer seul à la promenade, ou qui enfermé n'aimeroit pas mieux répandre des épingles par la chambre pour s'occuper ensuite à les ramasser, que de se trouver en compagnie pendant six heures avec une dizaine de Matelots le jour qu'ils ont reçu leur paie.

Quelque incontestable que soit ce que j'avance ici, accordons pour un moment que le plus grand nombre s'exposeroit aux desagréments dont j'ai parlé, plutôt que d'être obligé de vivre seul pendant un tems, considérable. Dans cette supposition, je ne vois pas

même comment cet amour pour la Compagnie, & ce défir violent que nous avons pour la Société, peut autant être exalté. Je ne découvre point non plus sur quel fondement on peut l'alléguer, comme une qualité qui mette l'Homme au-dessus des autres Animaux. Si nous prétendions fonder sur cela la bonté de notre Nature, qui douée d'un amour généreux s'oublie soi-même, & se plaît à en faire sentir les effets à ses semblables, vertus qui rendent l'Homme une créature sociable ; il faudroit nécessairement que cette inclination pour la Compagnie, & cette aversion pour la Solitude, fussent plus violentes & plus sensibles dans ceux qui ornés d'un plus grand génie, & d'un jugement plus exquis, ont moins de vices & plus de perfections. On remarque cependant tout le contraire.

Les Esprits les plus foibles qui sont le moins en état de gouverner leurs passions, les consciences coupables qui abhorrent la réflexion, & les Gens sans mérite qui sont incapables de produire d'eux-mêmes quelque chose de bon, sont les plus grands ennemis de la Retraite. Ils se joindront à quelque compagnie que ce soit, plutôt que de rester seuls. Il n'en est pas de même d'un Homme de bon-sens, qui orné de lumières est capable de penser, & de peser le mérite des choses. Il n'y a personne qui puisse plus aisément se passer de tout commerce, & vivre plus long-tems avec soi-même, que celui qui est le moins troublé par ses passions. Pour éviter le bruit, la folie, l'impertinence, & les choses qui choquent son bon goût, il se séparera de vingt Compagnes, & il préférera de rester dans son Cabinet, ou dans un Jardin. Que dis-je ! Il aimera mieux se retirer dans un Pâturage commun, ou dans un Désert, que d'être obligé de se trouver dans la compagnie de certaines gens.

Mais si l'Amour de la Compagnie étoit si intimement lié à notre Espèce, que personne ne pût souffrir d'être seul un moment, quelles conclusions pourroit-on en tirer ? L'Homme n'aime-t-il pas la compagnie comme il aime toute autre chose, je veux dire pour l'amour de soi-même ? On ne vit jamais d'Amitiés, ou de Civilités de durée, qui n'aient été réciproques. Dans toutes les Assemblées réglées & dans tous les Cercles, ainsi que dans les Fêtes annuelles, & dans les plus solennelles Débauches chaque Membre qui y assiste a ses propres vues. Quelques-uns qui fréquentent très-assidûment une Société, n'y iroient peut-être jamais, s'il n'y primoient pas. J'ai connu un Cavalier, qui pendant qu'il étoit regardé comme l'Oracle d'une certaine Compagnie, y fut si assidu, qu'il étoit mal à son aise dès que quelques affaires l'empêchoient de s'y rendre à l'heure marquée : Mais je l'ai vu quitter entièrement cette chère Société, des-qu'on y eut admis quelqu'un qui pouvoit lui être mis en parallèle, & lui disputer la supériorité. Il y a des Gens, qui quoiqu'incapables de pousser un Argument, ne laissent pas d'avoir assez de malice pour prendre plaisir à entendre les autres se disputer. Ils ne prennent aucune part dans les disputes, cependant ils croiroient qu'une Compagnie où ils n'auroient pas ce plaisir seroit infipide. Une Maison superbe, de riches Meubles, de beaux Jardins, des Chevaux, des Chiens, les Ancêtres, le Parentage, la Beauté, la Force, une certaine Excellence dans quelque chose que ce soit tout cela peut contribuer à rendre pendant longtemps les Hommes sociables, dans l'espérance que ces objets qu'ils estiment, seront de tems en tems les sujets de la conversation, & qu'ils leur donneront une satisfaction intérieure. Les Gens même les plus polis qu'il y ait, tels que sont ceux dont j'ai parlé ci-devant, ne sont jamais aucun plaisir aux autres, qui ne soit repaïé à leur amour-propre. Ils ont

beau s'en défendre, ils ne rendent jamais de service qui n'aboutisse enfin à eux-mêmes. Mais la preuve la plus évidente que chacun a principalement en vue son avantage propre, dans toutes les Assemblées, & dans toutes les Sociétés de gens qui se fréquentent ; c'est que celui qui étant défintéressé paie plutôt au-delà de ce qu'il faut, que de disputer ; c'est que celui qui naturellement de bonne humeur, n'est ni fantasque ni pointilleux ; que les Caractères doux & indolens qui haïssent les disputes, & qui ne parlent jamais pour triompher ; c'est que de telles Personnes, dis-je, sont chez toutes les Nations les charmes des Compagnies. Au lieu qu'un Homme de bon-sens & l'avant qui ne s'en laissant pas aisément imposer, ne dira jamais rien de déraisonnable ; qu'une personne d'Esprit qui peut dire des choses spirituelles & piquantes quoiqu'il ne lance jamais les traits que contre les actions qui le méritent, qu'un Homme d'honneur enfin qui ne fait ni ne souffre jamais d'affront peuvent bien être estimés dans le Monde, mais rarement peuvent-ils se faire autant aimer, que celui qui aiant plus de foibleesses est moins accompli.

Dans les exemples que je viens d'alléguer, l'Amitié procède de l'empressement avec lequel nous recherchons continuellement ce qui est capable de nous donner de la satisfaction. Mais il est d'autres occasions dans lesquelles l'Amitié naît de notre timidité naturelle, & du soin inquiet que nous prenons de nous-mêmes. Deux Habitans de Londres, qui ne feroient pas obligés par leurs affaires à avoir commerce ensemble, pourroient se connoître se voir & passer tous les jours sur la Bourse l'un à côté de l'autre, sans se témoigner plus d'attention & de civilités que ne le feroient des Taureaux. Mais que ces deux Personnes si indifférentes à Londres, se rencontrent par hazard à Bristol, ils se tireront le chapeau, à la moindre occasion ils entreront en conversation, & tous

les deux seront charmés de se tenir compagnie. Quand un François, un Anglois, & un Hollandois se rencontrent à la Chine, ou dans quelqu'autre Païs Païen, il suffit qu'ils soient les uns & les autres Européens, pour qu'ils se considèrent comme Compatriotes. J'ose même assurer que si aucune passion ne s'y oppoisoit, ils sentiroient un panchant naturel à s'aimer l'un l'autre. Que dis-je ! Deux Ennemis même, qui sont obligés de voyager ensemble, se dépouilleront souvent de leurs animosités, ils seront affables, & converseront amicalement l'un avec l'autre, surtout si la route qu'ils suivent n'est pas fure, & qu'ils soient tous deux étrangers dans l'endroit où ils se proposent d'aller. Des Juges superficiels attribueront tout cela à l'inclination que l'Homme a pour la Sociabilité, au panchant naturel qu'il a & pour l'Amitié & pour la Compagnie, Mais quiconque examinant les choses comme il faut considérera l'Homme de plus près, trouvera que dans tous ces cas on n'a d'autre but que d'assurer sa fortune, & que les causes alléguées ci-dessus agissent constamment dans ces occasions.

JUSQUES-ICI je me suis attaché à prouver que le PULCHRUM & L'HONESTUM, le BEAU & l'HONNETE, l'excellence & la valeur réelle des choses, pour l'ordinaire précaire & inconstante, change tout comme les Modes & les Coutumes. D'où il suit que les conclusions qu'on a tiré de leur certitude & de leur réalité semblables à leurs principes, ne signifient absolument rien, & que les notions sublimes que l'on se forme de la bonté naturelle de l'Homme sont dangereuses, puisqu'elles tendent à jeter dans l'erreur, & qu'elles sont de pures chimères. J'ai établi la vérité de mon opinion sur les exemples qui sont les plus ordinaires dans l'Histoire. En parlant de l'amour que nous avons pour la Compagnie, & de l'aversion que nous ressentons pour la Solitude, j'ai examiné à fond quels étoient les différens motifs de ces inclina-

tions, & j'ai fait voir qu'elles découlent toutes de l'amour-propre. Il s'agit donc à présent d'examiner la nature de la Société, & d'en rechercher les véritables fondemens, afin qu'il paroisse évidemment que ce ne font ni les bonnes ni les aimables qualités de l'Homme, mais les mauvaises & les pernicieuses qualités, les imperfections, & son manque d'excellence dont les autres Créatures sont revêtues, qui l'ont principalement rendu un Etre Sociable, du moment qu'il a perdu le Paradis ; en sorte que s'il eût persévéré dans la primitive innocence, & qu'il eût continué à jouir des biens qui l'attendoient, il n'est point du tout probable que l'Homme fût jamais devenu cette Créature Sociable qu'il est aujourd'hui.

On a suffisamment prouvé dans tout ce Livre, combien nos appétits & nos passions sont nécessaires pour faire fleurir toutes sortes de Commerces & de Métiers. Or personne ne nie que ces appétits & ces passions ne soient effectivement de mauvaises qualités ou au-moins qu'elles ne les produisent. Il reste donc à présent à mettre dans un plein jour les divers obstacles qui empêchent & qui embarrassent l'Homme dans le travail auquel il s'occupe constamment pour suppléer à ses besoins ; travail qu'on appelle en d'autres termes le soin de sa propre conservation. Je démontrerai en même tems que l'inclination & le penchant que l'Homme a pour la Société, provient uniquement de ces deux choses, savoir de la multiplicité de ses desirs, & des obstacles continuels qu'il rencontre dans les efforts qu'il fait pour les satisfaire.

LES Obstacles dont je parle naissent ou de notre Constitution, ou de la Terre que nous habitons ; j'entends cette Terre telle qu'elle est, depuis qu'elle a été maudite. J'ai souvent tâché de

contempler féparément les deux chofes que je viens d'indiquer, mais je n'ai jamais pu en venir à bout. Elles s'entrechoquent continuellement, & fe mêlent de telle manière, qu'enfin elles compofent un affreux chaos de maux.

Tous les Elémens font nos ennemis. L'Eau fubmerge, & le Feu confume ceux qui ignorant la nature de ces deux Elémens, ôfent s'y plonger. La Terre produit dans mille endroits des Plantes, & d'autres Végétaux, qui font nuifibles à l'Homme. Pendant qu'elle nourrit & qu'elle entretient diverfes Créatures qui lui font pernicieufes, elle fouffre qu'une multitude de Poiffons de différentes efèces habite dans fon fein. Mais le plus cruel de tous les Elémens, c'eft l'Air, fans lequel nous ne faurions vivre un feul moment. Il est impoffible de décrire toutes les injures que nous recevons du Vent & du Tems : ce font deux Deftructeurs impitoïables. La plupart des Hommes fe font occupés de tout tems à défendre leur Efèce de l'intempérie de l'Air. Malgré cela on n'a pu trouver jufques-ici ni art ni moïen pour fe mettre à couvert de certains Météores furieux.

Les Ouragans, il est vrai, n'arrivent que rarement. Peu de perfonnes font englouties par des Tremblemens de Terre, ou dévorées par des Lions. Mais pendant que nous évitons avec foin ces malheurs gigantesques, nous fommes perfécutés par des Ennemis moins redoutés. Quelle affreufe diverfité d'Infectes n'y a-t-il pas qui nous tourmentent ? Entre ces Infectes, quelle multitude n'y en a-t-il pas qui nous insultent & qui fe jouent de nous impunément ? Le plus vil Atôme ne nous foule-t-il pas aux pieds, & ne paît-il pas fur nous, comme le Bétail paît dans les champs ? On leur permet fouvent ces indignités, s'ils ufent avec modération de leur bonne fortune ; mais notre clémence même devient un nou-

veau vice. Ils abusent fi fort de notre pitié, qu'ils font avec la dernière cruauté, & le dernier mépris, des voiries de nos mains & qu'ils dévoreroient nos Enfans, fi nous ne veillions pas continuellement à pourfuivre & à détruire ces vils Animaux.

Il n'y a rien de bon dans tout l'Univers, pour l'Homme même qui a le meilleur deffein. Si par méprife ou par ignorance l'Homme commet la moindre faute dans l'usage qu'il en fait, ni fon innocence, cence, ni fon intégrité ne fauroit le garantir de mille maux qui l'environnent. Au contraire, tout ce que l'Art & l'Expérience ne nous apprennent pas à tourner en bien, eft naturellement mal. Voïez auffi combien le Laboureur eft diligent à ferrer fon bled, & à le défendre contre la pluïe. Sans cette précaution il ne pourroit pas en jouïr. Les Saisons variant fuivant les Climats, il n'y a que l'Expérience qui nous ait appris à faire ufage de cette différence. Tandis que dans une partie du Globe nous voïons le Fermier femer, il eft certain qu'il moissonne dans une autre.

De tout ceci nous pouvons découvrir quelle altération & quel terrible changement cette Terre doit avoir fouffert de puis la chute de nos premiers Parens. Si nous fuivions l'Homme pas à pas, & que nous remontâffions jusqu'à fon Origine céleste & divine, où il étoit exempt de cette vanité qui naît d'une fageffe acquife par des préceptes pleins d'orgueil & d'arrogance, ou par une ennuïeufe expérience. Si nous le contemplions dans l'état d'innocence, où il étoit doué d'une connoiffance confommée, qu'il avoit reçue de la main bienfaïtante qui lui avoit donné l'existence, nous le verrions à couvert des atteintes de tous les Animaux, de tous les Végétaux qui couvrent la Terre. Alors il n'y avoit aucun Minéral qui lui fût nuisible. Ce Chef du Genre Humain, à l'abri des injures de l'Air, auffi bien que des autres maux, étoit content du né-

ceffaire de la vie, que la Terre lui fournissoit d'elle-même. Exempt alors de tout crime, il se trouvoit par-tout le Seigneur de toutes choses. Il n'avoit point de rival, & il étoit bien obéï. Sans affectation pour la grandeur, il étoit transporté dans des méditations sublimes sur l'immensité de son Créateur, qui vouloit bien se communiquer tous les jours à lui & le visiter, sans qu'il lui en arrivât aucun mal.

Dans cet Age d'Or on ne sauroit découvrir aucune raison, ni la plus légère vrai-semblance, pourquoi les hommes se seroient jamais réunis pour former des Sociétés aussi considérables que celles qu'il y a eu jusques à présent dans le Monde. Lorsque l'Homme possédant tout ce qu'il désire n'a rien qui le trouble ou qui le tourmente, que pourroit-on ajouter à son bonheur ? Qu'on me nomme un Commerce, un Art, une Science, une Dignité, ou un Emploi, qui ne dût être mis au rang des choses superflues & inutiles dans un état aussi heureux.

Si nous pouffons davantage cette idée, nous appercevrons facilement qu'aucune Société n'auroit jamais pu tirer son origine des aimables vertus, & des bonnes qualités de l'Homme ; mais qu'au contraire toutes les Sociétés ont eu pour base, les besoins, les imperfections, & la diversité des appétits de la Nature Humaine. Nous trouverons par conséquent que plus la vanité & l'orgueil des Hommes sont développés, & que plus leurs désirs sont multipliés & augmentés, plus aussi ils sont capables d'être élevés & réunis dans de grandes & nombreuses Sociétés.

Si l'Air, sans jamais offenser nos corps, nous eût été aussi agréable, qu'il l'est suivant toutes les apparences au plus grand nombre des Oiseaux dans un tems ferein, & que nous n'eussions jamais ressenti ni vanité, ni luxe, ni hipocrisie, ni concupiscence,

je ne vois point pourquoi nous aurions inventé les habits & les maifons.

Je ne dirai rien des Joïaux, de la Vaiffelle, de la Peinture de la Sculpture, des riches Meubles, & de toutes les autres chofes que les rigides Moraliftes ont appellées inutiles & fuperflues. Mais fi nous ne nous étions jamais fatigués en marchant à pied, & que nous eûffions toujours été auffi agiles que quelques autres Animaux ; fi les Hommes, naturellement laborieux, n'eûffent jamais été affez déraifonnables pour chercher à fatisfaire leurs aïfes ; s'ils avoient été en même tems exempts des autres vices, & que la Terre eût été partout unie, folide & propre ; qui auroit jamais penfé aux caroffes, ou qui auroit jamais ôfé s'expofer fur un cheval ? Quel befoin a le Dauphin d'un vaiffeau, ou quelle voiture demanderoit l'Aigle pour voïager ?

J'efpère que le Lecteur voit que j'entends par la Société, le Corps Politique que forment les Hommes qui fubjugués par une force fupérieure, ou qui tirés de leur état favage par la perfuafion font devenus des Créatures difciplinées, qui trouvent leur propre avantage en travaillant à celui des autres. Gouverné alors par un Chef, ou fousmis à telle autre forme de Gouvernement, chaque Membre eft rendu utile au Tout ; & leur union eft fi forte, que par un habile ménagement ils font capables d'agir tous enfemble comme s'ils ne compofoient qu'un feul Corps. Car fi par la Société nous entendions uniquement un certain nombre de Gens, qui fans règle ni gouvernement vivroient enfemble, liés uniquement par une affection naturelle pour leur Efpèce, ou par amour pour la Compagnie, comme un troupeau de Vaches ou de Brebis, je foutiens qu'il n'y a pas dans le Monde de Créature moins propre pour la Société que l'Homme. S'il y avoit cent

personnes seulement, qui toutes égales ne feroient soumises à aucun Supérieur dont elles eussent quelque chose à craindre, il est incontestable qu'éveillés ils ne sauroient vivre deux heures ensemble. Plus ils auroient de lumières, de force, d'esprit, de courage & de résolution, moins ils pourroient s'accorder.

Il est probable que dans l'état sauvage de Nature, les Pères & les Mères exerçoient l'autorité sur leurs Enfans, au-moins pendant qu'ils étoient dans la vigueur de l'âge. Dans la suite le souvenir de ce qu'ils avoient éprouvé, put exciter dans le cœur des Enfans quelque chose, qui tenant le milieu entre l'Amour & la Crainte, formoit le sentiment que nous appellons respect ou Révérence. Il y a même de l'apparence que la seconde Génération, suivant l'exemple de la première, ce premier Homme put avec un peu d'habileté conserver pendant toute la vie une autorité souveraine sur toute la Postérité, quelque nombreuse qu'elle fût. Mais le vieux Tronc étant une fois mort, les Fils se querellèrent. La paix disparut du milieu d'eux. Bientôt il y eut des guerres parmi ces Frères. Le Droit d'aînesse n'est pas d'une grande force, & la prééminence qu'il donne fut uniquement inventée comme un moyen pour faire vivre en paix, les Membres égaux d'une même Famille.

Cependant l'Homme, qui est un animal timide, & qui naturellement n'est pas rapace, aime la paix & le repos. Aussi ne se battoit-il jamais si personne ne l'offensoit, & que par un moyen plus doux il pût obtenir & se procurer les choses pour lesquelles il se bat. C'est à cette timide disposition, & à l'aversion qu'il a d'être troublé & inquiété, que sont dûs tous les divers plans & les différentes formes de Gouvernement qui se voient dans le Monde. La Monarchie fut sans doute la première forme de Gouvernement. Par Aristocratie & par la Démocratie on voulut corriger les incon-

vénients qui résultent de la Monarchie. En mêlant & en réunissant ces trois différentes méthodes, on a mis la Société dans le plus haut point de perfection.

Mais que l'Homme soit dans l'état sauvage de simple Nature ou entre les mains des Politiques, il est impossible, tandis qu'il restera Homme, qu'il agisse jamais dans une autre vue que pour plaire à soi-même. Pendant qu'il conserve l'usage de ses sens & de la raison, ni son amour, ni son desespoir, ne sauroit avoir d'autre centre que son bonheur. Il n'y a pas de différence entre vouloir & trouver du plaisir dans l'usage de quelqu'un de ses sens. Tout mouvement qui est contraire ou opposé à ce plaisir, seroit nécessairement contre nature & convulsif. Puis donc que nos actions sont limitées, de manière que nous sommes toujours forcés de faire ce qui nous fait plaisir, il est impossible que nous eussions jamais pu devenir vraiment sociables tandis que laissés libres, nos volontés & nos actions n'auroient point été gênées par aucune Loi. La preuve en est claire. Incapables de prévenir les idées qui s'excitent continuellement chez nous, tout commerce civil doit nécessairement être détruit, à moins que par art, & par une prudente dissimulation, nous n'apprenions à cacher ces inclinations, & à les étouffer.

Si tout ce que nous pensons étoit découvert aux autres comme il l'est à nous-mêmes, il seroit impossible que doués de la parole nous fussions supportables les uns aux autres. Je suis persuadé qu'il n'est aucun de mes Lecteurs qui ne sente la vérité de ce que je dis. La conscience de mon Antagoniste lui fait de sanglans reproches, tandis que sa langue ôse entreprendre de me réfuter. Dans toutes les Sociétés Civiles on apprend insensiblement aux Hommes, dès le berceau, à être hypocrites. Personne n'oseroit

avouer qu'il gagne par les calamités publiques, ni même par les pertes que font les Particuliers. On lapideroit le Sacristain, s'il osoit fouhaitter publiquement la mort de ses Paroissiens. Cependant personne n'ignore qu'il n'a autre chose pour vivre.

Quand je considère les affaires de la Vie Humaine, je goûte un plaisir infini en voyant les diverses formes que l'espérance du gain & les idées du lucre font revêtir aux Hommes, suivant les différentes occupations qu'ils ont, & les circonstances où ils se rencontrent. Quelle gaieté & quelle joie ne paroissent pas sur le visage des personnes qui se trouvent à un Bal bien réglé ? Au contraire, quelle solennelle tristesse n'observe-t-on pas à la mascarade d'un Enterrement ? Cependant je suis persuadé que le Maître des Cérémonies de cette Pompe Funèbre trouve tout autant de plaisir dans le profit qu'il en tire, que l'Ordonnateur d'un Bal peut en goûter dans l'argent qu'il reçoit pour ses peines. On ne sauroit même douter que ces deux Personnes ne s'ennuient également dans leurs occupations. La gaieté de l'un me paroît autant forcée, que la gravité de l'autre est affectée.

Ceux qui n'ont jamais fait attention à la conversation d'un Marchand bien mis, & d'une jeune Dame qui vient faire quelque emplette dans la boutique, ont négligé une scène de la vie qui me paroît bien amusante. Je prie le Lecteur sérieux de vouloir bien suspendre la gravité, tandis que j'examinerai ces deux Personnes séparément, & que je développerai, & les mouvemens qui se passent dans leurs cœurs, & les différens motifs qui les font agir.

Le Marchand se propose de vendre autant de Soie qu'il peut. Il cherche encore à s'en défaire à un prix qui lui procure un gain qu'il juge raisonnable, suivant les profits ordinaires du Commerce. Pour la Dame, elle n'a pas d'autre dessein que de satisfaire

son goût, & d'acheter cinq ou six foux par verge meilleur marché qu'on ne vend ordinairement les marchandises dont elle a besoin.

Si cette Dame n'est pas absolument difforme, l'impression que la galanterie de notre sexe a fait sur elle, lui persuade qu'elle a bonne mine, que sa contenance est aisée, & qu'elle a une douceur particulière dans la voix. Si elle n'est pas belle, elle se croit jolie, ou tout au moins elle s'imagine qu'elle est plus agréable que la plupart des jeunes Femmes qu'elle connoît. Il n'y a que ses bonnes qualités seules qui puissent, à son avis, lui faire espérer d'obtenir les mêmes choses à meilleur marché que les autres. Aussi a-t-elle eu la précaution de se mettre avec tout l'avantage que son esprit & sa prudence ont pu lui inspirer. Elle ne pense point ici à l'amour ; & par conséquent elle n'affecte point un air de hauteur tyrannique, ni ne prend point de manières chagrines. Que dis-je ! Rien ne l'empêchera de parler obligeamment, & d'être plus affable qu'elle ne peut presque l'être dans toute autre occasion. Instruite que quantité de Personnes bien élevées viennent à cette même boutique, elle tâche de se rendre aussi aimable que la vertu & les règles de la décence le lui permettent. Venant avec ces dispositions, il ne se peut rien présenter qui soit capable de déranger son tempéramment. Son carrosse n'est pas encore tout-à-fait arrêté, qu'elle se voit abordée par un Homme qui, à en juger par la manière dont il est mis, paroît un Grand-Seigneur. Tout ce qu'il a sur lui est propre & à la mode. Il lui rend ses hommages en esclave. Dès qu'il fait qu'il aura le plaisir de la voir dans sa boutique, il s'empresse à l'y conduire. Après l'avoir quittée, on le voit dans un clin d'œil se glisser avec une légèreté inconcevable derrière son comptoir. Volant ainsi cette Dame face à face, il la prie avec un profond respect, & dans les termes les plus à la mode, de vouloir bien lui donner ses ordres. Qu'elle dise, ou

qu'elle desapprouve ce qu'elle trouvera à propos, elle est bien fure de n'être jamais directement contredite. Le Marchand est d'une patience consommée. C'est même un des mystères de son commerce. Quelque embarras qu'elle lui donne, elle ne doit point craindre de s'entendre dire quelque chose qui soit le moins du monde desobligeant. Le visage qu'elle a devant soi est toujours riant. La joie & le respect paroissent y être mêlés avec la bonne humeur. Tout cela compose une sérénité artificielle, plus engageante mille fois, que la simple Nature ne pourroit l'être.

Lorsque deux Personnes se rencontrent si bien, la conversation doit être & fort agréable & très-civile, quand même elle ne rouleroit que sur des bagatelles. Pendant que cette Dame paroissant irrésolue ne fait pour quelle Ecoffe se déterminer, le Marchand semble lui donner ses conseils. Il agit avec beaucoup de prudence, lorsqu'il veut diriger son choix. Mais dès qu'une fois elle s'est déterminée, il assure du ton le plus positif, que cette Pièce est effectivement la plus belle. Il loue le bon goût de l'Acheteuse. Plus il regarde l'Etoffe qu'elle a choisie, plus il s'étonne de n'avoir pas d'abord découvert la préférence que cette Pièce méritoit par-dessus toutes les autres qu'il a dans sa boutique. Les règles qu'il a apprises, les exemples qu'il a vus devant ses yeux, & sa grande application, lui ont appris à s'insinuer imperceptiblement dans les replis les plus cachés de l'ame, à fonder le goût de ses Pratiques, & à découvrir leurs foibles les plus secrets. Tout cela lui apprend cinquante autres stratagèmes, pour faire que cette Dame estime à l'excès son choix, son discernement, son bon goût, & la marchandise pour laquelle elle s'est déterminée.

Cependant l'Acheteuse, qui ne fait que trop qu'elle n'est point fotte, & qu'elle a une grande volubilité de langue, se laisse facile-

ment persuader qu'elle parle d'une manière fort engageante. S'imaginant que la bonne éducation exige simplement qu'elle désavoue le mérite qu'on lui attribue, elle retorque par quelques réparties ingénieuses, les complimens qui lui sont adressés, & dont elle a ressenti toute la satisfaction possible. Le résultat de tout cela, c'est que contente de croire avoir gagné neuf foux par verge, elle en donne le même prix que toutes les autres. Peut-être même qu'elle donnera dix foux de plus plutôt que de ne pas faire cette emplette.

Il peut arriver que cette Dame, ou croïant n'avoir pas été suffisamment flattée, ou choquée de quelque défaut qu'il lui plaît de trouver dans les manières de ce Marchand, ou dans le nœud de sa cravate ou dans quelque autre chose tout aussi essentielle, quittera cette boutique, & qu'elle donnera sa pratique à quelqu'autre. Mais il n'est pas toujours facile de déterminer quelles boutiques hantent certaines Dames. Les raisons qu'elles pourront avoir pour donner la préférence entre plusieurs Marchands dont les boutiques se touchent, sont également bizarres & secrètes.

Nous ne nous livrons jamais à nos inclinations avec plus de liberté, que dans les cas où l'on ne sauroit, ni les suivre pas à pas, ni les soupçonner. Une Femme vertueuse a toujours préféré une Maison à toute autre, parce qu'elle y a vu un beau Marchand. Une autre Dame, qui ne passe pas pour être d'un mauvais caractère, se détermine pour une boutique où elle a reçu plus de civilités & de politesses que dans toute autre, lorsque sans avoir la moindre pensée d'acheter, elle alloit modestement à la Cathédrale de St. Paul : car les beaux Marchands doivent se conformer à la mode. Pour cet effet il faut qu'ils se tiennent devant leur porte, pour attirer chez eux les Personnes qui passent par hasard. Evitant avec

foin toute familiarité, & toute importunité, ils doivent revêtir un air complaisant, & une posture soumise. Peut-être conviendrait-il qu'ils fissent une révérence à toutes les Femmes bien mises, qui daignent regarder du côté de leurs boutiques.

Ce que je viens de dire me rappelle une autre manière toute opposée d'attirer des Chalandes. Je veux parler de celle que pratiquent les Bateliers sur la Tamise, surtout lorsque par la mine & par les habillemens de ceux qu'ils veulent s'attirer, ils les reconnoissent pour être des Païsans novices. Rien de plus amusant que de voir une demi-douzaine de ces Gens grossiers, environner un Homme qu'ils voient pour la première fois. Les deux qui peuvent l'approcher de plus près l'embrassent & le serrent d'une manière aussi cordiale & aussi familière, que si c'étoit un de leurs Frères revenus depuis peu d'un voyage dans les Indes Orientales. Un troisième se fait de sa main, un autre de sa manche, de son habit, de ses boutons, ou de ce qu'il qu'il peut attraper ; pendant qu'un cinquième ou un sixième, qui a déjà couru deux fois autour de lui sans pouvoir le saisir par aucun endroit, se plante vis-à-vis de lui. Placé à trois pouces de son nez, il condamne ses rivaux. Criant alors à plein gozier, il lui montre une effroyable rangée de dents larges, & un petit reste de pain & de fromage, que l'arrivée du Païsan l'avoit empêché d'avaler.

Cet Homme, si cruellement maltraité, ne s'offense point de tout cela. Le Païsan croit bonnement que ces gens font grand cas de lui. C'est pourquoi, bien loin de s'opposer à leur brutalité, il supporte patiemment d'être poussé ou tiré du côté que ces gens qui l'environnent le dirigent. Accoutumé dès son enfance à l'ordure & à la fueur, il n'est pas assez délicat pour trouver du dégoût dans la respiration d'un Homme qui vient d'éteindre sa pipe, ou

dans les cheveux gras qui viennent frotter les machoires. Dix personnes, dont quelques-unes sont à ses oreilles, & dont les plus éloignées ne sont pas à cinq pieds de lui, s'égozillent comme si celui à qui ils parlent étoit à la distance de cent verges. Tout cela ne l'incommode point. Persuadé qu'il ne fait pas moins de bruit quand il est lui-même de bonne humeur, il goûte un plaisir secret dans leurs manières tumultueuses. En le tirant & en le pouffant, ils lui font faire le chemin qu'il avoit intention de suivre. Il trouve en cela beaucoup de complaisance. Il ne peut s'empêcher de leur souhaiter du bien, pour l'estime qu'ils paroissent avoir pour lui. Le Païsan voit avec plaisir qu'on fasse attention à lui. Il admire les habitans de Londres, en les voyant si pressans à lui offrir leurs services pour la valeur tout au plus de trois sours. Comparant ce qu'il éprouve, avec ce qui lui arrive à la campagne dans la boutique où il se fert, il se rappelle qu'il n'y peut avoir quoi que ce soit, à moins qu'il ne le demande premièrement. Il se souvient qu'encore qu'il y dépense trois ou quatre shellings à la fois, on lui dit à peine une parole, si ce n'est pour répondre à la question qu'il a été forcé de faire le premier. L'allegresse que cause sa venue, excite les sentimens de sa gratitude. Craignant de desobliger quelqu'une de ces personnes si complaisantes, il ne fait sur qui il doit faire tomber son choix. J'ai vu avec la dernière évidence un Homme penser à tout cela, ou à quelque chose de semblable. Fort content de se mouvoir, accablé par ces Bateliers, je l'ai vu avec un visage riant porter ainsi jusqu'au bord de la Tamise soixante à quatre-vingt livres de plus que son propre poids.

Si je n'ai pas répandu d'enjoûment sur les deux Tableaux que je viens de tracer, & qu'ils paroissent bas & peu convenables, j'en suis fâché mais je promets de ne plus tomber dans une pareille faute, & de continuer, sans perdre de tems, à traiter mon sujet

avec une simplicité naturelle. Dans ce but je ferai voir combien est grossière l'erreur de ceux qui s'imaginent que les Vertus sociables & les aimables Qualités qu'on loue dans les Hommes, sont tout aussi utiles au Public qu'aux Particuliers qui les possèdent. Je montrerai qu'il est absurde de croire que les mêmes moïens qui font fleurir les Familles, & qui procurent la prospérité & le bonheur réel des Particuliers, produisent le même effet sur toute la Société. J'avoue que je me suis fort étendu sur ce sujet, & je me flatte que ce n'est pas sans succès. Mais j'espère aussi que personne n'aura plus à l'avenir mauvaise opinion d'une proposition, dont la vérité sera établie en plusieurs manières.

Il est certain que moins un Homme a de desirs, & que plus il est content de ce qu'il possède, moins il fera incommode à lui-même, que plus il est actif à suppléer par lui-même à ses besoins, & que moins il exige d'être servi, plus un tel Homme sera aimé & moins il incommodera sa Famille ; que plus il aime la paix & la concorde, plus il aura de charité pour son Prochain plus il brillera par des vertus réelles, & plus il sera agréable à Dieu & aux Hommes. Mais jugeons sagement des choses. De quel profit peuvent être ces qualités, ou quel bien terrestre peuvent-elles procurer ? Comment veut-on qu'elles avancent l'opulence, la gloire, & la grandeur mondaine des Nations ? C'est le Courtisan sensuel & voluptueux, qui ne met point de bornes à son luxe. C'est la Femme Volage, la Coquette, & la Débauchée, qui inventent toutes les semaines de nouvelles modes. C'est l'orgueilleuse Duchesse, qui dans son équipage, dans les festins qu'elle donne, & dans toute sa conduite, voudrait trancher de la Princesse. C'est l'Homme dépensier & l'Héritier prodigue, qui dissipent leur argent sans discernement, pour se procurer tout ce qu'ils voient ; mais qui bientôt le détruisent, ou qui le donnent dès le lende-

main. C'est l'Avare, & le Parjure abominable, dont les immenses trésors qui ont coûté tant de larmes aux Veuves & aux Orphelins, sont laissés à des Héritiers prodigues. Ce sont ceux-là qui sont la proie & la vraie nourriture de la Société, ce Léviathan monstrueux. Ou, pour parler en d'autres termes, telle est la condition des Affaires Humaines, que les Pestes & les Monstres que j'ai nommés sont nécessaires pour exécuter tant d'Ouvrages admirables que les Hommes ont pu inventer, & pour faire vivre honnêtement tant de Pauvres, qui sont inséparables de toutes les grandes Sociétés. Il y a de l'extravagance à croire que les Nations grandes & opulentes puissent subsister sans cela, & être en même tems puissantes & polies. Je blâme le Papisme tout autant que Luther, Calvin, ou la Reine Elisabeth elle-même ait jamais fait. Mais je doute beaucoup que dans le fond, la Réformation ait été aussi utile à faire fleurir les Roïaumes & les Etats qui l'ont embrassée, que la ridicule & bizarre invention des Paniers & des Jupes piquées.

Si cependant les Ennemis du pouvoir des Prêtres me nioient ce que j'avance ici, du-moins je suis sûr qu'à la réserve des Grands Hommes qui ont combattu soit pour procurer cet avantage aux Laïques, soit pour les en priver ; je suis sûr, dis-je, que cette Réformation, depuis son premier commencement jusqu'à ce jour, n'a pas employé autant de mains honnêtes, industrieuses & laborieuses, qu'en a occupé depuis peu d'années l'abominable perfection où le Luxe des Femmes est monté ; Luxe dont j'ai déjà parlé. La Religion est une chose, & le Commerce en est une autre. Celui qui donne le plus d'embarras à mille de ses Voisins, & qui invente les plus pénibles Ouvrages, est, bon-gré malgré qu'il en ait, le plus grand Bienfaiteur de la Société.

Quel tracas ne faut-il pas en différentes parties du Monde, avant que de pouvoir produire la belle Ecarlate, ou le Drap Cra-moisi ! Quelle multiplicité de Métiers & d'Artisans n'exigent-ils pas, avant que d'en venir à bout ? Outre les travaux ordinaires, tels que sont ceux du Peigneur, du Fileur, du Tisserand, du Drapier, du Dégraisseur, du Teinturier, du Foulon & de l'Emballeur, il y a encore d'autres Ouvriers, qui étant plus éloignés peuvent y paroître étrangers, comme les Faiseurs de Moulins, les Potiers d'Etain, & les Chimistes. Les Artistes sont cependant tous nécessaires, ainsi qu'un grand nombre d'autres, qui doivent fournir d'outils, d'ufencilles & d'autres instrumens les Arts ci-dessus nommés.

Toutes ces choses se faisant dans le Païs, elles peuvent être exécutées sans beaucoup de fatigues, & sans s'exposer à de grands périls. Mais quelle terrible perspective, ne se présente pas à notre vue ! quand nous réfléchissons sur les peines & sur les dangers auxquels on s'expose dans les voyages de long cours, sur les vastes Mers qu'il nous faut parcourir, sur les diverses Nations auxquelles nous sommes redevables des différentes choses qui entrent dans la composition de ces Draps.

L'Espagne seule, il est vrai, peut nous fournir la laine pour les fabriquer. Mais quelle adresse & quelle peine, quelle expérience & quelle habileté ne sont pas requises pour leur donner ces superbes couleurs ! Combien ne sont pas dispersés par l'Univers les Drogues & les autres Ingrédients qui doivent se rencontrer dans une chaudière pour former la couleur ! L'Alun, il est vrai, se trouve dans notre Ile. Nous pouvons tirer le Tartre du Rhin, & le Vitriol de Hongrie. Tout ceci se trouve en Europe. Mais pour se procurer du Salpêtre en assez grande quantité, nous sommes obli-

gés d'aller jusqu'aux Indes Orientales. La Cochenille, inconnue aux Anciens, n'est pas beaucoup plus près de nous, quoique dans une partie tout-à-fait différente de la Terre. Nous l'achetons, il est vrai, des Espagnols : mais comme elle n'est pas de leur cru, ils sont obligés eux-mêmes de l'aller chercher pour nous dans le Coin le plus reculé du Nouveau-Monde, je veux dire dans les Indes Occidentales. Pendant que tant de Mariniers se brûlent & étouffent de chaud à l'Orient & à l'Occident de l'Angleterre, une autre Bande de Matelots gèle dans le Nord pour aller chercher des Cendres de Ruffie.

Quand nous sommes parfaitement au fait de toutes les peines & de tous les travaux des misères & des maux qu'on doit souffrir, avant que d'être en état de fournir de l'Ecarlate, ou un Drap Cramoisi quand nous considérons les grands risques & les périls qu'on court dans ces voyages, qui se font presque toujours aux dépens de la santé, de la prospérité, & de la vie de plusieurs personnes ; quand, dis-je, nous connoissons, & que nous examinons comme il faut toutes ces choses, il est presque impossible de concevoir un Tiran, qui les considérant du même point de vue, fût assez inhumain pour exiger d'aussi terribles services de ses innocens Esclaves, & qui fût assez effronté pour ôser dire en même tems qu'il impose ces travaux, uniquement pour avoir la satisfaction de porter un habit d'Ecarlate, ou de Drap Cramoisi. A quel point donc le Luxe d'une Nation ne doit-il pas être parvenu, lorsque non seulement les Officiers du Roi & ses Gardes, mais encore les simples Soldats, auroient des desirs si pleins d'impudence & d'arrogance ?

Mais si tournant la médaille nous regardons tous ces travaux comme autant d'actions volontaires, qui appartiennent aux diffé-

rentes Vocations que les Hommes exercent pour gagner leur vie, & que chacun remplit uniquement pour soi-même, quoiqu'il paroisse ne travailler presque que pour les autres : Si nous considérons que les Matelots mêmes qui essuient les plus grands défaites, cherchent & sollicitent de l'emploi dans un autre Vaisseau, dès-que leur voyage est fini, après même qu'ils ont fait naufrage : Si, dis-je, nous envisageons toutes ces choses sous ce dernier point de vue, nous trouverons que le travail du Pauvre, bien loin de lui être un fardeau & un joug, il le regarde au contraire comme un bien qu'il demande au Ciel dans ses prières. Aussi le plus grand soin de tout Gouvernement bien réglé, c'est de tâcher de procurer de l'occupation à la plus grande partie des Pauvres.

Les Enfans, même les plus petits, sont les singes des autres. Tous les Jeunes-Gens des deux sexes ont un désir si violent de paroître des Personnes faites, qu'ils deviennent souvent ridicules par les impatiens efforts qu'ils font pour paroître ce que chacun d'eux fait qu'il n'est point. Toutes les Grandes Sociétés ne sont pas peu redevables à cette folie, de la conservation non interrompue des différens Commerces & des Arts qui sont une fois établis. Quelles peines ne prendront pas les Jeunes-Gens ! Quelle violence ne se feront ils pas pour acquérir des qualités inutiles, & souvent même blamables ! Qualités qu'ils admirent, faute de jugement & d'expérience, dans ceux qui leur sont supérieurs en âge. Ce penchant des Hommes à l'imitation, les accoutume ainsi par degrés à l'usage des choses qu'ils trouvoient au commencement désagréables, pour ne pas dire insupportables. Il arrive ainsi qu'ils ne sauroient abandonner ces objets, lors même qu'ils sont souvent fâchés d'a voir augmenté, inconfidérément & sans aucune nécessité, ce qu'il faut pour le nécessaire de la vie.

Quelles richesses n'a-t-on pas gagné avec le Thé & le Caffé ! Quel vaste trafic ne procurent pas ces deux seuls articles ! Quelle variété de travaux n'y a-t-il pas dans le Monde, qui font vivre des milliers de Familles ! J'entens par-là ces Personnes qui subsistent uniquement par le secours de deux Coutumes très-ridicules, si même on ne doit pas les appeller odieuses. Je veux parler de la coutume de prendre du Tabac & de celle de Fumer. Il est certain qu'elles font toutes les deux plus de mal que de bien à ceux qui y sont adonnés. Je dis plus, & je veux montrer l'utilité qui revient au Public des pertes & des maux qu'effuient les Particuliers. Je ferai aussi voir quelle est la folie des souhaits que nous faisons, dans le tems que nous prétendons être les plus sages & les plus sérieux. Il est incontestable que l'Incendie de Londres fut un très-grand malheur. Cependant si on eut recueilli les voix parmi les Charpentiers, les Maçons, les Forgerons, & parmi ceux qui furent employés à rebâtir ces Maisons, /qui fabriquoient ou qui trafiquoient des Ouvrages, des Etoffes, & des Marchandises qui furent consumées par le feu, & enfin parmi tous les Ouvriers subalternes qui subsistent par le moyen de ces gens-là : Si, dis-je, on eut recueilli les voix, leur suffrage auroit si bien balancé celui des Lèzés, que le nombre des personnes qui profitèrent de cet incendie, auroit bien été égal à celui de ceux qui y perdirent, si même il ne l'eût pas surpassé. Une grande partie du Négoce consiste à recruter & à réparer ce qui est perdu & détruit par le feu, par les tempêtes, par les batailles navales, par les sièges, & par les combats. Ce que je vai dire fera encore sentir plus clairement la vérité de tout ce que j'ai avancé sur la Nature de la Société.

Ce seroit une tâche également longue & difficile, que de faire l'énumération de tous les avantages & des différens profits qui reviennent à une Nation, des Embarquemens & de la Navigation.

Mais considérons seulement les Vaisseaux en eux-mêmes, & chaque Bateau, grand & petit, dont on se sert pour aller sur l'eau, en prenant depuis le moindre Bachot, jusques à un Vaisseau de Guerre du premier rang. Faisons attention au Bois de charpente, & aux Mains qui sont employées à les construire. Examinons la Poix, le Goudron, la Réfine, la Graisse, les Mâts, les Vergues, les Voiles & les Agrès ; les Ouvrages de fer, les Cables, les Rames ; & toutes les autres choses nécessaires pour équiper les Vaisseaux ; nous trouverons par cet examen qu'une grande partie du Commerce de l'Europe consiste à fournir de tout cela seulement la Nation Angloise. Remarquez encore que je ne parle point ici des Munitions de guerre & de bouche qu'on consume sur les Vaisseaux, ni des Mariniers, Matelots, & autres Personnes qui subsistent par ce moyen avec leurs Familles.

Pourrons-nous voir d'un autre côté, sans être troublé, le grand nombre de malheurs & de maux, tant moraux que physiques, qu'attirent sur la Nation les Voïageurs sur mer & le Commerce qu'ils ont avec les Etrangers ? Supposons une Ile grande & bien peuplée d'habitans, qui ne connoissant point-du-tout ni les Vaisseaux ni la Navigation, composeroient un Peuple sage & bien gouverné. Supposons que quelque Ange, ou que leur Génie Tutélaire, mît devant eux une peinture, qui leur montrât d'un côté toutes les richesses & tous les avantages réels que la Navigation leur procureroit dans mille ans ; & de l'autre, la santé & les vies qui périroient dans cette occupation, ainsi que tous les autres malheurs qui en découleraient inévitablement. Je suis assuré que ce Peuple regardant les Vaisseaux avec horreur, seroit une fèvre de défendre de construire ou d'inventer quelque Bâtiment ou quelque Machine que ce fût pour aller sur mer, quelque figure & quelque dénomination qu'on lui donnât. Bientôt le sage Gouvernement

interdiroit toute invention pareille comme abominable, & menaceroit de grosses amendes, si ce n'étoit pas même de mort, ceux qui ôseroient enfreindre cette Ordonnance.

Sans parler des fuites également dangereuses & nécessaires qu'entraîne après soi le Commerce Etranger, telles que sont la Corruption des Mœurs, la Peste, la Vérole, & les autres Maladies qui nous sont apportées par les Vaisseaux ; jettons seulement les yeux sur ces malheureux effets que produisent les Vents, les Tempêtes, la perfidie des Mers, les glaces du Nord la vermine du Sud, l'obscurité des Nuits, les Climats malfains, ainsi que tous les cruels maux occasionnés par le manque de bonne nourriture, par la faute des Mariniers, par la maladresse de quelques-uns des Matelots, par la négligence & l'ivrognerie des autres. Considérons les pertes d'Hommes & les Trésors engloutis par les Mers, les larmes & l'indigence des Veuves & des Orphelins que la Mer a fait naître, la ruine des Marchands & leurs fuites les inquiétudes continues où les Pères, les Mères & les Femmes sont pour la vie de leurs Enfants & de leurs Maris. Je ne fais pas seulement mention des angoisses & des terreurs qu'éprouvent dans une Nation commerçante les Propriétaires des Vaisseaux, & les Assureurs à chaque bouffée de Vent. Jettons, dis-je, les yeux sur ces choses, & considérons-les avec l'attention qu'elles méritent. Alors nous ne pourrions nous empêcher d'être surpris qu'une Nation composée de gens qui réfléchissent, puisse parler de leurs Vaisseaux & de la Navigation comme d'un avantage singulier ; & comment il est possible qu'on puisse placer une grande partie de la félicité à avoir sur le vaste Océan un grand nombre de Vaisseaux dont les uns vont, tandis que les autres reviennent de chaque partie de l'Univers.

Voïons seulement ce que les Vaisseaux souffrent. Je ne veux parler ici ni de leur cargaison, ni des Ouvriers qui les ont construits. Je veux faire mention seulement des Navires considérés en eux-mêmes, de leurs agrès & de tout ce qui en dépend. Or il est certain que le dommage souffert de cette manière seulement, est très-considérable & qu'il monte nécessairement à de grosses sommes chaque année l'une portant l'autre. Les Bâtimens qui sont coulés à fond, qui se sont Brisés contre des Rocs, ou qui ont échoué sur des Bancs de sable, soit par la violence des Tempêtes, soit par le manque de Pilotes expérimentés qui connussent les Côtes ; les Mâts renversés, ou qu'on est forcé de couper, & de jeter dans la mer ; les Vergues, les Voiles & les Cordages de différentes grosseurs rompus & usés par les Orages, & les Ancres qu'on a perdues. Ajoutez-y les réparations nécessaires que l'on est obligé de faire, les voies d'eau, & les autres dommages causés par la rage des Vents furieux & par la violence des Vagues. Plusieurs Vaisseaux n'ont-ils pas été mis en feu par la négligence des Matelots, & par l'usage des Liqueurs fortes, aux-quelles personne n'est plus adonné que les Mariniers ? Quelquefois un Climat malsain, d'autrefois les mauvaises Nourritures produisent des maladies si fatales, qu'elles font périr la plus grande partie de l'Equipage ; & il y a un grand nombre de Vaisseaux qui périssent faute de monde.

Ce sont-là autant de malheurs inséparables de la Navigation, qui paroissent être de grands obstacles au Commerce Etranger. Combien un Marchand ne se croiroit-il donc pas heureux, si les Vaisseaux avoient toujours beau tems & un vent favorable ? Quelle ne seroit pas sa joie, si chaque Marinier & chaque Matelot qu'il emploie, étoit habile, expérimenté, soigneux, sobre & honnête-homme ? Que ne seroit-il pas pour avoir un tel bonheur ? Si par des prières on pouvoit l'obtenir, quel est le Propriétaire de

Vaiffeaux, quel est le Négociant en Europe, que dis-je ! quel Homme y a-t-il dans le Monde, qui n'importunât continuellement le Ciel pour qu'il lui accordât un tel bienfait, sans s'embarraffer de la perte réelle qui en arriveroit aux autres ? Une telle demande feroit certainement très-déraisonnable. Cependant où est l'Homme qui ne s'imagine d'avoir le droit de la faire ?

Je dis que cette demande est déraisonnable. Chacun en effet a un droit égal à ces faveurs. Supposons donc sans réfléchir sur l'impossibilité de la chose, que ces demandes pussent être toutes exécutées, & que tous ces souhaits pussent être accomplis, examinons quelle feroit la fuite d'un tel bonheur.

Les Vaiffeaux dureroient tout au moins aussi longtems que des Maisons de bois, puisqu'ils sont aussi solidement bâtis, & que les Cabanes sont exposées à la fureur des Vents & des Orages auxquels les Vaiffeaux ne seroient point exposés suivant notre supposition. Et par conséquent avant que l'on eût besoin de nouveaux Vaiffeaux, tous les Architectes qui existent à-présent, tous les Ouvriers qui travaillent sous eux & tous ceux qui sont employés sur les Vaiffeaux, seroient morts, ou de mort naturelle, ou de mort violente.

Premièrement si tous les Vaiffeaux avoient ainsi toujours bon vent, ils feroient fort promptement leurs voyages, soit soit en allant, soit en revenant. En second lieu, il n'y auroit jamais de Marchandises endommagées par la mer, ni on n'y en jetteroit point à cause de la tempête. Puisque suivant cette supposition la charge entière du Navire arriveroit toujours sûrement au port, les trois-quarts des Vaiffeaux Marchands qu'il y a aujourd'hui seroient inutiles. Les Bâtimens qu'il y a actuellement dans le Monde suffiroient ainsi pour une longue suite d'années. Puisque les Mâts &

les Vergues dureroient autant que les Navires mêmes, nous n'auroions pas besoin encore d'aller troubler de long-tems la Norvègue pour en tirer du Bois. Les Voiles & les Agrès à-la-vérité du petit nombre de Vaisseaux dont on feroit usage s'uferoient, mais ils dureroient quatre fois autant qu'aujourd'hui, car ils fouffrent souvent plus pendant une heure de tempête, qu'en dix jours de beau tems.

On auroit très-rarement besoin d'Ancres & de Cables, & chacun d'eux dureroit un tems très-confidérable. Ce seul article accommoderoit très-peu les Forgerons & les Cordiers. La petite quantité de consommation qu'il y auroit, influeroit d'une telle manière sur les Marchands de Bois de charpente, & sur tous ceux qui négocient en Fer, en Toiles pour les voiles, en Chanvre, en Poix, en Goudron, &c. que quatre cinquièmes de ces articles que j'ai dit, dès le commencement de cette Réflexion sur la Navigation, faire actuellement une Branche très-confidérable du Commerce, deviendroient entièrement inutiles.

J'ai touché jusques-ici les fuites funestes que cet avantage particulier auroit sur le Public, relativement aux Embarquemens. Mais elles ne feroient pas moins nuisibles à toutes les autres Branches du Commerce, ni moins préjudiciables aux Pauvres de tous les Païs, qui envoient chez les Etrangers quelque chose de leur cru, ou des Ouvrages fabriqués chez eux. Les effets & les Marchandises, qui chaque année sont englouties par la mer ; gâtées par l'eau salée, par la chaleur, par la vermine ; détruites par le feu, ou perdues pour le Marchand par d'autres accidens, comme par les orages, par les voïages de long cours, par la négligence ou par la friponnerie des Matelots. Ces Marchandises-là, dis-je, faisant une considérable partie de ce qui fort chaque année

du Païs, doivent avoir occupé une grande multitude de Pauvres, avant qu'on ait pu les débarquer. Cent Balots de Drap brûlés, ou coulés à fond dans la Méditerranée, sont tout aussi utiles aux Pauvres d'Angleterre, que s'ils étoient heureusement arrivés à Smirne, ou à Alep, & que chaque Verge en eût été vendue en détail dans les Etats du Grand Seigneur.

Le Marchand peut faire banqueroute, entraîner dans sa perte le Drapier, le Teinturier, l'Emballeur, & d'autres Artisans. Tous les Ouvriers qui tiennent le milieu entre le Marchand & le Pauvre, peuvent en souffrir ; mais le Pauvre qui a travaillé les Marchandises, ne peut jamais perdre. Les Ouvriers qui travaillent à la journée, reçoivent ordinairement leur paie toutes les semaines. Et par conséquent tous ceux qui ont été employés, ou dans quelqu'un des Ouvrages de la Manufacture elle-même, ou à en transporter les matériaux, tant sur terre que sur l'eau ; tous ceux en un mot qui travaillent aux Etoffes depuis que la laine est tirée du dos de la Brebis, jusques à ce qu'elle soit dans le Vaissseau, ont été païés, du-moins en grande partie.

Si quelqu'un de mes Lecteurs tirant des conséquences à l'infini de mes principes, en concluoit que je suis dans l'idée que les Marchandises coulées à fond, ou brûlées, sont tout autant utiles aux Pauvres, que si étant bien vendues elles avoient été employées à leurs propres usages ; je regarde cela comme une chicane, qui ne mériterait pas de réponse. S'il pleuvoit toujours, & que le Soleil ne luisît jamais, n'est-il pas évident que les Fruits de la Terre seroient bien-tôt corrompus & détruits ? Cependant y auroit-il du paradoxe à affirmer que la pluie est aussi nécessaire que la lumière du Soleil, pour avoir de l'Herbe & du Bled ? Ce que j'ai dit jusques-ici montre évidemment de quelle manière les vents favo-

rables & le beau tems continuel influeroient sur les Mariniers eux-mêmes, & sur toute la race des Matelots. A peine auroit-on besoin d'un quart autant de Vaisseaux qu'aujourd'hui. Les Navires eux-mêmes n'ayant ainsi aucun orage à craindre, on n'auroit pas à beaucoup près besoin d'autant de mains pour la manœuvre. Et par conséquent il faudroit cinq sixièmes de Mariniers de moins que nous n'avons à-présent. Diminution qui pour notre Nation feroit un malheur réel, puisqu'actuellement il n'y a presque pas assez d'ouvrage pour faire vivre tous nos Pauvres.

Le nombre des Mariniers étant ainsi diminué, il feroit impossible d'équiper d'aussi formidables flottes que nous le pouvons à-présent. Cependant je ne considère point ceci comme un fort grand inconvénient. Tout ce qui en pourroit arriver ; c'est que cette réduction des Mariniers étant générale par tout le Monde, les Puissances Maritimes seroient obligées en cas de guerre, de se battre avec peu de Vaisseaux. Mais bien loin d'être un mal, ce seroit plutôt un bien.

Voudriez-vous voir cette félicité au plus haut point de perfection qu'elle puisse atteindre ? Ajoutez-y encore un bien très-désirable. Supposez que toutes les Nations soient toujours en paix. Le bien que j'infinue est de nature, que tout bon Chrétien est obligé de le souhaiter & de le demander. C'est que tous les Princes, & que tous les Etats fidèles à leurs promesses & à leurs sermens, justes les uns envers les autres aussi bien qu'envers leurs propres sujets, aient plus d'égards pour leur conscience & pour la Religion, que pour l'Etat Politique & pour la Sagesse Mondaine. C'est qu'ils préfèrent toujours le bien Spirituel des autres, à leurs propres desirs Charnels ; & la probité, la pureté, la paix & la tran-

quilité des Nations qu'ils gouvernent, à l'amour pour la gloire, à l'Esprit de vengeance, à l'avarice & à l'ambition.

Ce que je dis paroîtra peut-être à plusieurs de mes Lecteurs une Digression assez éloignée de mon sujet. Mais j'ai voulu démontrer par-là que la bonté, l'intégrité, & des dispositions à la paix dans les Directeurs & les Gouverneurs des Nations, ne sont pas des qualités plus propres à les agrandir, & à en augmenter le nombre des Habitans, que ne le feroit une fuite non interrompue d'heureux succès dont chaque Particulier feroit béni, s'il lui étoit possible. Prospérité qui, comme je l'ai montré, feroit nuisible & pernicieuse à une Société, qui feroit confister sa félicité dans la grandeur mondaine, & qui enviée par ses Voisins s'estimerait à cause de ses forces & de la haute réputation qu'elle auroit acquise.

Personne n'a besoin de se mettre en garde contre la félicité, mais ce sont les calamités qui exigent des mains pour les éloigner. Les aimables qualités de l'Homme n'en portent jamais aucun à se soulever : sa probité, son amour pour la compagnie, la bonté, son contentement, & sa frugalité, sont tout autant de consolations pour une Société indolente. Plus ces qualités sont réelles & sincères, plus la paix & la tranquillité règnent dans la Nation, & mieux elles préviennent partout le trouble, & même le soulèvement. On pourroit presque dire la même chose des dons & des bienfaits du Ciel, ainsi que de toutes les bontés & les faveurs de la Nature. Plus ces biens sont répandus, plus ils sont abondans moins nous sommes obligés de travailler. Il n'y a que nos besoins, nos vices, & nos imperfections, qui, jointes à l'intempérie de l'Air, & à la cruauté des autres Elémens, renferment les principes de tous les Arts, de l'Industrie & du Travail. Ce sont les excès du Chaud & du Froid, l'inconstance & la rigueur des Saisons, la vio-

lence & les changemens subits des Vents, la grande force des Eaux qui se débordent lorsqu'on s'y attend le moins, la rage & la fureur indomptable du Feu, l'ingratitude & la stérilité de la Terre, qui sont la Mère des Inventions. Les incommodités que ces défauts nous causent, nous ont fait trouver des expédiens pour éviter les maux que ces objets peuvent causer, pour corriger leur malignité, & pour tourner leurs diverses propriétés à notre propre avantage, par mille moyens différens. Au milieu de tous ces soins, nous sommes occupés à suppléer à la variété infinie, qui augmentent toujours, à mesure que nous avancerons en connoissances, & que nos desirs se multiplieront. La Faim, la Soif & la Nudité sont les premiers Tirans qui nous forcent à nous remuer. Ensuite notre Vanité, notre Paresse, notre Sensualité, & notre Légèreté, sont les grands Protecteurs des Arts & des Sciences, du Commerce, des Métiers, & des différentes Vocations ; pendant que les Grands Intendans, la Nécessité, l'Avarice, l'Envie, & l'Ambition tiennent chacun des Membres de la Société dans la classe qui lui appartient, & dans le travail qui lui a été assigné. Tous les Membres sont ainsi obligés de se soumettre, la plupart d'entr'eux à-la-vérité avec joie, à l'occupation basse & servile de leur vocation. Je n'en excepte pas même les Rois & les Princes.

Plus est grande la variété des Commerces, des Métiers & des Manufactures, plus ils sont pénibles. Plus aussi le nombre des branches dans lesquels ils sont divisés est grand, plus de personnes par conséquent peuvent être occupées dans la Société & y vivre sans se heurter les uns les autres. De-là naissent naturellement les richesses, la puissance, & l'état florissant d'un Peuple. C'est le manque de vertus, qui donne de l'occupation à un grand nombre de mains. Les vertus peuvent donc bien rendre une petite Nation bonne, mais jamais elles ne pourront la rendre

grande. On possède des qualités recommandables, lorsqu'on est vigoureux, laborieux, patient dans les difficultés, & diligent dans toutes les affaires. Mais comme ces vertus n'ont en vue qu'elles-mêmes, elles sont, pour ainsi dire, uniquement leur propre ouvrage, elles sont aussi leur propre récompense ; & ni art, ni industrie, ne leur a jamais eu d'obligation. Au lieu que l'excellence de la conception humaine, & l'invention, ne sont nulle part plus visibles, que dans la variété des outils & des instrumens des Ouvriers & des Artistes, ainsi que dans la multiplicité des machines, qui toutes ont été inventées, pour subvenir à la faiblesse de l'Homme, pour corriger les nombreuses imperfections, pour remédier à sa paresse, ou pour prévenir son impatience.

Il en est de la Morale, comme de la Nature. Rien n'est si parfaitement bon dans les Créatures, qui ne puisse faire tort à quelque Membre de la Société ; ni rien si absolument mauvais, qui ne puisse devenir utile à quelque partie de la Création. D'où l'on doit conclure que les choses ne sont bonnes ou mauvaises que par rapport à certaines choses, & suivant les circonstances où elles se rencontrent, & les relations qu'elles soutiennent. Tout ce qui nous fait plaisir, est bon à cet égard. C'est suivant cette règle que chaque Homme se souhaite tout le bien qu'il peut s'imaginer, sans s'embarasser beaucoup du Prochain. Si durant les chaleurs de l'Été il n'y avoit point eu de pluie depuis long-tems, malgré les prières publiques qu'on auroit faites pour l'obtenir, cela n'empêchera pas une personne qui a besoin d'aller en campagne, de souhaiter qu'il fasse beau tems seulement pour ce jour-là. Quand le Bled paroît épais au Printems, le général de la Nation le réjouit de l'objet agréable que présentent ces Campagnes verdoïantes, & des espérances qu'elles sont nâître : tandis que le riche Fermier, qui a gardé sa récolte de la dernière année, dans l'idée que le Grain ren-

chériroit, languit de chagrin à cette vue, & est intérieurement affligé de la perspective d'une moisson si abondante. Que dis-je ! nous entendrons tous les jours le Pareilleux souhaiter ouvertement de posséder le bien d'autrui seulement, pour ne pas paroître avoir dessein de faire tort aux Possesseurs actuels, il ajoute cette sage condition, pourvu que ce fût sans perte pour les Propriétaires. Mais j'ai bien peur qu'il ne fasse souvent dans son cœur ce souhait, sans y ajouter une semblable restriction.

C'est un bonheur que les prières, aussi-bien que les souhaits de la plupart des gens n'aboutissent à rien ; puisque la seule chose qui rend les Hommes propres pour la Société, & qui empêche que le Monde ne tombe dans la confusion, est l'impossibilité que toutes les demandes faites au Ciel soient exaucées.

Un Jeune-Homme obéissant, qui vient de finir ses voyages, est à La Brille, où il attend avec impatience un vent d'est qui le porte en Angleterre. Son Père, attaqué d'une maladie mortelle, souhaite de l'embrasser, pour lui donner sa bénédiction avant que de mourir. Ce bon Vieillard, se fondant en affliction & en tendresse toujours de le voir pour la dernière fois.

Dans ces entrefaites un Ministre de la Grande-Bretagne, qui est chargé de ménager les intérêts des Protestans en Allemagne, prend la poste pour Harwich, afin de se rendre incessamment à Ratisbonne, avant la séparation de la Diète qui va finir.

Dans le même moment une riche flotte est prête à lever l'ancre pour la Méditerranée, & une belle Escadre a dessein de faire voile du côté de la Mer Baltique.

Toutes ces choses peuvent arriver en même tems, ou il n'y a pas de difficulté à supposer qu'elles le puissent. Si ces Personnes

ne font pas des Athées, ou d'inignes Scélérats, ils auront tous quelques bonnes pensées avant que d'aller se coucher. D'où il fuit qu'en allant au lit, ils prièront tous dans un sens différent pour un bon vent & un heureux voyage. Je ne dis pas seulement que c'est leur devoir, & qu'il est possible qu'ils puissent tous être exaucés ; mais je suis sûr qu'ils ne peuvent pas tous être servis en même tems.

A-présent je me flatte d'avoir démontré que ni les qualités qui forment les liaisons d'amitié, ni les affections naturelles à l'Homme, ni les VERTUS réelles qu'il est capable d'acquérir par la Raïson, ni le renoncement à soi-même, ne font point le fondement de la Société. C'est ce que nous appelons MAL dans le Monde, soit Moral, soit Physique, qui est le grand principe pour nous rendre des Créatures Sociables. C'est cela seul qui est la solide base, la vie, & le soutien de tous les Métiers, tous les Commerces, & de toutes les Occupations des Hommes, sans exception. C'est-là que nous devons chercher la véritable origine de tous les Arts, & de toutes les Sciences ; en sorte que si le Mal cessoit, la Société seroit par-là même troublée, si même elle n'étoit pas renversée de fond en comble.

Je pourrois ajouter mille choses pour confirmer & mettre dans un plus grand jour cette vérité. Quoique je m'y emploïasse avec beaucoup de plaisir, je ne laisserai pas de finir, crainte d'ennuyer mes Lecteurs. J'avoue qu'en écrivant cet Ouvrage, je me suis moins proposé de gagner leur approbation, que de m'amuser moi-même. Cependant, si jamais j'apprens qu'en me procurant ce plaisir, j'en ai tant soit peu donné au Lecteur intelligent, cet éloge augmentera considérablement la satisfaction que j'ai déjà goûtée en composant ce Livre. Dans cette espérance que la vanité me

donne, je quite cet Ouvrage à regret, & je le conclus en répétant le paradoxe qui est la substance de ce qui est avancé dans le Titre Que les Vices des Particuliers ménagés avec dextérité par d'hâbiles Politiques, peuvent être tournés à l'avantage du Public.

Défense de l'ouvrage

DEFENSE

DE CET

OUVRAGE

CONTRE LES

ACCUSATIONS

CONTENUES DANS UNE

DENONCIATION

FAITE PAR LES GRANDS-JURE'S DE MIDDLESEX AU BANC DU ROI.

ET DANS UNE LETTRE DIFFAMATOIRE

ADRESSÉE À MILORD C.

DEFENSE

DE CET

OUVRAGE,

CONTRE LES ACCUSATIONS CONTENUES DANS UNE DÉNONCIATION FAITE PAR
LES GRANDS-JURE'S DE MIDDLESEX AU BANC DU ROI.

AFIN que le Public puiffe juger de mon bon droit, dans la Difpute qui s'est élevée entre mes Adverfaires & moi, il faut qu'il fache les chofes dont ils me chargent. C'est ce qui m'engage à lui mettre devant les yeux, & les accufations que l'on a intentées contre moi, & les réponfes que j'y ai faites.

Défense de l'ouvrage • La dénonciation par les Grands-Jurés de Middlesex

LA
DENONCIATION
QUE LES
GRANDS-JURE'S
DE
MIDDLESEX

ONT FAITE DE MOI & DE MON LIVRE, ÉTOIT CONCUE EN CES TERMES.

« Rien ne nous paroît plus utile pour SA MAJESTE', pour la fucceffion de la Famille Proteftante qui eft heureufement établie fur nous, & pour la, défenfe de la Religion Chrétienne, que d'arrêter les Blasphemes & les Profanations, qui tendent directement à

renverser les solides fondemens sur lesquels le Gouvernement de SA MAJESTE'est établi. »

« Premièrement blasphémé ouvertement, & nié la doctrine de la très-sainte & adorable Trinité, en travaillant par de spécieuses raisons à faire revivre l'Arianisme : Hérésie qui ne s'est, jamais glissée dans aucune Nation, qu'elle n'ait été poursuivie par la vengeance céleste. »

« En second lieu. Ils soutiennent qu'il y a un Destin irrévocable & nient ainsi la Providence & le Gouvernement que le Tout-puissant exerce sur cet Univers. »

« En troisième lieu. Ils ont tâché de renverser tout Ordre & toute Discipline dans l'Eglise ; & par de basses & d'injustes insinuations contre le Clergé, ils ont voulu attirer du mépris sur, toute la Religion afin qu'en inspirant aux autres le même libertinage d'opinion qu'ils professent, ils les portent à les imiter dans leur criminelle pratique. »

« En quatrième lieu. Ces Auteurs, pour établir plus efficacement & plus généralement le Libertinage, ôtent décrier les Universités, & censurer avec, la plus dangereuse malice, & calomnier toutes les Instructions que l'on donne à la Jeunesse sur les principes, de la Religion Chrétienne. »

« En cinquième lieu. Afin d'avancer avec d'autant plus de facilité ces œuvres de ténèbres, on s'est servi d'artifices étudiés, & des prétextes les, mieux concertés. Pour diffamer la Religion & la Vertu, on les a fait envifager comme préjudiciables à la Société, & comme pernicieuses à l'Etat. Ils ont travaillé à recommander le Luxe, l'Avarice, la Vanité, & tous les Vices de cette espèce, en les faisant envifager, non comme contraires au Gouvernement, mais

comme nécessaires à la Prospérité Publique. Que dis-je ! les Lieux de Débauche mêmes ont été célébrés, leur éloge a été imprimé dans le dessein formel, à ce qu'il nous semble, de corrompre la Nation. »

FIN DE LA DÉNONCIATION DES GRANDS — JURE'S.

Défense de l'ouvrage • Lettre contre La Fable des abeilles

LA

LETTRE

ADRESSE'E A

MILORD C.

DONT JE ME PLAINS, EST CONÇUE EN CES TERMES.

MILORD,

« Ces Gens-là sont assurément d'utiles Amis du Prétendant, & se proposent d'avancer les intérêts, en travaillant à renverser notre Gouvernement, qu'ils font semblant de défendre. Les sages mesures que VOTRE SEIGNEURIE a déjà prises pour supprimer totalement de si impies Ecrits, & les instructions qui ont déjà été données pour faire dénoncer & ces Ouvrages & leurs Auteurs par quelqu'un des Grands-Jurés, convaincront la Nation que l'on ne souffrira jamais parmi nous aucune entreprise contre le Christianisme »

« Ces malheureux Ecrivains avoient tâché d'exciter des troubles & des doutes funestes dans l'esprit des Anglois. Les précautions qui ont si sagement été prises par nos Supérieurs, feront un puissant boulevard pour la Religion Protestante, ruineront les projets & les espérances du Prétendant, & empêcheront tout changement dans le Ministère. »

« Continuez, MILORD, vos soins pour empêcher que le Peuple ne soit animé de cette maudite passion, qui, n'est jamais plus dangereuse que lorsqu'aïant pour objet la Religion elle devient violente, cruelle & frénétique. C'est elle qui dans les Règnes, précédens a produit tant de maux, que VOTRE SEIGNEURIE a voulu prévenir efficacement pour la sûreté de l'Autorité Royale. Vous avez suivi l'exemple de Sa Majesté, qui a bien voulu donner des instructions, qui sont très-bien connues à VOTRE SEIGNEURIE, pour conserver l'unité dans l'Eglise, & la pureté de la Foi Chrétienne. »

Aprésent je me flatte d'avoir démontré que ni les Qualités qui forment les liaisons d'Amitié, ni les Affections naturelles à l'Homme, ni les VERTUS réelles qu'il est capable d'acquérir par la Raïson, ni le Renoncement à soi-même, ne sont point le fondement de la Société. C'est ce que nous appellons MAL dans le Monde, soit Moral, soit Physique, qui est le grand principe pour nous rendre des Créatures Sociables. seul qui est la solide base, la vie & le soutien de tous les Métiers, de tous les Commerces, & de toutes les Occupations des Hommes sans exception. C'est-là que nous devons chercher la véritable origine de tous les Arts & de toutes les Sciences, enforte que si le Mal cessoit, la Société seroit par-là même troublée, si elle n'étoit pas renversée de fond en comble.

MILORD

VOTRE TRÈS-HUMBLE & TRÈS-FIDÈLE SERVITEUR

THEOPHILE PHILO-BRITANNUS.

Défense de l'ouvrage • Défense de La Fable des abeilles

C ES violentes accusations, & les côtés contre mon Ouvrage, de la part des Directeurs, des Maîtres, & autres Champions des Ecoles de Charité, jointes à l'avis de mes Amis, m'ont engagé à faire la réponse suivante. Le Lecteur impartial me pardonnera bien la répétition de certains passages, qu'il lira peut-être pour la troisième fois. Il fera sans-doute attention que pour défendre mon honneur attaqué, je me suis vu obligé de répéter les endroits de mon Ouvrage qui avoient été cités dans la Lettre. Ma Défense pourroit tomber entre les mains de Personnes qui n'ayant lu, ni la FABLE DES ABEILLES, ni la Lettre Diffamatoire écrite contre la FABLE, ne comprendroient rien à tout ce que je dirois pour ma justification. Cette Réponse a d'abord paru dans le JOURNAL DE LONDRES le 10. d'Août V. S. 1723. & elle étoit conçue en ces termes.

DANS la GAZETTE du Jeudi 11. de Juillet V. S. on trouve une DE'NONCIATION que les GRANDS-JURE'S DE MIDDLESEX ont faite contre l'Auteur du Livre intitulé LA FABLE DES ABEILLES avec le COMMENTAIRE : où l'on prouve que les Vices des Particuliers tendent à l'avantage du Public &c., & dans le JOURNAL DE LONDRES du Samedi 27. de Juillet V. S. on lit

une Lettre paffionnée & injurieufe contre le même Livre, & contre fon Auteur. Les diverfes & fauffes accufations que renferment ces deux Pièces, m'obligent à défendre mon Livre. Je fai qu'en le compofant, je n'ai pas eu le moindre mauvais deffein, ainfi je fuis peu touché de ces plaintes mais comme elles ont été faites publiquement, & qu'elles ont été inférées dans les Papiers Publics, il n'étoit pas juſte que ma Défense fût moins publique.

J'adreſſe ce petit Ecrit à toutes les Perſonnes qui ont de la droiture, de la candeur, & du bon-fens : tout ce que j'exige de mes Lecteurs, c'eſt de la patience & de l'attention.

Il y a dans la Lettre dont je me plains, pluſieurs chofes qui regardant d'autres Perſonnes, font abſolument étrangères au fujet je les paſſe ſous ſilence. Le premier Paſſage qui me regarde, eſt celui qui a été tiré de la conclufion de mon Ouvrage, où il ſe trouve en ces termes.

Ces paroles, je l'avoue, font dans mon Livre, & je les ſoutiens également innocentes & vraies. Difons-le cependant librement, afin d'éviter toute ſiniſtre interprétation à l'avenir. Si j'avois eu deſſein d'écrire pour les Eſprits médiocres, je me ferois bien gardé de choiſir le fujet que j'ai traité. Ou ſi je m'y étois hazardé, j'aurois eu ſoin d'amplifier & d'éclaircir chaque période, j'aurois traité mon fujet en y employant les diſtinctions en uſage parmi nos Docteurs, jamais on ne m'auroit vu ſans la règle & l'équerre. Dans l'endroit critiqué, par exemple, je l'aurois éclairci en employant une page ou deux à définir le terme de MAL. J'aurois montré enfuite que tout DE'FAUT & tout BESOIN étoit un MAL : que tous les ſervices que les Individus de la Société ſe rendent les uns aux autres, font fondés ſur le grand nombre de BESOINS des Hommes ; & que par conféquent plus leurs BESOINS étoient

nombreux, plus auffi les Individus trouvoient leur intérêt à travailler pour les autres, à s'unir enfemble, & à compofer un feul Corps. Y a-t-il un Commerce, ou un feul Métier, qui ne foit deftiné à fuppléer à quelque befoin ? Ce BESOIN, avant qu'on y eût fuppléé, étoit affurément un MAL, fans lequel on n'auroit jamais penfé ni au Commerce, ni à l'Art qui y a rémédié. Quel Art ou quelle Science n'a pas été inventée pour corriger quelque manquement ? Si l'Homme avoit tout poffédé, on n'auroit eu befoin d'emploier, ni Art, ni Science pour lui fournir quelque chofe. Auffi ai-je dit.

Voïez les Recherches fur la Nature de la Société pag. 212.

. Divers paffages qui précèdent, parlent dans le même ftille. Mais cela a-t-il plus de rapport avec la Religion ou l'Incrédulité, qu'avec la Navigation ou la Paix du Nord ? font Les mains qui font occupées à fuppléer à nos befoins purement naturels, tels que font la faim, la foif & la nudité en très-petit nombre, en comparaifon du grand nombre qui travaillent fidèlement à fatisfaire à la dépravation de notre nature corrompue. Je veux parler des Ouvriers induftrieux, qui gagnant leur vie par un travail honnête, fourniffent à l'Homme vain ou voluptueux tous les moïens qui peuvent le faire vivre à fon aife & dans le luxe,

On trouvera ces paroles dans la remarque que j'ai faite fur le Paradoxe qu'on trouve dans la FABLE DE LA RUCHE MUR-MURANTE.

C'eft dans cet Article que l'on peut lire une grande quantité d'exemples des voies impénétrables que la Providence fuit pour confoler & pour foulager les Perfonnes laborieufes. On y prouve que l'Opprefle eft délivré des maux dont il eft affligé par les vices

des Hommes vains & voluptueux, & par les crimes des plus grands Scélérats.

Les Personnes qui ont de la candeur & du bon-sens, s'apperoivent sans peine que le Passage qu'on critique ne dit autre chose, sinon que

Si quelqu'un y voit autre chose, je l'avertis qu'il est absurde de se mêler de lire des Livres qui font au-dessus de sa sphere.

Dans la FABLE DES ABEILLES je m'étois proposé d'amuser pendant quelques heures de loisir les Personnes d'esprit qui auroient des connoissances. Je voulois qu'elles fussent cet Ouvrage lorsqu'elles n'auroient rien de meilleur à faire. C'est d'ailleurs un Livre dont la Morale est également fêvere & sublime. J'y donne une épreuve difficile de la Vertu. En indiquant un grand nombre d'actions très-criminelles qui passent dans le Monde pour très-bonnes, je distingue la Vertu d'avec ce qui n'en a que l'apparence, & je fournis une excellente pierre de touche pour faire une distinction si utile. On y décrit la nature & les symptômes des Passions Humaines, & on y expose leur force & leurs déguisemens. L'amour-propre y est suivi pas à pas jusques dans les plus ténébreuses retraites. J'ose dire qu'il n'y a aucun Sytème de Morale qui soit aussi exact que le mien, sur cet important Article.

Cet Ouvrage, il est vrai, n'est qu'une Rapsodie qui n'a ni ordre ni méthode ; mais il n'y a absolument rien qui resente le moins du monde l'aigreur ou la pédanterie. Le stile est fort inégal ; quelquefois fort haut & fort éloquent ; il tombe d'autres fois dans le bas, le rampant, & même dans le trivial. Cependant je suis satisfait de mon Livre ; puisque tel qu'il est, il a diverti des Personnes également vertueuses & spirituelles, & qu'il ne peut manquer de

produire cet effet sur toutes celles qui leur ressembleront par de si beaux côtés. Les accusations affreuses qu'on a faites contre la FABLE DES ABEILLES, m'autorisent à lui donner plus de louanges que je ne ferois dans toute autre circonstance.

Les éloges qu'on m'accuse d'avoir donné aux Lieux de débauche, ne sont dans aucun endroit de mon Livre. Une Dissertation Politique sur la méthode qu'on doit suivre pour mettre à couvert les Femmes d'honneur, des attaques des Débauchés, dont les passions sont quelquefois indomptables, aura sans-doute donné occasion à ces plaintes. Comme il s'agissoit dans cet endroit d'un Dilemme entre deux Maux qu'on ne sauroit éviter tous deux, j'en ai parlé avec les plus grandes précautions. Je débute même par ces termes, qui marquent si bien mes intentions :

J'établis mon Système sur cette matière, & parlant par occasion des Muficos d'Amsterdam, j'en donne une courte relation, qui ne sauroit être ni plus modeste ni plus innocente. Que dis-je ! il n'est point de Juge impartial qui n'avoue que la manière dont j'en parle, est très-propre à inspirer aux plus grands Débauchés, de l'averfion & du dégoût pour ces infames Lieux.

Je suis fâché que les GRANDS-JURE'S aient soupçonné que j'aie eu dessein de corrompre la Nation. Mais qu'ils considèrent en premier lieu, que je n'ai laissé échapper dans tout cet Article aucune phrase, aucune expression, aucun terme qui puisse choquer les oreilles les plus chastes, ou salir l'imagination la plus corrompue.

Tout cet Article est directement adressé aux Magistrats & aux Politiques, ou du-moins à la partie du Genre Humain la plus grave & la plus sensée. Or ce n'est pas des Personnes de ce rang &

de cette espèce, que des lectures obscènes peuvent jeter dans la débauche. On ne peut craindre ce mauvais effet qu'à l'égard des obscénités grossières, & accommodées au goût & au génie de la Multitude inconfidérée, & de la Jeunesse de l'un & de l'autre sexe qui n'a aucune expérience.

Or n'est-il pas évident que jamais cet Ouvrage ne fut destiné à être entre les mains de ces deux ordres de Gens ? Le commencement de ce qui est écrit en prose est purement Philosophique, & à peine est-il intelligible pour des Personnes qui ne sont pas accoutumées aux matières de Spéculation. Le titre qui se lit au-dessus de chaque page, est si éloigné d'être précieux & éblouissant, qu'il faut lire tout le Livre pour savoir ce qu'il signifie. Ajoutez à cela que l'ouvrage se vend cinq schellins.

Concluons que s'il contient quelque Doctrine dangereuse, je n'ai point cherché à la répandre parmi le Vulgaire. Bien loin d'avoir tâché de lui plaire & de le prévenir, je n'ai cessé de lui dire Apage vulgus.

On ne fauroit m'accuser sans injustice, d'avoir voulu faire un mauvais usage de mes lumières. Il est clair au contraire que toujours j'ai eu une si grande attention pour le Public, que toutes les fois que j'ai avancé quelques sentimens extraordinaires, je n'ai jamais manqué de prendre toutes les précautions imaginables pour empêcher qu'ils ne fussent nuisibles aux Esprits foibles qui pourroient par hazard lire mon Livre. J'ai reconnu, il est vrai, que j'étois dans l'idée,

qu'aucune Société s'enrichît & se». |mt=0|mb=0|indent=0}}

Mais ce n'a été qu'après avoir assuré, que je n'avois ni avancé, ni cru que l'on ne pût tout aussi bien être vertueux dans un

Roïaume riche & puissant, que dans la plus pauvre de toutes les Républiques : précaution qu'un Ecrivain moins scrupuleux que moi auroit sans-doute cru superflue, après surtout qu'il se seroit déjà expliqué à la tête même de l'article, où l'on trouve ces paroles.

On ne fauroit trouver dans tout mon Livre, de phrase qui contredise cette Doctrine.

. Et je défie mes Ennemis de prouver le contraire. Jamais personne ne prit plus de peine que moi pour être bien compris. Qu'on se rappelle ce que je dis Tom. I. Pag. 300.

On trouvera une précaution toute semblable dans la Préface, au sujet d'un Mal réel & sensible, qui est inséparable de la prospérité de Londres. A-t-on de mauvais desseins dès-qu'on fait des recherches sur les causes & sur les principes des choses ? Peut-on pour cela être accusé de chercher à faire du mal ? Un Médecin peut écrire sur les Poisons, sans cesser d'être un ex-celent Médecin. Je dis dans un endroit

Je ne vois pas comment un Auteur qui fait des recherches sur les occupations de la Multitude, n'oseroit pas dire tout cela, & beaucoup d'autres choses semblables, sans que pour cela on doive l'accuser d'avilir & de diminuer les bienfaits que nous tenons de la Bonté Suprême. Lors surtout que cet Ecrivain démontre en même tems que cette Terre ne pourroit entretenir des Créatures telles que nous sommes, s'il n'y tomboit de la pluie, ou que le Soleil n'y envoiât pas les fertiles les rayons. C'est un sujet étranger, je le veux ; & je ne ferai jamais d'affaire à qui que ce soit, parce qu'il m'aura dit que j'aurois très-bien pu n'en point parler. Cependant, j'ai toujours été dans l'idée que cet Ecrit pour-

roit faire plaisir à certaines Personnes, qui aiant quelque goût en tireroient quelque parti.

Je n'ai jamais pu dompter ma vanité comme j'aurois pu le souhaiter, & je suis assez orgueilleux pour commettre des crimes. Mais pour ce qui est de mon Livre, & du but dans lequel je l'ai composé, je proteste dans la sincérité de mon cœur, que rien n'est plus vrai que ce que j'ai dit à ce sujet dans la Préface.

Lorsque la FABLE DES ABEILLES parut pour la première fois, elle ne fut point critiquée. D'où vient un traitement si différent de celui qu'on lui fait aujourd'hui ? Cette dernière Edition renferme quantité de précautions, dont les premières manquoient. Je crois que l'on doit attribuer une reception si différente, à L'ESSAI SUR LA CHARITE' & sur les ECOLES DE CHARITE' que j'ai ajouté à cet Ouvrage.

J'avoue que je suis dans l'idée que les occupations les plus pénibles & les plus viles étant le lot & la portion du Pauvre, il n'est pas de la bonne politique de détourner les Enfans du travail jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans. Accoutumés si longtems à une vie tranquille, comment veut-on qu'ils prennent goût à une vie laborieuse ? On trouvera dans cette Pièce, à laquelle je renvoie tout Lecteur impartial & judicieux, plusieurs raisons de l'opinion que j'ai avancée. Cette lecture servira aussi à détromper ceux qui sur la foi de mes Ennemis, croient que j'y ai avancé de monstrueuses impiétés.

Peut on m'accuser d'avoir été le Défenseur du Libertinage & de la Corruption des Bonnes Mœurs, & l'Antagoniste des Instructions Chrétiennes qu'on travaille à donner à la Jeunesse, lorsqu'on verra que j'ai employé plus de dix pages de suite pour éta-

blir la nécessité de l'Education ? Et plus bas, parlant des Instruc-tions que les Enfans des Pauvres peuvent recevoir dans les Eglises, je dis qu'il ne devoit y avoir qui que ce soit qui s'absentat le Dimanche du Temple, ou de quelqu'un des Endroits où se cé-lèbre le Culte. Je n'excepte de cette obligation, que les Personnes qui ne peuvent marcher. On trouve même ces paroles si remarquables.

Qu'on examine si les argumens dont je me suis servi ne sont pas convainquans, je ne cherche qu'à m'éclairer. Qu'on me montre seulement par de bonnes raisons que je me suis trompé, & je suis prêt à changer d'avis. Mais qu'on m'épargne les titres inju-rieux. La Calomnie est la plus courte voie de réfuter un Ad-versaire, lors surtout qu'on est attaqué par quelque endroit sen-sible; mais ce n'est pas la voie la plus lumineuse. On amasse de grosses sommes pour fonder & entretenir ces Ecoles de Charité, aussi connoissois-je trop bien le cœur humain pour ignorer que ceux qui partagent entr'eux cet argent, ne souffriroient point pa-tiemment que je leur expliquasse mes idées avec franchise. J'ai prévu tout le fruit que je tirerois de ma liberté, comme on peut le voir dans la Pièce même. Là, après avoir rapporté les lieux com-muns mis en usage par les Protecteurs des Ecoles de Charité, j'avertis mes Lecteurs qu'il suffit qu'on dise la moindre chose contre ces Etablissemens, pour être d'une commune voix traité d'Homme peu charitable, dur & inhumain. Déjà alors je favois qu'on le traiteroit de méchant, de profane & d'impudent athée.

C'est pour cela que je n'ai pas été beaucoup surpris de me voir prodiguer les épithètes d'Auteur impie & de Libertin, dans la Lettre extraordinaire adressée à MILORD C. Je m'étois presque attendu à voir la publication de mon Système traitée de crime

choquant, énorme, étonnant & affreux, qui doit attirer sur son Auteur, & sur ceux qui ne le persécuteront pas, la vengeance céleste. Déjà j'avois conjecturé que je passerois pour un Homme qui se propose ouvertement d'extirper la Vertu, d'encourager le Vice, & de renverser les principaux Articles de la Foi Chrétienne. Je n'en attendois pas moins des Ennemis de la Vérité & de l'Honnêteté. Le fiel dont l'Auteur de la Lettre est rempli, ne m'engagera point à lui rendre injure pour injure, Il a beau faire ses efforts pour m'exposer à la fureur publique, je veux le plaindre, & être assez charitable pour croire qu'il a été trompé par les rapports. Car jamais Homme de bon-sens ne se persuadera qu'il eût pu écrire comme il a fait, s'il avoit lu seulement le quart de mon Livre.

Je suis fâché que ces mots, les Vices des Particuliers tendent à l'Avantage de Public, aient pu choquer quelque personne bien intentionnée. Il suffit de bien entendre ces paroles, pour admettre la proposition qu'elles renferment. Qui pourra surtout douter qu'elles n'aient été proposées dans aucune mauvaise intention, si l'on se donne la peine de lire le dernier Paragraphe, où prenant congé du Lecteur je parle de cette manière.

Ce font-là les dernières paroles de l'Ouvrage que je défens, elles en font même une partie inséparable.

Mais pour ne plus parler de ma justification, je déclare solennellement, que si dans tout l'Ouvrage intitulé, La FABLE DES ABEILLES, qui a été dénoncé par les GRANDS-JURÉS de MIDDLESEX au BANC DU ROI, on trouve le moindre trait de Blasphème, de Profanation, ou la moindre chose qui tende à la Corruption des Mœurs, je serai charmé que ces paroles profanes soient rendues publiques. Je proteste de plus que si, éloignant toute invective & toute réflexion personnelle, on ne cherche pas à

exciter la Populace contre moi, articles sur lesquels je ne répondrai jamais, non seulement je me dédirai, mais encore je demanderai pardon de la manière la plus solennelle au Public que j'aurai scandalisé ; & si l'on trouvoit que la réparation ne fût pas assez authentique en faisant bruler mon Livre par le Bourreau, je m'engage à le jeter moi-même au feu. Mes Adverfaires n'auront qu'à indiquer le tems & le lieu.

ABEILLES.

FIN.

Dialogue I

DIALOGUE I.

HORACE, CLEOMENE, & FULVIE

CLEOMENE.

QUOI HORACE ? Toujours si pressé ?

Hor. Je vous prie de m'excuser, je suis obligé de vous quitter.

CLEO. Je ne fais si vous avez d'autres habitudes que celles que vous aviez au-trefois, ou si vous avez changé d'humeur ; mais il est certain qu'il est arrivé quelque changement chez vous, dont je ne puis concevoir la cause. Il n'y a point d'amitié, dont je fasse plus de cas que de la vôtre. Il ne fut jamais personne, dont la compagnie me plût davantage ; cependant je ne puis jamais en profiter. Je vous proteste qu'il m'est quelquefois ve-nu dans l'Ef-

prit, que vous m'évitiez à desHOR. Je suis fâché, CLEOMENE, d'avoir manqué à mon devoir. Cependant je ne laisse point passer de semaine, sans venir vous assurer de mes respects ; & si j'y manque quelquefois, j'envoie toujours m'informer de l'état de votre santé.

CLEO. Je n'ignore pas que personne n'est plus poli que vous ; mais j'ai cru que notre amitié, & notre longue connoissance, exigeoient quelque chose de plus que de simples complimens & des cérémonies. Depuis quelque tems je ne vais jamais vous faire visite, que je ne vous trouve sorti, ou engagé ailleurs. Toutes les fois même que j'ai le bonheur de vous voir ici, vous n'y demeurez qu'un instant. Pardonnez-moi, je vous prie, mon impolitesse pour cette fois, Qu'est-ce qui vous empêche à-présent de me tenir compagnie une heure ou deux ? Ma Cousine parle de sortir, ainsi je resterai ici tout seul.

HOR. Je suis trop discret pour vous dérober, en restant ici, un tems si propre à la spéculation.

CLEO. A quelle spéculation, je vous prie ?

HOR. A ces méditations sublimes sur la nouvelle manière de penser par rapport à notre Etre, en cherchant à l'avilir ; opinion dont vous avez paru jusques-ici si infatué. J'appelle ce nouveau Système, le Système de Difformité. Ses Partisans, uniquement occupés à représenter, sous la forme la plus laide & la plus méprisable, toutes les qualités dont la Nature, nous a doués, paroissent faire d'étranges efforts pour persuader aux Hommes qu'ils sont tous autant de Diables.

CLEO. S'il ne s'agit que de cela, je vous aurai bientôt convaincu.

HOR. Point de conviction pour moi, je vous en conjure. J'ai déjà pris mon parti ; & je suis pleinement persuadé qu'il y a dans le Monde du Bien, & du Mal ; & que les mots d'Honneur, de Bienveillance, d'Humanité, & même de Charité, ne sont pas de simples sons, vides de sens ; mais que ces Vertus sont très-réelles, malgré ce qu'en dit la FABLE DES ABEILLES. Je suis Résolu de croire que la dégénération des Hommes, & la corruption du Siècle, n'empêchent pas qu'il n'y ait encore aujourd'hui des personnes qui possèdent actuellement ces Vertus.

CLEO. Mais vous ne savez pas ce que j'ai à vous dire. Je suis

HOR. Cela peut être, mais je ne veux pas en écouter un mot. Tout ce que vous pourriez me dire là-dessus seroit inutile. Je vous déclare même que si vous ne me donnez la permission de parler à mon aise, je fors dans le moment. Ce maudit Livre vous a fasciné les yeux, & vous fait nier l'existence de ces mêmes Vertus qui vous ont attiré l'estime de vos Amis. Vous savez que ce n'est point ma manière ordinaire de parler. Je hais d'emploier des expressions dures. Mais quelles mesures peut-on, ou doit-on garder avec un Auteur qui traite tout le monde de haut en bas, qui fait un jeu de la Vertu & de l'Honneur, qui appelle Alexandre le Grand un Enragé, & qui n'épargne pas plus les Rois & les Princes, qu'on ne seroit les gens de la condition la plus abjecte ? Le but de la Philosophie est justement le contraire de celui du Collège des Hérauts d'Armes. Votre Auteur s'occupe uniquement à chercher, & à déterrer des origines basses & méprisables, aux actions les plus belles & les plus honorables ; tandis que les Hérauts d'Armes s'attachent continuellement à découvrir de hautes &

d'illustres généalogies pour les gens d'obscure & de basse extraction. Je suis votre très-humble Serviteur.

CLEO. Arrêtez, je suis de votre sentiment. Ce dont je voulois vous convaincre tout à l'heure, c'étoit comment j'étois revenu de la folie que vous venez d'exposer avec tant de justice. J'ai abandonné cette erreur.

HOR. Parlez-vous sérieusement ?

CLEO. Rien n'est plus certain. Il n'y a pas de plus zélé Partisan des Vertus Sociales, que je le suis. Je doute même beaucoup qu'il y ait de plus grand Admirateur de Milord Shaftsbury que moi.

HOR. Je ferois charmé de vous voir dans ces idées, j'aurois une grande satisfaction d'éprouver si vous me devancez. Vous ne sauriez concevoir, CLEOMENE, combien j'ai été affligé de voir le grand nombre d'ennemis que vous vous êtes attiré par cette extravagante manière de raisonner. Si vous parlez sérieusement, apprenez-moi d'où est venu ce changement.

CLEO. Premièrement, je me suis lassé de voir tout le monde déchaîné contre moi. En second lieu, le Sytème que je combattois, donne plus lieu à l'invention. Les Poètes, & les Orateurs surtout, trouvent dans le Sytème de la Sociabilité un plus vaste champ à faire valoir leurs talens.

HOR. J'ai de violens soupçons contre le changement d'opinion dont vous vous glorifiez. Etes-vous convaincu que l'autre Sytème soit faux ? Comment avez-vous pu découvrir votre erreur, en voyant que tout le monde étoit contre vous ?

CLEO. Je le crois faux assurément, mais ce n'est pas sur le fondement dont vous parlez. Car si le plus grand nombre n'étoit pas

contre le Syſtème de Difformité, nom que vous lui donnez avec justice, il n'y auroit pas dans le monde autant de mauvaïſe foi & d'hypocrifie, que le Syſtème même le ſuppoſe. Mais depuis que le bandeau a été levé de deſſus mes yeux, j'ai découvert qu'il n'eſt rien de plus ridicule que la Vérité & la Probabilité ; & que ces choſes ne ſont d'aucun uſage, ſurtout parmi les Perſonnes de bon goût.

HOR. Je penſois que vous étiez converti ; mais quelle nouvelle phrénésie vient encore de vous ſaiſir ?

CLEO. Point de phrénésie du tout. Je diſ, & je le ſoutiendrai devant tout le monde, que la Vérité dans le Syſtème ſublime que vous profeſſez, & où je ſuis à-présent, eſt tres ridicule. Un Maître qui, en enſeignant les Arts & les Sciences deſtinées pour les Perſonnes de goût, s'attacheroit à la Vérité, & en écouteroit les déciſions, ne ſauroit commettre de faute moins pardonnable & plus groſſière. Il doit uniquement ſ'embarrasſer de ce qui eſt agréable.

HOR. Auſſi les Vérités enſeignées crûment, & ſans ornemens

CLEO. Jettez les yeux ſur ce Tableau de la Nativité fait par un Hollandois. Que le coloris en eſt charmant ! Quelle fineſſe de pinceau ! Quelle juſteſſe dans les traits extérieurs d'une Pièce finie avec tant de delicateſſe ! Mais quelle a été la folie du Peintre, de repréſenter le ſoin, la paille, le bétail, un ratelier, & une crèche ? Il eſt étonnant qu'il n'ait pas encore mis le Bambino dans la crèche. στέκιον

FULV. Le Bambino ? Vous voulez apparemment parler de l'Enfant ? Pourquoi le Peintre ne l'auroit-il pas mis dans la

crèche ? N'y a-t-il pas été en effet ? L'Histoire ne nous dit-elle pas que l'Enfant fut couché dans la crèche ? Je ne m'entends pas beaucoup en Peinture, mais je puis bien voir si les choses sont tirées d'après le naturel, ou non. Il est certain que rien ne ressemble mieux à la tête d'un Bœuf que cela. Une Peinture me plaît davantage, lorsque l'Art trompe si bien mes yeux, que je crois réellement voir les objets que le Peintre a voulu représenter. J'ai toujours envisagé cette Pièce comme un Chef-d'œuvre, persuadée qu'on ne peut rien voir de plus semblable à la Nature.

CLEO. Semblable à la Nature ? Et moi je dis, MADAME, qu'elle en est d'autant plus mauvaise. On peut aisément voir, ma chère Coufine, que vous ne vous entendez point en Peinture. Ce n'est pas la Nature, mais l'agréable Nature, la belle Nature, qu'on doit représenter. On doit cacher, & éloigner de la vue tous les objets bas, abjects, méprisables & vils ; parce qu'ils choquent autant les Personnes de bon goût, que le sont les objets réellement laids & dégoûtans.

FULV. A ce compte il ne faudroit jamais peindre, ni la condition de la Vierge Marie, ni la naissance de notre Sauveur.

CLEO. Vous vous trompez. Le sujet en lui-même est noble. Allons seulement dans la chambre voisine, & je vous montrerai la manière différente dont un Peintre habile peut exécuter le même trait d'Histoire ——— Jetez les yeux sur cette Peinture. Voyez la superbe architecture. Voyez cette colonnade. Peut-on rien imaginer de plus magnifique ? Avec quelle dextérité n'a-t-on pas placé cet Ane dans l'éloignement ? Vous voyez qu'il n'y a qu'une très-petite partie du Bœuf qui paroisse. Faites attention, je vous prie, à l'obscurité dans laquelle ces deux Animaux sont placés. Le Tableau est exposé au grand jour ; cependant on pourroit y jeter dix

fois les yeux, sans remarquer ces Animaux. Considérez ces colonnes, elles sont de l'Ordre Corinthien. Voyez-en la grandeur. Admirez le bel effet qu'elles produisent. Quelle vaste étendue, & quel espace ne renferment-elles pas ! Tous ces nobles objets concourent à exprimer la majestueuse grandeur du sujet. Ils remplissent en même temps l'Esprit de crainte & d'admiration.

FULV. Vous n'y pensez pas, mon Coufin. Est-ce donc que le bon sens entre toujours dans le jugement que vos personnes de bon goût portent sur les Peintures ?

HOR. Madame ?

FULV. Je vous demande pardon, MONSIEUR, si je vous ai offensé par cette question. Mais pour moi, il me paroît étrange d'entendre louer un Peintre, pour avoir changé l'étable d'une Hôtellerie en un Palais magnifique. C'est mille fois pire que la Métamorphose de Philémon & de Baucis du Docteur Swift ; car encore y a-t-il quelque espèce de ressemblance dans ces changemens.

HOR. Il n'y a, MADAME, dans une Etable que de l'ordure & des vilénies, ou des objets vils & abjects, qui ne doivent point être exposés à la vue des Personnes de qualité.

FULV. La Pièce Flamande qui est dans l'autre chambre, n'a rien de choquant. Mais j'aimerois mieux voir l'Etable d'Augias, avant même qu'elle eût été nettoyée par Hercule, que toutes ces Colonnes canelées. Rien de tout ce qui choque mon entendement, ne peut plaire à mes yeux. Quand je demande qu'on me peigne une Histoire remarquable, qui au fu de tout le monde s'est passée dans une Hôtellerie publique, le Peintre ne me trompe-t-il pas étrangement, s'il représente une Chambre faite suivant toutes les règles de l'Architecture ; & qu'au lieu d'un Cabaret, il m'élève

un Palais, ou une Sale de feſtin, qui puiſſe ſervir à y recevoir un Empereur Romain ? D'ailleurs l'état pauvre & abject que notre Sauveur choiſit en venant au monde, eſt une circonſtance eſſentielle de ſon Hiſtoire. Elle renferme une excellente moralité contre la vaine pompe du Siècle : on y trouve un motif très-puiſſant pour nous porter à l'humilité. Bien loin que la Pièce Italienne pût produire cet effet, elle pourroit plutôt ſervir à inſpirer de la vanité, du faſte.

HOR. En vérité, MADAME, l'expérience eſt contre vous. Il eſt certain que, même parmi le Vulgaire, les repréſentations d'objets vils, abjects & communs, ne produiſent point l'effet dont vous parlez : elles excitent le mépris, ou tout au moins elles ne font aucune impreſſion. Au lieu que de vaſtes & de ſuperbes Bâtimens, des Cintres hardis, des Ornemens extraordinaires, & un étalage pompeux de cette. Architecture d'un grand goût, excitent la dévotion, & inſpirent aux Hommes de la vénération, & une crainte religieuſe pour les lieux où brillent ces grands Objets. Y a-t-il jamais eu d'Egliſe de Non-Conformiſtes, ou quelqu'un de leurs Greniers, qui ait pu entrer en comparaiſon à cet égard avec une belle Cathédrale ?

FULV. Je crois que c'eſt-là un moïen mécanique d'exciter la dévotion des Idiots & des Superſtitieux ; mais je ſuis perſuadée qu'une contemplation attentive des Ouvrages de Dieu———

CLEO. Je vous prie, ma Couſine, finiſſez de défendre votre mauvais goût. Le Peintre n'a que faire de la vérité de l'Hiſtoire. Il doit uniquement ſe mêler d'exprimer la dignité de ſon ſujet. Plein d'égard pour ces Juges du haut rang, il ne doit jamais perdre de de vue l'excellence de notre eſpèce. Tout ſon art & ſon bon ſens doivent tendre à élever l'Homme au plus haut degré de perfec-

tion. Les grands Maîtres ne travaillent point pour le Commun Peuple ; ils travaillent pour les personnes qui ont l'entendement raffiné. Les prétendus défauts dont vous vous plaignez, font l'effet de la politesse & de la complaisance du Peintre. Dès-qu'il a eu représenté l'Enfant & la Madona, il a cru qu'il suffisoit, pour vous mettre au fait de l'Histoire qu'il vouloit exprimer, de vous faire entrevoir le Bœuf & l'Ane. Il ne veut point qu'on fasse voir son élégant Tableau à ces Stupides & à ces Ignorans qui, pour reconnoître JESUS CHRIST naissant, auroient besoin d'une plus ample explication, Du reste, il ne vous met devant les yeux que des objets nobles, & dignes de votre attention. Vous connoissez qu'il est Architecte, & qu'il entend très-bien la Perspective. Il vous montre avec quel art il fait arrondir une colonne, & comment sur un plan on peut représenter la hauteur, la profondeur d'un terrain, & toutes les autres merveilles formées par ce mystère incompréhensible de lumières & d'ombres.

FULV. Pourquoi donc prétend-on que la Peinture est une imitation de la Nature ?

CLEO. On loue, il est vrai, un Ecolier qui copie exactement les objets comme il les voit ; mais on attend d'un grand Maître, que s'abandonnant à son génie, il ne prendra que les perfections de la Nature, & qu'il la représentera non point telle qu'elle est, mais telle que nous souhaiterions qu'elle fût. C'est ainsi que Zeuxis, pour faire le Portrait d'une Déesse, prit cinq belles Femmes, dont il choisit ce que chacune avoit de plus charmant.

FULV. Encore chaque Grace qu'il peignit, étoit-elle tirée d'après Nature.

CLEO. Cela est vrai ; mais il laissa à la Nature ce qu'elle avoit de rebut, & n'imita que ce qu'elle avoit d'excellent ; ainsi il fit un Assemblage supérieur à tout ce qui existoit dans la Nature. Démétrius a été blâmé de tirer les objets trop au naturel. On a aussi critiqué Denis, pour avoir tiré les portraits des Hommes trop semblables à nous. Pour nous approcher davantage de notre tems, on a dit que Michel Ange étoit trop naturel ; & Lyfippe autrefois a reproché aux Sulpteurs ordinaires, de faire des Statues trop ressemblantes aux Hommes qui existoient dans la Nature.

FULV. Cela est-il bien vrai ?

CLEO. Vous pouvez le voir dans la Préface de L'Art de peindre par Graham. Ce Livre est là-haut dans ma Bibliothèque.

HOR. Ces règles vous paroissent étranges, MADAME, mais elles font d'un usage infini au Public. Plus nous relevons l'excellence de notre espèce, plus ces belles images exciteront dans les Ames nobles des idées dignes, & conformes à leur dignité : Idées qui manqueront rarement de pousser les Hommes à la Vertu, & aux Actions Héroïques. Il y a dans les Objets une grandeur qui surpasse les beautés de la simple Nature ; c'est ce qu'on doit exprimer. Je ne doute pas, MADAME, que vous n'ayez beaucoup de plaisir à l'Opéra. Souvenez-vous donc de la manière noble, & de la magnificence plus que naturelle avec laquelle tout y est exécuté. Quel charmans traits, quels délicats, & en même tems quels majestueux mouvemens n'entrent pas dans ces Pièces, lorsqu'il s'agit d'exprimer les plus impétueuses passions. Le sujet doit toujours en être grand, & encore ne doit-on prendre que les côtés beaux & agréables, graves & significatifs. Si l'on s'avisoit d'y représenter les actions telles qu'elles se passent dans l'usage ordi-

naire de la vie, on détruiroit le sublime en même tems qu'on vous ôteroit tout le plaisir.

FULV. Je ne me fuis jamais attendue à trouver du naturel dans un Opéra ; mais comme les Personnes de distinction s'y rendent, & que chacun y vient bien paré, c'est une sorte d'occupation ; & je manque rarement de m'y rendre tous les soirs, parce que c'est la coutume d'y aller. D'ailleurs la Famille Royale, & le Roi même, honorant ordinairement de leur présence les Opéras, il est presque devenu aussi nécessaire de les y accompagner, que d'aller en Cour. Ce qui m'y divertit, c'est la Compagnie, l'Illumination, la Musique, les Scènes, & les autres Décorations. Mais comme je n'entends que très-peu l'Italien, ce qu'on admire le plus dans le récitatif, est perdu par rapport à moi, qui envisage la partie active plutôt comme ridicule que ————

HOR. Ridicule, MADAME ? Juste Ciel !

FULV. Je vous demande pardon, MONSIEUR, de l'expression. Jamais il ne m'est arrivé de me moquer de l'Opéra. Mais par rapport à l'amusement en lui-même, j'avoue qu'une bonne Pièce de Théâtre me divertit infiniment plus, & que je préfère tout ce qui éclaire mon entendement, à toutes les recreations qui charment uniquement les yeux & les oreilles.

HOR. est-il possible qu'une Dame d'aussi bon sens soit capable d'un tel choix ? N'avez-vous point, MADAME, de goût pour la Musique ?

FULV. Je l'ai nommée comme un de mes amusemens.

CLEO. Ma Coufine joue même fort bien du Claveffin.

FULV. J'aime à entendre une bonne Musique ; mais elle ne me jette point dans ces extases, dont j'entends parler à quelques personnes.

HOR. Il n'y a rien assurément qui soit plus capable d'élever l'esprit qu'un beau Concert. Il dégage, ce semble, l'âme d'avec le corps, & il nous ravit en admiration. Dans cette situation charmante, nous sommes plus capables de recevoir des impressions extraordinaires. Nos passions se taisent, & notre cœur est tranquille, quand les Instrumens cessent. Une belle Action, accompagnée d'une voix bien ménagée, nous force d'admirer les travaux héroïques qui entrent dans la composition d'un Opéra. La grande harmonie qu'il y a entre les sons engageans & les gestes expressifs, s'empare du cœur, & nous inspire invinciblement ces nobles sentimens que les termes les plus forts peuvent seuls produire. Il y a très-peu de Comédies qui soient supportables ; & quand même elles feroient beaucoup meilleures, la légèreté du stile ne pourroit que nous gâter le goût, & la petitesse du sujet ne pourroit qu'abaïsser les nobles sentimens des personnes de qualité. Dans les Tragédies le stile est plus sublime, & le sujet en doit être plus grand : mais toutes les violentes passions, & même les représentations qu'on en fait, troublent l'Esprit, & y causent du desordre. D'ailleurs, quand les Hommes tâchent d'exprimer les choses avec force, & de les représenter au naturel, il arrive souvent que ces images inquiètent, parce qu'elles sont trop touchantes. L'action est défectueuse, pour être trop naturelle. L'expérience nous apprend aussi, que tout ce pathétique excite souvent dans les Esprits qui ne sont pas sur leurs gardes, des flammes très-nuifibles à la Vertu. Il s'en faut bien que les Théâtres n'aient quelque chose d'attrayant. La Compagnie l'est encore moins ; puisque la plus grande partie de ceux qui les fréquentent, sont de la lie du Peuple.

Ces gens caufent aux Perfonnes qui ont la moindre délicateffe, du dégoût par plus d'un endroit. Outre les mauvaifes odeurs, & les fpectacles deshonnêtes qu'y donnent les Gens de néant qui ne prennent garde à rien, & les Filles effrontées, qui, après avoir païé, fe mettent de niveau avec les Perfonnes de la plus haute diftinction ; on y entend les fermens les plus groffiers, & les plaifanteries les plus dégoutantes, fans ofer même faire paroître qu'on en eft choqué. Tout y eft confondu, les Gens de la plus haute naiffance font mêlés avec la plus vile Canaille, ils participent pêle-mêle au même Divertiffement. On n'a aucun égard, ni à l'habillement, ni au rang, ni à la qualité. Ce font-là tout autant de chofes très-choquantes ; & il ne peut être que très-desagréable au Monde poli, de fe voir confondu avec une foule de Gens qui, pour la plupart au deffous de la médiocre condition, ignorent abfolument les égards qu'ils doivent aux autres. A l'Opéra, au contraire, tout concourt à rendre le plaifir parfait. La douceur de la voix, en premier lieu, & l'action compofée avec tant d'art & de folemnité, fervent à adoucir & à calmer toutes les paffions. Or c'eft la tranquille féréntité du cœur & de l'Efprit, qui nous rend furtout aimables, & qui nous fait le plus aprocher de la perfection Angélique. Au lieu que le tumulte qui accompagne les paffions, eft une des principales caufes de la corruption du cœur, dégrade notre Raifon, & nous rend femblables aux Sauvages mêmes. Il eft incroyable combien nous fommes portés à l'imitation, & de quelle étrange manière nous nous formons, fans nous en appercevoir, fuivant les modèles & les exemples qu'on nous met fouvent devant les yeux. On ne voit jamais à l'Opéra ni colère ni jalousie qui donnent des contorfions au vifage, ni flammes qui foient dangereufes. On n'y repréfente jamais d'amour qui ne foit pur, & aprochant du Séraphique. Il n'y paroît jamais rien, dont le fouvenir

foit capable de falir le moins du monde l'imagination. En second lieu, la Compagnie qu'on trouve à l'Opéra, est tout-à-fait différente de celle qui se rend à la Comédie. Chacun y est pleinement en fureté, & par rapport à la tranquillité, & par rapport à son honneur. On ne fauroit nommer tin autre endroit, où l'innocence, les graces, les charmes & la beauté aient moins besoin de gardiens. Nous y sommes à couvert des manières grossières & impolies. On n'y entend jamais, ni discours sales & immodestés, ni plaifanteries qui tiennent du libertinage, ni de détestable satire. Faites attention d'un côté à la richesse & à la magnificence des habillemens qui y brillent, à la qualité des personnes qui s'y trouvent, à la variété des couleurs, & au coup d'œil charmant que fait le Beau Sexe placé sur un Théâtre si spacieux, si bien illuminé, & si bien décoré. confidérez d'un autre côté la contenance grave de l'Assemblée, & l'air des Assistans, qui montre qu'ils sont tous persuadés qu'ils se doivent l'un à l'autre des égards, même du respect ; & vous serez obligée d'avouer qu'il ne peut pas y avoir sur la Terre d'amusement plus agréable. Croïez-moi, MADAME, il n'y a pas d'endroit où les deux Sexes aient une aussi belle occasion qu'à l'Opéra, d'acquérir de sublimes sentimens, & de s'élever au dessus du Vulgaire. Il n'y a point de Divertissemens ou d'Assemblées, où les Jeunes Gens de qualité puissent autant se former les manières, & contracter une habitude forte & durable de la Vertu.

FULV. Jamais je n'avois entendu autant louer l'Opéra, que vous venez de le faire. Je vous assure même, HORACE, que je ne croïois pas qu'on en pût autant dire. Tous ceux donc qui aiment ce Divertissement, vous ont beaucoup d'obligation. Il faut avouer que le Grand Goût est d'un merveilleux secours dans les Panégyriques, surtout dans les cas où il y auroit de l'impolitesse à les examiner à la rigueur, & à être trop scrupuleux sur les éloges.

CLEO. Que penſez-vous à-préſent, FULVIE, de la Nature & du Bon Sens ? Ne doivent-ils pas être entièrement chaffés de partout ?

FULV. Jusques-à-préſent vous n'avez rien dit qui doive me dégôûter du Bon Sens. Si ce que vous venez d'inſinuer touchant la Nature, qu'on ne doit point l'imiter dans la Peint Peinture, eſt votre opinion, je dois l'avouer, ces idées m'ont frappé ; mais je ne puis les aprouver.

HOR. Je n'ai garde, MADAME, de rien avancer qui ſoit contraire au Bon Sens. Mais CLEOMENE doit avoir quelque deſſein, en outrant le perſonnage qu'il prétend jouer. Tout ce qu'il a dit ſur la Peinture eſt très-vrai, ſoit qu'il badine, ou qu'il parle ſérieuſement. Cependant il parle d'une manière ſi oppoſée à l'opinion qu'on fait qu'il défend partout depuis peu, que je ne fai que penſer de lui.

FULV. Convaincue des bornes étroites de mon entendement, je vai rendre viſite à quelques perſonnes avec qui je ferai plus de niveau. HOR. Vous me permettrez, MADAME, de vous conduire à votre caroffe———— Je vous prie, CLEOMENE, dites-moi, que vous eſt-il venu en tête ?

CLEO. Rien du tout. Je vous ai déjà dit que j'étois parfaitement revenu de ma folie. Je ne fai quels ſoupçons vous formez ſur mon compte. Pour moi, je trouve que j'ai fait beaucoup de progrès dans le Syſtème de la Sociabilité. Ci-devant je croïois que l'Avarice & l'Ambition étoient les principes qui faiſoient agir les Premiers Miniſtres, de même que tous ceux qui ſe trouvent au timon des Affaires. Je m'imaginois qu'ils avoient leurs vues particulières dans toutes les peines qu'ils ſe donnoient, & dans la fer-

vitute où ils se réduisoient pour le Bien Public, & qu'ils étoient soutenus dans leurs travaux par de secrets plaisirs, qu'il ne vouloient point déclarer. Il n'y a pas encore un mois que j'étois persuadé que tous les fous, & toutes les inquiétudes des Grands Hommes se terminoient uniquement à eux-mêmes. Je croïois que tous ceux que je vois briguer de grands Emplois, se propoient premièrement de s'enrichir, d'obtenir des Titres d'Honneur, & d'élever leur Famille ; en second lieu, d'avoir occasion de déployer leur jugement & leur imagination, pour se procurer les plaisirs délicats de la vie, & pour acquérir, sans renoncer le moins du monde à eux-mêmes, la réputation d'Homme sage, humain & libéral. Enfin, je présumois qu'ils se propoient, en recherchant ces grands Postes, de se procurer la douce satisfaction qu'il y a de se voir élevé au-dessus des autres, & les plaisirs sensibles que produit l'autorité. J'avois l'entendement si borné, que je ne pouvois concevoir, comment il étoit possible qu'un Homme se résolût volontairement à être esclave, s'il n'y trouvoit son propre avantage. Mais j'ai abandonné ces jugemens téméraires. J'apperçois visiblement aujourd'hui que tous les desseins des grands Politiques tendent uniquement au Bien Public. Je vois les Vertus Sociales briller dans toutes leurs actions. C'est le bonheur de la Nation, qui est le principe de toutes les démarches des Ministres d'Etat.

HOR. Vous en dites trop ; mais cependant il est incontestable qu'il y a eu des Personnes qui ont poussé la vertu jusqu'à ce sublime degré de desintéressement. On a vu des Pères de la Patrie prendre des peines incroyables pour le bien de leur Nation, sans aucune vue d'intérêt : Que dis-je ! Il y a encore aujourd'hui d'il, lustres Personnages qui en feroient autant, si on les emploïoit. Nous avons eu des Princes, qui négligeant l'aïse & les plaisirs, & sacrifiant leur repos pour avancer la prospérité, & augmenter

l'opulence & la gloire du Roïaume, n'ont rien eu tant à cœur que le bonheur de leurs Sujets.

CLEO. Point de disputes, je vous en prie : la différence qu'il y a entre le tems passé & le tems présent entre les Personnes qui sont dans les Emplois, & celles qui n'y sont point, vous est peut-être plus connue qu'à moi mais vous savez que nous sommes convenus, depuis plusieurs années, de ne jamais entrer dans des disputes de Parti. Si je demande votre attention, c'est afin que vous vous assuriez de mon amendement, & du changement considérable qui s'est fait en moi ; conversion dont vous paroissez douter. Je n'avois auparavant qu'une très-mince opinion de la Religion de la plupart des Rois, & de celle des autres grands Potentats ; mais pour à-présent je juge de leur piété, par ce qu'ils en disent eux-mêmes à leurs Sujets.

HOR. C'est très bien fait.

CLEO. Dans le tems que je n'avois que des idées basses, & que je portois les jugemens les plus étranges & les plus absurdes sur les Guerres étrangères, j'étois assez ridicule pour me persuader que les causes de plusieurs de ces dissensions n'étoient que des bagatelles grossies par les Politiques, pour parvenir à leurs fins. Je croïois que les plus fatales mesintelligences entre les Etats & les Roïaumes, pouvoient venir de la malice cachée, de la folie, ou du caprice d'un seul Homme. J'attribuois plusieurs des malheurs & des guerres qui affoiblissoient des Roïaumes & des Nations entières, à des querelles particulières, à des piques, à des ressentimens, & à la fierté des Premiers Ministres. Ce qu'on appelle une haine personnelle entre les Princes, ne me paroïssoit être, au moins dans les commencemens, qu'une animosité, ou publique, ou secrète, que les deux grands Favoris de ces Cours avoient l'un

contre l'autre. Mais à-présent j'ai appris à attribuer ces actions à des causes plus relevées. Je puis même dire que le luxe du Voluptueux, qui m'avoit toujours offensé, m'est devenu supportable ; parce que je suis présentement convaincu que les plus Riches dépensent leur argent dans le but, si utile à la Société, d'avancer les Arts & les Sciences ; & que dans leurs entreprises les plus dispendieuses, ils se proposent principalement de donner de l'occupation aux Pauvres.

HOR. C'est-là certainement avoir fait de grands progrès.

CLEO. J'ai en horreur la satire, & je la déteste à tous égards autant que vous pouvez la détester. Les Ouvrages les plus utiles pour connoître le Monde, & pour pénétrer dans le Cœur Humain, sont, ce me semble, les Adresses, les Epitaphes, les Epîtres Dédicatoires, & surtout les Préambules des Lettres Patentes, dont je fais une ample collection.

HOR. L'entreprise est fort utile assurément.

CLEO. Mais pour faire cesser tous les doutes que vous pourriez encore avoir sur ma conversion, je vous ferai voir quelques règles faciles, que j'ai faites pour les jeunes Commencans.

HOR. A quel but ?

CLEO. Pour juger des Actions des Hommes, suivant les beaux principes de l'aimable Système de Milord Shaftsbury. Ces règles sont diamétralement opposées à celles qui sont proposées dans la FABLE DES ABEILLES.

HOR. Je ne vous comprends pas.

CLEO. Vous concevrez d'abord ce que je veux dire. Je leur ai donné le nom de règles, quoique ce soient plutôt des exemples dont on doit tirer les règles. Supposons par exemple, qu'une Femme pauvre & industrieuse ait épargné quarante Shellings, en se refusant la nourriture nécessaire, & en ne portant que de vieux haillons pendant un long espace de tems ; qu'elle donne cette somme pour placer son Fils, âgé de six ans, auprès d'un Ramonneur de cheminées. Pour juger charitablement de l'action de cette Femme, en suivant le Système des Vertus Sociales de Milord, il faut vous imaginer, qu'encore qu'elle n'ait jamais donné le sou pour faire ramonner sa cheminée, elle fait cependant par expérience que son bouillon a été souvent fali, & que plusieurs cheminées ont été mises en feu faute d'avoir été nettoïées. C'est donc pour faire du bien à la Génération, autant qu'elle en est capable, que cette Femme cède tout ce qu'elle possède, qu'elle donne son Fils & ses biens. Elle a dessein de contribuer de son côté à prévenir les différens malheurs qui ont été souvent occasionnés par de la fuie qu'on a imprudemment laissé amasser dans les cheminées. Sans aucun principe d'intérêt particulier, elle sacrifie son Fils unique à l'occupation la plus vile pour le service du Public. HOR. A ce que je vois, vous ne vous embarrassez pas beaucoup, si les sujets sont grands & sublimes. En cela vous vous écarterez de Milord Schaftsbury.

CLEO. Lorsque frappés d'étonnement nous contemplons dans une nuit étoilée la gloire du Firmament, nous ne pouvons pas nous empêcher de reconnoître que ce Total, ce beau Tout, doit être l'ouvrage d'un grand Architecte, revêtu d'un pouvoir & d'une sagesse admirable : mais il n'est pas moins évident que chacun des objets qui composent l'Univers, fait partie d'un d'un Ouvrage complet & entier.

HOR. Sans-doute vous avez deffein de badiner ?

CLEO. Bien Join de-là. Ce font-là des vérités respectables, dont je fuis auffi convaincu, que je puis l'être de ma propre exiftence. Mais je vai indiquer les conféquences que Milord Schafts-bury tire de ces principes. Par-là vous pourrez juger fi je fuis un profélyte fincère, & un exact obfervateur des inftructions de ce Seigneur. Par cette réflexion que j'ai faite fur les Objets qui brillent dans le Firmament, je voulois vous prouver que le jugement que j'ai porté fur la conduite de la pauvre Femme, ne diffère en rien de la manière généreuse de penser que Milord Schafts-bury établit & recommande dans ces Caractéristiques.

HOR. Eft-il poffible qu'on puiſſe lire un tel Livre, fans en faire un meilleur ufage ! Dites-moi, je vous prie, quelles font les conféquences dont vous parlez ?

CLEO. Comme cette infinité de Corps lumineux, quoique différens par leur grandeur, par la viteſſe de leurs mouvemens, & par les lignes qu'ils décrivent dans leur cours, concourent cependant tous à former l'Univers ; ainſi cette petite partie que nous habitons, eft pareillement compoſée d'Air, d'Eau, de Minéraux, de Végétaux, & de Créatures animées, qui, malgré leur infinie diverſité, contribuent à former cette Terraquée Sphérique.

HOR. Rien n'eſt plus vrai. Il en eſt de même de toute notre eſpèce. Elle eſt compoſée de pluſieurs Nations, qui aiant divifé entr'elles la ſurface de la Terre, diffèrent extrêmement quant à la Religion, à la Forme du Gouvernement, aux Intérêts & aux Manners la Société Civile de chaque Nation eſt de même formée d'une grande multitude de Perſonnes des deux ſexes, qui diffé-

rant infiniment les unes des autres en âge, en tempéramment, en sagesse & en biens, forment tous ensemble le Corps Politique.

CLEO. C'est-là précisément ce que je voulois dire. Je vous prie, MONSIEUR, de me dire à-présent, si le bonheur général n'est pas le grand but que les Hommes se proposent, en formant de telles Sociétés ; je veux dire, si tous les Individus, en se combinant ainsi, ne se proposent pas de rendre leur condition plus douce, que celle dont jouïroient les Créatures Humaines, si, semblables aux autres Animaux elles vouloient vivre dans une entière liberté ?

HOR. Je ne dis pas seulement que c'est-là le but qu'on se propose en formant des Sociétés ; je dis de plus qu'il n'y a personne dans ces Sociétés, qui ne contribue effectivement à ce but de quelque manière.

CLEO. D'où il s'enfuit que l'on est toujours condamnable, lorsqu'on se propose son avantage & son plaisir particulier, en faisant des choses qui nuisent réellement à la Société visible. Pour agir de cette manière, il faut même avoir l'âme basse, intéressée, & être incapable de pénétrer dans la nature des choses. Les Personnes véritablement sages ne se considèrent jamais comme de simples Individus. Ils savent faire attention au Tout, dont ils ne sont qu'une petite & très-méprisable partie. Rien de tout ce qui est opposé au Bien Public, ne fauroit leur donner aucune satisfaction. Puis donc que c'est-là une vérité incontestable, les avantages particuliers ne doivent-ils pas toujours être subordonnés à l'intérêt général ? Chacun ne doit-il pas tâcher d'augmenter ce bonheur commun ; & par conséquent ne doit-il pas faire tout ce qu'il peut pour devenir un Membre utile à tout le Corps dont il fait partie ?

HOR. Que concluez-vous de tout cela ?

CLEO. Est-ce que la pauvre Femme dont j'ai parlé, n'a pas agi conformément à ce Système de la Sociabilité ?

HOR. Y a-t-il quelque Personne de sens, qui puisse s'imaginer que des principes aussi généreux aient fait agir une pauvre Misérable, qui ne songe point à ce qu'elle fait, & qui n'a ni sentiment ni éducation ?

CLEO. Il est vrai que j'ai supposé cette Femme très-pauvre, & je ne veux pas non plus insister sur son éducation ; mais quant à ce que vous dites qu'elle agit sans réflexion, & qu'elle est destituée de sens, vous me permettrez de vous dire que c'est-là un jugement injurieux, que vous portez sans en avoir de fondement. Tout ce que vous pouvez conclure du récit que j'en ai fait, c'est qu'elle est circonspecte, vertueuse & sage, malgré la pauvreté.

HOR. Je crois que vous voudriez me persuader que vous parlez sérieusement.

CLEO. Je parle beaucoup plus sérieusement que vous ne pensez. Je vous dis encore une fois que dans l'exemple que j'ai cité, j'ai suivi pas à pas Milord Shaftsbury, & que je ne m'y suis point du tout écarté du Système de la Sociabilité. Mais si je tombe dans quelque erreur, faites-le moi sentir.

HOR. Cet Auteur est-il jamais entré dans des cas si bas & si pitoiables ?

CLEO. Les Actions nobles n'ont rien de vil, quelles que soient les Personnes qui les font. Mais si le Vulgaire doit être exclu des Vertus Sociales, quelle règle, ou quelle instruction restera-t-il aux pauvres Ouvriers, qui font la plus grande partie de la Nation ? Dans le Système de Milord, la Religion ne sauroit les diriger,

puisque les Caractéristiques ont fait un jeu de toute Révélation, & surtout de la Religion Chrétienne. D'ailleurs, si vous avez une aussi mauvaise opinion du Pauvre & de l'Ignorant, je puis, en suivant la même méthode, porter un jugement tout-à-fait semblable des Personnes de la plus haute distinction. Mais que les Ennemis du Système de la Sociabilité contemplent cet Avocat vénérable, qui malgré les grandes richesses qu'il possède, qui malgré la chaleur étouffante qu'il fait, qui malgré son grand âge ne laisse pas de se rendre au Barreau pour éclaircir une cause douteuse, & qui sans aucun égard à son dîner abrège ses jours pour travailler à établir les droits des autres. Quelle bienveillance le Médecin ne fait-il pas paroître pour son Espèce, lorsque visitant les Malades depuis le matin jusques au soir, il entretient plusieurs attelages de chevaux, afin de pouvoir être utile à un plus grand nombre de Personnes ! Quel n'est pas son amour pour le Genre Humain, puisqu'il s'en faut même peu qu'il ne se reproche encore le tems qu'il emploie aux fonctions nécessaires de la vie ! De même, que ne doit on pas dire de cet infatigable Ecclésiastique, qui quoique déjà Pasteur d'une très-grande Paroisse, a cependant assez de zèle pour solliciter encore une autre Eglise, où il croit pouvoir être utile & faire du bien, lors même qu'il y a cinquante autres Postulans, qui n'ayant point encore de Bénéfice offrent leurs services pour cette Paroisse.

HOR. Je vois votre dessein. Vous voudriez tirer de ces Panégyriques forcés des argumens ad absurdum. La raillerie est assez ingénieuse, & pourroit même faire rire dans certaines occasions ; mais aussi vous êtes obligé d'avouer que ces éloges affectés ne fauroient soutenir un sérieux examen. Quand nous considérons que le grand but & les soins perpétuels du Pauvre, consistent à subvenir à ses besoins immédiats, & à s'empêcher de mourir de

faim ; lorsque nous faisons réflexion que les Enfans sont au Pauvre un fardeau sous lequel il gémit, & que pour s'en délivrer il emploie tous les moyens qui sont compatibles avec cette affection basse & involontaire, que la Nature le force d'avoir pour ses Enfans ; quand, dis-je, nous considérons tout cela, les vertus de cette Femme industrieuse que vous donnez pour exemple, s'évanouissent. L'amour pour le Bien Public, & les généreux principes que votre sagacité a découverts dans les trois Facultés où l'on élève les Gens pour gagner leur vie, paroissent aussi être tirés de trop loin. Tout le monde fait que la réputation, les richesses, & la grandeur sont les grands objets où tendent les Avocats & les Médecins tant soit peu distingués. Tous les siècles sont témoins de la patience & de l'assiduité incroyable avec laquelle plusieurs d'entr'eux se sont voués tout entiers à leurs pratiques. Cependant, quel que soit le travail & la fatigue auxquels ils ont bien voulu se soumettre, les motifs qui les ont fait agir sont autant connus que leurs vocations mêmes.

CLEO. Est-ce que ces Personnes ne sont pas de bien aux Hommes, & ne sont-elles pas utiles au Public ?

HOR. Je ne le nie pas, elles nous rendent souvent des services inestimables ; & ceux qui sont habiles dans l'une ou l'autre de ces Facultés, ne sont pas seulement utiles, mais sont même fort nécessaires dans la Société. Mais quoiqu'il y en ait plusieurs qui consacrent toute leur vie, & tous leurs plaisirs à remplir leur vocation, je suis néanmoins persuadé qu'il n'y en a pas un qui voudût prendre le quart de la peine qu'il se donne à-présent, si sans en prendre aucune il pouvoit amasser autant de biens, acquérir autant de réputation, & se procurer les autres avantages qu'ils retirent de l'estime, ou de la gratitude de ceux qu'ils servent. Je ne

crois pas même qu'il y en eut aucun de distingué parmi eux qui ne l'avouât, si on lui en formoit la question. Si donc l'amour de l'argent & l'ambition sont les principes connus par lesquels ces Personnes agissent, il est très-ridicule de leur attribuer des vertus qu'elles ne prétendent pas s'approprier elles mêmes. Mais l'éloge que vous avez fait du Curé, est le plus plaissant de tous. J'ai entendu bien des excuses, & même de très-frivoles, pour pallier l'avarice des Prêtres ; mais je n'ai jamais rien entendu de semblable à ce que vous avez dit en leur faveur. Le Défenseur & l'Admirateur du Clergé le plus prévenu, n'a jamais découvert avant vous beaucoup de vertu dans l'empressement avec lequel les Ecclésiastiques recherchent la pluralité des Bénéfices ; surtout, lorsque déjà bien pourvus, il y en a plusieurs autres qui meurent de faim, faute d'occupation.

CLEO. Mais s'il y a quelque réalité dans le Système de la Sociabilité, il vaudroit beaucoup mieux pour le Public, que les Hommes dans toutes les Professions agissent suivant ces généreux principes. Vous ne sauriez même disconvenir que la Société n'y gagnât, si le général des Hommes dans ces trois Facultés avoient plus d'égard pour les autres, & qu'ils en eussent moins pour eux-mêmes.

HOR. Je n'en fais rien. Lors même que je viens à réfléchir sur l'esclavage où sont les Avocats & les Médecins, je doute fort qu'il leur fût possible de se donner les mêmes mouvemens, supposé qu'ils ne fussent pas continuellement éguillonnés par la tendresse qu'ils ont pour les honoraires & les récompenses.

CLEO. C'est-là effectivement, je l'avoue, un argument très-fort contre le Système de la Sociabilité. Il fait même, suivant moi,

beaucoup plus de tort à ce Syftême, que tout ce qu'a avancé l'Auteur contre lequel vous vous êtes si fort recrié.

HOR. Je n'en conviens point. De ce que quelques-uns agissent par des principes d'intérêt, je n'en conclus point que les autres soient destitués de verCLEO. Ni l'Auteur en question non plus ; & vous lui faites une grande injustice, si vous assurez qu'il ait tiré cette conséquence.

HOR. Je refuse de louer ce qui ne le mérite pas mais quelque dépravés que les Hommes soient, il est encore dans le Monde de la Vertu, aussi-bien que du Vice, quoique la Vertu soit plus rare.

CLEO. Personne n'a jamais contredit ce que vous venez de dire ; mais j'ignore quel est votre dessein. Milord Shaftsbury ne tâche-t-il pas de contribuer au Bien Général, & d'encourager les Vertus Sociales ? Ne suis-je pas obligé de suivre son exemple ? Supposé que je me trompe, en interprétant si favorablement les actions des Humains, il feroit cependant toujours très-bon de souhaiter que les Hommes eussent plus d'égard pour le Bien Public, moins d'attachement pour leurs intérêts particuliers, & plus de charité pour leurs Voisins que l'on n'en a d'ordinaire.

HOR. On peut faire ce souhait ; mais quelle probabilité y a-t-il que ce bonheur arrive jamais ?

CLEO. Si la chose est impossible, il est très-ridicule d'en discourir, & de faire voir l'excellence de la Vertu. Que sert-il d'en mettre au jour la beauté, si les Hommes ne peuvent parvenir à l'aimer ?

HOR. Si l'on ne recommandoit jamais la Vertu, le Monde deviendroit pire qu'il n'est CLEO. Donc par la même raison, plus on recommanderoit la Vertu, plus aussi le Monde deviendrait

meilleur. Mais je vois fort bien pourquoi vous uſez de faux-fuiſans & de ſubterfuges contre votre opinion. Vous ſentez que vous êtes néceſſairement obligé de convenir de la juſteſſe de mes Panégiriques comme vous les appelez, ou de trouver des défauts dans la plupart de ceux de Milord Shaftsbury ; & vous ne voudriez ni l'un ni l'autre, s'il vous étoit poſſible. De ce que les Hommes préfèrent la compagnie à la ſolitude, Milord Shaftsbury prétend prouver l'amour & l'affection naturelle que nous avons pour notre Eſpèce. Si donc on prenoit la peine d'examiner cette conſéquence avec autant de rigueur que vous avez examiné tout ce que j'ai dit en faveur des trois Facultés, je crois que les conſéquences de l'un & de l'autre ſe trouveroient à peu près également fondées. Mais je me tiens à mon texte, & je ſoutiens la réalité des Vertus Sociales. Si donc cet illuſtre Auteur a penſé ſi charitablement de ſon Eſpèce, & a élevé la dignité au plus haut degré, je ne vois pas pourquoi on m'accuſeroit de plaifanter, lorsque je ſuis les traces de ce Seigneur. Il a certainement écrit dans un bon but : ſon deſſein étoit d'inſpirer à ſes Lecteurs des notions raffinées, & de l'affection pour le Bien Public, indépendamment de la Religion. Le Monde jouït du fruit de ſes labeurs ; mais l'avantage de ſes Ecrits ne pourra jamais être univerſellement ſenti, à moins que cet amour pour le Bien Public ne ſaiſiſſe auſſi les plus vils Artifans, que vous voudriez cependant exclure de ces généreux ſentimens, & de ces nobles principes, qu'on remarque déjà ſi viſiblement dans un très-grand nombre. Je penſe maintenant à deux ſortes de Gens, qui auroient ſurtout beſoin de ces principes, & chez qui cependant on ne les trouve que très-rarement. Malheur qui auroit ſans-doute cauſé dans le lien de la Société un tel relâchement, qu'il n'y auroit eu aucun moïen d'en jamais reſſerrer les nœuds, ſi l'amour le plus ſenſible pour le Bonheur Public, & ſi la plus grande bien-

veillance n'avoient sollicité, & même obligé d'autres Personnes, qui ne font que de simples Etrangers sans presque aucune éducation, à déployer leurs bons offices pour réparer le mal que les Membres nés de l'Etat alloient faire au Roïaume. Un grand nombre d'habiles Ouvriers feroient morts de faim dans d'obscures demeures, malgré leur industrie, s'ils n'avoient su à qui vendre leurs Ouvrages, ou qu'ils n'eussent trouvé personne qui voulût en disposer pour eux. De plus, on fournit tous les jours le Riche & le Prodigue d'une variété infinie de Babioles superflues, & de Colifichets parfaitement bien travaillés ; mais tous sont inventés pour satisfaire quelquefois une curiosité inutile, quelquefois même l'extravagance & les passions des autres Bagatelles auxquelles on n'auroit jamais pensé, beaucoup moins en auroit-on eu besoin, si on n'en avoit jamais vu, ou qu'on eût toujours ignoré à qui les vendre. Quel bien ne fait donc pas au Public le Vendeur de Bijoux, qui, suivant les principes de la Sociabilité, emploie beaucoup d'argent à satisfaire les desirs de ces deux différentes classes de Personnes, je veux dire de l'Ouvrier & de l'Acheteur ? Il procure la nourriture & le vêtement au Pauvre laborieux qui le mérite. Il fait une exacte & prompte recherche des plus habiles Ouvriers, afin que personne ne puisse exposer en vente de plus beaux Ouvrages que lui. Il reçoit les plus grands Etrangers avec une extrême politesse, & un visage riant. Leur parlant souvent le premier, il a l'honnêteté de s'offrir à deviner leurs besoins. Il ne borne pas sa complaisance à attendre les Acheteurs pendant un petit nombre d'heures fixes ; mais il attend patiemment tout le jour leur commodité, dans une boutique ouverte, où il supporte avec joie les chaleurs de l'Été ou les rigueurs de l'Hiver. Quel bel exemple ce Marchand ne donne-t-il pas de l'affection naturelle que l'Homme doit avoir pour son Espèce ! En effet, si l'on agit par

ce principe, lorsqu'on fournit simplement le nécessaire de la vie ; quel témoignage d'amour & de bienveillance ne donne-t-on pas, en travaillant à procurer aux plus capricieux, tout ce qui est de leur goût, les choses même les plus inutiles ?

HOR. Tout ce que vous venez de dire, à parler franchement, est de ce genre, je veux dire qu'il est des plus inutiles. Mais n'êtes-vous pas encore las de débiter des fottifes ?

CLEO. Quel défaut trouvez-vous dans ces favorables interprétations ? Est-ce qu'elles diminuent la dignité de notre Espèce ?

HOR. J'admire votre artifice ; & j'avoue même qu'en outrant le rôle que vous jouez d'une manière si extravagante, vous avez mis le Système de la Sociabilité dans un jour plus défavorable, que je ne l'avois envisagé jusques-ici. Mais vous le savez, les meilleures choses peuvent être tournées en ridicule.

CLEO. Que je le fache, ou non, Milord Shaftsbury l'a expressément nié. Il est même dans la pensée, que le badinage & la plaifanterie sont la meilleure & la plus sûre pierre de touche pour éprouver le mérite des choses. Il croit qu'on ne peut donner du ridicule à ce qui est réellement grand & bon. C'est aussi la règle que ce Seigneur a suivie pour examiner les Saintes Ecritures, & la Religion Chrétienne ; & il les a exposées à cette épreuve, parce qu'il a cru qu'elles ne pourroient point la soutenir.

HOR. Il a tourné en ridicule la Superstition, & les pitoiables notions dont on remplit l'esprit du Vulgaire sur la Divinité : mais il n'y eut jamais d'Homme qui ait eu de l'Etre Suprême, & de l'Univers, des idées plus sublimes que Milord Shaftsbury.

CLEO. Vous êtes convaincu que mon accusation est fondée.

HOR. Je ne prétends point défendre toutes les fillabes que cet Auteur a écrites. Son ftile eft engageant, fa diction eft polie, les raifonnemens font forts, plufieurs de les penfées font parfaitement bien exprimées, & la plupart des images qu'il emploie font extrêmement délicates. Un Auteur peut me plaître, fans que pour cela je fois dans l'obligation de répondre à toutes les chicanes qu'on lui fera.

Quant à ce que vous appelez votre imitation de Milord Shaftsbury, je n'aime point le Burlesque mais le ridicule que vous y trouvez, se voit peut-être dans votre Syftême avec moins de peine, que vous ne paroiffez en avoir pris pour en trouver dans celui de Milord.

Confidérez, je vous prie, les travaux pénibles & dégoûtans auxquels on fe foumet pour fournir cette vafte quantité de Bière forte que la Populace boit fi avidement. Ne trouvez-vous pas la Vertu Sociale dans le Charretier dont fe fert le Braffeur ?

CLEO. Oui, & même dans le Cheval qui traîne le Haquet. Du moins j'y vois cette Vertu, auffi bien que dans quelques Grands Hommes, qui feroient cependant fort choqués, fi nous refufions de croire que la plupart de leurs actions intéreffées, dont la Société ne tire qu'un très-petit avantage, ne viennent pas d'un principe vertueux, & d'une attention généreuse pour le Public. Ne croïez-vous pas que dans l'Election d'un Pape le choix des Cardinaux ne foit dirigé par l'influence du Saint Efprit, & fondé principalement fur les divines infpirations ?

HOR. Non ; pas plus que je ne crois la Tranfubftantiation.

CLEO. Mais fi vous aviez été élevé dans la Religion Catholique-Romaine, vous croiriez cependant l'une & l'autre de ces

propositions.

HOR. Je n'en fai rien.

CLEO. Affurément, si vous étiez sincèrement attaché à votre Religion, vous ne révoqueriez point en doute ces dogmes. Vous feriez tout comme des milliers de Catholiques-Romains, qui n'ont pas moins de sens & de réflexion que vous ou que moi.

HOR. Je n'ai rien à dire par rapport à cela. Il y a cependant plusieurs choses incompréhensibles, qui ne laissent pas d'être très-véritables. Ce sont là proprement les objets de la Foi. C'est aussi pour cela que je garde un profond silence, & que je me sou mets avec beaucoup d'humilité dans les matières qui sont au-dessus de ma portée, & qui surpassent réellement les bornes de mon entendement. Mais je me garderai bien de jamais rien admettre, qui me paroisse visiblement contraire à ma raison, ou directement opposé au témoignage de mes sens.

CLEO. Vous croïez sans-doute une Providence, qui gouverne tout. Quelle raison pourriez-vous donc alléguer, pour démontrer que Dieu ne dirige pas les Hommes dans une affaire de cette importance ; dans une affaire qui, plus que toute autre, intéresse tout le Monde Chrétien ?

HOR. Voilà une question très-captieuse. La Providence dirige & gouverne tout sans exception, c'est-la un principe incontestable. Ma négative n'est pas moins évidente. Pour la défendre, & pour rendre raison de mon incrédulité, il me suffit de prouver que tous les instrumens, & tous les moyens mis en usage par les Cardinaux dans ces sortes d'Elections, sont visiblement humains, mondains, & que même il y en a plusieurs si criminels qu'on ne sauroit les pallier.

CLEO. Tous les moïens qu'ils emploient ne font pas assurément de ce genre. Les Cardinaux ne font ils pas tous les jours des prières, & n'implorent-ils pas solemnellement le secours divin ?

HOR. Oui : mais par le reste de la conduite de ces Prélats, on peut aisément découvrir la manière dont ils envisagent ces cérémonies, & quelle est la confiance qu'ils ont dans ces prières. La Cour de Rome est sans-contredit la première Académie des Politiques raffinés, & la meilleure Ecole pour apprendre l'art de caballer. Les ruses ordinaires, & les stratagèmes connus y passent pour rusticité. On y conduit les projets au travers des labyrinthes les plus obscurs de la subtilité humaine. Le génie doit y céder à la finesse, comme dans la Lutte la force cède à l'adresse. Une certaine habileté, que quelques Personnes ont à cacher aux autres leurs talents, leur est d'un beaucoup plus grand usage, que ne le feroit le plus grand savoir, & la plus profonde pénétration. Dans le Sacré Collège, où tout est auro venale, la Vérité & la Justice y font à très-bas prix. Le Cardinal Palavicini, & les autres Jésuites qui ont été les véritables Défenseurs de l'Autorité Papale ont avoué avec ostentation la *Politia Religiosa della Chiéfa* ; & ils ne nous ont point celé les vertus & les qualités, qui seules font estimées des *Purpurati*. Ils avouent même que comme le plus grand honneur consiste parmi eux à tromper adroitement, à quelque prix que ce soit, ainsi la plus grande honte consiste à être dupé, fut-ce même par le plus bas artifice. Dans les Conclaves surtout, tout se conduit par la ruse, on n'y fait rien sans intrigues. C'est par la conduite des Electeurs de la Sainteté, qu'on peut surtout reconnoître que le Cœur de l'Homme est un abîme profond & ténébreux. Quelquefois on y pousse la fine dissimulation, jusques à affecter de la perfidie & de la tromperie. Souvent les Sacrés Cardinaux se trompent les uns les autres, en contrefaisant les Hypo-

crites. Qui pourroit donc jamais se persuader que la Sainteté, la Religion, ou l'Envie d'avancer les intérêts du Ciel, aient la moindre part dans les complots, les machinations, les brigues, & les artifices d'une Société, dont chaque Membre, ne cherche qu'à assouvir ses passions, à avancer les intérêts de son Parti, & à détruire toutes les Factions qui lui sont opposées, sans consulter ni le Droit, ni la Justice ?

CLEO. Les sentimens que j'apperois chez vous, me confirment ce que j'ai souvent entendu dire, que les Renegats deviennent toujours les plus cruels Ennemis du Parti qu'ils ont abandonné.

HOR. Fus-je jamais Catholique-Romain ?

CLEO. Je veux parler du Systême de Sociabilité, dont vous avez été autrefois le plus vigoureux Défenseur. Cependant il n'y a personne aujourd'hui, qui puisse juger des actions plus sincèrement, & pour dire la vérité, moins charitablement que vous, surtout de celles des pauvres Cardinaux. Je n'aurois jamais soupçonné de vous trouver mon antagoniste, après avoir abandonné le Systême de Différence. Mais, si je ne me trompe, nous avons tous les deux changé de parti. Il étoit dit que nous serions toujours en opposition.

HOR. Il me semble effectivement qu'il est arrivé quelque chose d'approchant.

CLEO. Que dis-je ! Qui se feroit jamais imaginé qu'un jour j'interprèterois, aussi favorablement qu'il est possible, les actions des autres, tandis que vous feriez tout le contraire ?

HOR. Je ne fai ce que le Peuple ignorant, qui ne nous connoîtroit ni l'un ni l'autre, pourroit penser, en nous entendant raisonner ainsi. Mais il me paroît que nos discours montrent manifestement que vous avez dessein de défendre votre cause, en tâchant de faire voir l'absurdité du Sytème opposé ; & que je soutiens mes principes, en vous montrant qu'il n'y a pas d'Hommes aussi foux, que vous avez voulu les représenter. J'avois d'abord formé la résolution de ne jamais entrer en dispute avec vous sur cette matière. Vous voyez que je n'ai point tenu parole. Mais je n'aime point à passer pour incivil ; & c'est la pure complaisance, qui d'abord m'a fait entamer cette conversation. Ce pendant je ne suis pas fâché à-présent de l'avoir eue, puisque je trouve votre opinion moins dangereuse que je ne l'a vois cru d'abord. Vous êtes convenu que la Vertu étoit très-réelle, & qu'il reste encore des personnes qui agissent par ce principe, & j'étois prévenu que vous niez ces deux choses. Ne vous flattez pas pour cela de m'avoir trompé par ces fausses couleurs. Je fai fort bien le Parti auquel vous êtes encore attaché.

CLEO. Je ne me suis pas assez déguisé, pour que vous n'ayez pu entrevoir mes véritables sentimens. Aussi soyez persuadé que je n'aurois pas pris la peine de discourir sur ce sujet avec une personne que j'aurois pu tromper par un stratagème si grossier. Je sai que vous êtes un Homme de sens & de jugement. Voilà pourquoi je souhaite de tout mon cœur que vous me permettiez de m'expliquer, & de vous faire voir que la différence qu'il y a entre nos idées, est bien moins considérable que vous ne vous l'imaginez. Il n'y a qui que ce soit auprès de qui je voulusse moins passer pour un malhonnête homme, qu'auprès de vous : mais la crainte de vous offenser, m'a empêché jusques-à-présent de toucher à aucun de ces articles qui vous avoient révolté contre moi. J'atten-

dois que vous m'eussiez donné la permission de vous développer mon Systeme. Accordez quelque chose à notre amitié, & faites-moi la grace de lire la FABLE DES ABEILLES. Le format en est commode. Vous aimez les Livres. J'en ai un exemplaire assez bien relié ; permettez, je vous prie, que je vous en fasse présent.

HOR. Je ne suis point bigot, CLEOMENE, mais je suis un Homme d'honneur ; & vous savez que je suis même très-rigide sur ce point. Je ne puis souffrir qu'on tourne en ridicule ce principe respectable. Dès-que j'apperois qu'on lui veut donner la moindre atteinte, mon sang s'échauffe. L'Honneur est sans-contredit le lien le plus fort, & le plus noble, qui unisse la Société. Croïez-moi donc, on ne peut jamais s'en jouer innocemment. Il y a toujours du crime à l'attaquer. C'est une chose si folide, si respectable & si sérieuse, qu'il n'est jamais permis d'en faire un sujet de badinage ou de divertissement. Aussi m'est-il impossible de souffrir sur ce sujet aucune plaisanterie, quelque ingénieuse & spirituelle qu'elle soit. Peut-être est-ce singularité de ma part ; &, si vous voulez même, je serai dans l'erreur. Quoiqu'il en soit, tout ce que je puis dire, c'est que je n'entends nullement raillerie là-dessus. Si donc nous voulons rester Amis, ne me parlez jamais de la FABLE DES ABEILLES. Ce que j'en ai ouï dire, me suffit.

CLEO. Dites-moi, je vous en prie, mon cher HORACE, l'Honneur peut-il subsister sans la Justice ?

HOR. Qui le dit ?

CLEO. N'avez-vous pas avoué que vous m'aviez cru pire, que vous ne me trouvez maintenant ? Il est injuste de condamner les Hommes, ou leurs Ouvrages, sur des rapports, & sur de simples

soupçons, beaucoup moins sur les accusations de leurs Ennemis. Il faut premièrement s'en être assuré par soi-même.

HOR. Vous avez raison, je vous demande sincèrement pardon. Pour me faire expier l'injustice que je vous ai faite, dites tout ce qu'il vous plaira, je l'écouterai patiemment, fût-ce même quelque chose de choquant. Je vous prie seulement de parler sérieusement.

CLEO. Je n'ai rien à vous dire de désagréable, beaucoup moins encore de choquant. Tout ce que je souhaite, c'est de vous convaincre que le jugement que je porte sur les Hommes, n'est ni aussi malin, ni aussi dénué de charité que vous l'avez cru ; & qu'à le bien prendre, les idées que j'ai du mérite des choses & des Actions Humaines ne diffèrent pas fort des vôtres.

Considérez seulement ce que nous avons fait jusques-ici. J'ai tâché, dites-vous, de mettre tout ce qui se fait dans le Monde sous le plus beau jour que j'ai pu, afin de tourner en ridicule le Système de la Sociabilité. J'avoue que c'a été mon but. Réfléchissez à présent sur votre conduite. Vous avez cherché à faire voir la folie de mes Panégyriques forcés, & à replacer les choses dans le point de vue naturel, sous lequel tout Homme équitable & éclairé doit les envisager. Vous avez fort bien fait ; mais par-là vous vous êtes écarté du Système que vous avez prétendu soutenir : & si vous jugez de la même manière de toutes les Actions, vous renversez le Système de la Sociabilité, ou du-moins vous prouvez-là que ce n'est autre chose qu'un beau plan, qu'on ne pourra jamais mettre en pratique. D'abord vous soutenez que le général des Hommes est en possession de ces Vertus : cependant, dès-que nous descendons dans le particulier, vous ne trouvez plus personne qui soit doué de ces Vertus. Je vous ai pris de tous les côtés, & vous m'avez paru tout aussi peu satisfait des Personnes du plus haut rang,

que de celles du plus bas état. Il vous paroît ridicule de penser plus avantageusement des Gens de médiocre condition. N'est-ce point-là foutenir la bonté d'un deſſein, dans le même tems que vous avouez qu'il n'a jamais exiſté ou qu'on ne fauroit jamais l'exécuter ? Quelle claſſe de Gens n'avons-nous pas examiné ? Où devons-nous chercher ceux que vous croïez agir par ces principes de Vertu ?

HOR. N'y a-t-il pas dans tous les Païs des Perſonnes riches & de naiſſance, qui, généreufes & bienfaïtantes, ne ſ'apliquent qu'à ce qui eſt grand & noble ? Gens qui n'accepteroient pas d'Emploi, quand même on les leur offriroit. CLEO. Oui, mais examinez leur conduite ; confidérez leur manière de vivre ; & épluchez leurs actions avec les mêmes diſpoſitions que vous avez examiné celles des Cardinaux, des Jurisconſultes, & des Médecins. Vous verrez alors ſi leur vertu ſera d'un plus grand prix, que celle de la Femme pauvre & indultrieuſe, dont je vous ai parlé. Il y a, généralement parlant, moins de vrai dans les Panégryriques que dans les Satyres. L'exiſtence nous plaît quand tous nos ſens ſont ſatisfaits, quand nous n'avons aucune maladie ni de corps ni d'Eſprit qui nous inquiète, & que nous ne rencontrons rien de deſagréable. C'eſt dans cette agréable ſituation que nous ſommes le plus portés à prendre les apparences extérieures pour des réalités, à juger des choſes plus favorablement qu'elles ne le méritent. Souvenez-vous, HORACE, avec quelle vivacité vous faiſiez, il y a environ demi-heure, l'éloge des Opéras. Vous paroiffiez ravi en extaſe, dans le tems que vous penſiez aux charmes ſans nombre que vous y trouvez. Je n'ai rien à dire contre la délicateſſe de cet amuſement, ou contre la politeſſe de ceux qui y aſſiſtent. Mais je crains fort que vous ne vous perdiez dans cette aimable idée, quand vous aſſurez que les Opéras ſont les moïens les plus

propres pour contracter une habitude de la Vertu qui soit forte & durable. Croïez-vous qu'en supposant un nombre égal de Personnes, on trovât plus de Vertu réelle dans celles qui assistent à l'Opéra, que dans celles qui se trouvent à l'Endroit où l'on fait battre des Ours, des Chiens & des Taureaux ?

HOR. Quelle comparaison !

CLEO. Je ne badine pas.

HOR. Le bruit des Chiens, des Taureaux & des Ours, fait sans-doute une harmonie !

CLEO. Il est impossible que vous ne me compreniez pas ; & vous savez fort bien que je ne veux point comparer les plaisirs de l'un avec ceux de l'autre. Les désagrémens dont vous vous plaignez, sont les plus supportables de ceux qui se rencontrent dans ces combats. Une oreille délicate ne sauroit, sans être choquée, entendre prononcer les sermens, les imprécations, les fréquens démentis, les paroles sales, les cris forcés & dissonans de cette Populace effrenée. La barbarie qui règne sur la Scène, & les mauvaises odeurs, incommode toujours les Spectateurs. Mais dans toutes les grandes foules de Peuple ———

HOR. L'odorat souffre beaucoup.

CLEO. L'amusement en général est abominable, & tous les sens en souffrent, je vous accorde tout cela. Qui pourroit soutenir la vue de têtes couvertes de graisse, quelquefois même de sang ; les regards furieux, & l'aspect menaçant, féroce & effroyable des personnes qu'on rencontre dans ces turbulentes Assemblées ? On ne doit point s'attendre à voir rien de fort amusant parmi une

Multitude groffière, couverte de haillons & d'ordure, & dont les paffes-tems ont toujours quelque chofe de choquant.

Mais après tout il feroit tout auffi injufte de confondre le Vice avec la rudelfe des mœurs, le manque de vertus avec le défaut de manières, que de confondre la politelfe ou l'hypocrifie avec la Vertu ou la Religion. Avancer de deffein prémédité une fauffeté dans le but de nuire au Prochain, c'eft un plus grand péché que de donner un démenti à une Perfonne qui ne dit pas la vérité. Il peut arriver qu'une calomnie publiée par un Ennemi fecret, fera plus préjudiciable & plus injurieuse à une perfonne, que les fermens & les imprécations les plus horribles dont elle pourroit être accablée par l'Antagonifte le plus querelleux & le plus brutal.

Dans tout le Monde Chrétien les Perfonnes de qualité ne tombent pas moins dans l'incontinence & dans l'adultère que le Commun Peuple. Mais s'il y a certains vices auxquels le Vulgaire foit plus fujet que les Gens de condition, ceux-ci en ont par contre qui leur font particuliers. L'envie, la médifance, & l'Efprit de vengeance font des vices plus communs & plus dangereux dans les Cours que dans les Chaumières. La vanité fans bornes, & la cruelle ambition font inconnues parmi le Pauvre. Rarement il eft entaché d'avarice, & jamais il ne donne dans l'incrédulité. Il a beaucoup moins d'occasions de piller le Public, que les Perfonnes qui font en crédit. Vous connoiffez prefque toutes les perfonnes de diftinction du Roïaume. Prenez la peine, je vous prie, de réflechir fur la conduite de ceux d'entr'eux qui vous viendront les premiers dans l'Efprit. Au prochain Opéra examinez les vertus de cette brillante Affemblée.

HOR. Vous me faites rire. Il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites, & je fuis perfuadé que tout ce qui brille n'eft pas or.

Auriez-vous encore quelque chose à ajouter ?

CLEO. Puisque vous m'avez permis de parler, & que vous m'écoutez si patiemment, je saisirai cette occasion pour vous exposer certaines choses très-importantes, que vous n'avez peut-être jamais envisagées dans le point de vue, sous lequel vous ferez vous-même forcé d'avouer qu'il faut les envisager.

HOR. Je suis fâché d'être obligé de vous quitter, mais j'ai réellement des affaires indispensables que je dois finir ce soir, Il s'agit de mon procès, Je ne suis déjà resté que trop longtemps : mais si demain vous voulez prendre la peine de venir dîner chez moi, comme il n'y aura personne que vous, nous pourrons reprendre notre conversation tout à notre aise.

CLEO. De tout mon cœur. Je ne manquerai pas de m'y rendre.

Dialogue II

DIALOGUE II.

HORACE & CLEOMENE.

HORACE.

LA conversation que nous eûmes hier ensemble, a fait beaucoup d'impression sur moi. Vous avez dit plusieurs choses très-amusantes. Il y en a même quelques-unes qui ne s'effaceront pas aisément de ma mémoire. Je ne me foudroie pas d'avoir jamais ruminé autant sur aucun sujet, que j'ai fait sur notre entretien de

hièr au foir. Il m'a presque occupé tout entier depuis que nous nous fommes féparés.

CLEO. Pour faire cet examen avec fidélité, il faut & plus de peine, & plus d'exactitude qu'on ne se l'imagine ordinairement. Quand je vous demandai hièr dans quels endroits & parmi quelle forte de gens, il falloit chercher ceux qui, felon vous, agiffoient par des principes de Vertu, vous en nommâtes une classe. J'y trouvai effectivement des Perfonnes d'un caractère très-aimable, mais qui malgré cela avoient leurs défauts & leurs imperfections. Si, laiffant ces foibleffes, on choifit les meilleures qualités entre les diverfes bonnes qu'on remarque dans plusieurs d'entr'eux, je crois qu'on pourroit en faire un très-beau tableau.

HOR. Si on le finiffoit bien à tous égards, ce feroit un grand chef-d'œuvre.

CLEO. Auffi ne l'entreprendrai-je point : mais il ne me femble pas fort difficile d'en tracer un léger craïon, qui furpafferoit même la Nature, & qui feroit un modèle plus accompli qu'aucun de ceux qui exiftent réellement. J'ai deffein d'effaïer, l'idée même m'y anime par fa beauté. Quels charmes ne trouveroit-on pas dans le portrait d'un Gentilhomme accompli ? Combien n'est pas raviffante la figure que fait une Perfonne de haute naiffance, qui poffede de grandes richesses, & qui a reçu de la Nature une grande mefure de dons, lors du-moins qu'une perfonne fi privilégiée connoit le monde, & qu'elle a une belle éducation ?

HOR. Je vous protefte que je le penfe ainfi ; mais je ne fai fi vous badinez, ou fi vous parlez férieufement.

CLEO. Combien n'est pas épais le voile fous lequel ce Gentilhomme cache fes plus grandes imperfections ! Quoiqu'il faffe de

l'argent son idole, & que dans le fond du cœur il soit très-avare, il veut cependant paroître libéral, & faire briller beaucoup de générosité dans toutes ses actions extérieures.

HOR. C'est en cela que vous vous trompez, & je ne puis vous passer ce trait.

CLEO. De quoi s'agit-il ?

HOR. Je vois votre but ; c'est de me donner la Caricatura d'un Seigneur, sous prétexte de faire son portrait au naturel.

CLEO. Vous me faites tort, je n'ai pas un tel dessein.

HOR. Mais pourquoi la Nature Humaine ne pourroit-elle jamais être bonne ? Au lieu de pallier les défauts, vous y en ajoutez sans avoir la moindre apparence de raison. Quand des actions paroissent bonnes à tous égards, sur quel fondement les soupçonnez-vous mauvaises ? Par quel moyen avez vous découvert des imperfections, & des défauts cachés dans les plus profondes ténèbres ? Se peut-il que vous sachiez qu'une Personne est avare dans le fond du cœur, & qu'elle fait de l'argent son idole, tandis que vous avouez vous-même qu'elle ne laisse paroître aucun symptôme de cette infame passion, & qu'elle fait briller dans toutes les actions une éclatante générosité ? Y a-t-il rien de plus absurde ?

CLEO. Je n'ai point fait de pareil suppositions. Dans tout ce que j'ai dit, je me suis uniquement proposé de faire remarquer que le bon-sens, & les belles manières peuvent seules, & sans aucune autre qualité, cacher aux yeux du Public toutes les fragilités & toutes les infirmités naturelles, dont on peut se sentir intérieurement coupable. Je vous proteste que je n'ai point eu d'autre

vue. Cependant vos questions font fort à propos ; & puisque vous les avez proposées, je vous parlerai à cœur ouvert,

D'abord je vous dirai quel est mon but dans la description que je vai faire. Je me propose de vous faire voir qu'un Edifice très-superbe peut être élevé sur un mauvais fondement. Vous me comprendrez mieux dans l'instant.

HOR. Mais comment savez-vous que le fondement qui soutient l'Edifice est pourri, puisqu'il vous est entièrement caché ?

CLEO. Aïez patience, & je vous promets de ne rien avancer dont vous ne conveniez vous-même.

HOR. Remplissez exactement cette promesse. Je n'exige pas autre chose de vous. Dites à présent tout ce que vous voudrez.

CLEO. Le véritable objet de la Vanité, ou de la Vaine Gloire, est l'opinion des autres Hommes, Le plus vaste désir qu'un Homme vain au suprême degré puisse former, c'est que tout le monde s'accorde à l'estimer, à l'applaudir, & à l'admirer, non seulement dans le tems présent, mais encore dans tous les siècles à venir, Cette passion, quoique généralement condamnée, a eu, & a encore aujourd'hui une force incroyable pour opérer les merveilles les plus surprenantes, & les plus opposées aux inclinations & aux circonstances de ceux qui en étoient possédés.

En premier lieu, il n'y a point de danger si éminent qu'un Homme animé par la Vanité ne méprise & n'affronte. Il n'y a point de mort si terrible, que cette passion ne lui fasse rechercher avec empressement. Il la souffrira même avec joie, s'il est d'une constitution ferme, & d'un tempéramment hardi.

En second lieu, il n'y a point de bons Offices, ni de Devoirs dont Cicéron ait parlé ; il n'est aucun exemple de Bienveillance, d'Humanité ou des autres Vertus Sociales dont Milord Shaftbury ait fait mention, qu'une Personne de bon-sens & de savoir ne puisse pratiquer, dirigé par le seul & unique principe de la Vaine Gloire. Pourvu qu'il la possède dans un degré assez éminent, elle est capable de reprimer, & de faire taire toutes les autres passions qui pourroient traverser son dessein.

HOR. Vous accorderai-je tout ce que vous avancez ?

CLEO. Oui.

HOR. Quand ?

CLEO. Je vous en convaincray avant que de nous séparer.

HOR. Fort bien.

CLEO. Les Personnes qui avec un génie médiocre se trouvent dans l'abondance, qui ont reçu une éducation artificielle, & qui ne sont pas finguliers dans leurs idées, manquent rarement d'avoir de jolies manières. Plus on a de vanité & plus on fait cas de l'estime d'autrui, plus aussi on s'appliquera à se rendre agréable à ceux qu'on fréquente. On cherchera donc à cacher, & à étouffer dans son sein, tout ce que le bon-sens ne veut pas qui soit vu ou connu.

HOR. Je suis obligé de vous interrompre, & de vous empêcher de continuer. Qu'est-ce encore une fois que tout cela ? finon le vieux conte, que tout est Vanité, & que tout ce que nous voyons est hypocrisie ; proposition que vous avancez sans en alléguer de preuves. Rien n'est plus mal fondé que ce que vous venez de dire : car à ce compte le plus noble, le plus poli & le mieux élevé de tous

les Hommes, feroit le plus vain. Ceci est si opposé à l'expérience journalière, que le contraire est réellement vrai. Ceux qui sont le plus sujets à la Vanité & à l'Infolence, sont les Hommes nouveaux, les Personnes de néant, les Gens du rang le plus commun, qui sans avoir reçu d'éducation se voient élevés de la poussière : ils sont enflés de leur fortune, dès-qu'ils se trouvent au dessus de la médiocrité, & que d'un état vil & abject ils se voient avancés à des Postes d'Honneur. Mais il n'y a point de Mortels qui soient, généralement parlant, plus polis, plus humains, & plus affables, que les Gens de la plus haute naissance, qui possédant de grands biens favent ce qu'étoient leurs Ancêtres. Personne ne possède à un plus haut degré ces vertus, que ceux qui sont d'une illustre extraction, & qui accoutumés dès leur enfance à la Grandeur, aux Titres, aux Honneurs, ont reçu une éducation convenable à leur qualité. Je ne crois pas qu'il y ait eu de Nation civilisée, où l'on n'ait expressément appris à la Jeunesse des deux Sexes à se garder de la Vanité & de la Fierté. Avez-vous jamais vu de Régent, de Gouverneur, ou de Parent, qui n'ait continuellement inculqué à ceux qui étoient commis à leurs soins, l'obligation où ils étoient d'être civils & obligeans ? Que dis-je ! Le terme de bien élevé n'emporte-t-il pas nécessairement l'idée d'un Homme modeste & poli ?

CLEO. Ne nous échauffons point je vous prie, & parlons avec justesse. La Politesse nous donne mille leçons contre les signes & les symptômes extérieurs de la Vanité ; mais elle ne propose aucunes maximes contre la passion elle-même.

HOR. Comment donc ?

CLEO. Non, elle n'en donne aucune contre la passion elle-même. Jamais on n'entreprend de la vaincre, il n'en est point question dans l'éducation d'un Gentilhomme. Que dis-je ! N'in-

culque-t-on pas aux personnes de naissance, dans toutes les occasions des sentimens d'Honneur ? Ne leur inspire-t-on pas continuellement de l'estime pour eux-mêmes ?

HOR. Cette réflexion mérite & demande du tems pour être examinée. Mais où est le portrait que vous aviez promis de faire d'un Gentilhomme accompli ?

CLEO. Je suis tout prêt. D'abord je parlerai du lieu où il fait son séjour. Quoiqu'il ait en différentes Provinces plusieurs belles Terres, je ne ferai cependant mention que de celle qu'il a choisie pour sa demeure. Cette Campagne porte le nom de sa Famille, & c'est ce nom illustre qui en fait l'honneur. Les Bâtimens en sont spacieux, magnifiques, & très-commodes. Ses vastes Jardins renferment une variété infinie d'objets charmans. Divisés en plusieurs compartimens, chacun a sa destination. Partout l'Art perfectionne la Nature, & y ajoute des beautés nouvelles. Chaque partie en particulier présente un bel ordre & une heureuse invention, on n'a rien négligé pour les rendre superbes & délicieux. Réunis ils composent un tout, qui est placé à son avantage. Si l'on entre dans la Maison, tout y publie la grandeur & le bon goût du Maître. On n'a rien épargné, ni pour la beauté, ni pour la commodité ; mais il n'y a rien de prodigué, ou de mal placé. Toute la Vaisselle, tous les Meubles qui y paroissent, sont ce qu'il y a de plus beau & de mieux travaillé. Vous n'y voyez rien qui ne soit à la mode. On n'y trouve que des Peintures faites par les plus fameux Maîtres. Les Raretés qu'il a, sont réellement telles. Il n'amasse point de bagatelles. Tout ce qu'il fait voir mérite effectivement la curiosité des Admirateurs. Les différentes Collections qu'il a, sont également charmantes & extraordinaires, chaque chose dans son genre. Si elles sont considérables, c'est plutôt par leur prix, que

par leur nombre. Mais toutes ces Curiosités & ces Richesses ne font pas rassemblées dans son seul Cabinet. Le Marbre & la Sculpture qu'on voit briller de toutes parts, font elles-mêmes un trésor. On remarque dans plusieurs endroits quantité d'admirables Dorures, & d'excellentes Cizelures. L'Argent qu'on a dépensé pour la Grande Sale, & pour la Gallerie, est très considérable. Un Salon & un Escalier qui se présentent d'abord, peuvent le disputer à ces deux pièces également spacieuses & superbes. L'Architecture en est du meilleur goût, & les Ornemens en sont exquis. Partout il règne un mélange délicat, & une variété étonnante de Décorations les plus riantes. Tant d'éclat joint à la parfaite propreté qui brille partout, occupent & fixent agréablement les yeux les plus indifférens & les moins attentifs. Le Curieux trouve d'ailleurs tant d'exactitude dans chaque partie des moindres Utenfiles, que son cœur rempli d'admiration ne peut plus se contenir. Mais rien ne frappe davantage dans ce chef-d'œuvre de l'Art, que de voir que les Chambres les plus communes ont tout ce qui peut servir au but pour lequel elles sont destinées, & que le moindre passage est parfaitement fini, tandis que les endroits de parade n'ont rien de trop chargé. On n'y trouve aucune partie accablée sous le poids confus des ornemens mal placés.

HOR. Vous me donnez-là une description étudiée, mais je ne la trouve pas moindre pour cela. Je vous prie de continuer.

CLEO. J'avoue que j'y avois pensé auparavant. Finissons cette description. L'Equipage de ce Seigneur est riche & bien choisi. Dans tout ce qui lui appartient, on ne voit rien qu'on pût changer en mieux. La Raïson même ne changeroit rien dans l'art & dans la dépense qui brillent dans cette Maison. A table, il est toujours de bonne humeur.

Sans être incommode, il est d'une attention continuelle pour les Convives. A en juger par son extérieur, il paroît franc & sincère. Il semble qu'il fasse confister tout son bonheur à faire plaisir à ses Amis. Dans le tems qu'il est le plus gai, il ne manque jamais d'égards pour personne ; il n'abrège point les noms ; jamais il ne prend des familiarités indecentes, même avec le moindre de ses Convives. Toujours attentif, il écoute obligeamment ceux qui lui parlent ; & il paroît ne témoigner de mépris que pour les louanges que l'on fait de sa bonne chère. Jamais il n'interrompt que les discours qui sont à sa louange. Rarement il tombe d'accord sur les éloges qu'on fait de ce qui lui appartient, quelque justes qu'ils puissent être. Hors de chez lui, il ne cherche jamais à rabaisser & à critiquer ce qu'on fait pour lui. Jamais il ne relève aucun des défauts que l'on peut commettre en sa présence. Au contraire, il donne le tour le plus favorable aux actions qui ont occasionné du mécontentement & des plaintes. Il arrive rarement que ce Seigneur forte d'une maison, où il n'ait rien trouvé à louer mais jamais ses éloges outrés ne sont contre le bon-sens. Toujours enjoué dans la conversation, sa bonne humeur est aussi solide qu'agréable. Modeste & réservé, il ne prononce point de mots qui aient la moindre apparence d'obscénité ou d'impiété ; il ne dit jamais de raillerie piquante.

HOR. Fort bien. Le tableau est charmant.

CLEO. Ce Gentilhomme paroît être entièrement dégagé de la Bigotterie & de la Superstition. Il évite avec soin toutes les disputes de Religion ; mais il va constamment à l'Eglise, & s'absente rarement des dévotions domestiques.

HOR. Que ce Gentilhomme est pieux !

CLEO. Je m'attendois dans cet endroit à quelque contradiction de votre part.

HOR. Je conviens de tout cela, pourfuivez je vous prie.

CLEO. Comme il est lui-même savant, aussi est-il le Protecteur des Arts & des Sciences. Il se plaît à récompenser l'industrie. Le mérite est l'objet de son estime. Il ne hait que le vice & l'oppression. Quoiqu'il n'y ait point de table mieux pourvue, ni de cave mieux garnie que la sienne, il est tempérant dans le manger, & ne fait jamais d'excès dans le boire. Il a le palais très-fin ; cependant il préfère toujours les mets sains à ceux qui sont uniquement délicats & agréables au goût. Quelqu'envie qu'il ait de manger d'un mets, s'il peut vraisemblablement craindre qu'il nuira à sa santé, il ne satisfera jamais son appétit.

HOR. Voilà un caractère admirable.

CLEO. Son bon goût se remarque encore dans ses Habits. Il en change souvent, mais il préfère dans son ajustement la propreté à la richesse. Les Personnes de sa suite sont magnifiquement habillées, tandis que lui-même est vêtu fort simplement. Rarement il paroît avec des habits chamarrés d'or ou d'argent, excepté dans des occasions solennelles, & encore ce n'est que par égard pour les autres ; puisqu'il ne porte jamais d'habits magnifiques que dans ces circonstances extraordinaires. Dès le lendemain il les donne à son Valet de chambre. Quoiqu'à tous égards il ait tout ce qu'il y a de plus beau en fait d'Equipage, & qu'il puisse passer pour curieux dans l'Ajustement, il ne s'en met nullement en peine, d'autres en prennent le soin. S'il n'y a personne à qui les habits aillent mieux, il n'y a aussi personne qui paroisse y faire moins d'attention.

HOR. Rien n'est mieux pensé. Si c'est un article nécessaire d'être bien habillé, il n'est pas moins au-dessous d'une personne de qualité de se donner des soins marqués à cet égard.

CLEO. C'est aussi pour cela qu'il a un Domestique de bon goût, un Homme judicieux qui lui épargne cette peine, une bonne Lingère a soin de ses dentelles & de son linge.

Son langage est poli, mais naturel & intelligible. Il n'est ni bas, ni ampoulé. Ce Seigneur évite avec le même soin les expressions pédantesques & triviales. Toutes les actions ont de l'agrément sans affectation. Il a plutôt l'air d'un Homme flegmatique que d'un éventé. Ses manières sont nobles. Quoique toujours civil, complaisant, & moins hautain que qui que ce soit, son extérieur a cependant quelque chose de grand & de majestueux. Si son humilité n'a rien de bas, sa grandeur n'a aussi rien de desobligeant.

HOR. On ne peut dépeindre un plus beau caractère.

CLEO. Charitable envers les Pauvres, sa Maison est ouverte aux Etrangers. Tous ses Voisins sont au nombre de ses Amis. Se regardant comme le Père de ses Fermiers, il considère leur intérêt comme inséparable du sien. Personne ne se met plus au-dessus des légères offenses. Personne n'est plus prompt à pardonner toutes les fautes d'inadvertence. Ce qui est très-préjudiciable aux autres Fermiers, devient très-avantageux aux siens. Il restitue au double toutes les pertes, grandes ou petites, qu'on peut avoir souffert à son occasion, quand même ce dommage auroit été fait pour ses divertissemens. D'abord il a soin de se faire informer de ces pertes, souvent même il les répare avant qu'on s'en soit plaint.

HOR. Oh quelle rare humanité ! Imitiez cet exemple, vous Chasseurs, qui sans scrupule détruisez le labour du Païsan.

CLEO. Personne n'est mieux servi que lui, quoiqu'il ne gronde jamais les gens. Tout abonde dans son ménage. Sa Famille même est très-nombreuse, cependant l'ordre & l'abondance y règnent également. Il veut que les ordres soient ponctuellement exécutés ; mais aussi, toujours raisonnable dans ce qu'il ordonne, il ne parle jamais au moindre Laquais, sans avoir égard à sa qualité d'Homme, Il prend lui-même connoissance de la conduite de ceux de ses Domestiques qui se distinguent par leur diligence & par leur mérite. Il les loue, souvent en leur présence ; mais il abandonne à son Maître d'Hôtel le soin de censurer, ou de congédier ceux qui le méritent.

HOR. Cette conduite est digne d'un Homme de qualité.

CLEO. Tous ceux qui vivent avec lui, sont aussi bien soignés dans la maladie que dans la santé. Les gages qu'il donne sont le double de ceux que donnent les autres Maîtres. Souvent même il fait des présens à ceux qui sont plus attentifs & plus empressés à faire leur devoir. Mais il leur défend absolument de rien recevoir de ses Amis, ou des autres personnes qui viennent chez lui pour quelque sujet que ce soit. On ferme les yeux chez ce Seigneur sur plusieurs défauts, & on pardonne pour la première fois les grosses fautes. Mais pour perdre sa place, il suffiroit de recevoir quelque présent. Il y a même une récompense pour celui qui découvre une faute de certe nature.

HOR. Je n'ai rien entendu jusques-ici qui me paroisse blâmable que cet ordre.

CLEO. Je m'en étonne. Pourquoi, je vous prie ?

HOR. Premièrement, il est très-difficile d'obliger les Domestiques à s'y conformer. En second lieu, quand même on viendrait

à bout de le faire exécuter, c'est un trop petit objet, à-moins que le même ordre ne fût suivi dans toutes les Maisons ; mais la chose est absolument impossible. J'envisage donc comme singulier & bizarre, le dessein qu'il a d'introduire cette coutume. Elle pourroit être à-la-vérité du goût des Avars, & de quelques autres Personnes, qui se garderoient bien de suivre le même exemple chez eux ; mais elle ôteroit aux Personnes généreuses une belle occasion d'exercer leur libéralité & leur humeur bienfaisante. Enfin, cette maxime une fois admise ouvriroit infailliblement la porte des Grandes Maisons à toutes sortes de gens.

CLEO. On pourroit trouver des moyens pour prévenir cet inconvénient : mais il faut avouer d'un autre côté, que si cette pratique avoit lieu, elle seroit d'un très-grand avantage à nombre de Personnes d'Esprit & bien élevées, qui, obligées d'économiser, ne peuvent sans s'incommoder partager ainsi leur petit revenu avec les Domestiques des Seigneurs qu'ils fréquentent.

HOR. Ce dont vous venez de parler, est l'unique raison qu'on puisse alléguer en faveur de cet usage, j'avoue même qu'elle est de poids ; mais je vous demande pardon, si je vous ai interrompu.

CLEO. Le Seigneur dont je parle, toujours esclave de sa parole, se pique dans toutes les affaires de suivre les loix d'une équité scrupuleuse. Comme il a des biens immenses, il a aussi de bons Economes qui en prennent soin. Ses comptes sont dans un très-bon ordre, & il veut voir tout par lui-même. Attentif à ne pas faire attendre les Marchands pour le paiement, quoiqu'il ne tienne pas lui-même la caisse, il a l'œil que son Secrétaire paie avec promptitude. L'unique singularité dont on peut l'accuser, c'est qu'il ne doit jamais rien au Nouvel An.

HOR. J'approuve fort cette exactitude.

CLEO. Son affabilité est accompagnée de discrétion. Il est de facile accès. Les passions ne le troublent jamais, & ne rendent point son abord effrayant. Que dirai-je enfin ? Personne ne paroît moins enflé de la condition que lui. Malgré les grandes qualités, & le grand nombre d'avantages extérieurs dont il jouît, sa modestie égale son bonheur ; & au milieu de la pompe & de la distinction qui l'accompagnent, il ne semble jamais être occupé de sa grandeur ; il paroît même ne faire aucune attention à ce en quoi il excelle.

HOR. Voilà un caractère admirable, qui me plaît infiniment. Mais je vous avouerai naturellement que cette description m'auroit fait beaucoup plus de plaisir, si je n'avois pas su quel étoit votre dessein, & l'usage que vous vous proposiez d'en faire : usage qui est, ce me semble, barbare. Elever un Edifice si beau, si charmant, & si parfait, à dessein de le détruire de fond en comble, c'est se donner bien des mouvemens pour montrer son habileté à faire du mal. J'ai remarqué divers endroits où vous avez donné lieu à des échappatoires, & par où vous vous proposez de sapper les fondemens de l'Edifice que vous avez bâti. A en juger par son extérieur, il paroît franc & sincère, & il ne semble jamais être occupé de sa grandeur. Ce sont vos phrases. Dans tous les endroits où vous avez mis ces mots paroître, sembler, je suis persuadé que vous l'avez fait à dessein, & dans l'intention de vous en servir, comme on fait des portes de derrière pour s'évader. C'est ce que je n'aurois point remarqué, si vous ne m'aviez pas déjà dit quel but vous vous proposiez dans tout ce discours.

CLEO. J'ai pris la précaution dont vous parlez : mais ç'a été afin de prévenir une juste critique, & pour empêcher que vous ne

m'accusiez d'inexactitude, ou de porter des jugemens trop précipités, lorsque dans la fuite j'aurai démontré que ce Gentilhomme auroit fort bien pu agir par un mauvais principe. Paradoxe dont j'ai d'abord eu dessein de vous convaincre. Mais puisque j'apprends que cela vous fait de la peine, je ne continuerai point, content si ma description vous a un peu amusé. Du reste je vous permets de croire que je suis dans l'erreur.

HOR. Pourquoi cela ? Je présumois que vous aviez décrit & inventé ce caractère, à dessein de m'instruire.

CLEO. Je ne prétends pas vous instruire. J'avois dessein de vous communiquer mes doutes, & d'en appeler à votre jugement ; mais je me suis trompé, & j'apprends clairement mon erreur. Quand nous quitâmes hier au soir cette conversation, aujourd'hui même lorsque nous l'avons reprise, je vous ai cru dans d'autres dispositions que celles où je vous vois à-présent. Vous m'avez parlé d'une impression que j'avois faite sur vous. Vous avez dit que vous étiez sérieusement rentré en vous-même, & vous vous êtes servi de quelques autres expressions que j'interprétois mal-à-propos en ma faveur. Je vois bien que je me suis abusé ; & présentement vous me paroissez plus prévenu que jamais contre les sentimens que je fais profession d'avoir. Il est donc naturel que j'abandonne mon dessein. Je ne veux point me procurer de plaisir, en triomphant de vos opinions ; & je ne connois rien de plus propre à me chagriner, que l'idée seule de vous desobliger. Conduifons-nous en ceci, je vous prie, comme nous agissons en d'autres cas importants. Ne touchons jamais cette corde. Des Amis prudents doivent éviter de s'entretenir sur les sujets où ils favent qu'ils diffèrent essentiellement. Faites-moi la grace, HORACE, d'être persuadé, que s'il étoit en mon pouvoir de vous

amuser, ou de vous procurer quelque plaisir, je ne négligerois rien pour y parvenir, mais que je suis absolument incapable de vous faire la moindre peine de propos délibéré. Je vous demande mille pardons de tout ce que j'ai pu vous dire hier, & aujourd'hui ——— N'avez-vous rien où dire de Gibraltar ?

HOR. Ma foiblesse & votre politesse me font également rougir. Vous ne vous êtes point trompé au sujet des idées dont vous parlez. Il est certain que vos raisonnemens ont fait beaucoup d'impression sur moi, & que j'ai réfléchi sur la conversation que nous eûmes hier. Mais, comme vous dites très-bien, c'est une bien grande tâche pour s'en acquitter fidèlement. Je vous prie de dîner avec moi, afin que nous puissions encore parler sur ces matières. Puisque c'est moi qui vous ai offensé, c'est donc à moi à vous demander pardon de mon impolitesse. Mais vous savez quels sont les principes que j'ai suivis jusqu'ici, & qu'il est impossible de s'en défaire tout d'un coup. J'apperçois souvent de grandes difficultés dans le Système que j'ai embrassé. De tems en tems un rayon de lumière vient me découvrir la vérité. Je sens de violens combats au dedans de moi. Mais je suis si accoutumé à attribuer toutes les actions véritablement bonnes à des principes louables, que j'y reviens toujours, dès que je me laisse aller à ma manière ordinaire de penser. Supportez, je vous prie, ma foiblesse. Je suis amoureux de votre charmant Cavalier ; & j'avoue que je ne saurois me persuader qu'une Personne si universellement bonne, & si fort désintéressée, puisse dans toutes les occasions agir d'une manière si extraordinaire, par d'autres principes que ceux de la Vertu & de la Religion. Dans quel endroit du Monde y a-t-il un pareil Seigneur ? Si je suis dans l'erreur, je me verrai détromper avec plaisir. Instruisez-moi, je vous prie, & dites tout ce que vous vou-

dreZ, je vous promets de retenir ma vivacité. Je vous supplie de dire librement tout ce que vous pensez sur ce fujet.

CLEO. Vous m'aviez déjà ordonné de dire ce que je voudrois, & quand je vous ai obéi, vous m'avez paru fâché. Mais puisque vous me réitérez les mêmes ordres, j'essaierai encore une fois de les exécuter ———. Il n'importe pas beaucoup de savoir s'il y a actuellement dans le Monde, ou s'il y a jamais eu un Homme semblable à celui que je viens de décrire. Mais je tomberai aisément d'accord, qu'il se trouvera plus de gens qui pourront se représenter un tel Homme, qu'il n'y en aura qui croiront qu'un ruisseau si clair, & si beau dans son cours, puisse venir d'une source si mauvaise. & si bourbeuse, je veux dire de la soif excessive des louanges, & du désir immodéré d'être généralement applaudi par les Juges les plus éclairés. Il est cependant incontestable que des richesses immenses, accompagnées de beaucoup d'esprit, peuvent très-bien produire toutes ces qualités dans une personne qui ne manque pas de talents, & qui a reçu une belle éducation. Il n'est pas moins vrai qu'il y a un grand nombre de Personnes qui dans le fond ne valent pas mieux que mille autres, qui cependant, par le secours des avantages dont je parle, peuvent parvenir à ces bonnes qualités & à ces perfections, pourvu qu'elles aient assez de résolution & de persévérance pour rendre toutes leurs inclinations & toutes leurs facultés subordonnées à cette seule passion prédominante. Si l'on satisfait cette soif excessive des louanges, & qu'on flatte sans relâche ce désir immodéré d'être généralement applaudi par les Juges les plus éclairés, cette passion fera en état de gouverner, & même de soumettre toutes les autres sans exception, dans les cas les plus difficiles.

HOR. Il faudroit entrer dans une dispute dont on ne verroit pas si-tôt la fin, pour établir la simple possibilité de ce que vous avancez avec tant de confiance ; mais il me semble que la probabilité est entièrement contre vous. Si un tel Homme a jamais existé, il est beaucoup plus naturel de croire qu'il a agi par les qualités excellentes, & par les vertus extraordinaires que la Nature lui avoit données, que de s'aller imaginer que ces bonnes qualités doivent leur origine à des motifs vicieux. Si la Vanité produit tout ce que vous avez dit, d'où vient qu'il n'en paroît jamais aucun trait dans leurs actions à l'égard des autres ? Suivant votre Système, ce principe de Vanité n'est point rare, puisqu'il y a en Europe bien des Personnes d'un très-grand esprit, & très-riches. Pourquoi donc ne voit on pas plusieurs modèles semblables à celui que vous avez décrit ? Pourquoi est-il si difficile de trouver un seul Homme qui possède toutes ces vertus, & toutes ces bonnes qualités, tandis qu'il y en a tant qui sont remplis du principe qui suivant vous les produit ?

CLEO. On peut donner plusieurs raisons, pourquoi entre tant de Personnes très-riches, il y en a si peu qui arrivent à ce haut degré de perfection. D'abord il faut observer que les Hommes diffèrent entr'eux de tempéramment. Quelques-uns sont naturellement actifs & remuans ; d'autres aiment l'aise & le repos. Quelques-uns sont naturellement hardis ; d'autres ont l'Esprit pacifique. Suivant que ces passions, ou ces caractères sont différens, les Hommes agissent par des principes différens. En second lieu, il faut considérer que ce tempéramment est plus ou moins visible dans les Hommes parvenus à un âge mûr, suivant qu'il a été reprimé ou encouragé par l'éducation. Enfin, c'est de-là que dépendent les différentes idées que les Hommes se forment du Bonheur : idées qui leur font prendre des routes différentes, pour sa-

tisfaire leur amour pour la Gloire. Ainfi l'un fait confifter la fuprême félicité à gouverner & à régir les autres Hommes. L'autre confidère la bravoure, & l'intrépidité dans les dangers, comme ce qu'il y a de plus louable. Un troifième faifant plus de cas de l'érudition, ne fouhaite rien tant que de devenir un Auteur célèbre. Quoique tous aiment la Gloire, ils prennent cependant des routes différentes pour y parvenir. Mais fi une Perfonne hait le fracas & qu'il foit naturellement tranquille & doux, il eft très-probable qu'il ne trouvera rien de plus défirable que le caractère d'un aimable Cavalier. Si avec cela il a le bonheur d'être confirmé dans ces heureufes difpofitions par l'éducation, il ne négligera rien pour tenir une conduite à peu près femblable au modèle que je vous ai donné. Je dis à peu près, parce que je puis m'être trompé dans quelques articles. D'ailleurs j'en ai omis plufieurs, & il pourroit fe trouver quelques Perfonnes qui diroient que j'en ai oublié d'effentiels. Quoiqu'il en foit, je ne doute point que dans le Païs, & dans le Siècle où nous vivons, les qualités mentionnées n'attiraffent à une Perfonne qui les poffèderoit, la réputation que j'ai fuppofé qu'il défiroit.

HOR. Cela eft incontestable. Je ne me fais point de fcrupule de convenir de ce que vous venez de dire, puifque j'ai déjà avoué que ce caractère admirable me plaîfoit infiniment. Si j'ai relevé ce que vous difiez de la grande piété que poffédoit votre Cavalier, c'étoit parce que cette vertu eft très-rare parmi le Beau Monde. Je n'avois point deffein de faire une réflexion injurieuſe & maligne contre le caractère que vous décriviez. Il y a un feul & unique point en quoi nous différons, encore eft-il purement fpéculatif, auffi je vous le paffe très-volontiers. Depuis que j'ai réfléchi fur ce que vous m'avez répondu, je ne fai, mais je puis être dans l'erreur, & même je ne douterois pas un instant que je ne me trom-

passé, s'il y avoit réellement dans le Monde un Homme tel que vous l'avez décrit, & qu'il fût d'une opinion contraire à la vôtre. J'aurois un si grand respect pour cet aimable caractère, que je soumettrois sans hésiter mon jugement à ce Génie supérieur. Je crois insuffisantes les raisons que vous donnez de la rareté de ces actions, qui, suivant vous, ont pour principe la Vanité, puisque la cause en est si universelle. Je ne disconviens pas que les Hommes ne se proposent différens buts, suivant la diversité de leurs inclinations. Mais y ayant tant de Riches qui ont des dispositions à la tranquillité & à l'indolence, & qui de plus souhaitent passionnément de passer pour d'aimables Cavaliers, d'où vient donc qu'entre tant de Personnes de haute naissance, riches, & bien élevées, qui ont étudié, voyagé, & pris beaucoup de peine pour être des Cavaliers accomplis, il n'y en a cependant pas une à qui on puisse appliquer sans flatterie toutes ces bonnes qualités dont vous avez parlé ?

CLEO. Il est très-possible que plusieurs Personnes butent à ce haut degré de perfection, & que pas une n'y parvienne. Dans quelques-uns la passion dominante n'a pas assez de force pour soumettre toutes les autres affections. Quelques autres peuvent être détournés de leur but par l'Amour, ou par l'Avarice. L'Ivrognerie, ou le Jeu, peut en distraire un grand nombre, & les empêcher d'exécuter leur résolution. Quelquefois ils peuvent manquer de force pour remplir leur dessein, ou de fermeté pour persévérer constamment dans le même but. Ils peuvent aussi manquer de goût, ou même ignorer ce qui est estimé par les Personnes judicieuses. Enfin il est possible qu'ils ne soient pas assez bien élevés, pour savoir dissimuler dans toutes les conjonctures. En effet, la pratique de la dissimulation est infiniment plus difficile que la théorie ; & un seul de ces obstacles suffit pour gâter tout, & empê-

cher qu'on n'amène à la perfection un chef-d'œuvre de cette nature.

HOR. Je ne m'arrêterai pas à contester ce que vous venez de dire ; mais quand je vous accorderois tout cela, vous n'auriez encore rien prouvé. Vous ne donnez pas la moindre raison, pourquoi vous croïez que des motifs vicieux font agir cet Homme, dont les apparences font si belles, & l'extérieur si brillant. Vous ne voudriez pas le condamner, sans indiquer au-moins la cause qui vous engage à avoir des soupçons sur son compte.

CLEO. Nullement. Aussi n'ai-je rien avancé, qui puisse me faire accuser d'avoir un mauvais naturel, & de manquer de charité. En effet, je n'ai point dit que je donnerois ce malin tour aux rares talens d'un Gentilhomme qui posséderoit toutes les qualités dont j'ai fait mention. Je n'ai point infnué que j'étois dans la pensée que toutes les perfections auroient pour unique principe, un amour excessif pour la Gloire. Je veux simplement démontrer la possibilité qu'il y a que toutes ces actions soient faites par une Personne qui n'auroit d'autre but, ni d'autre secours, que ceux que j'ai nommés. Que dis-je ! Je crois même qu'un Cavalier si accompli, avec tout son savoir & tous les talens, peut ignorer le motif qui détermine les actions, ou du moins n'en être pas bien assuré.

HOR. Ce que vous dites à-présent est beaucoup moins intelligible, qu'aucune des choses que vous aïez dites jusqu'ici. Pourquoi voulez-vous entasser difficultés sur difficultés, sans en résoudre aucune ? Je vous prie d'éclaircir avant toutes choses ce dernier paradoxe.

CLEO. Pour exécuter vos ordres, je dois vous rappeler ce qui se fait dans l'Education. Vous savez que les premiers principes qu'on inspire aux Enfans, leur apprennent à tâcher de régler leurs actions sur les préceptes des autres, plutôt que sur leurs inclinations. En un mot on les accoutume à ne faire que ce qu'on leur commande. Pour en venir à bout, on met en usage & les punitions & les récompenses, on prend toute sorte de biais, & on met en usage un grand nombre de méthodes différentes ; mais entre toutes ces méthodes, il n'y en a aucune de plus efficace, que l'usage qu'on fait de la Honte. Quoique ce soit une passion naturelle, les Enfans n'y seroient pas aussitôt sensibles, si l'art ne nous avoit appris à l'exciter, & à la développer chez eux, avant même qu'ils sachent marcher ou parler. Le discernement est foible dans cet âge tendre. Ainsi on peut apprendre aux Enfans à rougir de ce qu'on trouve à propos, aussitôt qu'on aperçoit qu'ils sont en quelque manière susceptibles de cette passion. Mais comme la crainte de la Honte seroit fort inutile pour ceux qui n'ont qu'une médiocre vanité, aussi est-il impossible de faire croître le premier de ces sentimens, sans augmenter le dernier dans la même proportion.

HOR. J'aurois cru que d'augmenter la vanité dans les Enfans, c'étoit le moyen de les rendre plus revêches, & moins dociles.

CLEO. Vous avez bien raison. Aussi la Vanité auroit-elle été un grand obstacle à la Politesse, si l'expérience n'eut appris aux Hommes que cette passion, qu'on ne pouvoit détruire par la force, pouvoit cependant être gouvernée par stratagème ; & que la meilleure méthode de la diriger, étoit de mettre cette affection en opposition avec elle-même. De-là vient qu'on ne blâme point dans un Jeune-Homme à qui on donne une belle éducation, la

vanité elle-même, pourvu qu'il acquière l'art de la cacher habilement. Bien loin de croire qu'il soit facile de se déguiser ainsi dans les commencemens, je suis au contraire persuadé que la vanité qui nous soutient dans ce déguisement, ne nous empêche point de sentir pendant assez longtems des desagrémens considérables. Mais la difficulté s'évanouît, à mesure que nous grandissons. De manière que si une Personne s'est conduite dès l'enfance avec autant de prudence que je l'ai décrit, s'il a vécu suivant les règles les plus rigides qu'une belle Education prescrit, s'il a gagné l'estime de tous ceux qui le connoissent, & que ses manières nobles & polies se soient changées en habitude, ce déguisement lui deviendra si naturel, qu'il oubliera peut-être les principes qui le faisoient agir, & qu'il ignorera, ou qu'il ne sentira pas le secret motif qui donne actuellement, pour ainsi dire, la vie & le mouvement à toutes les actions.

HOR. Je suis convaincu du grand usage qu'on peut faire de la Vanité dans le sens que vous la prenez : mais vous ne m'avez point donné de raisons satisfaisantes, pour démontrer qu'un Homme qui a autant de bon-sens, de savoir, & de pénétration que vous en avez supposé à votre Cavalier, qu'un Homme qui se connoit lui-même si parfaitement, pourroit cependant ignorer son propre cœur, & les motifs qui le font agir. Comment se persuader jamais qu'il vit dans cet aveuglement sur son compte ? Pour soutenir une opinion si singulière, il faudra dire qu'il manque tout-à-fait de mémoire & de sentiment.

CLEO. Deux raisons me persuadent, que l'ignorance dont je parle est possible. Je vous prie de les considérer attentivement. La première est, que dans les choses qui nous regardent nous-mêmes, surtout dans celles qui regardent notre propre mérite &

notre excellence, la vanité aveugle l'entendement des Personnes d'Esprit & de jugement, aussi bien que celui des autres. Par conséquent nous sommes prêts à recevoir les flatteries les plus grossières, à proportion de la bonne opinion que nous pouvons avoir raisonnablement de nous-mêmes. Tout notre savoir, & toute notre habileté sur d'autres sujets, ne nous met point à couvert des effets de cette passion. Témoin Alexandre le Grand, dont le vaste génie ne l'a point empêché de mettre sérieusement en doute, s'il étoit un Dieu ou non.

Ma seconde raison n'est pas moins forte. Quand même la personne en question seroit capable de s'examiner elle-même, il est cependant très-probable qu'elle n'auroit jamais voulu entreprendre cette tâche. Il faut convenir que l'examen de soi-même exige la volonté aussi bien que le pouvoir, & nous avons toutes les raisons du monde d'être persuadé que personne n'est plus porté à se dispenser de ce soin, qu'un Homme très-vain qui est orné de si grandes qualités. Dans tous les autres actes du renoncement à soi-même, notre passion favorite est récompensée ; au lieu que dans celui-ci elle ne peut y trouver que de la mortification. Cet examen feroit perdre à cet Homme son doux repos ; perte dont rien ne sauroit l'indemniser. Mais si les Personnes les plus excellentes & les plus sincères ont le cœur rempli de passion, de corruption & de fraude, comment doivent l'avoir celles dont la vie est un tissu continuel d'hypocrisies ? Concluons donc qu'il n'est point d'occupation plus désagréable pour un Homme dont le plus grand plaisir est de s'admirer intérieurement, que de s'examiner soi-même, & de fouiller scrupuleusement dans les secrets replis de son cœur. Après ce que je viens de dire, je commettrais une impolitesse d'en appeler à votre sentiment, & de vous demander ce qui se passe chez vous. Mais la difficulté de la tâche ———

HOR. Ne poussez pas plus loin la chose, je vous accorde cet article. Voïons quel avantage vous pouvez en retirer. Vous devez prouver que le Cavalier accompli dont vous avez fait la description, agit par un motif vicieux. C'est-là la grande difficulté. ainsi, bien loin de la diffuser, vous la rendez toujours plus épineuse. Si ce n'est pas-là votre dessein, il m'est impossible de voir à quoi vous visez.

CLEO. Je vous ai dit que ce l'étoit.

HOR. Vous avez donc besoin d'une prodigieuse sagacité pour découvrir des choses si cachées, & qui surpassent de beaucoup la portée des autres Hommes.

CLEO. Je vois que vous êtes surpris de ce que je m'attribue assez de pénétration, pour connoître un Homme artificieux & rusé, mieux qu'il ne se connoit lui même. Vous vous étonnez de ce que j'ose me flatter d'entrer & de pénétrer dans un cœur, qui, suivant mon propre aveu, est pour tous les autres l'abîme le plus profond & le plus obscur. A parler à la rigueur, la chose est réellement impossible, & il n'y a qu'un Homme accoutumé à faire l'entendu, qui puisse s'en vanter.

HOR. Il vous est permis de vous traiter tout comme vous voulez ; mais pour moi je n'ai rien dit de pareil. J'avoue cependant qu'il me tarde de voir un échantillon de votre capacité supérieure. Je me souviens fort bien du caractère que vous avez décrit. Il ne laisse pas d'approcher fort de la perfection, malgré toutes les précautions que vous avez prises. Je vous ai dit ci-devant qu'il n'étoit pas permis de former des soupçons sur les choses qui à tous égards ont une belle apparence. Je me tiens fixé à cette idée, que le Cavalier dont vous avez fait le portrait, est d'un caractère bien

lié & bien foutenu, Ainfi je ne vous permettrai point d'y rien changer. Vous n'altèrerez aucune des bonnes qualités que vous lui avez données, & vous n'y ajouterez rien d'oppofé, ou d'incompatible à ce que vous lui avez attribué.

CLEO. Auffi n'est-ce point mon deffein. D'ailleurs je n'en ai nullement befoin, pour montrer d'une manière à n'en point douter, fi cette Perfonne agit par un principe de Bonté intérieure, & de Religion, ou fi c'est uniquement par un motif de Vaine Gloire. Il y a pour cela une méthode infaillible. Je fuis en état de faire voir, aux moins clairvoïans, les ténébreufes retraites de ce cœur fi caché.

HOR. Quoique je ne prétende point me mettre en parallèle avec vous en fait de raifonnement, j'ai cependant grande envie d'être le défenfeur de votre Gentilhomme, contre votre prétendue infaillibilité. Je n'ai jamais eu en main de meilleure caufe. Venez, je tâcherai-de la défendre, & de vous fuivre dans toutes les fuppoſitions que vous pourrez faire. Il me fuffit que ces fuppoſitions foient raifonnables, & compatibles avec ce que vous avez dit auparavant.

CLEO. C'est fort bien. Suppoſons ce qui peut arriver à l'Homme le moins malfaifant, le plus prudent, & le mieux élevé, fuppoſons, dis-je, que notre aimable Cavalier, fe trouvant dans une compagnie, foit d'un ſentiment différent de celui d'un autre, qui eſt ſon égal en naiſſance & en qualité, mais qui moins maître de lui-même n'eſt pas autant fur ſes gardes dans ſa conduite extérieure. Suppoſons outre cela que cet Adverſaire s'échauffe mal à propos, qu'il paroiffe manquer au, reſpect qu'il doit à ce Seigneur, & attaquer ſon honneur en des termes équivoques. Que doit faire dans ce cas le Cavalier que vous avez pris ſous votre protection ?

HOR. Il doit d'abord lui demander explication. CLEO. Si l'autre avoit la tête chaude, & qu'il ne témoignât que du mépris pour celui qui lui demande explication, ou qu'il refusât tout net d'entrer en éclaircissement, il faudra sans-doute qu'il demande satisfaction, alors il s'agira de ferrailler.

HOR. Vous allez un peu trop vite en besogne. Puisque ceci est arrivé en compagnie, les Amis, ou les Personnes présentes, interposeront leurs bons offices. Et si les disputans en viennent aux menaces, les Assistans auront soin que l'Autorité Civile leur donne à tous deux les arrêts. Avant même qu'ils aient eu le tems de se dire quelque chose de desobligeant, les Amis auront fait tous leurs efforts pour les séparer. Ensuite on aura tâché de les réconcilier, en prenant bien garde de ménager la délicatesse du Point-d'honneur.

CLEO. Je ne vous demande pas la manière dont on s'y prend pour prévenir une querelle. Tout ce que vous dites peut arriver, mais aussi il peut fort bien n'arriver point, Les bons offices des Amis peuvent réussir, souvent aussi ils sont fort inutiles. Je puis faire telle supposition que je voudrai, il suffit qu'elle soit raisonnable & possible, & qu'elle convienne avec le caractère que j'ai dépeint. Ne pourroit-on donc pas placer ces deux Personnes dans de telles circonstances, que vous conseillerez vous-même à votre bon Ami d'envoyer un cartel à son Adversaire ?

HOR. Rien sans contredit n'est plus possible.

CLEO. C'est assez. Voilà donc un duel, dans lequel, sans rien déterminer, nous dirons que cet aimable Cavalier a agi en très-galant homme.

HOR. Il auroit été déraisonnable de supposer qu'il se fût conduit autrement.

CLEO. Vous voyez à-présent quelle est ma candeur. Mais qui peut, je vous prie, avoir disposé si subitement une Personne affable, & d'un tempéramment doux, à chercher un remède si violent à un mal si léger ? Qu'est-ce surtout qui le soutient contre la crainte de la mort ? C'est où gît la plus grande difficulté.

HOR. Son courage naturel, & son intrépidité fondée sur l'innocence de sa vie & sur la droiture de ses mœurs.

CLEO. Mais qu'est-ce qui peut engager un Homme si juste, si prudent, & qui a autant à cœur le bien de la Société que celui-là, à agir de propos délibéré contre les Loix de son Païs, qu'il ne sauroit ignorer ?

HOR. La parfaite obéissance qu'il rend aux Loix de l'Honneur, qui sont supérieures à toutes les autres.

CLEO. Si les Hommes d'honneur agissoient conséquemment, ils devroient tous se faire Catholiques-Romains.

HOR. Pourquoi, je vous prie ? CLEO. Parce qu'ils préfèrent la Tradition orale à toutes les Loix écrites. Personne ne sauroit nous dire quand, sous quel Roi, sous quel Empereur, dans quel Païs, ou par quelle Autorité, ces Loix de l'Honneur ont été premièrement établies. Leur pouvoir est cependant fort étrange.

HOR. Ces Loix sont écrites & gravées dans le cœur de tout Homme d'honneur. personne ne les nie. Vous en êtes vous-même persuadé. Chacun les sent au dedans de foi.

CLEO. Ecrites, ou gravées dans quelqu'endroit que vous voudrez, elles sont cependant directement contraires aux Loix Divines. Si donc le Gentilhomme dont j'ai fait la description, avoit été aussi sincère dans sa Religion qu'il le paroïsoit, il auroit dû être d'un autre sentiment que vous. Les Chrétiens de toutes les Sectes conviennent tous unanimement de la supériorité des Loix Divines au dessus de toutes les autres. Ainsi il est évident que ces dernières doivent dans toutes les occasions être subordonnées aux premières. Comment, & sous quel prétexte un Chrétien qui a du bon-sens, peut-il se soumettre, & donner son consentement à des Loix qui ordonnent la Vengeance, & qui favorisent le Meurtre ? Crimes qui sont expressément défendus par les Préceptes de l'Evangile.

HOR. Je ne suis point Cafuiste. Mais vous savez que ce que je dis est vrai, & que les Gens d'honneur se moqueroient d'une Personne qui se formeroit de tels scrupules. Persuadé que le meurtre est un très-grand péché lorsqu'on peut faire autrement, je crois que tout Homme prudent doit l'éviter autant qu'il est en son pouvoir. Celui qui est le premier Agresseur, & qui fait l'affront, est infiniment blâmable. Aussi tout Homme qui entreprend un duel par légèreté, ou qui cherche querelle par badinage, mérite assurément d'être pendu. Il faudroit avoir perdu l'esprit, pour s'exposer à un duel pour des bagatelles. Cependant, lorsqu'on y est forcé, toute la sagesse du monde ne pourroit nous en dispenser. C'est-là, comme vous savez, le cas où je me suis trouvé. La répugnance que j'y sentis, ne s'effacera jamais de ma mémoire ; mais nécessité n'a point de loi.

CLEO. Je vous vis de grand matin, le même jour de votre affaire. Vous paroissiez parfaitement tranquille. Votre cœur sem-

bloit vuide de passion, & vous ne vous embarrassiez point de ce qui en pouvoit arriver.

HOR. Il est ridicule de témoigner quelque inquiétude dans ces occasions ; mais je sai bien quelle étoit ma situation. La résistance que je sentis au dedans de moi-même, est inexprimable, c'est quelque chose de terrible. J'aurois alors donné une grande partie de mon bien pour que le sujet qui m'y avoit forcé, ne fût point arrivé. Malgré tout cela, pour un moindre sujet je jouerois encore demain le même rôle.

CLEO. Vous souvient-il sur quoi rouloit principalement votre inquiétude ?

HOR. Comment pouvez-vous me le demander ? C'est l'affaire la plus importante qui puisse se rencontrer dans la vie. Je n'étois point un enfant. Déjà de retour d'Italie, âgé de vingt-neuf ans, j'avois de fort bonnes connoissances, & je n'étois point mal reçu. Un Homme de cet âge qui se porte bien, & qui est dans sa vigueur, riche de sept mille livres sterling de rente, avec la charmante perspective de se voir un jour Pair d'Angleterre, a-t-il raison de se plaindre de ce Monde, & de souhaiter d'en sortir ? On court grand risque dans un duel. Si l'on a le malheur de tuer son Adversaire, on éprouve pendant toute sa vie des remords, & l'on est dans le malaise. Il est impossible de faire ces réflexions, & plusieurs autres encore plus importantes sans être dans de mortelles tristeses, quand on se résout en même tems à courir ces risques.

CLEO. Vous ne dites rien du crime.

HOR. Je ne doute point que l'idée du mal que renferme cette action, n'augmente beaucoup ces craintes. Mais les autres considérations sont assez puissantes par elles-mêmes, pour qu'une

Personne de condition soit fort inquiète, quand elle ne feroit que ces seules réflexions.

CLEO. Vous avez à-présent, HORACE, une belle occasion de fonder votre cœur, & de vous examiner vous-même. Si vous pouviez vous y résoudre, je vous promets que vous y feriez de grandes découvertes, & que vous feriez bientôt convaincu des vérités dont vous ne voulez pas convenir aujourd'hui. La justice & la probité dont vous vous piquez, doivent vous engager à ne pas chérir si fort des idées qu'on est forcé de cacher, & qu'on craint de mettre au jour, & de soumettre au jugement de la Raïson. Souffrez que je vous fasse quelques questions. Mais je vous prie d'y répondre directement, & sans vous fâcher.

HOR. Je vous le promets.

CLEO. Avez-vous oublié la tempête que vous essuyâtes sur les Côtes de Genes ?

HOR. En allant à Naples ? Je m'en souviens fort bien. Je ne puis actuellement y penser sans frémir.

CLEO. Fûtes-vous effraïé ?

HOR. Je ne l'ai jamais tant été en ma vie. Je déteste cet Élément, je ne ferois souffrir la Mer.

CLEO. De quoi eûtes-vous peur ?

HOR. Voilà une belle question. Croïez vous qu'un Jeune-Homme âgé de vingt six ans, placé dans les circonstances où je me trouvois, eût grande envie de servir de pâture aux Poissons ? Le Capitaine même dit que nous étions en grand danger.

CLEO. Mais ni lui, ni personne ne témoigna la moitié autant de peur & d'inquiétude que vous.

HOR. Il n'y avoit auffi perfonne, excepté vous, qui eût la huitième partie autant à perdre que moi. D'ailleurs ces gens étoient accoutumés à la Mer & aux Tempêtes. Pour moi je n'avois jamais été fur Mer auparavant, excepté dans cette belle après-dinée que nous fîmes le trajet de Douvres à Calais.

CLEO. Le défaut de connoiffance & d'expérience peut faire appréhender aux Hommes les périls où il n'y a aucun rifque ——— Mais les dangers réels, & qui font reconnus pour tels, mettent à l'épreuve le courage naturel de tous les Hommes, qu'ils y foient accoutumés, ou qu'ils ne le foient pas. Les Mariniers aiment auffi peu à périr que perfonne.

HOR. Je n'ai pas honte d'avouer que je fuis un grand poltron fur Mer. Mais mettez-moi en Terre Ferme, alors ———

CLEO. Six ou fept mois après vous être battu en duel, je me fouviens que vous eûtes la petite vérole. Vous étiez alors dans de terribles alarmes, par la crainte de la mort.

HOR. Ce n'étoit pas fans fujet.

CLEO. Les Medecins difoient que la crainte où vous étiez, vous ôta le fommeil, augmenta la fièvre, & vous fit autant de mal que la maladie même.

HOR. C'étoit-là un tems bien critique pour moi, je fuis charmé qu'il foit paffé, ma Sœur en eft morte. Avant que d'avoir la petite vérole, j'étois dans des craintes continuelles ; & il m'eft arrivé plufieurs fois d'être mal à mon aife, pour en avoir feulement entendu parler.

CLEO. Le courage naturel est une armure générale contre la crainte de la mort, sous quelque forme qu'elle se présente, si fractus illabatur orbis<ref>HORAT. Odar. Lib. 3. Od. 3. Vers.7.</ref> Ce courage soutient l'Homme sur les mers orageuses, & dans une fièvre chaude, tout comme dans le siège d'une Ville, ou dans un duel avec des Seconds, pourvu seulement qu'il ait la liberté de penser.

HOR. Quoi ? Vous allez me prouver que je n'ai point de courage ?

CLEO. Bien loin de-là. Il feroit ridicule de douter de la bravoure d'une personne qui l'a fait voir d'une manière si extraordinaire dans plus d'une occasion. Je doute seulement de l'épithète que vous y avez donnée tantôt, en joignant au mot de courage celui de naturel ; car il y a une très-grande différence entre ce courage-là, & le courage artificiel.

HOR. Voilà une chicane où je ne veux point entrer ; mais je ne conviens point avec vous de ce que vous avez dit ci-devant. Un Gentilhomme n'est obligé de faire voir sa bravoure, que dans les cas où son honneur est intéressé, Dès-qu'il ôse se battre pour son Roi, pour son Ami, pour sa Maîtresse, & dans toutes les occasions où sa réputation est engagée, nous croirons du reste sur son compte tout ce qu'il vous plaira. D'ailleurs il y auroit de l'extravagance à témoigner du courage & de l'intrépidité dans les maladies, dans les afflictions, & dans les autres dangers où l'on reconnoit visiblement le doigt de Dieu. L'intrépidité dans les châtimens est une espèce de rebellion, c'est faire la guerre, au Ciel ; crime dont il n'y a que les Athées les Esprits Forts qui voulussent se rendre coupables. Il n'y a qu'eux qui puissent se glorifier dans leur impénitence, & parler de mourir avec fermeté. Tous les autres

Hommes qui ont quelque sentiment de Religion, fouhaitent de se repentir avant que de quitter ce Monde. Le meilleur même d'entre nous n'a pas toujours vécu, comme il fouhaiteroit l'avoir fait pour mourir.

CLEO. Je suis ravi de vous voir si pieux. Mais n'appercevez-vous pas encore combien peu vous êtes d'accord avec vous-même ? Comment quelqu'un peut-il désirer sincèrement de se repentir, dans le tems qu'il se plonge volontairement dans un péché mortel, & que sans y être forcé, ou sans nécessité, il va commettre une action qui expose sa vie à un péril, qu'on peut presque regarder comme plus grand que tout autre.

HOR. Je vous ai déjà avoué plus d'une fois que le duel est un péché ; & je crois même que c'est un péché mortel, quand on n'y est pas obligé par nécessité. Mais ce n'est point-là le cas où je me suis trouvé, c'est pourquoi j'espère que Dieu me pardonnera ma faute. La punition est réservée pour ceux qui font un jeu de cette action. Mais quand on ne s'y porte qu'avec une répugnance infinie, & qu'on fait tout son possible pour l'éviter, on peut, ce me semble, dire avec justice qu'on y a été forcé, & qu'on a agi par nécessité. Condamnez tant qu'il vous plaira les rigides loix de l'Honneur, & la tyrannie de la Coutume, quiconque veut cependant vivre dans le Monde, doit & est obligé de les fuir. N'en seriez-vous pas tout autant ?

CLEO. Ne me demandez point ce que je ferois, il s'agit de ce que chacun est tenu de faire. Peut-on croire la Bible, & concevoir en même tems un Tiran plus rusé, plus malin, plus inexorable, plus inhumain & plus terrible que le Démon ; ou un malheur plus grand que l'Enfer, & des peines plus affreuses & plus durables que des tourmens inexprimables & éternels ? Vous ne répondez

point ? Quel mal y a-t-il, direz-vous encore ? pensez-y mûrement, & dites-moi quelles sont les terribles choses que vous redoutez, quelles sont les craintes qui vous font négliger ces Loix, & mépriser ce cruel Tiran. Dans quel abîme de malheurs vous allez-vous plonger ! Voïons ce qu'il y a de pis à craindre.

HOR. Voudriez-vous passer pour un lâche & un poltron ?

CLEO. Pourquoi ? parce que je n'oserois violer toutes les Loix Humaines & Divines ?

HOR. A parler à la rigueur, vous avez raison, & il n'y a rien à repliquer. Mais qui peut envifager les choses sous ce point de vue ?

CLEO. Tous les véritables Chrétiens.

HOR. Où sont-ils aujourd'hui ? Tous les Hommes en général mépriseroient, & se moqueroient d'une personne qui auroit ces scrupules. J'ai ouï & vu des Ecclésiastiques même qui marquoient du mépris pour les Poltrons, malgré tout ce qu'ils pouvoient dire & recommander en chaire. C'est une extrémité bien terrible que de se voir obligé de fuir entièrement le monde, & de renoncer tout à la fois à la conversation de tous ceux qui en sont dignes. Voudriez-vous devenir l'entretien de la Ville ? Pourriez-vous vous résoudre à être le sujet des railleries & des mépris de ceux qui fréquentent les Cabarets, de ceux qui se trouvent dans, les Coches & dans les Places Publiques ? Or ne feroit-ce point-là le sort de tout Homme qui refuseroit de se battre, ou qui souffriroit tiement un affront ? Soïez raisonnable, CLEOMENE, peut-on toujours éviter de se battre ? Si on le refusoit dans bien des cas, ne deviendrait-on pas le jouet de tout le monde ? Ne feroit-on pas montré au doigt dans les rues ? Ne serviroit-on pas d'amusement aux En-

fans, & aux Garçons qui portent des flambeaux pour éclairer ceux qui marchent dans une nuit obscure ? Ceux qui conduisent les Fiacres, ne s'en feroient-ils pas un fujet de divertissement ? Tout cela peut-il se souffrir ?

CLEO. Vous qui en tout autre cas regardez l'opinion du Vulgaire avec un si grand dédain, comment se peut-il qu'elle vous caufe tant d'inquiétude dans celui-ci ?

HOR. Ce font-là de beaux raifonnemens. Mais vous favez vous-même que la chose ne peut se souffrir. Comment pouvez-vous être si cruel ?

CLEO. Et vous, comment pouvez-vous être si lent à découvrir & à reconnoître la paffion qui produit si vifiblement tous ces effets ; & comment eft-il poffible que vous méconnoiffiez la caufe si palpable & unique du malaife que nous éprouvons à l'idée du mépris ?

HOR. Je ne fens aucune paffion ; & je vous déclare que le motif qui me fait foutenir l'opinion que j'ai avancée, eft uniquement un fentiment & un principe. d'honneur que j'ai au dedans de moi.

CLEO. Croïez-vous que la plus vile Populace, & que la lie du Peuple poffède un peu de ce principe ?

HOR. Non fans-doute que je ne le crois pas.

CLEO. Seriez-vous donc dans la penfée que les Enfans de qualité en font déjà affectés, avant que d'avoir atteint l'âge de deux ans ?

HOR. Cela feroit ridicule.

CLEO. Mais si ces deux Ordres de Personnes n'en sont pas affectés, il faut, ou que l'Honneur soit une chose purement accidentelle, qui s'acquiert par l'Education ; ou s'il est contenu dans le sang de ceux qui sont nés Nobles, il faut qu'il soit imperceptible jusques à l'âge de discrétion. Deux suppositions qu'on ne sauroit faire au sujet du principe évident, & de la cause palpable dont je parle. D'un côté, nous voyons visiblement que les plus misérables ne peuvent souffrir, ni d'être méprisés, ni d'être tournés en ridicule ; & qu'il n'y a point de Gueux, quelque pitoïable que soit son état, qui ne soit offensé du mépris. Nous appercevons d'ailleurs que la Honte agit de si bonne heure sur les Créatures Humaines, qu'en raillant & en se moquant des Enfants, on peut souvent les faire pleurer, avant même qu'ils sachent bien parler ou marcher. Concluons donc que ce principe, quel qu'il soit, est né avec nous, & qu'il appartient à notre nature. En savez-vous le nom propre, véritable & naturel ? HOR. Je fais que vous lui donnez le nom de Vanité. Je ne veux point disputer avec vous, ni sur les principes, ni sur l'origine des choses. Mais je dis que la haute estime que les Personnes d'honneur ont pour elles-mêmes, considérées comme telles, est le fondement de leur mérite. Cette estime est due à la dignité de notre nature, lors du-moins qu'elle est bien cultivée. C'est ce qui le met en état de surmonter toutes les difficultés. En un mot, c'est de cette idée & de ce principe que la Société tire des avantages sans nombre. Le Public profite du désir que les Hommes ont d'être bien dans l'esprit des autres, & de l'amour qu'ils ont pour les Louanges, & même pour la Gloire. Pour s'en convaincre, supposons pour un moment que le contraire eût lieu. Toutes les Personnes incapables de honte, qui méprisent l'infamie, & qui ne s'embarrassent point de ce qu'on pense sur leur compte, n'ont rien qui les retienne. Toujours ils sont prêts à com-

mettre toutes les mauvaises actions où les portera leur intérêt, & quelque appétit brutal, sans aucun égard au jugement des autres Hommes. Il leur suffira d'éviter la mort, les châtimens, & les loix pénales. Ces Gens-là sont appelés avec raison des Personnes qui n'ont aucun principe, puisqu'ils n'ont effectivement aucun motif intérieur qui puisse les aiguillonner à faire des actions belles & vertueuses, & les détourner de celles qui sont basses & infames.

CLEO. La première partie de votre asserition est réellement fondée, quand cette haute estime, ce désir & cet amour pour les Louanges sont retenus dans les bornes de la Raison. Mais vous êtes abusé dans la seconde, puisque ceux que nous appelons effrontés, ont tout autant de vanité, que ceux qui leur sont supérieurs en mérite. Rappelez-vous ce que j'ai dit de l'Education, & de son efficace. Ajoutez-y les inclinations, le savoir, & les autres circonstances où se rencontrent les Hommes ; car suivant qu'ils diffèrent à l'égard de ces choses, les passions influent & agissent aussi diversément sur eux. On peut apprendre à quelques Personnes à rougir de tout ce qu'on voudra. La même passion qui fait que l'Homme bien élevé, & le prudent Officier, s'estime & s'admirent secrètement pour l'honneur & la fidélité qu'ils sont paroitre, peut pareillement faire que le Débauché & le Faquin fassent parade de leurs vices, & se glorifient de leur impudence.

HOR. Il m'est impossible de concevoir comment une Personne d'honneur, & celle qui est sans honneur, peuvent agir si différemment par le même principe.

CLEO. Ceci n'est pas plus étrange que cet effet de l'amour propre, qui engage une Personne à se donner la mort. Rien n'est cependant plus certain. Mais il n'est pas moins évident que quelques Personnes satisfont leur vanité à être effrontés.

La connoissance de la Nature Humaine exige de l'étude & de l'application, aussi bien que de la pénétration & de la sagacité. Toute passion, & tout instinct en général, ont été donnés aux Animaux pour une sage fin. L'Auteur de la Nature a voulu par-là les engager à travailler à leur conservation, à leur bonheur, & à la propagation de leur espèce. Il est de notre devoir d'empêcher que ces qualités naturelles ne nuisent à aucune partie de la Société. Pourquoi donc aurions-nous honte de les avoir ? L'instinct de la haute estime que chaque Individu a pour soi-même, est une passion très-utile. Je pourrois démontrer que nous serions de misérables créatures si nous ne l'avions pas, quoiqu'elle produise des maux à l'infini quand elle passe de justes bornes.

HOR. Mais elle n'est jamais excessive dans les Personnes bien élevées.

CLEO. Vous voulez dire qu'il ne paroît jamais extérieurement qu'ils en soient affectés à l'excès. Nous ne devons point juger de son degré, ou de sa force, par ce qui est apperçu de cette passion ; il vaut mieux que nous en jugions par les effets qu'elle produit. Souvent elle est parvenue au suprême degré, quand elle est la plus déguisée. Rien ne l'augmente davantage, & n'est plus propre à l'exciter, que ce qu'on appelle la Belle Education, & le Commerce continuel du Beau Monde. Un attachement sincère à la Religion Chrétienne est le seul moyen de domter cette passion, ou de la brider en quelque manière.

HOR. Pourquoi insistez-vous tant à montrer que ce principe, cette estime que les Hommes ont pour eux-mêmes, est une passion ? Et pourquoi aimez-vous mieux lui donner le nom de Vanité que celui d'Honneur ?

CLEO. Pour de fort bonnes raisons. C'est, premièrement, afin d'oter toute ambiguïté, que je fixe ce principe dans la Nature Humaine. Il peut arriver que nous nous disputerons sur ceux qui sont, ou qui ne sont pas Gens d'honneur. Le plus ou le moins d'exactitude que ceux qui sont reconnus pour tels apportent à la pratique des règles de ce principe, peut en altérer & en changer extrêmement la nature. Mais une passion qui est née avec nous, est inaltérable ; elle fait partie de notre être, soit qu'elle se montre, ou qu'elle reste cachée. Son essence est toujours la même, quel que soit le chemin qu'on nous ait appris à lui faire prendre. L'Honneur est le véritable fils de la Vanité ; mais la même cause ne produit pas toujours le même effet. Le Commun Peuple, les Enfants, les Sauvages, & plusieurs autres Personnes qui ne sont susceptibles d'aucun sentiment de honte, ont cependant tous de la vanité, comme il est évident par les symptômes qu'ils en donnent. En second lieu, en fixant ce principe dans la Nature Humaine, on peut aisément expliquer les phénomènes que l'on remarque dans la conduite que tiennent les Personnes d'honneur, lorsqu'elles ont quelque dispute, & qu'elles ont reçu quelque affront : conduité dont on ne sauroit rendre de raison par aucun autre Systeme. Enfin, ce qui m'y engage surtout, c'est la force prodigieuse, & le pouvoir exorbitant que l'estime a de soi-même, quand on l'a satisfaite & encouragée pendant longtems. Vous souvenez-vous de l'inquiétude que vous causa le duel que vous eûtes sur les bras ? Avez-vous oublié quelle fut votre répugnance à vous y résoudre ? Vous n'ignoriez point que c'étoit un crime ; vous sentiez même dans votre cœur toute l'horreur qu'il y avoit à s'en rendre coupable. Quel fut donc le secret pouvoir qui soumit votre volonté, & qui remporta la victoire sur la grande répugnance que vous sentiez contre ce duel ? Vous appelez Honneur, ce principe si puissant ;

vous dites que c'est un attachement également fort & indispensible aux règles qu'il prescrit, qui vous força à vous battre. Mais les Hommes ne se font jamais violence à eux-mêmes, que pour résister aux passions qui sont nées avec eux, & qui leur sont naturelles. L'Honneur est quelque chose d'acquis, dites-vous, & on en apprend les règles. Cependant des choses purement accidentelles, & qu'on ne remarqueroit que dans certaines Personnes, pendant que d'autres en feroient dépourvues, ne fusciteroient jamais de semblables guerres intestines, & de si violens combats au dedans de nous. Quelle que soit la cause qui puisse ainsi nous diviser contre nous-mêmes, & partager, pour ainsi dire, la Nature Humaine en deux, elle doit absolument faire partie de nous-mêmes. Parlons sans détour. La résistance que vous sentites, étoit un combat qu'il y avoit entre la crainte de la Honte & celle de la Mort. Si la crainte de la Mort eût été moins forte, votre résistance auroit été moindre. Cependant la Honte gagna la victoire, parce qu'elle étoit la plus forte. Mais si vous eussiez moins craint la Honte que la Mort, vous auriez trouvé quelque moyen pour éviter le combat.

HOR. Voilà une étrange Dissection de la Nature Humaine.

CLEO. Cependant, faute de la savoir faire, plusieurs Personnes, ne connoissant pas bien le sujet que nous examinons, ont raisonné sur les Duels d'une manière tout-à-fait incongrue. Un Théologien, qui a écrit un Dialogue pour réfuter cette pratique, dit que ceux qui donnent un défi, ou qui l'acceptent, ont de fausses idées de l'Honneur, & qu'ils n'en suivent pas les véritables règles. C'est pourquoi mon Ami a raison de le tourner en ridicule, quand il dit : Vous pourriez tout aussi bien nier que les ajustemens que vous voyez porter à tout le monde ne sont point à la mode, que de

foutenir qu'il est contraire aux loix du véritable Honneur de demander & de donner fatisfaction . Si ce Théologien avoit mieux connu la Nature Humaine, il n'auroit pas fait une telle bévue. Car aiant une fois accordé que l'Honneur est un principe juſte & bon, fans en rechercher la cauſe parmi les paſſions, il lui eſt impoſſible d'expliquer les Duels à un Chrétien qui prétend agir par un tel principe. Auſſi dans un autre endroit il dit avec la même juſteſſe, que celui qui accepte un Cartel extravague, parce qu'il n'eſt pas compos mentis. Il auroit pu dire avec plus de fondement, qu'il eſt enforcé.

HOR. Pourquoi, je vous prie ?

CLEO. Parce que les Perſonnes qui ſont hors du ſens, penſant à tort & à travers, agiſſent & parlent auſſi le plus ſouvent de la même manière. Quand un Homme d'une ſobriété reconnue, & qui n'a jamais donné d'indice d'un eſprit dérangé, raisonne, ſe conduit en tout raifonnablement, & qu'il traite même des points fort délicats avec beaucoup d'exactitude, il eſt impoſſible de le prendre pour un fou, ou pour un inſenſé. Mais quand une Perſonne agit dans une affaire de la plus grande importance d'une manière ſi diamétralement oppoſée à ſes intérêts, qu'un Enfant peut ſ'en appercevoir ; quand elle cherche de propos délibéré la deſtruction de ſon propre être ; il faut que ceux qui reconnoiſſent l'exiſtence des Eſprits malintentionnés, revêtus d'un pouvoir ſuffiſant, croient qu'elle y a été entraînée par quelque enchantement, & qu'elle y a été forcée par l'Ennemi du Genre Humain, plutôt que d'admettre une abſurdité palpable. Mais cette ſuppoſition même ne ſuffit pas pour réſoudre la difficulté. On eſt encore obligé d'appeller à ſon ſecours l'étrange Diſſection que vous me reprochez. Car quel charme, & quel fortilège y a-t-il dont

la force soit telle, qu'une personne judicieuse, qui est dans son bon sens, prenne un devoir imaginaire pour une nécessité indispensable, & s'imagine qu'il est tenu de violer les obligations les plus claires & les plus réelles ? Faisons même abstraction de ce que nous imposent & la Religion & les Loix Humaines, & supposons que la Personne dont nous parlons, soit un Epicurien de profession, qui n'a aucune idée sur l'avenir ; quelle est cette Puissance inconnue qui par sa grande force peut forcer une Personne qui est d'un tempéramment doux, qui n'est ni endurcie à la fatigue, ni naturellement courageuse, à abandonner les aises & cette tranquillité qu'il aime tant. Quelle Force supérieure peut l'obliger à aller se battre, & à exposer sa vie de sang froid en apparence, avec cette réflexion consolante, que rien n'est plus capable de le perdre que la victoire qu'il va travailler à remporter sur son ennemi

HOR. Les Personnes de qualité n'ont guères à craindre ni les Loix, ni le Chatiment.

CLEO. Vous ne pouvez pas dire que cela soit vrai ni en France, ni dans les Sept Provinces. D'ailleurs les personnes d'honneur qui sont d'un rang beaucoup plus bas, n'évitent pas plus de se battre en duel, que celles qui sont de plus haute qualité. Combien d'exemples n'avons-nous pas, même parmi nous, de Gens d'un certain rang, qui ont été exilés ou exécutés pour des duels ? Un Homme d'honneur ne doit rien craindre. Considérez seulement tous les obstacles que ce principe de l'estime de soi-même doit quelquefois surmonter ; alors vous me direz, s'il ne doit pas y avoir quelque chose de plus que magique, pour fasciner un Homme qui a du jugement, qui se porte bien, qui est dans la vigueur & à la fleur de son âge, de manière qu'il soit tenté de se

battre. Comment se peut-il arracher des bras d'une tendre & aimable Epouse, renoncer aux plaisirs qu'il goûte avec ses Enfans qui promettent beaucoup, au commerce poli & attrayant de ses Amis, à la pleine & charmante jouissance de tous les Plaisirs mondains ? Et pour faire quoi ? Pour aller livrer un combat qu'il ne fauroit jamais justifier, & qui exposera infailliblement le Victorieux, ou à une mort ignominieuse, ou à un exil perpétuel.

HOR. Quand on place les choses sous ce point de vue, j'avoue que ce fait paroît bien étrange. Mais votre Sytème l'expliquera-t-il, pouvez-vous l'éclaircir par son moïen ?

CLEO. Je puis vous le montrer clair comme le jour, si vous voulez seulement remarquer deux choses, qui découlent nécessairement & manifestement de ce que j'ai déjà démontré. La première, c'est que la crainte de la Honte est soumise au Caprice, qui, variant comme les Modes & les Coutumes, peut être produit par différens objets, suivant la différence des instructions que nous avons reçues, & des préceptes dont on nous a imbus dans l'enfance. C'est aussi la raison pourquoi cette crainte de la Honte, suivant qu'elle est bien ou mal placée, produit quelquefois de fort bons effets, & qu'elle fait commettre dans d'autres occasions les crimes les plus énormes. La seconde, c'est qu'encore que la Honte soit une passion très-réelle, le mal qu'on en craint est cependant absolument imaginaire, & n'existe que dans l'idée chimérique que nous nous formons du jugement des autres Hommes.

HOR. Il y a cependant des maux réels & considérables, qu'un Homme peut s'attirer, en se comportant mal dans un point où l'Honneur est intéressé. Il peut par sa lâcheté ruiner sa fortune, & perdre toute espérance d'avancement. Un Officier peut être cassé

pour avoir sousfert patiemment un affront. Personne ne voudra servir avec un lâche. Où voulez-vous qu'il trouve du service ?

CLEO. Vous sortez entièrement de la question. Dumoins le cas où vous vous êtes trouvé, ne renfermoit rien de semblable à ce que vous pressez à-présent ; car vous n'aviez rien à redouter, diez-vous, que le jugement des Hommes. D'ailleurs, quand la crainte de la Honte est supérieure à celle de la Mort, elle l'emporte à son tour sur toutes les autres considérations, comme il a été suffisamment prouvé. Mais quand la crainte de la Honte n'a pas assez de force pour étouffer celle de la Mort, tout autre motif est alors inutile, on ne se détermine point à se battre. Toutes les fois que la crainte de la Mort sera plus forte que celle de la Honte, nulle considération ne pourra faire battre un Homme de sang froid, ou l'engager à se conformer à aucune des loix de l'Honneur, dès-que pour les fuir il s'agira d'exposer sa vie. C'est pourquoi toute Personne, qui poussée par la crainte de la Honte envoie ou accepte un cartel, doit d'un côté s'appercevoir que les maux qu'il appréhende, s'il desobeilloit au Tiran, ne sont qu'une fuite de ses réflexions ; & de l'autre, que s'il diminuoit quelque chose de la haute estime, & du cas excessif qu'il fait de lui-même, il verroit aussi diminuer sensiblement la crainte qu'il a de la Honte. D'où il fuit très-clairement, que la grande cause de cet aveuglement dont nous sommes surpris, & que le puissant Enchanteur que nous cherchons, est la Vanité, l'excès de la Vanité, le plus haut point de l'Estime de soi-même, auquel quelques Personnes peuvent être portées par l'éducation, par l'art, & par les perpétuelles flatteries qu'on prodigue à notre Espèce, & à l'excellence de notre Nature. C'est là le Magicien qui peut détourner toutes les autres passions de leurs objets naturels, & faire rougir les Créatures raisonnables de ce qui est également conforme à ses inclinations & à on

devoir : deux choses que le Duelliste avoue avoir négligées de dessein prémédité.

HOR. Quelle machine étonnante, quel composé hétérogène est-ce que l'Homme ! Vous m'avez presque déjà vaincu.

CLEO. Je ne cherche point à vaincre. Tout ce que je souhaite, c'est de vous rendre service en vous détrompant.

HOR. D'où vient que la même Personne, dont on voit les fraîcheurs peintes sur le visage dans une maladie, ou dans un orage, ne donne aucun indice de peur dans un duel, & dans toutes les actions militaires ? Réolvez aussi, je vous prie, cette difficulté.

CLEO. Je m'en acquitterai de mon mieux. Dans toutes les conjonctures où l'on croit que la réputation est intéressée, la crainte de la Honte se réveille avec efficace dans les Personnes d'honneur ; & la Vanité venant incessamment à leur secours, rassemble toutes leurs forces pour les soutenir contre la crainte de la Mort. Tous les prodigieux efforts qu'ils font dans ces occasions, étouffent entièrement cette crainte, ou du-moins ils font qu'il n'en paroît aucun symptôme. Mais dans les autres périls, où ils ne croient point leur honneur engagé, leur vanité reste tranquille. Ainsi, rien ne reprimant la crainte de la Honte, elle paroît telle qu'elle est. Pour vous assurer de la vérité de cette raison que je viens d'alléguer, faites attention à la conduite différente que tiennent les Gens d'honneur, suivant qu'ils se piquent d'être Chrétiens ou Incrédules ; (car il y a de ces deux sortes de gens) & vous verrez, du-moins le plus souvent, que vos Esprits Forts, & ceux qui veulent passer pour douter d'un état futur (je parle des Personnes d'honneur) donnent de plus grandes marques de tranquillité & d'intrépidité dans les mêmes dangers où les prétendus

Croïans d'entre vous paroissent manquer le plus de courage, & être le plus troublés. HOR. Pourquoi dite-vous les prétendus Croïans ? A votre compte il n'y a point de Chrétiens parmi les Gens d'honneur.

CLEO. Je ne vois pas comment il peut y avoir parmi eux de véritables Croïans.

HOR. Pourquoi, je vous prie ?

CLEO. Pour la même raison qu'un Catholique-Romain ne sauroit être un Sujet sur qui l'on puisse compter dans un Païs Protestant, ou même dans tout autre Païs que celui qui est sous la domination de SA SAINTETE'. Aucun Souverain ne peut se confier entièrement dans la fidélité d'une Personne qui reconnoit sur la Terre une autre Puissance supérieure, à laquelle il rend hommage. Je suis persuadé que vous me comprenez.

HOR. Fort bien.

CLEO. Vous pouvez attacher au même joug le Chevalier & le Prébendier, & les faire seoir ensemble dans le même Siège ; mais l'Honneur & la Religion ne purent jamais être associés, nec in und fede morantur. Il en est de ces choses comme de la Majesté & de l'Amour. Examinez votre conduite, & vous trouverez que ce que vous avez dit du doigt de Dieu, étoit uniquement un subterfuge, une échappatoire. Vous admetes alors cette idée, parce que vous en aviez besoin. Vous avez dit hier dans une autre occasion, que la Providence dirigeoit & gouvernoit tout sans exception. Vous auriez donc dû appercevoir que le doigt de Dieu paroît autant dans un accident ordinaire de la vie, & dans un malheur, que dans un autre qui n'est pas plus extraordinaire. Une rude attaque de maladie est peut-être moins funeste, qu'une légère escar-

mouche entre deux Partis ennemis ; & une querelle survenue pour une bagatelle entre deux Personnes d'honneur, est souvent plus dangereuse que le plus violent orage. Un Homme de sens, qui se règle sur des principes fixes, ne peut donc pas regarder comme une impiété, de ne témoigner aucune crainte dans un certain péril, & être couvert de confusion, quand il passe pour avoir eu peur dans une autre forte de danger qui étoit tout aussi grand. Réfléchissez seulement, combien vous êtes peu d'accord avec vous-même. Quelquefois, pour vous justifier de la crainte que vous avez de la Mort, ce qui arrive dans les cas où la vanité est dans le silence, vous devenez religieux dans un moment. La délicatesse de votre conscience pousse même le scrupule si loin, que vous regarderiez la fermeté qu'on feroit paroître dans les châtimens que le Tout-puissant nous infligeroit, comme une déclaration impie d'une guerre contre le Ciel. D'autres fois au contraire, quand l'Honneur l'exige, vous avez non seulement l'audace de violer de dessein prémédité les Commandemens de Dieu les plus positifs, mais encore de soutenir que le plus grand malheur qui pût vous arriver, feroit que le monde crût, ou seulement soupçonnât que vous eussiez pu hésiter quelques momens pour commettre ce crime. Peut-on se moquer plus visiblement de la Majesté Divine ? Il n'y auroit pas la moitié autant d'impudence à nier l'Existence de Dieu, qu'à tenir une pareille conduite, après avoir reconnu cette Existence. Il n'est point d'Athéisme————

HOR. Arrêtez, CLEOMENE, je ne puis résister plus longtems à la force de la vérité, & j'ai résolu d'être plus attentif sur moi-même à l'avenir. Permettez-moi de devenir votre Disciple.

CLEO. Vous badinez, HORACE ; je ne suis pas assez téméraire pour croire que je puisse instruire une personne de votre savoir ;

mais, si vous voulez suivre mes avis, rentrez avec soin en vous-même, examinez-vous avec impartialité, & lisez à votre loisir le Livre que je vous ai recommandé.

HOR. Je vous promets de remplir la tâche que vous m'imposez. Je reçois avec plaisir ce présent que vous me faites. Quoique j'eusse d'abord refusé cet Ouvrage, aïez cependant la bonté de me l'envoier demain matin par un de vos Domestiques.

CLEO. Vous avez tort de faire des compliments avec moi, surtout pour une bagatelle. Faites mieux, HORACE. Ordonnez à un de vos Domestiques de me suivre ; à présent je m'en vai directement au logis, & je pourrai lui remettre ce Livre sur le champ.

HOR. Je vois votre scrupule ; ce fera comme vous le trouverez à propos.

Dialogue III

DIALOGUE III.

HORACE & CLEOMENE.

HORACE.

JE vous suis fort obligé de votre Livre.

CLEO. Je confidère, comme une grande faveur, la bonté que vous avez eue de l'accepter.

HOR. Je ne croïois pas, je l'avoue, que personne eût jamais pu me persuader d'en faire la lecture. Mais la manière dont vous

vous y êtes pris avec moi, étoit des plus engageantes. Rien n'étoit plus propre à me convaincre, que l'exemple des Duëls dont vous vous êtes fervi. L'argument tiré à majori ad minus m'a tellement frappé, qu'il étoit feul capable de me faire ouvrir les yeux. Oui, une paſſion qui peut furmonter la crainte de la Mort, eſt capable d'aveugler l'Homme, & de lui faire voir les choſes presque toutes différentes de ce qu'elles ſont.

CLEO. Il eſt impoſſible de ſ'imaginer combien de formes étranges, diverſes, inexplicables & contradictoires, peut prendre une paſſion que nous n'oſons affouvir qu'en ſecret. Jamais nous n'en goûtons mieux les douceurs, que quand nous ſommes pleinement perſuadés que perſonne ne croit que nous en ſoïons affectés. Auſſi n'y a-t-il aucune Qualité aimable, aucune Vertu Sociale, je n'en excepte même ni la Bienveillance, ni la Douceur, ni l'Humanité, que la paſſion ne puiſſe contrefaire. En un mot, il n'eſt point de bonnes ou de mauvaiſes actions dont le Corps ou l'Eſprit Humain ſoient capables, qu'elle ne puiſſe produire & exécuter. D'un autre côté, on ne ſauroit diſconvenir qu'elle ne préoccupe & n'aveugle ceux en qui elle ſe rencontre dans un certain degré. Où eſt, je vous prie, la force d'Eſprit, le jugement, & la pénétration d'un Génie diſtingué qui ſe pique de Religion, s'il eſt obligé de convenir qu'il a été plus eſſraié des craintes chimériques & d'un mal imaginaire, que des Gens également foibles & vains pouvoient lui cauſer, qu'il n'a été touché de la crainte réelle d'être expoſé aux châtimens aſſurés d'un Dieu tout-ſage & tout-puiſſant, qu'il a hautement offenſé

HOR. Mais, avec votre permiſſion, votre Ami ne fait point de réflexions auſſi pieuſes : il parle réellement en faveur des Duëls, & en prêche l'uſaCLEO. Quoi ? Eſt-ce qu'il défend la cauſe des

Duels, parce qu'il dit qu'on devroit faire contre cette coutume les loix les plus févères, & punir fans exception tous ceux qui enverroient ou qui accepteroient des cartels ?

HOR. Il semble effectivement que par-là il veuille détourner les Hommes de se battre ; mais en même tems il fait voir la nécessité de conferver cette coutume, pour polir & civilifer la Société en général.

CLEO. Ne voïez-vous pas qu'il parle ironiquement ?

HOR. Non fans-doute que je ne le vois pas. Il montre vifiblement les avantages que l'on retire des Duëls ; & pour les autorifer, il emploie d'auffi bonnes raifons qu'il eft poffible d'en trouver, en montrant combien la Conversation & le Commerce en fouffriroient, fi on aboliffoit cette pratique.

CLEO. Croïez-vous que l'on traite férieufement un fujet, quand on le finit comme mon Ami a fait ?

HOR. Je ne me fouviens point de cette clôture.

CLEO. Voici le Livre, je vai chercher ce paffage Lifez-le, je vous prie.

HOR. D'ailleurs ne feroit-il pas étrange qu'une Société fe plaignit de la perte d'une demi-douzaine d'Hommes, lorsque leur mort procure à les Membres des biens d'un auffi grand prix, que le font la Politeffe, les douceurs de la Conversation, & le bonheur des Affemblées en général ; tandis que l'on verroit cette même Société expofer fi volontiers, & quelquefois facrifier plusieurs milliers d'Hommes, fans favoir bien furement fi un facrifice fi confidérable lui fera avantageux ? Il femble à la vérité que ces paroles

foient mêlées de raillerie ; mais il par le fort sérieusement dans ce qui précède.

CLEO. J'avoue qu'il assure très-sérieusement que la coutume & la mode des Duëls contribuent à la Politesse, aux Belles Manières, aux douceurs de la Conversation, & aux agrémens du Commerce. Mais c'est cette même politesse, ces mêmes douceurs, & ces mêmes agrémens qu'il tourne en ridicule, & qu'il condamne dans tout son Livre.

HOR. Qui fait comment il faut s'y prendre avec un Auteur, qui recommande fort sérieusement une chose dans une page, & qui tourne cette même chose en ridicule dans la page suivante.

CLEO. Mon Ami est persuadé d'un côté, que c'est dans la Religion Chrétienne seule qu'on doit chercher des règles fixes & invariables de conduite ; & de l'autre, qu'il est bien peu de Personnes qui l'embrassent sincèrement. Examinez son Ouvrage sous ce point de vue, & vous trouverez qu'il est toujours d'accord avec lui-même. Si quelquefois il ne vous paroît pas tel du premier coup d'œil, considérez-le de plus près ; & après un mûr examen vous trouverez qu'il cherche, & qu'il tend uniquement à dévoiler le contraste qu'il y a entre la conduite des Hommes, & les principes dont ils se piquent.

HOR. Cependant il semble qu'il n'a rien moins à cœur que la Religion.

CLEO. Cela est vrai : mais s'il avoit écrit dans un autre goût, son Ouvrage n'auroit jamais été lu par les personnes aux-quelles il le destinoit ; je veux parler des Déistes modernes, & du Beau Monde ; car c'est eux qui devoient en tirer parti. Il montre aux Déistes, l'origine & l'insuffisance de la Vertu, aussi bien que le peu

de sincérité qu'ils font paroître en la pratiquant. Le Beau Monde peut y apprendre la folie que renferment le Vice, le plaisir, & la Vanité des Grandeurs Mondaines. On y développe l'hypocrisie de tous ces Théologiens, qui, prétendant prêcher l'Evangile, accordent & prennent des licences incompatibles, & directement contraires aux préceptes du Chrétianisme.

HOR. Ce n'est point-là le jugement que le Public porte de ce Livre. La plupart de ceux qui en parlent, croient qu'il est destiné à encourager le Vice & à corrompre la Nation CLEO. Y avez-vous trouvé quelque chose de semblable ?

HOR. Si je ne veux point trahir ma conscience, je dois avouer que je n'y ai rien lu de pareil. Cet Ouvrage censure, & tourne en ridicule le Vice ; mais il fait des railleries contre la Guerre & le Courage Martial, aussi bien que contre l'Honneur & autres choses semblables.

CLEO. Je vous demande pardon ; les choses de la Religion n'y sont tournées en ridicule dans aucun endroit.

HOR. Mais si c'est un bon Livre, pourquoi y a-t-il tant d'Ecclésiastiques qui le critiquent, & qui le condamnent ?

CLEO. Par la raison que je vous ai dite. Mon Ami a dévoilé leur conduite. Cependant il s'y est pris de manière que personne ne fauroit l'accuser d'avoir donné dans l'exagération, ou de les avoir calomniés. Nous ne sommes jamais plus piqués, que quand les plaintes qu'on fait contre nous, sont d'une nature que nous ne pouvons y répondre. Si donc ces Messieurs ont diffamé cet Ouvrage, c'est qu'ils étoient en colère, & que l'intérêt les empêche de dire la véritable cause qui les a irrités. Je vous ferois la description d'un cas tout semblable, si vous pouviez obtenir sur vous de

m'écouter tranquillement ; mais c'est une faveur que je ne ferois presque espérer, parce que vous êtes un des plus grands Admirateurs de l'Opéra. HOR. Pourquoi vous feriez-vous de la peine de me parler à cœur ouvert ?

CLEO. J'ai une si forte aversion pour les Eunuques, que jamais personne n'a encore pu la surmonter. En vain j'ai trouvé parmi eux de très-bons Chanteurs, & des Gens qui jouoient fort bien leur rôle. Dès-que j'entens une voix féminine, je cherche d'abord une jupe. Il m'est absolument impossible de soutenir la vue de ces Animaux, qu'on peut dire n'être d'aucun sexe. Supposons qu'un Homme d'esprit, qui auroit pour ces gens-là le même dégoût que moi, voulût tourner en ridicule le luxe abominable qui enseigne à mutiler les Mâles, pour servir au divertissement de ceux qui causent des dépérissémens dans leur espèce, afin de satisfaire à leur mollesse.

Dans ce dessein, nous dirons que commençant par l'opération elle-même, il la décrirait en des termes qui choqueroient la pudeur le moins qu'il seroit possible. Il seroit voir en même tems les bornes étroites de l'Entendement Humain, & le peu de secours que nous pouvons tirer de l'Anatomie, de la Philosophie, ou de quelque partie des Mathématiques, pour découvrir & expliquer à priori, comment cette amputation peut produire sur la voix un effet aussi surprenant ; & il démontreroit combien nous sommes assurés à posteriori, de la grande influence que cette mutilation a non seulement sur le larynx, sur les glandes & les muscles du gosier, mais encore sur la trachée-artère, sur les poulmons, sur la masse entière du sang, & par conséquent sur toutes les parties fluides & fibreuses du Corps. Il pourroit pareillement assurer, que ni l'usage du Miel, ni les préparations de Sucre, de Raifins secs, de

Sperma Ceti, ou de Cerveille de Cachelot ; ni les Emulfions, les Tablettes, ou autres Médecines, soit réfrigérantes soit balsamiques ; ni la Saignée, ni la Tempérance, ni le Choix des Alimens ; ni l'Abstinence des Femmes, du Vin, & de tout ce qui échauffe, ou qui est acre & spiritueux, ne contribuent autant à conserver, adoucir, & fortifier la voix, que cette opération. Il pourroit même affirmer que c'est là le seul moyen de se procurer ces avantages.

S'il vouloit couvrir & cacher son but principal, en amusant les Lecteurs, il n'auroit qu'à parler des autres usages que l'on se propose quelquefois, en coupant les parties qu'on ne nomme pas. Il diroit qu'il y a eu des Personnes sur qui on a fait cette cruelle exécution, pour les punir de quelques crimes analogues qu'ils avoient commis ; tandis que d'autres se sont déterminés d'eux-mêmes à la souffrir, afin de conserver leur santé & de prolonger leur vie. Il allégueroit le témoignage de César, pour prouver que les Romains envifageoient cette amputation comme plus cruelle que la mort, morte gravior. On s'en est quelquefois servi pour se venger. Il auroit ainsi occasion de parler de l'état pitoïable où fut réduit le pauvre Abelard. D'autres fois on s'est fait volontairement Eunuque, par précaution. Il pourroit rapporter l'Histoire de Combabus & de Stratonice. Pour illustrer tout cela, il le semeroit de lambeaux tirés de Martial, de Juvenal, & d'autres Poètes. S'il ajoutoit encore à sa Dissertation ce que des Auteurs spirituels ont dit de plus amusant sur cette matière, il l'embelliroit admirablement, Comme la Satyre feroit son but principal, blâmant l'affection que nous avons pour ces Castrati, il feroit sentir le ridicule d'un Siècle & d'un País où l'on donne moins d'appointemens à un Anglois d'illustre famille & d'un courage éprouvé, à un Officier-Général qui durant toute l'année défend sa Patrie au péril de sa

vie, que l'on n'en donne quelquefois à un Italien d'obscur & de basse extraction, qu'on peut à peine mettre au rang des Hommes, dont toute l'occupation est de chanter seulement pendant l'hiver, sans qu'il coure aucun risque. Il se moqueroit des caresses que font à ces fortes de gens les Personnes de la première qualité, qui profitent ainsi leur familiarité aux plus vils des Mortels, & qui accordent à des Objets qui redevables de leur existence à un Chirurgien ne font pas même partie de la Création, des honneurs & des attentions uniquement dues à leurs Egaux. Animaux si méprisables, qu'ils peuvent sans ingratitude vomir des imprécations contre celui qui les a fait ce qu'ils sont.

S'il intituloit ce Livre, L'EUNUQUE SEUL EST HOMME, sur ce Titre seul, sans que j'eusse besoin de voir l'Ouvrage, je comprendrois d'abord que les Eunuques sont aujourd'hui considérés, qu'ils sont à la mode, & que le Public les estime. Considérant ensuite que l'Eunuque n'est pas réellement Homme, je m'attendrois à à trouver dans cet Ouvrage des railleries contre les Castrati, ou une satire contre ceux qui les mettent à un plus haut prix qu'ils ne valent. Mais si Messieurs de l'Académie de Musique, peu contents des libertés que se donneroit cet Auteur dans ses critiques, étoient choqués qu'un sot Ecrivain se mêlât de leurs affaires, & censurât si justement leur divertissement ; si dans leur fureur ils le dépeignoient comme un Scélérat, & que, sans s'arrêter à justifier leur plaisir, & à parler des Eunuques, dont ils ne pourroient aisément défendre la cause, ils le représentassent dans le Monde comme un Homme qui enseigne publiquement l'Amputation, & qui en presse vivement la nécessité ; si, en tirant de son Ouvrage des traits équivoques & détachés, ils s'efforçoient d'exposer à la haine publique celui qui a blâmé leur conduite ; seroit-il alors difficile de comprendre comment ces discours pourroient

attirer un violent orage contre l'Auteur, & engager les Grands Jurés à dénoncer fon Livre ?

HOR. L'exemple que vous avez apporté, est très-bien choisi. Dans les deux cas l'accusation est également mal-fondée, & les plaintes très-injustes. Mais est-il aussi vrai que le Luxe peut rendre une Nation florissante, & que les Vices des Particuliers sont avantageux au Public, qu'il est vrai que la Mutilation conserve & fortifie la voix ?

CLEO. Avec les restrictions que mon Ami propose, je suis persuadé que la chose est ainsi, & qu'à cet égard les cas sont encore exactement les mêmes. Rien n'est plus efficace pour conserver, améliorer & fortifier une belle voix, que cette opération faite dans la jeunesse. La question n'est pas de savoir si le fait est réel, mais s'il est permis de s'y résoudre ; si une charmante voix dédommage de la perte qu'on fait ; si une Personne doit préférer la satisfaction qu'il y a de pouvoir bien chanter, & les avantages qu'on retire de ce talent, aux douceurs du mariage, & à la joie de se voir de la postérité. Il s'agit d'opter ; car la jouissance des premiers plaisirs détruit la possibilité des seconds. Mon Ami démontré aussi en premier lieu, que le Bonheur de la Nation, qui fait l'objet des desirs empressés du Public, & après lequel chacun soupire, consiste dans l'Opulence, dans le Pouvoir, dans la Gloire, & dans la Grandeur Mondaine ; à vivre chez soi dans l'abondance, & dans la splendeur ; à être craint, recherché, & estimé au dehors. Il prouve en second lieu qu'on ne sauroit parvenir à cette félicité sans l'Avarice, la Prodigalité, la Vanité, l'Envie, l'Ambition, & les autres vices semblables. Dès-qu'on a démontré mathématiquement cette dernière proposition, la question n'est pas si l'Opulence, le Pouvoir, & l'Abondance &c. sont propres à procurer le bonheur

d'une Nation ; mais leulement si l'on doit rechercher cette félicité à ce prix, & s'il est permis de souhaiter des choses dont on ne fau-
roit jouir, sans que le gros de la Nation soit corrompu. C'est cette
opinion qu'il expose à l'examen des Chrétiens, & de tous ceux qui
font profession d'avoir renoncé au Monde, à la pompe, & à la
vanité.

HOR. Comment paroît-il que l'Auteur s'adresse à ces
Personnes ?

CLEO. D'où cela paroît ? De ce qu'il a écrit en Anglois, & qu'il
a publié son Livre à Londres. L'avez-vous lu d'un bout à l'autre ?

HOR. Je l'ai lu deux fois. Il contient plusieurs choses que j'ap-
prouve, mais tout ne m'y plaît pas.

CLEO. Quelles Objections avez-vous donc à faire contre cet
Ouvrage ?

HOR. Il a diminué le plaisir que je goûtois dans la lecture d'un
beaucoup meilleur Livre. Milord Shaftsbury est mon Auteur fa-
vori. Je puis trouver des délices dans l'Enthousiasme ; mais ses
charmes cessent, dès-qu'on me demande ce que j'y trouve de si
excellent. Puisque nous sommes de si étranges Créatures, ne de-
vons-nous pas tâcher d'augmenter les plaisirs d'imagination ?

CLEO. J'avois cru que déterminé à vous mieux mieux
connoître, vous aviez fondé votre cœur avec soin & sans partialité.

HOR. C'est une cruelle chose que cet examen. Depuis la der-
nière fois que je vous ai vu, je l'ai essayé à trois reprises, jusques-là
que la peine qu'il m'en a coûté, m'a mis tout en fureur. Incommo-
dité qui m'a forcé d'abandonner ce dessein.

CLEO. Vous devez effaïer encore une fois, & vous accoutumer infenfiblement à penfer d'une manière abftraite. Pour cet effet le Livre dont je vous ai parlé, vous fera d'un grand fecours.

HOR. Oui, pour confondre mes idées, & pour m'embrouiller. L'Auteur y tourne partout en ridicule la Politeffe & les Belles Manières.

CLEO. Excufez-moi, Monfieur ; il nous dit feulement quelle en eft la nature.

HOR. On y apprend que toutes les Belles Manières confiftent à favoir flatter la vanité des autres Hommes, & à cacher la nôtre. N'est-ce pas-là une propofition affreufe ?

CLEO. Mais n'est elle pas réelle ?

HOR. La lecture de ce paffage m'a fi étrangement révolté, que fur le champ j'ai fermé le Livre, pour examiner par plus de cinquante exemples tant de Politeffe que de Groffièreté, fi effectivement l'expérience confirmoit ce paradoxe ; & je confeffe que dans tous les cas que j'ai examinés, je ne l'ai trouvé que trop bien fondé. CLEO. Vous ne trouverez jamais autrement, quand même vous continuériez vos recherches jufques au jour du Jugement.

HOR. Mais cela n'est-il pas piquant ? Je donneroïs volontiers cent guinées, que je n'euffe jamais vu ce Livre. Je ne puis fouffrir de voir fi bien ma nudité.

CLEO. Avant vous, je n'avois jamais vu d'Homme d'honneur qui avouât fi ingénûment l'averfion qu'il avoit pour la vérité.

HOR. Vous direz de moi tout ce qu'il vous plâira. Ce que je dis eft de fait. Mais puisque je fuis allé fi loin, il faut que je continue.

Il y a cinquante choses dont j'ai besoin d'être Instruit.

CLEO. Parlez librement, je vous prie, Si je puis vous être de quelque utilité, je regarderai cet avantage comme un grand honneur. Les sentimens de l'Auteur me sont d'ailleurs fort bien connus.

HOR. J'ai vingt questions à vous faire sur la Vanité, & je ne fais par quelle commencer. Voici une autre chose que je ne comprends pas, c'est que la Vertu ne puisse subsister sans le renoncement à soi-même.

CLEO. C'a été l'opinion de tous les Anciens. Milord Shaftsbury est le premier qui ait soutenu le contraire.

HOR. Mais n'y a-t-il pas dans le Monde des Personnes qui sont bonnes par choix ?

CLEO. Sans-doute ; mais alors leur choix est dirigé par la Raïson & par l'Expérience, & non par la Nature, je veux dire la simple Nature. Mais il y a une ambiguïté dans le mot bon, qu je voudrois éviter. Tenons-nous à celui de vertueux alors j'affirme qu'aucune action n'est vertueuse, si elle ne renferme, & ne montre quelque conquête, quelque victoire grande ou petite sur la simple Nature : autrement l'épithète est impropre.

HOR. Mais si à l'aide d'une bonne Education on remporte cette victoire dans la jeunesse, ne pourroit-on pas être dans la suite vertueux par choix & avec plaisir ?

CLEO. Oui, si on obtenoit réellement cette victoire. Mais comment s'en assurer ? Quelle raison aurons-nous de croire qu'on l'ait effectivement remportée ? N'est-il pas certain qu'au lieu de chercher, dès notre enfance, à dompter nos passions & nos appé-

tits on nous apprend tous les jours à les cacher, & que même nous faisons tous nos efforts pour les dérober aux yeux des autres ? D'ailleurs nous sentons au dedans de nous que les passions subsistent toujours, quels que soient les changemens qui sont arrivés à nos mœurs & à notre état. Le Sytème, qui suppose que la Vertu n'exige pas le renoncement à soi-même, donne un vaste champ à l'hypocrisie, comme mon Ami l'a fort bien remarqué. On y trouvera, dans toutes les rencontres de la vie, des moïens & des occasions très-propres pour contrefaire l'Amour de la Société, & l'Attachement pour le Bien Public. Il s'en faut beaucoup que la Doctrine opposée ne fournisse les mêmes occasions, en enseignant qu'il n'y a point de Vertu sans renoncement à soi-même, & que par conséquent il n'y a point de mérite dans une action, si pour l'exécuter on n'a pas dompté des passions. Demandons à ceux qui par une longue expérience sont versés dans les Affaires Humaines, s'ils ont trouvé que le général des Hommes jugeassent assez impartialement d'eux-mêmes pour ne se point estimer au-delà de leur juste valeur. Qu'on leur demande, s'ils les ont trouvés assez sincères dans l'aveu des fautes cachées, & des secrets manquemens dont il n'étoit pas possible de les convaincre ; en sorte que l'on puisse s'affurer qu'ils ne les pallieront, & qu'ils ne les nieront jamais. Où trouvera-t-on un Homme, qui n'ait dans certaines occasions celé ses fautes, & qui ne se soit jamais revêtu de fausses apparences, ou qui n'ait même protesté qu'il agissoit par les principes de la Vertu Sociale, & par affection pour ses semblables, dans le tems qu'il savoit en son cœur que presque tous ses soins tendoient à se satisfaire lui-même. Les plus parfaits d'entre nous reçoivent quelque-fois des applaudissemens, sans desabufer ceux qui les leur donnent, quoiqu'ils soient intérieurement persuadés que les actions qui leur ont attiré ces louanges, sont

dues à une puissante passion, à une fragilité de notre Nature, qui nous a été souvent nuisible, & que nous avons souhaité mille fois de vaincre, sans que nous aïons jamais pu y réussir. Les mêmes motifs peuvent produire des actions bien différentes, suivant que les Personnes diffèrent dans leur tempéramment, & dans les circonstances où elles se rencontrent. Ceux qui sont à leur aise peuvent paroître vertueux par le même tour d'esprit, qui dénotteroit de la foiblesse s'ils étoient pauvres. Pour connoître le Monde, il faut en examiner les diverses parties. Je le fai, HORACE ; ce qui se passe parmi ceux qui sont de basse extraction ne vous plaît pas mais si nous ne faisons jamais de recherches que sur les Gens de qualité, & que nous ne portions jamais nos vues ailleurs, il nous fera impossible d'avoir une connoissance exacte de tout ce qui appartient à notre Nature. Il se trouve parmi les Personnes de médiocre condition des gens assez bien élevés, qui réussissent différemment, lors même qu'ils ont à peu près les mêmes vertus & les mêmes vices, & qu'ils sont également doués des qualités requises pour la Vocation à laquelle ils ont été destinés. Ces différens succès viennent nécessairement de la diversité de leur tempéramment.

Examinons deux Personnes élevées pour les mêmes affaires. L'un & l'autre n'ont de ressource que dans leurs talens. Ils se trouvent dans les mêmes circonstances par rapport aux choses de ce Monde, Les mêmes avantages & les mêmes desavantages se présentent à ces deux Personnes. Je suppose qu'il n'y ait entr'eux de différence que dans leur tempéramment, en-sorte que l'un soit actif & l'autre indolent.

Ce dernier n'amassera jamais des richesses, quand même il auroit une Profession lucrative, & qu'il l'entendrait à fond. Le ha-

zard, ou quelque évènement extraordinaire peut, il est vrai, occasionner de grands changemens dans cette Personne ; mais sans cela il ne s'élèvera jamais au dessus de la médiocrité. Si la Vanité ne l'affecte pas d'une manière surprenante, il restera toujours pauvre, rien ne peut le tirer de ce misérable état qu'un peu de Vanité. Comme j'ai supposé que c'étoit un Homme de sens, il suivra ponctuellement les loix de la Probité, sans que la moindre avarice puisse jamais l'en détourner.

Dans un Homme vif, actif, intrigant, & qui aime le fracas, nous découvrirons des symptômes bien differens, quoique placé dans les memes circonstances que celui dont je viens de parler. Une petite dose d'Avarice lui fera poursuivre son dessein avec ardeur & avec assiduité. De petits scrupules ne l'arrêteront point. Lorsque la sincérité ne lui servira de rien, il emploiera l'artifice. Le plus grand usage qu'il fera de son bon-sens pour parvenir à ses fins, sera de revêtir, autant qu'il lui sera possible, l'apparence d'un Honnête Homme, quand son intérêt exigera qu'il s'écarte des règles de l'exacte probité. Pour thésauriser, ou même pour gagner la vie par le moyen des Arts & des Sciences, il ne suffit pas de les entendre. Tout Homme, obligé à se procurer le nécessaire, doit encore tâcher de se faire connoître, & de se pousser dans le Monde aussi loin que la Bienfaisance le permet, sans se vanter mal-à-propos, & sans nuire à autrui.

C'est ici où l'Indolent manque à lui-même. Cependant il reconnoîtra rarement qu'il est destitué d'une qualité absolument nécessaire pour être mis en possession de ces avantages. On l'entendra souvent blâmer le Public qui ne l'emploie point, & qui n'encourage pas son mérite, que personne ne connoît, parce que lui-même a pris plaisir à le cacher. En vain vous voudrez le

convaincre de son erreur : ce fera inutilement que vous chercherez à lui faire sentir qu'il a négligé les moïens les plus propres à se procurer de l'occupation : toujours il cherchera à pallier ses faiblesses, & même à les faire envifager comme des vertus. Il attribuera à sa modestie, & à son éloignement pour l'impudence & pour l'ostentation, une indolence qui est entièrement due à son tempéramment trop mou, & à l'amour excessif qu'il a pour l'aïse & pour la tranquillité.

Celui qui est d'un tempéramment opposé, ne se repose pas uniquement de ses succès sur son mérite. Non content de le faire paroître dans tout son éclat, il s'efforce encore à le grossir dans l'idée des autres Hommes, & à leur faire croire qu'il est plus habile qu'il ne l'est effectivement. Sachant que l'on regarde comme un infensé celui qui se préconise lui-même, & qui fait son propre panégyrique, il met tout en œuvre pour se procurer des Connoissances & des Amis qui veuillent bien le louer dans les termes les plus magnifiques. Il sacrifie à son ambition toutes les autres passions ; les contretens les plus inopinés ne le déconcertent point ; il est fait aux refus ; les grossièretés qu'il essuie de ceux à qui il demande quelque chose, ne l'ébranlent jamais. L'intérêt lui fait prendre toutes fortes de formes. C'est un vrai Prothée, il fait se priver du nécessaire & du repos. S'il le faut, il seindra d'être tempérant, chaste, compâtissant, & pieux, sans qu'il ait même un grain de Vertu ou de Religion. Ses efforts pour avancer sa fortune, Per fas et nefas, par les voies justes & injustes, ne se ralentissent jamais ; ses desirs n'ont point de bornes. Seulement, lorsqu'il est obligé d'agir ouvertement, il ne craint que la censure du Public. Il y a du plaisir à voir comment, dans les deux Personnes dont je parle, le tempéramment pliera, & dirigera leurs diverses passions Bien

loin, par exemple, que la Vanité produise les mêmes effets sur l'un & sur l'autre, elle en produira de tout opposés.

L'Homme actif & intrigant aime la parure, l'ajustement, les amusemens, les équipages, les bâtimens, & toutes les choses dont jouissent les Personnes qui sont au dessus de lui.

La Vanité rend au contraire l'Indolent hargneux, & si je l'ose dire, presque bourru. Pour peu qu'il ait l'esprit porté à la satire, la douceur qu'il pourroit avoir d'ailleurs, ne l'empêchera point de tomber dans ce vice. Quel est l'effet naturel de l'Amour-propre dans chaque Individu ? personne ne l'ignore. Cette passion s'occupe à flatter l'inclination favorite, & à pallier de son mieux les actions & l'état de celui qui en est affecté. L'Indolent donc, ne trouvant rien d'agréable au dehors, tourne toute son attention sur lui-même ; & examinant avec beaucoup d'indulgence ce qu'il possède, il admire son savoir, naturel ou acquis. Le sentiment de son habileté, lui fait goûter les plaisirs les plus sensibles. Delà il en vient aisément à mépriser tous ceux qui n'ont pas les mêmes bonnes qualités dont il se croit orné. Il fait surtout paroître du mépris pour les Gens puissans & opulens ; car il ne leur porte jamais ni beaucoup de haine, ni beaucoup d'envie, parce que son tempéramment en seroit dérangé. Regardant comme impossible tout ce qui est difficile, il n'espère point de pouvoir améliorer sa condition. Comme, suivant la supposition, il n'a aucun bien de patrimoine, & que par son travail il n'a gagné que ce qu'il lui faut précisément pour s'entretenir dans un état de médiocrité, son bon-sens, si du-moins il veut jouir de l'apparence du bonheur, doit l'obliger premièrement à être frugal, & en second lieu à témoigner du mépris pour les richesses car s'il négligeoit ces deux choses, il se verroit réduit à la triste nécessité de faire banque-

route, & à montrer ainfi, comme dit le Proverbe, le défaut de la cuiraffe.

HOR. Je fuis charmé de vos remarques, & de la profonde connoiffance que vous avez du Genre Humain. Mais dites-moi, je vous prie, fi la Frugalité dont vous parlez à-présent, n'eft pas une Vertu ?

CLEO. Je ne le crois pas.

HOR. Quand on n'a que peu de revenu, la Frugalité eft fondée fur la Raifon ; & en ce cas elle paroît une efpèce de renoncement à foi-même, fans laquelle un Homme indolent, qui par tempéramment méprife l'argent, ne fauroit être frugal. Auffi toutes les Perfonnes de ce caractère, qui, regardant les richesses avec indifférence, font réduites à la mendicité, comme cela arrive fouvent, tombent ordinairement dans ce fâcheux état ; parce qu'ils manquent du renoncement à foi même, & qu'ils font conduits par le mépris naturel qu'ils ont pour l'argent.

CLEO. Je vous ai dit ci-devant, que fi un Homme indolent prenoit la route que fon tempéramment lui montre, il refteroit pauvre, , & que rien ne pourroit le tirer de cet état misérable qu'une petite dofe de Vanité. La crainte de tomber dans le mépris pourroit à-la-vérité faire une afsez forte impreffion fur l'Efprit d'une telle perfonne, pour l'exciter à travailler autant qu'il faudroit, afin d'éviter l'opprobre ; mais cette paffion le pouffera difficilement à faire quelque chofe de plus. C'eft pour cela qu'il prendra le parti d'être frugal, convaincu que cette frugalité contribuera, & lui aidera à jouir de fon Summum Bonum, du repos, objet chéri de fon tempéramment, porté à la molleffe & à la nonchalance.

L'Homme naturellement actif, qui n'auroit pas plus de vanité que le premier, se résoudroit plutôt à tout, que de se soumettre à la même frugalité. Pour qu'il s'y déterminât, il faudroit qu'il y fût forcé par son avarice. La Frugalité n'est point une vertu, tant qu'elle a pour principe une passion. D'ailleurs il arrive très-rarement, que le mépris qu'on témoigne pour les richesses, soit sincère. J'ai connu des Personnes riches, qui, à cause de leur Famille, ou par d'autres vues raisonnables, étoient plus ménagers & plus ténaces qu'ils ne l'auroient été s'ils avoient eu de plus grands biens. Mais je n'ai jamais vu d'Homme frugal, qui ne fût avare, ou dans la nécessité. Enfin il y a un nombre infini de Gens dépensiers, prodigues, & extravagans au suprême degré, qui ne semblent faire aucun cas de l'argent, tandis qu'ils en ont assez pour le jeter par les fenêtres, mais qui sont absolument incapables de supporter la pauvreté. Lorsqu'ils sont ruinés, on découvre dans tout leur extérieur les inquiétudes, le chagrin, & la mortification que leur cause l'état misérable où ils sont réduits. Convenons donc que le mépris des richesses, dont plusieurs se sont piqués dans tous les siècles, est plus rare qu'on ne se l' imagine communément. Il est très-extraordinaire de voir un Homme riche qui, avec une santé ferme, jouit de toute la force du corps & de l'Esprit ; un Homme, en un mot, qui n'a aucune raison de se plaindre du Monde ou de la Fortune, mépriser réellement ces deux objets de l'adoration des Mortels, & se résoudre à une indigence volontaire par un louable dessein. Je n'en connois qu'un dans toute l'Antiquité, à qui l'on puisse donner cette louange avec vérité.

HOR. Quel est ce Personnage, je vous prie ?

CLEO. Anaxagoras de Clazomène dans l'Ionie. C'étoit une Personne très-riche, de noble extraction, & admiré pour sa grande capacité. Il partagea les biens entre les Parens, & refusa de se mêler du gouvernement des Affaires Publiques, quoiqu'on le lui offrit. L'unique raison qu'il eut de tenir une conduite si déintéressée, fut d'avoir plus de tems à emploier dans la contemplation des Ouvrages de la Nature, & à l'étude de la Philosophie.

HOR. Il me semble qu'il est plus difficile d'être vertueux, lorsqu'on manque de bien, que lorsqu'on est riche. Il y a de l'extravagance à vouloir être pauvre, quand on peut faire autrement. Si jamais je vois un Homme préférer l'état de pauvreté à celui d'opulence, quand il peut légitimement avoir du bien, je dirai hardiment qu'il est insensé.

CLEO. Mais vous ne l'envifageriez pas de cette manière, si vous voyez qu'il vendit son bien pour le donner aux Pauvres. Vous savez où cette obligation nous est imposée.

HOR. On n'exige rien de semblable de nous.

CLEO. Peut-être que je me trompe. Mais que dites-vous du renoncement au Monde, & de la promesse solennelle que vous en avez faite ?

HOR. Cette promesse, prise à la lettre, renferme une chose impossible, puisque le renoncement dans ce sens n'est praticable qu'après la mort. Cela étant, je suis persuadé que renoncer au Monde ne signifie autre chose, que ne point se conformer à la partie vicieuse & corrompue du Monde.

CLEO. Je ne me suis point attendu que vous donneriez à ce Devoir un sens plus sublime, quoiqu'il soit certain que les ri-

chesses & le credit font de grands pièges, & de puissans obstacles pour toutes les Vertus Chrétiennes. Mais le général des Hommes qui ont quelque chose à perdre, font de votre sentiment. A l'exception des Saints & des Insensés, tous ceux qui font profession de mépriser les richesses & de les diffamer, font pour l'ordinaire des gens pauvres & indolens. Mais qui pourroit les blâmer ? Ils cherchent à se justifier, & l'on ne sauroit condamner qui que ce soit, d'empêcher qu'on ne se moque de lui. Car il faut avouer que de toutes les duretés auxquelles la pauvreté expose, la plus insupportable est les railleries, & le mépris qu'elle attire sur ceux qui y sont tombés.

NIL BABET INFELIX PAUPERTAS DURIUS IN SE, QUÀM QUOD RIDICULOS HOMINES
FACIT

La satisfaction que goûtent ceux qui excellent en des choses qu'on estime, ou qui les possèdent seulement dans un moindre degré, est toujours mêlée d'une dose de mépris pour ceux qui en sont privés. Il n'y a qu'un mélange de compassion & de savoir-vivre, qui empêche que ces Hommes privilégiés ne manifestent ces dispositions. Si quelqu'un n'en veut pas convenir, il n'a qu'à les examiner avec attention. Il verra qu'on peut appliquer au bonheur ce que Sénèque dit de son contraire, Personne n'est misérable que par comparaison, *Nemo est miser nisi comparatus*. On ne peut donc douter que tous les Gens de sens & bien élevés ne tâchent d'éviter le ridicule, & de se garantir du mépris dont je parle.

Considérez à-présent la conduite que tiennent les deux Personnes que j'ai supposées avoir des tempérammens si opposés. Faites attention aux différentes routes qu'ils prennent pour éloigner d'eux le mépris, chacun suivant ses inclinations. L'Homme

actif, comme vous voïez, remue ciel & terre pour obtenir ce qu'il faut avoir, quod oportet babere. Mais l'Homme indolent ne fau-
roit se réfoudre à prendre tant de peines, & à se donner de si
grands mouvemens. Son idole le tient pieds & poings liés. Que
fera-t-il donc ? La nonchalance, la plus facile de toutes les
ressources, & l'unique qui lui reste, l'engagera à blâmer le Monde,
& à chercher des raisons pour rabaisser les objets qui servent à
fonder l'estime que les autres ont d'eux-mêmes.

HOR. Je vois à présent très-clairement, comment la vanité &
le bon-sens doivent obliger l'Indolent pauvre à être frugal, à affec-
ter d'être content, & à se plaîre dans l'état de médiocrité où il est
placé ; puis-que s'il refusoit de suivre les règles de la frugalité, il se
verroit bientôt réduit à l'indigence & à la misère. Voudroit-il
montrer quelque attachement pour les richesses, ou pour le faste
& la belle dépense ? Mais il ne lui resteroit aucun moïen pour cou-
vrir ou pallier sa pauvreté, qu'il craint de laisser paroître. D'abord
on lui demandera pourquoi il ne fait pas plus belle figure, bientôt
on lui fera sentir qu'il néglige les occasions de briller.

CLEO. Concluons de cet exemple, que les Hommes ne portent
pas écrites sur le front, les véritables raisons qui les font déclamer
contre certaines choses.

HOR. Mais après tout, ce tempéramment mou & tranquille,
cette indolence dont vous parlez, n'est-ce pas ce que nous appel-
lons paresse en bon François ?

CLEO. Nullement : cette molle indolence ne renferme ni fai-
néantise, ni aversion pour la peine. L'Indolent peut être diligent,
sans que pour cela il soit industrieux. S'il se présente des occupa-
tions, même qui soient au dessous de lui, il les entreprendra. Il

travaillera avec patience & avec assiduité dans un Grenier, ou dans tout autre endroit éloigné des yeux du Public. Mais il est incapable de solliciter & de tourmenter les autres pour lui donner de l'ouvrage. Il ne sauroit se résoudre à se faire paier d'un Fripon & d'un Fourbe, qui est d'un accès difficile & mauvais paieur.

Supposons que cet Indolent soit Homme de Lettres, il aura beaucoup de peine à gagner sa vie. Rarement il pourra se défaire avantageusement de ses Ouvrages. Il aimeroit mieux les donner, à bas prix, à un Libraire peu connu qui veut s'en charger, que de s'exposer aux impertinentes manières des Libraires hupés, qui prétendroient marchander ses Ecrits.

Le hazard pourra bien lui procurer une Personne de qualité qui le prendra en affection, mais il ne le fera jamais de Patron par son adresse. Et quand il en auroit un, sa condition n'en fera pas beaucoup améliorée ; puisqu'il ne tireroit de ce Protecteur, que ce que sa libéralité & sa générosité naturelle voudroit bien lui donner, sans se le faire demander. Incapable de solliciter & d'importuner un Grand pour en obtenir des faveurs, il ne témoigne d'autre reconnaissance pour les bienfaits qu'on lui accorde, que celle qui lui est dictée par les mouvemens que son cœur approuve.

L'Homme intrigant & actif étudie au-contraindre tous les moyens qui peuvent lui concilier l'affection des autres. On remarque chez lui de l'empressement à se faire des Patrons. Il ne néglige aucun des moyens que la pénétration peut lui fournir pour s'en procurer. Pendant qu'ils lui sont utiles, il affecte d'avoir pour eux des mouvemens d'une gratitude, qui, à en juger par les apparences, ne doit finir qu'avec la vie. Mais son unique but dans cette reconnaissance intéressée, c'est d'obtenir de nouvelles graces. Sa complaisance peut être très-grande, très-marquée, & sa

flatterie ingénieuse, sans que son cœur en soit touché : il n'a ni le tems, ni le pouvoir d'aimer les Bienfaiteurs. Un ancien Protecteur fera sacrifié au dernier qu'il se fera, s'il croit tirer meilleur parti de ce nouvel Ami. Il ne fait aucun cas de la fortune, de la grandeur, ou du crédit d'un Patron, qu'autant qu'il peut faire servir ces qualités à s'élever lui-même, ou à se maintenir dans le rang où il s'est placé.

De tout ce que je viens de dire, il est aisé à celui qui connoit tant soit peu les affaires du Monde, de comprendre, premièrement, que l'Homme actif & entreprenant doit, en suivant son caractère, rencontrer dans la vie infiniment plus d'empêchemens & d'obstacles que l'Indolent. Sans-doute qu'il sera exposé à une multitude de tentations, qui pourront le détourner du droit chemin de la Vertu ; tandis que l'Indolent trouvera à-peine, dans la conduite simple & unie qu'il aime, une occasion tant soit peu épineuse. Malgré toute son adresse & sa prudence consommée, le premier fera obligé de commettre quelquefois des actions propres à le faire passer avec justice auprès de certaines Personnes pour un Fripon ; enforte qu'il n'y a qu'un heureux hazard, aidé de toute son hypocrisie, qui puisse lui conserver quelque réputation jusqu'à la fin d'une longue carrière.

Il remarquera, en second lieu, que l'Indolent peut s'abandonner à son penchant, & être aussi sensuel que les circonstances où il se trouve le lui permettront, sans presque scandaliser personne. A peine ses Voisins s'appercevront-ils de l'amour criminel qu'il a pour l'aise & le repos. Le cas infini qu'il fait de la tranquillité d'esprit, lui donne tant d'éloignement pour tout ce qui pourroit le troubler, qu'il ne sauroit être dominé par aucune des passions tumultueuses. S'il a quelque passion, elle ne peut l'émouvoir dans

un degré considérable. De tout cela il est évident qu'un Homme de ce tempéramment peut très-bien, sans beaucoup d'art ni de peines, peines, acquérir, malgré la corruption intérieure, plusieurs aimables qualités qui auront toutes les apparences des Vertus Sociales, pendant qu'il ne lui arrivera rien d'extraordinaire. Quant au mépris du Monde, l'Indolent refusera peut-être de faire la cour, & de ramper devant un fier Favori, qui le recevra avec hauteur ; mais il courra avec joie chez un riche Seigneur, où il est assuré d'être reçu avec politesse & avec amitié. Il prendra part sans répugnance à tous les plaisirs délicats de la vie qu'on lui offrira, sans en excepter même les plus dispendieux. Voulez-vous le mettre à une plus forte épreuve ? comblez-le d'honneurs & de richesses. Le changement de fortune pourra fort bien le porter au Vice, qui étoit ci-devant endormi dans son cœur, en le rendant ou avare, ou prodigue. Mais quand même cela n'arriveroit point, il ne laisseroit pas de se conformer d'abord au Monde poli. Peut-être fera-t-il bon Maître, Père indulgent, Voisin serviable, Homme libéral envers les Personnes de mérite qu'il trouvera de son goût, Défenseur de la Vertu, & vrai Patriote ; mais du reste Il jouira de tous les plaisirs qu'il pourra se procurer. Il ne reprimera aucune passion qu'il peut assouvir, sans perdre beaucoup de sa tranquillité. Au milieu de l'abondance & du luxe il se fera souvent un plaisir de badiner sur la frugalité, sur le mépris des richesses & de la grandeur, qu'il affectoit dans sa pauvreté. On le verra avouer ingénûment la futilité des raisons qu'il employoit pour mettre la médiocrité en estime, & rabaisser l'élevation.

HOR. Je suis très-persuadé que l'opinion de ceux qui disent que la Vertu exige le renoncement à soi-même est mieux fondée, & qu'elle donne beaucoup moins lieu à l'hypocrisie que le Système opposé.

CLEO. Quiconque fuit ses inclinations naturelles, ne portera jamais à un si haut degré la bonté, la bienfaisance, ou l'humanité parce qu'il ne condamne chez soi d'autres vices, que ceux qui sont contraires à son tempéramment & à sa nature. Au lieu que ceux qui agissent par un principe de Vertu, prennent toujours la Raison pour guide, & combattent, sans exception, toutes les passions qui les empêchent de remplir leurs devoirs. Ainsi un Homme indolent ne niérait jamais ce qu'il doit légitimement : mais si la somme est considérable, il ne se donnera pas la peine qu'il peut & qu'il doit prendre, autant que pauvre, pour acquitter cette dette, ou du-moins pour satisfaire son Créancier. Afin de l'obliger à cela, il faudra solliciter souvent son paiement, ou même menacer de poursuivre en Justice ce Débiteur nonchalant. Ce ne fera pas un Chicaneur, qui puisse se plaire à faire de la peine à ses Connoissances ; mais il ne servira jamais ni ses Amis, ni sa Patrie aux dépens de son repos. On ne le verra point opprimer le Pauvre, ni commettre des actions infâmes, pour travailler à s'enrichir ; mais aussi il ne se donnera jamais les mouvemens, & ne prendra point les peines qu'une autre personne, placée dans les mêmes circonstances auroit prises pour soutenir une Famille nombreuse, établir ses Enfants, avancer ses Parens, & ceux avec qui il a quelque liaison. Son foible naturel le rendra incapable de faire mille choses pour le bien de la Société, qu'il auroit pu faire, & qu'il auroit fait, si, avec le même génie & les mêmes occasions, il eût été doué d'un autre tempéramment.

HOR. Vos observations sont fort curieuses ; & autant que j'en puis juger par ce que j'en ai vu moi-même, elles sont très-justes & très-naturelles. CLEO. Chacun fait qu'il n'y a point de Vertu, qu'on contrefasse aussi souvent que la Charité. Cependant le général des Hommes a si peu d'égard pour la Vérité, que quelque

grossière & visible que soit la fourberie de ceux qui affectent cette qualité, on ne manque jamais de regarder de mauvais œil, même de haïr les Personnes sensées qui ôsent découvrir la manière dont ces prétendus Charitables nous trompent, ou qui seulement les soupçonnent d'hypocrisie.

Il peut arriver que la Fortune aveugle favorise tellement un petit Boutiquier, qu'il amasse de grands biens, en faisant un négoce préjudiciable à la Patrie, & en opprimant le Pauvre dans toutes les occasions. Ce Marchand, à force d'accumuler & de léfiner, peut un jour se voir maître de grandes richesses, & d'un revenu extraordinaire pour une personne de son métier. Supposons à présent que cet Homme, parvenu à la vieillesse, emploie la plus grande partie de ses biens immenses à bâtir, ou à renter, un Hôpital. Instruit, comme je le serois, du caractère & des mœurs de ce personnage, je n'aurois pas trop bonne opinion de sa charité, quand même je le verrois se défaire de son argent durant sa vie. Sa vertu me seroit encore plus suspecte, si dans son testament il laissoit sans récompense plusieurs Personnes qui Tui auroient rendu des services essentiels, & qu'il ne léguât rien à d'autres, dont il fauroit en conscience de mourir le débiteur. Persuadé de la vérité de tout ce que je viens de rapporter, quel nom, je vous prie, donneriez-vous à cette donation, quelque considérable qu'elle fût ?

HOR. Lorsque quelqu'un fait une action qui est susceptible de divers sens, je crois qu'il est de notre devoir de l'interpréter de la manière la plus favorable.

CLEO. J'admets de tout mon cœur cette maxime. Mais quel rapport a-t-elle avec la question présente ? N'est-il pas évident que, même en mettant son Esprit à la torture, on ne sauroit en conscience donner un tour favorable à cette action ? Je ne parle-

rai point de la chose elle-même. Examinons seulement le principe d'où elle découle, le motif intérieur qui a déterminé ce Marchand à agir ainsi ; car c'est-là ce qui constitue proprement l'action dans un Agent libre. Donnez-lui alors tel nom qu'il vous plaira, portez-en le jugement le plus charitable qu'il vous sera possible ; que pourrez-vous en dire ?

HOR. Je ne prétens pas déterminer les différens motifs qui peuvent l'avoir fait agir. Mais je soutiens qu'il a trouvé un admirable moyen pour être extrêmement utile à sa Patrie, & à toute la Postérité. Cette noble Fondation servira pour toujours à soulager, & à consoler une multitude de Misérables. La libéralité qu'il a faite, n'est pas seulement considérable, elle est encore bien imaginée, & même très nécessaire. Dans les Siècles à venir des milliers de Pauvres béniront sa mémoire pour le secours qu'ils en recevront, dans le tems qu'ils se verront malheureusement abandonnés de tout le monde.

CLEO. Tout ce que vous dites-là, est très-vrai ; vous pourriez même en dire davantage, sans que je m'avifasse de vous rien contester, pourvu cependant que vos louanges se terminent à la Fondation elle-même, & aux avantages considérables que le Public peut en retirer. Mais quiconque assureroit que l'action de ce Marchand part d'un bon principe, qu'elle vient de l'amour qu'il a pour le Bien Public, d'un sentiment de générosité, d'humanité, & de bienveillance pour son espèce, de quelque qualité ou de quelque vertu en un mot dont le Donateur est manifestement privé, avanceroit, à mon avis, la plus grande des absurdités dont une Créature intelligente puisse être capable. Je soutiens même que pour dire une pareille chose, il faut renoncer de propos délibéré

au bon-sens, ou joindre à une ignorance extrême une folie peu commune.

HOR. Je fuis perfuadé qu'on envisage comme vertueuses plusieurs actions, qui dans le fond ne le font point ; & que les mêmes passions influent différemment sur les Hommes, suivant leur tempéramment & leur tour d'esprit. Les Passions, j'en conviens, sont nées avec nous, & appartiennent à notre nature. J'avouérai même qu'elles sont renfermées dans notre cœur, ou du-moins qu'il y en a les principes, avant même que nous les apercevions. Mais puisqu'elles sont toutes également dans chaque Individu, d'où vient que la Vanité est plus forte dans les uns que dans les autres ? Car de ce que vous venez de dire, il suit clairement que les Passions affectent une Personne plus que l'autre, & qu'il se trouve des gens qui ont actuellement plus de vanité que d'autres. Vous ne résoudriez pas la difficulté, en attribuant cette différence à l'éducation artificielle, qui apprend à cacher cette passion avec dextérité ; puisque vous avez supposé la même différence parmi ceux qui, mal élevés, montrent leur vanité publiquement.

CLEO. On peut dire avec raison que tous les Hommes possèdent actuellement, ou virtuellement en eux-mêmes, ce qui appartient à notre Nature. ainsi les qualités qui ne sont pas nées avec nous, ne fauroient, ni en elles-mêmes, ni en leur cause, être appelées naturelles. Mais comme les Hommes différent entr'eux, & par rapport au visage, & par rapport à la taille, il en est de même à l'égard des autres choses qui ne tombent pas sous les sens. Ces différences viennent également de la diverse structure & configuration intérieure des parties, soit fluides, soit solides. Il y a des Vices de tempéramment. Les uns sont particuliers aux Mé-

lancoliques, & aux Phlegmatiques. D'autres se trouvent dans les Sanguins, & dans les Bilieux. Quelques Personnes sont naturellement plus hardies, tandis que d'autres sont plus timides qu'on ne l'est ordinairement. Je crois qu'à parler en général, il en est de l'Homme, comme de ce que mon Ami a observé sur les autres Créatures. Il a remarqué que ce sont les meilleures en leur espèce, c'est-à-dire celles qui étant intérieurement les mieux formées ont les qualités naturelles les plus excellentes, qui ont aussi le plus de penchant à la Vanité. Cependant je suis convaincu que la différence qu'il y a entre les Hommes dans les degrés de leur vanité, dépend plus des circonstances où ils se rencontrent, & de l'éducation qu'ils ont reçue, que de la diversité qu'il peut y avoir dans leur configuration originelle. Les Hommes donnent de nouvelles forces à leurs passions, lorsque, bien loin de les reprimer, ils leur obéissent : au lieu que les Personnes qui tiennent en bride leurs appétits, & qui ont été obligées de se borner aux choses nécessaires de la vie, sont pour l'ordinaire les moins susceptibles de vanité. D'où il suit clairement, que ceux auxquels on n'a pas souffert cette passion ou qui n'ont pas eu occasion de s'y livrer, en ont une moindre dose. Mais quelle que soit la vanité dont le cœur de l'Homme puisse être rempli, plus il a de pénétration, de bon-sens & d'expérience, plus il s'apercevra aisément de l'avefion que tout le monde a pour ceux qui laissent paroître leur vanité. Aussi les Personnes qui ont de belles manières, excellent-elles à cacher cette passion. Les Gens d'une médiocre naissance, qui n'ont que peu d'éducation, & qui aiant été tenus dans une grande sujettion, n'ont pas eu beaucoup d'occasions de manifester leur vanité, ajoutent à cette passion naturelle une sorte de vengeance, qui la rend souvent très-dangereuse lorsqu'ils parviennent, surtout s'ils acquièrent de l'autorité dans des lieux où éloignés de Supérieurs

& d'Egaux, ils n'ont personne qui les oblige à celer cette odieuse passion.

HOR. Croïez-vous que la Nature ait donné plus de vanité aux Femmes qu'aux Hommes ?

CLEO. Je n'en crois rien ; mais elles en ont beaucoup plus reçu par l'éducation qu'on leur a donnée.

HOR. Je n'en vois pas la raison : car parmi les Personnes de distinction, on fait tout autant briller les Fils, surtout l'aîné, que les Filles ; & dès le berceau on leur donne d'aussi belles choses aux uns qu'aux autres. D'où il suit que les Garçons & les Filles doivent être également vains. CLEO. Mais dans les Maisons où l'on donne une égale éducation aux Garçons & aux Filles, celles-ci reçoivent toujours infiniment plus d'encens que ceux-là. D'ailleurs on commence à flatter les Dames de beaucoup meilleure heure que nous.

HOR. Mais pourquoi encourageroit-on plus la vanité dans les Femmes que dans les Hommes ?

CLEO. Par la même raison qu'on l'encourage davantage dans les Soldats que dans les autres Personnes. C'est pour augmenter la crainte qu'elles ont de la Honte : crainte qui les rend attentives à conserver chèrement leur honneur.

HOR. Mais est-il nécessaire, pour retenir les deux Sexes dans leurs devoirs respectifs, que les Dames aient plus de vanité que les Cavaliers ?

CLEO. Oui, parce que le Beau Sexe court plus de risque de s'écarter de son devoir. Une Fille porte dans son sein une passion, qui peut l'affecter dès l'âge de douze ou de treize ans, peut-être même plutôt. De plus, elle doit résister à toutes les tentations que

les Hommes lui fusciteront pour ravir fon honneur, elle a toute l'artillerie de notre Sexe à craindre. Un Séducteur, dont l'adresse extraordinaire est accompagnée de charmes irrésistibles, peut lui faire la cour, pour obtenir d'elle une chose, que la Nature la presse & la sollicite d'accorder. Ce rusé Personnage fait encore augmenter la force de toutes ces redoutables attaques, en y joignant des promesses très-fortes, & des présens considérables. Tout ceci peut se passer dans l'obscurité, & dans un tête-à-tête où il n'y a personne qui puisse l'empêcher de succomber à ces tentations. Les Hommes au contraire n'ont presque pas occasion de faire usage de leur courage, avant qu'ils aient seize à dix-sept ans. Les cas mêmes où ils peuvent donner des preuves de leur valeur à cet âge, sont très-rares. Avant que d'être mis à cette épreuve, ils ont déjà fréquenté les Gens d'honneur, qui les ont merveilleusement confirmé dans leur vanité. Leur survient-il une querelle, ils sont obligés de consulter leurs Amis. Ce sont tout autant de témoins de leur conduite, qui les retiennent dans leurs devoirs, & qui les contraignent en quelque manière à fuivre ponctuellement les loix de l'Honneur. Toutes ces différentes choses contribuent à augmenter la crainte qu'ils doivent avoir pour la Honte ; & si une fois ils en sont venus au point de rendre cette crainte supérieure à celle de la Mort, ils ont atteint le degré de perfection auquel ils aspireroient. Dès-lors ils ne sauroient goûter aucun plaisir, s'ils venoient à violer les règles de l'Honneur ; & aucun rusé Séducteur ne pourroit leur offrir d'équivalent qui les engageât à être des lâches. Cette Vanité, qui est la cause de l'Honneur dans les Hommes, regarde uniquement leur courage ; enforte que s'ils peuvent venir à bout de passer pour braves, & pour des gens qui suivent les loix de l'Honneur reçues par les Personnes coura-

geufes, ils peuvent alors fatisfaire tous leurs appétits, & fe glorifier même de leur incontinence, fans crainte de reproches.

Il en eft de même de la Vanité qui produit l'Honneur dans les Femmes. Cette paffion n'a d'autre objet que leur chafтетé. Il fuffit qu'elles conservent ce précieux joïau en entier, pour fe mettre à couvert de la Honte. On excufe dans le Beau Sexe la molleffe & la délicateffe ; & quelque ridicule que foit la crainte que les Femmes ont pour le danger, elles peuvent l'avouer, & même en faire gloire. Mais fi ces mêmes Femmes, qui font d'une conftitution fi délicate, & qu'on élève ordinairement avec tant de molleffe, ont le malheur de fuccomber en fecret, à quels dangers ne s'exposent-elles pas ; quelles douleurs ne fouffrent-elles pas ; quels crimes même ne commettent-elles pas, pour cacher aux yeux du Public cette foibleffe, pour laquelle on leur a appris à avoir tant de honte ?

HOR. Effectivement nous entendons rarement dire que les Femmes qui ont perdu toute honte, telles que font les Prostituées, faffent mourir leurs enfans. Ce n'est pas la Religion qui les retient, puis-qu'elles font les Créatures les plus fcélérates qu'il y ait au Monde. Ce fait a été remarqué dans la FABLE DES ABEILLES, & le méritoit bien affurément.

CLEO. Cet exemple prouve évidemment que la même paffion peut produire dans la même Perfonne, quelquefois beaucoup de bien, & d'autres fois beaucoup de mal, fuivant que l'amour-propre & les circonftances où elle fe rencontre l'exigeront. Par-là on voit auffi que la crainte de la Honte peut faire que des Hommes paroiffent quelquefois très-vertueux, tandis qu'elle les oblige en d'autres cas à commettre les crimes les plus énormes. Quiconque voudra bien examiner le caractère des Perfonnes en-

tièrement dévouées au service de l'Honneur, & considérer les obligations qu'il impose à l'un & à l'autre Sexe, n'aura pas de peine à s'appercevoir que cette Idole n'est fondée sur aucun principe d'une Vertu réelle, ou d'une véritable Religion. Premièrement, les Adorateurs de l'Honneur sont des Personnes adonnées à la Volupté, esclaves de la Mode & de la Coutume. Ils aiment la Pompe & le Luxe, ils jouissent du Monde autant qu'il leur est possible. En second lieu, le Monde même, je prends ce terme dans le sens qu'on y attache communément, est si changeant, & il y a une si prodigieuse différence dans la signification qu'on lui donne, suivant qu'on l'applique ou à un Homme, ou à une Femme, qu'il pourra arriver que ni l'un ni l'autre n'agisse contre son honneur, quand même tous les deux commettraient des fautes, & qu'ils se vanteraient publiquement d'actions, dont tout autre auroit une extrême honte.

HOR. Je suis fâché de ne pouvoir vous accuser d'injustice dans l'observation que vous venez de faire. Mais il est fort étrange que les moyens les plus propres qu'on a employés pour engager les Hommes à cacher soigneusement leur vanité, servent en même tems à encourager cette passion, & que dans la Belle Education on travaille à l'augmenter par l'Art.

CLEO. Rien n'est cependant plus vrai. Si les Hommes n'avoient pas appris à se servir de la passion contre elle-même, & qu'on ne fût pas convenu d'en changer les symptômes propres & naturels, pour leur en substituer d'artificiels & d'étrangers, il n'y auroit aucune force humaine qui pût les obliger à se soumettre à cette gêne, que les Personnes d'honneur de l'un & de l'autre Sexe doivent souffrir pour satisfaire leur vanité, sans qu'il en paroisse rien aux yeux pénétrants des autres.

HOR. Lorsque vous parlez de se servir de la passion contr'elle-même, je sai que vous entendez la vanité secrète que l'on met à en cacher les signes extérieurs. Mais je ne comprends pas bien ce que vous voulez dire par en changer les symptomes.

CLEO. Quand un Homme rempli d'orgueil laisse un libre cours à cette passion, les marques qu'il en donne dans tout son extérieur, par sa contenance, par son air & par sa conduite, sont aussi sensibles que celles qu'on remarque dans un Cheval qui se cabre, ou dans un Coq-d'Inde qui fait la roue. Tout le monde abhorre ces indices extérieurs de la Vanité ; parce que chacun sent qu'il a dans le cœur le même principe qui les produit dans les autres. C'est par la même raison que l'Homme, doué du don de la parole, ne sauroit, sans choquer ceux qui l'écoutent, se servir d'expressions qui sont évidemment suggérées par cette passion. Aussi, lors même que la Politesse étoit encore dans son enfance, on s'est unanimement accordé à condamner très-rigoureusement ces symptomes dans toutes les Sociétés ; & on a appris aux Hommes à leur en substituer d'autres aussi sensibles que les premiers, mais moins choquans, & plus utiles à ceux qui conversent avec nous.

HOR. Quels sont ces indices ?

CLEO. Des Habits riches, & tous les autres Ornemens que les Hommes ont inventé pour se parer ; la Propreté que l'on remarque sur leurs personnes, la Soumission qu'ils exigent de leurs Domestiques, les Equipages somptueux, les Ameublemens, les Bâtimens, les Titres d'honneur, & toutes les autres choses qu'ils peuvent acquérir pour se faire estimer des autres, sans laisser paroître aucun des symptomes défendus. En assouvissant leur vanité de cette manière, il leur est permis d'avoir des vapeurs, & d'être fantasques. Quand même les autres seroient persuadés qu'ils se

portent très-bien, ils ne laifferoient pas pour cela de les regarder comme des gens de bon-sens.

HOR. Mais que gagne-t-on au change, si la Vanité se fait également appercevoir, & que ces derniers symptômes soient aussi sensibles que les premiers ?

CLEO. L'avantage qu'on en retire, est très-grand. Lorsque quelqu'un témoigne d'une manière trop marquée la vanité par des regards & par des gestes, tous les Hommes, sauvages ou civilisés, s'en apperçoivent. Si l'on découvre cette passion par ses expressions, elle est également remarquée par tous ceux qui entendent la langue dont on se sert pour s'exprimer. Ces marques & ces signes sont connus, & regardés par tout du même œil. Personne ne les déploie, qu'afin qu'on les voie & qu'on les entende. Ajoutez à cela que presque toujours ceux qui manifestent ces symptômes, veulent par-là offenser les autres. Il ne faut donc pas être étonné, si chacun en est choilé n'en est pas de même des autres indices. On peut nier qu'ils partent d'un principe de Vanité. On peut alléguer bien des raisons pour montrer qu'ils viennent d'une autre cause. Je sai qu'elles sont illusoires ; mais la Politesse nous apprend à ne les jamais réfuter, & à faire semblant de les croire réelles & fondées. Dans les prétextes mêmes dont ces Personnes veulent bien se servir en faveur de leurs manières, ils témoignent une certaine condescendance qui nous satisfait, & qui nous fait plaire. Mais ceux qui sont absolument destitués des occasions & des moïens de déployer leur vanité par ces symptômes reçus, ne doivent en laisser paroître le moindre signe, pas même par mégarde ; parce qu'elle est infiniment dangereuse chez eux. En effet, parmi ces Personnes elle dégénère aisément en envie & en malice. A la moindre occasion la vanité sort des bornes re-

quifes, & fe fait trop remarquer. Souvent elle produit la cruauté ; & jamais la Populace & les Gens de néant ne commettent de crimes, où il n'entre beaucoup de cette paffion. Enfin, plus les perfonnes ont occafion de manifefter & de fatisfaire leur vanité par les moïens autorifés, ou fuivant l'ufage reçu, plus auffi il leur eft aisé de fe mettre à couvert des reproches qu'on pourroit leur faire fur cette paffion, & de paroître même aux yeux des autres tout-à-fait exempts de cette foibleffe.

HOR. Je vois fort bien que la Vertu, pour être fincère, doit engager l'Homme à dompter la Nature corrompue, & que même la Religion Chrétienne exige un renoncement à foi-même plus parfait que tout ce que vous pouvez dire. Pour fe rendre agréable à l'Etre Suprême qui fait tout, il eft évident que rien n'eft plus néceffaire que la fincérité & la pureté du cœur. Mais faisons abstraction des chofes facrées, & de l'état à venir. Dans ce cas-là ne croïez-vous pas que cette complaifance que nous avons pour nos femblables, & ce tour favorable que nous donnons à leurs actions, foient très-utiles au Genre Humain ? N'êtes-vous pas perfuadé que les Belles Manières & la Politeffe contribuent plus que toute autre chofe à rendre les Hommes heureux, à leur faire paffer la vie agréablement ?

CLEO. Si l'on fait abstraction de tout ce qui devoit faire notre principale occupation, & de tout ce qui devoit le plus nous intéreffer ; fi l'on n'eftime point cette félicité, & cette paix de l'ame qui procède uniquement d'une bonne confcience ; il eft certain que dans une grande Nation, & parmi un Peuple opulent, dont les premiers fouhaits paroiffent être l'aïfe & le luxe, les Gens de diftinction ne pourroient pas, fans la Politeffe & les Belles Manières, jouïr autant des plaifirs & des agrémens de ce Monde,

qu'ils en jouissent actuellement. Il n'est pas moins évident que personne n'a plus besoin de cet Arts que les Voluptueux capables de discernement, qui joignant la prudence mondaine à la sensualité, s'attachent principalement à raffiner sur les plaisirs.

HOR. Lorsque j'eus l'honneur de m'entretenir avec vous chez moi, vous me dites qu'on ne favoit, ni dans quel tems, ni dans quel païs, ni sous quel Roi, ni sous quel Empereur les loix de l'Honneur avoient été établies. Voudriez-vous donc avoir la bonté de me dire quand, ou comment les Belles Manières & la Politesse se sont introduites dans le Monde ? Quel Moraliste, ou quel Politique a appris aux Hommes à tirer vanité de savoir cacher cette même passion ?

CLEO. L'industrie infatigable de l'Homme pour suppléer à ses besoins, & les constans efforts pour améliorer sa condition sur la Terre, ont produit & amené à la perfection plusieurs Arts & Sciences très-utiles. Il est impossible de rapporter leurs commencemens à une époque fixe, & de leur assigner d'autres causes que la sagacité du Genre Humain en général, & les travaux consécutifs de plusieurs siècles. Toujours les Hommes se sont occupés à chercher & à inventer des moyens pour satisfaire leurs différens appétits, & à tirer de leurs infirmités le meilleur parti possible. D'où avons-nous eu les premiers rudimens de l'Architecture ? Comment la Sculpture & la Peinture sont-elles parvenues au point où on les a porté depuis plusieurs centaines d'années ? Enfin, qui a appris aux diverses Nations les Langues que parlent les différens Peuples du Monde ? Lorsque je me propose de rechercher l'origine de quelque Maxime, ou de quelque Invention Politique, faite pour l'utilité de la Société en général, je ne me casse point la tête pour découvrir & le tems & le lieu où l'on en a

d'abord parlé. Je ne m'embarraffe point non plus de ce que les autres en ont écrit, ou dit ; mais je vai directement à la source & je la cherche dans la Nature même, dans la fragilité ou dans le défaut de l'Homme. C'est-là que je trouve les infirmités auxquelles on s'est proposé de remédier, ou de subvenir par cette Invention. S'il arrive que ce que je cherche soit couvert d'un épais nuage, j'emploie alors les conjectures pour parvenir à mon but.

HOR. Prouvez-vous, ou prétendez-vous établir quelque chose par le moïen de ces conjectures ?

CLEO. Non assurément. Je ne donne pour incontestables que les idées que je fonde sur des observations claires, que tout le monde peut faire à l'égard de l'Homme, & des Phénomènes qui paroissent ici-bas. HOR. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous méditez sur ce sujet. Voudriez-vous me communiquer quelques-unes de vos conjectures ?

CLEO. Je vous en ferai part avec bien du plaisir.

HOR. Seulement je vous prie de me permettre de vous interrompre de tems en tems, lorsque les choses que vous avancerez, ne me paroîtront pas claires. Ce que j'en ferai, ne fera que pour recevoir de votre part quelques éclaircissements.

CLEO. Je le veux bien, vous m'obligerez même en agissant ainsi. On ne sauroit disconvenir que l'Amour de soi-même n'ait été donné à tous les Animaux, du-moins aux plus parfaits, afin de servir à leur propre conservation. Mais comme il n'est aucune Créature qui puisse aimer ce qui lui déplaît, il est nécessaire outre cela que chacune s'estime réellement soi-même, ou son propre individu, plus que tout autre. Je crois même que si cette Estime de soi-même ne subsistoit, pas toujours, l'amour que toutes les Créa-

tures ont pour elles-mêmes, ne variérait pas autant que nous le remarquons. Pardonnez-moi cette nouvelle opinion.

HOR. Quelle raison avez vous de supposer que cette estime de préférence que les Créatures ont pour elles-mêmes, soit distincte de l'Amour de soi-même ; puisque l'un renferme visiblement l'autre ? CLEO. Je tâcherai de m'expliquer plus clairement. C'est, suivant moi, pour engager plus efficacement les Créatures à travailler à leur propre conservation, que la Nature leur a donné un instinct, qui porte chaque Individu à s'estimer au-delà de ce qu'il vaut réellement. Ce cas que nous faisons de nous-mêmes, c'est-à-dire que l'Homme fait de lui-même, paraît être accompagné d'une certaine défiance, produite par le sentiment intérieur, ou du-moins par l'appréhension où il est, qu'il ne se mette peut-être à un trop haut prix. Défiance qui nous fait rechercher avec beaucoup d'empressement l'approbation, l'estime & le suffrage des autres ; parce que cette approbation nous confirme, & nous fortifie dans la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes.

On peut alléguer plusieurs raisons pour expliquer ce qui fait que dans tous les Animaux qui ont le même degré de perfection, on ne remarque pas également cette Estime de soi-même, permettez-moi de lui donner ce nom. Quelques-uns sont privés des ornemens requis dont j'ai parlé tout-à-l'heure, & par conséquent ils n'ont pas les moyens nécessaires pour faire paraître cette estime de préférence qu'ils ont pour leur cher individu. D'autres sont trop stupides, & trop indifférens. On doit pareillement considérer que les Créatures qui, menant une vie uniforme se rencontrent toujours dans les mêmes circonstances, manquent d'occasions, & ne sont point exposées à la tentation de montrer l'estime particulière qu'elles font d'elles-mêmes. Les différens carac-

tères dont les Créatures font douées, varient aussi les signes extérieurs dont elles se servent pour manifester cette bonne opinion. C'est ainsi que plus elles ont de feu & de vivacité, plus les marques qu'elles donnent de cette Estime d'elles-mêmes sont sensibles. On peut enfin remarquer qu'entre les Animaux dont la nature est semblable, plus ils ont d'esprit, & de perfections qui appartiennent à leur espèce, plus aussi ils sont portés à dévoiler les idées avantageuses qu'ils ont d'eux-mêmes. Cette observation se voit sensiblement dans la plupart des Oiseaux, surtout dans ceux qui peu peuvent étaler une superbe parure. On découvre cela d'une manière encore plus sensible dans le Cheval, que dans aucune autre Créature dépourvue de raison. Et entre les Chevaux, ceux qui sont les plus sains, les plus légers à la course, les plus forts & les plus vigoureux, donnent aussi des témoignages plus marqués de l'estime qu'ils font d'eux-mêmes. Témoignages qui deviendront encore plus sensibles, si ces superbes Bêtes sont richement enharnachées, si on a soin de les tenir propres, de les caparaçonner, & qu'elles soient en présence du Palfrenier qui les pance soigneusement, & qui les considère comme les précieux joïaux. Il n'est pas hors de vraisemblance que cette grande estime que les Créatures ont pour leur propre individu, ne soit le principe sur lequel est fondé l'amour qu'elles ont pour leur espèce. Les Vaches & les Brebis, trop lâches & trop faibles pour laisser paraître aucun indice de cette estime, vont cependant en troupe pour paître, chacune avec son semblable ; parce qu'il n'y a point d'autres Animaux qui leur ressemblent davantage. Ces Bêtes paroissent ainsi connoître que leur intérêt n'est point différent, & qu'elles ont les mêmes ennemis à craindre. On a souvent vu les Vaches se réunir pour se défendre contre les Loups. Chacun aime

fon semblable ; & j'ose dire que la Fréaie préfère la musique à celle du Rossignol.

HOR. Il paroît que vous êtes en quelque manière du sentiment de MONTAIGNE, qui rapporte après XENOPHANES ; Que si les Animaux se forgent des Dieux, comme il est vraisemblable, ils les forgent certainement de même qu'eux. Mais ce que vous appelez Estime de soi-même, est évidemment la Vanité.

CLEO. Je le crois comme vous, ou du-moins je suis persuadé que cette passion est la cause de l'Estime de soi-même. Outre cela, je suis dans l'idée que plusieurs Créatures donnent des signes de cette approbation, sans que nous nous en appercevions, parce que nous n'avons pas assez de pénétration pour les démêler. Quand un Chat se nettoie la face, & qu'un Chien se lèche jusqu'à ce qu'il soit propre, ces Animaux s'ajustent de leur mieux, & chacun à sa manière. Un Sauvage dans l'état de Nature, qui, se nourrissant de noix & de glands, ne connoît aucun ornement extérieur, feroit beaucoup moins tenté, & auroit infiniment moins d'occasions de manifester cette estime de soi-même, que s'il étoit civilisé. Cependant, si cent Hommes de cette espèce, tous également libres, se rencontroient ensemble, je suis persuadé qu'encore qu'ils eussent de quoi appaîser leur faim, ils donneroient en moins de demi-heure des traits de cette estime dont je parle, par l'envie de primer que chacun d'eux feroit paroître. Les premiers qui en laisseroient échapper des marques, feroient ceux qui auroient le plus de forces de corps ou d'esprit, ou de tous les deux en même tems. Si, comme je l'ai supposé, ils n'étoient point civilisés, cela occasionneroit infailliblement parmi eux des disputes, & ils en viendroient aux mains avant que de pouvoir convenir de quoi que ce soit, à-moins qu'un d'entr'eux ne se trouvât exceller visible-

ment par-deffus tous les autres. Remarquez, s'il vous plaît, que, fuivant ma fuppoñtion, ce font tous des Hommes, & qu'ils ont de quoi appaifer leur faim ; parce que s'il avoient eu parmi eux des Femmes, ou qu'ils euñent manqué de nourriture, ils auroient pu fe quereller pour d'autres fujets que celui dont j'ai fait mention.

HOR. Voilà ce qui s'appelle penfer abñtraitemment. Mais croïez-vous que deux ou trois-cens Sauvages, tant Hommes que Femmes qui tous auroient environ vingt ans, fans jamais avoir été fomis à aucune autorité, puffent former une Société, & compofer un Corps, fi, fans s'être jamais connus auparavant, ils venoient à fe rencontrer par hazard ?

CLEO. Je ne crois pas qu'ils fuñent plus capables de compofer une Société, que des Chevaux. Les Sociétés ne fe font point formées de cette manière. Il fe peut que pluñieurs Familles de Sauvages s'uniffent, & que pour leur bien commun les Chefs conviennent de quelque forme de Gouvernement. Mais il n'eñt pas moins certain, que quand même la fubordination feroit affez bien établie entr'eux, & que chaque Homme auroit autant de Femmes qu'il en fouhaitteroit, on ne laifferoit cependant pas, dans cet Etat que je fuppoñe non civilifé, de prifer davantage la Force & la Valeur que l'Eñprit. Je veux dire que les Hommes du-moins feroient plus de cas des deux premières qualités que de la dernière ; car pour les Femmes, elles s'eñtimoroient toujours à caufe des chofes que les Hommes admireroient le plus en elles. D'où il arriveroit que la Beauté feroit le fondement de l'eñtime que ces Femmes auroient pour elles-mêmes ; & par conféquent cet avantage ne manqueroit pas d'être la pomme de difcorde, qui exciteroit parmi elles de l'envie & de la jalouñie. ainñ les Laides & les Difformes, toutes celles en un mot qui feroient les moins favo-

risées de la Nature, feroient les premières qui auroient recours à l'art & aux ornemens étrangers. Les autres appercevant que par ces soins elles se rendroient plus agréables aux Hommes toutes fuivroient bientôt cet exemple ; & dans peu de tems elles tâcheroient de se furpaffer les unes les autres, autant que les circonstances où elles se rencontreroient, le leur permettroit. Il se pourroit même faire qu'une Femme dont le visage feroit orné d'un nez, portât envie à la Voisine, qui en auroit un beaucoup plus vilain, seulement parce qu'il y pendroit un anneau.

HOR. Il me semble que vous parlez avec bien du plaisir de la conduite des Sauvages. Quel rapport a-t-elle, je vous prie, avec la Politesse ?

CLEO. On doit chercher les principes de cet art dans l'Amour-propre, & l'Estime de soi-même, dont j'ai fait mention. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à considérer qu'une Créature, douée d'entendement, de la faculté de parler, & de celle de rire, doit faire pour sa propre conservation, si elle est conduite par ces deux guides. D'abord l'Amour-propre doit l'engager à faire tout son possible, pour se procurer les choses dont elle aura besoin pour sa subsistance, pour se défendre contre les injures de l'Air, & pour se mettre en sûreté elle & sa progéniture. L'estime qu'elle aura d'elle-même lui fera rechercher toutes les occasions où elle pourra faire voir par ses gestes, par ses regards, & par ses discours, combien le cas qu'elle fait d'elle-même est supérieur à l'estime qu'elle a pour les autres. Un Sauvage souhaittera que tous ceux qui l'approchent, conviennent avec lui de la supériorité de son mérite ; & même il se mettra en colère, autant que sa timidité le lui permettra, contre toutes les personnes qui n'en tomberont pas d'accord. Il estimeroit & aimeroit infiniment tous ceux qu'il croiroit avoir

une haute opinion de sa personne, surtout ceux qui, ou par leurs paroles, ou par leurs gestes, le lui témoigneroient en sa présence. Lorsqu'il s'apercevrait visiblement de l'infériorité des autres par rapport à lui, il riroit & badineroit sur leurs infirmités, autant que la compassion naturelle pourroit le lui permettre ; il insulteroit même à leur misère, s'il les voyoit d'humeur à le souffrir.

HOR. Cette Estime de soi-même a été donnée. dites vous aux Créatures pour les porter à travailler à leur propre conservation. Cependant je croirois plutôt qu'elle leur est nuisible ; puisque, comme vous le dites, elle leur donne de la haine les uns pour les autres. Quel avantage, je vous prie, les Hommes peuvent-ils en retirer, soit dans un Etat sauvage, soit dans un Etat civilisé ? Pourriez-vous rapporter quelques cas où elle ait fait du bien ?

CLEO. Je suis surpris de vous entendre former une pareille question. N'ai-je pas démontré que l'on pouvoit feindre plusieurs vertus dans la vue d'être applaudi ? N'ai-je pas fait voir que la seule Vanité suffisoit pour engager une Personne de sens, qui n'étoit pas mal partagée du côté de la Fortune, à acquérir de bonnes qualités ? J'espère que tout cela n'est pas encore effacé de votre mémoire.

HOR. Je vous demande pardon ; mais ce que vous avez dit, regarde uniquement l'Homme considéré comme Membre de la Société ; & vous l'avez supposé parfaitement bien élevé. Mais quelle utilité peut-il retirer de l'Estime de soi-même, si on le considère comme une Créature qui vit seule & isolée ? Je vois clairement que l'Amour-propre doit le porter à travailler à se procurer la nourriture, & à se mettre en sûreté. D'où il suit qu'il aimera passionnément tout ce qu'il croira tendre à sa propre conservation. Mais à quoi lui sert dans ce cas-là l'Estime de soi-même ?

CLEO. Si je vous disois que le plaisir & la satisfaction que l'Homme goûte intérieurement à assouvir cette passion, est un cordial qui sert à affermir sa santé, vous vous moqueriez de moi, parce que vous croiriez que j'exagère.

HOR. Peut-être que je n'aurois point cette idée ; mais je vous répondrois, en vous mettant devant les yeux les tourmens sans nombre, & les chagrins affreux que les Hommes souffrent à cause de cette passion, lorsqu'il leur survient quelque disgrâce, quelque refus, ou qu'il leur arrive quelque infortune. L'estime qu'ils ont d'eux-mêmes augmente si fort leur sensibilité, qu'il y a des millions de personnes couchées dans le tombeau, qui auroient vécu plus longtems, s'ils avoient eu moins de vanité.

CLEO. Je ne disconviens point de ce que vous dites. Mais vous ne prouvez pas que cette passion n'ait pas été donnée aux Créatures, pour les porter à travailler à leur propre conservation. Tout ce qu'on peut conclure de votre réflexion, c'est que le bonheur des Mortels ici-bas est sujet au changement, & que leur condition est très-misérable. Il n'est rien entre les choses créées, qui produise toujours & constamment du bien. La Pluie & la Lumière du Soleil, qui sont la cause de tous les plaisirs terrestres, ont produit des maux sans nombre. Tous les Animaux de proie, ainsi que des milliers d'autres, cherchent leur nourriture au risque de leur vie. La plus grande partie de ces Créatures périssent, en tâchant de se procurer leur subsistance. L'Abondance n'est pas moins fatale aux uns, que l'Indigence l'est aux autres. Voïons ce qui se passe parmi notre Espèce.

Chez toutes les Nations opulentes n'y a-t-il pas eu un grand nombre de Personnes, qui, à l'abri de tout autre danger, se sont elles-mêmes détruites par les excès où elles ont donné à l'égard

du manger & du boire ? Peut-on cependant douter que la Faim & la Soif n'aient été données aux Créatures pour leur faire demander, ou même rechercher avec inquiétude, les choses dont elles ne fauroient se passer pour subsister ?

HOR. Je ne vois pas encore quelle utilité il revient de cette estime de soi-même, à l'Homme considéré comme une Créature seule & isolée. Vous ne me dites rien qui doive me faire croire que la Nature nous ait donné cette passion, pour aider à notre propre conservation. Ce que vous avez allégué, est obscur. Pourriez-vous nommer quelque avantage que chaque Individu retire de ce principe intérieur, mais un avantage qui soit si clair qu'on ne puisse le révoquer en doute ?

CLEO. Depuis que cette passion a été proscrite, chacun la déguise. Elle ne paroît plus telle qu'elle est. On la voit prendre mille formes différentes. Souvent nous en sommes affectés, sans en avoir le moindre soupçon. Mais il semble que c'est ce principe qui nous donne continuellement de l'amour pour la vie, lors même que nous n'avons pas sujet de l'aimer. Dans le tems que nous sommes contents de nous-mêmes, c'est l'estime que nous faisons de notre individu, qui cause en nous, quoiqu'imperceptiblement, la satisfaction dont nous jouissons. Cette passion est si nécessaire au bien-être de ceux qui sont accoutumés à la satisfaire, que sans elle ils ne fauroient jouir d'aucun plaisir. Ils ont pour ce principe une si profonde vénération, qu'ils seroient sourds aux plus vives sollicitations de la Nature, & qu'ils s'opposeroient aux plus violents appétits, si pour les assouvir il falloit renoncer à cette passion. Dans la prospérité elle double notre bonheur, & elle nous soutient dans les revers de la Fortune. C'est la mère de nos espérances, le fondement & la fin de nos plus agréables imaginations. Elle est

notre plus fûr refuge contre le defefpoir. Dans quelque fîtuacion que nous nous rencontrions, il fuffit, pour prendre foin de nous-mêmes, que nous nous eftimions à quelques égards, foit par rapport au préfent, foit par rapport à l'avenir. Jamais qui que ce foit ne pourra fe réfoudre à fe donner la mort, s'il lui refte encore la moindre bonne opinion de lui-même & de fon état. Mais dès-que cette paffion eft éteinte, toutes nos efpérances s'évanouiffent, & nous ne pouvons fouhaitter que de rentrer dans le néant. Notre exiftence nous devient alors fi infupportable, que notre amour-propre nous pouffe à la détruire, & à chercher un azile entre les bras de la mort.

HOR. Vous voulez parler de la haine que l'on conçoit contre foi-même ; mais vous avez dit vous-même qu'une Créature ne peut aimer ce qu'elle n'eftime pas.

CLEO. Si vous envifagez la chofe fous un autre point de vue, vous avez raifon. Mais cela prouve feulemment que l'Homme eft un compofé de contradictions comme je l'ai déjà fouvent infinué. C'eft un fait incontestable, qu'une Perfonne qui par choix fe fait mourir elle-même, n'en vient à cette extrémité, qu'afin d'éviter quelque malheur qui paroît plus terrible à fes yeux, que la mort même qu'elle fe donne. Quelque abfurdes que puiffent donc être les raifonnemens de cet Homme, on voit vifiblement, dans tous les Suicides, une intention de fe procurer un bien à foi-même.

HOR. Vos obfervations, je dois l'avouer, font amusantes, vos raifonnemens me plaîfent beaucoup. Je vois même, dans tout ce que vous dites, une apparence de probabilité qui me fait plaîfir. Mais à bien pefer tous vos beaux difcours, on n'y découvre pas feulemment une demi-preuve de la conjecture que vous avez formée.

CLEO. Je vous ai déjà dit ci-devant que je ne faisois aucun fond sur tout cela, & que je n'en tirois aucune conséquence. Mais quel que soit le but de la Nature, en inspirant aux Créatures raisonnables cette estime pour elles-mêmes, qu'elle l'ait donnée aux autres Animaux ou non, il est certain que chaque Individu de notre Espèce s'estime davantage, qu'il n'estime toute autre Créature.

HOR. A parler généralement, la chose est possible ; mais je puis vous assurer, par ma propre expérience, que cela n'est pas universellement vrai. Pour moi, j'ai souvent souhaité d'être le Comte Théodati, que vous avez connu à Rome.

CLEO. C'étoit effectivement un très-bel Homme, & un Cavalier accompli. Voilà sans-doute pourquoi vous avez souhaité d'être un autre lui-même. C'est-là tout ce que vous pouvez dire. Célie a le visage très-bien fait, des yeux charmans, & de belles dents ; mais ses cheveux sont rouges, & elle a la taille mal faite. C'est aussi pour cela qu'elle souhaiteroit d'avoir les cheveux de Cloé, & la taille de Bellinde. Cependant elle vous doit encore rester Célie.

HOR. Non, non, je souhaiterois être cette même personne, ce véritable Théodati.

CLEO. La chose est impossible.

HOR. Quoi ? il est impossible de former un souhait ?

CLEO. Sans-doute, le souhait est impossible. Il faudroit, pour pouvoir le former sérieusement, souhaiter en même tems d'être anéanti. C'est à nous-mêmes, & pour nous-mêmes que nous souhaitons le bien & l'avantage que nous souhaitons. Nous ne souhaitons donc point qu'il arrive aucun changement essentiel dans

ce nous-mêmes, dont nous voulons simplement améliorer l'état. Pour que notre souhait soit accompli, il faut au préalable que ce nous-mêmes, que cette partie de nous qui souhaite, & en faveur de laquelle nous formons des souhaits, subsiste toujours. En effet, ôtez ce sentiment que vous avez de vous-même au moment que vous faites le souhait, & alors dites-moi, je vous prie, quelle est cette partie de vous-même qui voudroit posséder l'objet que vous désirez, & être améliorée par le changement que vous demandez.

HOR. Il me semble que vous avez raison. Quiconque souhaite de jouir de quelque chose, suppose par-là même qu'il veut que quelque partie de lui-même subsiste. Ce qui ne pourroit être, s'il devenoit essentiellement & à tous égards un autre.

CLEO. Fort bien. La Personne même qui souhaite, devrait être réellement détruite, pour que le changement pût se faire dans son entier.

HOR. Mais quand viendrons-nous à l'origine de la Politesse ?

CLEO. Nous y sommes à-présent, & nous n'avons pas besoin de la chercher ailleurs que dans cette Estime de soi-même dont chaque Individu est en possession, comme je l'ai démontré. Confiez seulement ces deux choses.

Il suit premièrement de la nature de cette passion, que, dans le commerce de la vie, tous les Hommes qui manqueroient absolument d'éducation, feroient des objets odieux les uns aux autres, si du-moins ils n'avoient aucun Supérieur, ni aucun intérêt à ménager. Supposons en effet qu'il y eût deux Personnes égales en tout, dont l'un s'estimât plus de la moitié qu'il ne prise l'autre, tandis que celui-ci se mettroit simplement de niveau avec le premier, il arriveroit nécessairement qu'ils ne feroient point contents l'un de

l'autre, s'ils venoient à se communiquer leurs pensées réciproques. Mais si l'on supposoit que chacun d'eux s'estimât plus de la moitié qu'il ne prise l'autre, & qu'ils se fissent connoître leurs sentimens, le différend deviendrait encore plus considérable, ils ne pourroient même se supporter réciproquement. A chaque moment il arriveroit des disputes de cette nature parmi les personnes qui manqueroient des principes de la Politesse ; parce que, sans un mélange d'art & de peines, on ne pourroit étouffer les symptômes extérieurs de cette bonne opinion de soi-même.

La seconde chose que vous devez observer, c'est l'effet que cet inconvénient, qui naît nécessairement de l'Estime de soi-même, devoit probablement produire sur des Créatures douées de beaucoup d'entendement, & qui, passionnées au suprême degré pour leurs aîses, emploient toute leur industrie à se les procurer. Pesez, dis-je, seulement ces deux choses comme il faut ; & vous trouverez que les maux & les embarras qu'occasionneroit l'Estime de soi-même, doivent nécessairement produire à la longue ce que nous appellons les Belles Manières. On tenteroit, avant que d'en venir-là, divers moyens pour remédier à ces deux inconvéniens : mais comme ils seroient inutiles, on seroit obligé d'avoir enfin recours à la Politesse.

HOR. Je crois vous comprendre. Si dans l'état de simple Nature tous les Hommes, remplis comme ils sont de cette haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, la laissoient paroître dans tout son jour, & par ses symptômes les plus naturels que vous avez décrit, ils seroient offensés de cette vanité que leurs semblables montreroient à découvert. Bientôt ces Créatures raisonnables tâcheroient de faire cesser des manières si révoltantes : Une telle conduite leur seroit de la peine. Cela engageroit du-moins

quelques personnes à réfléchir sur la cause de cet inconvénient. Peu à peu chacun viendrait à penser que la vanité, montrée dans tout son jour, doit autant offenser les autres, qu'ils sont eux-mêmes choqués de l'apercevoir dans leurs semblables.

CLEO. Telle est certainement la raison philosophique des changemens qui sont arrivés dans la conduite des Hommes, à mesure qu'ils se sont civilisés. Mais tout cela s'est fait sans réflexion. C'est par des degrés lents, & presque imperceptibles, que les Hommes viennent enfin à recevoir des choses de cette nature.

HOR. Comment cela se peut-il ; puis-qu'il en coûte des peines, & que l'on remarque sensiblement un renoncement à soi-même dans la gêne & dans la contrainte qu'ils s'imposent ainsi à eux-mêmes, en suivant les règles de la Politesse ?

CLEO. Dans les soins que les Hommes prennent pour leur propre conservation, on découvre les efforts continuels qu'ils font en même tems pour se procurer leurs aises. C'est ainsi qu'ils apprennent insensiblement à éviter les maux qui pourroient leur arriver dans chaque occurrence.

Les Créatures Humaines une fois soumises à un Gouvernement, & accoutumées à conformer leur vie à la teneur des Loix, apprendront par le commerce qu'elles auront les unes avec les autres, par leur propre expérience, & par celle des autres, mille ressources, mille expédiens, & mille stratagèmes utiles, dont elles feroient fort embarrassées de rendre raison. Elles ne connoissent point les passions intérieures qui gouvernent leur volonté, & qui dirigent leur conduite dans ces occasions.

HOR. Prétendez-vous donc que les Hommes soient de pures Machines, comme Descartes l'a supposé des Brutes ?

CLEO. Ce n'est point-là mon dessein : mais je crois que l'Instinct apprend aux Hommes à se servir de leurs membres, tout comme il l'apprend aux Brutes. Les Enfants mêmes, sans aucune teinture ni de Géométrie, ni d'Arithmétique, peuvent venir à bout d'exécuter certaines actions, qui paroissent exiger une grande habileté dans les Mécaniques, & un génie extrêmement inventif.

HOR. Quelles actions avez-vous pu remarquer dans les Enfants, qui paroissent exiger tant d'habileté ?

CLEO. Les postures avantageuses qu'ils prennent pour résister à des Corps pesans, pour tirer, pour pousser, ou pour mouvoir de quelque autre manière un poids ; leur adresse & leur dextérité à lancer certains traits, & leur industrie étonnante à faire des sauts.

HOR. Où est, je vous prie, dans tout cela l'adresse surprenante dont vous parlez ?

CLEO. Vous savez que lorsqu'on veut faire un grand saut, on prend son essouffé avant que d'abandonner terre. Il est certain que c'est-là le moyen de sauter bien plus loin, & avec beaucoup plus de force qu'on ne l'auroit fait sans cela. La raison en est claire. Deux Moteurs différens agissent en même tems pour donner de l'agilité au Corps. D'abord on acquiert du mouvement, en courant depuis la distance qu'on a prise ; & à cette force on ajoute un nouveau mouvement, qui survient à l'instant de l'élancement. Au lieu que si on vouloit sauter sans prendre son essouffé, le Corps ne recevrait d'autre mouvement, que celui qui lui ferait imprimé par la force des muscles qui agissent dans cette occasion. Regardez sauter des milliers de Garçons ou d'Hommes, & vous verrez toujours qu'ils font usage de ce stratagème ; cependant vous n'en trouverez aucun qui s'en serve par connoissance de cause. Appliquez ceci, je vous prie, à la Politesse.

Des millions de Personnes apprennent & pratiquent les Belles Manières, quoi-qu'ils n'aient jamais réfléchi sur l'origine de la Civilité, & qu'ils ne connoissent pas même le bien qui en revient réellement à la Société. Un Homme rusé & adroit, qui connoit le Monde, aura l'adresse de tenir cachée dans le fond de son cœur, la bonne opinion qu'il a de lui-même. Ce moyen lui réussira. Bientôt personne ne laissera plus paroître aucun symptôme de cette passion, lorsqu'il aura des faveurs à demander, ou qu'il aura besoin de secours.

HOR. Que les Créatures raisonnables tiennent une telle conduite sans y penser, ou sans le savoir, c'est quel que chose d'inconcevable. Autres sont les mouvemens du Corps, & autre est la manière d'exercer l'Entendement J'avoue que sans beaucoup de réflexions, on peut s'accoutumer à prendre des attitudes agréables, à avoir bonne grace, un air aisé, & un bel extérieur. Mais les Belles Manières sont des choses qui doivent se faire remarquer partout, soit en parlant, soit en écrivant, & diriger les actions qu'on fait en présence des autres.

CLEO. Pour les personnes qui n'ont jamais tourné leur Esprit de ce côté-là, il est certain qu'il est presque inconcevable, comment de certains Arts peuvent être amenés au point de perfection où ils sont aujourd'hui. Mais, par le moyen de l'industrie humaine, de l'application, d'un travail continué, d'une expérience de plusieurs siècles, des Artisans, d'un très-petit génie d'ailleurs, raffinent sur les Métiers les plus difficiles & les plus composés. Quelle noble, quelle superbe, quel le brillante Machine n'est pas un Vaisseau de Guerre du premier rang, lorsque bien huné, & bien armé, il fait route ? Ne surpasse-t-il pas, & par rapport au volume, & par rapport au poids, tous les autres Mobiles inventés

par les Hommes ? Il n'en est point dont la composition demande & suppose un plus grand nombre d'inventions, plus différentes & plus surprenantes. Dans cette Nation il y y a un très-grand nombre d'Ouvriers qui, aiant tous les matériaux nécessaires, feroient en état en moins de six mois de construire, d'équiper un Vaisseau de Guerre du premier rang, & de le mettre en état de voguer. Cependant il est certain que cette tâche feroit impraticable, si on ne la divisoit & subdivisoit entre un grand nombre d'Ouvriers différens. Et pour exécuter chacun des Ouvrages particuliers, il suffit seulement d'avoir des gens d'une capacité ordinaire.

HOR. Quelle conséquence prétendez-vous tirer de tout cela ?

CLEO. C'est que nous attribuons souvent à l'excellence du génie de l'Homme, & à sa profonde pénétration, ce qui est réellement dû à la longueur du tems, & à l'expérience de plusieurs Générations, qui, par rapport à l'Esprit inventif & à la sagacité naturelle, différent fort peu les unes des autres. Pour savoir combien il en a coûté avant que de perfectionner la construction des Navires, comme elle l'est aujourd'hui, nous n'avons qu'à considérer ces deux choses. La première, c'est que cet Art a été extrêmement perfectionné depuis cinquante ans, & même depuis un espace de tems plus court. En second lieu, il y a dix-huit-cens ans que les Habitans de cette Ile ont construit des Navires, & qu'ils en ont fait usage, sans qu'il y ait eu d'interruption depuis ce tems-là jusqu'à nos jours.

HOR. Toutes ces choses sont une forte preuve des progrès lents que cet Art a faits pour parvenir au point où il est à-présent.

CLEO. Le Chevalier Reneau a composé un Livre, où il explique le Mécanisme de la Navigation, & rend mathématiquement raison

de tout ce qui concerne la construction & la conduite des Navires. Je suis persuadé que ni ceux qui ont été les premiers Inventeurs de cet Art, ni ceux qui en ont perfectionné quelque partie, n'ont pas plus pensé à ces raisons, que n'y songe aujourd'hui l'Homme le plus grossier & le plus idiot, quand il s'engage pour Matelot. Le tems & la pratique lui apprendront tou cela, bon gré malgré qu'il en ait. Il y a des milliers de Gens de Marine, qui, enlevés de force, ont cependant connu en moins de trois ans tous les cordages & toutes les poulies d'un Vaisseau ; & qui, sans la moindre teinture des Mathématiques, ont beaucoup mieux appris à les manier, & à s'en servir, que le plus savant Mathématicien ne l'auroit pu apprendre dans son cabinet, quand même il auroit étudié ces matières pendant toute sa vie.

Le Livre, dont j'ai fait mention, entr'autres curiosités, démontre quel angle le Gouvernail doit faire la quille, pour qu'il ait le plus d'influence sur un Vaisseau. Cette proposition a son mérite ; mais tout ce qu'elle contient d'utile, est connu pratiquement, & exécuté machinalement par un Garçon de quinze ans, qui auroit servi seulement une année à bord d'un Heu. Voiant que la poupe répond toujours au mouvement du timon, il fait uniquement attention au timon qu'il tient dans la main, sans réfléchir le moins du monde au gouvernail même ; enforte qu'au bout d'un an ou deux tout au plus, il entendra la Navigation, & fera si accoutumé à gouverner son Vaisseau, qu'il le dirigera comme il conduit son propre Corps ; c'est-à-dire par instinct, quand même il seroit à moitié endormi, ou qu'il penseroit à toute autre chose.

HOR. Je tombe d'accord de ce que vous vous venez d'avancer. Je reconnois que les Personnes qui les premières ont inventé, ou qui dans la suite ont perfectionné & la Construction des Navires,

& la Navigation, n'ont jamais pensé à ces raisons dont parle Mr. Reneau. D'où il fuit, qu'il est impossible qu'elles aient été les motifs qui les ont déterminés à priori, à exécuter avec connoissance, & par principes, les différentes choses qu'ils ont inventées ou perfectionnées. Voilà, si je ne me trompe, ce que vous vous proposez de prouver.

CLEO. La chose est comme vous le dites. Je crois réellement que ceux qui les premiers ont fait leurs coups d'essai dans la Politesse, & dans la Navigation, ignoroient la véritable cause, & le fondement naturel de ces deux Arts. Quoiqu'aujourd'hui on les ait portés à un haut point de perfection, je suis même persuadé que ceux qui sont les plus experts dans l'un ou dans l'autre de ces Arts, & qui y font tous les jours de nouvelles découvertes, n'en connoissent pas mieux les raisons fondamentales, que leurs Prédecesseurs ne les ont connues. Je crois cependant que les raisons qu'allègue Mr. Reneau, sont très-justes, & aussi bonnes que celles que vous employez ; c'est-à-dire, je crois que la manière dont vous expliquez l'origine de la Politesse, est aussi solide que celle qu'indique Mr. Reneau pour gouverner les Vaisseaux. Il est fort rare de voir ceux qui inventent les Arts, ou qui les perfectionnent, tâcher d'en découvrir les fondemens. Cette étude est le partage ordinaire de ceux qui, également paresseux & indolens, aiment la solitude, haïssent le tracas des affaires, & se délectent dans la spéculation. L'invention, & la perfection des choses, sont dues à des gens actifs, entreprenans & laborieux, qui mettent la main à l'œuvre, qui font des expériences, & qui s'y attachent tout entiers.

HOR. Cependant on croit communément que les Personnes qui s'appliquent à la spéculation, sont les plus propres à inventer & à faire des découvertes.

CLEO. C'est-là une erreur. L'Art de faire le Savon, & celui de teindre en Cramoisi, ainsi que les autres Arts & Secrets de la Nature, ont été amenés de bien peu de chose à un haut point de perfection. Mais à qui sont principalement dûs ces progrès ? Qui étoient ceux qu'on fait y avoir contribué ? Ce sont pour la plupart des Personnes qui élevés dans ces Arts, les ont pratiqué longtemps, & y sont devenus expérimentés. Les Auteurs de ces découvertes n'ont point été des Gens habiles, ou dans la Chimie, ou dans quelque autre partie de la Philosophie. Quelques-uns de ces Arts, surtout ceux de teindre en Cramoisi & en Ecarlate, supposent & demandent une multitude de choses surprenantes. Par le moyen de divers ingrédients mêlés ensemble, du feu, & de la fermentation, on peut exécuter plusieurs opérations, dont le Naturaliste le plus pénétrant n'a pu jusqu'ici, par aucun Système, expliquer les véritables causes. Preuve certaine que ces découvertes n'ont point été faites en raisonnant à priori.

Appliquons ces réflexions au cas que j'examine. Dès-que le général des Hommes commencent à cacher la haute estime qu'ils ont pour eux-mêmes, ils doivent devenir par-là-même plus supportables les uns aux autres. Si une fois on a éprouvé cette méthode, on doit nécessairement faire tous les jours de nouveaux progrès dans le déguisement de la Vanité ; jusqu'à ce que certaines Personnes deviennent assez impudentes, non seulement pour nier qu'ils aient cette haute estime qu'ils ont réellement pour eux-mêmes, mais encore pour prétendre faire plus de cas des autres que d'eux-mêmes. Cette dissimulation les portera à avoir de la complaisance à l'excès. Bientôt la flatterie, comme un torrent, se répandra dans tous les cœurs. Dès-qu'ils seront parvenus à prononcer ces mensonges sans rougir, ils en sentiront tout l'avantage, & ils, & ils apprendront cette manière d'agir à leurs

Enfans. La Honte est une passion si générale, & toutes les Créatures Humaines en donnent de si bonne heure des indices, qu'il est impossible de trouver sous les Cieux une Nation assez stupide pour ne pas remarquer cette passion, & pour ne pas s'en servir dans cette occasion, où elle vient si à propos. Il est aisé de faire concourir au même but la crédulité des Enfans, dont on peut tirer quantité de fort bons usages. Les Parens communiquent leurs lumières à leurs Descendans ; ceux-ci joignent à ce qu'ils ont appris durant leur jeunesse, l'expérience qu'ils ont acquise pendant leur vie d'où il arrive que la Génération suivante doit être mieux instruite que la précédente. C'est ainsi que dans l'espace de deux ou trois siècles, les Belles Manières doivent être portées à un haut point de perfection.

HOR. Parvenues à un aussi haut point, il n'est pas difficile de concevoir le reste. Car je suppose que l'on fait des progrès dans les Belles Manières, comme on en fait dans tous les autres Arts, & dans toutes les autres Sciences. Mais pour commencer par les Sauvages, je ne crois pas qu'ils avançassent beaucoup en Politesse les trois premiers siècles. Les Romains, qui paroissent infiniment mieux disposés pour cet Art, ont fleuri plus de six cents ans ; ils étoient même presque les Maîtres du Monde, avant qu'on pût dire qu'ils fussent un Peuple poli. Ce qui me surprend le plus en tout cela, & dont je suis à présent très-convaincu ; c'est que la Vanité est sans doute la base de tout ce Mécanisme. Une autre chose qui me frappe, c'est que vous aïez commencé à parler d'une Nation où la Politesse se soit introduite, avant que d'avoir eu aucune notion de Vertu ou de Religion. Je ne crois pas que rien de semblable soit jamais arrivé dans le Monde.

CLEO. Je vous demande pardon, HORACE ; je n'ai insinué nulle part que ce Peuple n'eût aucune de ces notions ; je me suis tû à cet égard, parce que je n'avois point de raison qui dût m'engager à en faire mention. Premièrement, vous m'avez demandé mon sentiment sur l'usage de la Politesse dans ce Monde, indépendamment de toute considération sur un état à venir. En second lieu, l'Art des Belles Manières n'a aucun rapport avec la Vertu ou la Religion, quoiqu'il contredise rarement ces deux principes. C'est une Science qui, fondée sur un principe fixe qu'on trouve dans notre Nature, est toujours la même, quel que soit le Siècle ou le Climat où on la pratique.

HOR. Comment peut-on dire qu'une chose qui n'a aucun rapport avec la Vertu & la Religion, & qui par conséquent les exclut, contredise rarement ces deux principes.

CLEO. Cela paroît, je l'avoue, un paradoxe ; mais la chose n'en est pas moins réelle. Les Belles Manières apprennent aux Hommes à dire du bien de toutes les Vertus ; mais dans chaque Siècle, & dans chaque Païs, elles exigent seulement qu'on paroisse au dehors posséder celles qui sont à la mode. Par rapport aux Choses Sacrées, on s'est toujours contenté d'une conformité apparente dans le Culte Extérieur. Toutes les Religions de l'Univers ne sont-elles pas également compatibles avec la Politesse ? Il suffit que la Religion soit Nationale. Or, je vous prie, quelle opinion devons-nous attribuer à un Maître qui regarde toutes les opinions comme également probables ? Partout les règles de la Politesse ont le même but, & ne sont autre chose que les différentes méthodes usitées pour se rendre agréable aux autres, mais de manière qu'il n'en coûte que le moins qu'il est possible. C'est par un tel artifice que nous nous aidons les uns les autres à jouir de la

vie, & à raffiner sur les plaisirs. Le bonheur en effet dont chaque Individu jouit dans toutes les bonnes choses qu'il peut obtenir, est beaucoup plus grand qu'il ne l'auroit été sans cela. Lorsque je parle de Bonheur, je prends ce terme dans le sens que le Voluptueux y attache.

Jettons les yeux sur l'ancienne Grèce, sur l'Empire Romain, ou sur ces puissantes Nations Orientales, qui avoient déjà fleuri avant ces deux Peuples ; & nous trouverons que le Luxe & la Politesse ont toujours été des Compagnes fidèles & inséparables, enforte que l'on n'a jamais joui de l'une sans posséder l'autre. Les désirs les plus pressés du Beau Monde ont de tout tems eu pour objet la jouissance de ces avantages. Le principal soin, & le plus grand empressement des Gens de qualité, si du-moins on juge d'eux par leurs actions, a constamment regardé le bonheur de ce Monde ; tandis que le sort qui les attendoit après la mort, a toujours paru aux yeux des plus Clairvoians le moindre de leurs soucis.

HOR. Je vous remercie de vos instructions. Vous m'avez satisfait sur plusieurs questions que je m'étois proposé de vous faire. Mais vous avez dit bien des choses, qui méritent d'être soigneusement pesées. Dès-que j'aurai fait cet examen, je vous prierais de reprendre cette conversation, Je commence déjà à croire que la plupart des Livres qui traitent de la Connoissance de nous-mêmes, sont ou fort défectueux, ou extrêmement trompeurs.

CLEO. Je vous assure que ceux qui voudront connoître réellement la Nature Humaine, trouveront qu'elle est le seul Livre fidèle & exact qui puisse nous en donner de justes idées. Je suis bien persuadé que je ne vous ai rien dit que vous n'eussiez découvert vous-même, si vous y aviez réfléchi attentivement. Mais je ne

goûterai jamais de plus grand plaisir, que lorsque je pourrai contribuer à vous amu

Dialogue IV

léparables, enforte que l'on n'a jamais jouï de l'une sans posséder l'autre. Les défrs les plus empressés du Beau Monde ont de tout tems eu pour objet la jouïffance de ces avantages. Le principal foin, & le plus grand empressement des Gens de qualité, fi du-moins on juge d'eux par leurs actions, a constamment regardé le bonheur de ce Monde ; tandis que le fort qui les attendoit après la mort, a toujours paru aux yeux des plus Clairvoïans le moindre de leurs fousis.

HOR. Je vous remercie de vos instructions. Vous m'avez satisfait sur plusieurs questions que je m'étois proposé de vous faire. Mais vous avez dit bien des choses, qui méritent d'être soigneusement pesées. Dès-que j'aurai fait cet examen, je vous priérai de reprendre cette conversation, Je commence déjà à croire que la plupart des Livres qui traitent de la Connoissance de nous-mêmes, sont ou fort défectueux, ou extrêmement trompeurs.

CLEO. Je vous assure que ceux qui voudront connoître réellement la Nature Humaine, trouveront qu'elle est le seul Livre fidèle & exact qui puisse nous en donner de justes idées. Je suis bien persuadé que je ne vous ai rien dit que vous n'eussiez découvert vous-même, si vous y aviez réfléchi attentivement. Mais je ne goûterai jamais de plus grand plaisir, que lorsque je pourrai contribuer à vous amu

DIALOGUE IV.

HORACE, CLEOMENE.

CLEOMENE.

JE fuis votre Serviteur.

HOR. Que dites-vous, CLEOMENE ? n'en agis-je pas à-présent sans cérémonies ?

CLEO. Je vous ai bien de l'obligation.

HOR. Lorsqu'on m'a dit où vous étiez, je n'ai point voulu que personne m'annonçât, de crainte que vous ne fussiez venu me recevoir. J'ai mieux aimé venir directement chez vous.

CLEO. Voilà qui est agir en Ami.

HOR. A cela vous pouvez connoître les progrès que j'ai faits. En peu de tems vous m'avez appris à me défaire de toute la politesse, & de toutes les belles manières que je pouvois avoir.

CLEO. Vous me faites-là un excellent Maître.

HOR. Je vous demande pardon, je fais bien ce que je veux dire. Ce cabinet où vous passez le temps à méditer, me paroît bien joli & bien agréable.

CLEO. Il me plaît beaucoup, parce que le Soleil n'y donne jamais.

HOR. C'est une fort jolie chambre.

CLEO. Voulons nous y rester ? C'est la chambre de la maison où l'on soit le plus au frais.

HOR. Avec plaisir.

CLEO. J'espérois de vous voir plutôt. Vous avez demeuré bien long-tems à faire vos réflexions.

HOR. Précisément huit jours.

CLEO. Avez-vous examiné cette nouvelle proposition, dont j'ai parlé ?

HOR. Oui, & je ne la crois point hors de vraisemblance. Je suis convaincu qu'il n'y a point d'Idées innées, & que les Hommes viennent dans le Monde sans posséder aucune connoissance. D'où il me paroît évident que chaque Art, & chaque Science, doit avoir commencé dans la tête de quelqu'un, quoiqu'on puisse en avoir oublié l'Inventeur. Depuis que je vous ai vu, j'ai réfléchi vingt fois sur l'Origine des Belles Manières, & sur cette plaisante scène qu'auroit une personne qui entendroit assez bien le Monde, lorsqu'il verroit les Membres d'une Nation grossière, faire ces premiers essais pour cacher leur vanité les uns aux autres.

CLEO. VOUS voyez ainsi que c'est la nouveauté des choses qui nous détermine, fois que nous prenons de l'éloignement pour ces objets, soit que nous leur donnions notre approbation. Dès-qu'elles sont devenues familières, nous les regardons avec indifférence : en vain elles nous ont choqués auparavant, la coutume leur ôte tout ce qu'elles avoient à nos yeux de révoltant. Il y a huit jours que vous auriez donné dix guinées, pour ne pas connoître une vérité qui vous amuse aujourd'hui.

HOR. Je commence à croire que ce qu'il y a dans le monde de plus absurde, ne nous paroît point tel, si nous y avons été accoutumés dès la tendre enfance.

CLEO. Il fuffit d'avoir reçu dans la première jeunefſe une éducation médiocre, pour être ſi bien accoutumés à incliner le corps, à tirer le chapeau, & à exécuter d'autres préceptes de Politeſſe, que, parvenus à l'adoleſcence, il nous ſemble presque que ces manières ne ſont point acquiſes. A-peine pourrons-nous nous perſuader que le commerce que nous avons avec les autres, ſoit un Art & une Sience. Il eſt mille chofes, mille attitudes, mille mouvemens, qu'on regarde comme faciles & naturels, qui, avant que de pouvoir les exécuter, ont cauſé des peines infinies, & à nous-mêmes, & aux autres. J'en dis de même de l'action de parler & d'écrire cependant il eſt certain que ce ſont-là des effets de l'Art. Combien ne connois-je pas de Lourdauts, qui tiennent des ſoins d'un Maître-à-danſer la faculté de faire uſage de leurs jambes.

HOR. Recueilli en moi-même, il ſe préſenta hiér matin à mon eſprit une de vos expreſſions qui me fit fourire. Lorsque vous la dites, je n'y fis pas d'abord beaucoup d'attention. En parlant des rudimens de la Politeſſe par rapport à une Nation qui à cet égard feroit encore dans l'enfance, vous dites qu'après avoir une fois commencé à cacher leur vanité, ils feroient tous les jours de nouveaux progrès dans cet Art ; juſqu'à ce que certaines perſonnes devinſſent aſſez impudentes, non ſeulement pour nier cette haute eſtime qu'ils avoient pour eux-mêmes, mais encore pour prétendre faire plus de cas des autres que d'eux-mêmes.

CLEO. Il eſt certain que ce doit avoir été-là l'avant-coureur de la flatterie.

HOR. Puisque vous parlez de la flatterie & de l'impudence, que penſez-vous de celui qui le premier a dit en face à ſon égal, qu'il étoit ſon très-bumble Serviteur ?

CLEO. Si jamais ce compliment a été nouveau, comme on n'en fauroit effectivement douter, je suis beaucoup plus surpris de la simplicité de l'Homme vain qui l'a reçu, que je ne le suis de l'impudence du Faquin qui s'en est servi pour la première fois. HOR. Qu'il ait été nouveau, personne n'en peut disconvenir. Mais dites-moi, je vous prie, quelle de ces deux coutumes croïez-vous la plus ancienne, celle de tirer le chapeau, ou celle de dire je suis votre très humble Serviteur ?

CLEO. Toutes les deux font & Gothiques, & modernes.

HOR. Je crois que celle de tirer le chapeau s'est introduite la première, par la raison que la tête couverte est l'emblème de la Liberté.

CLEO. Pour moi, je ne suis point de ce sentiment. On n'auroit point compris le but que se propoisoit celui qui le premier tira son chapeau, si la coutume de dire je suis votre Serviteur n'avoit pas déjà été en usage. D'ailleurs un Homme, pour marquer son respect, n'auroit-il pas pu tout aussi bien se déchauffer, que tirer son chapeau, si je suis votre Serviteur n'a-voit pas déjà-été un compliment usité & connu ?

HOR. Quand même la chose feroit arrivée comme vous le dites, elle confirmeroit plutôt mon sentiment que le vôtre.

CLEO. L'action de tirer le chapeau a été jusqu'à ce jour une manière muette de faire une civilité à quelqu'un, qui a été introduite pour suppléer aux complimens & aux discours. Réfléchissez à-présent sur le pouvoir de la Coutume, des Notions dont on est imbu. Nous que moquons tous deux de cette absurdité Gothique, bien assurés qu'elle tire son origine de la plus basse flatterie. Cependant, si nous rencontrions quelque Personne de connoissance,

mais avec qui nous ne ferions pas fort familiers, nous ne manquerions pas de lui tirer le chapeau. Que dis-je ! nous sentirions un malaise, si nous négligions cette civilité. Pour le compliment de je suis votre Serviteur, il n'y a pas d'apparence qu'il ait commencé d'égal à égal. Il est plus probable de croire que les flatteurs s'en sont d'abord servi avec les Princes, & qu'il est devenu ensuite plus commun. Toutes ces attitudes & ces flexions de corps ou des membres, sont dues, suivant toute vraisemblance, aux complaisances basses & étudiées que l'on a eues d'abord pour les Conquérans & pour les Tyrans. Ces fortes de gens aiant tout le monde à craindre, devoient être allarmés à la moindre ombre d'opposition. Ainsi aucune posture ne devoit leur plaire davantage, que celles qui marquoient une entière soumission. Ne vous paroissent-elles pas aller toutes à ce but ? Par cet extérieur soumis, nous assurons, avant que d'ouvrir la bouche, que nous n'avons aucune mauvaise intention. Nous leur apprenons en les approchant, qu'ils n'ont rien à craindre de notre part. Ceux qui en les abordant panchent le visage contre terre, qui la touchent de leur tête, qui s'agenouillent, qui se prosternent, qui posent leurs mains sur leur poitrine, qui les tiennent derrière le dos, qui croisent leurs bras, ceux qui en un mot font toutes les simagrées propres à marquer le respect profond dont ils sont pénétrés, veulent faire sentir qu'ils croient être leurs inférieurs, & pour le rang & pour le mérite ; ils témoignent qu'ils sont à leur merci ; & que bien loin de penser à leur résister, ils attendent d'eux la vie & le bonheur. De tout cela il est très-naturel de conclure que cette phrase je suis votre Serviteur, & l'action de tirer le chapeau, servirent d'abord à marquer de l'obéissance à ceux à qui on les adreçoit.

HOR. Dans la fuite des tems, ces coutumes devenues plus communes, on s'en est servi pour se faire civilité les uns aux autres.

CLEO. Je le crois ainsi. Nous voyons que les plus grands complimens sont venus à la mode, à mesure que les Belles Manières se sont perfectionnées, & qu'alors on en a inventé de nouveaux pour les Supérieurs.

HOR. C'est ainsi que le mot de GRACE, qui étoit autrefois un titre uniquement affecté à nos Rois & à nos Reines, est aujourd'hui donné aux Archevêques & aux Ducs.

CLEO. Le titre d'ALTESSE a subi le même sort. On le donne à présent aux Enfans, & même aux Petits-Fils & aux Petites-Filles des Rois.

HOR. La Dignité attachée à la signification du mot de MON-SEIGNEUR, s'est mieux conservée parmi nous, que dans la plupart des autres Païs. Les Espagnols, les Italiens, les Allemands, & les Hollandois, profituent, pour ainsi dire, ce titre à tout le monde.

CLEO. Ce mot a aussi eu une meilleure destinée en France. Le titre de SIRE n'y a rien perdu non plus de sa majesté, puis-qu'on le donne uniquement au Monarque. Au lieu que dans notre Ile on commence son compliment par ce mot, soit qu'on s'adresse à un Savetier, ou au Roi.

HOR. Quels que soient les changemens que le tems apporte à la signification des Mots, il est cependant certain que plus le Monde devient poli, & moins la flatterie ôse paroître à découvert. Lorsqu'on veut aujourd'hui flatter là vanité de quelqu'un, il faut

beaucoup mieux déguifer fon but qu'on ne le faifoit autrefois. Les Anciens ne louoient-ils pas ordinairement les perfonnes en leur préfence ? Puisque l'Humilité doit être une Vertu particulière aux Chrétiens, n'est-il pas étonnant que les Pères de l'Eglife aient fouffert ces acclamations, & ces applaudiffemens qu'on leur donnoit, dans le tems qu'ils prêchoient ? Je le fai, quelques Pères ont déclamé contre cette coutume ; il y en a cependant plufieurs qui ont paru y être fort fenfibles.

CLEO. La Nature Humaine eft toujours la même. Lorsque les Hommes font des efforts fi grands, & qu'ils prennent des peines fi extraordinaires qu'elles confument & diffipent leurs efprits vitaux, ces applaudiffemens font fort propres a redonner de nouvelles forces. Les Pères qui ont blâmé ces fortes d'applaudiffemens, ont furtout déclamé contre l'abus que l'on en faifoit.

HOR. Y avoit-il rien de plus bizarre que d'entendre tout un Troupeau s'écrier tout d'une voix, ou du-moins la plus grande partie des Auditeurs, Sophos, divinitus, non poteft melius, mirabiliter, acriter, ingeniofe. Ils difoient encore aux Prédicateurs qu'ils étoient de bons Orthodoxes, & ils leur donnoient quelquefois le nom d'Apoftolus decimus tertius.

CLEO. Ces paroles prononcées à la fin d'une période, auroient pu passer: mais les Auditeurs les répétoient fouvent d'une manière fi groffière & fi générale, & ils caufoient une telle confufion dans l'Affemblée, par le bruit qu'ils faifoient avec les pieds & les mains bien ou mal-à-propos, qu'il étoit impoffible d'entendre le quart du Sermon. Malgré cela, plufieurs Pères ont avoué que de tels applaudiffemens étoient extrêmement agréables, & chatouilloient infiniment la faiblesse humaine.

HOR. La manière dont on se comporte aujourd'hui dans les Eglises, me paroît plus décente.

CLEO. Depuis que le Paganisme a été entièrement banni de la parie occidentale de l'Ancien Monde, le zèle des Chrétiens s'est beaucoup rallenti: il étoit beaucoup plus animé, lorsqu'ils avoient plusieurs Antagonistes à combattre. Le manque de ferveur n'a pas peu contribué à abolir cette coutume.

HOR. Que ce fût la mode, ou non, toujours doit-elle avoir été fort choquante?

CLEO. pensez-vous que les acclamations réitérées, les battemens de mains ou de pieds, & les autres extravagantes manières d'applaudir usitées aujourd'hui dans nos Théâtres, aient jamais blessé les oreilles d'un Acteur favori? Croiez-vous que les Huzza de la Populace, ou que les cris effroyables des Soldats, aient jamais choqué les personnes de la plus haute distinction qui en étoient les objets?

HOR. J'ai cependant connu des Princes qui étoient fort las de ces fortes d'acclamations.

CLEO. Oui, quand elles avoient duré trop longtems; mais ce n'a jamais été, lorsqu'on a commencé à pousser ces cris. En faisant jouer une Machine, il faut toujours avoir égard à la force & à la solidité de sa construction. Des Créatures bornées ne sont point susceptibles de plaisirs infinis. Aussi voyons-nous qu'un plaisir prolongé au-delà de ses véritables limites, se tourne en peine. Dès que la coutume du País le permet, tout bruit qui se fait visiblement à notre honneur, & que nous pouvons écouter avec décence, ne sauroit jamais nous déplaire, lorsqu'il ne dure pas au-

delà d'un tems raisonnable. Mais il n'y a point de cordial si souverain qui ne puisse être nuisible, dès-qu'on en prend à l'excès.

HOR. De même plus les Liqueurs sont douces & délicieuses, plutôt elles dégoûtent, & moins elles rappellent leur Buveur.

CLEO. Votre comparaison est juste. Les mêmes acclamations, qui d'abord sont ravissantes à une personne, & qui contiennent peut-être à lui faire goûter des plaisirs indicibles pendant huit ou neuf minutes, peuvent par degré devenir moins agréables, indifférentes, dégoûtantes, incommodes, & même si choquantes, qu'enfin elles lui feront réellement de la peine. Tout cela peut se passer en moins de trois heures, si ces cris continuent aussi longtemps sans interruption.

HOR. Les sons doivent être bien enchanteurs, pour produire sur nous des effets aussi différens, que ceux que nous remarquons souvent.

CLEO. Le plaisir que produisent des acclamations n'est pas dans l'ouïe, mais il vient de l'opinion que nous avons de la cause qui produit ces sons ; je veux dire de l'approbation des autres. Dans tous les Théâtres d'Italie, vous avez entendu comment l'Assemblée donne des marques de satisfaction & d'applaudissement, lorsqu'elle demande le silence & l'attention. Le bruit qu'on fait alors, approche si fort de notre sifflement, qu'on au roit de la peine à les distinguer. Ils veulent par-là témoigner leur contentement, au lieu que nous nous en servons pour marquer le dégoût & le mépris que nous avons pour ce qui se passe sur nos Théâtres. Sans-doute les huées qu'on faisoit pour insulter à Faustine, étoient mille fois plus agréables à la Cozzoni, que les sons les plus mélodieux qu'elle eût jamais ouï former à sa Rivale triomphante.

HOR. Que cela étoit abominable !

CLEO. Les Tures témoignent le respect qu'ils doivent à leurs Supérieurs, par le silence profond qui se garde dans tout le Serrail ; & même plus on approche de l'appartement du Sultan, plus on observe religieusement ce silencieux respect.

HOR. Il n'est certainement aucune manière plus flatteuse de satisfaire la vanité d'une personne.

CLEO. Cela dépend absolument de la Mode & de la Coutume.

HOR. Mais lorsqu'on jouit dans le silence des offrandes que l'on fait à la Vanité, on ne craint point que l'oreille en souffre. On n'a point cet avantage dans l'autre cas.

CLEO. Tandis que l'on satisfait cette passion, on ne se met point en peine de ce petit inconvénient. Jamais nous ne goûtons de plus grand plaisir, que lorsqu'en satisfaisant quelque passion, on est incapable de sentir quelque autre chose.

HOR. Mais le silence exprime un plus grand hommage, & une plus profonde vénération que le bruit.

CLEO. Dites plutôt que le silence est propre à flatter la vanité d'un Homme stupide. Mais une Personne vive aime qu'on rende cette passion plus animée en le tenant, pour ainsi dire, éveillé pendant qu'il en jouit. D'ailleurs l'approbation qui est désignée par le bruit, & qui en est accompagnée, est beaucoup moins douteuse que celle qu'on exprime par le silence. Quoiqu'il en soit, je ne déterminerai point quelle de ces deux manières est la plus convenable. Il y a des raisons pour & contre. Les Grecs & les Romains se sont servi avec beaucoup de succès des sons, pour éveiller les Hommes à faire des actions nobles. Mais le silence

observé parmi les Ottomans, est un frein très propre à les retenir dans cette soumission d'Esclaves, que leurs Souverains exigent. Le silence convient peut-être mieux dans un País où le Pouvoir Despotique est entre les mains d'une seule Personne. Le bruit au contraire est préférable dans une Nation, qui conserve quelque apparence de Liberté. Toutes les deux sont extrêmement propres à flatter la vanité de l'Homme, lorsqu'on s'en sert à ce dessein, & qu'on en fait comprendre le but. J'ai connu un fort brave Homme, qui accoutumé aux cris de la Guerre, étoit charmé des applaudissemens bruyans ; mais qui se fâchoit extraordinairement contre son Bouteillier, quand il faisoit le moindre bruit avec la Vaisselle.

HOR. Une de mes vieilles Tantes congédia dernièrement un Laquais bien bâti, parce qu'il ne marchoit pas sur la pointe des pieds. Je dois aussi avouer que le bruit que font les Valets en marchant, & que le ton élevé que les Domestiques impolis prennent en parlant, m'ont toujours infiniment déplû, quoique jusques à présent je n'eusse jamais pensé à en chercher la raison.

Dans notre dernière conversation, lors-que vous décrivîtes les symptômes de l'Estime de soi-même, & la conduite que tiendrait une Personne considérée dans le simple état de Nature, vous fîtes mention de la Risibilité. Je n'ignore pas que c'est un des talens caractéristiques de notre Espèce. Mais croïez-vous qu'il soit aussi un résultat de la Vanité ?

CLEO. Hobbes est de ce sentiment. Il est vrai qu'on peut l'attribuer en plusieurs cas à cette même cause. Cependant il est certains phénomènes, qu'il est impossible d'expliquer par le moyen de cette hypothèse. J'aimerois donc mieux dire que le Rire est un mouvement mécanique, qui se produit naturellement chez nous,

lorsque nous sommes extrêmement contents. Si notre vanité est sensiblement flattée par quelque distinction; si nous entendons, ou voyons quelque chose qui soit digne d'admiration ou d'approbation, pendant que que nous nous satisfaisons quelque autre passion, & que la raison pour laquelle nous sommes contents paroît être juste & valable, alors il ne nous prend nulle envie de rire. Mais lorsque des choses & des actions étranges, ou faites mal-à-propos, viennent à nous plaire, sans que nous puissions en donner de bonnes raisons, c'est alors, généralement parlant, que nous rions.

HOR. Je recevrais plus volontiers le Système que vous attribuez à Hobbes, que le vôtre. Car les choses dont on rit, sont pour l'ordinaire mortifiantes, incommodes, ou préjudiciables aux autres.

CLEO. Mais Mais que direz-vous du chatouillement, qui fait rire un Enfant, quand il feroit fourd & aveugle?

HOR. Pourriez-vous, suivant votre Système, rendre raison de ce phénomène?

CLEO. Non pas d'une manière satisfaisante, mais je vous ferai part de ce qu'on peut en dire. L'expérience nous apprend que plus la peau est douce, et tendre & sensible, plus les Personnes, à parler généralement, sont chatouilleuses. Nous savons pareillement que le contact des choses rudes, âpres & dures, nous déplaît, même avant que de nous causer de plaisir, la douleur. Au lieu que nous ressentons un certain plaisir, lorsque notre peau touche quelque chose de tendre, d'uni, & de mou. Si donc on touche légèrement, & en même tems, plusieurs fibres nerveuses, il est possible

que chacune nous faisant éprouver une sensation agréable, produise ce plaisir confus, qui est la cause occasionnelle du Rire.

HOR. Mais comment pouvez-vous vous imaginer qu'il qu'il y ait un mouvement mécanique dans le plaisir qu'éprouve un Agent libre ?

CLEO. Quelle que soit la liberté dont nous nous piquons dans la formation des Idées, l'effet qu'elles produisent sur le Corps, est certainement indépendant de la Volonté. Rien n'est plus directement opposé au rire, qu'une mine rechignée ; car elle ride le front, fronce le sourcil, & fait tenir la bouche fermée ; au lieu que le rire fait tout le contraire. Vous n'ignorez pas qu'expirare frontem, est une Phrase Latine, qui signifie prendre un air gai. Quand on soupire, les muscles du ventre & de la poitrine muscles sont tirés en dedans, tandis que le dia-phragme se relâchant, s'enfonce dans la cavité de la poitrine. Il paroît par la manière forcée dont nous respirons, que nous faisons tous nos efforts, quoiqu'en vain, pour resserrer & comprimer le cœur. Lorsque dans cette situation nous avons pris de l'air autant que notre corps en peut contenir, nous le rejettons avec la même violence que nous l'avions sucé ; expiration qui relâche subitement tous les muscles que nous avons employés & tendus pour exécuter l'inspiration. Que la Nature ne nous ait accordé tout cela pour contribuer à la conservation de nous-mêmes, c'est ce qu'on ne sauroit révoquer en doute, si l'on considère comment bien peu nous sommes libres dans ces opérations. Ne voit on pas toutes les Créatures capables de produire quelques sons, jeter des cris & se plaindre machinalement dans les grandes afflictions, ainsi que dans les peines & dans quelque danger éminent ? Dans les cruels tourmens, les efforts de la Nature sont si violens, que pour les dissimuler, & pour

empêcher qu'on ne s'aperçoive de nos souffrances, par les fons, les cris, les plaintes, & en un mot par les différens indices de la douleur, nous sommes obligés de fermer la bouche, de l'enffer, quelquefois même de remplir d'air notre poitrine, de nous mordre les lèvres, ou de les tenir collées ensemble, & d'emploier en un mot tous les moïens poffibles pour empêcher l'air de fortir. Lorsque nous avons des chagrins, nous foupirons: fi nous sommes dans la joie, nous rions. Dans ce dernier cas, nous ne laiffons qu'un très-petit paffage à la refpiration; & ce paffage eft beaucoup moins régulier, qu'il ne l'eft pour l'ordinaire. Tous les mufcles extérieurs, & toutes les parties internes font relâchées, & paroiffent, n'a voir d'autre mouvement, que celui qui leur eft communiqué par les agitations & les fecouffes convulfives qui accompagnent le rire.

HOR. J'ai vu des Perfonnes rire, jufqu'à n'en pouvoir plus.

CLEO. Nous obfervons des fymptômes tout différens dans une Perfonne qui foupire. Lorfque la douleur, ou qu'un grand malheur nous fait pouffer un cri, la bouche s'arrondit, ou du-moins décrit une ovale, on avance les lèvres fans que l'une touche l'autre, & on retire la langue. Voilà pourquoi toutes les Nations s'écrient, Ob! lorfqu'elles font une exclamation.

HOR. Quelle en eft la raifon, je vous prie?

CLEO. Parce que l'on ne peut prononcer aucune autre voïelle, ni aucune autre confone, tandis que la bouche, les lèvres & la langue reftent dans la fituation dont je parle. Lorfqu'on rit, on retire les lèvres le plus qu'il eft poffible ; mouve ment qui doit néceffairement allonger la bouche.

HOR. Je ne puis faire grand fond sur ce que vous dites, puisqu'en pleurant il en arrive tout autant. Cependant les larmes sont des indices visibles de chagrin.

CLEO. Il y a peu de Personnes qui puissent jeter des pleurs dans les grandes afflictions, lorsque le cœur est accablé, ou dans les chagrins qu'on tâche de surmonter. Mais dès-qu'on pleure, on dissipe l'accablement, & on se soulage sensiblement, puisqu'alors on ne fait plus de résistance. D'où il suit que dans l'adversité les pleurs sont moins une marque de tristesse, qu'ils ne montrent que l'on ne sauroit la supporter plus longtemps. Aussi regarde-t-on comme indigne d'un Homme de pleurer, parce que l'affliction paroît alors surpasser nos forces, & nous faire succomber. Mais dans les Adultes, l'action de jeter des larmes n'est pas plus particulière à la tristesse, qu'elle ne l'est à la joie. On voit bien des Personnes qui, capables de supporter sans jeter la moindre larme les plus grands malheurs, verseront des pleurs en abondance en voyant représenter une Scène touchante d'une Tragédie. Un objet fait plus aisément impression sur certaines Personnes, tandis que d'autres sont plutôt émues par un autre objet. Mais tout ce qui nous touche d'une manière assez vive pour accabler notre esprit, nous arrache nécessairement des larmes. Telle est la cause mécanique des pleurs. Ainsi outre la tristesse, la joie & la pitié, il y a bien d'autres objets qui peuvent produire le même effet sur nous, quoiqu'ils n'aient aucun rapport avec nous-mêmes. Tel est le récit d'événemens surprenans, & d'une fortune arrivée subitement à des Personnes de mérite : les exemples d'héroïsme, de générosité, d'amour, & d'amitié de la part d'un Ennemi, produisent le même effet. Il en est de même de l'ouïe ou de la lecture de pensées nobles, ou de beaux sentimens d'Humanité ; mais surtout si l'on nous fait part subitement de ces choses d'une manière

agréable, imprévue, & avec des expressions pathétiques. On observera encore que per-fonne n'est plus fujet à la foiblesse de répandre des pleurs pour des objets aussi éloignés, que ceux qui ont la conception prompte & facile ; & entre ces derniers, ceux qui sont les plus portés à faire du bien, les plus généreux, & les plus fins cœurs. Les personnes stupides & grossières celles qui sont cruelles, qui n'aiment qu'elles-mêmes, & les Fourbes, sont rarement touchés de pareilles choses. Les pleurs sont donc toujours dans une Per-fonne parvenue en âge de maturité, une démonstration certaine & involontaire, que quelque chose l'a frappé & l'accable, de quelque nature que soit l'objet qui l'affecte. L'expérience nous apprend aussi qu'un mouvement violent qui nous affecte extérieurement, un grand vent, par exemple, la fumée, les écoulemens des oignons, & les autres fels volatils, &c. arrachent des larmes. Ces objets agissant sur l'extérieur, produisent le même effet sur les fibres des conduits & des glandes lachrymales, que produisent intérieurement le gonflement fubit & la pression des esprits animaux. Il n'est rien qui soit plus propre à manifester la Sa-geſſe Divine, que la variété infinie qu'on observe dans la constitution & la formation des diverses Créatures vivantes. Chaque partie des Animaux est formée avec un art étonnant, & proportionnée avec une exactitude infinie aux différentes fins pour lesquelles chacune est destinée. Le Corps Humain est surtout le Chef-d'œuvre de l'Art le plus merveilleux. L'Anatomiste peut parfaitement connoître tous les os & leurs ligamens, les muscles & leurs tendons. Il est en état de disséquer très-exactement chaque nerf, & chaque membrane. Le Naturaliste peut de même pénétrer fort avant dans l'économie intérieure du Corps, & dans les divers symptômes de la Santé & de la Maladie. Tous les Hommes peuvent approuver & admirer cette curieuse Machine.

Mais il n'y a personne qui puisse avoir des idées passables de la construction, de l'art & de la beauté de cet Ouvrage, & même de ces parties qui tombent sous les sens, sans qu'il ait quelque teinture & de Géométrie & des Mécaniques.

HOR. Combien de tems y a-t-il que les Mathématiques font partie de la Médecine ? On dit qu'elles ont beaucoup contribué à porter cet Art à une grande certitude.

CLEO. Ce dont vous parlez à-présent est une chose tout à fait différente. Les Mathématiques n'ont jamais eu, ni ne peuvent jamais rien avoir à démêler avec la Médecine. Peut-être les Mécaniques pourront-elles servir à rendre raison de la structure & du mouvement des parties grossières du Corps. Tous les fluides suivent pareillement les loix de l'Hydrostatique. Mais les Mécaniques ne peuvent nous être d'aucune utilité, pour découvrir les objets qui, infiniment pe-tits, nous sont entièrement inconnus, & par rapport à leurs figures, & par rapport à leur volume. Les Médecins, comme le reste du Genre Humain, ne connoissent absolument rien des parties élémentaires qui constituent les Corps. Ce sont cependant de ces parties primitives que dépendent les propriétés & les qualités des choses. Cela est également vrai du sang, des autres liqueurs du Corps, & des Simples, & par conséquent de tous les remèdes qu'on leur applique. Il n'est aucun Art qui ait moins de certitude que celui du Médecin. Ses plus solides connoissances lui viennent de l'expérience ; & par conséquent un Homme qui a beaucoup de talens joint droit une grande application, ne pourroit, en se déterminant pour cette étude, espérer d'y favoir quelque chose, qu'après une longue & judicieuse expérience. Pour ce qui est de ces beaux discours qu'on fait pour prouver que les

Mathématiques font de quelque, usage pour la guérison des Maladies, c'est une Franche Happelourde, & une vraie Charlatanerie.

HOR. Puisque l'on remarque un art si merveilleux dans les os, les muscles, & les autres parties grossières du Corps, ne seroit-il pas déraisonnable de croire qu'il y en eût moins dans celles qui sont hors de la portée des Sens ?

CLEO. Je n'en doute nullement. Les Microscopes nous ont découvert un Nouveau Monde ; & je suis bien éloigné de croire que la Nature ait abandonné ses Ouvrages, précisément dans le point où nous ne pouvons plus les suivre des yeux. Je suis persuadé que les idées & les affections de l'Ame, ont une influence plus constante & plus mécanique sur certaines parties du Corps, qu'on ne Pa découvert jusqu'ici, & que même, suivant toute probabilité. humaine, on ne le découvrira dans la suite. Les Personnes les moins attentives ont pu se convaincre mille fois par leurs propres yeux, des effets frappans que les idées de l'Esprit produisent sur les yeux & sur les muscles du visage. Lorsque dans une Compagnie d'hommes nous voyons un Magistrat qui prend garde à tenir son rang, ses lèvres sont fermées, & ses mâchoires se touchent ; les muscles de la bouche sont doucement attachés, & toutes les autres parties du visage se tiennent fermement à leur place. Que ce Cavalier se retire ensuite dans une autre chambre, où il y aura une belle & jeune Demoiselle, qui soit affable & obligeante ; d'abord, avant même que d'y penser, vous le verrez changer entièrement de visage. Sans que lui-même s'aperçoive d'aucun changement qui lui soit arrivé, gard vous paroîtra tout autre. Tous ceux qui l'auront observé avec vous, le trouveront plus doux & moins sévère qu'il ne'étoit un moment auparavant. Voici un autre exemple qui n'est pas moins sensible. Lorsque nous laissons

tomber notre machoire inférieure, nous ouvrons un peu la bouche. Si dans cette attitude nous regardons droit devant nous, fans fixer les yeux sur quoi que ce soit, nous pouvons parfaitement avoir l'air d'un Imbécille ; parce qu'alors les traits de notre visage font, pour ainsi dire, effacés, & que les muscles en font relâchés. Avant que les Enfants aient appris à avaler leur salive, ils tiennent ordinairement la bouche ouverte, & bavent continuellement : pendant qu'ils ont encore des idées fort confuses, les muscles de leur visage ne font, pour ainsi dire, point tendus, la machoire inférieure tombe, & les fibres des lèvres font déliées ; du moins nous observons plus souvent ces phénomènes pendant l'enfance, que nous ne les re-marquons dans la suite. Dans l'âge décrépit, où l'on commence à radotter, on voit reparoître ces symptômes : mais les plus Idiots ne les quittent point durant toute leur vie ; c'est pourquoi nous disons qu'une personne a besoin d'une bavette, lorsqu'elle se conduit en Sot, ou qu'elle parle comme un Enfant. Si d'un côté nous réfléchissons sur tous ces exemples, & que de l'autre nous considérons que les Idiots font de toutes les Créatures, & les moins colères, & les moins vaines, je demande s'il n'y a pas une certaine portion d'Estime de soi-même qui influe mécaniquement, & qui aide à donner à notre visage un air décent.

HOR. Je ne puis vous donner là-dessus aucune réponse. Tout ce que je fais, c'est que ces conjectures sur le mécanisme de l'Homme, n'ont pas fort éclairé mon entendement. Je m'étonne comment nous sommes venus à parler de ce sujet.

CLEO. Vous avez recherché l'origine de la Risibilité, dont personne ne peut rendre de raison certaine. Dans de semblables cas chacun a la liberté d'avancer des conjectures, pourvu que les

conféquences qu'on en tire ne soient point en contradiction avec ce qu'il y a de mieux établi. Mais en vous proposant ces réflexions mal digérées, je me suis principalement proposé de vous faire comprendre, combien les Ouvrages de la Nature renferment de mystères ; je veux dire, comment ils brillent par-tout d'un pouvoir éclatant, mais incompréhensible à tous les Etres Humains. Par-là je voulois vous prouver que les lumières qu'on pouvoit acquérir à posteriori, par des observations soutenues, par des expériences judicieuses, & par des raisonnemens fondés sur des faits, étoient plus utiles, que celles qu'on pouvoit acquérir en entreprenant hardiment de découvrir les premières causes, ou, ce qui revient au même, en raisonnant à priori. Quelle que fût la sagacité d'une personne, je ne crois pas qu'ignorant la nature du ressort d'une Montre, elle pût jamais découvrir par la seule réflexion la cause de son mouvement ; il faudroit pour cela qu'elle vît l'intérieur de cette machine. Cependant tout Génie médiocre peut être assuré, en voyant seulement l'extérieur d'une Montre, que l'exactitude de quelque Ouvrage curieux qui nous est caché, fait qu'elle montre les heures, & qu'elle mesure le tems. Il pourra même se convaincre que, quel que soit le nombre des causes qui mettent l'aiguille en mouvement, il y a néanmoins dans l'intérieur de la Montre une première cause de cette action. Appliquons ceci à la nature de l'Homme.

Les effets de l'Esprit sur le Corps sont palpables. Nous sommes donc assurés que les Idées produisent plusieurs mouvemens par le contact, & par conséquent mécaniquement. Mais les parties, ou les instrumens qui exécutent cette opération, sont si fort éloignés de la portée de nos sens, & la rapidité de l'action est si prompte, qu'il est absolument impossible à des Esprits bornés comme nous, de remonter à la première cause de ces effets.

HOR. Mais la Pensée n'est elle pas une action de l'Ame ? Le Mécanisme n'a donc rien à faire ici.

CLEO. Tandis que l'Ame réside dans le Corps, on ne peut pas dire qu'elle pense dans un autre sens, que celui où l'on dit qu'un Architecte bâtit une Maison. Les Charpentiers, les Maçons font l'ouvrage ; mais l'Architecte a donné le plan de ce Bâtiment, & il en a l'inspection.

HOR. Dans quelle partie du cerveau croïez-vous que l'Ame habite le plus immédiatement, ou bien pensez-vous qu'elle soit répandue par tout le Corps ?

CLEO. Je n'en fai rien de plus, que ce que je vous en ai déjà dit. HOR. Je sens invinciblement que l'o-pération de penser est un travail, ou du-moins que c'est quelque chose qui se passe dans ma tête, & non dans mes jam-bes, ou dans mes bras. Mais que nous apprend de réel l'Anatomie sur ce sujet ?

CLEO. Elle ne nous apprend rien du tout sur ce sujet à priori. Les Anatomis-tes les plus consommés ne sont pas plus en état de satisfaire à cette question, qu'un apprentif Boucher. Nous pouvons admirer l'art merveilleux qui brille dans le cerveau, les deux membranes, les veines & les artères qui l'environnent. Mais lorsqu'en le disséquant nous avons découvert les diverses paires de nerfs, & leur origine ; lorsque nous avons examiné quelques glandes de diverse figure & grosfeur, qui, formées d'une autre substance que le cerveau, ne pouvoient pas échapper à notre vue ; lors, dis-je, que nous avons examiné ces choses, & que nous leur avons donné des noms, dont quelques-uns sont très-impropres & très-bar-bares, les meilleurs Naturalistes doivent reconnoître qu'il n'y a même qu'une très-petite quantité de ces parties

visibles, si l'on en excepte les nerfs & les veines, dont ils puissent marquer les usages d'une manière tant soit peu satisfaisante. Ils ne connoissent absolument rien de la structure mystérieuse du cerveau même, ni des raisons de son arrangement impénétrable. En vain ils l'examinent, il ne leur paroît point que ce soit autre chose qu'une substance moëlleuse, ramassée dans des millions de cellules imperceptibles, qui, disposées dans un ordre inconcevable, & ferrées entr'elles, forment une variété embarrassée de plis & d'anfractuosités. Peut-être ajouteront-ils qu'on peut raisonnablement présumer, que c'est-là le spacieux réservoir de la connoissance humaine. Là les Sens fidèles déposent constamment le trésor des images, telles que leurs organes les reçoivent. C'est-là le fourneau où les esprits sont séparés du sang, pour être ensuite volatilisés & subtilisés en des particules, qui à-peine peuvent être appelées corporelles. Enfin, peut-être diront-ils que les plus petites de ces particules sont toujours employées soit à chercher, soit à disposer diversement les images retenues, & à les répandre par les anfractuosités sans nombre qu'on apperçoit dans cette admirable substance. Ce sont là les inexplicables fonctions qui les occupent sans-cesse, & dont la contemplation fait l'étonnement des plus grands Génies.

HOR. Ce sont-là des pensées creuses, dont vous ne sauriez apporter de preuves. La petitesse de ces parties, empêche qu'on ne les découvre. Mais si faisant de nouveaux progrès dans l'Optique, on inventoit des Microscopes qui grossissent les objets trois ou quatre millions de fois plus que ceux qu'on a eu jusqu'à présent, on pourroit alors observer ces petites particules si éloignées de tomber sous les sens ; il suffiroit que cet Agent, l'Auteur de tout cet Ouvrage, fût corporel.

CLEO. On peut démontrer qu'il est im-possible de pouffer l'Optique & l'Art assez loin, pour trouver de pareils Instrumens. Mais supposons que par quelque moïen on pût en venir à bout, même alors l'A-natomie ne pourroit fournir que de faibles secours pour éclaircir le sujet obscur dont nous parlons. On ne peut contempler & examiner le cerveau d'un Animal pendant qu'il est en vie. Si tirant d'une Montre le principal ressort, vous laissiez vuide le barillet qui l'enfermoit, il ne seroit pas possible de découvrir ce qu'il y avoit qui faisoit marcher cette machine, lorsqu'elle divisoit si exactement le tems. Nous examinerions tous les rouages, & toutes les parties qui peuvent contribuer au mouvement ; après toutes les recherches imaginables, nous pourrions tout au plus découvrir l'usage de ces rouages pour faire tourner les aiguilles ; mais toujours la première cause de ce mécanisme seroit un mystère.

HOR. Notre principal ressort, c'est l'Ame, qui est également immatérielle & immortelle. Mais pourquoi les autres Créatures, qui aïant un cerveau semblable au nôtre, n'ont-elles pas une substance immortelle, distincte du Corps ? Croïez-vous que les Chiens & les Che vaux pensent ?

CLEO. Je crois qu'ils ont des idées, mais dans un degré beaucoup moins parfait.

HOR. Qu'est-ce qui dans ces Créatures a l'inspection sur les idées ? Où devons-nous chercher ce principe ? Quel est le principal ressort ?

CLEO. C'est la vie. Je ne puis vous donner une autre réponse.

HOR. Qu'est-ce que c'est que la vie ?

CLEO. Chacun comprend ce que ce mot signifie, quoique personne peut-être ne connoisse le principe de la vie, cette partie qui donne le mouvement à tout le Corps.

HOR. Lorsque les Hommes sont assurés qu'il est impossible de découvrir la vérité d'une chose, ils peuvent impunément différer de sentimens, & tâcher de s'en imposer les uns aux autres.

CLEO. Tant qu'il y aura des Foux & des Fripons, la chose arrivera comme vous le dites. Mais je n'ai point cherché à vous en faire accroire. Tout ce que j'ai avancé sur la composition du cerveau, je vous l'ai donné comme une conjecture, que vous deviez seulement recevoir suivant le degré de vraisemblance que vous y trouveriez. Il ne faut pas attendre que je vous prouve une chose, qui par la nature ne sauroit admettre de démonstration. Lorsque la respiration & la circulation du sang ont cessé, l'intérieur d'un Animal diffère absolument de ce qu'il étoit lorsque les poulmons jouoient encore, & que le sang & les autres parties liquides se mouvoient librement par tout le Corps. Vous avez vu de ces Machines qui élèvent l'eau par le moyen du feu. Vous savez que ce sont les vapeurs qui la font monter. Or après la mort d'un Animal il est aussi impossible de voir les particules volatiles qui opèrent & agissent sur le cerveau, qu'il le seroit de voir dans cette Machine, lorsque l'eau est froide par le manque de feu, les vapeurs qui font mouvoir tout l'ouvrage. Cependant si l'on faisoit voir à une personne cette Machine lorsqu'elle n'iroit point, & qu'on lui expliquât la manière dont elle élève l'eau, il passeroit ou pour un grand incrédule, ou pour avoir la conception bien dure, s'il n'en vouloit rien croire, quoi-qu'assuré que la chaleur peut faire évaporer les Liquides.

HOR. Mais ne croïez-vous pas que les Ames different entr'elles ? Sont-elles toutes également bonnes, ou toutes également mauvaises ?

CLEO. Nous avons quelques idées assez exactes de la Matière & du Mouvement, ou du-moins de ce que nous entendons par-là. Nous pouvons donc nous former des idées des Objets corporels, lors même qu'ils sont trop petits pour tomber sous les sens. Que dis-je ! nous pouvons concevoir une portion de Matière, mille fois plus petite que celle qui peut être visible, même à l'aide des meilleurs Microscopes. Mais l'Ame est absolument incompréhensible. Nous ne pouvons presque rien déterminer, que ce qui nous a été révélé. Si les Hommes different en habileté, je crois que cela est entièrement dû à la différence qu'il y a entr'eux dans le domicile de l'Ame, c'est-à-dire, dans le plus ou le moins d'exactitude qu'il ya dans la composition de la structure de leur Corps, ou dans l'usage qu'ils en font. Le cerveau d'un Enfant nouvellement né, est une table rase ; &, comme vous l'avez fort bien remarqué, nous n'avons d'idées que celles dont nous sommes redevables à nos sens. Je ne doute point que l'Action de penser ne consiste dans une circulation des Esprits animaux, qui agissant dans le cerveau, cherchent, joignent, féparent, changent, & composent les idées avec une rapidité inconcevable, sous l'inspection de l'Ame.

Tout ce que nous pouvons donc faire de mieux pour les Enfants âgés d'un mois, après la nourriture & le soin de les tenir chaudement, c'est de leur donner des idées, & de faire surtout servir à cet usage les deux sens les plus utiles, je veux dire la vue & l'ouïe. Il faut les disposer à faire ce travail du cerveau, & les encourager à nous imiter dans l'action de penser. J'avoue que d'abord ils n'exé-

cutent la chose que très imparfaitement. Mais pour leur faciliter cet ouvrage, il feroit fort utile, à ceux du-moins qui se portent bien, qu'on leur parlât beaucoup, même de choses très-différentes, & qu'on les fit fauter, principalement durant les deux premières années. Pour en avoir soin dans cet âge tendre, je préférerois toujours à la Personne la plus sage du monde, une jeune Fille qui au-roit la langue bien pendue. On ne peut rien faire de mieux pour eux, que de les porter de côté & d'autre, de les divertir continuellement, & de jouer avec eux dès-qu'ils feront éveillés. Si même on étoit en état de tenir deux ou trois de ces Filles, pour se foulager quand elles feroient fatiguées, il n'en feroit que mieux.

HOR. Croïez-vous donc que le babil des Nourrices destitué de sens, soit si utile aux Enfants ?

CLEO. Ce caquet leur est d'un usage infini. Il leur apprend & à penser, & à parler beaucoup plus vite & mieux, qu'ils ne l'auroient jamais fait sans cela. On doit accoutumer les Enfants à exercer ces facultés, & les y occuper continuellement.

HOR. Cependant il arrive rarement que nous nous souvenions de ce que nous avons ou dit, ou entendu, avant l'âge de deux ans. Qu'y auroit-il donc de perdu, si les Enfants n'entendoient pas toutes ces impertinences ?

CLEO. Comme l'on doit battre le fer tandis qu'il est chaud & ductile, de même il faut instruire les Enfants dans leur jeunesse. Dans cet âge flexible, les tubes & les membranes étant plus tendres, ils recevront aussi plus facilement de légères impressions, que dans un âge plus avancé. Plusieurs de leurs os ne sont alors que des cartilages, & leur cerveau même est si mou qu'il est en quelque manière fluïde. C'est aussi pour cela qu'il ne retient pas

aussi bien les images reçues, qu'il les conserve dans la fuite, lorsque la substance a plus de consistance. Mais si les premières images se perdent, il leur en succède continuellement de nouvelles. Le cerveau sert d'abord comme d'ardoise pour apprendre à chiffrer, ou comme d'exemple pour apprendre à former des traits semblables. Les Enfants s'accoutumeroient par là à exécuter les actes de la pensée, & s'y exerceroient ; ils contracteroient l'habitude de disposer, ou de faire facilement & promptement usage des images retenues, & à les appliquer suivant le qu'on se propose. Jamais on n'exécute mieux ces divers actes, & on ne prend plus aisément cette habitude, que lorsque la matière molle encore cède, & dans le tems que les organes sont les plus flexibles & les plus souples. Qu'on exerce donc les Enfants ou à penser, ou à parler, il n'importe sur quel sujet, pourvu qu'il soit innocent. Dans les Enfants vifs nous remarquons à leurs yeux les efforts qu'ils font pour nous imiter, avant même que d'en être capables. Le peu de liaison qui règne entre leurs actions, & les absurdités qu'ils débitent, nous font voir qu'ils tâchent d'exercer de cette manière leur cerveau, qu'ils essaient de penser, tout comme ils font des efforts pour articuler des mots. Mais comme il faut plus d'art pour bien penser, que pour bien parler, le premier est aussi d'une plus grande conséquence.

HOR. Je suis surpris que vous parliez d'apprendre, & de s'attacher si particulièrement à faire une chose qu'on exécute aussi naturellement, que l'action de penser. Il n'en est point qui le forme avec une plus grande vitesse par par aucun Corps. Vite comme la pensée, dit le Proverbe. Dans moins d'un moment le plus stupide Païsan pourra transporter son esprit de Londres au Japon, aussi aisément que le plus grand Génie.

CLEO. Cependant il n'y a rien en quoi les Hommes different autant les uns des autres, que dans l'exercice de cette fa culté. Les différences qu'on remarque entr'eux par rapport à la grandeur, la grosseur, les forces, & la beauté du Corps, ne sont que des bagatelles en comparaison de celle dont je parle. Aussi n'est-il rien au monde de plus estimable, & qu'on apperçoive plus aisément dans les Hommes, que l'heureuse facilité qu'ils ont à penser. Deux Personnes peuvent avoir également de lumières cependant l'une parlera aussi bien sur le champ, que l'autre pourroit discourir après deux heures de méditation.

HOR. Je pose en fait que personne n'étudiéra deux heures pour faire un discours, lorsqu'il pourra le faire en moins de tems. Ainsi je ne vois pas quelle raison vous avez de supposer que ces deux Personnes peuvent être également savantes, si l'une est en état de faire sur le champ un discours qui demanderoit deux heures à l'autre.

CLEO. Il ne paroît pas que vous fassiez attention à la double signification du mot savoir. Il y a une grande différence entre savoir ce que c'est qu'un Violon, connoître cet instrument de vue, & savoir en jouer. La connoissance dont je parle, est de la première forte. Si donc vous la considérez dans ce sens, vous devez être de mon avis ; car on ne peut, par aucune étude, tirer du cerveau ce qui n'y est point. Supposé que vous composassiez une petite Lettre en trois minutes, tandis qu'une autre personne, qui auroit la main aussi vite que vous, demeureroit une heure à écrire la même chose n'est-il pas clair que celui qui emploie plus de tems à composer cette Lettre, en fait autant que l'autre qui fait la même chose plus promptement ? ou du-moins il ne paroît pas que le premier ait moins de lumières que le second. Il a reçu les mêmes

images ; mais il ne peut les trouver, ou les disposer dans cet ordre, aussi vite que vous. Qu'on nous présente deux compositions, en Vers, ou en Prose, qui soient d'une égale bonté ; supposons ensuite que nous sachions sûrement que l'une de ces Pièces est un impromptu, & que l'autre ait occupé pendant deux jours entiers son Auteur ; on dira bien que ce-lui qui a composé l'impromptu a plus de talens & de génie que son Emule, quoique leurs connoissances soient égales, autant du-moins que nous ne en pouvons juger par cet échantillon. Vous voyez par cet exemple la différence qu'il y a entre la connoissance, lorsqu'elle désigne le trésor des images qu'on a reçu ; & la connoissance, ou plutôt l'habileté à trouver ces images au moment qu'on en a besoin, & à les mettre promptement en œuvre.

HOR. Lorsque nous ne pouvions d'abord & promptement penser, ou rappeler dans notre Esprit une chose que nous faisions, je croiois que c'étoit manque de mémoire.

CLEO. Cela peut y contribuer en partie : mais il est des Personnes d'une prodigieuse lecture, qui ayant très-bonne mémoire, portent de faux jugemens, & qui disent rarement quelque chose à propos, ou qui, s'ils le disent, le proferent ordinairement trop tard. Parmi les Dévoreurs de Livres, *Helluones Librorum*, il y a de pitoiables Raifonneurs, qui ayant une faim canine, dévorent les Livres sans pouvoir les digérer. Combien de Savans infensés ne rencontrons-nous pas dans les grandes Bibliothèques ! Il paroît par leurs Ouvrages que la Science étoit dans leur tête, comme les Ameublemens qu'un Tapissier a sur les bras. Le trésor des images qu'il y a dans leur cerveau, bien loin de leur servir d'ornement, est un fardeau pour eux. Tout cela vient du défaut de penser, du peu d'habileté, & du manque de dispositions à ména-

ger, comme il faut, les idées que l'on a reçues. Nous voyons au contraire des gens qui, sans aucune érudition, ont beaucoup de bon-sens. Les Femmes sont pour la plupart plus promptes à inventer, & plus fortes sur la repartie, que les Hommes qui auroient reçu le même degré d'éducation. On ne sauroit assez s'étonner de voir la brillante figure que quelques Personnes du Beau Sexe sont dans les conversations, lors-qu'on pense au peu d'occasions qu'elles ont eu d'acquérir des connoissances.

HOR. Mais d'un autre côté il est assez rare de trouver des Femmes qui aient l'Esprit folide.

CLEO. C'est uniquement faute d'exercice, d'application, & d'affiduité. Les idées abstruses ne sont absolument point de leur effort ; & les circonstances où elles sont placées pour l'ordinaire, les conduisent à d'autres occupations. Cependant il n'est aucun Ouvrage de tête, que les Femmes ne soient capables d'exécuter, aussi bien que les Hommes, si l'on suppose qu'elles jouissent des mêmes leçons, & qu'elles s'y appliquent assidûment. Or la folie d'esprit que vous refusez au Beau Sexe, résulte uniquement de cette application fouteue. C'est par son moyen que l'on divise les objets par parties, qu'on les compare les unes avec les autres, & qu'on les considère en elles-mêmes & sans partialité. La meilleure méthode pour se procurer cette qualité, c'est de ne s'occuper que du soin de découvrir, de deux propositions qu'on doit examiner, celle qui est vraie ; c'est d'employer toutes les puissances de son Esprit, pour connoître également toutes les parties du sujet ; c'est de mettre une seule & même chose sous tous les points de vue possibles ; c'est enfin de faire de tous ces soins un fréquent usage. Quel-conque en agira ainsi, acquerra très-probablement ce que nous appelons un jugement folide. Il semble que

l'art qui brille dans la structure des Femmes, soit mieux fini & plus élégant, que celui qu'on. remarque dans celle des Hommes. Leurs traits sont plus délicats, leur voix a plus de douceur, tout leur extérieur est plus artiftement disposé. Il y a autant de différence entre leur peau & la nôtre, qu'il y en a entre un fin drap & de la bure. Sur quel fondement croiroit on que la Nature a plus négligé les Femmes, à l'é-gard des choses qui ne tombent pas sous les sens, que dans celles qui se présentent aux yeux ? N'est-il pas plus naturel de penser qu'elle a pris le même soin pour former leur cerveau, qu'elle en a pris pour leur donner de la beauté ? Sans-dou-te elle a employé la même exactitude supérieure en formant leurs organes intellectuels, qu'elle en a fait paroître dans leurs organes sensibles.

HOR. La Beauté est l'attribut du Beau Sexe, comme la Force est celui des Hommes, bou

CLEO. Quelque petites que soient les particules du cerveau qui contiennent les différentes images, & qui nous aident dans l'opération de penser, il y a entre le cerveau des Hommes autant de diverfité par rapport à la justesse, à la finé-trie, & à l'exactitude, qu'il y en a dans les parties les plus grossières du Corps. Les Femmes doivent donc nous surpatler à l'égard de la bonté, de l'harmonie, & de la souplesse de leurs organes, qui, essentiels dans l'art de penser, méritent seuls le nom de Facultés Naturelles. Car pour ce qui est de l'habileté, de la dextérité, ou de l'aptitude dont j'ai parlé, elle dépend de l'exercice, & par conséquent elle est manifestement acquise.

HOR. Comme la construction du cerveau est plus délicate dans les Femmes que dans les Hommes, je suppose pareillement

qu'elle est infiniment plus grossière dans les Brebis, les Bœufs, les Chiens, les Chevaux &c.

CLEO. Rien ne nous engage à penser autrement.

HOR. Mais après tout, ce moi, cette partie de moi-même qui veut, qui souhaite, & qui préfère une chose à une autre, doit être immatérielle. Car si c'étoit de la matière, ou ce seroit une seule & simple partie, ce qui me paroît presque impossible ; ou ce feroient plusieurs parties combinées, supposition qui est encore plus difficile à concevoir.

CLEO. Je ne disconviens point de ce que vous dites. Je vous ai déjà fait entendre que le principe de la pensée & de l'action, est inexplicable dans toutes les Créatures. Mais la spiritualité de ce principe ne résout point la question ; elle ne nous donne aucun jour, ni pour l'expliquer, ni pour en concevoir la nature.. Qu'il doive y avoir un contact mutuel entre le Corps & ce principe, quel qu'il soit, c'est ce dont nous sommes assurés à posteriori. Et il est tout aussi difficile de comprendre, comment il peut y avoir une action réciproque entre un Corps & un Objet Immatériel, que de concevoir comment la pensée peut résulter de la Matière & du Mouvement.

HOR. Quoiqu'il semble que plusieurs autres Animaux pensent, l'Homme est cependant la seule Créature connue, qui fasse voir, ou qui paroisse sentir qu'elle est assurée de penser.

CLEO. Il n'est pas aisé de déterminer quels sont les instincts, les propriétés, ou les lumières dont les autres Créatures sont, ou dépourvues, ou en possession, lorsque ces qualités ne tombent pas sous nos sens. Mais il est très-probable que les parties principales & les plus nécessaires de la machine, sont moins artificiellement tra-

vaillées dans les Animaux, qui parviennent à toute la perfection dont ils sont capables, au bout de trois, de quatre, de cinq, ou de six ans au plus ; qu'elles ne le sont dans une Créature qui à-peine parvient en maturité, & acquiert toute la grandeur & toutes les forces à l'âge de vingt-cinq ans. Tout Homme âgé de cinquante ans, & intérieurement persuadé qu'il est le même être qu'il faisoit telle & telle chose il y a trente ans qui dans la jeunesse avoit tels & tels Maîtres, ne peut attribuer la persuasion où il est d'avoir existé tout ce tems-là, qu'à la seule mémoire, sans qu'il puisse jamais remonter à l'origine ou à la naissance de ce sentiment. Suivant moi, il n'est personne qui se rappelle quoi que ce soit de ce qui lui est arrivé, ou de ce qui s'est passé avant qu'il eût atteint l'âge de deux ans. Avant ce tems-là il étoit peu expert dans l'art de penser, & son cerveau n'avoit pas encore une consistance capable de retenir assez longtems les images qu'il recevoit. Remontons aussi haut qu'il nous plaira, ce souvenir ne nous donnera point de nous-mêmes une assurance plus forte, que nous n'en avons d'une autre Personne, qui, ayant toujours été élevée avec nous, n'auroit jamais été une semaine ou un mois absente & éloignée de nos yeux. Une Mère, qui a un Fils âgé de trente ans, croit avec plus de fondement qu'il est le même Homme qui lui est né & qu'elle a élevé, qu'il ne le croit lui-même. Si elle pense tous les jours à son Fils, & qu'elle se rappelle tous les changemens qui sont arrivés de tems en tems à ses traits, elle est plus certaine qu'il n'a point été changé au berceau, qu'elle ne peut l'être de n'y avoir pas été changée elle-même. Tout ce qu'on peut assurer de cette persuasion intérieure, c'est qu'elle consiste, ou qu'elle tire la source du cours & du mouvement des Esprits par toutes les finesses du cerveau, & de l'attention que ces Esprits donnent aux faits qui nous concernent. Il suffit que quelqu'un perde la mémoire, quoique d'ailleurs il fût en

parfaite fanté, pour être regardé comme un fou ; & dans cet état il ne fent pas davantage qu'il est le même Homme qu'il étoit il y a un an, qu'il ne fent qu'une Personne, qui lui est connue depuis quinze jours, n'a jamais été changée. La perte de la mémoire est susceptible de divers degrés ; mais quiconque la perd entièrement, devient ipso facto un idiot.

HOR. Je conviens que c'est moi qui fuis cause que nous nous sommes si fort écartés du sujet que nous traitons ; mais je ne m'en repens point. Ce que vous avez dit de l'économie du cerveau, & de l'influence mécanique des idées sur les parties grossières du Corps, nous fournit une belle occasion d'admirer la sagesse infinie & ineffable qui brille dans la manière dont les différens instincts des Animaux répondent aux fins respectives de leur destination, & dans l'art avec lequel chaque appétit est intimement lié & as-forti à leur structure même. Rien n'étoit plus à propos que ces réflexions ; surtout après avoir expliqué l'origine de la Politesse, & montré l'excellence de notre Espèce par-dessus tous les autres Animaux dans la docilité, la souplesse, & l'industrie que nous faisons paroître en dirigeant l'estime que nous avons pour nous-mêmes. L'art que nous manifestons à cet égard est si merveilleux, que toutes les Assemblées & les Sociétés tirent de grands avantages, soit par rapport à leur aise & à leur soulagement, soit par rapport à leur prospérité & à leur conservation, de la passion la plus obstinée & la plus féroce, qui sembloit naturellement devoir renverser toute Société, qui même effectivement ne pourroit manquer de rendre une Assemblée d'Hommes Sauvages insupportables les uns aux autres.

CLEO. Si, en remontant de l'effet à la cause, on a découvert à posteriori la nature & l'usage de l'Estime de soi-même, on peut

pareillement, en suivant la même méthode, expliquer avec beaucoup de facilité & de clarté toutes les autres passions. Les Créatures ne se procurent point sans peine les choses nécessaires à la vie ; aussi ont-elles des instincts qui les portent à chercher ce dont elles ont besoin, soin, & qui leur apprennent nière dont elles doivent s'y prendre pour apprennent la ma-l'obtenir. Le zèle & l'ardeur que cha-que Créature témoigne à satisfaire ses appétits, est toujours proportionné au pouvoir, & au degré de force avec lequel ces instincts agissent en elles. Mais si nous considérons l'état des choses sur la Terre, & la multiplicité des Animaux qui doivent tous également suppléer à leurs besoins, nous comprendrons aisément que les Créatures, en obéissant aux différentes invitations de la Nature, rencontreront souvent des obstacles qui les feront quelquefois échouer dans leurs desseins. ainsi les Animaux réussiroient rarement dans leurs entreprises, si cha-que individu n'étoit animé d'une passion qui, rappelant toutes ses forces, lui inspire une ardente activité, capable de lui faire surmonter tout ce qui peut s'opposer à sa propre conservation, & le troubler dans les soins qu'il se donne pour ce grand ouvrage. La passion dont je parle, porte le nom de Colère. On comprend sans peine qu'une Créature, affectée en même tems de cette passion, & de l'Estime de soi-même, porte envie à ceux qu'il voit posséder des choses dont elle a elle-même besoin. Après le travail, la Créature la plus sauvage, comme la plus industrieuse, cherche le repos. D'où nous apprenons que les Animaux aiment tous plus ou moins l'aïse. Ils se fatiguent en faisant usage de leurs forces ; & l'expérience apprend que la nourriture, & le sommeil, sont ce qu'il y a de meilleur pour réparer l'épuisement des Esprits animaux. Nous voyons que les Créatures qui ont le plus d'obstacles à surmonter pour se procurer les choses nécessaires à la vie, sont les plus co-

lères, & ont reçu de la Nature les armes les plus redoutables. Si d'un autre côté cette colère, en faisant agir un Animal, l'empêchoit de s'appercevoir du danger auquel il s'exposeroit, il feroit bientôt détruit. C'est pour obvier à cet inconvénient, que la Nature a constamment joint la timidité à la colère. Le Lion même fuit à l'approche de Chasseurs bien armés, & qui sont en trop grand nombre. Il paroît par là conduite que tiennent les Brutes, que parmi les Animaux les plus parfaits, ceux d'une espèce peuvent dans bien des occasions se faire réciproquement connoître leurs besoins. Nous sommes même assurés qu'il en est plusieurs, qui non seulement se comprennent les uns les autres, mais. encore qu'ils ont été formés de manière qu'ils nous entendent. Mais si comparant notre nature avec celle des autres Animaux, nous considérons la constitution de l'Homme, les qualités visibles, la supériorité au-dessus des autres Créatures par rapport à la faculté de penser & de réfléchir, son habileté à apprendre à parler, & l'usage qu'il fait faire de ses mains & de ses doigts, nous ne pourrions douter que nous ne soions plus propres à la Société, qu'aucun des autres Animaux que nous connoissons.

HOR. Puisque vous rejettez absolument le Systême de Milord Shaftsbury sur ce sujet, communiquez-moi, je vous prie, vos pensées. Dites-moi quelles idées vous avez de la Société & de la Sociabilité. Si vous voulez bien m'accorder cette faveur, je vous promets de vous écouter avec toute l'attention dont je suis capable

CLEO. La matière n'est point du tout abstruse. Un Génie médiocre, qui a quelque expérience, & une légère connoissance de la Nature Humaine, peut aisément découvrir le fondement de la Sociabilité, & ce qu'il y a dans l'Homme qui le rend propre à la Société. Il lui suffit d'aimer sincèrement la vérité, & de la chercher

fans préoccupation. Mais la plupart des Savans qui ont traité cette matière, avoient quelque intérêt particulier à ménager, quelque passion à satisfaire, quelque cause qu'ils étoient Résolus de soutenir par leur Système.

Il est indigne d'un Philosophe de dire avec Hobbes, que l'Homme nait incapable de vivre en Société, & d'établir ce paradoxe sur l'incapacité qu'on remarque à cet égard dans les Enfants, lorsqu'ils viennent au monde. Quelques-uns de ses Adversaires ont néanmoins poussé trop loin la chose, en affirmant que tout ce à quoi l'Homme pouvoit parvenir, devoit être considéré comme une raison de son aptitude, & une cause de sa capacité pour la Société.

HOR. Croïez-vous donc que l'Homme ait naturellement plus d'amour pour son Espèce, que les autres Animaux n'en ont pour la leur ? Ou bien si nous apportons en naissant une haine & une aversion pour nos semblables ? Sommes-nous des Loups & des Ours les uns à l'égard des autres ?

CLEO. Je ne crois ni l'un ni l'autre. A en juger par ce qui nous paroît des Affaires Humaines, & des Ouvrages de la Nature, nous sommes mieux fondés à supposer que le désir & l'aptitude qu'a l'Homme de se joindre en Société, ne procède pas de l'amour qu'il a pour ses semblables, que nous ne le sommes à croire que ce n'est pas une affection mutuelle, que les Planètes ont les unes pour les autres, & supérieure à celle qu'elles ont pour les Etoiles plus éloignées, qui soit la véritable cause pourquoi ces Planètes continuent toujours à se mouvoir ensemble dans le même Système Solaire.

HOR. Je fuis für que vous ne croïez pas que les Etoiles aïent de l'affection & de l'amour les unes pour les autres. Pour-quoi parlez vous donc de mieux fondés ?

CLEO. Parce qu'il n'y a point de phénomènes, qui contredifent vifiblement cette affection mutuelle des Planètes. Nous ne pouvons point dire la même chose de l'Homme. Tous les jours nous obfervons chez lui mille choses qui nous convainquent, qu'au lieu d'aimer les au-tres, il rapporte tout à foi-même. Il n'ai-me, ni ne hait quoi que ce foit que pour l'amour de lui-même. Chaque individu eft à fon égard un petit monde. Sa félicité eft le le c centre commun de toutes les actions. Il la recherche autant que fon entendement & les forces le lui permestent. C'eft à quoi tendent pendant toute la vie toutes les démarches, c'eft-là fon unique occupation. D'où il fuit que la perception que les Hommes ont du Bonheur, les détermine dans leur choix. leur choix. Jamais ils ne font d'actions, jamais ils ne forment d'entreprises, qui pour le préfent ne leur paroiffent plus avantageufes que toute autre.

HOR. Que direz-vous donc de ces pa roles de Médée ? _ Je vois ce qui eft le, meilleur, je l'approuve & je Heftime, & cependant je choifis le pire

CLEO. Cela fait fimplement voir la tur-pitude de nos inclinations. Mais que l'on dife tout ce qu'on voudra, il eft certain que dans un Agent libre, tous les mou-vement qu'il desapprouve font ou con-vulfifs, ou ne viennent point de lui, & il y eft forcé par quelque puiffance étran gère ; je parle de ces mouvemens qui font naturellement foumis à la volonté. Lors-qu'on laiffe deux choses au choix de quel-qu'un, il eft évident que celle qu'il choi-fit lui a paru mériter la préférence, quel-que contradictoires, ridicules, ou mau vaifes que puiffent être les raifons qui l'aïent déterminé.

Sans cela il ne pourroit y avoir de Suïcide volontaire, & il feroit injuste de punir les Hommes pour des crimes qu'ils auroient commis.

HOR. Je crois qu'il n'est personne qui ne cherche à éprouver des sensations agréables ; mais il est inconcevable que des Créatures de la même espèce puissent autant différer les unes des autres, que les Hommes diffèrent entr'eux sur les notions qu'ils ont du plaisir, Comment est-il possible que quelques-uns fassent leurs délices des choses pour lesquelles d'autres ont une extrême aversion ? Tous aspirent au Bonheur, mais la question est de savoir où il se trouve.

CLEO. Il en est du Souverain Bonheur dans ce Monde, comme de la Pierre Philosophale. Pour parvenir à ces deux objets, on a suivi plusieurs routes très-différentes. Des Sages & des Foux s'y sont appliqués, mais leurs soins ont été jusqu'ici également inutiles. Cependant, dans les recherches qu'ils ont faites pour trouver l'une & l'autre de ces choses, ils ont découvert par hasard quantité de choses très-utiles, qui auroient échappé à toute la fatigue humaine, si on eût voulu les chercher à priori.

Il peut très-bien arriver qu'une multitude de Créatures de notre espèce, rassemblées dans quelque lieu du Globe Terrestre, concourent à leur défense réciproque, & que même elles forment un Corps Politique, dans lequel elles mèneront, pendant plusieurs siècles, une vie douce & agréable, quoiqu'elles ignorent mille choses, dont la connoissance contribueroit à rendre le Bonheur Public plus parfait, suivant les idées que les Hommes ont communément du Bonheur. Nous avons trouvé, dans une partie du Monde, des Nations grandes & florissantes, qui ignoroient absolument ce que c'étoit que des Vaisseaux ; tandis que la Navi-

gation est connue depuis plus de deux-mille ans chez d'autres Peuples, qui ont beaucoup perfectionné cet Art, même avant l'invention de la Bouffole. Il seroit ridicule d'alléguer cette dernière découverte, ou comme une raison qui déterminâ l'Homme à aller sur Mer, ou comme une preuve de son aptitude & de sa capacité naturelle pour les Affaires de la Marine.

Pour former un Jardin, il faut nécessairement avoir un terrain situé dans un climat propre à cette plantation. Si avec cela nous avons les semences nécessaires, il ne nous manque que de la patience pour les cultiver. Les Promenades, les Canaux, les Statues, les Pavillons, les Cascades, & les Jets d'eau, sont des embellissemens de la belle Nature ; mais aucun de ces ornemens n'est essentiel à un Jardin. Toutes les Nations doivent nécessairement avoir eu de petits commencemens : & l'on peut aussi bien découvrir dans cette enfance des Peuples ce qu'il y a dans l'Homme qui le rend propre à la Société, qu'on a pu le découvrir lorsque ces Nations se sont augmentées.

Il y a deux raisons principales qui ont persuadé que l'Homme est une Créature Sociable. Premièrement, on s'est imaginé, que naturellement il aime & désire, avec plus d'ardeur qu'aucune autre, de vivre en Société. En second lieu, il est manifeste que les Hommes retirent de cette union plus d'avantages, que les autres Animaux n'en retireroient, si jamais ils s'avissoient de s'unir ainsi.

HOR. Pourquoi en rapportant la première raison, dites-vous que l'on s'est imaginé le fait ? N'est-il donc pas inconcevable ?

CLEO. Cette précaution n'est point sans dessein. J'avoue que tous les Hommes qui sont nés dans quelque Société, fou-haïssent

avec plus d'ardeur que tout autre Animal d'y vivre. Mais c'est une queff-tion, si ce désir est inné. Quand même l'on accorderoit que ce désir est naturel à l'Homme, il n'y auroit-là rien dont il pût tirer vanité. Je n'y vois rien qui prouve son excellence. L'amour que l'Homme a pour son bien-être & pour sa sûreté, le désir permanent qu'il a d'a-méliorer sa condition, doivent être des motifs suffisans pour lui faire rechercher le commerce de ses semblables. Ses besoins auxquels il ne sauroit remédier par lui-même, sont donc les raisons humiliantes de l'inclination qu'il sent pour la Société.

HOR. Mais quand vous parlez des be-Joins auxquels l'Homme ne sauroit remédier par lui-même, ne tombez-vous point dans l'erreur que vous avez reprochée à Hobbes CLEO. Il s'en faut beaucoup que je ne fuive le Syftème de ce Politique. Quand je parle des besoins des Hommes, je les considère parvenus à un âge mûr ; & je dis que plus plus ils sont distingués, soit par leurs lumières es, soit par leur rang, soit par leurs richesses, & plus ils ont aussi de besoins auxquels par eux-mêmes ils ne fauroient remédier.

Un Seigneur riche de vingt-cinq à trente-mille livres sterling de rente, qui entretient trois, quatre, quatre, cinq ou même six Caroffes, & & plus plus de de cinquante Domestiques, a plus de besoins réels, faisant abstraction de ce qu'il possède, qu'un Roturier accoutumé à aller à pied, dont tout le revenu ne va pas au-delà de cinquante livres sterling par an. J'en dis autant d'une Femme de la première distinction, qui n'ayant jamais pris la peine de se mettre une épingle, a deux ou trois Femmes qui l'habillent & la deshabillent constamment depuis les pieds jusqu'à la tête, comme si elle étoit une Poupée, qui ne peut se servir de ses

membres. Je soutiens que cette grande Dame a plus de besoins auxquels elle ne sauroit remédier, que Doron la Laitière, qui durant tout l'hiver s'habille dans les ténèbres, en moins de tems que Mi-lady n'en emploie pour placer une mouche.

HOR. Mais le désir d'améliorer notre condition, dont vous avez parlé, est-il si général & si permanent, qu'il n'y ait personne qui en soit jamais exempt ?

CLEO. Les Créatures qu'on peut appeller Sociables, possèdent toutes, sans exception, ce désir. Que dis-je ! Je suis persuadé que ce désir n'est pas moins une qualité caractéristique de notre Espèce qu'aucune autre qu'on puisse nommer. Il n'est point point de Mortel sur la Terre, s'il a été élevé dans quelque Société, qui ne souhaite d'ajouter, de retrancher, ou de changer quelque chose dans la personne, dans ses biens, dans les circonstances où il se rencontre, ou enfin dans la Société dont il est membre. Que feroit-ce encore, si par ses souhaits il opéroit ces changements ? Il n'est aucune autre Créature en qui l'on observe ces dispositions. Jamais on n'auroit bien connu l'industrie admirable de l'Homme à suppléer à ce qu'il appelle les besoins de la vie, sans les désirs déraisonnables & multipliés dont il est possédé. De tout cela il fuit évidemment, que plus les Peuples sont civilisés, & plus ils ont besoin de vivre en Société ; & par une seconde conséquence également évidente, je dis qu'il n'est personne qui en ait moins besoin que les Sauvages.

La seconde raison pourquoi j'ai dit qu'on appelloit l'Homme Sociable, c'est que les Hommes retirent de cette union plus d'avantages, que les Animaux n'en retireroient, si jamais ils s'avoient de former des Sociétés. Pour se convaincre de la vérité de cette observation, nous n'avons qu'à examiner la nature de

l'Homme, & les qualités qui le mettent au-deffus des autres Animaux. Mais dans les recherches de ces qualités, nous ferons attention à celles qui font communes tant aux Hommes Civilisés qu'aux Sauvages, & nous suivrons l'Homme depuis la première jeunesse jufques à l'âge le plus avancé.

HOR. Je ne vois pas pourquoi vous voulez vous donner la peine d'examiner la vie de l'Homme, depuis son commencement jufqu'à fa fin. Ne fuffiroit il pas de s'arrêter uniquement aux qualités dont il eft orné, lorsque parvenu à l'âge le plus mûr, il eft dans son plus haut point de perfection ?

CLEO. Ce qu'on appelle docilité dans les Créatures, dépend en grande partie de la flexibilité des organes, & de leur fouplesse, qui les rend propres à recevoir aifément les impreffions qu'on fait fur eux. Qualité qui dans l'âge viril eft afolument perdue, ou du moins fort altérée.

Il n'eft rien en quoi notre Efpèce, comparée à tous les autres Animaux, excelle autant que par la capacité qu'elle a d'acquérir la faculté de penser & de parler bien. C'eft-là une qualité particulière de notre nature, la chofe eft incontestable : mais mais il n'eft pas moins certain d'un autre côté, que cette capacité s'évanouït, fi nous négligeons d'en faire ufage avant que d'être parvenu à un âge mûr. L'Homme, généralement parlant, jouït d'une vie plus longue que la plupart des autres Animaux : ainfi notre Efpèce a en cela une prérogative particulière, qui met l'Homme en état d'acquérir plus de fa-gelfe, quand même pour fe la procurer il n'emploïeroit que fa propre expérience, que ne pourroit en acquérir une Créature qui avec la même capacité ne vivroit que la moitié moins. ainfi, cæteris pari-bus, toutes chofes égales, un Homme de foixante ans connoit mieux ce qu'il faut faire ou évi-

ter, que celui qui n'en a que trente. Ce que Micio dit à son Frère DEMEA pour excuser les folies de la Jeunesse, est également vrai, & parmi les Sauvages, & parmi les Philosophes. Il n'est rien, dit-il, qui soit plus propre à nous instruire, & à nous rendre sages que l'âge. Je n'en excepte que l'attachement pour l'Argent. Or ce sont ces qualités, jointes avec quelques autres semblables, qui concourent à rendre l'Homme Sociable.

HOR. Mais pourquoi l'amour que nous avons naturellement pour notre Espèce, n'entreroit-il pour rien dans cette Sociabilité ?

CLEO. Premièrement, parce que, comme je l'ai déjà dit, il ne me paroît pas qu'en cela nous différions des autres Animaux. En second lieu, je nie que cette affection y entre pour quoi que ce soit. Car si nous examinons la nature de tous les Corps Politiques que jamais on ne s'est fondé, ni confié sur une pareille affection, ni pour les former, ni pour les conserver. nous trouverons

HOR. Mais le terme même de Sociable emporte cet amour mutuel dont je parle. Son contraire le démontre évidemment. Quiconque aime à vivre seul, a de l'aversion pour la Compagnie. Or le caractère d'un Homme singulier, réservé & chagrin, est directement opposé à celui d'un Homme sociable.

CLEO. Je le fais, lorsqu'on compare quelques Personnes avec d'autres, emploie souvent le terme de Sociable dans ce sens. Mais il a une tout autre signification, lorsqu'on s'en sert pour désigner une qualité particulière à notre Espèce. ainsi, lorsqu'on dit que l'Homme est une Créature Sociable, on ne veut dire autre chose, sinon qu'il y a dans notre nature une certaine aptitude, qui peut engager de grandes multitudes à s'unir pour ne composer qu'un

feul Corps. Ainſi réunis, ils peuvent profiter de la force, de l'adreſſe & de l'habileté de chaque Individu. Ce Corps ſe gouvernera lui-même, & agira dans toutes les occurrences, comme ſ'il étoit animé par une ſeule ame, & déterminé par une ſeule volonté.

J'accorderai ſans peine que le déſir que l'Homme a naturellement de de vivre dans la compagnie de ſes ſemblables, eſt un des motifs qui le portent à ſe joindre à une Société. Mais d'où lui vient ce déſir ? N'eſt-ce pas de l'amour qu'il a pour lui même ? Il eſpère de trouver ſon compte dans ce commerce, l'objet de ſes vœux. Jamais il ne ſe feroit avisé de rechercher la compagnie, ni quoi que ce ſoit, ſ'il n'avoit cru retirer de ces choſes quelque avantage. Mais je nie formelle-ment que l'Homme déſire naturellement de vivre en Société par affection pour ſes ſemblables, & que cet amour mutuel tuel ſoit ſupérieur à celui que les autres Animaux ont pour leur Eſpèce. C'eſt-là une louan-ge gratuite que nous nous donnons réciproquement, mais qui eſt tout auſſi abſurde, que lorsque nous nous diſons les uns aux autres, je ſuis votre très-bumble Serviteur. Je nie très-poſitivement que ce prétendu amour pour notre Eſpèce, que cette affection naturelle qu'on ſuppoſe que nous avons les uns pour les autres, & d'une manière diſtinguée de ce qui ſe voit à cet égard dans les autres Animaux, ſoit du moindre uſage pour former des Sociétés. Il me paroît au contraire, que pour agir prudemment, les Membres d'un Corps Politique doivent toujours commercer les uns avec les autres, comme ſi cette affection étoit abſolument imaginaire.

Le Gouvernement eſt ſans-contredit la baſe de toute Société. C'eſt dans cette vérité incontestable que nous pourrons puiser les

raisons qui portent les Hommes à jouir du privilège de la Sociabilité.

Il fuit évidemment de ce principe, que les Créatures doivent pouvoir être gouvernées, pour jamais se réunir en un seul Corps. La docilité est la première raison de la Sociabilité de l'Homme.

Cette qualité suppose de la timidité, & un certain degré d'entendement. Car une Créature, en effet incapable de crainte, ne sauroit absolument être gouvernée. Sans cette utile passion, les Animaux qui auroient le plus de sens & de courage, feroient en même tems les plus revêches, & les plus indisciplinables. D'un autre côté, la timidité, dénuée d'entendement, engage seulement à éviter le danger qui nous menace, sans consulter ce qui pourra arriver dans la fuite. On voit cela confirmé par des Oiseaux très-sauvages, qui se casseront la tête contre les fils de leur cage, plutôt que de manger pour conserver leur vie.

Au reste, il y a une grande différence entre être soumis, & pouvoir être gouverné. Celui qui se soumet simplement à un autre, reçoit un joug qui lui déplaît, pour éviter un autre mal, qui lui déplaît encore davantage. D'ailleurs, nous pouvons être très-soumis, sans cependant procurer aucune utilité à la Personne à qui nous nous soumettons.

Il n'en est pas de même de ce que j'appelle la Capacité d'être gouverné. Cette expression désigne un désir de se rendre agréable, & une inclination à contribuer au bonheur de la Personne qui nous gouverne. Mais toute affection bien ordonnée commençant par soi-même, il n'est aucune Créature qui puisse pendant longtemps travailler avec plaisir à l'utilité des autres, si en même tems il n'y trouve quelque avantage. D'où je conclus qu'une Créature

ne fauroit véritablement être gouvernée, à-moins que foudroyée avec plaisir elle n'ait appris à faire servir sa servitude à son propre avantage. Il faut qu'elle se trouve en quelque manière dédommée de la peine qu'elle se donne pour les autres. Il est plusieurs espèces d'Animaux, qu'on peut rendre, sans beaucoup de soins, capables d'être ainsi gouvernés ; mais l'Homme est de toutes les Créatures, celle qu'on peut le plus aisément engager à servir son espèce. Sans cette disposition jamais il n'auroit été possible de le rendre Sociable.

HOR. Mais la Nature n'avoit-elle pas destiné l'Homme pour la Société ? CLEO. La Révélation nous apprend que nous avons été formés dans cette vue.

HOR. Quoi donc ? Si cette vérité ne vous avoit pas été révélée, & que vous fussiez un Chinois, ou un Mexicain, vous ne pourriez pas l'établir par la seule Phi-losoophie ?

CLEO. Non: tout ce que je dirois, c'est que la Nature a destiné l'Homme pour la Société comme elle a fait les raisins pour le Vin.

HOR. Mais l'art de faire le Vin est une invention purement humaine, aussi bien que celle de tirer de l'Huile des olives, ou des autres végétales, & de faire des Cordes avec du chanvre.

CLEO. Il en est de même de l'établissement des Sociétés composées de parties naturellement indépendantes. On ne voit rien dans cette formation qui exige plus d'habileté, que dans les inventions dont vous avez parlé.

HOR. Mais la Sociabilité de l'Homme n'est-elle pas l'ouvrage de la Nature, ou plutôt de l'Auteur de la Nature, je veux dire de la Providence ?

CLEO. Sans-contredit. On doit attribuer à la même cause les vertus innées, l'aptitude particulière que chaque chose a pour un certain but. Si les raisins sont propres à faire du Vin, si de l'eau mêlée avec de l'orge on tire d'autres Liqueurs, c'est à la Providence qu'il faut l'attribuer ; mais c'est la fragilité humaine qui découvre les usages qu'on en fait. Appliquons cette réflexion à l'Homme. C'est de Dieu son Créateur qu'il a reçu toutes les facultés, aussi bien que l'aptitude qu'il a de vivre en Société. Dans ce sens on peut dire que tout ce qui est l'effet de notre industrie, vient originellement de l'Auteur de notre Etre. Mais lorsque parlant des ouvrages de la Nature, nous les distinguons de ceux de l'Art, nous entendons par les premiers, ceux où nous n'entrons pour rien, & qu'on opère sans que nous y concourions. Par exemple, c'est la Nature qui produit des pois dans la saison ; mais il n'est pas possible d'en avoir de verts en Angleterre au milieu de Janvier, sans un art & des soins infinis. La Nature opère par elle-même ses desseins. On ne peut douter que la Nature n'ait destiné certaines Créatures pour vivre en Société, les Abeilles nous en fournissent une preuve très-sensible. Ces Animaux, comme il paroît par les effets, ont reçu de la Nature des instincts propres à leur faire remplir ce but. Nous devons l'existence, & toutes les choses dont nous jouissons, au grand Auteur de l'Univers. Mais comme les Sociétés ne pourroient subsister, sans la force conservatrice, ainsi elles périroient bientôt, si la sagesse humaine n'y concouroit. Ces deux choses dépendent en quelque manière l'une de l'autre, Car ou elles ont ensemble une liaison mutuelle, ou bien la patience du Faible fait éclater la puissance du Fort.

La différence qu'il y a entre les Ouvrages de l'Art & ceux de la Nature est si grande, qu'il n'est pas possible de les confondre. Il n'y a que Dieu qui connoisse les choses à priori, il n'y a que la Sagesse

Divine qui agit naturellement avec une pleine & entière certitude. Ce que nous appelons Démonstration, n'en est qu'une copie grossière & imparfaite. On ne trouve entre les Ouvrages de la Nature aucun essai, aucune ébauche. Tout y est complet; chacune de ces choses est telle que la Nature vouloit les avoir, lorsqu'elle les a produits. Et pourvu seulement que rien n'ait interrompu son action, les Ouvrages sont parfaitement finis, & surpassent autant notre entendement que nos sens. Que l'état des Hommes est bien différent ! Ces misérables Créatures ne sont sûres de rien, je n'en excepte pas même leur propre existence, ni les vérités qu'elles découvrent en raisonnant à posteriori. "D'où il suit que les Ouvrages de l'Art, inventés par les Hommes, doivent nécessairement être très-imparfaits & très défectueux. Les premiers commencemens de ces Découvertes, doivent avoir été bien peu de chose. On n'a avancé en connoissances que très-lentement, & par des degrés insensibles. Il est des Arts & des Sciences qui ont exigé l'expérience de plusieurs siècles, avant que d'être parvenus à quel-que degré de perfection. Avons-nous quelque raison de penser que la Société des Abeilles qui forma le premier essaim, produisit de la cire & du miel dont la qualité fut inférieure aux productions de leur Postérité. Autre différence entre les Ouvrages de l'Art & ceux de la Nature. Les Loix de la Nature sont fixes & immuables. Dans tout ce qu'elle ordonne, on voit régner une stabilité, & une uniformité qui ne se rencontre jamais dans les choses inventées & approuvées par les Hommes:

QUID PLACET, AUT ODIO EST, QUOD NON TITIBILE CREDAS ?

est-il probable que parmi les Abeilles il y ait eu autrefois une autre Forme de Gouvernement, que celle que nous voyons chez les Essaims d'aujourd'hui. Il s'en faut beaucoup qu'on ne puisse

dire la même chose des Hommes. Quelle variété de Spéculations, que de Systèmes ridicules n'ont-ils pas proposé de tout tems sur le Gouvernement ? Combien de disputes cette question n'a-t-elle pas occasionné ? Combien de querelles, & de guerres fatales n'a-t-elle pas produit ? En core aujourd'hui, on examine quelle est la meilleure Forme de Gouvernement. Les projets bons & mauvais qu'on a formés en faveur de la Société, & pour en rendre l'établissement plus heureux, sont sans nombre. Mais que les bornes de notre sagacité sont étroites ! Que les Hommes peuvent aisément être jettés dans l'erreur ! Ce qui dans un siècle avoit paru infiniment avantageux au Genre Humain, a été dans les tems postérieurs envisagé comme me très-pernicieux. Que dis-je ! Ne voit-on pas, même de nos jours, que ce qui est révérend dans un Païs, est en abomination dans un autre ? Mais, je vous prie, quel changement est-il jamais arrivé parmi les Abeilles ? Ont-elles apporté quelque changement dans l'architecture de leurs demeures, ou dans leurs ameublemens ? Ont-elles jamais construit de cellules qui ne fussent pas hexagones ? Se font-elles jamais servies d'instrumens différens de ceux que la Nature leur a donnés dès le commencement ? Quels superbes Bâtimens n'a-t-on pas élevé parmi les Hommes ! Quels prodigieux Ouvrages n'a-t-on pas vu exécuter chez les grandes Nations. Mais pour toutes ces choses, la Nature a seulement fourni les matériaux. La Carrière donne le Marbre, mais le Sculpteur fait la Statue. Pour se procurer cette variété infinie de Ferremens que l'on a inventés, la Nature ne fournit rien que la Mine de Fer ; encore l'a-t-elle cachée dans les entrailles de la Terre.

HOR. Mais l'habileté des Ouvriers, & de ceux qui ont inventé les Arts, ou qui les ont perfectionnés, n'a pas peu contribué à per-

fectionner ces travaux. Or de qui tenoient-ils leur génie ? N'est. ce pas de la Nature ?

CLEO. Bien loin que cela dépende de leur constitution, il résulte uniquement de l'exactitude de leurs Instrumens. Je l'ai déjà avancé ; & si vous voulez bien vous rappeler ce que je vous ai dit sur cet article, article, vous trouverez que la part que la Nature a dans l'habileté & dans la patience de chaque Particulier qui s'applique à ces Ouvrages, est fort petite.

HOR. Je vous ai bien compris, vous voudriez insinuer deux choses. Première-ment, que ce qui rend l'Homme plus propre à la la Société que les autres Animaux, est quelque chose de réel, quoique pres-que imperceptible dans les Individus, avant que réunis en assez grand nombre, on les ait ménagés avec dextérité. En second lieu, que ce quelque chose de réel, réel cette Sociabilité, est un composé de diverses choses, qui concourent toutes ensemble à produire cette propriété. Elle ne consiste donc point, suivant vous, dans une certaine qualité particulière, dont l'Homme seul soit véritablement doué à l'exclusion des Brutes.

CLEO. Vous avez parfaitement raison. Chaque raisin contient un peu de jus ; & lorsqu'on en presse une grande quantité, on en tire une liqueur, qui ménagée avec art peut être convertie en Vin. Mais, sans s'exprimer très improprement, on ne peut pas dire qu'il y ait du Vin dans chaque raisin, si l'on considère combien la fermentation est nécessaire, pour que cette liqueur acquière une qualité vineuse ; je veux dire, combien cette fermentation est essentielle à la conversion de cette liqueur en Vin.

HOR. La qualité vineuse, considérée comme un effet de la fermentation, est accidentelle ; puisqu'un grain de raisin ne l'auroit

jamais pu acquérir, tant qu'il fe-roit resté feul. Si donc vous voulez com-parer la Sociabilité de l'Homme à la quali-té vineuse du Vin, il faut que vous me prouviez qu'il y a dans la Société quelque chose de semblable à cette fermentation ; je veux dire qu'il y sur-vient quelque chose dont les Individus ne sont pas pas actuellement en possession tant qu'ils ref-tent seuls, mais qui est visible-ment ac-cessoire à des multitudes de Gens dès-qu'ils sont réunis ensemble. Comme la fermentation est nécessaire pour procurer la qualité vineuse au jus des raifins, ainsi cet équivalent doit être également néces-saire & essentiel à la formation de la Société.

CLEO. On peut démontrer que le Com-merce mutuel est l'équivalent dont je par-le. Car si l'on examine chaque faculté & chaque qualité, en vertu de quoi, & pourpourquoi l'on juge & l'on déclare que l'Homme est une Créature plus Sociable que les autres Animaux, on trouvera que la plupart de ces qualités, pour ne pas dire toutes, sont acquises, & qu'el-les naissent au milieu des Assemblées nombreuses de Peuple, par le le commerce que les Membres ont entr'eux. Fabricando Fabrifimus. Les Hommes deviennent Sociables, en vivant en Société. L'Affection naturelle porte toutes les Mères à avoir soin des Enfants qu'elles osent avouer leur appartenir. Elles les nourrissent, & empêchent qu'il ne leur arrive aucun mal, tant qu'ils ne peuvent pas s'aider eux-mêmes. Mais lorsque les Gens sont pauvres, & que les Femmes n'ont pas le tems de suivre l'inclination qu'elles ont d'exprimer à leurs Enfants leur tendresse, qui va toujours en augmentant, souvent elles les négligent, & ne se donnent pas la peine de les soigner, & de les amuser. Plus même ces innocentes Créatures sont robustes & paisibles, moins on en prend de soin. Ces Enfants devenus ands, sont quelquefois d'une stupidité & d'une ignorance invincible. La cause principale de ces défauts, vient souvent de ce

que dans leur enfance on n'a pas babillé avec eux, ni réveillé leur Esprit. ainſi nous attribuons ſouvent à une in-capacité naturelle, ce qui eſt entièrement du au peu de ſoin que l'on a pris de les inſtruire dans cet age tendre. Il y a ſi peu d'exemples de Créatures Hu-maines qui n'aient jamais converſé avec celles de leur propre Eſpèce, qu'il ſeroit difficile de conjecturer ce que ſeroit un Homme qui n'auroit aucune éducation, quelle que ce fût. Mais nous ſom-mes fondés à croire que la faculté de penter ſeroit bien parfaite dans un tel Homme, ſi nous conſidérons que la plus grande docilité ne pourroit être d'aucun uſage à une Créature qui n'auroit rien à imiter, ni perſonne pour l'inſtruire.

HOR. Les Philoſophes tiennent donc une conduite peu ſage, lorsqu'ils s'occupent à diſcourir des Loix de la Nature, & qu'ils prétendent déterminer quelles ſeroient les penſées d'un Homme conſidéré dans le ſimple état de Nature ; & comment, ſans aucune éducation, il raifonneroit, & de lui-même, & de la Création.

CLEO. Pour penſer & pour raifonner juſte, comme Mr. Looke l'a très-bien re marqué, il faut, & du tems, & de l'exercice. Les Perſonnes qui ne ſont accoutumées à penſer qu'aux choſes dont elles ont actuellement beſoin, reuſſiſſent très mal, lors-qu'elles veulent pouſſer plus loin leurs réflexions. Dans les Païs éloignés, ou dans ceux qui ſont les moins peuplés, nous trouverons, même parmi les Nations les plus policées, que notre Eſpèce approche plus de l'état de Nature, que dans les grandes Cités & dans les Villes conſidérablès, ou dans les environs de ces lieux très-fréquentés. Si vous voulez vous con-vaincre de la vérité de mon affirmation, exa-minez les plus ignorans de ces fortes de gens. Entam Entamez avec ces perſonnes une converſation où il faudra penſer d'une ma-nière tant ſoit peu abſtraite, de cinquante il n'y

en aura pas un qui puisse vous com-prendre, vous n'avancerez pas plus que si vous parliez à un Cheval. Cependant plusieurs d'entre eux sont de bons hor Ou-vriers, & assez rusés pour vous tromper & pour forger des menfonges. L'Homme est une Créature raisonnable, mais en naissant il n'est point doué de Raison ; dans la suite il ne peut pas même revêtir cette faculté tout d'un coup, comme il peut mettre un habit. Quoique la parole soit aussi une des qualités caractéristiques de notre Espèce, cependant l'Homme ne parle point dès le moment de sa naissance. Douze Générations qui descendroient de deux Sauvages, ne produiroient pas un langage intelligible, si quelqu'un n'avoit jamais ouï parler personne avant que d'avoir atteint l'âge de vingt cinq ans, on seroit fondé à croire qu'on ne pourroit point du tout mettre lui apprendre à parler.

HOR. Je Je crois qu'il est très nécessaire d'apprendre & à parler, & à penser, tandis que les Organes sont flexibles, & qu'ils cèdent aisément aux impressions dont vous avez parlé ci-devant. Mais un Chien, ou un Singe pourroit-il jamais apprendre parler ?

CLEO. Je ne le pense pas. Mais je ne crois pas aussi que des Créatures d'une autre Espèce puissent jamais les peines que quelques Enfants prennent pour apprendre à articuler quelques mots. Il faut encore se fier qu'il n'y a point d'Espèce qui reste aussi long-temps jeune que la nôtre, quoique certains Animaux vivent peut-être plus long-temps que nous. D'ailleurs, outre ce que nous devons à la grande disposition d'apprendre, que nous tenons de notre exacte structure tant extérieure qu'intérieure, nous ne sommes pas peu re-devables de notre docilité à la lenteur & à la gradation presque imperceptible avec lesquelles nous croissons, avant que d'être parvenus au plus haut point de notre

grandeur. Les Organes des autres Créatures se roidissent, avant que les nôtres aient acquis la moitié de la perfection dont elles sont capables.

HOR. Lors donc que nous disons que notre Espèce est douée de la Parole & de la Sociabilité, nous nous attribuons des choses que nous ne possédons pas, pas à parler exactement. Tout ce qu'il y a de réel, c'est que par l'industrie, & à force de soins, on peut apprendre aux Hommes à parler, & à être Sociables, si on les discipline dès leur tendre jeunesse, CLEO. C'est précisément ce que je veux dire ; & je soutiens qu'on ne pourroit ja-mais rendre Sociables mille Personnes âgées de passé vingt-cinq ans, qui est l'âge auquel ceux de notre Espèce sont parvenus, si jusqu'à lors ils avoient vécu en Sauvages, & qu'ils n'eussent point eu de commerce les uns avec les autres.

HOR. Je crois bien qu'on ne pourroit pas les civiliser, si leur éducation commençoit aussi tard.

CLEO. Mais je prends le mot de Sociable dans le sens qu'on donne à ce terme, lorsqu'on s'en sert pour désigner une qualité particulière à l'Homme. Je veux dire qu'il ne seroit pas moins impossible de les gouverner, que de conduire un pareil nombre de Chevaux sauvages, à moins qu'on n'établît sur eux une Garde trois fois plus nombreuse pour les retenir dans la crainte. est-il donc si certain que la plu-part des Sociétés se soient formées, ou que les Nations aient commencé à s'établir de la manière que le Chevalier Guil. laume Temple le suppose ? Il s'en faut beaucoup que la chose soit arrivée aussi aisément qu'il le dit. Je suis surpris comment une Personne, qui a donné autant de preuves incontestables de bon-sens que ce Chevalier, a pu attribuer des idées de justice, de prudence & de sagesse à une Créature dépourvue de toute éduca-

tion ; ou envisager l'Homme comme déjà pivilifé, avant qu'il y eût aucune Société Civile, avant même que les Hommes aient commencé à s'unir ensemble.

HOR. Je fai bien que j'ai lu le Livre dont vous voulez parler; mais je ne me fouviens pas parfaitement de l'endroit que vous avez en vue.

CLEO. Ce Livre est précisément der-rière vous. C'est le premier volume de la troifième tablette, à compter d'en-bas. Donnez-le-moi, je vous prie, ce passage mérite bien d'être lu. Il se trouve dans son ESSAI SUR LE GOUVERNEMENT, le voici.

Confidérons d'abord que l'Homme, en augmentant son Espèce par la pro-duction d'un grand nombre d'Enfans, , augmente en même tems les soins, puisqu'il est obligé de pourvoir à la, nourriture de ces Enfans, jusqu'à ce qu'ils puissent se la procurer eux-mêmes: Obligations, qui d'ailleurs son, très-pénibles, & d'une très-longue du-„rée ; vu qu'il n'est point de Créatures qui soient plus tard en état de se procurer le nécessaire, & qui par confequent soient plus longtems aux soins de ceux, qui leur ont donné le jour, que les Enfans. Ce n'est pas tout encore. Réfléchissons sur l'industrie qu'il doit nécessairement avoir pour subvenir aux, besoins de ces innocentes Créatures, soit qu'il veuille recueillir les fruits que la terre produit naturellement, ou cultiver les plantes qui, pour produire quelques alimens, demandent beaucoup de eine & de travail. Mais Mais cela ne suffit point; il faut de plus mettre ces Enfans à couvert de tout danger. Quelle, source de peines & d'inquiétudes ! llest, obligé de se saisir des Animaux les plus faciles à apprivoiser, de les entretenir, « & d'aller attaquer les plus féroces, afin de tenir en haleine le courage dont il a » besoin pour défendre sa petite Famille, & pour empêcher

que ces Bêtes fauva-__ges ne viennent l'attaquer, comme el- « les attaquent effectivement les Animaux foibles & pacifiques. S'il est prudent, & qu'il aime l'ordre dans la manière dont il distribue à ses Enfans les cho- » ses nécessaires, il doit leur en donner à proportion de leur appétit & de leurs besoins. Quelquesfois il garde " pour le lendemain son superflu. D'autres fois il se prive du nécessaire, plu-tôt que d'en voir quelqu'un manquer, de quelque chose

HOR. Mais cet Homme n'est point sauvage. Il a reçu de l'éducation. Que dis-je ! il feroit en état d'être Fuge-à-Paix.

CLEO. Permettez, je vous prie, que que je continue, je ne lirai encore que ce paragraphe.

Amefure qu'ils croissent, & qu'ils deviennent capables de travailler pour le Bien Commun, il leur montre, & par ses instructions, & par son exemple, ce qu'ils doivent faire à-présent comme les Fils, & ce qu'ils devront faire dans la fuite lorsqu'ils feront Pères: il leur apprend à distinguer ce qui est utile d'avec ce qui est nuisible à, la santé, à la conservation de la vie, , ou au bonheur commun de la Société; instructions qui leur feront connoître tout ce qu'on nomme Vertu, ou Vice: il chérit & encourage tous ceux qui ont de bonnes inclinations, tandis qu'il hait, & qu'il punit même ceux qui en ont de mauvaises. Enfin, lorsqu'il », ne trouvera point de soulagement aux différens maux qu'il éprouvera sur la Terre, il lèvera les yeux au Ciel ; & sentant la fragilité de la Nature, il recourra à un Etre qui fera & plus excellent & plus sublime. De tout cela, il faut absolument conclure, que l'Edu-3, cation donnera aux Enfans de cet Homme, de hautes idées de la sagesse, de la bonté, de son courage & de la piété. Et, s'ils voient

l'abondance règne au milieu de la Famille, ils regarderont aussi ce Chef comme un Homme très-opulent.

HOR. Je m'étonne si cet Homme est sorti du sein de la Terre, ou s'il est tombé du Ciel ?

CLEO. Il n'y a point d'absurdité à supposer. Cette discussion nous mènerait trop loin. D'ailleurs je suis sûr que je vous ai déjà assez ennuyé, par les questions que j'ai formées mal-à-propos.

CLEO. Bien loin de-là, vous m'avez fait beaucoup de plaisir ; vous ne m'avez rien demandé qu'à propos ; & il n'est point de personne de sens, qui n'eût fait de semblables questions, à-moins qu'elle ne fût extrêmement familiarisée avec ces idées. C'est pour vous que j'ai lu ce passage, je souhaitois d'en faire quelque usage ; mais, comme vous êtes peut-être las d'entendre parler sur ce sujet, je n'abuserai pas plus longtemps de votre patience.

HOR. Vous ne m'avez pas compris, CLEOMENE ; voyez bien que ce sujet commence beaucoup à me plaire. Mais, avant que de passer outre, j'aurois envie de parcourir encore une fois l'ESSAI SUR LE GOUVERNEMENT, par le Chevalier Guillaume Temple, que je n'ai pas lu depuis longtemps. Après quoi je ferai charmé de reprendre le discours que nous venons d'interrompre, & même le plutôt ne fera que le mieux. Je fais que vous aimez le beau fruit. Si donc vous voulez me faire l'honneur de venir dîner demain chez moi, je vous ferai manger d'un excellent Ananas.

CLEO. Je goûte tant de plaisir dans votre conversation, qu'il ne me seroit pas possible de refuser l'offre obligeante que vous me faites ; puisque par-là j'aurai occasion de passer d'agréables moments avec vous.

HOR. Adieu jusqu'au revoir.

CLEO. Je fais votre Serviteur.

Fin du Troisième Tome

Ad omnia alia ztate fapimus rectius,
en Solim unum hoc vitium fenectus adfert homi sinninibus,
Attentiores fumus ad rem omnes, quàm får eft TERENT, Adelph.

Dialogue V

LA FABLE

DES

ABEILLES,

OU

LES FRIPONS

DEVENUS

HONNETES GENS.

AVEC

LE COMMENTAIRE,

OÙ L'ON PROUVE QUE LES VICES DES PARTICULIERS TENDENT À L'AVANTAGE
DU PUBLIC.

TRADUIT DE L'ANGLOIS

SUR LA SIXIÈME EDITION.

TOME QUATRIEME.

PARS SANITATIS, VELLE SANARI, FUIT, ANN. SENECA. HYPOL. ACT. I.

A LONDRES.

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE

MDCCXL.

DIALOGUE V.

HORACE & CLEOMENE.

CLEOMENE.

VOILA un très-bel Ananas, on ne peut rien manger de plus délicieux. Sa chair, quoique fibreuse, se fond toute en eau dans la bouche ; mais bien loin d'être fade, comme on devroit naturellement s'y attendre, elle pique agréablement la langue & le palais. Il n'y a point de fruit, du-moins que je connoisse, qui ait un pareil goût ; & il me paroît qu'il en fort une odeur, qui semble composée de celles qui s'exhalent de différentes espèces de Fruits délicieux, mais qui tous ensemble ne valent pas celui-là.

HOR. Je suis charmé que vous le trouviez de votre goût.

CLEO. Son odeur fait aussi revenir le cœur. Dans le tems que vous le peliez, il sembloit que l'on répandoit dans la chambre un parfum exquis.

HOR. L'intérieur de l'écorce contient une huile dont l'odeur n'est point désagréable. Lorsqu'on broie cette écorce entre les doigts, les particules onctueuses s'y attachent, & y restent longtemps. Quoique je vienne de laver & d'essuyer mes mains, l'odeur n'en fera pas encore entièrement passée demain matin.

CLEO. Voilà le troisième Ananas, que j'aie jamais goûté, qui ait crû dans notre Ile. La production de ce Fruit dans les Climats Septentrionaux est une forte preuve de l'industrie humaine, & des progrès que nous avons faits dans le Jardinage. Avouez qu'il est bien agréable de respirer l'air sain des Régions Tempérées, & de pouvoir en même temps amener à une parfaite maturité un Fruit qui, parvenir à état de bonté ou de perfection demande naturellement la chaleur de la Zone Torride.

HOR. Il n'est pas fort difficile de donner de la chaleur, mais le grand art consiste à en trouver & à en régler les degrés comme l'on veut, sans quoi il seroit impossible de faire mûrir un Ananas dans les Régions Septentrionales. Une des belles inventions de l'Esprit Humain est sans-contredit celle du Thermomètre. On peut par son moyen trouver exactement les degrés de chaleur nécessaires pour faire venir ce Fruit à une pleine maturité.

CLEO. Je ne me soucie pas de boire davantage.

HOR. Vous en êtes parfaitement le maître cependant j'allois vous porter une fanté qui venoit ici fort à propos.

CLEO. Quelle est-elle, je vous prie ?

HOR. C'étoit celle du Chevalier Decker, qui dans ce Royaume a le plus contribué à la production & à la culture de ce Fruit étranger, dont nous venons de parler. Le premier Ananas qui en An-

gleterre soit venu à une parfaite maturité, a crû dans son Jardin à Richmond.

CLEO. Je veux de tout mon cœur boire cette santé ; mais nous finirons, s'il vous plaît, par celle-là. Ce Chevalier est libéral, & je le crois un très-honnête homme.

HOR. Il feroit bien difficile de nommer une autre Personne qui, avec la même connoissance du monde, & les mêmes talens pour gagner de l'argent, fût aussi défintéressé & bienfaisant.

CLEO. Avez-vous examiné les choses dont nous discourûmes hiér ?

HOR. Depuis que je vous ai quitté, je n'ai pensé à autre chose. Ce matin j'ai parcouru tout l'ESSAI SUR LE GOUVERNEMENT du Chevalier Temple, mais avec beaucoup plus d'attention que je ne l'avois lu ci-devant. Cet Ouvrage me plaît, à la réserve du passage que vous lûtes hiér, & de quelques autres qui vont au même but. Je ne puis point concilier ces endroits avec ce que la Bible nous apprend de l'Origine de l'Homme. Puisque tout le Genre Humain descend d'Adam, & par conséquent de Noé & de sa Postérité, comment les Sauvages font-ils donc venus dans le Monde ?

CLEO. L'Histoire du Monde, par rapport aux premiers siècles, est très-imparfaite. Nous ignorons quels ravages ont fait la Guerre, la Peste & la Famine ; à quelle misère certains Hommes ont été réduits ; & de quelle étrange manière notre Race a été dispersée & répandue sur la surface de la Terre, depuis le Déluge.

HOR. Mais puifque les Perfonnes bien élevées ne manquent jamais d'inſtruire leurs Enfans, nous n'avons aucune raifon de croire que des Hommes éclairés & civilifés, comme l'étoient les Fils de Noé, aient négligé leur Poſtérité. Tous les Hommes descendent de ces premiers Parens. eſt-il donc croïable que les Générations fuivantes, au lieu d'avancer en expérience & en ſageſſe, aient plutôt reculé, & qu'elles aient de plus en plus abandonné leurs Enfans à eux-mêmes, en forte qu'ils aient enfin dégénéré juſqu'au point de tomber dans ce que vous appelez l'Etat de Nature ?

CLEO. Je ne fai point ſi vous avancez cela en badinant, ou ſi vous parlez ſérieuſement. Quoi qu'il en ſoit, toutes ces réflexions ne ſont point capables de rendre ſuſpecte la vérité de l'Histoire Sacrée. L'Écriture Sainte nous Inſtruit de l'Origine miraculeuſe de notre Eſpèce, & du petit nombre de Perſonnes qui furent ſauvées du Déluge : mais il ſ'en faut beaucoup qu'elle ne nous apprenne toutes les révolutions que le Genre Humain a ſubies depuis ce tems-là. Le Vieux Teſtament touche à-peine quelques-unes des particularités qui ne concernent point les Juifs. Moïſe ne prétend pas non plus donner un détail circonſtancié de tout ce qui arriva à nos premiers Parens, ou de tout ce qui ſe paſſa parmi eux. Il ne nomme aucune des Filles d'Adam, & ne fait point mention de diverſes choſes qui doivent être arrivées au commencement du Monde. C'eſt ce qui paroît clairement par la manière abrégée dont il parle de la Ville que Caïn bâtit, & de pluſieurs autres évènemens conſidérables de ces ſiècles reculés. D'où il ſuit évidemment que Moïſe ne ſ'embarrailloit que de ce qui étoit eſſentiel à ſon but. Deſſein qui, dans cette partie de ſon Hiſtoire, conſiſtoit à tracer la manière dont les Patriarches deſcendoient du premier Homme. Mais qu'il y ait des Sauvages, c'eſt un fait cer-

tain. La plupart des Nations de l'Europe ont trouvé, dans différentes parties du Monde, des Hommes & des Femmes sauvages qui, ignorant l'usage des Lettres, n'étoient soumis à aucune Forme de Gouvernement, & n'avoient aucunes Loix établies entr'eux pour diriger leur conduite ; du-moins on n'y a rien observé de semblable.

HOR. Je ne doute point qu'il n'y ait des Sauvages. Le grand nombre d'Esclaves qu'on tire toutes les années de l'Afrique, prouve manifestement que dans certaines parties du Monde il y a d'immenses Fourmillières de Peuples qui n'ont pas encore fait de grands progrès dans la Sociabilité. Mais comment les faire tous descendre des Fils de Noé ? j'avoue que cela passe ma portée.

CLEO. Vous ne trouverez pas moins de difficulté à expliquer la perte que le Monde a certainement faite de plusieurs beaux Arts, & de diverses Inventions utiles, que les Anciens avoient réellement trouvées. Mais si l'ESSAI du Chevalier Temple est défectueux, c'est, suivant moi, dans le caractère qu'il attribue à son Sauvage. Il n'est pas naturel à un tel homme de raisonner juste, & de procéder si méthodiquement que cet Auteur le suppose. Ses passions doivent être impétueuses, & se succéder continuellement les unes aux autres. Il est impossible que celui qui n'a point reçu d'éducation, pense avec beaucoup d'ordre, & poursuive un dessein avec fermeté & confiance.

HOR. Vos idées sur notre Espèce sont étranges. Mais l'Homme parvenu à un âge mûr, n'a-t-il pas naturellement quelques notions du Juste & de l'Injuste ?

CLEO. Avant que de répondre à votre question, je vous prie de considérer que les Sauvages doivent toujours différer beaucoup

les uns des autres dans la facilité qu'il y a d'apprivoiser leur naturel féroce. Tous les Animaux aiment naturellement leurs Petits, pendant que ces innocentes créatures sont hors d'état de se procurer les choses nécessaires. Les Hommes ont les mêmes sentimens pour leurs Enfans. Mais par rapport à l'éducation de ces jeunes plantes, ils sont dans l'état sauvage exposés à un plus grand nombre d'accidens & de malheurs, qu'ils ne le sont lorsqu'ils vivent en Société. D'où il suit que les Enfans des Sauvages, devenus grands, doivent fort souvent être embarrassés à distinguer, & même à se souvenir qu'ils avoient des Pères & des Mères. Je m'explique. Si, avant que d'avoir atteint l'âge de quatre ou cinq ans, ils viennent à s'échapper & à se perdre, ils ne peuvent presque manquer de périr ; ou parce qu'ils seront privés de tout secours, ou qu'ils seront dévorés par les Bêtes sauvages. Mais supposé qu'il se trouve par hasard quelque Créature qui prenne soin de quelques-uns de ces Infortunés, ceux qui survivront à ce malheur, deviendront fort jeunes leurs propres maîtres, & par conséquent, lorsqu'ils seront parvenus à un âge mûr, ils seront beaucoup plus féroces, que ceux qui auront été soumis durant plusieurs années à l'autorité paternelle. Mais l'Homme, quelque sauvage que vous le supposiez, n'auroit-il pas naturellement quelques idées du Bien & du Mal Moral ?

CLEO. Je crois qu'un tel Homme sans beaucoup réfléchir sur le cas dont il s'agiroit, regarderoit comme bien tout ce qui lui tomberoit sous la main.

HOR. Si donc deux ou trois de ces Sauvages venoient à se rencontrer ensemble, ils feroient bientôt des bêtises ?

CLEO. Il est très-probable qu'il s'élèveroit d'abord entre eux des divisions & des querelles, mais je ne crois pas qu'ils se dé-

trompaient jamais.

HOR. A ce compte, les Hommes n'auroient jamais pu se réunir en un seul Corps. Comment est-il donc arrivé qu'on ait commencé à se joindre en Société ?

CLEO. Les Sociétés ont commencé, comme je vous l'ai déjà dit, par les Familles particulières. Mais cette union n'a pu se former sans que l'on ait éprouvé de grandes difficultés, qui n'ont pu être levées que par le concours de plusieurs accidens favorables. Il a fallu bien des Générations, avant que ces diverses Familles se soient réunies pour former une Société.

HOR. Que les Hommes composent des Sociétés, nous le voyons de nos yeux. Mais si tous les Hommes étoient nés avec cette fausse notion dont vous parlez, & qu'ils ne pussent jamais être détrompés, comment pourriez-vous expliquer la formation des Sociétés ?

CLEO. Voici ce que je pense sur cette matière. La conservation de soi-même ordonne à toutes les Créatures de satisfaire leurs appétits, & celui de propager son espèce affecte toujours un homme qui se porte bien, plusieurs années avant que d'avoir atteint cet âge de confiance où il ne croît plus. Si un Homme & une Femme dans l'état sauvage se rencontroient fort jeunes, & qu'ils véussent tranquillement ensemble durant cinquante ans dans un Climat doux, sain & fertile, ils pourroient se voir une nombreuse postérité. Car, dans le simple état de Nature, l'Homme travaille beaucoup plutôt à la multiplication de son Espèce, qu'on ne peut le permettre dans aucune Société réglée. Un Garçon à l'âge de quatorze ans ne seroit pas longtems sans une Femme, lorsqu'il pourroit s'en procurer une; & une Fille de douze ans ne seroit point la

mutine lorsqu'elle feroit recherchée, & ne resteroit pas longtems fans Amant.

HOR. Si l'on confidère que la proximité du sang ne feroit point un obstacle à l'union de ces personnes, il faut avouer que les Descendans de ces deux Sauvages monteroient bientôt au nombre de cent : c'est-là tout ce que je puis vous accorder. Mais des Parens qui n'auroient pas de meilleures qualités que celles que vous vous leur supposez, ne pourroient donner à leurs Enfans de fort bonnes pas instructions. D'où il suit qu'il leur feroit impossible de gouverner leurs Fils & leurs Filles, lorsqu'ils feroient grands ; puis-qu'ils n'auroient, ni les uns ni les autres, aucune notion du Juste & de l'Injuste. Vous voyez donc que vous n'avez rien avancé pour expliquer l'Origine de la Société, vous en êtes autant éloigné que jamais. Le faux principe dont vous dites que les Hommes sont imbus dès leur enfance, est un obstacle que l'on ne pourra jamais surmonter.

CLEO. De ce faux principe, vous l'appellez, de ce droit que les Hommes prétendent avoir naturellement sur tout ce qui est à leur bienfiance, il doit suivre qu'une personne regardera les Enfans comme siens, & comme lui appartenans en propre, dont par conséquent il peut se servir & disposer suivant qu'il convient le mieux à ses intérêts.

HOR. Quels sont les intérêts d'un Sauvage, qui, suivant vous, ne poursuit aucune chose avec fermeté & constance ?

CLEO. Ce qu'exigera la passion dominante, tandis qu'il en sera obfédé.

HOR. Mais cette passion peut à votre avis changer à tout moment, ainsi ces Enfans feroient fort mal dirigés.

CLEO. Cela est vrai, mais encore ils seroient dirigés ; je veux dire qu'on les tiendrait en sujétion, & qu'on les obligerait à exécuter ce qu'on leur ordonneroit, du moins jusqu'à ce qu'ils fussent assez forts pour ôser résister à ceux qui leur commandoient auparavant. D'ailleurs l'affection naturelle porteroit un Sauvage à aimer & à chérir son Enfant, elle l'engageroit à procurer à son Fils la nourriture, & les autres choses qui lui seroient nécessaires, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de dix ou douze ans, peut-être même plus longtems. Mais cette affection n'est pas la seule passion qu'il doive satisfaire. Si son Fils l'irrite par son opiniâtreté, ou par sa desobéissance, cet amour est pour ainsi dire suspendu ; & si le déplaisir qu'il ressent de la conduite de son Fils est assez fort pour exciter sa colère, passion qui lui est aussi naturelle qu'aucune autre, il y a dix à parier contre un qu'il le frappera. S'il le maltraite, & que l'état où il aura réduit son Fils émeuve sa pitié, sa colère cessera ; & l'affection naturelle reprenant le dessus, il le caressera, & sera même fâché de ce qu'il aura fait. A présent, si l'on considère que toutes les Créatures haïssent la peine, qu'elles cherchent à l'éviter, & que les bienfaits produisent l'amour dans ceux qui les reçoivent, on trouvera que l'Enfant d'un Sauvage apprendra ainsi à aimer & à craindre son Père. Ces deux passions, jointes avec l'estime que l'on a naturellement pour tous ceux qui sont beaucoup plus excellens que nous, doivent presque toujours produire ce Composé que l'on appelle Respect ou Vénération.

HOR. J'y suis à présent, vous m'avez ouvert les yeux, & j'aperçois l'Origine de la Société aussi distinctement que je vois cette table.

CLEO. Je crains bien que vous ne voyiez pas encore les choses aussi clairement que vous vous l'imaginez.

HOR. Pourquoi donc ? les grands obstacles sont levés. Il est vrai qu'on ne peut jamais gouverner les Hommes faits qui n'ont absolument reçu aucune éducation ; & notre sujétion n'est jamais sincère, lorsque la supériorité du Chef ne se fait pas très-clairement sentir & appercevoir. Ces deux propositions sont certaines, mais vous avez prévenu ces deux difficultés. Nous continuons aisément à conserver, durant toute la vie, le respect que nous avons eu pour une personne dans notre jeunesse ; & lorsque l'autorité est une fois reconnue & bien établie, il n'est pas difficile de gouverner & de se faire obéir. Si un Homme peut conserver son autorité sur les Enfants, il la conservera encore beaucoup plus aisément sur les Petits-Fils & Petites-Filles : car un Enfant qui a quelque respect pour ceux qui lui ont donné le jour, refusera rarement de rendre hommage à une Personne qu'il voit honorée par son Père & par sa Mère. Enfin la vanité seroit un motif suffisant pour engager ce Chef à conserver l'autorité qu'il auroit une fois acquise sur les Descendans ; & si quelques-uns d'entr'eux venoient à faire les revêches, il mettroit tout en œuvre pour les ranger à leur devoir, en se servant pour cet effet de ceux qui lui seroient restés fidèles. Lorsque ce Chef accablé par le poids des années viendrait à mourir, son autorité seroit dévolue à l'aîné de ses Fils, & ainsi de suite.

CLEO. Il me semble que vous allez trop vite en besogne. Ce que vous dites ne souffriroit aucune difficulté, si un Sauvage connoissoit la nature des choses, que les lumières s'étendissent généralement sur tout, & qu'il pût d'abord parler, comme tout cela est arrivé miraculeusement à Adam. Mais une Créature plongée dans une profonde ignorance, & qui ne fait rien que ce que sa propre expérience lui a appris, n'est pas plus capable de gouverner, qu'elle ne l'est d'apprendre les Mathématiques.

HOR. D'abord il n'auroit que deux ou trois Enfans à gouverner, & à mesure que la Famille augmenteroit, il avanceroit aussi en expérience. Cela n'exigeroit pas de fort grandes connoissances.

CLEO. Je ne dis point qu'il fallût être si éclairé. Pour commencer, il suffiroit d'avoir un génie médiocre, & d'être assez bien élevé ; mais un Homme qui n'auroit jamais appris à réprimer aucune de ses passions, seroit presque incapable de remplir une telle tâche. D'abord que les Enfans seroient en état de le soulager dans les peines qu'il se donne pour fournir à l'entretien commun, il les obligeroit à lui aider, il leur apprendroit où ils doivent aller chercher cette subsistance, & comment ils doivent s'y prendre pour l'obtenir. A mesure que les Enfans d'un Sauvage augmenteroient en forces, ils tâcheroient d'imiter toutes les actions qu'ils verroient faire à leurs Parens, & tous les sons qu'ils leur entendoient produire ; mais toutes les instructions que ces Jeunes-gens recevraient, se borneraient à ce qui leur est immédiatement nécessaire. Souvent ces Sauvages se fâchoient sans sujet contre leurs Enfans déjà parvenus à un certain âge. A mesure que ceux-ci croîtroient en âge, l'affection naturelle que leurs Pères & Mères ont pour eux diminueroit. ainsi il arriveroit souvent que les Enfans souffriroient pour des fautes qu'ils n'auroient point commises. Ces Sauvages découvroient souvent des défauts dans les coutumes autorisées par l'usage, mais ils ne seroient pas capables d'établir des règles qui dirigeassent la conduite que l'on devoit tenir à l'avenir ; & s'ils en trouvoient quelque-une, ils ne l'approuveroient pas long-tems. Le manque de pénétration seroit un fond inépuisable de changement dans leurs résolutions. Le Sauvage & la Femme seroient charmés de voir que leurs Filles fussent enceintes, & qu'elles missent des Enfans au monde ; & tous les deux

goûteroient un véritable plaisir à la vue de leurs Petits-Fils & Petites-Filles.

HOR. Je croïois que dans toutes les Créatures l'affection naturelle étoit uniquement bornée à leur Progéniture.

CLEO. Cela est vrai de toutes les Créatures, il n'y a que l'Homme seul d'excepté. Notre Espèce est si prévenue en sa faveur, qu'elle s'imagine que tout lui appartient. Le désir de dominer est une suite nécessaire de la vanité qui est commune à tous les Hommes. Cette passion n'est pas moins naturelle à un petit Marmot né de Parens sauvages, qu'au Fils d'un Empereur. La bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, fait que non seulement les Hommes prétendent avoir droit sur leurs Enfants, mais qu'ils croient encore être plus fondés à étendre leur juridiction sur leurs Petits-Fils & Petites-Filles. Dès-que les Petits des autres Animaux peuvent s'aider eux-mêmes, ils sont libres ; mais l'autorité que les Parens prétendent avoir sur leurs Enfants, subsiste toujours. Que cette prétention éternelle, générale & déraisonnable, soit naturellement dans le cœur de l'Homme, on le voit par les Loix que chaque Société Civile est obligée de faire pour prévenir l'usurpation des Parens, & délivrer les Enfants de leur domination, en limitant l'autorité paternelle à un certain nombre d'années : Notre Couple de Sauvages auroient sur leurs Petits-Fils & leurs Petites-Filles une autorité doublement fondée puisque, premièrement, ils auroient un droit incontestable sur les Père & Mère, par cela même que ce seroit leurs Enfants ; &, en second lieu, comme tous descendroient en droite ligne de leurs Fils & de leurs Filles, sans aucun mélange de sang étranger, ils regarderoient toute leur Postérité comme leurs Vassaux naturels. Je suis même persuadé que plus ce premier Couple auroit acquis de lumières & de facilité

à raisonner, plus il trouveroit juste & incontestable la souveraineté qu'il exerceroit sur les Descendans, quand même ces deux Chefs vivroient assez longtems pour voir la cinquième ou la sixième Génération.

HOR. N'est-ce pas quelque chose d'étrange que la Nature ait donné à tous les Hommes, en venant au monde un violent désir de gouverner tandis qu'elle nous refuse absolument les qualités nécessaires pour cela ?

CLEO. Ce qui vous paroît étrange, est une preuve incontestable de la Sagesse Divine. Car si les Hommes n'étoient pas nés avec ce désir, il n'y en auroit jamais eu aucun qui eût voulu commander ; & par conséquent jamais il ne se feroit formé de Sociétés, si quelques-uns d'entr'eux n'avoient pas été tourmentés par cette soif de dominer. Les Créatures peuvent se faire violence à elles-mêmes, apprendre à plier leurs appétits naturels, & à les détourner des objets qui sont propres à ces appétits mais on ne peut jamais acquérir, ni par art, ni par instruction, les instincts particuliers qui appartiennent à toute une Espèce ; & ceux qui naissent dépourvus de ces qualités essentielles, en sont privés pour toujours. Dès-que les Canards sont éclos, ils courent se plonger dans l'eau ; mais il seroit aussi impossible de faire nager un Poulet, qu'il le feroit de lui apprendre à tetter.

HOR. Je vous comprends fort bien. Si la Vanité n'avoit pas été naturelle à tous les Hommes, jamais il n'y auroit eu d'Ambitieux. Et par rapport à l'habileté nécessaire pour gouverner, l'expérience nous apprend qu'on doit l'acquérir : mais je ne fais non plus que votre Sauvage, comment on est venu à former des Sociétés. Ce que vous m'avez dit de son incapacité & de son manque de pouvoir à se gouverner lui-même, a entièrement détruit toutes les ef-

pérances que j'avois conçues sur la manière dont cette Famille auroit pu enfin former une Société. Mais la Religion n'y auroit-elle eu aucune part ? Dites-moi, je vous prie, comment a-t-elle été introduite dans le Monde ?

CLEO. Par le moïen de Dieu, & par miracle.

HOR. Obscurum per obscurius, vous expliquez une chose obscure, par une autre qui est encore plus obscure. Je n'ai point d'idées de ces miracles qui interrompent & qui bouleversent l'ordre de la Nature, Je n'ai point de notions de ces choses qui doivent arriver en dépit du bon-sens, & qui sont telles que tout Homme sage se croira mathématiquement assuré de leur impossibilité, dès qu'il en jugera par la Droite Raïson, & par ce que l'Expérience lui apprend.

CLEO. Il est certain que le mot de Miracle désigne un concours de la Puissance Divine, dont les opérations s'éloignent du cours ordinaire de la Nature.

HOR. Oui, comme lorsque des matières fort combustibles, jetées au milieu d'un feu très-vif & très-ardent, ne reçoivent aucune altération ; ou que des Lions vigoureux, & qu'on a affamés à dessein, s'abstiennent de dévorer ce dont ils sont le plus avides. Ces Miracles sont d'étranges choses.

CLEO. Chacun s'accorde à en donner cette idée ; l'étimologie même du mot emporte cette signification. Mais il est presque aussi difficile de s'en former une idée, qu'il l'est d'expliquer comment des Hommes peuvent les rejeter, & se dire d'une Religion qui est entièrement fondée sur les Miracles.

HOR. Mais lorsque je vous ai formé cette question générale, pourquoi vous êtes-vous borné à la seule Religion Révélée ?

CLEO. Parce que rien, à mon avis, ne mérite le nom de Religion, si elle n'a été révélée. Ainsi celle des Juifs a été la première Religion Nationale, & la Chrétienne a été la seconde.

HOR. Mais Abrabam, Noé & Adam n'étoient point des Juifs ; cependant ils avoient une Religion.

CLEO. Ils n'en avoient point d'autre que celle qui leur avoit été révélée. D'abord que Dieu eut créé nos premiers Parens, il leur apparut, & leur donna des préceptes. Dans la suite l'Etre Suprême continua également à se communiquer aux Patriarches. Pour le Père d'Abrabam, il fut idolâtre.

HOR. Mais les Egyptiens, les Grecs & les Romains n'avoient-ils pas une Religion, tout comme les Juifs ?

CLEO. Non fans-doute ; car j'appelle Superstition leur grossière Idolatrie, & leur Culte abominable.

HOR. Quelque partialité qu'il y ait dans vos jugemens, vous devez cependant convenir que tous ces Peuples donnoient à leur Culte le nom de Religion, comme nous le donnons au nôtre. L'Homme, dites-vous, n'apporte en venant au monde que ses passions. Lors donc que je vous ai demandé comment la Religion s'étoit introduite sur la Terre, j'ai eu dessein de vous demander ce qu'il y avoit essentiellement dans la nature de l'Homme, qui le portât vers la Religion ; qu'est-ce qui le dispose à cela ?

CLEO. La Crainte.

HOR. Quoi ? La Crainte est la première Cause qui a introduit les Dieux dans le Monde ? Etes-vous de ce sentiment ?

CLEO. Il n'y a pas un Mortel sur la Terre qui soit plus éloigné d'avoir une telle opinion. Ce fameux Axiôme Epicurien, si chéri des Libertins, fait pitié. Il est également absurde & impie, de dire que la Crainte a enfanté la Divinité. Vous pourriez dire avec autant de fondement, que c'est la Crainte qui a produit la Terre, le Soleil ou la Lune. Mais lorsque je parle des Sauvages, il n'est contraire ni au Bon-Sens, ni à la Religion Chrétienne, d'affurer que pendant qu'ils ignorent le vrai Dieu, & qu'ils ne font encore que des Enfants dans l'art de penser & de raisonner, la Crainte soit la passion qui la première leur donne occasion d'entrevoir, à travers un nuage fort épais, une Puissance invifible. Comme de telles Personnes deviennent tous les jours plus habiles par l'usage ou par l'expérience, & qu'ils se perfectionnent de plus en plus dans les opérations du cerveau, & dans l'exercice de leurs plus nobles facultés, il est incontestable que ces idées confuses qu'ils ont d'abord eues de la première Cause, les ont naturellement conduit dans la suite à une connoissance certaine d'un Etre infini & éternel. Plus même ils acquerront de pénétration & de lumières, plus aussi ils admireront la sagesse & le pouvoir de l'Etre Suprême. Admiration qui continuera toujours, quand même leur savoir & leur sagacité surpasseroient de beaucoup tout ce à quoi notre nature peut jamais atteindre.

HOR. Je vous demande pardon des soupçons que j'ai eus sur votre compte ; cependant je suis ravi que cela vous ait donné lieu de vous expliquer. Le mot de Crainte seul, & sans aucune autre addition, sonne fort mal ; & même je ne puis point concevoir encore, comment une Cause invifible peut devenir l'objet de la

crainte d'un Homme qui n'auroit absolument reçu aucune éducation, & qui se rencontreroit dans les circonstances où vous avez placé le Sauvage dont vous avez d'abord parlé. Comment se peut-il que quelque chose d'invisible, qui n'affecte aucun de ses sens, fasse impression sur une Créature Sauvage ?

CLEO. Chaque accident & chaque malheur qui lui arrive, dont elle ne voit pas clairement & distinctement la cause ; l'excès du chaud & du froid ; l'humidité & la sécheresse qui lui causent quelque dommage ; les éclairs, & le tonnerre même lorsqu'il ne fait pas visiblement du mal ; un bruit entendu dans les ténèbres ; l'obscurité elle-même & tout ce qui est effrayant & extraordinaire ; toutes ces choses, dis-je, sont propres à faire naître cette crainte & à la fortifier. Quelque féroce que vous supposiez un Homme parvenu à un âge mûr, il fera assez sage pour savoir qu'il ne peut pas toujours & en tous lieux se procurer des fruits, ou en général de la nourriture. Cette expérience le conduira naturellement à mettre en réserve une grande quantité de provisions, lorsqu'il fera quelque récolte abondante. La pluie peut gâter ses denrées ; il verra les arbres broués, quelquefois ils ne produiront que peu de fruits ; il ne fera pas toujours en santé ; les Enfants peuvent tomber malades, & mourir sans avoir reçu aucune blessure, ou sans qu'il puisse appercevoir aucune cause extérieure de cet accident. Quelques-uns de ces malheurs peuvent d'abord échapper à son attention, ou s'il les remarque, ils ne feront qu'exciter des alarmes dans son Esprit foible. Il faudra bien du tems avant qu'il en prenne occasion de faire de sérieuses réflexions. Mais comme ces maux reviendront souvent, il commencera certainement à soupçonner qu'ils sont l'effet de quelque cause invisible, & à mesure qu'il avancera en âge & en expérience, il se confirmera dans ses soupçons. De plus il est très-probable que la grande variété

des accidens qu'il éprouvera, lui fera craindre qu'il n'y ait différentes Causes disposées à lui nuire ; de forte qu'enfin il sera porté à croire qu'il y a un très-grand nombre de ces Causes qu'il doit redouter. Ce qui contribuera beaucoup à faire naître ces soupçons & à les confirmer, c'est une fausse notion dont nous sommes imbus dès l'âge le plus tendre, & que nous pouvons observer dans les Enfans, aussi-tôt qu'ils commencent à se faire entendre par leurs regards, par leurs gestes, ou par leurs signes.

HOR. Quelle est cette fausse notion, je vous prie ?

CLEO. Il est manifeste que tous les petits Enfans s'imaginent que les objets dont ils sont environnés, pensent & ont du sentiment comme eux. Pour se convaincre qu'ils ont généralement cette fausse opinion des Créatures inanimées, on n'a qu'à considérer ce qu'ils sont presque toutes les fois que par étourderie ou par nonchalance ils s'attirent quelque malheur. Dans ces fortes de cas on les voit se fâcher, & frapper une table, une chaise, le plancher, ou tel autre corps qui peut leur paroître avoir contribué au mal qu'ils endurent, ou être en quelque manière cause d'une lourde chute qu'ils ont faite. Les Nourrices, par condescendance pour cette foiblesse, feignent d'avoir ces mêmes sentimens ridicules, & elles apaisent réellement les petits Enfans lorsqu'ils sont courroucés, en affectant de prendre leur parti contre ces objets. ainsi on les verra souvent gronder & battre très-sérieusement, ou les objets qui ont effectivement causé l'indignation de leurs Nourrissons ou ceux qui peuvent en quelque manière paroître avoir occasionné le mal qu'ils se sont faits. On ne doit pas s'imaginer qu'un Enfant, privé de toute éducation, & de tout commerce avec ceux de son espèce, puisse se guérir aussi aisément de cette folie naturelle, que celui qui élevé dans la Société apprend tous les

jours quelque chose de nouveau en conversant avec des Personnes plus sages que lui. Je suis même persuadé qu'un Sauvage passeroit toute sa vie, sans jamais se dépouiller entièrement de ce préjugé.

HOR. Je ne faurois croire que l'Entendement Humain soit aussi foible & aussi borné que vous le supposez.

CLEO. D'où sont venues les Dryades & les Hamadryades ? Comment a-t-il jamais pu se faire qu'on ait regardé comme un impie, celui qui abbattoit, ou même qui faisoit quelques incisions à des Chênes vénérables par leur grosseur, ou à d'autres Arbres de haute futaie ? D'où tirent leur origine des Divinités qui, suivant le Vulgaire Païen, présidoient sur les, fleuves & les Fontaines ? HOR. Toutes ces fictions sont dues à la friponnerie des Prêtres rusés qui connoissoient fort bien le Monde, & à d'autres Impos-
teurs qui ont fabriqué ces mensonges & inventé ces fables pour leur propre avantage.

CLEO. Je conviens con de tout cela ; mais encore ne faut-il pas que l'Entendement des Hommes ait été bien borné, & qu'ils aient eu une teinture, ou un reste de cette folie que l'on découvre dans les petits Enfants. Sans cela jamais on n'auroit pu leur persuader des Fables aussi absurdes. Pour que ces Impos-
teurs tiraissent parti de ces fictions, ne falloit-il pas qu'il y eût réellement des Foux capables de ces foibleffes ?

HOR. Il peut y avoir quelque chose de vrai dans ce que vous dites ; mais vous avez avoué que l'Homme aime naturellement ceux qui lui font du bien : d'où vient donc que s'il trouve qu'il doit à une Cause invifible tout ce qu'il possède de biens, il ne seroit pas porté à avoir de la Religion, plutôt par un principe de Recon-
noissance que par un principe de Crainte ?

CLEO. Il y a de très-bonnes raisons qui empêchent que la chose n'arrive de cette manière. Tout ce que l'Homme tient de la Nature, il le regarde comme sien. Il croit qu'en semant & en moissonnant il mérite la récolte qu'il fait. Il suffit qu'il ait la moindre part dans quelque ouvrage que ce soit, pour que toujours il s'en croie l'auteur, & qu'il l'envisage comme une chose qui lui appartient. Tout art que nous avons appris, ou toute découverte que nous avons faite, est à nous, & à nous en propre. Nous nous aimons si fort que nous étendons même le droit de propriété sur toutes les choses que nous opérons par le moyen de ces arts ou de ces découvertes. C'est ainsi que nous faisons usage de la Fermentation, & de toutes les Opérations Chymiques que la Nature seule exécute, sans qu'il nous vienne dans l'esprit que nous en soyons redevables à quelqu'autre cause qu'à nos propres lumières. La Femme qui s'occupe à battre la crème pour en faire du beurre, ne s'informe point de la cause qui oblige les particules les plus fines & les plus limphatiques à se séparer & à se détacher des plus onctueuses. J'en dis de même des autres Arts, comme de celui de brasser la Bière, de celui de faire le Pain, ou d'apprêter les Viandes, & en général de tous les travaux que les Hommes exécutent. Dans tout cela c'est la Nature qui est l'auteur de tous les changemens, & qui fait la plus grande partie de l'ouvrage : malgré cela encore, c'est nous qui à notre avis opérons tout & qui faisons tout. D'où il suit que l'Homme, qui naturellement rapporte tout à lui-même comme à un centre commun, doit dans le simple état de Nature être fort disposé à considérer tout ce dont il jouit, comme une chose qui lui est due, & toutes les choses auxquelles il met la main, comme son propre ouvrage. Il faut qu'un Homme possède bien des connoissances, qu'il soit capable de beaucoup de réflexions, & qu'il ait déjà fait de grands progrès dans l'art de

penfer juſte & de raifonner conféquemment, pour qu'il puiſſe par ſes propres lumières, & fans avoir jamais été Inſtruit, ſentir les obligations qu'il a à Dieu. Moins un Homme a de connoiſſances, moins ſon entendement eſt étendu, & moins il eſt capable, ſoit d'enviſager les objets ſous leurs différens points de vue, ſoit de tirer des conféquences du petit pe nombre d'idées que ſon génie lui fournit. Un Novice ignorant, & fans éducation, fixe uniquement ſes yeux ſur ce qui ſe préſente immédiatement devant lui ; ou pour m'exprimer vulgairement, il ne voit pas plus loin que ſon nez. Si la gratitude agiſſoit ſur un Sauvage, il rendroit beaucoup plu-tôt ſes reſpects à l'Arbre qui lui rapporte des noix, qu'à celui qui l'a planté ; & il n'eſt point de propriété ſi bien fondée qu'un Homme civililé ne révoquât plutôt en doute, que l'Homme Sauvage ne mettroit en queſtion le droit abſolu qu'il croit avoir ſur ſon propre ſoufle.

Une autre raifon pourquoi la Crainte eſt un motif à la Religion plus prochain que la Reconnoiſſance, c'eſt qu'un Sauvage ne ſoupçonneroit jamais que le même Etre qui lui accorde tant de biens, fût auſſi la cauſe de tout le mal qu'il reſſent. Or il eſt certain que ce fera ce mal qui le frappera premièrement.

HOR. Les Hommes en effet paroiffent ſe ſouvenir beaucoup plus d'un mauvais tour qu'on leur a joué, que de dix ſervices eſſentiels qu'on leur a rendus. Que l'on ſoit malade un mois, ou que l'on ſe porte bien dix ans de fuite, le premier s'imprimera beaucoup plus profondément dans la mémoire que le ſecond.

CLEO. L'Homme travaillant à ſa propre conſervation, eſt attentif à éviter avec ſoin tout ce qui peut lui nuire : mais pendant qu'il jouït de ce qui lui fait plaiſir, ſon eſprit ſe repole, & il eſt exempt de tout ſouci. Il peut goûter ſucceſſivement mille plaiſirs

différens, fans faire aucune réflexion ; mais au moindre il deviendra actif, il fera d'exactes recherches sur la cause de cette infortune, toutes les pensées tendront à l'éloigner. En effet, il est fort important de connoître d'où procède le mal ; mais il n'est presque d'aucune utilité de connoître la cause du bien, qui est toujours fort bien reçu ; je veux dire qu'une telle connoissance ne paroît pas devoir rien ajouter au bonheur dont il jouit. Dès-qu'on a supposé que l'Homme craint un pareil ennemi invifible, il est raisonnable de croire qu'il feroit bien-aïse de l'appaiser, & de se le rendre propice, s'il pouvoit en trouver le moïen. Pour parvenir à son but, il est très-probable qu'il visiteroit, fouilleroit, & examineroit avec foin tout ce qui l'environne, & que trouvant inutiles toutes les recherches qu'il auroit faites sur la Terre, il tourneroit les vues du côté du Ciel.

HOR. Ainfi un Sauvage pourroit examiner assez longtems les choses d'ici-bas, & élever ensuite les yeux en haut, avant qu'il en devînt plus sage. Il n'est pas difficile de concevoir qu'une Créature qui craint quelque Etre, doit nécessairement avoir de terribles inquiétudes, lors-qu'elle ne fait ni quel il est, ni où il est. On comprend aussi aisément que quand même elle auroit toutes les raisons du monde de croire que cet Etre est invifible, elle en auroit beaucoup plus de peur dans l'obscurité, que lorsqu'elle pourroit voir les objets qui l'environnent.

CLEO. Cette Cause invifible ne fait peut-être que bien peu d'impression sur l'Homme, tandis qu'il ne pense encore qu'imparfaitement, & qu'il est entièrement occupé, soit à travailler de la manière la plus fimple à la conservation de foi-même, soit à éloigner les obstacles qu'il rencontre immédiatement dans son chemin. Mais lorsqu'il commence à raisonner assez bien, & qu'il a le

loisir de faire des réflexions, quelles idées étranges & chimériques ne doit-il pas se former de cette cause ? Deux Sauvages n'auroient pas long-tems commercé ensemble, qu'ils chercheroient à se communiquer l'un à l'autre leurs pensées sur cette matière ; & comme avec le tems ils inventeroient, & conviendroient de certains sons pour distinguer les différentes choses dont l'idée se présenteroit souvent à leur Esprit, je crois que cette Cause invisible feroit un des premiers objets à qui ils donneroient un nom. Ces Sauvages n'auroient pas moins soin de leurs Enfans encore jeunes, que les autres Animaux ; & il n'y a pas d'apparence que ces jeunes Plantes, qu'ils nourriroient & entretiendroient, remarquassent cette crainte que leurs Parens ont pour un Etre invisible, avant qu'ils eussent atteint l'âge de dix ans, puisqu'on ne leur donneroit aucune éducation, & qu'on ne leur feroit observer aucune discipline. D'ailleurs, si l'on considère combien les Hommes diffèrent les uns des autres dans les traits du visage, dans la complexion & dans le tempérament, on verra qu'il n'est pas possible que tous aient les mêmes idées de cet Etre. D'où il suit que dès qu'un nombre assez considérable de Personnes pourroient converser ensemble & se comprendre les uns les autres, ils trouveroient qu'ils différeroient extrêmement entr'eux dans l'opinion qu'ils auroient de cet Etre. Malgré cette extrême différence, ils s'accorderoient tous à reconnoître l'existence de cette cause & à la craindre : & comme les Hommes attribuent toutes leurs passions à tous les objets qu'ils croient capables de penser, il est certain que chacun chercheroit avec un soin mêlé d'inquiétude à prévenir les effets de la haine & de la mauvaise volonté de cette Puissance invisible. Chacun même tâcheroit de se concilier sa bienveillance, & d'obtenir sa protection, s'il pouvoit découvrir quelque moyen pour cela. Prenons attentivement ces choses, réfléchissons sur ce

que nous connoissons de la nature de l'Homme, & nous convenons qu'il n'est presque pas possible qu'une multitude de Créatures Humaines aient pendant longtems quelque fréquentation, sans qu'il se débite entr'elles des mensonges prémédités à l'égard de cette Puissance ; & il y aura même des gens assez impudens pour oser assurer qu'ils ont vu ou entendu cet Etre, tout invisible qu'il est. Il est aisé d'expliquer comment des opinions différentes sur cette Cause invisible peuvent, par la malice & par la fourberie des Impositeurs, occasionner des haines mortelles entre les Peuples. Supposons, par exemple, que les Campagnes aient extrêmement besoin de pluie, & qu'on vienne à me persuader que c'est vous qui êtes cause qu'il ne pleut point, il n'en faut pas davantage pour exciter entre nous des querelles & des dissensions. En un mot, il n'y a eu dans le Monde aucun acte de friponnerie Ecclésiastique, ou d'inhumanité, & il ne s'y est rien dit d'extravagant, ou d'abominable par rapport à la Religion, dont on ne puisse donner une très-bonne solution, dès-que l'on conviendra de tout ce que je viens de dire, & que l'on reconnoitra ce principe de la Crainte.

HOR. Je crois que je dois vous accorder que la Crainte a été le premier motif qui déterminâ les Sauvages à se former quelques idées de Religion : mais il faut que vous m'accordiez à votre tour, que dans le tems que les Hommes ont commencé à être plus sages & plus civilisés, la plus grande de partie de leur Religion a été fondée sur la gratitude. Vérité que je prouve d'une manière incontestable, par la reconnaissance que les Nations ont constamment témoignée à leurs Dieux, toutes les fois qu'elles ont eu quelques heureux succès, ou qu'elles en ont reçu des bienfaits signalés ; par le grand nombre d'Hécatombes qu'on leur offroit après les victoires qu'on avoit remportées ; & enfin,

par les différens Jeux & les diverſes Fêtes qu'on avoit inſtituées en leur honneur.

CLEO. Vous vous donnez bien du mouvement, à ce que je vois, pour défendre l'honneur de notre Eſpèce cependant je n'y vois rien de fort eſtimable. Je vous prouverai même que ſi l'on pèſe mûrement, & que l'on examine à fond notre Nature, on y trouvera beaucoup plutôt des ſujets d'humilité que des prétextes d'orgueil. Premièrement, il n'y a point de différence entre un Sauvage & un Homme Civilisé, à les conſidérer par rapport à leur nature, telle qu'ils l'ont reçue dès le commencement. Tous les deux apportent en naiſſant des principes de Crainte ; & s'ils ſont capables de ſentimens, ils ne peuvent ni l'un ni l'autre vivre longtems, ſans qu'un Pouvoir invifible devienne l'objet de cette Crainte. Perſonne n'en fera exempt, il ſuffit qu'on ſoit Homme ; il n'importe qu'on ſoit Sauvage & qu'on vive ſeul, ou qu'on ſoit membre d'une Société, & qu'on reçoive une excellente éducation. L'expérience nous apprend que les Arts, les Sciences, la Politeſſe, & toute la Sageſſe mondaine peuvent exceller dans les Empires, les Roïaumes & les Etats, lors même qu'on y eſt eſclave de la plus groſſière Idolatrie, & qu'on y digère toutes les abſurdités qu'une fauſſe Religion peut produire. Les Peuples les plus civilisés ſont tombés par rapport au Culte Divin dans des extravagances auſſi ridicules, qu'il ſeroit poſſible à des Sauvages d'en commettre. Souvent même les premiers ont exercé de propos délibéré des cruautés, auxquelles les derniers n'auroient jamais penſé. Quoique les Carthaginois fuſſent un Peuple fin, ruſé, floriſſant, opulent & formidable, & que ſous la conduite d'Hannibal ils euſſent déjà presque entièrement vaincu les Romains ; cependant on le vit encore alors ſacrifier à leurs Idoles les Enfans de leur première Nobleſſe. Nous trouverons la même choſe, ſi nous exa-

minons ce qui s'est passé chez les Particuliers. Les Siècles les plus polis nous fournissent des exemples sans nombre de Personnes qui, distinguées d'ailleurs par leur bon-sens & par leur vertu, avoient cependant conçu de l'Etre Suprême les notions les puériles, les plus indignes & les plus extravagantes. Quelles idées obscures & bizarres ne doivent pas avoir eu de la Providence certaines Personnes, pour agir comme elles ont fait ! Alexandre Sévère, Successeur d'Héliogabale réforma bien des abus, & il passa pour un aussi bon Prince que son Prédécesseur avoit été méchant. Dans son Palais il avoit un Oratoire, un Cabinet destiné pour y faire ses dévotions particulières, où il avoit les images d'Appollonius de Tyane, d'Orphée, & Abrabam, de Jésus-Christ, & d'autres Dieux de cette nature, comme dit son Hiftorien. Pourquoi souriez-vous ?

HOR. Je pense à l'industrie des Prêtres, qui ne parlent point des foiblesses d'une personne, lorsqu'ils veulent qu'on pense avantageusement sur son compte. Cherchant un jour quelque chose dans le Dictionnaire de Moréry, je jettai par hazard les yeux sur l'article de cet Empereur, où il n'est fait aucune mention ni d'Orphée, ni d'Apollonius. Rappellant dans ma mémoire le passage de Lampridius, qui rapporte ce que vous avez dit d'Alexandre Sévère, je fus surpris de ce silence. D'abord je crus de m'être trompé ; mais en consultant de nouveau cet Auteur, je trouvai que la chose étoit comme vous l'avez rapportée. Je ne doute point que Moréry n'ait gardé le silence sur ce sujet, en reconnoissance des égards que cet Empereur a eu pour les Chrétiens ; car cet Auteur nous dit qu'il leur fut très-favorable.

CLEO. Il n'est rien dans cette omission que de très-ordinaire aux Auteurs Catholiques-Romains. Mais ce dont je voulois parler

en second lieu, c'est des Fêtes dont vous avez fait mention, des Hécatombes que l'on offroit après le gain d'une Bataille, & de cette reconnoissance que toutes les Nations témoignioient généralement à leurs Dieux. confidérez, je vous prie, que dans les Matières Sacrées, comme dans toutes les Affaires Humaines, on observe quantité de rites, de cérémonies, & bien des marques de respect, qui à la première vue semblent procéder céder de la gratitude ; mais qu'on les examine attentivement, & l'on trouvera que la Crainte en est la cause primitive. Il est incertain dans quel tems les Jeux floraux furent premièrement institués ; mais on ne les célébra régulièrement toutes les années, qu'après qu'un Printems fort dérégé eut engagé le Sénat à faire un Decret qui les déclaroit annuels. L'Amour & l'estime, il est vrai, sont des ingrédients aussi nécessaires de la vénération ou du respect que la Crainte ; cependant il n'y a que la Crainte seule qui puisse porter les Hommes à contrefaire l'amour & l'estime. C'est ce qu'on ne peut point révoquer en doute, dès-qu'on fait attention aux devoirs que l'on rend extérieurement aux Tirans, lors même qu'on les déteste, & qu'on les abhorre intérieurement. Les Idolâtres se sont toujours conduits à l'égard de la Cause invifible qu'ils ont adorée, comme les Hommes se conduisent à l'égard d'une Puissance arbitraire qui ne fuit point de loix, lorsqu'assurés de sa fourberie, de sa hauteur & de ses caprices, ils conviennent qu'elle a un pouvoir sans bornes, & auquel il faut que tout cède. En effet, par quel motif auroit-on réitéré si souvent les mêmes solemnités, toutes les fois qu'on soupçonnoit qu'on avoit Ômis la moindre partie dans ces sacrées bagatelles ? Vous savez que souvent on jouoit plusieurs fois la même Farce, lorsqu'on avoit lieu de craindre qu'on n'eût omis ou négligé quelque chose dans une des représentations précédentes. Je vous prie seulement de rentrer en vous-même, & de

rappeller dans votre mémoire ce que vous avez lu sur ce sujet. Confidérez cette variété infinie d'idées que les Hommes se sont formé de la Puissance invifible, qui fuivant eux influoit fur les Affaires Humaines ; jettez les yeux fur ce grand nombre de divifions que ces différentes Opinions ont occafionnées ; parcourez l'Hiftoire de tous les fiècles ; envisagez chaque Nation confidérable, foit dans fes revers & les infortunes, foit dans les victoires & les heureux fuccès ; examinez la vie des grands Généraux, & des autres Perfonnages fameux, foit dans leur adverfité, foit dans leur prospérité ; prenez garde au tems où leur dévotion étoit la plus fervente, quand on confultoit plus religieusement les Oracles, & dans quelles occafions on s'adreffoit plus ordinairement aux Dieux, Vous n'avez qu'à pefer tranquillement, & fans préoccupation, chacun de ces articles, & vous vous appellerez que tout ce qui regardoit la Superftition étoit également effentiel, ridicule & exécration. Premièrement donc vous trouverez que les Païens, & tous ceux qui n'ont point connu le vrai Dieu, ont représenté leurs Divinités non comme des Etres fages, bénins, équitables & miféricordieux ; mais comme des Etres paffionnés, vindicatifs, capricieux & inexorables. Cependant un grand nombre de ces Idolâtres étoient d'ailleurs des perfonnes très-éclairées, très-judicieufes, & d'une probité éprouvée. Je paffe fous filence les vices abominables, & les dérèglemens groffiers qu'on apprenoit au Vulgaire à attribuer à leurs Dieux. En fecond lieu, vous verrez que fi une fauffe Religion peut nous fournir un feul exemple pour prouver que les Hommes ont eu recours à une caufe invifible par un principe de gratitude, on pourroit en alléguer mille qui vous convaincroient que les Créatures Humaines ont toujours agi par un mouvement de crainte, en rendant quelque culte à leurs Divinités, & en témoignant leur foumiffion

pour le Ciel. La Religion & la Crainte de Dieu font même des termes fynonimes. Les Impofteurs auroient envain employé l'artifice & la fraude pour tirer parti de la reconnoiffance, fi cette paffion avoit eu pour premier principe l'Amour & non la Crainte. Tous les commerces fi vantés, qu'ils prétendoient avoir avec les Dieux & les Déeffes, auroient été inutiles, fi les Hommes avoient été conduits par un fentiment de gratitude à adorer les Puiffances Immortelles ; c'eft ainfi qu'ils appelloient leurs Idoles.

HOR. Tous les Légiflateurs & les Conducteurs des Peuples ne font-ils pas parvenus à ce qu'ils fouhaitoient par ces communications, qu'ils prétendoient avoir immédiatement avec les Dieux ? N'ont-ils pas produit par-là dans les Peuples le refpect & la vénération pour tout ce qu'ils ftatuoient ? C'étoit-là le feul but qu'ils fe propofoient, & dont la réuffite pouvoit combler leurs défirs. Cependant vous avez avoué vous-même que, pour exciter cette paffion, l'Amour & l'Eftime n'étoient pas des ingrédients moins néceffaires que la Crainte.

CLEO. Mais par les loix qu'ils impofoient aux Hommes, & par les peines attachées à l'omiffion ou à la violation de ces réglemens qu'ils avoient faits, il n'eft pas difficile de voir fur quel de ces trois ingrédients ils faifoient le plus de fond.

HOR. Il feroit difficile de nommer un Roi, ou quelqu'autre grand Perfonnage qui, dans les anciens fiècles, ait entrepris de gouverner une Nation encore dans l'enfance, fans prétendre qu'un Etre invifible ne fe fût communiqué ou à lui-même, ou à fes ancêtres. La feule différence qu'il y a entre ces Perfonnes & Moïfe, c'eft que celui-ci étoit un vrai Prophète, réellement infpiré de Dieu ; au lieu que tous les autres ont été des Impofteurs.

CLEO. Que prétendez-vous inférer de là ?

HOR. Que nous ne pouvons rien dire de plus en faveur de nous-mêmes, que ce qui a été dit dans tous les siècles par tous ceux qui avoient des Religions & des Opinions différentes je veux dire que tous les Hommes ont assuré qu'eux seuls avoient la vérité de leur côté, & que ceux là marchaient dans l'erreur qui n'étoient pas dans les mêmes sentimens.

CLEO. Ne suffit-il pas qu'après l'examen le plus sévère, nous puissions dire cela de nous-mêmes avec vérité & avec justice ? Ne suffit-il pas que la créance des autres ne puisse soutenir l'épreuve impartiale qu'on en voudroit faire ? Un Homme peut rapporter des miracles qui n'ont jamais été opérés, & raconter des choses qui ne sont jamais arrivées mais dans mille ans d'ici tous les Savans s'accorderont à dire que personne n'a pu composer les PRINCIPES du Chevalier Newton, à-moins qu'elle n'ait été très-habile dans les Mathématiques. Lorsque Moïse communiqua aux Israélites ce qui lui avoit été révélé, il leur dit une vérité inconnue à tous les Habitans de la Terre, excepté à lui-même.

HOR. Vous voulez parler de l'unité d'un Dieu, & de la création de cet Univers.

CLEO. C'est cela même.

HOR. Mais toute Personne de sens n'est-elle pas capable de connoître ces vérités par les seules lumières de la Raison ?

CLEO. Oui, lorsque l'art de raisonner est parvenu, par une suite nécessaire, à ce point de perfection où il est depuis quelques siècles, & lorsque l'on a acquis la méthode de penser juste. Dès-que l'on a eu découvert la propriété de l'Aimant, & inventé la

Bouffole, chaque Matelot médiocrement habile put naviger au milieu de l'Océan ; mais avant ce tems-là, le Marinier le plus expert auroit tremblé à la seule vue d'une telle entreprise. Dans le tems que Moïse apprit ces sublimes & importantes vérités à la postérité de Jacob, elle étoit devenue l'esclave de la Superstition qui dominoit dans le païs qu'elle habitoit ; & les Egyptiens, leurs Maîtres, quoique très habiles dans un grand nombre d'Arts & de Sciences, même beaucoup plus versés dans les Myftères de la Nature qu'aucune autre Nation de ce tems-là, avoient cependant de la Divinité les notions les plus abjectes & les plus abominables qu'il est possible de concevoir. Il n'est point de Sauvages qui les eussent surpassé en ignorance & en stupidité touchant l'Etre Suprême, cette Cause invifible qui gouverne le Monde. Moïse enseigna les Israélites à priori ; ainfi leurs Enfans furent, avant l'âge de neuf ou de dix ans, ce que les plus grands Philosophes n'ont pu connoître par les lumières naturelles, que plusieurs siècles après.

HOR. Les Partifans des Anciens ne vous accorderont jamais qu'aucun des Phi-lofophes modernes ait mieux penfé ou rai-fonné, que les Perfonnes qui ont vécu dans les siècles les plus reculés.

CLEO. Il faut bien qu'ils en croient leurs yeux. Qu'ils lifent l'Histoire ancienne, & ils s'allureront de la vérité de ce que j'avance. Toute personne de fens peut, en prenant fa raifon pour guide, voir qu'à Rome il y a eu des Hommes très-célèbres qui, au commencement du Christianifme, ont contesté, & montré beaucoup de zèle à nier ce que vous dites. Celle, Symmaque, Porphyre, Hiéroclès, & d'autres fameux Rhéteurs, tous gens qui de l'aveu de tout le monde avoient beaucoup de fens, n'ont-ils pas écrit en faveur de l'Idolatrie ? N'ont-ils pas foutenu avec beau-

coup de vigueur la pluralité & la multiplicité de leurs Dieux ? Moïse a vécu plus de quinze-cens ans avant le règne d'Auguste. Si, me trouvant dans un endroit où je ferois assuré que perfonne n'entend le Deffein ou la Peinture, quelqu'un me diroit qu'il a acquis cet Art par infpiration Divine, je ferois plus porté à me moquer de lui qu'à le croire : mais fi en ma présence je le voïois tirer plufieurs beaux portraits, mon incrédulité cefseroit, & il feroit ridicule d'avoir plus longtems des doutes fur fa véracité. Les Hiftoires, que les autres Légiffateurs, ou Fondateurs de Nations, ont débitées à l'égard des Divinités, qui fe font communiquées ou à eux-mêmes, ou à leurs ancêtres, contiennent toutes des idées indignes de l'Etre Suprême. Par les feules lumières de la Raifon on peut aifément en faire voir la fauffeté. Mais dans l'image que Moïse traça aux Juifs de l'Etre Suprême, il leur dit qu'il étoit un dans fa nature, & qu'il avoit créé les Cieux & la Terre. C'est-là une vérité à toute épreuve, & qui durera plus que le Monde. Il me femble à préfent que j'ai clairement prouvé ces deux chofes premièrement, que toute véritable Religion doit être révélée, & que, pour être reçue dans le Monde, il eft abfolument néceffaire qu'elle foit confirmée par des miracles : en fecond lieu, que la Crainte eft le feul motif qui porte naturellement les Hommes à avoir quelque Religion, avant que d'avoir reçu aucune inftruction.

HOR. Vous m'avez convaincu qu'à plufieurs égards nous fommes naturellement de chetives Créatures : mais je ne puis m'empêcher de me foulever contre ces mortifiantes vérités, lorsque je les entends propofer pour la première fois. Quoique je fois dans une grande impatience de vous entendre expliquer l'Origine de la Société, je vous arrête continuellement par de nouvelles queftions.

CLEO. Vous souvenez-vous où nous en sommes restés ?

HOR. Je ne crois pas que nous aïons encore avancé beaucoup à cet égard. Tout ce que nous avons dit sur ce sujet, ne s'étend pas au-delà d'un Sauvage, de la Femme, de leurs Enfants, de leurs Petits-Fils & Petites—Filles qui ne sont capables, ni les uns ni les autres, de donner quelques instructions pour gouverner & se faire obéir.

CLEO. Il me paroît cependant que nous avons déjà bien avancé dans notre question. N'avois-je pas fait voir que lors-qu'un Fils demeure avec son Père, il a toujours plus ou moins de respect pour celui qui lui a donné le jour, quelque féroces qu'on les suppose tous deux ?

HOR. Avant que vous que vous eussiez pris la peine de vous détruire ire vous-même, il me paroissoit aussi que nous n'en étions plus au premier pas. J'avois conçu de grandes espérances de ce respect que les Enfants ont pour leurs Pères, & je croiois que ce sentiment suffisoit pour civiliser ces jeunes Plantes ; mais vous m'avez montré que les Parens Sauvages étoient incapables d'en faire usage. Puis donc que, suivant moi, nous sommes encore autant éloignés de l'Origine de la Société que nous l'aïons jamais été, ou que cela puisse l'être, je vous prie qu'avant de passer au point capital, vous répondiez à la question que je vous ai déjà formée sur les notions du juste & de l'Injuste, vous n'avez fait que glisser sur cette matière. Je ne faurois être tranquille, avant que vous me disiez clairement votre sentiment sur ce sujet.

CLEO. Votre demande est très-raisonnable, & je chercherai aussi à vous satisfaire de mon mieux. Toute personne de sens, qui par une bonne éducation a acquis des lumières & de l'expérience,

trouvera toujours entre le Juste & l'Injuste, la même différence qu'il y a entre les choses diamétralement opposées : ainsi il est de certaines actions qui feront toujours condamnées, & d'autres qui feront constamment approuvées par une personne de ce caractère. On envisagera toujours comme de mauvaises actions, celles de voler, ou de tuer un Membre de la même Société qui ne nous a point offensé ; tandis que guérir un Malade, & faire du bien au Public, feront des actions qu'on déclarera toujours bonnes en elles-mêmes. On dira toujours que c'est une bonne règle de conduite, que celle qui porte qu'on doit faire aux autres ce qu'on voudroit qui nous fût fait. Ce ne feront pas seulement les Personnes ornées des meilleures qualités, & ceux qui ont appris à penser d'une manière abstraite, qui conviendront de ces maximes : mais encore, dans tous les pays & dans tous les tems, les Génies médiocres, élevés dans la Société, y donneront leur consentement. Tous ceux qui savent un peu réfléchir, ne trouveront pas moins évident, qu'avant que les Hommes eussent formé quelque Société, & que par aucun contract, ou autrement, ils eussent fait quelque partage, tous avoient un droit égal sur les biens de la Terre. Mais si notre Sauvage n'avoit jamais vu d'autres Créatures Humaines que son Epouse & ses Enfants, croïez-vous qu'il eût aussi les mêmes notions du juste & de l'Injuste ?

HOR. J'ai bien de la peine à me le persuader. Son peu d'habileté dans l'art de raisonner, l'empêcheroit de porter un jugement si équitable. D'ailleurs le pouvoir qu'il auroit sur ses Enfants, le rendroit très-despotique.

CLEO. Mais, sans nous embarrasser de cette incapacité, supposons qu'à soixante ans il acquit miraculeusement un jugement sain, la faculté de penser & de raisonner conséquemment, & qu'il

obtînt ces qualités au point de perfection que le plus Sage les ait jamais possédées, croïez-vous qu'il changeât jamais d'idées au sujet du droit qu'il a sur toutes les choses qu'il peut se procurer ? Est-ce que jamais il pourroit avoir, soit par rapport à lui-même, soit par rapport à ses descendans, d'autres sentimens que ceux que sa conduite témoignoit qu'il avoit, lorsqu'il paroïssoit agir presque entièrement par instinct ?

HOR. Sans-contredit. Car s'il venoit miraculeusement à posséder un jugement sain, & une raison droite, qui l'empêcheroit de faire le même usage de ces facultés que les autres ?

CLEO. Vous ne faites point attention, ce me semble, que personne ne peut raisonner qu'à posteriori, & qu'on ne peut tirer des conséquences que de ce que l'on fait, ou de ce que l'on suppose vrai. Lorsque j'ai parlé de personnes qui découvroient de la différence entre le Juste & l'Injuste, il s'agissoit de gens qui avoient vécu en Société, & qui n'avoient pas entièrement oublié les instructions qu'on leur avoit données dans l'enfance ; ou du moins il s'agissoit de gens qui en avoient vu d'autres de leur espèce, sur lesquels ils n'avoient visiblement aucune autorité, & qui étoient ou leurs égaux ou leurs supérieurs.

HOR. Je commence à croire que vous avez raison. Cependant à présent que j'y réfléchis bien, pourquoi un Homme ne pourroit-il pas très-justement se croire Maître d'une Place où il ne connoît point d'autre Créature Humaine que la Femme, & les Enfans qu'il en a eus ?

CLEO. Je vous accorde tout cela de bon cœur. Mais ne peut-il pas y avoir dans le Monde cent Sauvages, qui aient chacun une

nombreuse Famille, sans qu'ils se soient jamais rencontrés, ni même sans avoir jamais entendu parler les uns des autres ?

HOR. Il y en aura mille si vous voulez, & alors ce fera tout autant de Souverains formés nés par la Nature.

CLEO. C'est fort bien. Tout ce que je souhaitois de vous faire remarquer, c'est qu'il y a des choses qui passent généralement pour des vérités éternelles, quoique cent, ou même mille personnes de sens & de jugement ne puissent en avoir aucune idée. Si donc il étoit vrai que chaque Individu fût né avec un Esprit de domination, & qu'on ne pût l'en guérir que par le commerce qu'il auroit avec les autres, & par l'expérience dont il feroit redevable au raisonnement fondé sur les faits, comment pourroit-il se convaincre qu'il n'a droit sur tout ce qui est à sa bienfaisance ? Parcourons toute la vie de l'Homme, suivons-le depuis son enfance jusqu'à la mort, & voyons quel de ces deux attributs paroît lui être le plus naturel ; ou le désir de dominer & de s'emparer de tout ce qu'il rencontre ; ou le penchant à agir conformément aux notions du juste & de l'Injuste. Dans cet examen nous trouverons que le premier se fait remarquer très-sensiblement dès la plus tendre jeunesse ; qu'il ne paroît rien du second avant que l'on ait reçu quelques instructions ; & que moins une Personne sera civilisée, moins aussi ces principes du juste & de l'Injuste auront d'influence sur ses actions. D'où je conclus que ces notions sont acquises ; car si elles nous étoient aussi naturelles, ou qu'elles nous affectassent d'aussi bonne heure que cette opinion, ou plutôt cet instinct avec lequel nous naissons, & qui nous fait régarder tout comme nôtre, on n'entendrait jamais un Enfant pleurer pour avoir le jouet de son Frère aîné.

HOR. Je crois qu'il n'y a point de droit & plus naturel, & plus raisonnable, que celui que les Pères ont sur leurs Enfants ; & jamais nous ne pouvons nous acquitter envers nos Parens de tout ce que nous leur devons.

CLEO. Nous avons certainement de grandes obligations à nos Pères & à nos Mères pour les soins qu'ils prennent & de nous, & de notre éducation.

HOR. C'est le moins que nous leur devons. Nous leur sommes principalement redevables de notre existence. Cent autres personnes auroient pu nous élever, mais sans eux nous n'aurions jamais existé.

CLEO. Oui, tout comme il auroit été impossible de nous procurer les liqueurs qu'on tire du Malt, ou de la Drèche, sans le terrain qui produit l'orge. Pour moi je ne crois point que l'on ait aucune obligation à une personne qui, sans le savoir, répand ses bienfaits sur nous. Supposons que quelqu'un, voyant une grande quantité de belles Cerises, fût tenté d'en manger, & qu'il fâtisfit son envie avec un peu trop d'avidité il pourroit fort bien arriver qu'il avaleroit quelques noyaux, qu'il lui feroit impossible de digérer, comme l'expérience nous l'apprend. Si douze ou quatorze mois après il trouvoit un petit Cerisier dans un endroit de la campagne, où il ne se feroit guères attendu d'en voir, il n'est pas hors de vraisemblance que se rappelant le tems où il auroit été dans ce même lieu, & le fujet qui l'y avoit amené, il ne pût trouver la véritable raison pourquoi ce petit Arbrisseau y auroit pris racine. Il est aussi très-possible que cette même personne prenne soin par curiosité de cette Plante, & qu'elle l'élève. Or je suis assuré que le droit qu'elle auroit sur cet Arbre, en vertu du mérite de son ac-

tion, ne differeroit en rien de celui qu'un Sauvage auroit fur son Enfant.

HOR. Il me semble qu'il y a bien de la différence entre ces deux cas. Le noyau de Cerise n'a jamais été une partie de lui-même, ni mêlé avec son sang.

CLEO. Je vous demande pardon, la différence n'est pas aussi grande que vous vous l'imaginez. Elle consiste uniquement en ceci : c'est que le noyau de Cerise n'a pas fait partie de celui qui l'a avallé aussi longtems, & qu'il n'a pas reçu d'aussi grands changemens dans sa figure, qu'il en seroit arrivé à quelqu'autre chose qui se feroit digérée dans son estomac.

HOR. Mais celui qui a mangé le noyau de Cerise, n'a contribué en rien à la production de cette Plante. Elle a cru comme un Végétale ; ce qui ne seroit pas moins arrivé, quand même on n'auroit point avallé le noyau d'où est venu cet Arbre.

CLEO. Cela est vrai, & j'avoue que vous avez raison par rapport à la cause qui a produit cette Plante. Mais il est manifeste que j'ai parlé du mérite de l'action qui, dans l'un & l'autre de ces cas, dépendroit uniquement de l'intention des Agens, considérés comme des Etres libres : & lorsqu'un Sauvage fait un Enfant il peut agir, & il est même très-probable qu'il agit sans aucun dessein. Il ressemble à cet égard à celui qui en mangeant les Cerises, ne pensoit point à planter un Arbre. On dit communément que nos Enfans sont notre chair & notre sang ; mais cette manière de parler est étrangement figurée. Je veux cependant accorder encore qu'elle soit juste. Mais qu'est-ce que cela prouvera ? quelle bienveillance est-ce qu'elle suppose en nous ? quelle bonté à l'égard des autres ?

HOR. Vous direz tout ce qu'il vous plaira, mais je crois que rien n'est plus propre à rendre les Enfans chers à leurs Père & Mère, que de réfléchir que ces Innocens font leur propre chair & leur propre sang.

CLEO. Je suis de votre avis. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Rien autre chose, si ce n'est que nous avons une estime excessive pour nous-mêmes, & pour tout ce qui vient de nous, pourvu cependant que ce qui vient de nous soit bon ou en quelque manière louable. Car, à l'égard des autres choses qui sont mauvaises, on a grand soin de les cacher & de les diffimuler, quoique nous en faisons également les auteurs. Dès-que l'on est convenu de regarder quelque chose comme malhonnête, & de l'envifager comme une chose qui tend plutôt à nous couvrir de honte qu'à nous élever, c'est aujourd'hui une impolitesse que de la nommer, ou seulement de l'infinuer. Nous ne contribuons en rien aux différentes métamorphoses que subissent les viandes tandis que l'estomac les prépare, soit qu'elles deviennent du sang, soit qu'elles souffrent quelque autre changement. Il n'y a que la seule manducation, qui de notre part se fasse avec connoissance de cause. Pour tout le reste l'Economie Animale l'opère seule, l'Homme n'y entre pour rien, & il n'y a non plus de part qu'il n'en a à faire marcher sa montre. C'est-là un nouvel exemple qui prouve combien nous sommes malfondés dans le droit que nous prétendons avoir sur tous les effets estimables auxquels nous avons tant soit peu contribué, lors même que c'est la Nature qui en est la principale cause. N'est-il pas évident que quiconque se fait un mérite de sa vertu prolifique n'a aucune raison de se plaindre, si on le blâme d'être attaqué de la gravelle ou de la fièvre ? Si les Hommes n'étoient pas vivement affectés par ce principe de folie naturelle, il n'y auroit point de Créature raisonnable qui pût s'estimer pour une action qu'elle au-

roit exécutée librement, & en même tems prétendre d'être louée pour quelque action qui n'auroit absolument point dépendu de sa volonté. La vie est dans toutes les Créatures une action composée, où nous n'avons d'autre part que celle d'être purement passifs. Nous sommes obligés de respirer, avant que nous sachions ce que c'est que la respiration ; & si nous continuons à exister, nous en sommes uniquement redevables à la Nature, qui comme une Garde vigilante est incessamment occupée à détourner les accidens qui pourroient trancher le fil de nos jours. Tous les Ouvrages de la Nature, je n'en excepte pas même l'Homme, sont un mystère impénétrable, où nous ne pouvons rien découvrir par toutes nos recherches. Non contente de nous fournir tout ce qui est nécessaire pour notre subsistance, elle ne se repose point sur notre sagesse pour faire usage de la nourriture. Elle nous a donné l'appétit, qui nous sollicite & nous force à manger lorsque nous avons faim. Après nous avoir appris par instinct à macher ce que nous prenons pour nous nourrir, elle nous y engage par le plaisir que nous éprouvons en mangeant. Mais comme cet acte paroît en quelque manière dépendre de notre choix, & que nous savons que nous faisons cet acte, on peut dire que nous y avons quelque part : mais dès que nous avons avallé les alimens, la Nature reprend ses fonctions, & travaille à notre conservation d'une manière si mystérieuse, que nous n'y comprenons absolument rien. Nous n'y contribuons en quoi que ce soit, ou du-moins nous ne nous appercevons pas que nous nous y aïons la moindre part. Puis donc que c'est la Nature seule qui dirige, & qui produit sur la nourriture que nous avons prise, tous les changemens requis pour nous faire vivre, quelle honte ou quel honneur pouvons-nous tirer de ce qu'elle produit, soit qu'elle agisse pour produire la génération, soit que par des secours certains elle procure l'ac-

croissement & la conservation des Animaux ? C'est la Nature qui nous porte à travailler à la propagation de notre espèce, tout comme à manger. ainsi un Sauvage multiplie son espèce par ce par instinct, comme les autres Animaux : il ne pense non plus à conserver son espèce, qu'un Enfant nouvellement né se propose de conserver la vie en tétant.

HOR. Cependant, c'est pour ces raisons que la Nature a donné à l'un & à l'autre les différens instincts qui les conduisent.

CLEO. Il n'en faut pas douter mais je veux dire par-là que l'un n'agit pas plus avec connoissance de cause que l'autre ; car tous les deux ignorent l'effet qui doit résulter de leurs actions. Je suis pleinement persuadé qu'une Femme Sauvage qui n'auroit jamais réfléchi sur la manière dont les Animaux se propagent, auroit plusieurs Enfants avant qu'elle pût deviner la véritable cause de sa grossesse. Cette cause ne lui viendrait non plus dans l'esprit, qu'elle ne soupçonnerait qu'elle a la colique pour avoir mangé quelque fruit délicieux, surtout si elle s'en étoit régalée durant plusieurs mois sans en avoir été incommodée. Dans tous les Païs du Monde les Femmes m'accouchent jamais qu'elles ne souffrent plus ou moins ; douleur qui ne semble pas avoir grand rapport avec le plaisir. Ainsi une Créature privée de toute éducation, quelque docile & attentive qu'on la suppose, auroit besoin de plusieurs expériences très-claires pour croire que l'un produit l'autre, ou en est la cause.

HOR. La plupart des gens ne se marient-ils pas dans l'espérance & dans le but d'avoir des Enfants ?

CLEO. Je ne le nie pas. Cependant je suis persuadé que, même dans l'état du mariage, il y a bien autant de personnes qui préfè-

reroient de n'avoir point d'Enfans, ou qui du-moins fouhaite-
roient de n'être pas fitôt chargés d'une nombreufe Famille,
comme cela arrive fouvent, qu'il y en a qui feroient charmés de fe
voir des Héritiers. Mais lorsque fans être mariés on jouït des
plaifirs que procurent les embrassemens les plus étroits, le plus
grand malheur qui puiſſe arriver à ces Amans paſſionnés, c'eſt
d'avoir des Enfans. Ainſi il arrive fouvent que l'Enfant, qui, fans
qu'ils y aïent penſé, ni qu'ils l'aïent fouhaité, a été le fruit d'un
amour criminel, eſt détruit par une vanité encore plus criminelle,
qui leur fait commettre, volontairement & de propos délibéré,
une cruauté abominable. Mais tout cela ne regarde que les
Perſonnes qui, Membres d'une Société, ont des lumières, &
connoiffent les fuites naturelles des chofes. Pour moi, je ne parle
que de Sauvages qui n'auroient abſolument point reçu
d'éducation.

HOR. Malgré cela, le but que tous les Animaux de l'un & de
l'autre ſexe ſe propoſent dans leurs amours, eſt la conſervation de
leur eſpèce.

CLEO. Je vous ai déjà accordé tout cela. Mais encore une fois,
ce n'eſt point cette conſidération qui porte le Sauvage à faire
l'amour. Il travaille à la propagation de ſon eſpèce, avant que de
ſavoir quelle en fera la fuite. Je doute même beaucoup que la
conſervation de l'eſpèce ait été un principe qui ait jamais fait agir
les Perſonnes les plus civilifées dans leurs embrassemens les plus
chaſtes. Un Riche peut défirer impatiemment d'avoir un Fils, qui
hérite de ſes titres & de ſes biens. Il peut même arriver qu'il ſe
mariera dans ce ſeul but, & par cet unique motif. Mais toute la ſa-
tisfaction qu'il paroît goûter dans l'idée flatteuſe d'une heureuſe
poſtérité, peut uniquement venir des réſſexions qu'il fait ſur lui-

même, lorsqu'il se confidère comme la cause qui a donné l'existence à ceux qui descendront un jour de lui. Quelque considérables que l'on suppose les obligations que la Postérité doit avoir à cet Homme dont elle tire son origine, il est cependant certain que le motif qui l'a fait agir, a été de se procurer à lui-même du plaisir. Mais dans ce cas là encore, y a-t-il un désir de se voir de la Postérité ? Ce Riche, en se mariant, pense à avoir des Enfants, c'est-là le but qu'il se propose ; au lieu qu'on ne peut pas dire que notre Couple Sauvage ait un tel dessein, en s'unissant. Ils ne peuvent se glorifier de rien de semblable. Cependant ils seront assez vains pour s'imaginer qu'ils sont la cause principale de l'existence de tous leurs Descendans, quand même ils vivroient assez longtems pour voir leur cinquième ou leur sixième Génération.

HOR. Je ne vois pas qu'il y ait en cela la moindre vanité. Si j'étois à leur place, je ferois à l'égard de cette Postérité dans les mêmes idées.

CLEO. Cependant il feroit clair que, comme Agens libres, ils n'auroient contribué en rien à l'existence de leur Postérité.

HOR. Pour à-présent il est certain que vous allez trop loin. Comment rien ?

CLEO. Non, ils n'y contribuent en rien de propos délibéré, pas même à celle de leurs propres Enfants, si du-moins vous convenez que les Hommes tiennent leurs appétits de la Nature. Dans l'Univers il n'y a qu'une seule cause réelle, qui produise cette variété infinie d'effets surprenans, & tous ces grands travaux qui s'exécutent dans la Nature, tant ceux qui sont à la portée de nos sens, que ceux qui en sont fort éloignés. A proprement parler, & dans l'exacte vérité, les Pères & Mères ne sont pas plus les causes effi-

cientes de leurs Descendans, que les outils faits & inventés par un Artiste ne le font de ses Ouvrages les mieux travaillés. La Machine destituée de tout sentiment, qui élève l'eau dans la chaudière, & la Cuve où l'on met fermenter le Grain, toute passive qu'elle est, contribuent autant à faire la Bière, que l'Homme & la Femme les plus ardens à produire un Enfant.

HOR. Vous faites de l'Homme un tronc & une pierre. N'est-il pas en notre pouvoir d'agir, ou de ne pas agir ?

CLEO. Qui, il dépend à présent de moi de me casser la tête contre la muraille, ou de n'en rien faire. Mais j'espère que vous n'êtes pas fort embarrassé à deviner quel de ces deux partis je choisirai.

HOR. Ne dirigeons-nous pas notre corps comme nous voulons ? Chaque action n'est-elle pas déterminée par la volonté ?

CLEO. Qu'est-ce que cela fait dans les cas où la passion dirige manifestement, & gouverne despotiquement la volonté ?

HOR. Toujours fera-t-il vrai de dire que nous agissons avec sentiment, & que nous sommes des Créatures intelligentes.

CLEO. Non pas dans le cas dont je parle ; car soit que nous le veuillions, ou que nous ne le veuillions pas, nous sommes violemment portés, pour ne pas dire forcés, à coopérer avec la Nature, à rechercher cet acte, & à prendre bon-gré malgré nous ce plaisir, qui surpasse infiniment notre entendement. La comparaison que j'ai faite, est juste dans toutes les parties. Les Amans les plus passionnés, & si vous voulez les plus industrieux que vous pourrez concevoir, sont tous également ignorans dans la manière dont se

fait la génération. Que dis-je ! Je foutiens qu'après avoir eu vingt enfans ensemble, ils seront tout aussi ignorans qu'auparavant sur cette matière, & sur les voies que suit à cet égard la Nature. Même alors ils ne connoîtront non-plus les opérations de la Nature sur ce fujet, & ce qui s'est passé au dedans d'eux, que les outils inanimés ne connoissent les plus mystérieuses & les plus ingénieuses opérations auxquelles ils ont été employés.

HOR. Je ne connois personne qui soit plus habile à décrire la Vanité Humaine, & qui sache mieux nous rabaisser que vous. Lorsque vous entamez une fois cet article vous ne l'abandonnez pas aisément. Je souhaiterois bien que laissant toutes ces digressions, vous voulussiez à présent m'apprendre la manière dont les Hommes ont pu se réunir pour composer des Sociétés. Je vous avoue qu'il m'est absolument impossible de voir comment une Famille Sauvage a pu former une Société. C'est-là où nous en étions restés. Lorsque ces Enfans seront devenus grands, il est certain qu'ils se querelleront très-souvent. La chose ne sauroit aller autrement. Il suffit que des Hommes aient les trois appétits les plus communs, pour qu'ils ne vivent jamais paisiblement ensemble, tant qu'ils ne seront pas soumis à quelque forme de Gouvernement. Je veux supposer qu'ils aient tous de la déférence pour leur Père. Si cependant ce Chef manquoit absolument de prudence, & qu'ainsi il ne fût point en état de leur prescrire de bonnes règles de conduite, je suis persuadé qu'ils seroient continuellement en guerre. Plus le nombre de ses Descendans deviendrait grand, & plus ce Vieillard seroit embarrassé du désir qu'il auroit de commander, & de l'incapacité où il seroit de s'en acquiter. A mesure qu'ils se multiplieroient, ils seroient forcés d'étendre leurs limites, parce que le terrain où ils auroient reçu le jour, ne pourroit pas longtems les contenir tous. Cependant il n'y en auroit aucun qui

voulût quitter son païs natal, surtout s'il étoit fertile. Plus j'y pense, plus j'examine de pareilles multitudes, & moins je puis concevoir comment elles pourroient jamais venir à former des Sociétés.

CLEO. La première chose qui engageroit ces Hommes à vivre en Société, ce seroit un de ces dangers qui, commun à toute l'espèce, unit même les plus mortels Ennemis. Or il est évident que ce danger est celui où le Genre Humain a été à l'égard des Bêtes féroces ; puisque dans tous les Païs déserts il y a de pareils Animaux, & que l'Homme, en venant au monde, se trouve dans un état si faible, qu'il est absolument incapable de se mettre à couvert de leur rage. C'est cet inconvénient inévitable, qui doit souvent avoir empêché l'accroissement de notre espèce.

HOR. Si cela est, il n'est donc pas probable, comme vous l'avez supposé, que notre Sauvage pût vivre tranquillement avec la Postérité durant cinquante ans ; & il n'est pas nécessaire de chercher à répondre à l'Objection qu'on peut tirer de l'embarras où ce Père seroit, à cause du grand nombre de Descendans qu'il auroit à conduire.

CLEO. Vous dites fort bien. Il est à présumer que des Hommes qui manqueroient d'armes pour se défendre, deviendroient bientôt la proie des Bêtes féroces, qui se nourrissent de tous les Animaux qu'elles peuvent attraper, & qui, au péril de leur vie & sans se donner aucun relâche, cherchent de tous côtés des alimens pour appaiser leur faim dévorante. Si j'ai fait cette supposition, c'étoit pour vous montrer, premièrement, qu'il n'étoit point vraisemblable qu'un Sauvage, qui n'auroit reçu aucune éducation, eût les lumières & le discernement que le Chevalier Temple lui attribue. J'ai voulu, en second lieu, vous faire sentir que des Enfans qui auroient commercé avec leur espèce, étoient cependant ca-

pables d'être gouvernés, quand même ils n'auroient été élevés que par des Sauvages ; & que, par conséquent, tous ces Hommes, parvenus à un âge mûr, étoient propres à vivre en Société, quelque ignorance & quelque incapacité qu'on supposât dans leurs Parens.

HOR. Je vous remercie de votre supposition ; car elle m'a fait voir que la première Génération des Sauvages les moins disciplinés a suffi pour produire des Créatures Sociables ; mais que, pour produire un Homme capable de gouverner les autres, il falloit quelque chose de plus.

CLEO. Je reviens à ma conjecture sur le premier motif qui pourroit avoir déterminé les Hommes à se réunir ensemble pour composer une Société. Il est vrai qu'on ne peut rien dire de certain sur ces commencemens, parce qu'alors on ignoroit l'art d'écrire. Cependant, si l'on considère la chose en elle-même & dans sa nature, on trouvera, ce me semble, qu'il est très-probable que ce premier motif doit avoir été le danger des Bêtes féroces, qui étoit commun à toute notre Espèce. Celles qui ont été plus rusées ont dressé des embûches aux Enfans, & ont fait servir à leur nourriture les Animaux sans défenses, tandis que celles qui ont été plus hardies ont attaqué à force ouverte les Femmes & les Hommes faits. Ce qui ne sert pas peu à me confirmer dans cette opinion, c'est cet accord général qui se trouve dans toutes les Relations que nous avons des différens Païs, sur ce qui s'est passé dans les tems les plus anciens ; car l'Histoire Prophane est toute remplie de descriptions de combats que les Hommes ont eu à soutenir contre les Animaux Sauvages, lorsque les Nations n'étoient encore que dans leur enfance. C'est-là où nous lisons les grands travaux de ces Héros de l'Antiquité la plus reculée, qui ont fait

voir leur valeur en tuant les Dragons, & en subjuguant les autres Monstres.

HOR. Croïez-vous donc qu'il y ait eu des Sphinx, des Basilics, des Dragons volans, ou des Taureaux qui vomissoient des flammes ?

CLEO. Pas plus que je ne crois qu'il y a aujourd'hui des Sorciers. Mais je suis persuadé que toutes ces fictions ont tiré leur origine des Bêtes féroces, des maux qu'elles ont causé, & d'autres objets réels qui ont inspiré de la terreur aux Hommes. Ainsi l'on n'auroit jamais entendu parler de Centaures, si l'on n'avoit jamais vu personne à cheval. La force prodigieuse & la rage terrible que l'on remarque dans certains Animaux sauvages ; le pouvoir étonnant que doit avoir le venin caché certainement dans quelques Créatures, si l'on en juge par les divers poisons que renferment d'autres plus connues ; les attaques subites & imprévues des Serpens, leur diversité, & l'énorme grosseur des Crocodiles ; la figure irrégulière & extraordinaire de certains Poissons, & les aîles de quelques autres ; tous ces objets sont autant de choses qui peuvent allarmer l'Homme naturellement timide. Il est incroyable quelles chimères la crainte peut enfanter dans un esprit qui en est agité. Les dangers que les Hommes ont couru le jour, les inquiètent souvent pendant la nuit. Il leur semble quelquefois que l'objet qui a causé leurs alarmes pendant la veille, est couché à leur côté, & qu'il les poursuit partout. Leur Esprit échauffé fait qu'ils s'imaginent d'être dans un dans un très-grand danger, & de voir réellement ce qu'ils ne voient point. En faut-il davantage pour que les Hommes, se rappelant leurs songes funestes, viennent à se persuader que ces phantômes de leur imagination existent réellement ? D'ailleurs, si vous considérez que l'Homme,

naturellement ignorant, desirer avec ardeur d'acquérir des lumières, vous conviendrez qu'il doit avoir beaucoup de crédulité : foiblesse qui a pour première cause l'espérance & la crainte. Faites ensuite attention au desir que les Hommes ont généralement pour les Applaudissemens, à l'amour excessif qu'ils ont presque tous pour le Merveilleux, pour ceux qui disent en avoir été les témoins, ou pour ceux qui le rapportent, & vous comprendrez aisément comment il a pu arriver qu'on soit venu à parler de plusieurs Créatures, à les décrire, & à les peindre, quoiqu'elles n'aient jamais existé,

HOR. Je ne suis point surpris de l'origine des Figures monstrueuses, ni de celle des Fables. Mais ce que vous avez allégué en faveur du premier motif qui engageroit les Hommes à se réunir, me paroît renfermer quelque chose de fort embarrassant. Je vous avoue même que je n'y avois jamais pensé auparavant. Pour moi, il m'est impossible de concevoir comment notre Espèce a pu subsister, lorsque je réfléchis sur la condition de l'Homme, que vous avez représenté comme nud, incapable de se défendre, & environné d'une multitude d'Animaux rapaces, qui, avides de son sang, le surpassent en force, & sont parfaitement armés par la Nature.

CLEO. La remarque que vous faites, mérite bien que nous nous arrêtions un moment.

HOR. Il est en effet surprenant qu'il y ait encore des Hommes sur la Terre. Que les Lions & les Tigres sont de vilaines & d'abominables Bêtes !

CLEO. Je les regarde comme de fort belles Créatures. Il n'est rien qui excite plus mon admiration qu'un Lion.

HOR. Il y a quelque chose d'extraordinaire dans les récits qu'on nous fait de sa générosité & de sa gratitude ; mais croïez-vous qu'ils soient réels ? CLEO. C'est de quoi je m'embarrasse fort peu. Ce que j'admire dans cet Animal, c'est sa figure, sa construction, & sa férocité, qualités qui sont si bien assorties les unes aux autres. Dans tous les Ouvrages de la Nature on remarque de l'ordre, de la symétrie, & une sagesse infinie ; mais il n'y a point de Machine comme le Lion, dont chaque partie réponde plus visiblement à la fin pour laquelle le tout a été formé.

HOR. Vous voulez dire pour la destruction des autres Animaux ?

CLEO. C'est justement cela. Cette fin ne sauroit être plus manifeste. Aucun mystère ni aucune obscurité ne la cachent. Que les Raisins aient été faits pour le Vin, & l'Homme pour vivre en Société, ce sont des vérités incontestables, quoiqu'elles ne se trouvent pas confirmées par tous les Individus : au lieu que chaque Lion porte avec foi une majesté réelle, dont la seule vue oblige les Animaux les plus courageux à trembler & à lui rendre hommage. Si nous considérons la solidité, la grosseur & la longueur de ses griffes ; si nous examinons la manière ferme & exacte avec laquelle elles sont liées & jointes à son énorme patte ; si nous envisageons ses dents terribles, la force de ses mâchoires, & la largeur de sa gueule épouvantable, on découvrira d'abord l'usage qu'il peut faire de ces deux parties : mais si outre cela nous faisons attention à toute sa structure, à la figure de ses membres, à la dureté de sa chair, à celle de ses tendons, & à la solidité de ses os comparée avec ceux des autres Animaux ; si nous réfléchissons sur sa colère qui ne l'abandonne jamais, sur sa diligence & son agilité tandis que ce Roi des Animaux rode dans le Désert : Si, dis-je,

nous examinons toutes ces choses, il faut être stupide pour n'y pas observer le but de la Nature, qui d'une main habile a formé avec un art merveilleux cette belle Créature pour agir offensivement, & pour remporter la victoire dans tous les combats qu'elle donne.

Si ce que ce grand Poète dit en cet endroit est vrai, quelle étoit donc la nourriture du Lion dans le Paradis Terrestre ? Avec quoi se nourrissoient alors tous les Animaux de proie ?

CLEO. Je n'en fais rien. Il n'y a personne qui, regardant la Bible comme un Livre Divin ne croie que toute l'économie du Paradis, & le commerce qu'il y a eu entre Dieu & l'Homme, n'aient été des choses autant naturelles, que l'acte de créer cet Univers de rien. Ainsi l'on ne sauroit prétendre que la Raïson Humaine puisse jamais en donner aucune explication : & supposé qu'on voulût expliquer quelque fait qui regardât, des tems si reculés, on ne peut légitimement rendre Moïse responsable que de ce qu'il a lui-même avancé. L'Histoire qu'il nous a laissée de ces tems-là, est très-succincte. On ne doit donc point la charger d'aucune de ces choses, qui sont contenues dans les Commentaires que les autres Auteurs en ont faits dans la suite.

HOR. Milton n'a rien avancé du Paradis Terrestre, qui ne puisse être justifié par ce qu'en a dit Moïse.

CLEO. On ne trouvera dans aucun endroit des Livres de Moïse, que l'état d'innocence ait duré assez longtems, pour que les Chèvres, ou les autres Animaux vivipares aient pu produire & mettre au monde des Créatures de leur espèce.

CLEO. Vous pourriez aujourd'hui vous figurer une chose toute pareille sur au Lion que vous trouveriez endormi. Ce-lui qui n'au-

roit jamais vu de Taureau par qu'au milieu d'un troupeau de Vaches où il paîtroit tranquillement, pourroit s'imaginer que les cornes lui font absolument inutiles : mais s'il voïoit un de ces Animaux attaqué par des Chiens, par un rival de son espèce, bientôt il découvreroit l'usage & l'utilité qu'il peut retirer de ses cornes. Le Lion n'étoit pas fait pour rester toujours dans le Paradis.

HOR. Voilà où je voulois vous amener. Si le Lion a été fait pour qu'il servit, & qu'il répondît à sa fin, quand il seroit hors du Paradis, il est donc manifeste que la chute de l'Homme fut déterminée & prédestinée avant la Création du Monde.

CLEO. Elle a été prévue. Que rien ne fût caché à l'Etre qui fait tout, c'est un fait certain mais je nie absolument qu'elle ait été prédestinée, en sorte que cette prédestination ait influé en quelque manière sur le libre arbitre d'Adam. Le mot de Prédestination a fait tant de bruit dans le monde, & est une matière inexplicable, qui a déjà occasionné un si grand nombre de funestes dissensions, que je suis Résolu à ne jamais entrer en dispute sur ce sujet.

HOR. Je ne prétends pas non plus vous y obliger mais cette force du Lion, que vous avez si bien exaltée, doit avoir fait périr, au commencement, des milliers de Créatures Humaines. Il me paroît impossible que les Hommes, pendant qu'ils étoient en petit nombre, aient pu se défendre avant que d'avoir des armes à feu, ou du-moins des arcs & des flèches. Combien d'Hommes & de Femmes nus ne faudroit-il pas pour faire tête à une couple de Lions ?

CLEO. Cependant nous existons encore, & il n'est aucune Nation civilisée où on laisse ces Animaux donner des marques de

leur férocité. Notre habileté supérieure a prévenu leur rage naturelle.

HOR. La Raïfon me dit bien que la chose doit avoir été ainfi : mais je ne puis m'empêcher de remarquer, que lorsque vous avez besoin de l'entendement humain pour réfoudre quelque difficulté vous ne manquez jamais d'y recourir, & de lui attribuer une grande pénétration ; tandis que d'autres fois la connoiffance & le raisonnement ne font, fuivant vous, que l'ouvrage du tems, en forte que les Hommes ne font capables de penser juſte qu'après qu'il s'eſt écoulé pluſieurs générations. Avant que les Mortels euſſent des armes, que pouvoit faire, je vous prie, l'habileté humaine contre les Lions ? & qui empêchoit les Bêtes féroces de dévorer les Humains d'abord après leur naiſſance ?

CLEO. La Providence.

HOR. Il eſt vrai que Daniel fut miraculeuſement délivré de la gueule des Lions ; mais qu'eſt-ce que cela fait par rapport au reſte du Genre Humain ? On ſait que les Animaux ſauvages ont déchiré, en différentes occaſions, des multitudes de Perſonnes. Je voudrois bien ſavoir pourquoi ils n'ont pas détruit entièrement toute l'Eſpèce Humaine ? D'où vient qu'il eſt reſté quelques-uns des Individus, dans le tems que les Hommes n'avoient encore point d'armes pour ſe défendre, ni de places fortes pour ſe mettre à couvert de la furie de ces Créatures impitoïables ?

CLEO. Je vous ai déjà dit que c'étoit la Providence.

HOR. Mais comment pouvez-vous prouver que c'eſt ce concours miraculeux ?

CLEO. Vous parlez encore de Miracles, tandis que je ne fais mention que de la Providence, ou de cette Sageſſe avec laquelle Dieu gouverne le Monde.

HOR. Eris mibi magnus Apollo, ſi vous pouvez me faire voir, que dans la manière dont cette Sageſſe a agi, au commencement du Monde avec notre Eſpèce & celle des Lions, il n'y avoit pas plus de miracle qu'il n'y en a préſentement. Car je ſuis aſſuré qu'un Lion qui n'auroit point été apprivoiſé, ſe jetteroit aujourd'hui tout auſſi bien ſur un Homme nud, que ſur un Bœuf ou ſur un Cheval.

CLEO. Ne m'accordez-vous pas que toutes les qualités eſſentielles, les inſtincts, & ce que l'on appelle la nature des choſes, tant animées qu'inanimées, ſont la production & les effets de cetre Sageſſe ?

HOR. Je n'ai jamais penſé autrement.

CLEO. Il ne fera donc pas difficile de prouver ce que vous demandez. Les Lions, qui ſont féroces, naiſſent toujours dans des Païs extrêmement chauds, tandis que les lieux froids ſont la demeure des Ours. Mais la plupart de Hommes, qui aiment une chaleur modérée, ſe plaiſent davantage dans les Régions tempérées. Quoique les Humains puiſſent malgré eux ſe faire au grand froid, ou ſ'accoutumer par l'uſage & la patience à une chaleur exceſſive, il eſt cependant certain qu'un air doux, & qui tient le milieu entre les deux extrêmes, fera plus agréable aux Corps Humains. C'eſt auſſi pour cela que la plupart des Mortels préféreront à ſ'établir dans les Climats tempérés, & qu'ils ne choiſiront point d'autre demeure, dès qu'ils y jouiront, toutes choſes égales, des mêmes commodités. Vous voïez donc par-là que les Hommes

n'auront pas eu beaucoup à craindre des Bêtes les plus féroces & les plus vigoureuses.

HOR. Mais ces Animaux se tiendront-ils si exactement renfermés dans leurs limites, qu'ils ne s'en écartent jamais ? Les Lions & les Tigres resteront ils toujours dans les Païs chauds, & les Ours dans les Païs froids ? CLEO. Je ne le suppose point ; puisque l'on a souvent vu des Lions enlever & des Hommes & du Bétail dans des lieux fort éloignés de ceux où ces Animaux avoient pris naissance. Il n'est point de Bête féroce qui soit plus souvent fatale à notre espèce, que la nôtre propre. Des Hommes poursuivis par leurs Ennemis se sont retirés dans des Climats & dans des Régions qu'ils n'auroient jamais choisis pour leur séjour. J'avoue encore que l'Avarice & la Curiosité ont souvent exposé les Humains, sans nécessité, ou sans qu'ils y fussent forcés, à des dangers qu'ils auroient pu éviter, si contents du nécessaire ils eussent travaillé à leur conservation, en vivant d'une manière simple, qui auroit satisfait des Créatures moins vaines & moins fantasques. Je ne doute pas que dans toutes ces rencontres, il n'y ait eu un grand nombre de Personnes qui aient souffert de la part des Bêtes sauvages, ou d'autres Animaux malfaisans. Si l'on ne fait attention qu'à ce dernier article, je suis pleinement persuadé qu'il auroit été impossible qu'une Multitude de notre espèce eût pu s'établir & subsister dans des Païs ou fort chauds ou fort froids, avant que les Humains eussent inventé les arts & les flèches, ou d'autres armes qui les missent en état de se mieux défendre. Mais tout cela ne renverse point mon Système. Il me falloit prouver que toutes les Créatures, choisissant par instinct le degré de chaleur qui leur est le plus naturel, l'Homme doit avoir trouvé assez d'endroits dans le Monde pour multiplier, durant plusieurs siècles, son espèce, sans courir presque aucun risque d'être dévoré ni par les Lions, ni par

les Ours ; & que par conféquent l'Homme le plus fauvage a aisé-ment pu, fans lui fuppofer beaucoup d'efprit, trouver les moïens de fe mettre à couvert de la furie de ces Animaux. Voilà ce que j'appelle l'Ouvrage de la Providence. J'entends par-là cette Sageffe immuable de l'Etre. Suprême, qui paroît avec éclat dans l'arrangement & l'harmonie de l'Univers. C'eft-la la fource de cette enchaînure incompréhénfible de Cauſes, d'où dépendent fans-contrédit tous les évènements.

HOR. Vous vous en êtes mieux tiré que je ne l'avois eſpéré mais j'ai bien peur que ce que vous avez donné comme le premier motif qui a engagé les Hommes à s'unir, en Société, ne devienne inutile par les réflexions que vous venez de faire.

CLEO. Ne vous en mettez point en peine. Il y a d'autres Bêtes fauvages dans le Monde, dont les Humains, dénués d'armes, n'auroient jamais pu ſe garantir fans ſe joindre enſemble, & ſe prêter mutuellement du ſecours. On trouve une grande quantité de Loups dans les Païs les plus incultes de la Zone tempérée.

HOR. J'ai vu de ces Animaux en Allemagne : ils ſont de la grandeur d'un gros Chien, mais je croïois que leur principale proie étoit les Moutons & les Brebis.

CLEO. Ils prennent tout ce qu'ils peuvent attraper. Ce ſont des Créatures terribles, qui, lorsqu'elles ſont preſſées par la faim, tomberont ſur les Hommes, les Vaches & les Chevaux, comme ſur les Moutons & les Brebis. Les dents de ces Animaux ſont comme celles de nos Dogues ; mais ils ont de plus qu'eux des griffes aigues pour déchirer ce qu'ils tiennent. L'Homme le plus vaillant égale à-peine ces Bêtes fauvages en force ; & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'elles vont ſouvent par troupes, & qu'elles attaquent quel-

quefois des Villages entiers. D'ailleurs, comme elles ont d'une portée cinq ou fix Petits, & même plus, elles auroient bientôt rempli le Païs où elles ont reçu le jour, si les Humains réunis ne s'appliquoient à les détruire. Les Sangliers sont aussi des Animaux fort cruels. Dans les Climats tempérés il y a peu de grandes Forêts, & de lieux inhabités qui en soient exempts.

HOR. Ces Bêtes ont des défenses qui sont de terribles armes.

CLEO. Elles surpassent même de beaucoup, à ce qu'on dit, les Loups en grosseur & en force. L'Histoire est toute remplie des maux qu'elles ont causés dans les anciens tems, & de la réputation que les Grands Hommes se sont acquise en les tuant. HOR. Cela est vrai ; mais ces Héros qui dans les siècles reculés ont combattu des Monstres, étoient bien armés, ou du-moins la plus grande partie d'entr'eux. Que voulez vous, je vous prie, que des Hommes nus, déstitués absolument de toutes armes, opposent aux dents & aux griffes des Loups rapaces qui viendroient les attaquer par troupes ? Le plus grand coup qu'un Homme dans cet état pût assener, pourroit-il faire une grande impression sur la peau d'un Sanglier, qui est épaisse, & couverte de poils rudes & longs ?

CLEO. Si d'un côté j'ai rapporté tout ce que l'Homme avoit à craindre des Bêtes féroces, il ne faut pas de l'autre oublier ce qui est en sa faveur. Premièrement, un Sauvage endurci à la fatigue l'emporteroit de beaucoup en force, en agilité & en souplesse sur un Homme civilisé. En second lieu, il seroit plus facile à se mettre en colère ; passion qui, dans cet état de simple Nature, lui seroit plus utile & d'un plus grand secours, qu'elle ne sauroit l'être dans la Société ; où, dès l'enfance, on fait usage de divers moyens pour apprendre à l'Homme, & pour l'obliger, par l'idée de sa propre

conservation, à emploïer sa timidité pour arracher & étouffer le noble présent de la Nature. On remarque que la plupart des Créatures sauvages, lorsqu'il y va de leur vie, ou de celle de leurs Petits, se battent avec une furieuse opiniâtreté, & qu'elles continuent à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Tant qu'elles ont un souffle de vie, elles sont dans ces occasions tout le mal possible, sans faire attention ni à leur foiblesse, ni aux désavantages qu'elles éprouvent en continuant à combattre. On peut observer, d'un autre côté, que plus les Créatures sont mal élevées & incapables de réflexion, & plus elles se laissent gouverner despotiquement par leur passion dominante. L'affection naturelle porteroit les Sauvages de l'un & de l'autre sexe à sacrifier leur vie, & à s'exposer à la mort pour sauver leurs Enfants. S'ils périssent, ce ne seroit que dans le combat. Concluons donc qu'un Loup auroit de la peine à enlever un Enfant à des Parens vigilans & Résolus, quand même on les supposeroit nuds. Cependant on ne sauroit comprendre que l'Homme, quoiqu'il naisse sans armes, ne sentît bientôt la force de ses bras bientôt il connoîtroit les avantages qu'il peut retirer de l'articulation de ses doigts, pour prendre & pour ferrer quelque chose avec la main. Le Sauvage même le plus ignorant, avant que d'être parvenu à un âge mûr, sauroit faire usage d'un bâton, ou d'une massue. Comme le danger auquel on seroit exposé de la part des Bêtes féroces, seroit de la plus grande importance, on mettroit aussi tout en œuvre pour se garantir de leur funeste rage. On seroit des creux en terre, & on inventeroit divers autres stratagemes pour se saisir de ces Ennemis, & pour détruire leurs Petits. Dès-qu'on auroit trouvé le moïen de faire du feu, on se serviroit de cet Élément, & pour se mettre en sûreté, & pour nuire à ceux qui chercheroient à nous faire du mal. A l'aide de cette découverte, on apprendroit bien-tôt à rendre pointus des

morceaux de bois ; d'où l'on n'auroit qu'un pas à faire, pour inventer les épieux & des armes tranchantes. Lorsque les Humains font en colère contre des Créatures jusques à les frapper, & que celles-ci s'enfuient ou leur échappent, ils sont portés à courir pour continuer à les maltraiter. Dans ces occasions ils sentiroient le peu d'usage de leurs épieux, ce qui les conduiroit naturellement à inventer les dards & les javelots. Peut-être qu'après cela ils ne feroient pas si aisément de nouvelles découvertes ; mais le même enchaînement de réflexions ne manqueroit pas à la longue de produire des arcs & des flèches. Il est bien aisé de s'apercevoir de l'élasticité des bâtons & des branches d'arbres ; & il n'est pas non plus besoin d'une grande sagacité pour trouver l'art de faire des cordes avec des boyaux d'Animaux. Ce qu'il y a du moins de très-certain, c'est que ces cordes ont été en usage longtems avant celles du chanvre. L'expérience nous apprend que les Hommes peuvent avoir toutes ces choses, même beaucoup d'autres espèces d'armes, & être très-habile à s'en servir, avant qu'il y ait eu aucune autre Forme de Gouvernement établie entr'eux, que celle qui est fondée sur l'autorité que les Parens ont sur leurs Enfants. On n'ignore pas que des Sauvages qui n'auroient pas de meilleures armes, se hazarderoient, s'ils étoient en assez grand nombre, à attaquer & à aller à la chasse des Bêtes les plus féroces, des Lions mêmes & des Tigres. Il ne faut pas passer sous silence une chose qui favorise notre Espèce, dans les attaques que peuvent nous faire les Animaux qui se trouvent dans les Climats tempérés.

HOR. Vous voulez sans-doute parler des Loups & des Sangliers ?

CLEO. C'est précisément cela. Quoi-qu'il soit incontestable que les Loups aient dévoré un grand nombre de gens, on ne peut cependant nier que ces Animaux ne soient plus portés à se jeter sur les Brebis & sur la Volaille, que sur notre Espèce. Pendant qu'ils trouveront de la charogne, ou quelque autre nourriture, ils attaqueront rarement les Hommes, ou d'autres Animaux un peu grands. C'est aussi pour cette raison qu'en Été nous n'avons pas beaucoup à craindre d'en être insultés. On ne peut pas non plus révoquer en doute que les Sangliers ne se soient repus de chair humaine cependant ils se nourrissent pour l'ordinaire de gland, de châtaignes, de faine, & d'autres espèces de fruits. Ils ne sont carnassiers que dans certaines occasions, & lorsque, pressés par la nécessité, ils ne peuvent se procurer de végétale pour appaiser leur faim. Ce qui arrive lorsque, pendant un froid rigoureux, la terre stérile est entièrement couverte de neige. Concluons donc que ces deux espèces d'Animaux n'exposent les Hommes à aucun danger certain, que dans des Hivers rudes & longs, qui sont assez rares dans les Climats tempérés. Ce n'est pas qu'ils ne nous incommode, & qu'ils ne soient toujours nos ennemis, puisqu'ils gâtent & dévorent tout ce qui peut servir à la subsistance de l'Homme. Il est donc très-nécessaire, non seulement d'être continuellement en garde contre ces Bêtes sauvages, mais encore de se réunir pour les détruire.

HOR. Je vois clairement à-présent que le Genre Humain peut subsister, & vivre encore assez longtemps pour multiplier son espèce, & pour le rendre maîtres des Créatures qui pourroient lui faire la guerre. Je conviens de plus qu'il n'auroit presque pas été possible d'en venir à bout, si les Hommes ne s'étoient pas mutuellement secouru, pour s'opposer à la rage & à la furie des Bêtes féroces. D'où l'on peut conclure qu'il a pu arriver que la nécessité où

ils se trouvèrent alors de s'unir & de se joindre ensemble, ait été le premier motif qui les ait portés à former une Société. Je veux donc bien vous accorder que vous avez démontré la principale partie de votre assertion. Mais lorsque vous attribuez tous ces effets à la Providence, ou que vous dites qu'il n'arrive rien à cet égard sans la permission divine, il me paroît que vous avancez un sentiment incompatible avec l'idée d'un Etre infiniment bon & miséricordieux. Il se peut que dans tous les Animaux venimeux il y ait quelque chose d'utile à l'Homme. Je ne veux pas même vous disputer que les Serpens les plus dangereux par leur venin chaud, corrosif & violent, ne contiennent quelque autre excellent remède, qui n'ait point encore été découvert. Mais lorsque je considère cette variété infinie de Créatures rapaces & sanguinaires, qui non seulement nous surpassent en force, mais qui sont encore visiblement armées par la Nature, comme si elles devoient servir à notre destruction ; lors, dis-je, que je fais ces réflexions, je ne saurois découvrir de quel usage elles sont ni à quoi elles ont été destinées, si ce n'est pas pour nous punir. Je puis encore moins concevoir que la Sagesse Divine ait formé ces Créatures pour nous rendre sociables, en sorte que si elles n'avoient existé, il n'y auroit jamais eu de Société Humaine. Combien n'y a-t-il pas de milliers de notre espèce, qui ont été dévorés par ces Bêtes féroces dans les combats que les Hommes ont eu à soutenir contr'elles ?

CLEO. Dix troupes de Loups, composées chacune de cinquante, feroient dans un long Hiver un terrible ravage parmi un million de Créatures de notre espèce, si elles avoient toutes les mains liées derrière le dos. Cependant il est certain que parmi un nombre de Personnes la moitié moins grand, la Peste a fait périr plus d'individus, que cinq cens Loups n'auroient pu en manger dans espace de tems ; quoique ceux qui étoient attaqués de cette

maladie, fussent soignés par d'habiles Médecins, & qu'on donnât à ces Malades des remèdes approuvés. Notre vanité naturelle, le grand cas que nous faisons de notre espèce & de nous-mêmes, nous a persuadé que l'Univers entier avoit été principalement créé pour notre usage. C'est ce préjugé si grossier, qui est la source de mille extravagances, & des notions les plus puériles & les plus basses que nous avons & de Dieu, & de ses Ouvrages. Il n'y a pas plus de cruauté dans un Loup qui mange de la Chair Humaine, que dans un Homme qui se nourrit d'Agneaux ou de Poulets. Nous ne pouvons déterminer ni le but, ni les diverses fins pour lesquelles les Bêtes féroces ont été formées. Tout ce que nous savons certainement, c'est que ces Ani-maux-là ont été créés ; & il est même presque aussi certain qu'il y en a eu qui ont causé de grands ravages parmi les Nations qui étoient encore dans l'enfance, & qu'ils se sont opposés aux établissemens que les Humains vouloient former. Vous avez même paru si bien persuadé de cette vérité, que vous avez regardé la cruauté des Bêtes sauvages, comme un obstacle qui avoit dû nécessairement empêcher la conservation du Genre Humain. Pour répondre à cette difficulté que vous avez proposée, je vous ai montré par les différens instincts, & par les dispositions particulières des Animaux, que la Nature avoit manifestement pourvu à la conservation de notre espèce. C'est par les tendres soins que, quoique nuds & sans défense, nous échappons à la rage furieuse des Bêtes les plus féroces. Nous avons reçu de sa main bienfaisante les moyens de nous conserver nous-mêmes, & de multiplier notre espèce, jusqu'à ce que par notre nombre, & par les armes que l'industrie nous a procurées, nous aïons pu mettre en fuite, ou détruire les Animaux sauvages dans tous les endroits du Globe Terrestre que nous sommes allés cultiver & habiter. Un Enfant s'apperçoit de la nécessité & des

avantages que nous procure le Soleil ; & l'on peut démontrer que sans ce corps céleste, il n'y auroit aucune des Créatures vivantes qui eût pu subsister sur la Terre. Le Soleil est pour le moins huit-cent-mille fois plus grand que la Terre. Si donc il n'avoit d'autre usage que celui dont je viens de parler, la millième partie de cet Astre nous suffiroit, pourvu qu'à-proportion il fût plus près de nous. Cette seule considération me fait croire que le Soleil a été fait pour éclairer & échauffer d'autres Corps, outre cette Planète que nous habitons. Les fins du Feu & de l'Eau sont sans nombre, & les usages qu'on en tire sont infiniment différens les uns des autres. Quoique nous tirions de ces objets des avantages qui nous regardent uniquement nous-mêmes, il est cependant très-probable qu'il y a mille choses, peut-être même nos propres machines, qui, dans le vaste Système de l'Univers, servent actuellement à des fins très-sages, que nous ne découvrirons jamais. Quant au plan que le Créateur a suivi dans la formation de notre Globe, je veux parler du Système qu'il suit dans la conduite de cet Univers par rapport aux Créatures qui vivent sur la Terre, la destruction des Animaux est aussi nécessaire que leur génération.

HOR. C'est ce que j'ai appris dans LA FABLE DES ABEILLES. Je suis même persuadé que, comme vous le dites, si une espèce de Créatures étoit immortelle, elle détruiroit & engloutiroit avec le tems toutes les autres, quand même les Créatures immortelles feroient des Brebis, & que toutes les autres feroient des Lions. Mais je ne saurois me mettre dans l'esprit, que l'Etre Suprême ait voulu introduire la Société, aux dépens de la vie d'un si grand nombre de Créatures Humaines, puisqu'il y avoit d'autres voies plus douces pour produire le même esprit, que l'Etre Suprême ait voulu introduire la Société, aux dépens de la vie d'un si grand

nombre de Créatures Humaines, puisqu'il y avoit d'autres voies plus douces pour produire le même effet.

CLEO. Nous parlons de ce qui vraisemblablement est arrivé, & non de ce qui peut être arrivé. Le même Etre qui par sa puissance a créé les Baleines, auroit pu sans-contredit nous faire hauts de foixante & dix pieds, & nous donner des forces à proportion. Mais puisque le plan sur lequel ce Monde a été formé, veut, comme vous en convenez vous-même, que de chaque espèce il meure des Individus à-mesure qu'il en naît d'autres, pourquoi voudriez-vous voir bannis quel-ques-uns des moyens qui servent à causer la mort aux Créatures ?

HOR. N'y a-t-il pas assez de maladies, de Médecins & d'Apoticares, ainsi que de Guerres par mer & par terre, pour emporter le superflu de notre espèce ?

CLEO. Ces différentes choses peuvent, je l'avoue, produire le même effet ; mais il est incontestable que ces causes ne sont pas toujours suffisantes. On remarque que dans une Nation peuplée, la Guerre, les Bêtes féroces, les Exécutions, les Meurtres, & cent autres accidens de cette nature, ajoutez-y, si vous voulez, les Maladies avec toutes leurs suites, peuvent à-peine détruire ce que produit une de nos facultés invisibles, je veux parler de l'instinct que les Humains ont pour conserver leur espèce. Tout est également facile à la Divinité ; mais, pour parler à la manière des Hommes, il est évident qu'en formant cette Terre, & toutes les choses qui y sont, il n'a fallu ni moins de sagesse, ni moins de soins pour trouver les diverses manières & les différens moyens de se délivrer des Animaux, & de les détruire, qu'il ne semble qu'on en a employé pour les produire. On peut aisément démontrer que nos Corps ont été faits tels, qu'ils ne sauroient subsister au-delà

d'un certain tems : semblables en cela à des maisons qu'on bâtit à dessein de ne durer qu'un nombre d'années déterminé. C'est la Mort considérée en elle-même, que tous les Hommes sans exception abhorrent naturellement. Ils ne diffèrent que dans l'idée qu'ils ont de divers genres de mort ; & je n'ai jamais ouï dire qu'il y en ait eu aucun, qui ait été généralement approuvé.

HOR. Cependant il faut convenir que personne n'en choisit un cruel. Quel supplice plus terrible, & en même tems plus douloureux, que celui d'être mis en pièces & d'être dévoré par une Bête féroce ?

CLEO. Il est certain que ce genre de mort ne cause pas de peines plus aiguës, que celles qu'endure une personne qui est tourmentée sans relâche de la goutte dans l'estomac, ou de la pierre dans la vessie.

HOR. Comment pourriez-vous me prouver ce que vous avancez d'une manière si décisive ?

CLEO. Notre propre constitution, & la structure du Corps Humain, démontrent que nous sommes incapables de soutenir des douleurs infinies. Dans cette vie les degrés de Peine & de plaisir sont limités, & exactement proportionnés aux forces d'un chacun. Tout ce qui passe ces bornes, nous met hors de nous-mêmes ; & l'Infortuné, qui par la violence de la Torture est tombé en pamoison, fait bien jusqu'à quel point il peut souffrir, si du-moins il se souvient des douleurs qu'il a ressenties, lorsqu'il fut appliqué à la Question. Les maux réels que les Bêtes féroces ont causés à notre espèce, ne sont rien en comparaison de la manière barbare dont les Hommes ont souvent agi les uns à l'égard des autres. Jetez les yeux sur ce vaillant Guerrier, qui aiant eu le malheur de

perdre quelqu'un de ses membres dans la bataille, est en fuite foulé aux pieds d'une vingtaine de chevaux. Dites-moi, je vous prie, si dans cette situation où il agonise durant plusieurs heures, avec la plupart de ses côtes rompues, & le crane enfoncé, il souffre moins que s'il avoit été déchiré par un Lion ?

HOR. Ces deux genres de mort sont extrêmement douloureux.

CLEO. Le caprice de la Mode & de la Coutume qui règne dans le siècle où nous vivons, détermine plus souvent notre choix, que la saine Raïson ou l'Entendement. Si l'on meurt d'hydropisie, & qu'on soit en fuite rongé par les Vers, il n'y a rien de plus consolant dans ce genre de mort, que si l'on étoit jetté dans la mer, & que l'on servît de pâture aux Poissons. Cependant notre manière de penser, qui est extrêmement bornée, bouleverse notre raïson, & corrompt là-dessus notre jugement. Sans cela, comment se pourroit-il que des Personnes reconnues pour être d'un discernement exquis, aimassent mieux pourrir & sentir mauvais dans un sépulcre dégoûtant, que d'être mis sur un bucher, dressé en plein air, pour être réduits en cendres ?

HOR. Je ne me fais aucune peine d'avouer que j'ai beaucoup d'aversion pour tout ce qui choque, choque, & qui est contre la Nature.

CLEO. Je ne fais point ce que vous voulez dire par ce qui choque & qui est contre la Nature. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que rien n'est plus commun dans la Nature, que de voir les Créatures se nourrir les unes des autres. C'est-là le cours ordinaire des choses. Le Système que suivent les Etres animés qui vivent sur la Terre, paroît être établi sur ce fondement. Il n'est point d'Animaux, du-moins que nous connoissons, qui ne se

nourrissent des individus d'une autre espèce. Quelquefois ils sont servir à leur nourriture des Animaux vivans ; d'autres fois ils dévorent ceux qui sont déjà morts ; & même la plupart des Poissons sont obligés de se nourrir de Créatures de leur espèce. Ne vous imaginez pas cependant que cela soit une faute, ou une omission de la part de la Nature ; puisqu'elle donne à ces Animaux aquatiques une vertu prolifique, qui leur fournit plus de nourriture, que cette même Nature n'en procure à aucune autre Créature.

HOR. Vous voulez parler de la prodigieuse quantité d'œufs que les Poissons jettent ?

CLEO. C'est justement cela ; & je dis de plus que ces œufs ne reçoivent leur fécondité, qu'après qu'ils ont été jetés. D'où il peut arriver que la Femelle peut avoir dans son ventre autant de frai qu'il en peut contenir, & que les œufs eux-mêmes peuvent être si bien ferrés les uns contre les autres, qu'ils ne laisseront plus de place pour y introduire la semence du Mâle. Car si cela n'étoit pas, il seroit impossible qu'un Poisson multipliât aussi prodigieusement chaque année.

HOR. Mais le sperm, ou l'aura feminalis du Mâle, ne pourroit-il pas être assez subtil pour pénétrer tout le peloton de ces œufs, & pour influencer sur chacun d'eux sans tenir aucune place, comme cela arrive dans les Oiseaux, & dans les autres Animaux ovipares ?

CLEO. Il faut d'abord en excepter l'Autruche. D'ailleurs il n'est point d'Animal ovipare, qui ait des œufs en plus grand nombre, & plus ferrés les uns contre les autres, que le Poisson. Mais supposons que la vertu prolifique pût agir sur tout cet amas de frai, qu'en résulteroit-il ? C'est que si tous les œufs dont quelques Fe-

nelles de Poissons se trouvent remplies, venoient à être rendus féconds tandis que ces œufs sont encore dans leur ventre, il seroit impossible que l'aura feminalis, ou les parties les plus volatiles de la semence du Mâle, quand même elles ne tiendroient point de place, pussent, comme cela arrive dans les autres Créatures, dilater & enfler plus ou moins chaque œuf. Car la moindre dilatation qui arriveroit à un si grand nombre d'individus, augmenteroit le volume de tout le frai à un tel point, qu'il faudroit un beaucoup plus grand espace pour le contenir, que celui de la cavité où il se trouve renfermé. Peut-on rien voir de plus admirable, que la manière avec laquelle se conserve une Espèce, dont tous les individus ont un instinct qui les porte à se détruire les uns les autres ?

HOR. Ce que vous avez avancé des Poissons, n'est vrai tout au plus que par rapport à ceux que fournissent la plus grande partie des Mers qui environnent l'Europe: Car dans les Eaux douces la plupart des Poissons ne se nourrissent point de leurs semblables ; cependant ils y frayent de la même manière, & ils sont aussi remplis d'œufs, que tous ceux qui vivent dans les Mers. Parmi nous, le Brochet est le seul destructeur de Poissons qui mérite d'être mentionné.

CLEO. Aussi est-il si vorace, qu'on remarque que les Poissons ne peuvent pas multiplier dans les Viviers où l'on souffre qu'il y ait de ces destructeurs. Mais de plus, dans les Rivières, & dans toutes les Eaux voisines de la Terre, on trouve plusieurs sortes d'Oiseaux amphibies, dont la nourriture ordinaire est le Poisson ; & il y a même bien des endroits qui fourmillent de ces Oiseaux aquatiques. Outre ces Animaux il y a encore les Loutres, les Bièvres, & plusieurs autres espèces de créatures qui vivent de Poissons. Le Héron & le Butor en prennent aussi leur part dans les

Ruiffeaux, & dans les Eaux peu profondes. Ce qu'ils en enlèvent, est peut-être peu de chose ; mais le fretin & le frai qu'une Couple de Cignes peut manger dans une année, suffiroient de reste pour peupler une Rivière considérable. Toujours est-il sûr que les Poissons sont mangés, il n'importe par qui, que ce soit par leur propre espèce, ou par une autre. Je voulois vous prouver par-là, que la Nature ne produit aucune Espèce, dont les individus seroient bientôt en trop grand nombre, qu'elle n'ait en même tems trouvé les moyens nécessaires pour les détruire. La variété d'Insectes qu'il y a dans les différentes parties du Monde, paroîtroit incroyable à celui qui n'auroit point étudié cette matière ; & l'on remarque des beautés infinies dans ces fortes d'Animaux. Mais ni leur beauté ni leur diversité ne sont pas plus surprenantes, que la multiplicité des moyens que la Nature a mis en usage pour les faire périr. Si les Animaux destinés à la destruction des Insectes cessoient tous à la fois de remplir leur destination, s'ils n'avoient plus cette vigilance qu'ils sont paroitre pour les détruire, il ne leur faudroit pas plus de deux ans pour être les maîtres absolus de la plus grande partie de la Terre que nous habitons. Bientôt plusieurs vastes pays n'auroient point d'autres habitants.

HOR. J'ai ouï dire que les Baleines ne vivoient d'autre chose. Si cela est, elles doivent confumer une terrible quantité d'Insectes.

CLEO. C'est-là l'opinion commune. Je crois que ce qui y a donné lieu, c'est qu'on ne trouve jamais de poissons dans ces Animaux, & que dans les Mers qu'ils habitent, il y a d'innombrables multitudes d'Insectes, qui couvrent presque toute la surface de ace de l'eau. Cette Créature sert encore beaucoup à confirmer la vérité que j'ai avancée ; c'est que la Nature, en produisant les In-

dividus de chaque Espèce, a en même tems donné une attention particulière sur les moyens qui devoient servir à leur destruction. Car elle a entièrement changé, à l'égard de cet Animal énorme, l'économie qu'elle observe dans tous les autres Poissons, parce qu'il est trop gros pour être englouti. Ainsi les Baleines font des Animaux vivipares, qui par-là même qu'ils engendrent de la même manière que les Bêtes terrestres à quatre pieds, n'ont jamais plus de deux ou de trois Petits à la fois. Pour que chaque Espèce continuât à exister parmi un aussi grand nombre de Créatures différentes qu'il y en a sur cette Terre, il étoit absolument nécessaire que la Nature eût du-moins autant de soin pour les détruire, qu'elle en avoit pris pour les multiplier. D'où il faut inférer qu'elle a été visiblement plus attentive à trouver les moyens qui pouvoient servir à leur destruction, & à leur consommation, qu'elle ne l'a été à trouver ceux qui devoient servir à leur entretien, & à la conservation de leur vie.

HOR. Aïez, je vous prie, la bonté de prouver ce que vous venez d'avancer.

CLEO. Il meurt des millions de Créatures chaque année, qui sont même condamnées à périr, parce qu'elles manquent de nourriture. Mais quelque grand que soit le nombre de celles qui meurent, il en reste toujours assez pour les dévorer. La Nature leur ouvre tous ses trésors, il n'est rien de trop exquis pour les Animaux, elle ne leur refuse aucun aliment de leur goût. Il n'y a rien qui lui paroisse trop bon pour la plus vile de ses productions. Toutes les Créatures ont également droit à ce qui les accommode. Sa bonté agit avec elles sans impartialité. Combien n'est pas curieux l'art qu'on remarque dans la structure d'une simple Mouche ! Quelle n'est pas la célérité de ses ailes, & la vitesse de

tous les mouvemens que cet Animal exécute un beau jour d'Été ! Si un Pythagoricien, fort verfé dans les Méchaniques, examinoit, à l'aide d'un Microscope, toutes les petites parties de cette Créature volage, & qu'il considérât attentivement leur ufage, ne regarderoit-il pas comme un grand dommage, que des milliers d'Étres animés, auffi artiftement construits, & auffi admirablement finis, fullent expofés tous les jours à être dévorés par de petits Oifeaux, & par des Araignées, qui nous font fi peu néceffaires ? Ne croïez-vous pas vous-même, que les choses en feroient tout auffi-bien allées, quand même il y auroit eu moins de Mouches, & que l'on n'auroit jamais vu d'Araignées ?

HOR. Je me fouviens de la Fable du Glan & de la Citrouille. ainfi je me garderai bien de vous répondre fur ce point-là.

CLEO. Cependant vous trouvez encore défectueux les moiëns que j'ai fuppofé que la Providence avoit mis en ufage pour engager les Hommes à vivre en Société ; je veux parler du danger commun auquel ils ont été expofés de la part des Bêtes féroces, lors même que vous avez avoué qu'il étoit vraifemblable que ç'auroit été-là le premier motif qui avoit porté le Genre Humain à s'unir.

HOR. Je ne faurois croire que la Providence n'ait pas eu plus d'égard pour notre efpèce, qu'elle n'en a eu pour les Mouches, & pour le frai des Poiffons. Je ne puis me perfuader que la Nature ait jamais voulu fe jouer du deftin des Créatures Humaines comme de la vie des Infectes, & qu'elle ait eu deffein de prodiguer auffi inutilement les Hommes que les Bêtes. Mais vous qui êtes un fi zélé Défenseur du Chriftianifme, comment pourriez-vous, je vous prie, concilier tout cela avec la Religion ?

CLEO. Mon opinion n'a rien qui intéresse la Religion. La source de nos préventions à cet égard, vient de ce que nous sommes si remplis de nous-mêmes, & de l'excellence de notre espèce, que nous ne nous donnons pas seulement le loisir de considérer attentivement le Système suivant lequel cette Terre est formée ; je veux parler du plan sur lequel toute l'économie de notre Globe est bâtie, par rapport aux Créatures qui vivent dans la Terre & sur la Terre.

HOR. Ce que j'ai dit ne regarde point notre espèce, mais uniquement la Divinité. Comment pouvez-vous dire que la Religion n'ait rien à faire ici, dans le tems que vous faites Dieu auteur d'un si grand nombre de cruautés, & que vous lui attribuez une malice aussi noire ?

CLEO. Il est impossible que ce que vous avez dit, ne regarde pas notre espèce ; puisque les expressions que vous avez employées ne peuvent offrir d'autres idées, que l'intention que le Créateur a eu en formant les choses, ou les sentimens que les Créatures Humaines en ont. Rien ne peut être cruel ou malicieux par rapport à celui qui commet une action, à moins qu'en le faisant il n'ait eu le but & le dessein d'en faire une de cette nature. En effet toutes les actions, considérées en elles-mêmes & abstractivement, sont également indifférentes ; & quelles qu'elles puissent être à l'égard des Individus, il est certain que la mort n'est pas un plus grand mal pour cette Terre, ou pour l'Univers en général, que la naissance ne peut l'être.

HOR. Vous faites ainsi de la première cause un Etre destitué d'intelligence.

CLEO. Pourquoi cela, je vous prie ? Ne pouvez-vous pas concevoir un Etre intelligent, & même très-sage, qui non seulement soit exempt de toute cruauté & de toute malice, mais qui encore soit incapable d'avoir des pensées de cette nature ?

HOR. Un tel Etre n'ordonneroit, ni ne commettrait rien qui marquât de la malice ou de la cruauté.

CLEO. Auffi Dieu ne fait rien de semblable. Mais, si nous n'y prenons garde, ceci va nous entraîner dans une dispute qui roulera sur l'Origine du Mal. D'où nous viendrons infailliblement à parler du Libre-Arbitre, qui, comme je vous l'ai déjà dit, est un mystère inexplicable, & sur lequel j'ai Résolu de garder un profond silence. Mais je n'ai jamais rien dit, ni pensé, qui fût indigne de la Divinité. Bien loin de-là, j'ai des idées aussi sublimes de l'Etre Suprême, que mon Esprit peut s'en former de ce qui est incompréhensible. Et je croirois plutôt qu'il cesseroit d'exister, que je ne penserois qu'il fût l'auteur de quelques Maux réels. Vous me feriez cependant plaisir, si vous m'appreniez la méthode qui, à votre avis, auroit été la meilleure pour introduire la Société. Faites-moi connoître, je vous prie, cette voie plus douce dont vous avez parlé.

HOR. Vous m'avez pleinement convaincu que l'amour naturel que nous prétendons avoir pour notre espèce, n'est pas plus grand que celui qu'on remarque dans plusieurs autres Animaux pour leurs semblables. Mais si la Nature nous avoit réellement donné une affection réciproque, qui fût aussi sincère & aussi sensible que celle que les Pères & les Mères ont visiblement pour leurs Enfants, tandis qu'ils ne peuvent pas encore s'aider eux-mêmes, il est certain que les Hommes seroient déterminés par choix à se réunir pour composer une Société. Rien n'auroit pu s'opposer à leur

union, soit qu'ils eussent été en petit ou en grand nombre, soit qu'ils eussent été ignorans ou savans.

CLEO. O mentes bominum cæcas ? o pectora caca !

HOR. Vous ferez autant d'exclamations qu'il vous plâira ; je suis cependant persuadé que le motif dont je parle, auroit été beaucoup plus efficace pour former leur union, que ne l'auroit pu être aucun danger commun de la part des Bêtes féroces. Mais que trouvez-vous à reprendre dans ce Systême, & quel inconvénient peut-il résulter de l'affection mutuelle que je suppose ?

CLEO. Ce que j'y trouve de défectueux ? Il me paroît incompatible avec le plan que la Providence a visiblement trouvé à propos de suivre dans l'arrangement & dans la disposition des choses qu'on apperçoit dans l'Univers. Si les Hommes avoient une telle affection, & qu'ils l'eussent par instinct, jamais il ne se feroit élevé parmi eux ni de ces fatales divisions, ni de ces haines mortelles, qui ont si souvent troublé les Sociétés. On n'auroit jamais vu ces actes affreux de cruauté qui ont inondé cette Terre. En un mot, jamais on n'auroit vu les Créatures Humaines faire périr, par malice, & par de longues guerres, un grand nombre d'Individus de leur espèce.

HOR. Vous êtes un plaissant Médecin d'Etat, de prescrire la guerre, la cruauté & la malice, pour procurer la prospérité & la conservation de la société Civile.

CLEO. Ne m'attribuez pas, je vous prie, des idées que je n'ai point. Je n'ai jamais eu en vue de pareils remèdes. Mais si vous êtes persuadé que le Monde est constamment gouverné par la Providence, vous devez aussi croire que la Divinité emploie les moyens dont elle a besoin pour exécuter ce qu'elle veut & ce qu'il

lui plaît. Par exemple, pour qu'une guerre s'allume, il faut auparavant qu'il s'élève des méfintelligences & des disputes entre les Sujets des diverses Nations, ainsi que des dissensions parmi les Princes respectifs, les Conducteurs, ou les Gouverneurs des Peuples. Il est évident que l'Esprit Humain est, pour ainsi dire, le lieu où se fabriquent ces fortes de moyens. D'où je conclus, que si la Providence avoit disposé les choses suivant cette voie douce, qui à votre avis auroit été la meilleure, il y auroit eu très-peu de sang humain répandu, pour ne rien dire de plus.

HOR. Je ne vois pas qu'il en fût résulté aucun inconvénient.

CLEO. Mais si cela étoit, on ne verroit pas cette variété de Créatures animées qu'il y a aujourd'hui dans le Monde. Que dis-je ! la Terre même auroit été trop petite pour contenir tous les Hommes, & les diverses choses qui seroient nécessaires pour leur subsistance. S'il n'y avoit point eu de guerre, & que jusques à présent le cours ordinaire de la Providence n'eût pas été aussi souvent interrompu qu'il l'a été, il est certain que notre Espèce auroit seule surchargé le Globe Terrestre. Ne puis-je donc pas dire avec justice, que cette voie plus douce que vous approuvez, est tout-à-fait contraire au Système que le Créateur a suivi pour former cette Terre, & qu'elle tend même à le renverser ? C'est là une considération à laquelle vous ne donnez point assez d'attention. Déjà je vous ai fait souvenir une fois, que vous étiez vous-même convenu que la destruction des Animaux étoit aussi nécessaire que leur génération. On remarque autant de sagesse dans les moyens qui servent à faire périr & à détruire cette multitude d'Animaux, pour faire place à ceux qui leur succèdent continuellement, que l'on en trouve à faire que toutes ces différentes fortes Animaux

confervent chacune leur propre espèce. Quel est, à votre avis, la raison pourquoi il n'y a qu'un seul chemin pour venir au monde ?

HOR. Parce que celui-là seul suffit.

CLEO. Donc, par parité de raison, nous devons croire que puisqu'il y a plusieurs chemins pour sortir de ce monde, un seul ne seroit pas suffisant. D'ailleurs, si la conservation & l'entretien de ce grand nombre de Créatures qui existent actuellement, demandent aussi nécessairement la mort de ces mêmes Créatures que leur naissance, pourquoi retranchez-vous les moyens qui servent à terminer la vie ? pourquoi surtout fermez-vous entièrement une des plus grandes portes de la mort, par où nous voyons passer une grande multitude d'Animaux ? N'est-ce pas-là s'opposer au Système que le Créateur a suivi en formant cette Terre ? Que dis-je ! est-ce que vous ne le renversez pas autant, que si vous vouliez blâmer la génération ? S'il n'y avoit jamais eu de guerres, ni d'autres causes de la mort, que celles qui sont suivant le cours naturel des choses, il est certain que cette Terre n'auroit point produit, ou que du-moins elle n'auroit pas seulement pu fournir à l'entretien de la dixième partie des Créatures qui y auroient été. Je prends le mot de guerres dans un sens très-étendu ; je n'entens pas seulement par là ces querelles qui s'élevant entre les différentes Nations, se vident par la force & par les armes ; mais encore celles qui s'élevant entre les Sujets d'un même Etat, se terminent aussi par des voies violentes, comme le sont les massacres généraux, les meurtres particuliers commis à l'aide du poison ou du fer, & enfin tous les actes d'hostilité que les Hommes, malgré l'amour qu'ils prétendent avoir pour leur espèce, ont exercé dans tous les pays du Monde, en attendant à la vie les uns des autres depuis que Caïn tua son Frère Abel jusqu'à présent.

HOR. Je ne crois pas que l'Histoire contienne la quatrième partie des defaïtres de cette nature qui font arrivés dans le Monde ; mais ce qu'elle nous apprend, fuffit pour nous faire voir qu'il eft péri un nombre prodigieux d'Hommes ; j'ofe même dire qu'il eft beaucoup plus grand, qu'il n'y en a jamais eu en même tems fur cette Terre. Mais quelles conféquences prétendriez vous en tirer ? Ces Hommes n'auroient pas été immortels ; & s'ils n'avoient pas été tués à la guerre, ils n'auroient pas tardé à mourir de mort naturelle. Il feroit extraordinaire qu'un Homme de foixante ans, qui eft tué d'un coup de feu dans une bataille, eût vécu quatre ans de plus s'il fût refté tranquillement chez lui.

CLEO. Quoiqu'il y ait peut-être, dans toutes les armées, plufieurs Soldats âgés de foixante ans, on ne fauroit cependant difconvenir que le plus grand nombre de ceux qui vont à la guerre, ne foient de jeunes gens : car, fi dans un combat on vient à perdre quatre ou cinq mille hommes, on trouvera que la plupart des de vingt-cinq ans. Confidérez à préfent, je vous prie, que plufieurs perfonnes ne fe marient qu'après avoir atteint cet âge, & que malgré cela ils ne laiffent pas encore d'avoir dix ou douze enfans.

HOR. Si tous ceux qui meurent de mort violente, devoient avoir une douzaine d'enfans, avant que de mourir ———

CLEO. Cela n'est pas néceffaire. Je ne fuppose rien qui foit abfurde, ou contre la vraifemblance. Tout ce que je veux dire par-là, c'eft que fi tous ceux qu'on a affaffiné de propos délibéré avoient vécu, ils auroient couru les mêmes hazards que le refte du Genre Humain. Il leur feroit arrivé tout ce qui eft arrivé à ceux qui n'ont pas été tués de la même manière. Leur Poftérité auroit fubi un pareil fort. Tous enfin fe feroient fervi de Médecins &

d'Apoticaire. Ils auroient été fujets aux infirmités, aux maladies, & à tous les autres accidens qui abrègent la vie des autres Hommes, fi l'on en excepte feulemēt la guerre, & les autres, moiēns violens dont ils se fervent pour se détruire les uns les autres.

HOR. Mais fi la Terre avoit été trop, peuplée, eſt-ce que la Providence n'auroit pas pu envoier plus ſouvent des Peſtes, & d'autres fléaux ? D'ailleurs il n'auroit pas été impoſſible que la Mort enlevât dès le berceau un plus grand nombre d'Enfans, ou qu'il ſe fût trouvé une plus grande quantité de Femmes ſtériles.

CLEO. J'ignore fi la voie douce que vous propoſez, auroit généralement mieux convenu ; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que vous vous formez de la Divinité des notions qui lui ſont injurieufes. Il eſt vrai que les Hommes pouvoient apporter en naiſſant l'infſtinct dont vous parlez : mais fi tel avoit été le bon-plaiſir du Créateur, il y auroit eu dans le Monde une économie toute différente, & depuis le commencement les choſes terreſtres auroient été diſpoſées d'une toute autre manière qu'elles ne le ſont aujourd'hui. Il n'y a qu'une Sageſſe finie & bornée qui forme un Syſtème qu'elle eſt obligée de corriger enſuite, lorsqu'il ſ'y trouve quelque choſe de défectueux. Il n'appartient qu'à la ſeule Prudence Humaine de réparer les fautes qu'elle a faites. Les Hommes corrigent & redreſſent ce qu'ils n'avoient pas bien exécuté d'abord ; & ce n'eſt que par l'expérience qu'ils apprennent les changemens qu'ils doivent apporter à leurs meſures mal concertées. Il n'en eſt pas de même de la Sageſſe infinie. Dieu eſt revêtu de toute éternité d'une connoiſſance parfaite. Il n'eſt fujet ni aux erreurs, ni aux mépriſes. Auffi tous les Ouvrages de la Divinité ſont univerſellement bons, & elle n'a rien fait qui ne ſoit

comme elle le vouloit. Ses Loix font fermes & stables, & ses Confeils font éternels. D'où il fuit que ses réfolutions font immuables, & ses Decrets éternels. Il n'y a pas encore un quart d'heure que vous avez nommé la Guerre, comme un des moïens néceffaires pour enlever le fuperflu de notre efpèce. Comment fe peut-il donc que vous veniez maintenant à croire que ce fléau eft inutile ? Je puis vous faire voir que la Nature, dans la production de notre efpèce, a amplement pourvu aux dégats que la Guerre pouvoit occafionner parmi nous. Ses tendres foins à cet égard ne font pas moins fenfibles, que ceux qu'elle a pris pour fuppléer à la grande confomtion de Poiffons qui fe fait, en fervant de pâture les uns aux autres.

HOR. Comment cela, je vous prie ?

CLEO. C'est qu'il naît toujours plus de Garçons que de Filles. Vous m'accorderez fans peine que notre fexe exécute tous les travaux pénibles, & qu'il effuie tous les périls que l'on court fur mer & fur terre. D'où il fuit qu'il doit néceffairement périr un beaucoup plus grand nombre d'Hommes que de femmes. Si donc nous remarquons, comme cela eft effectivement, que parmi le nombre des Enfans qui naiffent annuellement, il y a constamment plus de Garçons que de Filles, n'est-il pas manifefte que la Nature a pourvu à cette grande multitude de Mâles qui, dans les Nations confidérables, feroient & fuperffus & d'une dangereufe conféquence, s'il n'y avoit rien pour les détruire ?

HOR. C'est un fait bien furprenant, qu'il naiffe toujours plus de Garçons que de Filles. Je me fouviens de la lifte qu'on a publiée il y a quelque tems ; elle avoit été tirée des Extraits tant baptiftaires que mortuaires, de la Ville & des Faux-bourgs.

CLEO. On a obfervé pendant quatre-vingts ans, qu'il étoit conftamment né beaucoup plus de Garçons que de Filles ; & il s'est même quelquefois trouvé que le nombre de Mâles l'emportoit de plufieurs centaines fur celui des Femelles. Cette provifion que la Nature a faite de notre fexe pour réparer les pertes qu'il effuie dans les Guerres, & dans les Voïages par mer, eft même encore plus grande qu'on ne pourroit fe l'imaginer. En effet, confidérez premièrement que les Femmes font fujettes à presque toutes les maladies dont les Hommes peuvent être attaqués ; & en fecond lieu que nous n'avons rien à craindre de plufieurs incommodités, & de divers accidens qui emportent un très-grand nombre de perfonnes du Beau Sexe. HOR. On ne fauroit regarder cela comme l'effet du hazard ; mais il détruit l'injufté conféquence que vous avez tirée du Syftême de l'Affection, en cas qu'il n'y eut point de guerre. Car la crainte où vous étiez que notre Efpece ne devînt trop nombreufe, eft entièrement fondée fur cette fuppoftion ; c'eft que ceux qui périroient à la guerre n'auroient pas manqué de Femmes, s'ils euflent vécu. Cependant cette fupériorité dans le nombre des Garçons, prouve évidemment qu'ils n'auroient pu trouver tous des compagnes.

CLEO. Votre remarque eft très-jufté ; mais je me propofois furtout de vous montrer, combien le changement que vous propofiez, auroit peu convenu à tous égards avec le refte du Syftême fuivant lequel les chofes font aujourd'hui manifeftement gouvernées. Car fi la Nature eût rendu les Individus du Beau Sexe plus nombreux que ceux du nôtre, & que dans la production de notre efpece, elle eût exactement réparé la perte des Femmes qui meurent d'accidens auxquels les Hommes ne font point fujets, il eft certain qu'alors il y auroit eu affez de compagnes pour tous ceux qui n'aïant pas été détruits par leurs femblables, auroient

vécu plus longtems. D'où il fuit que fans guerre la Terre, comme je l'ai dit, auroit été furchargée ou bien fupposé que la Nature ait toujours été la même qu'elle eft aujourd'hui, c'est-à-dire, qu'il foit né constamment plus de Garçons que de Filles, & que les maladies aient emporté un beaucoup plus grand nombre de Femmes que d'Hommes, dans ce cas il eft évident que s'il n'y avoit point de guerre, il y auroit toujours dans le monde trop de perfonnes de notre fexe ; & que la difproportion qu'il y auroit entre le nombre des Mâles & celui des Femelles, cauferoit une infinité de maux qui font aujourd'hui uniquement prévenus par le peu de cas que les Hommes font naturellement des individus de leur efèce, & par les diffentions qui s'élèvent parmi eux.

HOR. Tout le mal qui en feroit arrivé, c'est que le nombre des Hommes qui meurent dans le célibat, auroit été plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui ; mais il eft fort problématique fi cela feroit un mal réel.

CLEO. Ne croïez-vous pas que le trop peu de Femmes, & le trop grand nombre d'Hommes qu'il y auroit toujours, exciteroient de funestes querelles dans toutes les Sociétés, quelle que pût être l'affection que les individus de notre efèce auroient les uns pour les autres ? D'ailleurs n'est-il pas certain que cette rareté du Beau Sexe en rehausferoit tellement la valeur & le prix, que perfonne ne pourroit fe procurer de compagnes, hormis ceux qui feroient affez bien à leur aife. Cela feul fuffiroit pour changer toute l'économie de l'Univers. Le Genre Humain ne connoîtroit abfolument point la fource intariffable & fi néceffaire, qui fournit toujours à toutes les Nations où l'efclavage eft aboli, des Ouvriers qui fe vouent volontairement aux occupations baffes & pénibles ; je veux parler des Enfans du Pauvre, qui procurent à la Société le

plus grand & le plus général de tous les biens temporels, d'où dépendent nécessairement, dans l'état civilisé, toutes les douceurs de la vie. Il y a bien d'autres choses qui prouvent manifestement que cette affection naturelle, que vous supposez que l'Homme a pour son espèce, auroit été absolument incompatible avec le Système que le Créateur a suivi dans la formation de cette Terre. Le Monde auroit été privé de toute l'industrie qui est produite par l'Envie & par l'Emulation. Il n'y auroit point eu de Peuple qui eût voulu fleurir & s'agrandir aux dépens de ses Voisins, & qui eût souhaité, ou seulement souffert de passer pour une Nation formidable. Tous les Hommes se feroient appliqués à applanir les difficultés, ainsi on n'auroit pas eu besoin de Gouvernement. Les intrigues & les tumultes auroient été bannis de la Terre. Jetez les yeux sur les Héros les plus célèbres de l'Antiquité, & sur leurs exploits les plus fameux ; faites attention à tous les objets que le Beau Monde a exalté & admiré dans les siècles passés ; & je vous demande, s'il falloit ramener ces mêmes travaux, rappeler ces mêmes circonstances & ces mêmes occupations, quels feroient, à votre avis, les moyens les plus propres pour cela ? Qu'est-ce que la Nature devoit faire pour en venir à bout ? De quelle qualité naturelle aurions-nous besoin ? Seroit-ce de cet instinct, de cette affection réelle qui, suivant vous, exclue toute ambition, & tout amour de la gloire ; ou bien de ces principes certains de vanité & d'intérêt, qui agissant sous le prétexte de cette affection, en prennent si bien la forme ? Considérez, je vous en conjure, qu'il n'y a personne qui, s'il étoit conduit par cet instinct dont vous êtes si amoureux, demandât jamais qu'on lui fit ce qu'il ne voudroit pas faire pour les autres. Or si une fois ce principe d'intérêt étoit universellement pratiqué on verroit changer entièrement toute la scène de la Société, tout ce qu'on y remarque aujourd'hui

disparoîtroit. Cet instinct pourroit fort bien être d'usage dans un autre Monde, où l'on auroit suivi un Syftême tout-à-fait différent. A la place de la légèreté, & de l'amour excessif pour le changement & pour la nouveauté, on y verroit régner une confiance universelle, que la sérénité d'un Elprit content de son sort conserveroit parmi des Créatures qui auroient des appétits différens des nôtres. La frugalité seroit exempte d'avarice, & la générosité de vanité. Dans cette vie les Hommes ne seroient pas moins actifs, & ne paroîtroient pas se donner moins de mouvemens pour parvenir à la félicité future, que nous nous en donnons aujourd'hui pour jouir du présent siècle. Mais si dans le Monde que nous habitons, vous examinez les différens chemins qui conduisent à la Grandeur Mondaine, & tous les efforts que l'on fait jouer pour se mettre en possession du bonheur temporel, vous trouverez que l'instinct, dont vous parlez, auroit dû, s'il étoit réel, avoir nécessairement empêché la pompe & la gloire qui ont accompagné les Sociétés Humaines, & avoir détruit les principes qui, à l'aide de la sagesse mondaine, servent à élever les Nations de la Terre.

HOR. J'abandonne mon Syftême favori. Vous m'avez convaincu que si tous les Hommes avoient été naturellement humbles, bons & vertueux, il n'y auroit eu dans le Monde ni tumultes, ni intrigues, ni cette variété, ni enfin cette beauté qu'on y remarque aujourd'hui. Je crois que toutes les guerres, & toutes les maladies sont des moyens naturels pour empêcher la trop grande multiplication du Genre Humain. Soit, je vous accorde tout cela ; mais je ne saurois m'imaginer que les Bêtes féroces aient été destinées à détruire les individus de notre espèce ; car elles ne peuvent servir à ce but, que lorsque le nombre déjà trop petit des Hommes, doit plutôt être augmenté que diminué. D'ailleurs, si elles avoient été faites à ce dessein, elles ne pourroient pas répondre à leur desti-

nation, dans le tems que les Humains font assez forts pour s'opposer à la rage & à la furie de ces Animaux.

CLEO. Je n'ai jamais dit que les Bêtes féroces fussent destinées à diminuer le nombre des individus de notre espèce. J'ai seulement prouvé que plusieurs choses avoient été faites pour servir à un grand nombre de buts différens ; que dans le Systême qui règne sur cette Terre, il y a plusieurs objets qui ne regardent en aucune manière l'Homme ; & par conséquent qu'il est ridicule de croire que l'Univers a été créé pour l'amour de nous. J'ai soutenu de plus, que puisque nous tirions toutes nos connoissances à posteriori, il étoit dangereux de raisonner sur d'autres principes que sur les faits. Qu'il y ait des Sauvages & des Bêtes féroces, c'est un fait avéré ; & il n'est pas moins certain, que dans le tems que les Mortels étoient en petit nombre, les Animaux sauvages les ont constamment inquiétés, & souvent maltraités. Lors donc que je Préfféchis sur les passions que tous les Hommes apportent en naissant, & sur leur incapacité tandis qu'ils ne sont point civilisés, je ne puis trouver aucune autre enufe, ni aucun autre motif, qui vraisemblablement ait été plus propre, & plus efficace pour les engager à se réunir, & pour leur faire épouser le même parti, que ce danger de la part des Bêtes féroces, qui devoit nécessairement leur être commun dans tous les païs incultes ; tandis surtout qu'ils ne composoient que de petites Familles, qui pourvoïoient à leurs propres affaires, sans que les Individus fussent assujettis à aucun Gouvernement, ni qu'il y eût aucune dépendance entr'eux. Je suis persuadé que ce premier pas à la Société est un effet, que cette même cause, ce danger commun, dont j'ai si souvent fait mention, produira toujours sur les individus de notre espèce, dès-que nous ferons placés dans de semblables circonstances. Je ne

déterminerai point, comme je vous l'ai déjà dit, quelles sont les autres fins pour lesquelles les Bêtes féroces ont été formées.

HOR. Quelles que soient les autres fins pour lesquelles les Bêtes féroces ont été formées, il suit cependant de votre opinion, que la résolution prise par les Sauvages de s'unir pour leur défense commune, doit avoir été une des fins de la férocité que l'on remarque dans les Animaux sauvages. Or ce but me paroît absolument contraire à toutes les idées que nous avons de la Bonté Divine.

CLEO. Tout ce que nous appelons Mal naturel, vous paroît tel, dès-que vous attribuez à la Divinité des passions humaines, & que vous mesurez la sagesse infinie à notre entendement foible. Déjà deux fois vous m'avez fait cette même difficulté, je croïois cependant l'avoir Résolue. Je n'ai pas moins d'éloignement que vous à faire Dieu Auteur du Mal ; mais je suis bien persuadé d'un autre côté, que par rapport à l'Etre Suprême il n'arrive rien par hasard. Si donc vous êtes convaincu qu'il y a une Providence qui gouverne le Monde, vous devez croire que tous les maux que les Hommes ou les Bêtes peuvent nous faire, la guerre, la peste, & les autres maladies, de quel que nature qu'elles soient, sont fournis à une Sagesse impénétrable qui dirige tout ce qui arrive dans l'Univers. Tout effet suppose une cause ; & par conséquent, si l'on dit qu'il arrive quelque chose par hasard, ce ne peut être que relativement à un Etre qui en ignore la cause. Quelques exemples sensibles & familiers mettront cette réflexion dans tout son jour. Un Homme qui n'entendant absolument point le jeu de paume, y voit jouer pour la première fois, s'imagine que les sauts & les bonds que fait la balle, sont de purs effets du hasard. Comme il n'est point au fait des différentes directions qu'elle re-

cevra avant que de tomber à terre, il regardera comme un effet du hazard la nouvelle direction que lui aura donné l'endroit contre lequel elle aura d'abord été poussée. Il ne doutera point que ce ne soit un pur hazard, si elle tombe dans un endroit plutôt que dans un autre. Mais un Joueur expert, qui connoit parfaitement bien la route que tiendra la balle, s'en va droit à la place, si même il n'y est déjà, où il est assuré d'être à portée de la repousser. Il n'est rien qui semble plus dépendre du hazard, qu'un coup de Dez. Cependant les Dez mêmes obéissent aux loix de la pesanteur & du mouvement en général, tout comme les autres corps ; & en conséquence des déterminations qu'on leur a données, il est impossible qu'ils tombent autrement qu'ils ont fait. Mais comme l'on ignore totalement les différentes directions que reçoivent les Dez pendant toute la durée du coup, & qu'on ne peut les suivre des yeux dans toutes leurs situations, à cause de la rapidité avec laquelle tout cela se fait, il est certain qu'un coup de Dez est un mystère pour l'entendement humain, si du-moins l'on joue avec des Dez non pipés. Qu'on donne à-présent à deux Cubes, haut chacun de dix pieds, les mêmes directions que les deux Dez en reçoivent du cornet du Joueur, de la table sur laquelle on les jette, & des coups qu'ils se donnent l'un à l'autre depuis qu'on les a mis dans le corner jusqu'à ce qu'ils se soient arrêtés sur la table, il en résultera qu'on aura les mêmes points ; & si la quantité de mouvement, & la force que l'on donne au cornet & aux Dez étoient exactement connues ; & qu'au lieu de faire durer le coup de Dez trois ou quatre minutes, secondes, on y emploïât une heure, les Hommes pourroient facilement trouver la raison de chaque coup de Dez, & apprendre à prédire avec certitude sur quel point le Cube doit s'arrêter. Il est donc évident que les mots de fortuit, de casuel & de bazard n'ont d'autre signification, que celle qui est

fondée sur notre ignorance, & sur notre manque de prévoyance & de pénétration. Cette réflexion peut nous montrer qu'il y a une différence infinie entre nos lumières & l'intuition universelle de l'Etre Suprême, qui voit en même tems toutes choses sans exception, soit qu'elles nous soient visibles ou invisibles, soit qu'elles soient passées, présentes, ou à venir.

HOR. Je me rends. Vous avez levé toutes les difficultés que j'avois formées contre votre Système. J'avoue que votre supposition sur le premier motif qui engagea des Sauvages à se réunir pour composer une Société, n'est contraire ni au bon-sens, ni à aucune des idées que nous devons avoir de la Divinité. Il y a plus, c'est qu'en résolvant mes objections, vous m'avez montré que votre conjecture étoit très probable, & que la Providence a manifesté une sagesse & un pouvoir sans bornes dans l'invention & dans l'exécution du Système qu'elle a suivi en formant cette Terre. Que dis-je ! Vous m'avez même fait sentir tout cela d'une manière plus claire & plus palpable, que je n'ai senti aucune autre vérité dont j'aie jamais ouï parler.

CLEO. Quoique je sois charmé de vous avoir satisfait, je suis cependant fort éloigné de me croire autant de mérite, que vous voulez me l'infinuer par ce compliment poli.

HOR. Pour moi je vois à présent clairement, que puisqu'il est ordonné à tous les Hommes de mourir, il faut nécessairement des moyens pour venir à bout de ce dessein. Or du nombre de ces moyens, ou de ces causes de la mort, il est impossible d'en exclure ni la malice des Humains, ni la rage des Bêtes féroces, ni la furie d'aucun des autres Animaux nuisibles. Enfin il me paroît incontestable que quand même ces Animaux auroient réellement été destinés à cela par la Nature, nous ne ferions pas plus fondés à

nous en plaindre, que nous ne le fommés à blâmer la mort elle même, ou à condamner le grand nombre de maladies terribles, qui, à toute heure & à tout moment, couchent les Mortels dans le tombeau.

CLEO. Tous ces moïens font également compris dans la malédiction qui fut prononcée avec justice contre toute la Terre, après la chute de l'Homme. Si donc ce font-là des Maux réels, il faut les considérer comme des suites du péché, & comme une juste punition que la transgression de nos premiers Parens a transmise & attirée sur toute leur Postérité. Je suis pleinement persuadé que toutes les Nations du Monde, & chaque Individu de notre espèce, civilisé ou sauvage, descendent de Seth, de Cham, ou de Japhet. D'ailleurs l'expérience, qui nous a appris que les plus grands Empires ont leurs périodes, & que les Etats ou les Roïaumes les mieux gouvernés peuvent venir à tomber, nous convainc que les Peuples les plus policés peuvent bientôt dégénérer, s'ils font dispersés & misérables ; es ; & que par divers accidens quelques-uns d'entr'eux deviendront enfin des Sauvages très-groffiers, quoi qu'ils aient eu des Ancêtres sçavans & bien policés.

HOR. Si la première de ces assertions dont vous êtes pleinement persuadé, est véritable, elles font toutes les deux incontestables, puisque la seconde est évidente par elle-même. Les Sauvages qui existent actuellement, ne nous laissent pas lieu d'en douter.

CLEO. Il m'a paru que vous aviez insinué ci-devant, que les Hommes n'auroient plus rien à craindre de la part des Bêtes féroces, dès-que civilisés ils vivoient dans une Société nombreuse & bien réglée. L'exemple de ces Sauvages dont vous parlez, montre cependant que notre Espèce ne fera jamais entièrement à

couvert de ce danger ; puisqu'il le Genre Humain fera toujours exposé à se voir réduit dans cet état sauvage. Si ce malheur est réellement arrivé à de vastes Multitudes, qui tiroient véritablement leur origine de Noé, il n'est point de grand Prince sur la Terre, qui aiant des enfans puisse s'assurer qu'aucun de la postérité n'éprouvera jamais le même désastre. On peut avoir exterminé toutes les Bêtes féroces dans des pays bien cultivés, mais elles multiplient dans les lieux déserts. Il est un grand nombre de ces Animaux, qui rodent à présent en pleine liberté, & qui sont maîtres dans bien des endroits, d'où on les avoit ci-devant chassés. Je croirai toujours que chaque Espèce des Créatures qui vivent dans la Terre & sur la Terre, continuent toutes sans exception à être aujourd'hui, comme dès le commencement, sous la conduite de cette même Providence, qui a trouvé à-propos de les créer.

Vous avez beaucoup de patience, il faut l'avouer ; mais je n'en abuferai pas davantage. Puisque nous sommes convenus du premier principe, qui a engagé les Hommes à se réunir ensemble pour former une Société, je crois que nous pouvons bien faire une petite pause, & renvoyer cette matière à un autre jour.

HOR. J'y consens, & même d'autant plus volontiers, que je vous ai fait parler fort longtems. Dès-que vous aurez le loisir, j'espère que vous satisferez à l'impatience que j'ai d'entendre ce qui vous reste encore à me dire.

CLEO. Je suis obligé d'aller dîner demain à Windsor. Si vous n'êtes point engagé ailleurs, & que vous vouliez être de la partie, j'aurai l'honneur de vous mener dans une maison où vous ferez parfaitement bien reçu. Mon carrosse sera prêt à neuf heures, je vous prendrai en passant.

HOR. Voilà fans-doute une belle occasion pour babiller trois ou quatre heures.

CLEO. Nous ne ferons que nous deux pour faire le voïage.

HOR. Je vous attendrai avec plaisir.

DIALOGUE VI.

HORACE & CLEOMENE.

HORACE.

APRESENT que nous avons quité le pavé, ne perdons point de tems, je vous prie. Je me réjouïs d'entendre ce que vous avez encore à me dire.

CLEO. Le second motif qui a porté les Hommes à vivre en Société, c'est le danger où ils ont été de la part les uns des autres. Péril qui tire la source de ces principes constans de Vanité & d'Ambition, que tous les Humains apportent en venant au monde. Différentes Familles peuvent chercher à vivre ensemble, & être prêtes à se réunir, lorsque le même danger les menace ; mais si elles n'ont pas un ennemi commun à repousser, elles ne tirent pas allez d'utilité les unes des autres pour penser à se joindre en Société. Remarquons donc que dans un tel Etat, les qualités les plus estimables feroient la force, l'agilité, & le courage. D'où l'on doit conclure que plusieurs Familles ne sauroient longtems subsister

Dialogue VI

DIALOGUE VI.

HORACE & CLEOMENE.

HORACE.

APRESENT que nous avons quité le pavé, ne perdons point de tems, je vous prie. Je me réjouïs d'entendre ce que vous avez encore à me dire.

CLEO. Le second motif qui a porté les Hommes à vivre en Société, c'est le danger où ils ont été de la part les uns des autres. Péril qui tire la source de ces principes constans de Vanité & d'Ambition, que tous les Humains apportent en venant au monde. Différentes Familles peuvent chercher à vivre ensemble, & être prêtes à se réunir, lorsque le même danger les menace ; mais si elles n'ont pas un ennemi commun à repouffer, elles ne tirent pas allez d'utilité les unes des autres pour penser à se joindre en Société. Remarquons donc que dans un tel Etat, les qualités les plus estimables feroient la force, l'agilité, & le courage. D'où l'on doit conclure que plusieurs Familles ne sauroient longtems subsister ensemble, sans que quelques-unes, poussées par les principes de Vanité & d'Ambition dont j'ai parlé, ne cherchassent de tout leur pouvoir à dominer sur les autres. De-là il résulteroit nécessairement des disputes, qui obligeroient les plus foibles & les plus timides à se joindre, pour leur propre sûreté, à ceux dont ils auroient la meilleure opinion.

HOR. Cette Multitude feroit ainsi divisée par Bandes, & chaque Compagnie auroit son Chef. Alors les plus forts & les plus Résolus

se rendroient toujours maîtres des plus foibles & des plus timides.

CLEO. Ce que vous dites s'accorde exactement avec les relations que nous avons des Nations sauvages qui subsistent encore dans le Monde ; ainsi il peut se passer bien des siècles, avant que le Genre Humain puisse se tirer de cet état misérable.

HOR. La première Génération qui auroit été sous la garde des Parens, pourroit bien être gouvernée. Pourquoi donc la Génération suivante ne seroit-elle pas plus sage, que celle qui l'a précédée ?

CLEO. Les Descendans seroient, sans-contredit, & plus éclairés & plus rusés. Le tems & l'expérience produiroient sur eux le même effet, qu'ils ont eu sur la Génération précédente. En un mot, ils deviendroient, dans les objets particuliers auxquels ils s'appliqueroient, aussi experts, & aussi ingénieux, que les Nations les plus civilisées ont jamais pu l'être. Mais leurs passions effrenées, & les querelles que ces passions occasionneroient, ne leur permettroient jamais de vivre heureux & tranquilles. Les contestations qu'ils auroient ensemble, dérangeroient continuellement les progrès qu'ils auroient faits ; elles détruiroient souvent leurs inventions, & les frustreroient de leurs attentes les plus certaines.

HOR. Mais les desagrémens qu'ils souffriroient, ne les pousseroient-ils pas à en rechercher la cause ; & après l'avoir connue, ne feroient-ils pas des Traités, par lesquels ils s'obligeroient à ne se point faire de tort les uns aux autres ?

CLEO. Il est très-probable que cela arriveroit, comme vous le dites. Mais un Peuple aussi mal élevé, & aussi mal discipliné, ne

manqueroit pas de violer cette Convention, dès-que l'intérêt qui l'auroit engagé à la faire, ne subfilteroit plus.

HOR. Mais la Religion, la Crainte d'une Cause invincible ne pourroit-elle pas les empêcher de rompre leurs Traités ?

CLEO. Sans-doute que la Religion le pourroit ; elle produiroit même cet effet pendant quelques Générations. Mais l'effet que la Religion produiroit sur ces Peuples, ne feroit point différent de celui qu'elle produit chez les Nations civilisées. Rarement on s'y repose uniquement sur la vengeance divine ; & on y regarde les fermens mêmes comme bien peu utiles, lorsqu'on n'a pas la force en main pour obliger les Hommes à tenir leur parole, & pour punir le parjure.

HOR. Mais ne croïez-vous pas que celui qui a aspiré au commandement souhaite aussi, poussé par la même ambition, que ceux dont il est le Chef lui obéissent dans les matières civiles ?

CLEO. Il n'est pas permis d'en douter : je crois même de plus, que l'établissement mal affermi & précaire des Communautés, n'empêcheroit point qu'au bout de trois ou quatre Générations on ne commençât à développer les principes du Cœur Humain, & à le connoître. Ainsi les Conducteurs découvreroient infailliblement, que plus la division & la discorde feroit grande parmi le Peuple soumis à leur Gouvernement, moins ils pourroient en tirer parti. Ils seroient ainsi portés à rechercher les différens moyens qui peuvent tenir en bride le Genre Humain. Les querelles & les meurtres sévèrement défendus, il ne seroit pas permis d'enlever par force les Femmes ou les Enfants de ceux qui seroient de la même Communauté. On feroit des Loix pénales. Bientôt on découvreroit que personne ne peut être juge dans sa propre cause.

On regarderoit les Vieillards, comme aiant, généralement parlant, plus de lumières que les Jeunes-gens.

HOR. Lorsqu'on auroit une fois fait des Loix, & imposé des Amendes, je croirois que l'on auroit surmonté les plus grandes difficultés. Je suis donc surpris de ce que vous avez dit ci-devant, que ces Peuples pourroient encore après cela mener une vie misérable durant plusieurs siècles.

CLEO. Il y a un point de fort grande importance, dont je n'ai point encore fait mention ; & il est impossible qu'un nombre considérable de personnes jouissent long-tems d'une véritable félicité, si l'on n'a point fait une découverte. Que signifient les Contracts les plus forts, lorsqu'on ne peut les montrer ? Dans les matières qui exigent de l'exactitude & de la précision, quel fond peut-on faire sur la Tradition orale, surtout lorsque la langue vulgaire est encore très-imparfaite ? Les rapports faits de bouche sont sujets à mille exceptions, & à des disputes sans fin qu'on ne peut prévenir que par des Ecrits, qui sont, comme chacun sait, des témoins infailibles. Les différens efforts qu'on a fait si souvent pour forcer & tordre le sens des Loix même écrites, nous montrent que l'administration de la Justice seroit impraticable dans une Société où l'on ignoreroit l'art d'écrire. Ainsi le troisième & dernier pas à la Société, est l'invention des Lettres. Nul Peuple ne peut vivre tranquillement sans Gouvernement ; nul Gouvernement ne peut subsister sans Loix ; & nulle Loi ne peut être long-tems efficace, sans être écrite. Ces seules réflexions suffisent pour nous donner de grandes ouvertures sur la nature de l'Homme en général.

HOR. Je ne suis point de cet avis. Si nul Gouvernement ne peut subsister sans Loix, c'est que dans toutes les Multitudes il y a

des Scélérats. Mais si vous jugez de la nécessité des Loix par ces Scélérats, c'est une injustice, dont même on ne se rend pas coupable, lorsqu'il s'agit de juger des Animaux brutes ; je veux dire de juger de la Nature Humaine en général par les Méchants, plutôt que par Les Bons qui suivent les lumières de leur raison. Parce qu'il y a quelques Chevaux vicieux, n'aurions-nous pas tort de les mettre tous dans le même rang, & d'en condamner toute l'espèce, sans faire attention qu'un grand nombre de ces superbes Créatures sont naturellement douces & apprivoisées ?

CLEO. A ce compte, je ferai obligé de répéter tout ce que je vous ai dit hier & avant-hier. Je croïois vous avoir convaincu qu'il en étoit de la faculté de penser, comme de celle de parler. Quoique l'Homme soit né avec des dispositions plus efficaces pour apprendre ces deux choses que n'en ont les Animaux, il est cependant vrai que ces deux qualités caractéristiques ne lui seroient pas d'un grand usage, s'il n'étoit pas Instruit, & qu'il n'eût jamais conversé avec aucune Créature de son espèce. Tous ceux qui, sans avoir reçu d'éducation, seront abandonnés à eux-mêmes, suivront les mouvemens de leur nature, & ne s'embarrasseront point des autres. D'où je conclus que tout Homme qui n'a pas appris à être bon, est nécessairement mauvais. De même tout Cheval qu'on n'a pas bien dompté, est revêche : car nous appelons ces Animaux vicieux, lorsqu'ils mordent, qu'ils ruent, qu'ils cherchent à faire tomber leur Cavalier, & que, portés par leur nature à haïr la servitude, ils font tous leurs efforts pour secouer le joug, & pour recouvrer leur liberté. Il est évident que ce que vous appelez naturel, est entièrement dû à l'art & à l'éducation. Il n'y eut jamais de bon Cheval, orné des meilleures qualités, qui ait été souple & docile avant d'avoir été dressé. On ne monte guères ces Animaux, qu'ils n'aient atteint l'âge de trois ou quatre ans. Pendant tout ce tems

là on les exerce, on leur parle, & on leur fait faire le manège. Ceux qui en ont soin, leur donnent à manger, les caressent, les tiennent en bride, & les battent. En un mot, tandis qu'ils sont jeunes, on ne néglige rien de tout ce qui peut leur inspirer de la crainte & du respect pour notre espèce. On ne les oblige pas seulement à obéir au génie supérieur de l'Homme, mais encore à en tirer vanité. Voulez-vous juger de la nature des Chevaux en général, & savoir jusqu'où s'étend leur disposition à être gouvernés ? il n'y a qu'à choisir cent Poulains qui sortent de Jumens très-estimées & de très-beaux Etalons. Mettez-les en fuite tous, tant mâles que femelles, dans une vaste forêt, & vous verrez combien ils seront traitables, lorsqu'ils y auront resté fix ou sept ans.

HOR. Mais cela ne s'est jamais fait.

CLEO. A qui en est la faute ? Ce n'est point à la requiſition des Chevaux, qu'on enlève aux Jumens leurs Poulains. Quoi qu'il en ſoit, s'il y en a qui ſoient doux & dociles, il n'en faut point chercher d'autre cauſe, que la manière dont l'Homme les élève. L'origine du vice eſt la même dans les Humains que dans les Chevaux. Dans les uns comme dans les autres on remarque le même deſir pour la liberté, & la même impatience lorſqu'on s'oppoſe à leurs volontés. On dit donc qu'un Homme eſt vicieux, lorſqu'infracteur des préceptes & des loix, il ſ'abandonne comme une Bête brute aux appétits effrenés de ſa nature, qui n'a point été inſtruite, ou qui a été mal morigénée. Partout on fait les mêmes plaintes contre notre nature. L'Homme ſouhaiteroit d'avoir tout ce qu'il trouve de ſon goût, ſans conſidérer ſ'il y a quelque droit ou non ; & il voudroit ſatisfaire toutes ſes fantaſies, ſans ſ'embarraffer des effets qu'elles pourront produire ſur les autres. Mais dans le même tems qu'il hait ainſi tout le monde, les autres, pouſſés par

le même principe, ne témoignent dans aucune de leurs démarches, qu'ils aient quelques égards pour la personne.

HOR. En un mot, vous voulez conclure de là que l'Homme ne fera pas naturellement à autrui, ce qu'il voudroit qui lui fût fait.

CLEO. Cela est vrai. On trouve dans la Nature Humaine un autre principe qui autorise mon opinion. Lorsque les Hommes se comparent eux-mêmes avec d'autres, ils portent tous des jugemens où il y a beaucoup de partialité. Supposons deux personnes égales à tous égards : je dis qu'elles n'auront jamais des idées aussi avantageuses l'une de l'autre, qu'elles en ont d'elles-mêmes. Or tous les Hommes étant également portés à juger favorablement d'eux-mêmes, il n'est rien de plus propre à semer la discorde entr'eux, qu'un présent qui auroit pour inscription *detur digniori*, c'est pour celui qui a le plus de mérite. L'Homme dans la colère, agit précisément comme les autres Animaux. Les uns & les autres tâchent de troubler ceux contre lesquels ils sont irrités, dans les efforts qu'ils font pour travailler à leur propre conservation : ils tâchent tous, proportionnellement au degré de la passion dont ils sont agités, ou de faire périr leurs adversaires, ou de leur causer de la peine & du déplaisir. On doit convenir que ces choses si contraires à la Société sont des défauts, ou plutôt des propriétés de notre nature, si l'on fait attention que tous les réglemens, & toutes les loix inventées pour le bonheur du Genre Humain, ont été faites pour enlever ces difficultés, & pour prévenir ces plaintes qu'on forme, comme je l'ai dit, partout contre la Nature Humaine. Les loix fondamentales de tous les peuples tendent à ce but ; & il n'y en a pas une qui n'ait en vue cette foiblesse, ce défaut, ou ce peu de disposition que les Hommes ont naturellement pour la Société. Il est visible que toutes ces loix sont destinées à

servir, comme autant de remèdes, pour contrecarrer, ou pour déraciner l'instinct que l'Homme a naturellement pour la Souveraineté : panchant qui lui apprend à là rapporter tout à lui-même, comme à son unique centre, & qui le porte à s'approprier tout ce qui se trouve à sa bienfaisance. Le but & le dessein de corriger notre nature pour le bien temporel de la Société, n'est nulle part plus sensible, que dans ce Corps de loix, également abrégé & complet, que Dieu nous a lui-même donné. Tant que les Israelites furent esclaves en Egypte, ils furent gouvernés par les loix de leur Maître ; &, si alors ils ne pouvoient sans injustice être mis au rang des Hommes les plus sauvages, il s'en falloit cependant encore beaucoup qu'ils ne fussent une Nation civilisée. il est raisonnable de croire qu'avant que d'avoir reçu la Loi de Dieu, ils avoient déjà parmi eux des réglemens & des coutumes, qui ne furent point annullés par les dix Commandemens. On peut aussi démontrer qu'ils avoient des notions du juste & de l'Injuste, & qu'ils étoient convenus de punir ceux qui seroient coupables d'une violence ouverte, ou de s'être emparés du bien d'autrui.

HOR. Comment peut-on le prouver ?

CLEO. Par le Décalogue même. Toutes ces sages Loix conviennent parfaitement au Peuple pour lequel elles sont destinées. Or le neuvième Commandement, par exemple, prouve évidemment que le témoignage d'un Homme ne suffisoit pas pour être cru dans ce qui le concernoit, & que personne ne pouvoit être juge dans sa propre cause.

HOR. Il nous défend uniquement de dire faux témoignage contre notre Prochain.

CLEO. Cela est vrai : mais toute la teneur, & le but de ce Commandement, présuppose & doit renfermer ce que je dis. D'ailleurs les défenses de paillarder, de dérober & de convoiter quelque chose qui soit à notre Prochain, donnent encore plus sensiblement à entendre la même chose. Ces Loix paroissent des additions, ou des corrections, pour suppléer à ce qu'avoient de défectueux certains réglemens, & certaines coutumes qui étoient déjà en usage auparavant. Si nous envisageons dans ce point de vue les trois Commandemens dont je viens de parler, nous y trouverons de fortes preuves, premièrement, de cet instinct intérieur pour la Souveraineté, que j'ai appelé quelquefois l'amour de la domination, & le panchant à s'emparer de ce qui est à notre bienfiance. Nous nous convainçons, en second lieu, qu'il est très-difficile de déraciner entièrement du cœur de l'Homme ces principes naturels. Il paroît par le huitième Commandement que, quoique nous aïons de l'éloignement pour nous saisir du bien de notre Prochain à force ouverte, il seroit cependant à craindre que l'instinct que nous portons dans notre cœur pour notre intérêt particulier, ne nous sollicitât à nous en emparer par des moïens cachés, & des voies indirectes. Le précepte suivant montre manifestement que quoique nous soïons convenus de ne point enlever la Femme d'un autre, on peut cependant appréhender que si nous l'aimions, ce principe inné qui nous ordonne de satisfaire tous nos appétits, ne nous conseillât de nous en servir comme si elle nous appartenoit, dans le tems que notre Prochain fait tous les frais de son entretien, & qu'il élève tous les enfans qu'elle met au monde. De tous les Commandemens le dernier confirme encore plus clairement mon assertion. Il va directement à la racine du mal, & découvre la vraie source des malheurs que le septième & le huitième Précepte veulent prévenir : car personne ne les transgressera, s'il n'a pré-

mièrement violé ce dixième Commandement. D'ailleurs celui-ci infinie très-distinctement, en premier lieu, que cet Instinct, aiant beaucoup de pouvoir sur nous, est une maladie très-difficile à guérir : en second lieu, qu'il n'y a rien dont notre Prochain soit en possession, que nous ne puissions desirer, lorsque nous cessons de faire attention à la justice, & à la propriété des biens. Voilà pourquoi il nous défend absolument de convoiter aucune des choses qui lui appartiennent. La Sagesse Divine, connoissant parfaitement la force de ce Principe intéressé qui nous oblige à envier tout comme nôtre, a observé que, si l'Homme convoite de cœur une chose, cet instinct le gouverne, & lui persuade de mettre tout en œuvre pour parvenir à l'accomplissement de ses desirs.

HOR. Suivant votre manière d'expliquer les Commandemens, & de les faire ainsi répondre exactement aux faiblesses de notre nature, il suit du neuvième Précepte, que les Hommes sont naturellement très-disposés à faire de faux sermens : mais c'est ce que je n'ai jamais ouï dire jusques à présent.

CLEO. Ni moi non plus. Cependant j'avoue que votre critique semble plausible, par le tour fin que vous avez su lui donner. Mais quelque précieuse qu'elle puisse paroître, elle ne laisse pas d'être injuste. Vous trouverez vous-même la fausseté de la conséquence que vous infinuez, si vous voulez bien prendre la peine de distinguer les appétits naturels, d'avec les différens crimes que nous commettons pour assouvir nos passions. Quoique nous ne soions pas portés immédiatement par notre nature à nous parjurer, cependant nous avons naturellement plusieurs appétits qui, s'ils n'étoient jamais réprimés, pourroient avec le tems nous engager, pour les satisfaire, à rendre de faux témoignages, & même à faire pis, s'il étoit possible. Le Commandement dont vous avez fait

mention, suppose manifestement que dans toutes les occasions, l'Homme, poussé par la nature, est attaché d'une manière si déraisonnable à ses intérêts, qu'il pourroit non seulement être déterminé à faire visiblement du tort aux autres, comme il paroît visiblement par le septième & le huitième Commandement, mais encore à agir contre sa propre conscience. Il n'y a jamais eu personne, qui de propos délibéré ait porté de faux témoignages contre son Prochain. On s'est toujours proposé un but, en commettant une action aussi noire. Or quel que soit ce but, je l'appelle Intérêt. La Loi qui défend le meurtre, nous a déjà fait voir que nous mettons au dessous de nous tout ce à quoi nous nous comparons. Aussi, quoique la destruction soit le sujet de notre plus grande crainte, & que nous ne connoissions point de malheur plus terrible que la dissolution de notre Etre, cet instinct pour la Souveraineté nous fait être cependant des juges si iniques, que nous nous déterminons à détruire & à perdre totalement ceux que nous croions être en obstacle à l'accomplissement de ces desirs, qui sont suivant nous le fondement de notre bonheur. Les Hommes ne tiennent pas seulement cette conduite, lorsque les obstacles sont présents ou à venir, mais encore pour des offenses passées & où il n'y a plus de remède.

HOR. Il me paroît que vous voulez parler à présent de la Vengeance.

CLEO. C'est précisément cela ; & l'Instinct pour la Souveraineté, qui suivant moi se trouve dans la Nature Humaine, n'est jamais plus remarquable que dans cette passion. Il n'y a jamais eu d'Homme qui en ait été exempt. Ni les plus civilisés, ni les plus sages ne sont que très-rarement en état de la dompter. Or quiconque cherche évidemment à se venger, s'arroge le droit de ju-

ger, & l'autorité de punir. Privilège qui étant directement contraire à la paix mutuelle des Membres de chaque Société, est par-là même la première chose qu'on arrache des mains de l'Homme ; & l'on remet au Magistrat & au Chef une chose, dont il est si facile & si ordinaire d'abuser.

HOR. Cette remarque sur la Vengeance a fait plus d'impression sur moi qu'aucune des autres raisons que vous aïez avancées jusqu'ici, pour prouver qu'il y a dans notre nature un certain penchant pour la Souveraineté. Mais je ne puis encore concevoir pourquoi les vices des Particuliers & des Individus, doivent être considérés comme appartenant à toute l'Espèce.

CLEO. Parce que tous les Hommes peuvent tomber dans les vices qui sont particuliers à leur espèce. Je ne puis mieux comparer ces vices qu'aux diverses maladies dont les Créatures peuvent être attaquées. Les Chevaux sont sujets à plusieurs maux, qui n'attaqueront point les Vaches. Quiconque commet une faute, quelle qu'elle soit, doit nécessairement avoir au dedans de lui un penchant, une cause cachée qui l'y dispose. C'est pourquoi tous les Législateurs ont dû considérer deux choses bien particulièrement. D'abord quels sont les moyens propres à procurer le bonheur de la Société commise à leurs soins. En second lieu, quelles passions, quelles qualités il y a dans la nature de l'Homme, qui puissent contribuer à ce bonheur, ou bien y être contraires. La prudence demande que vous veilliez sur votre réservoir, pour empêcher que les Hérons, les Butors, & les autres Animaux qui sont naturellement portés à manger du Poisson, ne viennent y faire du dégât : mais il feroit ridicule de prendre de semblables précautions contre les Coqs-d'Inde, les Paons, ou d'autres Animaux, qui non

seulement n'aiment pas le Poisson, mais qui encore ne sauroient en prendre.

HOR. Quelle est la foiblesse que les deux premiers Commandemens supposent dans notre nature ; ou, pour me servir de vos expressions, à quel défaut répondent-ils ?

CLEO. A l'aveuglement & à l'ignorance naturelle où nous sommes sur la vraie Divinité. Quoiqu'en venant au monde nous apportions tous un instinct qui se manifeste de lui-même avant que nous aïons atteint l'âge de maturité, cependant la crainte qu'on remarque dans tous les Hommes pour une Cause invisible, ou pour plusieurs Causes invisibles, n'est pas plus universelle, que l'incertitude qu'on remarque dans tous les Hommes qui n'ont pas été instruits sur la nature & les propriétés de cette cause, ou de ces Causes. On ne sauroit alléguer une meilleure preuve de cette vérité que ———

HOR. Cela n'est pas nécessaire. L'Histoire de tous les Siècles en est une preuve convainquante. CLEO. Permettez-moi de continuer. Il ne sauroit, ai-je dit, y avoir une meilleure preuve de cette vérité, que celle qu'on trouve dans le commandement, qui regarde évidemment toutes les absurdités, & toutes les abominations auxquelles la crainte mal dirigée d'une Cause invisible a toujours porté les Hommes, & auxquelles elle les portera toujours. Lors donc que je considère tout cela, je ne puis me persuader qu'un autre Etre que Dieu lui-même, dont la sagesse est infinie, ait pu combattre toutes ces extravagances humaines, dans aussi peu de paroles qu'il y en a dans ce Commandement. Car il n'y a rien de si haut, ou de si éloigné dans le Firmament, ni rien de si bas ou de si abject sur la Terre, que quelques Nations n'aient adoré, &

qu'elles n'aient fait servir en quelque manière d'objet à leur superstition.

HOR. Quoique les Egyptiens fussent un Peuple très-éclairé, ils ont cependant rendu un culte religieux au Crocodile, à l'Ibis, & au Marmot. Un Singe faint ! Qu'il y ait eu des Hommes assez infensés pour rendre des honneurs divins à une semblable Créature, c'est-là je l'avoue l'opprobre de notre espèce, & le plus haut degré de folie dont on puisse accuser la Superstition.

CLEO. Je ne suis pas de votre avis. Un Singe est encore une Créature animée, & par conséquent il est encore supérieur aux Etres inanimés.

HOR. Se prosterner devant un Animal aussi vil & aussi ridicule, c'est, suivant moi, une adoration plus absurde que celle qu'on a rendue au Soleil ou à la Lune.

CLEO. Ceux qui ont adoré le Soleil, ou la Lune, n'ont jamais douté que ces objets ne fussent des Etres intelligens & glorieux. Mais lorsque j'ai prononcé le mot inanimé, je pensois à l'endroit où le même Poëte, qui vous a fourni ce que vous avez dit, parle des honneurs que les Hommes rendoient aux Porreaux & aux Oignons ; Divinités qui naissoient dans leurs propres jardins. Mais cela n'est encore rien en comparaison de ce qui est arrivé en Amérique, quatorze-cens ans après Juvenal. Si dans ce tems-là le culte abominable des Mexicains avoit été connu, il n'auroit pas daigné faire mention de celui des Egyptiens. Saifi d'étonnement, j'ai souvent considéré les peines extraordinaires que ces pauvres Américains doivent avoir pris pour exprimer & manifester les notions affreuses, ridicules, étranges, & inexprimables qu'ils s'étoient forgées de la malice noire, & de la nature infernale & im-

placable de leur Vizizilipuztli, auquel ils sacrifioient le cœur des Hommes, après le leur avoir arraché dans le tems qu'ils étoient encore en vie. La figure monstrueuse, & l'horrible laideur de cette abominable Idole, font une vive représentation des idées terribles que ces Misérables avoient de la puissance invifible qui gouverne toutes chofes. Les hommages & l'adoration qu'ils lui rendoient, montrent combien ils la croïoient horrible & exécration ; puisque, craintifs & tremblans, ils tâchoient par l'effufion du fang humain, finon à appaifer fon courroux & fa rage, du moins à détourner en quelque manière de dessus leurs têtes, les différens maux dont elle paroiffoit les menacer.

HOR. Il n'est rien, je l'avoue, qui foit plus propre à faire fentir l'énormité de l'Idolatrie, que de réfléchir fur le fecond Précepte. Mais comme ce que vous difiez fur ce fujet, n'exigeoit pas beaucoup d'attention, je penfois pendant ce tems-là au troifième Commandement, qui m'a fourni une objection, que je crois très-forte, contre ce que vous avez affirmé de toutes les Loix en général, & du Décalogue en particulier. J'ai inſulté, coimme vous le favez, fur l'injuſtice qu'il y a voit à attribuer les défauts des Méchans à la Nature Humaine en général.

CLEO. Je ne l'ignore pas ; mais je crois auffi y avoir répondu.

HOR. Permettez-moi de pouffer cette nouvelle objection, & je vous promets que ce fera la dernière que je vous ferai fur ce fujet. A quelle de ces deux caufes les Juremens profanes doivent-ils leur origine ? Viennent-ils de la fragilité de notre nature, ou d'une mauvaife habitude que l'on a contracté par le commerce des mauvaifes Compagnies ?

CLEO. C'eſt fans-contredit de cette dernière caufe.

HOR. D'où il est évident, ce me semble, que cette Loi regarde uniquement les Impies, qui se rendent coupables du vice qu'elle défend ; & qu'elle ne suppose point qu'il y ait dans la Nature Humaine aucune fragilité de cette espèce.

CLEO. Je crois que vous ne comprenez pas bien le but de cette Loi ; il va, à mon avis, beaucoup plus loin que vous ne pensez. Vous n'avez pas oublié ce que je vous ai dit du respect qui devoit être nécessairement joint à l'autorité, pour qu'on pût gouverner les Créatures Humaines.

HOR. Fort bien je me souviens même que vous avez dit que ce respect étoit composé de la crainte, de l'amour & de l'estime.

CLEO. Examinons à-présent ce qui est contenu dans le Décalogue. La courte Préface de ce Corps de Loix étoit évidemment destinée à faire connoître aux Israélites, qui étoit celui qui leur parloit ; & Dieu s'y manifeste à ceux qu'il avoit choisi pour son Peuple, en leur rappelant un exemple très-frappant de sa toute puissance, & les grandes obligations qu'ils lui avoient, & qu'aucun d'eux ne pouvoit ignorer. On ne peut rien voir de plus clair, & en même tems de plus majestueux, de plus élevé, & de plus sublime, que cette sentence. Je défie même le Monde Savant de m'en alléguer une autre qui ait la même force & la même dignité, qui renferme autant de choses, & qui dans des termes aussi simples remplisse si exactement son but, & réponde si parfaitement à son dessein. Les raisons & les motifs qui doivent porter les Hommes à observer le second Commandement, & à obéir aux Loix Divines, y sont énoncés de la manière la plus emphatique. Premièrement, il est parlé du courroux de Dieu contre ceux qui le haïssent, & même contre leur postérité. En second lieu, de l'immense étendue de sa miséricorde envers ceux qui l'aiment, & qui gardent ses comman-

demens. Si nous considérons attentivement ces passages, nous trouverons qu'ils tendent visiblement & distinctement à produire la crainte, l'amour, & la plus haute estime. On y a fait usage de la meilleure méthode, pour imprimer profondément, dans le cœur des Hommes, ces trois sentimens qui composent le respect. La raison en est claire. Puisque ce Peuple devoit régler ses actions sur ce Corps de Loix, rien n'étoit plus nécessaire pour obliger à les suivre, que de lui inspirer de l'amour, de la crainte, une suprême vénération pour celui qui en ayant ordonné l'observation devoit punir ceux qui les violeroient. HOR. Est-ce-là répondre à mon objection ?

CLEO. Aïez un moment de patience, je lèverai bientôt votre difficulté. Le Genre Humain, naturellement léger & inconstant, aime le changement & la diversité. Il arrive rarement que les Hommes conservent longtems les impressions que les objets avoient d'abord faites sur eux, lorsqu'ils leur étoient nouveaux. Dès qu'ils y sont accoutumés, on voit qu'ils tâchent d'en diminuer le prix, si même ils ne se font un plaisir de les mépriser tout-à-fait. Je crois que le troisieme Commandement a en vue cette foiblesse, ou cette inconstance de notre nature. Rien n'étoit plus propre à en prévenir les mauvaises suites par rapport à nos Devoirs envers le Créateur, qu'une étroite observation de cette Loi, qui ordonne de ne jamais se servir du nom de Dieu, que de la manière la plus solennelle, dans les occasions nécessaires, & pour des choses de grande importance. Comme la partie du Décalogue qui précède, renferme déjà les motifs les plus puissans pour produire la vénération, il n'y avoit rien de plus sage & de mieux entendu pour affermir ce respect, & pour le rendre éternel, que le contenu de la Loi qui défend le Serment : Car comme trop de familiarité engendre mépris, il n'y avoit rien de meilleur pour conserver le

profond respect que nous devons, avoir pour ce qu'il y a de plus sacré, qu'en tenant une route toute opposée.

HOR. Vous avez entièrement levé ma difficulté.

CLEO. Le même Corps de Loix nous montre dans un autre Commandement, combien le respect est utile pour se faire obéir. Les Pères & les Mères, ceux qui agissent en leur nom, ou qui en tiennent la place, sont les seuls qui aient occasion d'instruire les Enfants de leurs devoirs. Il étoit donc nécessaire, non seulement que les Hommes craignissent d'enfreindre la Loi de Dieu, mais encore qu'ils eussent une grande vénération pour ceux qui leur en donnoient des premiers élémens, & qui la leur faisoient connoître.

HOR. Mais vous avez dit que le respect que les Enfants éprouvoient pour leurs Pères & Mères, étoient une suite naturelle de la manière dont ils en étoient traités.

CLEO. Vous croïez donc que cette Loi seroit inutile, si les Hommes pratiquoient volontairement ce qu'elle ordonne. C'est-là un préjugé dont vous reviendrez bientôt, si vous voulez un peu réfléchir. J'avoue que les Pères & Mères, en répandant leurs bienfaits sur ceux à qui ils ont donné le jour, & en leur infligeant des punitions, font naître dans le cœur flexible des Enfants, de la vénération pour ceux qui les ont mis au monde. Sentiment qui est même augmenté, & confirmé par la haute opinion que ces Enfants ont de la capacité supérieure qu'ils observent en ceux à qui ils sont redevables de la vie. Cependant l'expérience nous apprend que des passions plus fortes peuvent étouffer ce respect. Comme donc ce sentiment est de la dernière importance pour tout Gouvernement, & pour la Sociabilité elle-même, Dieu a aussi trouvé à-pro-

pos de l'affermir, & de la fortifier au dedans de nous par un Commandement particulier ; & pour nous encourager à l'observer, il y a attaché une récompense. Ce sont nos Pères & Mères qui les premiers nous guérissent de notre naturel farouche, & de cet Esprit d'indépendance avec lequel nous naissions. C'est donc à eux que nous sommes redevables des premiers rudimens de notre soumission, & c'est aux témoignages d'honneur & de déférence rendus par les Enfans aux Pères & aux Mères, que toutes les Sociétés ont l'obligation du principe qui produit chez les Hommes l'obéissance. L'instinct que notre nature a pour la Souveraineté, & l'amour pour l'Indépendance qu'on remarque dans les Enfans, qui est une suite de cet instinct, se manifestent en même tems que les premiers raïons de la Raïson, & même avant. Les Enfans qu'on a négligés, & Instruits tard, sont constamment les plus opiniâtres & les plus revêches. Ils sont toujours attachés à leurs sens, & imutins à proportion qu'ils sont moins capables de se gouverner eux-mêmes.

HOR. Vous croïez donc que parvenus à un âge mûr, nous ne sommes plus obligés d'observer ce Commandement ?

CLEO. Bien loin de-là. Quoique l'avantage que cette Loi a politiquement en vue, n'ait presque lieu que lorsque nous sommes encore mineurs & sous la conduite de nos Parens, néanmoins le devoir qu'elle nous prescrit doit toujours subsister. Nous sommes portés à imiter nos Supérieurs dès le berceau. Si donc les Enfans, lorsque parvenus à un âge de maturité ils sont maîtres de leurs volontés, continuent de respecter, d'honorer leurs Pères & leurs Mères, cet exemple produira un merveilleux effet sur tous les Jeunes-gens, il leur apprendra leur devoir, & les portera à faire sans répugnance, ce qu'ils voient faire par choix aux autres qui

font & plus âgés & plus sages qu'eux. De cette manière, à mesure que leur entendement se développera, ce devoir se tournera insensiblement en habitude. Alors la vanité ne leur permettra point de le négliger.

HOR. Ce que vous venez de dire est certainement la raison pourquoi les plus vicieux, & même les plus scélérats d'entre le Monde poli rendent hommage, & respectent extérieurement ceux dont ils ont reçu le jour, lors du-moins qu'ils font en présence des autres Hommes ; quoi-qu'au fond du cœur ils haïssent leurs Pères & leurs Mères, & qu'ils ne se fassent aucune peine de les desobliger.

CLEO. Voici une autre preuve qui vous montrera que les Belles Manières ne sont nullement incompatibles avec l'Impiété : c'est que les Hommes peuvent exactement garder le decorum, & se gêner pour paroître bien élevés, tandis qu'ils fouleront aux pieds les Loix Divines, & que toute leur conduite dénotera le mépris qu'ils ont pour la Religion. Aussi la vue d'un Homme fort, vigoureux, poli, & bien habillé, qui dans une dispute cède & se foumet à la décision de ses Parens extrêmement avancés en âge, est infiniment plus édifiante, & a beaucoup plus de force pour porter les Jeunes-gens de famille à observer extérieurement le cinquième Commandement, qu'aucune lecture, ou instruction, de quelque nature qu'elle soit.

HOR. Mais pensez-vous que toutes les Loix Divines, même celles qui paroissent uniquement se rapporter à Dieu lui-même, à son pouvoir, à sa gloire, & à notre soumission à sa volonté, sans aucune considération pour le Prochain, aient aussi en vue le bien de la Société, & le bonheur temporel de son Peuple ?

CLEO. Il n'en faut pas douter ; témoin l'observation du Sabbat.

HOR. Plusieurs Docteurs très célèbres ont fort bien prouvé cette vérité. CLEO. Mais on retire de ce jour des avantages temporels encore plus considérables, que ceux dont ces Auteurs ont fait mention. De toutes les difficultés que les Hommes ont été obligés de surmonter pour mettre la Société dans un état de perfection, il n'en est point qui leur ait causé plus d'embarras, & qui leur ait coûté plus de peines, que la division du tems. Comme le cours annuel du Soleil ne répond pas exactement à un certain nombre complet de jours & d'heures, il a fallu un travail immense pour empêcher que les Saisons ne fussent confondues. J'ose même dire qu'il n'est rien qui ait plus donné la torture à l'Esprit humain, que la manière dont on devoit s'y prendre pour compter le tems. Supputation que le Commun Peuple ne pouvoit absolument point faire, lorsque l'année étoit uniquement divisée en Mois Lunaires. Il falloit se souvenir de vingt neuf, ou de trente jours, dans les pays où les Fêtes étoient irrégulières, & que tous les autres jours paroissent entièrement semblables. Tout cela ne pouvoit qu'embarrasser la mémoire, & embrouiller les ignorans. Un court période, qui a fait la révolution dans un petit espace de tems, se rappelle aisément. C'est pour cela qu'entre sept jours on en a distingué un très-particulièrement. Par cette précaution on a soulagé la mémoire des personnes les plus stupides, & les moins propres à réfléchir.

HOR. Je crois que le Sabbat est d'un grand secours pour la supputation des Tems, & qu'il est d'un usage beaucoup plus considérable dans les affaires humaines, que ne peuvent se l'imaginer ceux qui n'ont jamais réfléchi sur cette utilité.

CLEO. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce quatrième Commandement, c'est la manière dont Dieu se révèle à son Peuple, & comment il apprend à une Nation qui est encore dans l'enfance, une vérité que le reste du Genre Humain avoit ignorée durant un grand nombre de siècles. Les Hommes s'aperçurent bientôt des influences du Soleil, ils observèrent tous les Météores qui se forment dans différentes régions de l'air, & ils soupçonnèrent que la Lune & les autres Astres agissoient sur leur Terre. Il fallut bien du tems, & le monde étoit déjà très-éclairé, lorsque les Mortels purent s'élever par leur pensée à la contemplation d'un Etre infini, Créateur de l'Univers.

HOR. Vous vous êtes déjà assez étendu sur cet article, lorsque vous avez parlé de Moïse. Passons, je vous prie, aux autres choses qui concourent à établir la Société. Je conviens que le troisième pas à la fondation d'un Corps Politique, est l'invention des Lettres ; que sans l'Écriture aucune Loi ne pourroit longtems produire son effet ; & que les principaux réglemens faits dans tous les pays remédient aux foiblesses humaines ; je veux dire qu'on les fait servir d'antidote contre les mauvaises suites qu'entraîneroient après elles certaines qualités inséparables de notre nature, qui, si elles n'étoient ménagées, ou reprimées, tendroient par elles-mêmes à s'opposer & à nuire à la Société. Je suis encore persuadé que le Décalogue avoit en vue ces foiblesses ; qu'il a été écrit avec une sagesse infinie ; & qu'il n'y a pas un Commandement qui n'aille au bien temporel de la Société, en même tems qu'il tend à un but encore plus important.

Cleo. C'est là effectivement tout ce que j'ai eu dessein de vous prouver. Dès-lors il ne reste presque plus de difficultés, ou d'obstacles, capables d'empêcher une Multitude de former un Corps

Politique. Lorsque les Hommes commencent à avoir des Loix écrites qui règlent leur conduite, tout le reste va de lui-même. Nos biens, nos membres, & notre vie sont à couvert de toute attaque injuste ; avantages qui nous portent à aimer la paix, & à en rendre la pratique générale. Les Peuples, tranquilles possesseurs du repos, n'auront rien à craindre de la part de leurs Voisins. Il se trouvera bientôt un grand nombre de gens, qui sentiront l'utilité qu'il y aura à diviser & à subdiviser entr'eux les ouvrages qu'il doivent exécuter.

HOR. Je ne vous comprends pas.

CLEO. L'Homme, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, se plaît naturellement à imiter ce qu'il voit faire aux autres. C'est aussi la raison pourquoi les Sauvages sont tous la même chose. Ce penchant pour l'imitation est le plus grand obstacle qui les empêche d'améliorer leur condition, dont ils sentent fort bien les défagréments. Mais si l'un s'appliquoit tout entier à faire des arcs & des flèches, tandis qu'un autre pourvoiroit à la nourriture ; si un troisième construiroit des cabanes, un quatrième feroit des habits, & un cinquième des outils ; ils ne deviendroient pas seulement utiles les uns aux autres, mais encore dans le même nombre d'années ils perfectionneroient beaucoup plus les Arts & les Occupations, que si chacune de ces cinq personnes s'étoit appliquée indifféremment à ces différentes choses.

HOR. Vous avez bien raison. Rien ne aît mieux sentir la vérité de votre affirmation, que l'Horlogerie, qui assurément est parvenue à un point de perfection qu'elle n'auroit jamais eue, si un seul Homme s'étoit toujours occupé à en travailler indifféremment toutes les parties. Je suis même persuadé que c'est au partage qu'on fait de cet Art en plusieurs branches, que nous sommes en

partie redevables de la multitude de Pendules & de Montres qu'il y a parmi nous, ainsi que de l'exactitude & de la beauté que l'on remarque dans ces fortes d'Ouvrages.

CLEO. L'usage de l'Ecriture doit encore avoir bien perfectionné le Langage, qui avant cette découverte devoit nécessairement être fort pauvre & très-imparfait.

HOR. Vous me faites plaisir de faire encore mention du Langage ; car je n'ai pas voulu vous interrompre lorsque vous en avez parlé. Dites-moi, je vous prie, quelle étoit la Langue de votre Couple Sauvage, quand ils se rencontrèrent la première fois.

CLEO. Il est clair par ce que j'ai déjà dit, qu'ils n'en avoient aucune, d'ailleurs c'est-là mon sentiment.

HOR. Si les Sauvages peuvent s'entendre les uns les autres sans parler, il faut sans-doute qu'ils aient un instinct qu'ils perdent dès qu'ils sont civilisés.

CLEO. Je suis persuadé que la Nature a fait tous les Animaux de la même espèce, de manière qu'ils peuvent se faire entendre les uns aux autres dans ce qui regarde leur commerce mutuel, & autant qu'il est nécessaire pour leur conservation, & pour celle de leurs semblables. Mon Couple Sauvage, comme vous l'appellez, a très-bien su, à mon avis, se faire comprendre, avant que l'un ou l'autre ait proféré des sons distincts, de la signification desquels ils soient convenus. Une personne née dans la Société, ne sauroit aisément se former des idées justes de ces Sauvages, ni de leur condition ; & si on n'est pas accoutumé à penser d'une manière abstraite, on a de la peine à se représenter un état de simplicité, où l'Homme, n'ayant qu'un petit nombre de desirs, ne sente d'autres appétits que ceux qui lui viennent immédiatement de la seule &

pure nature. Pour moi il me paroît évident qu'un pareil Couple feroit non seulement deftitué de tout langage, mais même je ne puis m'imaginer qu'ils en euſſent beſoin, ou que cette privation fût pour eux un mal réel.

HOR. Sur quoi fondez-vous votre ſentiment ?

CLEO. Sur l'impoſſibilité qu'il y a qu'une Créature ſente la néceſſité d'une choſe dont elle ne peut avoir d'idée. D'ailleurs, ſi des Sauvages parvenus à l'âge de maturité, entendant quelques perſonnes qui auroient enſemble une converſation, venoient à connoître l'utilité du langage, & par conſéquent à ſ'appercevoir que c'eſt là un avantage qui leur manque, je ſuis perſuadé qu'ils ne ſentiroient aucune inclination pour apprendre à parler, & que même ils en ſeroient incapables. S'ils entreprenoient cette étude, ils la trouveroient d'un travail immenſe, bientôt même ils deſeſpéreroient d'en jamais venir à bout. Les Organes de la parole auroient perdu cette ſoupleſſe, & cette flexibilité qu'on a dans l'enfance, & dont j'ai ſi ſouvent parlé. Ils apprendroient plutôt à jouer en perfection du Violon, ou des Inſtrumens de Muſique les plus difficiles, qu'à ſ'exprimer paſſablement.

HOR. Les Brutes donnent des ſons différens & diſtincts pour marquer leurs diverſes paſſions. Ainſi toutes les eſpèces de Chiens expriment leur triſteſſe, & les périls dont ils ſont menacés, par un autre cri que celui dont ils ſe ſervent pour témoigner leur colère & leur fureur. Tous hurlent lorsqu'ils ſont chagrins.

CLEO. Il ne ſ'enſuit pas de-là que la Nature ait donné à l'Homme le don de la parole. Les Brutes jouiſſent d'un grand nombre d'autres privilèges & inſtincts, dont le Genre Humain eſt privé. Les Poulets courent dès-qu'ils ſont éclos, & la plupart des

Quadrupèdes peuvent marcher d'eux-mêmes auffi tôt qu'ils ont vu le jour. Si jamais on a fu une Langue par instinct, le Peuple qui s'en fervit a dû en connoître tous les mots : cependant l'Homme, placé dans le fimple état de Nature, n'auroit pas befoin de la millièrne partie des termes ufités dans la Langue la plus ftérile qui ait jamais été connue. Lorfque les lumières de l'Homme font renfermées dans des bornes très étroites, & qu'il fuit uniquement les mouvemens de la Nature, les fignes muëts peuvent aifément fuppléer au langage ; & il eft plus naturel à des perfonnes privées de toute éducation, de s'exprimer par des geftes par des fons. Auffi n'y a-t-il point d'Animal qui puiffe mieux fe faire entendre que l'Homme, quand même on le fuppoferoit muët. Toute notre efpèce a des fignes communs pour exprimer le chagrin, la joie, l'amour, l'étonnement & la crainte. Qui doute que la Nature n'ait donné aux ex petits Enfans le pouvoir de crier, afin d'appeller du fecours, & d'exciter la pitié ? Le fon même qu'ils font entendre dans ces occafions, eft beaucoup plus touchant que les cris qu'ils pouffent dans toute autre.

HOR. Vous voulez dire qu'il fait plus d'impreflion fur les Mères & fur les Nourrices ?

CLEO. Je veux dire fur le général des Humains. Ne m'accordez-vous pas que la Muſique ufitée dans la Guerre, réveille pour l'ordinaire les efprits, qu'elle les foutient, & qu'elle les empêche de s'abaiffer ?

HOR. Eh bien, foit, j'avoue tout cela.

CLEO. Si donc cela eft, je vous promets que la plus grande partie de notre efpèce qui fera à portée d'entendre les cris & les vagitus de ces petits Enfans, fera beaucoup plus furement tou-

chée de compassion, que le bruit des tambours & des trompettes ne dissipera & ne chassera la crainte du cœur de ceux qui seront tout près de ces instrumens. Déjà nous avons eu occasion de parler des sons expressifs, connus sous les mots de pleurer, de rire, de fourire, de froncer le sourcil, de soupirer, & de s'écrier. Que le langage muët des yeux est universel & abondant ! Les Nations les plus éloignées, civilisées ou non, peuvent à la première vue s'entendre les unes les autres dans les affaires les plus intéressantes que notre espèce puisse avoir ici-bas. A la première rencontre notre Couple Sauvage se diroit sans fourberie l'un à l'autre des choses Beaucoup plus intelligibles, qu'un Pair civilisé n'oseroit en prononcer sans rougir.

HOR. Il est certain que l'on peut être aussi impudent par les yeux, que par la langue.

CLEO. Aussi le Monde poli évite-t-il soigneusement tous les regards, & tous les différens mouvemens naturels, lorsqu'ils sont trop significatifs. C'est pour cela que c'est une très-grande impolitesse de s'étendre en présence d'une Compagnie composée des deux Sexes. Mais s'il est indécent de faire aucun de ces signes, la Mode exige d'un autre côté, que si quelqu'un les fait, on n'y fasse point attention, ou qu'on ne paroisse pas les entendre. Lors donc que par ignorance, ou par une grossièreté affectée, on emploie quelques uns de ces signes, ils sont pour la plupart en pure perte auprès du Beau Monde, qui ne les comprend réellement point, parce qu'il n'est pas accoutumé à en faire usage ; tandis qu'ils seroient fort clairs à des Sauvages, qui, privés de la parole, ne pourroient converser ensemble que par des gestes & des mouvemens.

HOR. Mais si les Pères étoient trop vieux pour apprendre jamais une Langue, ou qu'ils ne voulussent point acquérir la faculté

de parler, il feroit impossible qu'ils puffent apprendre quelque langage à leurs Enfans. Comment deux Sauvages pourroient-ils donc en introduire l'usage dans le Monde ?

CLEO. La chofe ne pourroit arriver qu'infenfiblement & à la longue. Il en feroit comme de tous les autres Arts & Siences, ainfi que de l'Agriculture, de la Médecine, de l'Aftronomie, de l'Architecture, de la Peinture &c. Ce que nous obfervons dans les Enfans, dont la langue tarde à fe délier nous perfuade que deux, Sauvages fe feroient entendre l'un à l'autre par le moïen des fignes & des geftes, avant que de l'entreprendre par le fecours des fons. Mais lorsqu'ils auroient vécu plufieurs années enfemble, il eft très-probable qu'ils trouveroient des fons pour désigner les chofes qui leur feroient les plus familières, afin d'en exciter l'idée dans l'Efprit l'un de l'autre, quand ils ne pourroient fe voir. Ils communiqueroient ces fons à leurs Enfans ; & plus ils vivoient enfemble, plus auffi la diverfité des fons qu'ils inventeroient feroit grande, tant pour exprimer les actions, que pour exprimer les chofes mêmes. Nos Sauvages trouveroient dans leurs Enfans une volubilité de langue, & une flexibilité de voix dont ils ne fe feroient jamais apperçu chez eux. Il eft impossible que par hazard, ou à deffein, quelques-unes de ces jeunes Plantes ne faffent ufage de tems en tems de cette merveilleufe & heureufe aptitude de leurs organes, & que chaque Génération ne continuât à les cultiver. Telle doit avoir été l'origine de la faculté de parler, & même de toutes les Langues qui n'ont point été infpirées. De plus, lorsque le Langage, je veux parler de celui que les Hommes ont inventé, fut déjà parvenu à un haut point de perfection, & que l'on eut des mots diftincts pour désigner & chaque action de la vie, & toutes les chofes familières, je crois que l'on continua en-

core longtems à se servir de signes & de gestes pour accompagner la parole, parce qu'ils vont tous deux au même but.

HOR. Le but de la parole est de faire passer nos idées dans l'esprit des autres.

CLEO. Je n'en crois rien.

HOR. Quoi ? Les Hommes ne parlent-ils pas pour être entendus ?

CLEO. Cela est vrai dans un sens ; mais ces mots renferment une équivoque, à la-quelle il me semble que vous n'avez point fait attention. Si, par parler pour être entendus, vous voulez dire que les Hommes, en parlant, souhaitent que les autres connoissent & faussent la signification des sons préférés, je suis de votre avis. Mais si par-là vous voulez dire que les Hommes parlent, afin que les autres puissent savoir leurs pensées, découvrir & comprendre leurs sentimens, sens que ces paroles parler pour être entendus peuvent également avoir, je suis pour la négative. Le premier signe, ou son, dont jamais Homme né de Femme se soit servi, regardoit uniquement l'usage de celui qui l'emploïa. Je crois donc que le premier qui s'est servi de la parole, s'y est proposé pour but d'engager les autres à ajouter foi à ce qu'il voudroit leur faire croire, ou à exécuter & à souffrir les choses qu'ils seroient obligés d'exécuter & de souffrir, s'ils étoient entièrement soumis à son autorité.

HOR. On fait usage de la parole, autant pour donner aux autres des leçons, des avis & des instructions sur ce qui peut leur être utile, que pour les persuader de faire ce qui peut nous être avantageux.

CLEO. Ajoutez que les Mortels peuvent aussi par ce moyen s'accuser eux mêmes, & confesser leurs crimes : mais il est manifeste que personne ne se seroit avisé de parler pour la première fois par aucune de ces vues. Or je parle du dessein, du premier motif, & de l'intention qui engagea l'Homme à parler. Dans les Enfans nous observons que les premiers mots qu'ils tâchent de prononcer, regardent ce dont ils ont besoin, & ce qu'ils qu'ils souhaitent. Ils ne se servent même de la parole, que pour confirmer ce qu'ils avoient auparavant demandé, refusé, ou affirmé par signes.

HOR. Si cela est, pourquoi croiez-vous que les Peuples continuent encore à s'exprimer par des signes & par des gestes, lorsqu'ils ont leur Langue si riche ?

CLEO. Parce que les signes sont aussi propres à confirmer les paroles, que que les paroles à confirmer les signes. Aussi remarquons-nous que les Personnes civilisées ne peuvent presque s'empêcher de joindre les gestes aux discours, lorsqu'ils sont fort animés. Si un Enfant demande dans son mauvais baragouin un morceau de gâteau, ou un jouët, & qu'en même tems il le montre, & qu'il cherche à l'attraper, ce double effort fait beaucoup plus d'impression sur nous, que si, sans faire aucun signe, il se fût contenté de demander en termes clairs ce dont il avoit besoin, ou que, sans parler, il eût simplement regardé ce qu'il souhaitoit, & tâché de le prendre. La parole & l'action s'affinent, & s'appuient réciproquement. Aussi l'expérience nous apprend-elle, que ces deux choses réunies ont beaucoup plus de force pour nous émouvoir & pour nous persuader, que lorsqu'elles sont séparées ; vis unita fortior. Un Enfant qui emploie l'une & l'autre, agit donc par

le même principe, qu'un Orateur qui joint à une déclamation étudiée les gestes convenables.

HOR. De ce que vous avez dit, il suit que l'action est non seulement plus naturelle, mais encore plus ancienne que la parole elle-même. Ci-devant j'ai toujours considéré cette idée comme un paradoxe.

CLEO. Rien n'est cependant plus vrai. Si vous observez les Personnes hardies, vives & fougueuses vous trouverez constamment qu'elles font beaucoup plus de gestes, que celles qui sont d'un tempérament plus tranquille & plus patient.

HOR. Les François, & surtout les Portugais nous donnent une scène très-amusante par la manière outrée dont ils gesticulent. J'ai été souvent surpris de voir les contorsions du visage & du corps, ainsi que les étranges gesticulations des mains & des pieds, dont quelques-uns d'entr'eux accompagnent les discours les plus ordinaires. Dans mes voyages rien ne m'a plus choqué, que l'action & la véhémence avec laquelle parlent la plupart des Etrangers, même les Personnes de qualité, lorsqu'ils disputent, ou qu'ils discutent quelque question. Avant que j'y fusse accoutumé, j'étois toujours sur mes gardes, parce que je ne doutois point qu'ils ne fussent en colère. Aussi m'est-il souvent arrivé d'examiner en moi-même ce qui avoit été dit, pour voir s'il s'étoit rien passé dont je dusse me sentir offensé.

CLEO. Tout cela est dû à l'ambition naturelle, & au desir que les Hommes ont à triompher, & à amener les autres à leur opinion. Rien n'est plus propre à éblouir les petits Esprits, que de hausser & de bailler la voix à propos. De tous le charmes il n'en est point de plus puissant que celui-là. L'élevation de la voix n'aide

pas moins à donner de la force au discours, que l'action. Souvent on est assez heureux pour cacher, par ce bruit & par ce grand fracas, une inexactitude de stile, un solécisme, & même une faute contre le bon-sens. Plus d'une fois un argument a paru convainquant, quoiqu'il tirât toute sa force de la véhémence avec laquelle on l'avoit proposé. Un ton animé est fort utile pour empêcher qu'on ne s'aperçoive de la foiblesse des expressions.

HOR. Je suis charmé que la mode de parler bas soit établie en Angleterre, parmi les Personnes bien élevées : car je ne puis souffrir que l'on crieaille, ni que l'on se donne tant de mouvemens quand on parle.

CLEO. La coutume que vous condamnez, est cependant plus naturelle que l'autre. Pour prendre un ton bas, & pour ne pas s'actionner en parlant, il faut y avoir été formé & par les préceptes, & par l'exemple. Si même on ne contracte pas cette habitude dès l'enfance, il est bien difficile de s'y faire dans la suite. C'est cependant ce qu'il y a de plus aimable & de plus raisonnable dans les Belles Manières. Il n'est point d'invention dans l'art de flatter, qui fasse plus d'honneur au Genre Humain, que cette coutume. Lorsque quelqu'un, s'adressant à moi d'une manière posée, sans faire aucun geste ni aucun autre mouvement de la tête ou du corps, continue à me parler d'un ton de voix simple & uni, sans le hausser ni le baisser ; il me montre, d'un côté, une modestie qui me charme ; de l'autre, il me donne un éloge flatteur par l'opinion qu'il semble avoir de moi. Cette conduite me donne lieu de m'imaginer, qu'il croit que les passions n'ont aucun pouvoir sur mon esprit, & que la Raison est mon unique guide. Peut-il exciter de pensée plus agréable ? Il paroît avoir une haute idée de mon discernement, puisqu'il souhaite que j'examine & que je pèse de

lang froid ce qu'il dit. Pour agir de cette manière avec quelqu'un, il faut être pleinement persuadé du bon-sens, de la droiture, & du jugement de celui à qui on s'adresse.

HOR. Quoique je n'eusse jamais poussé mes réflexions aussi loin, j'ai cepenCLEO. J'avoue que la manière laconique & nerveuse dont notre Nation s'exprime, contribue beaucoup à donner de la force & de la beauté à notre Langue : cependant il ne faut pas douter, qu'elle ne doive aussi une bonne partie de sa perfection à la tranquillité particulière avec laquelle on parle en Angleterre depuis plusieurs années. Coutume qu'on voit plus universellement régner parmi le Beau Monde, qui, dans tous les pays, est sans-contredit la partie du Genre Humain qui raffine le plus le Langage.

HOR. Pour moi je croïois qu'il falloit attribuer la perfection du Langage aux Prédicateurs, aux Auteurs des Poèmes Dramatiques, aux Orateurs, & aux meilleurs Ecrivains.

CLEO. Ces différens ordres d'Auteurs tirent le meilleur parti qu'ils peuvent, des expressions qui sont déjà marquées au coin du Beau Monde. C'est la Cour où est la seule & la véritable fabrique des mots & des phrases. Dans chaque Nation le Monde Poli règle à sa fantaisie les manières de parler, c'est à lui qu'appartient jus & orma loquendi. Les termes d'Art, il est vrai, sont sous la direction des Artistes, & des Marchands respectifs, qui en font usage les premiers, & dans le sens propre & littéral, pour exprimer les choses qui concernent leurs occupations : mais il n'appartient qu'à la Cour, & au Beau Monde de donner la vogue à ces mêmes expressions prises dans un sens métaphorique, ou aux termes qu'on emprunte de toute Langue soit morte, soit vivante. S'ils n'ont pas premièrement la marque des Personnes de qualité, &

qu'ils viennent à se produire sans leur sanction, ces termes sont ou bas, ou pédantesques, ou surannés. Ainsi les Orateurs, les Historiens, & tous ceux qui vendent des mots en gros, sont obligés de se servir d'expressions déjà établies. C'est dans le trésor de l'Usage, qu'ils peuvent prendre & choisir tout ce qui leur convient : mais il ne leur est pas plus permis de fabriquer de nouveaux mots, qu'il ne l'est à un Banquier de fabriquer de la monnaie.

HOR. Tout cela ne me fait point comprendre quel avantage il pourra y avoir pour le Langage, ou pour la perfection, soit qu'on parle haut, soit qu'on parle bas ; & si ce que je dis actuellement étoit rendu public, il n'y auroit qu'un Sorcier, qui dans six mois d'ici pût connoître en le lisant, s'il a été proposé à haute voix, ou chucheté.

CLEO. Je suis persuadé que lorsque des Personnes habiles s'accoutument à ne jamais parler haut, ils influent sur le Langage, & ils le rendent avec le tems expressif & nerveux.

HOR. Comment cela ?

CLEO. Si une personne, se reposant uniquement sur les expressions, ne cherchoit pas davantage à émouvoir l'Auditeur par la prononciation, que s'il lisoit ce qu'il dit, quel en feroit le résultat ? Les Hommes s'appliqueroient infailliblement à penser avec force & avec clarté ; ils tâcheroient d'acquérir un style pur, ferré & pressé, leurs expressions deviendroient énergiques & élégantes.

HOR. Voilà qui me paroît un peu trop recherché ; & d'ailleurs je ne vois pas comment il en pourroit résulter l'effet que vous dites.

CLEO. Je fuis für que vous ferez de mon avis, fi vous faites réflexion que tous les Hommes, en parlant, defirent également, & qu'ils font tous leurs efforts pour perfuader les autres, & pour gagner la caufe qu'ils défendent, foit qu'ils parlent haut ou bas, foit qu'ils gefticulent ou non.

HOR. Le parler, dites-vous, a été inventé pour perfuader ; je crains bien que vous ne faffiez trop de fond fur ce principe ; on s'en fert certainement dans bien d'autres vues.

CLEO. Je ne le nie pas.

HOR. Lorsque des Perfonnes fe querellent, s'injurient, & fe choquent les unes les autres par d'infipides railleries, quel eft leur but ? Veut-on engager les autres à avoir plus mauvaife opinion d'eux-mêmes, qu'on ne fuppose qu'ils n'en ont ? Si cela eft, je crois que l'on réuffit rarement à les perfuader.

CLEO. En difant des injures à quelqu'un, nous montrons un certain plaifir à lui faire connoître avec oftentation le peu de cas que nous en faifons. Ceux qui tiennent ces difcours injurieux, tâchent fouvent de faire croire qu'ils pensent moins avantageusement de ceux qu'ils injurient, qu'ils ne font réellement.

HOR. Qu'ils pensent moins avantageusement, qu'ils ne font. Comment cela paroît-il ?

CLEO. Par la conduite, & par la méthode ordinaire que tiennent ceux qui fe querellent, & qui en injurient d'autres. Non contens de découvrir, & d'exagérer les défauts & les imperfections de leurs Adverfaires, ils tombent encore fur ce que leurs Parens ou leurs Amis peuvent avoir de ridicule ou de méprifable. Leur langue n'épargne ni leurs occupations, ni leur parti, ni leur

patrie. On les voit répéter avec joie les malheurs ou les accidens qui font arrivés à leur famille. La Providence, disent-ils, a bien fait voir combien elle étoit juste, puisqu'elle les traite suivant leur mérite. On les charge, comme d'une chose avérée, de tous les crimes dont ils ont pu être soupçonnés. Ils appellent tout à leur secours ; simples soupçons, rapports peu vraisemblables, calomnies manifestes ; souvent même ils leur reprochent des choses qu'ils ont reconnu dans d'autres occasions être fausses.

HOR. D'où vient que le Vulgaire de tous les pays est si porté à dire des injures ? Il faut qu'il y trouve quelque plaisir que je ne conçois pas. Dites-moi, je vous prie, quelle satisfaction, ou quel autre avantage les Hommes peuvent en attendre, ou en retirer ? Dans quelle vue profèrent-ils ces paroles outrageuses ?

CLEO. La cause réelle, & le motif intérieur qui détermine les Humains à maltraiter quelqu'un de paroles, & à vomir des injures contre lui, c'est premièrement pour soulager leur colère, qu'ils ne pourroient pas cacher, ni étouffer sans beaucoup de peine. Ils veulent en second lieu, vexer d'une manière sensible leur Ennemi, en même tems qu'ils auront plus d'espérance de l'impunité qu'ils n'auroient pu raisonnablement en avoir, s'ils lui avoient causé des maux un peu plus considérables, qui fussent punis par les Loix. Mais cette coutume n'a jamais eu lieu, & on n'y a jamais pensé, avant qu'on eût porté le Langage à un haut point de perfection, & la Société à un certain degré de politesse.

HOR. Il est assez plaissant d'affurer que ces basses railleries font une fuite de la politesse.

CLEO. Vous en direz ce qu'il vous plaira. Toujours est-il certain que dans son origine c'est un vrai subterfuge pour éviter un

combat, dont il pourroit résulter de plus grands inconvéniens : car personne n'eut jamais appelé un autre Coquin, ou Fripon, si, dégagé du joug & maître absolu de sa conduite, il n'eût point été arrêté par quelque crainte. Lors donc que les gens s'injurient sans passer à des voies de fait, c'est une preuve qu'ils sont retenus par de très-bonnes Loix, qu'ils craignent d'enfreindre en employant la force & la violence ouverte. L'Homme qui, content de satisfaire sa passion par des paroles, ne donne point de coups, montre qu'il commence à être un assez bon membre de la Société, on peut presque dire qu'il est à moitié civilisé. Il n'a pas d'abord pu s'abstenir des voies de fait, sans qu'il lui en ait coûté bien de la peine. Car la manière la plus commune, la plus prompte, & la plus simple de donner l'essor à sa colère, & de l'exprimer, que la nature nous apprend, c'est de se battre. La méthode que les Créatures Humaines suivent à cet égard, ne diffère point de celle des autres Animaux, comme nous pouvons le remarquer dans les Enfants qui, âgés de deux ou trois mois, n'ont jamais vu personne de mauvaise humeur. A cet âge même ils vous égratigneront, ils vous donneront des coups de tête, de poings & de pieds, si quelque chose irrite leur colère ; passion que la moindre cause peut aisément exciter, & la plupart du temps d'une étrange manière. Souvent ce fera la faim, la douleur, ou d'autres maux dont ils sont intérieurement affectés. Je suis pleinement persuadé qu'ils sont tout cela par instinct, par un principe inséparable de la structure ou du mécanisme de leur corps, avant qu'on remarque chez eux aucun indice d'Esprit ou de Raison. La Nature leur apprend la manière de combattre qui est particulière à notre espèce ; & je ne doute point que les Enfants ne se servent de leurs bras à ce dessein, aussi naturellement que les Chevaux ruent, les Chiens mordent, &

les Taureaux frappent de leurs cornes. Je vous demande pardon de cette digression.

HOR. Elle étoit assez naturelle : mais si elle avoit été moins longue, vous n'auriez pas eu le plaisir de donner un coup de dent à la Nature Humaine, que vous n'épargnez jamais.

CLEO. Nous n'avons point d'Ennemi plus dangereux, que la Vanité qui naît avec nous. Aussi l'attaquerai je toujours pour la mortifier, toutes les fois que l'occasion s'en présentera. Car si l'on est bien persuadé que les plus Grands Hommes ont acquis les excellentes qualités qui les distinguent si glorieusement, on ne manquera pas de faire beaucoup de cas de l'Education, & on ne négligera rien pour s'en procurer une bonne. Rien n'est plus propre à montrer l'absolue nécessité qu'il y a d'être bien instruit dès la tendre enfance, que l'exposition des défauts & des faiblesses qui font une fuite inséparable de la simple Nature.

HOR. Revenons à notre sujet. Si, en parlant, on se propose surtout de persuader, les François nous ont surpassé de beaucoup leur Langue a quelque chose de très séduisant.

CLEO. Elle est sans-contredit telle pour un François.

HOR. Et pour toute personne qui ne manque pas de goût. Ne trouvez-vous pas qu'elle a quelque chose de fort engageant ?

CLEO. Oui, pour celui qui fait un Dieu de son ventre ; car elle est très-riche en termes de Cuisine, & dans tout ce qui concerne le boire & le manger.

HOR. Mais badinage à part, ne croiez-vous pas que la Langue Française soit plus propre à persuader, que la nôtre ?

CLEO. Je crois qu'elle vaut mieux pour flatter & pour enjolier quelqu'un.

HOR. Je ne puis point découvrir le fin d'une distinction si subtile.

CLEO. La manière dont vous parlez de la Langue Françoisse, ne renferme aucune idée de reproche. Vous ne lui attribuez absolument rien d'injurieux ; puisque les plus savans & les plus intelligens peuvent, sans en être blâmés, se laisser persuader tout comme les plus ignorans & les plus stupides. Mais ceux qu'on croit pouvoir gagner par des flatteries & par des cajoleries, sont pour l'ordinaire supposés être des personnes d'un petit génie, & de peu de sens.

HOR. Mais, je vous prie, venons au fait. A quelle de ces deux Langues donnez-vous la préférence ? Est ce à l'Anglois, ou au François ?

CLEO. Il n'est pas aisé de décider cette question. Rien n'est plus difficile que de comparer les beautés de deux Langues. Souvent on méprise dans l'une, ce qui est extrêmement goûté dans l'autre. A cet égard le Pulchrum & l'Honestum, le Beau & l'Honnête varie, & diffère même par tout, suivant la différence du génie des Peuples. Mais sans m'ériger en juge, voici ce que j'ai communément observé dans ces deux Langues. Toutes les expressions favorites du François ont quelque chose de flatteur & de mignard ; au lieu qu'on admire surtout, dans l'Anglois, les façons de parler, qui font impression par leur énergie.

HOR. N'y a-t-il pas à présent un peu de partialité dans votre jugement ?

CLEO. Je ne le crois pas ; mais si cela étoit, il n'y auroit pas grand mal. L'intérêt de la Société exige que l'on se préoccupe en faveur de certaines choses. Il n'y auroit aucun inconvénient à craindre, quand on feroit porté à aimer sa propre Langue, par le même principe qui porte tous les Hommes à aimer leur Patrie. Les François nous honorent du titre de Barbares ; mais nous leur rendons le change, en leur donnant l'épithète de Flatteurs. Je ne crois pas le premier ; qu'ils croient donc du second ce qu'ils voudront. Vous rappelez-vous ces six vers du Cid, qui, à ce qu'on dit, méritèrent à CORNEILLE un présent de six-mille Livres.

HOR. Je m'en souviens fort bien.

Mon père est mort, Elvire, & la première épée Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée. Pleurez, pleurez mes yeux, & fondez-vous en eau,

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau, Et m'oblige à venger après ce coup funeste, Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

CLEO. Cette même pensée, exprimée avec toute l'élégance qu'elle a en François, feroit sifflée par des Lecteurs Anglois.

HOR. Vous ne faites point l'éloge du goût de votre Patrie.

CLEO. Je n'en fais rien. On peut, sans avoir le goût dépravé, ne pas concevoir d'abord, comment la moitié de sa vie a mis l'autre au tombeau. Pour moi, j'avoue qu'il m'a fallu quelque peine pour le comprendre. Cette phrase est trop énigmatique pour entrer dans la Poésie Héroïque.

HOR. N'apercevez-vous donc aucune délicatesse dans cette pensée ?

CLEO. Oui ; mais elle est trop fine, c'est une toile d'Araignée, elle n'a aucune force.

HOR. J'avois toujours admiré ces Vers, mais vous venez de m'en dégoûter. D'ailleurs j'y découvre, ce me semble, un autre défaut, beaucoup plus considérable que celui dont vous avez fait mention.

CLEO. Quel est-il ?

HOR. L'Auteur y fait dire à son Héroïne un fait qui est faux. La moitié de ma vie, dit CHIMENE, a mis l'autre au tombeau, & m'oblige à venger &c. Quel est le nominatif du verbe oblige ?

CLEO. La moitié de ma vie.

HOR. La moitié de ma vie m'oblige à venger, me paroît renfermer une erreur : car La moitié de la vie, dont il s'agit ici, est RODRIGUE son Amant. Or comment cet Amant l'oblige-t-il à se venger ?

CLEO. Parce qu'il a tué son Père.

HOR. Non, CLEOMENE, cette manière d'excufer ce Poète n'est point du tout bonne. Le malheur qui accable CHIMENE, naît du Dilemme qu'elle fait, en considérant d'un côté son amour, & de l'autre son devoir. Le devoir inexorable la presse & la sollicite vivement d'employer avec zèle tout son crédit, & toute son éloquence, pour faire punir ce Meurtrier, que l'amour lui rend plus cher que la vie. Ainsi c'est cette moitié, qui, couchée dans le tombeau, n'existoit plus ; ce sont les manes de son Père, & non RODRIGUE, qui l'obligeoient à demander justice. Si RODRIGUE avoit été le fondement de son obligation, il n'auroit pas été diffi-

cile de l'en dispenser ; & pour en être dégagée, il n'auroit point été nécessaire que les yeux eussent pleuré, & se fussent fondus en eau.

CLEO. Je vous demande pardon, si je ne suis pas de votre sentiment à cet égard.

HOR. Confidérez donc, je vous prie, si c'étoit l'amour, ou l'honneur, qui engageoit CHIMENE à demander justice contre RODRIGUE.

CLEO. C'est aussi ce que je fais ; mais malgré cela je ne saurois m'empêcher de croire que l'Amant, en tuant le Père de CHIMENE, ne l'ait obligé à le poursuivre, de la même manière qu'un Homme qui ne satisfait point ses Créanciers, les oblige à l'arrêter ; ou comme nous dirions à un Fat, qui chercheroit à nous choquer par ses discours : Si vous continuez, Monsieur, vous m'obligerez à en venir à des extrémités qui ne vous feront pas plaisir. Cependant le Débiteur se foucie peut-être aussi peu d'être arrêté, & le Fat de ces fâcheuses extrémités dont on le menace, que RODRIGUE se foucioit d'être poursuivi.

HOR. Je suis persuadé que vous avez raison, ainsi je demande pardon à Corneille. Mais je souhaite à-présent que vous continuiez ce que vous vouliez encore me dire sur ce qui regarde la Société. Quels sont les autres avantages que les Peuples retirent de l'invention des Lettres ? Vous avez déjà parlé de deux, de la perfection de leur Langage, & de celle de leurs Loix.

CLEO. L'usage de l'Ecriture contribue à l'avancement & à la perfection de toutes les Inventions en général, puisqu'il empêche qu'aucune Découverte utile ne soit ensevelie dans l'oubli. Lorsque les Loix sont bien connues, & qu'une approbation générale en facilite l'exécution, on peut entretenir une assez bonne concorde

entre les Membres d'une même Société. C'est alors seulement qu'on sent combien la supériorité de l'Entendement Humain, comparée avec celui des autres Animaux, contribue à la Sociabilité de l'Homme. Avant ce tems-là, & dans l'état sauvage c'étoit au contraire cette supériorité qui empêchoit cette union plus que toute autre chose.

HOR. Comment cela, je vous prie ? Je ne vous comprends point.

CLEO. Premièrement, la supériorité d'Entendement dont l'Homme est revêtu, le rend beaucoup plus capable de sentir le chagrin & la joie, & de conserver ces sentimens avec une plus grande vivacité, que ne le peuvent toutes les autres Créatures. En second lieu, elle lui donne plus d'industrie pour se procurer du plaisir à lui même, c'est-à-dire, qu'elle lui fournit une plus grande variété de motifs, pour le mettre en mouvement dans toutes les occurrences, que n'en trouvent les autres Animaux, qui ont moins de capacité. D'ailleurs cette supériorité d'Entendement, nous donnant de la pénétration, fait naître en nous des espérances ; au lieu que les autres Créatures n'en ont que très-peu, qui ont même uniquement pour objet des choses qui tombent actuellement sous leurs sens. Ce sont-là tout autant de raisons & d'argumens dont l'amour propre se sert pour nous rendre contents, & patiens au milieu du grand nombre de desagrémens qu'il faut essuier afin de pourvoir à des besoins très-pressans. Cette supériorité d'Entendement est d'un usage infini à l'Homme, qui en naissant se trouve Membre d'un Corps Politique, puisqu'elle lui donne un amour excessif pour la Société : mais si à la naissance il n'a pas trouvé le Corps Politique déjà formé, le même talent, la même supériorité d'Entendement devoit de toute né-

cessité donner à l'Homme, élevé & nourri dans l'état de simple Nature, une averfion infurmontable pour la Société, & une plus grande opiniâtreté à conferver la liberté fauvage, que n'en fauroit avoir aucune autre Créature, dont les besoins feroient en auffi grand nombre.

HOR. Je ne fai que vous répondre. Vous exprimez d'une manière fi claire & fi juſte vos idées, que je fuis forcé d'y donner mon affentiment. Vos opinions me paroiffent cependant bien étranges. Comment par ces ouvertures entrez-vous dans la connoiffance du Cœur Humain ? Quelle route faut-il fuivre pour acquérir l'habileté de décompofer la Nature Humaine, lorsqu'on veut l'examiner ?

CLEO. On doit diftinguer ſcrupuleuſement les qualités excellentes qu'un Homme accompli a réellement acquiſes. Par cet examen impartial, on peut s'affurer que tout ce qu'on trouvera chez lui qui n'aura point été acquis, tirera ſon origine de la Nature. C'eſt faute de ſéparer comme il faut ces deux chofes, & de les confidérer ſéparément, qu'on eſt venu à avancer tant d'abſurdités ſur ce fujet. Pour prouver que l'Homme eſt propre à vivre en Société, on lui a attribué des qualités dont il n'auroit jamais été revêtu, s'il n'avoit été élevé dans le Corps Politique, dans un Etabliſſement Civil, fondé depuis pluſieurs centaines d'années. Mais ceux qui flattent notre eſpèce, ont grand ſoin d'éloigner cela de notre vue. Bien loin de ſéparer les qualités acquiſes de celles qui ſont naturelles, bien loin de les diftinguer les unes des autres, ils prennent beaucoup de peine pour les unir & pour les confondre.

HOR. Pourquoi ? Je ne vois point qu'en cela ils flattent notre eſpèce, puifque c'eſt la même perſonne qui poſſède les talens acquis, comme les naturels ; les premiers ne peuvent non plus être ſéparés de lui-même, que les derniers.

CLEO. Il n'est rien de si proche de l'Homme, ou qui lui appartient plus réellement & plus absolument, que ce qu'il tient de la Nature ; & lorsque ce cher lui-même, pour l'amour de qui il estime ou méprise, aime ou hait toutes choses sans exception, vient à être dépouillé & séparé de toutes les qualités acquises, la Nature Humaine reste bien pauvre, & fait une triste figure. Notre nudité paroît alors, ou du-moins nous nous trouvons dans un deshabillé si négligé, que nous ne voulons pas que personne nous voie dans un état si pitoiable. Pour ne point paroître tels, nous tâchons de nous revêtir clandestinement & de nous orner de tout ce que nous possédons, il suffit qu'on y trouve quelque degré d'excellence. Nous nous identifions même avec nos richesses, avec notre crédit, & avec toutes les faveurs de la Fortune. Si nous en sommes en possession, ou que nous y aïons quelque droit, nous n'aimons pas à être considérés abstractivement de ces objets. De même on remarque que les personnes qui se sont poussées dans le monde, n'entendent pas avec plaisir qu'on parle de leur origine basse & obscure.

HOR. Ce n'est point-là une règle générale. Je le crois cependant, quoiqu'il puisse y avoir des raisons qui produisent, ou qui donnent lieu à quelques exceptions. Supposons un Homme qui, faisant gloire de ces talens, n'a rien pour se faire estimer, que son esprit, sa pénétration, sa sagacité, sa diligence & son assiduité ; il peut arriver qu'il rabaissera ses parens avec beaucoup d'ingénuité, & cela à dessein de relever son mérite, qui lui a procuré son avancement. Mais s'il parle ainsi de sa famille, ce n'est ordinairement qu'en présence de ses Inférieurs, dont il veut diminuer par-là l'envie, & qui loueront la candeur & l'humilité qu'il fait paroître, en déclarant lui-même cette basse origine, qui semble obscurcir sa réputation. Mais s'il se trouve en compagnie avec les Supérieurs,

qui s'estiment pour leurs familles, jamais vous ne le verrez toucher cette corde. Il fouhaiteroit auffi dans le fond du cœur, que la parenté fût totalement inconnue, toutes les fois qu'il se rencontre avec les Égaux en titre, mais qui sont au dessus de lui par leur naissance. Il fait fort bien que ceux-ci le haïssent à cause du poste qu'il occupe, & qu'ils le méprisent à cause de sa basse extraction. Mais voici une méthode plus abrégée pour prouver la vérité que j'ai avancée. N'est-il pas, je vous prie, contre les Belles Manières de dire à une personne, qu'elle est issue de bas lieu, ou seulement de l'infinuer, lorsqu'on fait qu'elle est du Vulgaire ? HOR. Je ne dis pas le contraire, c'est-là effectivement une impolitesse.

CLEO. Cela seul ne montre-t-il pas quelle est l'opinion des Hommes sur cet article ? Nous ne manquons pas de regarder comme des choses avantageuses à nos personnes d'illustres Ancêtres, tout ce qui peut nous faire estimer & honorer, ou en un mot avoir le moindre rapport avec nous. Nous fouhaitons même tous, que les autres les envisagent comme des choses qui nous appartiennent en propre.

CLEO. Voilà sans-doute une belle preuve de modestie, dans un discours où Ovide tâche de prouver que Jupiter étoit son Bisayeul. Que signifie la théorie, lorsqu'un Homme fait tout l'opposé dans la pratique ? Avez-vous jamais vu personne qui prît plaisir à s'entendre donner le nom de Bâtard, quoiqu'il fût redevable de sa naissance & de son élévation à l'impudicité de sa Mère ?

HOR. Je croïois que par les choses acquises vous vouliez parler des Connoissances & de la Vertu. Comment êtes-vous venu à parler de la naissance & de l'extraction ?

CLEO. Pour vous faire voir que les Hommes ne veulent pas qu'on sépare d'eux-mêmes les choses qui sont propres à leur donner du relief, quand même elles n'auroient que peu ou point de relation avec leurs personnes. Il n'étoit point de meilleur moyen pour vous convaincre qu'il est peu vraisemblable que nous aimions à être considérés indépendamment de ce qui nous appartient réellement, & des qualités qui, de l'avis des plus vertueux & des plus sages, sont les seules choses pour lesquelles nous devons nous estimer. Les personnes accomplies ont honte de l'état bas & abject où ils étoient avant que d'atteindre à cette perfection ; plus même ils sont civilisés, & plus ils croient qu'il leur est injurieux de laisser voir leur nature toute nue, & dépouillée de ce qu'elle a d'acquis. Les Auteurs les plus exacts rougiroient, s'ils voioient dans les Ouvrages qu'ils font imprimer, toutes les choses qu'ils en ont effacées avant que de les publier, & qu'ils ont réellement eu dans l'esprit autrefois. C'est pour cela qu'on peut avec raison les comparer à des Architectes, qui ne laissent voir leurs Bâtimens, qu'après en avoir ôté l'échafaudage. Tous les ornemens qui ont été inventés, montrent le cas que nous faisons des choses qui servent à nous donner quelque relief. Ne croïez-vous pas que ceux qui pour la première fois ont employé le rouge ou le blanc pour se plâtrer le visage, & qui ont fait usage des premiers faux cheveux, aient été fort secrets, & qu'ils se soient proposés d'en imposer ?

HOR. Le fard est aujourd'hui regardé en France, comme une partie essentielle de l'ajustement d'une Femme, le Beau Sexe n'en fait plus aucun mystère.

CLEO. Il est ainsi de toutes les supercheries de cette nature, dès-qu'elles deviennent si connues qu'il n'y a plus moyen de les

couvrir. Nous en avons un exemple dans les perruques, que l'on porte publiquement par toute l'Europe. Mais si ces choses n'étoient point connues, & que ce fussent des secrets renfermés entre un petit nombre de gens, la Coquette, dont je teint est bafané, souhaiteroit de tout son cœur qu'on prît pour la véritable couleur le plâtre dont elle se couvre ridiculement le visage. De même le Petit-Maître qui est chauve, feroit charmé qu'on s'imaginât que la perruque si bien ajustée qu'il porte, est sa chevelure naturelle. Personne n'a jamais mis de dents postiches, que pour cacher la perte que la bouche a soufferte.

HOR. Mais les lumières ne font-elles pas réellement partie de l'Homme ?

CLEO. Sans-contredit, tout comme la politesse ; mais ces choses n'appartiennent pas plus à la nature, que la belle montre d'or ou le superbe diamant dont il se sert habilement pour faire estimer & respecter sa chère personne. Ceux qui sont le plus admirés par le Monde poli, parce qu'ils se plaisent à tirer vanité des ornemens extérieurs, & qu'ils entendent fort bien la manière de s'habiller à leur avantage, feroient au désespoir, si on n'envisageoit pas comme une partie d'eux-mêmes, leurs habits & l'habileté qu'ils ont à se bien mettre. Que dis-je ! C'est cette seule partie qui, avant qu'ils soient connus, leur donne entrée dans les meilleures Compagnies, & même dans les Cours des Princes. Il est manifeste que pour y être admis ou pour en être exclus, je parle des Hommes & des Femmes, on n'en juge que sur leurs habits. On ne fait aucune attention, ni à leur mérite intrinsèque, ni à leur génie.

HOR. Je vous entends. C'est l'amour excessif que nous avons pour ce nous-mêmes, que nous avons bien de la peine à définir, qui nous a d'abord fait naître la pensée d'ornez nos personnes : &

lorsque nous avons pris le pénible soin de corriger, de polir & d'embellir la Nature, le même amour-propre nous empêche de laisser voir l'objet orné, séparé de ses ornemens. CLEO. La raison en est claire. C'est le même nous-mêmes que nous aimons, & avant qu'il soit orné, & après qu'il est orné. Or tout ce qu'on reconnoit y avoir été ajouté, paroît nous rappeler notre nudité originelle, & nous reproche nos besoins naturels; je veux parler des imperfections & de la bassesse où nous naissons. On ne sauroit disconvenir qu'il n'y a point de courage plus utile dans la Guerre, que celui que nous tenons de l'art : cependant le Soldat qui par air & par étude a su acquérir de la bravoure, ne pourroit souffrir avec patience, après s'être conduit vaillamment dans deux ou trois batailles, qu'on dit que sa valeur n'est pas naturelle; quand même toutes les Connoissances, & lui-même, se souviendroient du tems où il étoit un fiefé Couard.

HOR. Mais puisque l'amour, l'affection, & la bienveillance que nous avons naturellement pour notre espèce, n'est pas plus grand que celui que les autres Créatures ont pour la leur, d'où vient, je vous prie, que l'Homme donne de cet amour, dans mille occasions, des preuves plus marquées, qu'aucun autre Animal ?

CLEO. Faut-il s'en étonner ? Cela vient de ce qu'il n'y a point d'Animal qui ait autant de capacité & de facilité pour cela. Vous pourriez faire la même question sur la haine. Plus un Homme a de connoissances & de richesses, & plus il peut faire sentir aux autres les effets de la passion dont il est affecté, que cette passion soit amour ou haine. Moins un Homme est civilisé, moins il est éloigné de l'état de simple Nature, & moins aussi il est maître des mouvemens que lui inspire son amour.

HOR. On trouve plus d'honnêteté, & moins de tromperies parmi les Nations simples, grossières & sauvages, que parmi celles qui sont plus raffinées & plus artificieuses. Si donc j'avois voulu chercher un amour sincère & une affection cordiale, je me ferois adressé à ceux qui vivent encore dans la simplicité naturelle, plutôt qu'à tout autre.

CLEO. Vous parlez de sincérité mais l'amour dont suivant moi un Homme sauvage est moins le maître qu'un Homme civilisé, a été supposé également réel & sincère dans l'un & dans l'autre. Les personnes artificieuses peuvent revêtir les apparences de l'amour, & affecter une amitié qu'ils n'ont point. Mais aussi ils peuvent être faibles par la passion & par les appétits naturels, tout comme les Sauvages, quoiqu'ils les assouvissent d'une manière fort différente. Ceux qui sont bien élevés se conduisent fort différemment des Sauvages, dans le choix du manger ou du boire, & dans la manière dont ils prennent leurs repas : on voit la même différence dans leurs amours, lors même que la faim & la concupiscence se font également sentir dans les uns & dans les autres. Un Homme artificieux, que dis-je ! le plus rusé de tous les Hypocrites, quelque grand que soit d'ailleurs son manque de sincérité, peut aimer la Femme & les Enfants avec autant de cordialité, que pourroit les aimer l'Homme le plus sincère. Il s'agit à présent de vous prouver que les bonnes qualités qu'on attribue si généreusement à notre nature & à toute notre espèce, sont dues à l'art & à l'éducation. Ce qui fait que ceux qui ne sont pas civilisés sont moins en état de diriger les mouvemens de l'amour, c'est que leurs passions sont plus inconstantes & plus passagères que celles des personnes bien élevées, qui ont appris à se procurer leurs aises, à jouir des douceurs de la vie, à s'imposer des Loix, à se laisser conduire par le Decorum lorsqu'ils y trouvent des avantages, &

souvent à s'exposer à de petits inconvéniens pour en éviter de plus grands. Vous trouvez rarement dans la conduite du Vulgaire & de ceux qui n'ont reçu qu'une vile éducation, quelque fuite, quelque liaifon, quelque proportion durable. Une Homme & une Femme qui s'aiment réellement, se donneront les témoignages les plus marqués de leur affection, & une heure après ils se brouilleront pour une bagatelle : & s'il y en a plusieurs qui soient misérables, il n'en faut point chercher la cause ailleurs que dans leur manque de manières & de discrétion. L'un vant parlera souvent sans avoir aucun mauvais dessein, & par imprudence, jusques à ce qu'il aura excité la bile de l'autre : & comme ils ignorent tous deux l'art de reprimer ce premier mouvement, ou de l'étouffer, bientôt ils se querelleront. Le Mari battra la Femme ; la Femme versera des larmes, qui toucheront si vivement le Mari, qu'il sera fâché d'avoir poussé les choses si loin. La paix se fera, & ils seront aussi bons amis qu'auparavant, ils prendront même la résolution sincère de ne jamais plus se quereller à l'avenir, & se promettent avec toute la sincérité imaginable que ce sera pour la dernière fois de leur vie. Toutes ces diverses révolutions peuvent leur arriver en moins d'une demi-journée, & elles seront peut-être répétées chaque mois, & même plus souvent, à proportion des sujets de disputes qui se présenteront, & du plus ou moins de panchant qu'ils auront l'un & l'autre à la colère. L'affection ne sauroit long-tems rester la même entre deux personnes qui ne sont pas artificieuses les meilleurs Amis qui vivroient toujours ensemble, se brouilleroient bientôt, si de part & d'autre ils ne se conduisoient avec beaucoup de discrétion.

HOR. J'ai toujours été de votre opinion. De tout tems j'ai été dans la pensée que plus les Hommes étoient civilisés, & plus ils étoient heureux. Mais comme il n'y a que le tems qui puisse polir

les Nations, & que le Genre Humain doit nécessairement avoir été misérable, avant que les Loix de la Société aient été rédigées par écrit, sur quel fondement les Poètes, & les autres Auteurs s'étendent-ils si fort sur les éloges du Siècle d'Or ? Comment peuvent-ils affurer qu'il y eut dans ces anciens tems une paix si constante & une amitié si sincère ?

CLEO. Par la même raison que les Faiseurs de Généalogies donnent d'illustres Ancêtres à des Gens obscurs, & dont l'extraction est inconnue. Comme il n'est aucun Mortel d'une illustre famille qui ne s'estime pour son origine, ainsi on ne sauroit manquer de plaire à tous les Membres d'une Société, en exaltant la vertu & le bonheur de leurs Ancêtres. Enfin quelles bornes voulez-vous donner aux fictions des Poètes ?

HOR. Vous parlez fort clairement, & avec beaucoup de liberté contre toutes les Superstitions Païennes, & vous ne vous laissez imposer par aucune fraude qui en tire son origine. Mais dès-qu'il s'agit de quelque sujet qui fait partie de la Religion juive ou de la Chrétienne, vous êtes aussi crédule que le Vulgaire ignorant & prévenu.

CLEO. Je suis fâché que vous ayez de semblables idées sur mon compte.

HOR. Ce que je dis est un fait. Un Homme qui est prêt de jurer tout ce qui est dit de Noé & de son Arche, ne doit pas rire de l'Histoire de Deucalion & de Pyrrha.

CLEO. Est-il aussi croiable que les Créatures Humaines soient forties des pierres qu'un vieux Homme & une vieille Femme jetoient par dessus leurs têtes ; qu'il l'est qu'un Homme & sa Famille

aient été conservés avec un grand nombre d'Oiseaux & de Bêtes, dans un grand Vaisseau construit dans ce dessein ?

HOR. Il y a sans-doute de la partialité dans vos jugemens. Quelle si grande différence trouvez-vous entre une pierre & une masse de terre, qui rend la masse de terre plus propre à devenir une Créature Humaine, que le bloc de pierre ? Je puis tout aussi bien concevoir comment une pierre a pu être changée en Homme ou en Femme, que concevoir comment un Homme ou une Femme ont pu être changés en pierre. Je ne trouve pas plus étrange qu'une Femme ait été changée en arbre, comme on le dit de Daphné, ou en marbre comme Niobé ; que si elle avoit été métamorphosée en colonne de sel, comme l'a été la Femme de Lot. Permettez que je vous fasse quelques questions.

CLEO. Mais ce fera à condition que je parlerai à mon tour.

HOR. Oui, oui, je vous le promets. Croïez-vous Hésiode ?

CLEO. Non.

HOR. Les Métamorphoses d'Ovide ? CLEO. Non.

HOR. Vous croïez cependant l'Histoire d'Adam, d'Eve, & du Paradis.

CLEO. Affurément.

HOR. Qu'ils furent autrefois produits, & créés tous deux dans leur grandeur naturelle, L'Homme fut tiré de la terre, & la Femme fut formée d'une des côtes Adam.

CLEO. Je crois tout cela.

HOR. Et qu'aussitôt qu'ils furent faits ils parlèrent, raisonnèrent, & eurent leur esprit doué de connoissances.

CLEO. Fort bien.

HOR. En un mot, vous croïez l'innocence, les délices, & toutes les merveilles qu'un seul Homme a rapporté du Paradis, tandis que vous refusez d'ajouter foi à des faits qui nous sont enseignés par un grand nombre de Personnes ; je veux parler de la droiture, de la concorde, & du bonheur qui règnoient dans l'Age d'Or.

CLEO. Rien n'est plus vrai.

HOR. Permettez-moi de vous faire connoître l'abfurdisté qu'il y a dans un jugement aussi partial. En premier lieu, les choses naturellement impossibles que vous croïez, sont contraires à votre propre Doctrine, aux idées que vous avez proposées & que je crois très vraies. En effet, vous avez prouvé qu'il n'étoit pas possible qu'un Homme parlat naturellement, & sans avoir appris à parler ; que le raisonnement, la réflexion, & la pensée nous venoient par degrés ; & enfin que nous ne connoissons rien que ce qui avoit été porté & communiqué à notre cerveau par les organes des sens. En second lieu, il n'y a absolument rien de contraire à la vraisemblance dans tout ce que vous rejettez comme fabuleux. L'Histoire & notre expérience journalière nous apprennent que presque toutes les guerres, & les querelles particulières, qui ont dans tous les siècles troublé le Genre Humain, se sont élevées à l'occasion de la subordination, & de la distinction entre le tien & le mien ; & par conséquent il y a eu des querelles & des contestations, avant que la fourberie, la cupidité & la tromperie se fussent glissées dans le Monde, avant que les titres d'honneur, & la distinction entre le Serviteur & son Maître, fussent

connus. Qui auroit empêché une multitude d'Hommes modérés de jouir de tout en commun, fans disputes, & dans une amitié & une concorde inaltérable ? Ne pouvoient-ils pas vivre contens du fruit de la terre, rassemblés en un terroir fertile & un climat heureux ? Pourquoi ne croïez-vous pas cela ?

CLEO. Parce qu'il est incompatible avec la nature des Créatures Humaines, qu'un nombre considérable puissent jamais vivre ensemble bien unis, à moins qu'il n'y ait des Loix & un Gouvernement. Le terrain, le climat aura beau être aussi excellent que vous pourrez vous l'imaginer, en vain ils auront tout à souhait, jamais ils ne resteront longtems unis. Mais Adam étoit l'ouvrage de Dieu même, sa production a été surnaturelle. Son langage, ses connoissances, sa bonté & son innocence font tout aussi miraculeux, que sa formation.

HOR. En vérité, CLEOMENE êtes insupportable de courir aux miracles, lorsque nous parlons philosophiquement. Pourquoi ne suivez-vous pas la même route, lorsqu'il s'agit de l'Age d'Or ? Dites aussi que les Peuples qui ont vécu dans ce tems-là, étoient heureux par miracle.

CLEO. Il est plus probable qu'un miracle ait produit en un certain tems marqué un Homme & une Femme, de qui tout le reste du Genre Humain est sorti par les voies naturelles, qu'il ne le feroit de dire que, par que, par une suite continuée de miracles, plusieurs générations d'Hommes ont pu vivre & agir d'une manière contraire à leur nature. Car cela fuit évidemment de l'idée que nous avons de l'Age d'Or & de celui d'Argent. Dans les Livres de Moïse, le premier Homme qui est né par les voies naturelles, le premier qui soit né de Femme, en portant envie à son Frère & en le tuant, donna un exemple bien frappant de ce que peut le desir

de dominer, que j'ai dit appartenir à notre nature. HOR. Vous seriez fâché de passer pour un esprit crédule, cependant vous croiez toutes ces Histoires, celles-là mêmes qui, au jugement de quelques-uns de nos Theologiens, sont ridicules, si on les entend littéralement. Mais je n'infiltrerai pas davantage sur l'Age d'Or, pourvu que vous abandonniez les idées que vous avez sur le Paradis. Un Homme de sens, & un Philosophe, ne sauroit pas plus croire l'un que l'autre.

CLEO. Ne m'avez-vous pas dit que vous receviez le Vieux & le Nouveau Testament ?

HOR. Jamais je n'ai dit que je crusse tout ce que ces Livres contiennent, pris dans le sens-littéral. Mais pourquoi, sur quel fondement croiez-vous qu'il y ait jamais eu quelque miracle ?

CLEO. Parce que je ne saurois m'en empêcher, & je vous promets de ne jamais prononcer le mot de miracle en votre présence, si seulement vous me pouvez faire voir qu'il est possible que l'Homme ait été produit, & qu'il ait commencé à vivre dans le Monde sans miracle. pensez-vous donc qu'il y ait eu un Homme qui se soit fait lui-même ?

HOR. Non sans-doute ; il y a dans cette idée une contradiction manifeste.

CLEO. Il est donc évident que le premier Homme doit avoir été fait par quelque chose : & ce que je dis de l'Homme, peut également être dit de la Matière, & du Mouvement en général. La doctrine d'Epicure, que tout a tiré son origine du concours & du mélange fortuit des Atômes, est monstrueuse, & surpasse en extravagance toutes les autres folies qui aient jamais été débitées.

HOR. On n'a cependant point de preuve démonstrative pour réfuter l'opinion de ces Philosophes.

CLEO. Si quelqu'un s'avoit de soutenir que le Soleil n'est pas passionnément amoureux de la Lune, il n'y auroit point non plus de démonstration pour le lui prouver. Cependant je crois qu'il est plus indigne de l'entendement humain de croire l'un & l'autre, que de croire la plus puérile de toutes les Histoires qui aient jamais été contées des Fées & des Esprits.

HOR. Mais n'y a-t-il pas un Axiôme qui tient beaucoup de l'évidence mathématique, *Ex nihilo nihil fit*, de rien il ne se fait rien ? Or cet Axiome ne combat-il pas directement, & ne détruit-il pas la Création de rien ? Comprenez-vous comment quelque chose peut venir de rien ?

CLEO. Je ne comprends pas plus cela, je l'avoue, que je ne comprends l'Eternité, ou la Divinité elle-même. Mais lorsque je ne saurois comprendre ce que ma raison m'affure devoir nécessairement exister, est-là une Démonstration & un Axiome, qui me prouve très-évidemment que c'est la faute de ma capacité, & des bornes étroites de mon entendement. Le peu que nous connoissons du Soleil & des Etoiles, de leur grandeur, de leur distance & de leurs mouvemens, & les lumières plus claires que nous avons des parties les plus grossières & les plus visibles des Animaux, de leur économie & de leur structure, nous persuadent que tout cela est l'effet d'une Cause intelligente, qui par sa sagesse en a conçu le plan, & qui par sa puissance l'a mis en exécution.

HOR. Quelque grande que soit cette sagesse, quelque vaste que soit cette puissance, toujours sera-t-il impossible de concevoir que

ces deux facultés puissent se déployer, s'il n'y a point d'objets sur lesquels elles puissent agir.

CLEO. Ce n'est pas la seule chose qui soit vraie, & que nous ne pouvons concevoir. Comment l'Homme est-il venu à exister ? Cependant nous existons actuellement. La chaleur & l'humidité sont les effets certains d'une cause manifeste ; & quoique ces qualités dominent dans les Minéraux, aussi-bien que dans les Animaux & les Végétales, cependant elles ne sauroient produire un seul brin d'herbe, s'il n'y a premièrement de la semence.

HOR. Comme & nous-mêmes, & toutes les choses que nous voyons, nous faisons incontestablement partie d'un certain tout, quelques-uns sont dans la pensée que ce tout, le τὸ πᾶν, l'Univers, existe de toute éternité.

CLEO. Ce Système n'est ni plus satisfaisant, ni plus intelligible que celui d'Epicure, qui prétend que tout vient du Hazard, & des mouvemens aveugles des Atômes insensibles. Lorsque nous voyons des choses que notre raison nous enseigne n'avoir pu être produites sans une sagesse & une puissance qui surpasse de beaucoup notre compréhension, il ne sauroit rien y avoir de plus contraire & de plus opposé à cette même raison, que la pensée que ces Objets qui portent des preuves si manifestes de sagesse & de puissance, pourroient être coéternels avec la Sagesse & la Puissance même qui les a conçu & exécuté. C'est-là néanmoins le Spinofisme en abrégé : Doctrine qui, après avoir été négligée plusieurs années, commence à reprendre le dessus, tandis que les Atômes tombent dans le décréditement. Pour ce qui est de l'Athéisme & de la Superstition, il y en a de différentes espèces, qui ont leurs périodes & leurs révolutions : elles reparoissent après avoir été longtems cachées.

HOR. Pourquoi unifiez-vous des choses qui sont diamétralement opposées ?

CLEO. Il y a entr'elles plus d'affinité que vous ne vous l'imaginez. Elles ont souvent la même origine.

HOR. Quoi ? l'Atheisme & la Superstition ?

CLEO. Oui. Ces deux vices viennent de la même cause, je veux dire de la même faiblesse d'esprit, de la même incapacité à discerner la vérité, & d'une ignorance naturelle de l'Essence Divine. Ceux qui dès leur plus tendre jeunesse ont été imbus des principes de la vraie Religion, & qui dans la suite ont été négligés à cet égard, risquent beaucoup de tomber dans l'un ou dans l'autre de ces vices. La différence de leur tempérament, leur différent tour d'Esprit, les diverses circonstances où ils seront placés, & les Compagnies qu'ils fréquenteront, les jetteront diversement, mais infailliblement, dans l'un ou dans l'autre. Les petits Génies, ceux qu'on a élevé dans une crasse & stupide ignorance, & les Personnes de basse condition, celles qui sont exposées aux traits de la fortune, celles qui sont gênées dans leurs principes, les Gens qui avec un petit génie sont avares, sont tous naturellement portés à la Superstition, & en sont aisément susceptibles. Il n'est absurdité si grossière, ni contradiction si évidente, que la P populace, la plupart des Joueurs & dix-neuf femmes sur vingt, ne puissent digérer & croire sur les causes invisibles. Aussi voit-on que le gros d'une Nation n'est jamais entachée d'Irreligion, & que les Peuples les moins civilisés sont en même tems les plus crédules. Les Personnes qui ont des talents, de l'esprit, & qui sont capables de penser & de réfléchir ; les défenseurs de la Liberté ; ceux qui s'appliquant aux Mathématiques à la Philosophie Naturelle, cherchent un peu trop à approfondir ; les Personnes généreuses &

desintéressées qui vivent dans l'aïse & dans l'abondance, courent au contraire grand risque de tomber dans l'Incrédulité, si pendant la jeunesse leur éducation a été négligée, & qu'on n'ait pas eu un soin particulier de les affermir dans les principes de la vraie Religion. Cela arrivera surtout à des Personnes de ce caractère, qui auront une vanité & une suffisance poussées jusqu'à un certain point. Il est même presque certain, qu'elles deviendront Athées ou Sceptiques, si elles ont par malheur l'occasion de faire connoissance avec des Incrédules.

HOR. La méthode d'éducation que vous recommandez pour soumettre les Hommes à une Opinion, peut être très-propre à faire des Bigots, & à augmenter le crédit des Prêtres. Mais si l'on se propose de former de bons Sujets & d'honnêtes Gens, il faut inspirer à la Jeunesse de l'amour pour la Vertu, la remplir de sentimens de Justice & de Probité, & lui donner de vraies notions sur l'Honneur & sur la Politesse. Ce font-là les vrais spécifiques pour guérir la nature de l'Homme, & pour détruire en lui les principes sauvages de Souveraineté & d'Amour-propre, qui corrompent son cœur, & qui le rendent si mauvais. Pour ce qui est de la méthode que vous prescrivez, de prévenir de bonne heure les Esprits sur les matières de Religion, & de forcer la Jeunesse à croire, il me paroît qu'il y a en cela plus de partialité & d'absurdité, que de les laisser préoccupés & libres de préjugés, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge mûr, & qu'ils soient capables de juger & de se déterminer par eux-mêmes.

CLEO. C'est le plan également beau & impartial dont vous parlez avec tant d'éloge, qui a de tout tems produit & augmenté l'Incrédulité. Rien n'a plus contribué à propager le Déisme dans ce Roïaume, que le relâchement qui est survenu dans l'éducation sur

les Matières Sacrées : car vous savez que c'est la mode parmi les Personnes de distinction.

HOR. Notre principal soin doit être de procurer l'avantage du Public ; & je suis très-persuadé que ce n'est ni la bigoterie, ni l'attachement pour une Secte, mais une honnêteté générale, une droiture qui ne se dément jamais, & une bienveillance mutuelle, qui contribuent à faire fleurir la Société.

CLEO. Je ne recommande point la Bigoterie ; & dans tous les lieux où la Religion Chrétienne sera enseignée comme il faut, il n'est pas possible que la probité, la droiture & la bienveillance y soient jamais négligées. Que dis-je ! il n'est aucune de ces vertus qui puissent passer pour sincères, si elles ne procèdent de ce principe. Tout Homme qui ne croit pas la Vie à venir, ne doit point se croire obligé d'être sincère pendant la Vie présente ; un ferment même ne fauroit le lier.

HOR. Qu'y a-t-il, je vous prie, dans un Hypocrite qui l'autorise à violer un ferment ?

CLEO. On ne reçoit point le ferment d'un Homme, s'il est connu qu'il l'ait une fois faussé. Il est impossible que je puisse être trompé par un Hypocrite, lorsqu'il m'avertit qu'il l'est ; & je ne croirai jamais qu'un Homme est Athée, à moins qu'il ne l'avoue lui-même.

HOR. Je ne crois pas qu'il y ait des Athées dans le monde.

CLEO. Il n'est pas raisonnable de disputer sur les mots ; mais notre Déisme moderne ne donne pas meilleure opinion de la sincérité de ses Sectateurs, que l'Athéisme. Un Homme qui reconnoissant l'Existence de Dieu, & même une première cause intelli-

gente, n'est d'aucun usage ni à lui-même, ni aux autres, s'il n'y a une Providence & une Vie à venir.

HOR. Après tout, je ne crois pas que la Vertu soit plus compatible avec la Crédulité qu'avec l'Incrédulité.

CLEO. La Vertu devrait être plus compatible avec la Crédulité, & même elle le feroit, si nous étions constants avec nous-mêmes : & si les Hommes étoient dirigés dans leurs actions par les principes où ils sont, & par les idées qu'ils professent, tous les Athées feroient des Scélérats du premier ordre, tandis que les Superstitieux feroient des Saints à canoniser. L'expérience dément ces conjectures. Il se trouve des Athées d'une saine Morale, & des Superstitieux qui sont de grands Fripons. Que dis-je ! je ne crois pas qu'il y ait de scélératesse dont l'Athée le plus vicieux puisse se rendre coupable, à laquelle un Homme superstitieux ne se puisse aussi abandonner. Je n'en excepte pas même l'impiété : car rien de plus commun aux Joueurs & aux Gens de néant, que de faire des imprécations, quoique ces gens-là croient aux Esprits, & qu'ils aient peur du Démon. Je n'ai pas de la Superstition une meilleure opinion, que de l'Athéisme : aussi mon but étoit-il de nous prémunir, & de nous mettre en garde contre l'un & l'autre de ces principes ; & il n'est point à mon avis d'antidote naturel & humain aussi puissant & aussi efficace contre ces deux poisons, que celui que j'ai indiqué. Pour ce qui est de notre descendance d'Adam, je ne voudrais pas être un Croïant, & cesser en même tems d'être une Créature raisonnable. Voici donc ce que j'ai à répondre sur ce sujet. Nous sommes certains que l'Entendement Humain a ses bornes ; & à l'aide de la plus légère réflexion, nous pouvons également nous convaincre que ce sont uniquement les bornes étroites où notre entendement est renfermé, qui nous empêchent

de découvrir notre origine par le secours de notre pénétration. Cela étant ainſi, nous devons conclure que pour connoître au juſte notre origine, dont la découverte nous eſt de grande importance, il faut que nous croïons quelque choſe. Il ne s'agit plus que de ſavoir qui nous devons croire, & quelles ſont les choſes ſur les-
quelles nous recevrons ce témoignage. Si je ne pouvois vous démontrer que Moïſe a été divinement inspiré, vous ſeriez forcé de convenir qu'il n'eſt jamais rien arrivé de plus extraordinaire, qu'un Homme dans un ſiècle très-ſuperſtitieux, élevé parmi les Idolâtres les plus groſſiers, parmi des Perſonnes qui avoient de la Divinité les notions les plus abominables, ait jamais pu, ſans aucun ſecours ſurnaturel, & par ſa propre capacité, découvrir les choſes les plus cachées, & les vérités les plus importantes. Car non ſeulement Moïſe avoit une profonde connoiſſance de la Nature Humaine, come cela paroît par le Décalogue ; mais encore il ſavoit que l'Univers avoit été tiré de rien, il connoiſſoit l'unité & l'immenſe grandeur d'une Puiffance inviſible qui a créé l'Univers ; il enſeignoit ces vérités aux Ifraélites quinze ſiècles avant qu'il y eût ſur la Terre aucune Nation auſſi éclairée. De plus, il eſt incontestable que l'Histoire que nous donne Moïſe du commencement du Monde, & de l'origine du Genre Humain, eſt la plus ancienne & la plus vraisemblable de toutes celles que nous connoiſſons ; & que ceux qui ont écrit après lui ſur le même ſujet, paroiffent pour la plupart avoir aſſez mal copié cet ancien Ecrivain. Enfin on ne ſauroit diſconvenir, que les circonſtances qui ſemblent n'avoir pas été tirées de Moïſe, & qu'on trouve dans Sommona-Codom, Confucius, & autres, ne ſoient moins raisonnables, & cinquante fois plus extravagantes & incroyables, que tout ce qui eſt révélé dans le Pentateuque, en faiſant même abſtraction de la Foi & de la Religion. Après donc avoir peſé chaque

Système qui a été proposé, nous trouverons que puisque nous avons eu un commencement, rien n'est plus raisonnable ou plus convenable au bon-sens, que de tirer notre origine d'un Etre dont la puissance incompréhensible nous a créés, & qui a été le premier Moteur de toutes choses.

HOR. Je n'ai jamais entendu personne qui eût de la Divinité des idées plus relevées, & des sentimens plus nobles que ceux que vous faites paroître de tems en tems. Lorsque vous lisez les Ecrits de Moïse, dites-moi, je vous prie, si vous ne trouvez pas diverses choses dans le Paradis Terrestre, & dans la Conversation de Dieu avec Adam, qui vous paroissent basses, indignes de la Divinité, incompatibles avec les idées sublimes que nous nous formons communément de l'Etre Suprême ? CLEO. Je l'avoue sans peine : non seulement j'ai autrefois pensé ainsi, mais encore pendant long-tems j'ai été embarrassé de cette difficulté. Mais je considère d'un côté, que plus les Connoissances Humaines le perfectionnent, & plus la Sagesse Divine paroît parfaite & accomplie dans toutes les choses que nous pouvons connoître. D'un autre côté je m'aperçois que les Découvertes qu'on a faites jusques-ici, soit par hazard, soit par habileté, sont peu de choses, considérées ou par rapport à leur nombre, ou par rapport à leur importance, si on les compare à la multitude de Vérités encore plus importantes qui jusques à nos jours sont restées couvertes d'un voile épais & impénétrable. Remplis de ces idées, je ne puis m'empêcher de croire que les choses que nous regardons comme des imperfections & des défauts, ne soient fondées sur des raisons très-sages, qui sont actuellement, & qui peut être seront à jamais inconnues aux Hommes.

HOR. Mais pourquoi ne pas se débarrasser de ces difficultés ? Rien n'est plus facile que de les résoudre, en disant avec le Docteur Burnet, & divers autres, que toutes ces choses sont des allégories, qui doivent être entendues dans un sens figuré.

CLEO. Je ne blâme point cette méthode, je louerai toujours les soins que se donneront les Savans pour tâcher de concilier les Mystères de notre Religion avec la Raïson Humaine, & de les rendre probables. Mais je suis fermement dans la pensée, qu'il n'est personne qui puisse rejeter quoi que ce soit de tout ce qui est dit dans le Pentateuque, entendu dans le sens le plus littéral. Je défie tout Esprit Humain de faire, ou d'inventer une Hïstoire, la mieux concertée qu'on le voudra, sur la manière dont l'Homme est venu dans le Monde, contre laquelle on ne puisse faire des objections aussi fortes que jamais les Ennemis de notre Religion en aient fait contre le récit qu'en donne Moïse ; pourvu qu'on me permît de prendre à l'égard de leur Hïstoire, reconnue pour controuvée, la même liberté qu'ils prennent à l'égard de la Bible, avant que d'apporter le moindre argument capable d'en ébranler la véracité.

HOR. Cela peut fort bien être : mais comme c'est l'Age d'Or qui nous a conduits à cette longue digression, nous reviendrons à notre sujet, si vous m'en croïez. Combien de tems, combien de générations faudra-t-il, à votre avis, pour rendre civilisée une Nation qui descendroit d'un Couple aussi sauvage que celui que vous avez supposé ?

CLEO. Il n'est pas facile de le déterminer, ou plutôt la chose est impossible. De ce que j'ai dit jusqu'à présent, il est manifeste que la Famille qui sortiroit d'une pareille souche, seroit divisée, réunie, & dispersée plusieurs fois, avant que le tout, ou quelque partie eût

pu acquérir quelque degré de Politesse. Les Gouvernemens les mieux constitués sont sujets à des révolutions, & il faut plusieurs choses réunies pour retenir des Hommes sauvages assez longtems ensemble afin de les rendre une Nation civilisée.

HOR. La formation d'une Nation n'est-elle pas due en bonne partie à la différence qu'il y a dans l'Esprit & le génie du Peuple ?

CLEO. Il n'est rien de tout ce qui dépend du Climat, qui ne soit bientôt corrigé par un habile Gouvernement. Le courage & la poltronnerie dépendent absolument de l'exercice & de la discipline. Les Arts & les Sciences naissent rarement avant les Richesses, ils fleurissent plutôt ou plus tard, suivant l'habileté des Conducteurs, l'état du Peuple, & les occasions qu'il a de se perfectionner : mais le premier de ces points est le capital. C'est une grande tâche, que de conserver, au milieu de diverses Personnes dont les vues sont différentes, la paix & la tranquillité, & de les faire travailler à l'intérêt commun. Il n'est rien dans toutes les affaires humaines qui demande une plus vaste connoissance, que l'Art de gouverner.

HOR. Suivant votre Système cela doit être encore plus difficile, que de protéger les Hommes contre la Nature Humaine.

CLEO. Ce seroit-là une chose bien difficile, avant que l'on eût exactement connu la Nature. Il n'y a que le tems qui puisse découvrir le vrai usage des passions, & former un Politique qui fasse servir toutes les foiblesses des Membres pour donner de la force à tout le Corps, & qui par une conduite adroite puisse tourner les vices des Particuliers à l'avantage du Public.

HOR. Ce doit être une chose très-avantageuse à un siècle, quand il y est né plu-sieurs Personnes extraordinaires.

CLEO. La grandeur du génie ne contribue pas autant à former de bons Législateurs, que l'expérience. Solon, Lycurgue, Socrate & Platon ont tous voyagé pour acquérir ces connoissances, qu'ils ont communiquées aux autres. Les Loix les plus sages que les Hommes ont inventées, sont pour l'ordinaire dues aux subterfuges dont des Scélérats se servent pour éluder par leurs artifices la force des Ordonnances antérieures, qui avoient été faites avec peu de précaution.

HOR. Je crois que l'invention du Fer, & l'art de tirer des Métaux des Mines, ont beaucoup contribué à perfectionner la Société. Sans cela les Hommes n'auroient point d'outils pour l'Agriculture.

CLEO. Le Fer est certainement d'une grande utilité. Mais les Coquilles, les Cailloux, & le Bois durci au feu peuvent aisément tenir la place du Fer ; si seulement les Humains peuvent avoir la paix, vivre tranquilles, & jouir du fruit de leurs labeurs. Auriez-vous jamais cru qu'un Homme qui auroit été privé des deux mains, eût pu se faire la barbe à lui-même, former bien les lettres, coudre & se servir d'aiguille & de fil avec les pieds ? Nous en avons cependant été témoins. Quelques Personnes de nom ont dit que les Habitans du Mexique & du Pérou avoient toutes les marques d'un Peuple très-récent ; parce que lorsque les Européens vinrent chez eux pour la première fois, ces Américains ne connoissoient presque aucune des choses qui nous paroissent très-faciles à inventer. Mais quand on considère qu'il n'y avoit personne dont ils pussent emprunter la moindre découverte, & qu'ils manquoient entièrement de Fer, on doit s'étonner comment ils ont pu s'élever au point de perfection où nous les avons trouvés. Premièrement il est impossible de savoir combien

de tems les Multitudes se font inquiétées réciproquement, avant que la découverte de découverte l'Ecriture ait mis en état de coucher par écrit des Loix. Les grands vuides que l'on apperçoit dans l'Histoire, nous apprennent, en second lieu, qu'il y a plusieurs évènements, & plusieurs espaces de tems, dont la mémoire s'est absolument perdue. Les guerres & les divisions peuvent détruire les Nations les plus civilisées en les dispersant, & causer dans les Arts & dans les Sciences les mêmes ravages qu'elles causent sur les Villes & sur les Palais. Le violent desir que tous les Hommes apportent en naissant pour dominer, sans en avoir la capacité, a été une source abondante de Bien & de Mal. Les invasions & les persécutions qui ont mêlé & dispersé notre Espèce, ont produit d'étranges changemens dans le Monde. Quelquefois elles ont divisé de vastes Empires en plusieurs parties & qui ont produit de nouveaux Roïaumes & de nouvelles Principautés. Dans d'autres occasions on a vu de grands Conquérans ranger sous leur domination, dans l'espace de peu d'années, des Nations différentes. La décadence de l'Empire Romain seule a pu nous apprendre que les Arts & les Sciences périssent plus aisément, & se perdent beaucoup plutôt que les Bâtimens & les Inscriptions : nous avons vu qu'un déluge d'ignorance pouvoit couvrir la face de certains Païs, sans qu'ils fussent devenus déserts.

HOR. Mais qu'est-ce enfin qui élève des Villes opulentes, & des Nations puissantes de si petits commencemens ?

CLEO. La Providence.

HOR. Mais la Providence met en usage des moyens visibles je cherche les instrumens par lesquels elle opère.

CLEO. Vous avez pu voir dans la FABLE DES ABEILLES les principales choses qui sont nécessaires pour agrandir les Nations. La Politique, l'Art du Gouvernement est absolument bâti sur la connoissance de la Nature Humaine. Le but que doit principalement se proposer un Politique, est d'un côté d'encourager, & même, s'il se peut, de récompenser toutes les actions bonnes & utiles ; comme aussi de punir, ou tout au moins de décourager tout ce qui est nuisible & contraire à la Société : & pour particulariser les objets principaux de ses soins continuels, il devrait faire tout son possible pour bannir la Colère, la Convoitise & l'Orgueil, qui peuvent produire une infinité de maux : & non seulement cela, mais il doit encore donner ses ordres pour prévenir & pour détruire toutes les machinations & les artifices infinis, que l'Avarice & l'Envie peuvent mettre en usage pour porter du préjudice au Prochain. Si vous souhaitez d'être convaincu de ces vérités, occupez-vous pendant un mois ou deux à considérer & à examiner en détail tous les Arts, toutes les Sciences, tous les Commerces, tous les Métiers, & toutes les Occupations qu'on voit dans une Ville comme Londres ; faites ensuite attention sur toutes les Loix, les défenses, les Ordonnances, & les Restrictions qu'on a jugé absolument nécessaires pour empêcher & les Particuliers, & les Communautés composées de personnes dont les emplois sont si différens ; premièrement, de rompre la paix publique, & de troubler la prospérité de la Nation ; secondement de se faire du tort les uns aux autres, soit par des voies directes & ouvertes, soit par des voies indirectes & cachées. Cet examen détaillé vous apprendra que le nombre de clauses & des conditions inventées pour diriger, comme il faut, une Ville grande & florissante, surpassent tout ce que l'imagination la plus vive pourroit se former. Cependant elles tendent toutes au même but, je veux dire à plier, à reprimer & à

diffiper les paffions desordonnées, & les foibleffes pernicieufes de l'Homme. Vous trouverez d'ailleurs, & c'eft ce qu'il y a ici de plus admirable, que la plus grande partie des articles de cette immense quantité de Règles paroiffent partir d'une fageffe conformance, dès-qu'elles font bien entendues.

HOR. Comment donc des Règlemens fi fages auroient-ils été faits, s'il n'y avoit eu des Perfonnes diftinguées par leurs talens & par leur génie ?

CLEO. De toutes les chofes dont je parle, il y en a fort peu qui foient l'ouvrage d'un feul Homme, ou d'une feule Génération. Pour la plupart, elles font le produit & l'ouvrage réunis de plufieurs fiècles. Rappelez-vous ce que j'eus l'honneur de vous dire dans notre troifième conversation fur l'Art de conftruire des Vailfeaux, & fur celui de la Politeffe. La fagelle en queftion n'eft point le fruit d'un entendement pénétrant, ou de quelques méditations profondes ; mais elle tire fa fource d'un difcernement éclairé, acquis par une longue expérience & formé par un grand nombre d'observations faites fur les affaires du Monde. Cette efèce de fageffe, jointe au tems, pourra amener les chofes à un point de perfection, qu'il n'y aura pas plus plu de difficulté à gouverner une vafte Ville, qu'il n'y en a, pardonnez-moi la baffeffe de la comparaifon, à faire des bas au métier.

HOR. La comparaifon eft affurément fort baffe.

CLEO. Cependant je ne fache rien à quoi les Loix & les Conftitutions d'une Ville bien ordonnée puiffent être plus juftement comparées, qu'à l'Art de faire des bas au métier. D'abord le métier paroît compliqué, & inintelligible : cependant les effets en font également exacts & beaux & l'ouvrage auquel il contribue eft

d'une régularité étonnante : exactitude qui est surtout due, pour ne pas dire qu'elle est toute due à l'heureuse invention de la machine. Car par son secours le plus habile Faiseur de bas ne sauroit nous fournir de meilleur ouvrage que le plus maladroit & le plus stupide Ouvrier, qui n'apprendroit la profession que depuis six mois.

HOR. Toute baffe que soit votre comparaison, il faut avouer qu'elle illustre considérablement votre pensée.

CLEO. Tandis que vous parliez, il m'en est venu dans l'Esprit une autre, qui est encore meilleure. Il est commun aujourd'hui d'avoir des Horloges qui jouent différens airs avec beaucoup d'exactitude. L'application & la peine qu'il a fallu avant que d'avoir amené cette découverte au point de perfection où elle est actuellement, ne peuvent qu'exciter notre étonnement. Combien de fois n'a-t-on pas été obligé de faire & de défaire l'Ouvrage ! Combien d'effais inutiles ! Il va dans le Gouvernement d'une Ville florissante qui a subsisté pendant plusieurs siècles, quelque chose d'analogue à cela. Toutes les parties de ses constitutions, même les plus frivoles & les plus petites, ont demandé beaucoup de tems, de peine & de réflexions : & si vous étudiez l'histoire d'une telle Ville depuis ses commencemens, vous trouverez que le nombre des changemens, des corrections, des additions, des révolutions qui ont été faites, & dans les Loix & dans les Ordonnances par lesquelles on la gouverne, est prodigieux. Mais dès qu'une fois ces Etablissmens ont été portés à une certaine perfection, & telle que l'art & la sagesse humaine peut leur procurer, alors la Machine joue presque d'elle-même, il ne faut pas plus d'habileté pour la faire marcher, qu'il n'en faut pour faire carillonner une Horloge. Lorsque la Constitution du Gouvernement

d'une grande Ville est bien disposée, & que tout est en train, les Magistrats n'ont qu'à suivre le courant, & les affaires continueront pendant longtems à aller comme il faut, quand même il n'y auroit parmi eux aucun Homme sage & entendu : il suffit que la Providence veille sur cette Ville, de la même manière qu'elle y a veillé jusqu'à-présent.

HOR. Quand même j'accorderois que le Gouvernement d'une grande Ville est fort aisé, dès-qu'une fois il est bien établi, il ne s'enfuivroit point qu'il en fût de même des Etats & des Royaumes entiers. N'est-ce pas un grand bonheur pour une Nation, que toutes les Places d'honneur, & les premiers Emplois soient remplis par des Personnes de mérite, de probité & de vertu, qui soient capables d'application ?

CLEO. Sans-doute ajoutez-même de sience, & qui à beaucoup de modération & de frugalité joignent de la candeur & de l'affabilité. Mais examinez les choses aussi attentivement qu'il vous sera possible, toujours sera-t-il vrai que ces Places ne sauroient rester vuides, & que les Emplois doivent être remplis par ceux qu'on peut trouver.

HOR. Vous paroissez insinuer qu'il y a très-peu de Grands Hommes dans la Nation.

CLEO. Je ne parle point de notre Nation en particulier, mais de tous les Etats & Royaumes du Monde. Ce que je voulois dire, c'est que chaque Nation est intéressée à avoir son Gouvernement domestique, & toutes les branches de l'Administration Civile si sagement disposées, que tout Homme d'une capacité & d'une réputation médiocre puisse être en état de desservir les plus grands Postes.

HOR. Cela est absolument impossible, au moins dans une Nation comme la nôtre. Comment feriez-vous pour avoir des Juges & des Chanceliers ?

CLEO. L'étude des Loix est fort pénible & fort ennuyeuse ; mais aussi la profession en est lucrative, on y attache de grands honneurs. D'où il suit très-naturellement, qu'il n'y a que peu de Personnes qui s'y distinguent, & encore ne sont-ce que des Personnes qui avec quelque talent ont eu beaucoup d'application. Or tout bon Législateur, qui n'est pas perdu de réputation pour sa friponnerie, peut toujours être bon Juge, dès-qu'il sera & assez vieux & assez grave pour se donner un air respectable. Il faut à-la-vérité de plus grands talens pour faire un Chancelier. Non seulement il doit être bon Législateur & Honnête Homme, on demande encore de lui une connoissance universelle, & une grande pénétration. Mais il n'y a qu'un Chancelier. Or ce que nous avons dit de la Loi, & du pouvoir que l'ambition & l'amour du gain ont sur le Genre Humain me persuade qu'il est moralement impossible, suivant le cours des choses, que parmi ceux qui travaillent à la Chancellerie, il ne se rencontre toujours quelque personne capable de garder les Sceaux.

HOR. Chaque Nation n'a-t-elle pas aussi besoin de Grands Hommes pour les Négociations publiques, & des Personnes de grande capacité pour remplir les fonctions d'Envoyés, d'Ambassadeurs & de Plénipotentiaires ? Ne doit-il pas y en avoir encore d'autres en Cour, qui soient en état de traiter avec les Ministres Etrangers ?

CLEO. Tout ce que vous dites-là est certain, toute Nation doit avoir de telles Personnes ; mais je m'étonne que les Compagnies que vous avez fréquentées, & en Angleterre, & dans les Païs

étrangers, ne vous aient pas convaincu, que les fonctions dont vous parlez ne demandent point des talens, extraordinaires. Parmi les Gens de qualité qui sont élevés dans les Cours des Princes, tous ceux qui ont des talens médiocres doivent être adroits & entreprenans, qualités qui sont surtout d'usage dans les Conférences & dans les Négociations.

HOR. Une Nation aussi endettée à tous égards, & chargée de tant de taxes que la nôtre, demande des personnes qui soient parfaitement au fait de tous les fonds & de tous les revenus. Or c'est-là une connoissance qu'on ne sauroit acquérir sans avoir de bons talens naturels, & sans une application soutenue. D'où je conclus que celui qui dirige les Affaires de la Trésorerie, occupe un Poste très-important, & en même tems d'une difficulté infinie.

CLEO. Je ne suis point de cet avis. La plupart des Emplois Publics ont réellement moins de difficultés pour ceux qui les remplissent, que ne le croient ceux qui ne les ont jamais possédés, & qui ne peuvent les regarder que de loin. Si un Homme de sens voioit pour la première fois, pendant une couple d'heures de suite, tourner deux ou trois broches bien garnies, & qu'il ne vît ni le tournebroche, ni les contrepoids, étrangement surpris de ce phénomène dont il n'auroit jamais ouï parler, ne croiroit-il pas qu'il faut une adresse peu commune pour produire un effet si merveilleux ? Il y a dix à parier contre un, qu'il auroit une plus grande opinion du Cuisinier & du Marmiton, qu'ils ne le mériteroient en effet. Dans tout ce qui regarde la trésorerie, à-peine y en a-t-il la dixième partie qui dépende de l'habileté de ceux qui y travaillent ; les neuf autres dépendent uniquement de la constitution de cette Chambre ; constitution qui a très-bien pourvu premièrement, que les Personnes privilégiées, à qui le Roi en donne-

roit la Surintendance, ne fussent pas trop chargées, ni incommodées de leurs fonctions ; en second lieu que l'Etat ne risquât pas beaucoup à se confier en eux. En divisant les fonctions d'un Emploi d'une très-grande étendue & les subdivisant, on rend si aisées & si déterminées les occupations de tous les Particuliers, qu'il n'est presque pas possible qu'il y fasse des fautes, pour peu qu'ils y soient accoutumés : & d'un autre côté, on a si bien limité leur pouvoir, on a si bien ménagé la confiance qu'on a en ce Corps, la fidélité de chacun des Officiers a été placée dans un si grand jour, que toutes leurs friponneries sont d'abord découvertes. C'est ainsi que les Affaires les plus importantes & les plus compliquées peuvent être conduites sûrement, & expédiées par des Hommes ordinaires, qui mettent leur souverain bien dans les Richesses & dans le plaisir. Ce sont-là les moyens par lesquels on conserve dans un grand Emploi, & dans toutes les parties, une régularité & un ordre étonnant ; tandis que l'économie entière en paroît extraordinairement embarrassée & compliquée, non seulement aux Etrangers, mais encore à la plus grande partie des Officiers qui y sont employés.

HOR. Il est certain que le plan & l'économie de notre trésorerie a été merveilleusement imaginé, pour prévenir les fraudes & les usurpations de toute espèce : mais aussi le Chef, qui met tout en mouvement, a une beaucoup plus grande liberté.

CLEO. Comment cela ? Le trésorier, ou si son Emploi est rempli par un Subdélégué, le Chancelier de l'Echiquier n'est pas moins sujet aux Loix, & n'a pas plus le pouvoir de distraire des sommes, que le plus petit Secrétaire qui travaille sous lui.

HOR. L'ordre du Roi ne les met-il pas à couvert de toute recherche ?

CLEO. Oui, à l'égard des sommes dont le Roi a droit de disposer, ou du paiement de l'argent dont le Parlement a marqué l'usage : mais pour tous les autres cas, l'ordre du Roi ne les dispense point : de sorte que si le Roi, qui ne peut jamais faire de faute, étant trompé par quelqu'un, donnoit inconfidérément au trésorier un ordre de livrer des sommes contraires à l'ordre, ou sans un ordre exprès de ses Commettans, le Grand-Trésorier en seroit responsable.

HOR. Mais il y a d'autres Postes, ou au moins il y en a toujours un de plus grande importance, & qui demande une plus vaste capacité qu'aucun de ceux que vous avez nommés.

CLEO. Je vous demande pardon. Comme l'Emploi de Chancelier, ou de Garde du Grand Sceau est le plus haut en dignité, aussi les fonctions demandent-elles plus d'habileté que tout autre.

HOR. Que dites-vous du Premier Ministre qui gouverne tout, & qui agit immédiatement sous le Roi ?

CLEO. Cet Emploi n'est point fondé sur notre Constitution, qui a très-sagement divisé en diverses branches le Gouvernement de l'Etat.

HOR. Qui donnera donc les ordres & les instructions aux Amiraux, aux Généraux, aux Gouverneurs, & à tous nos Ministres dans les Cours étrangères ? Qui doit prendre soin des intérêts du Roi dans le Royaume, & de sa sûreté ?

CLEO. Le Roi lui-même & son Conseil, sans lequel on a supposé que l'Autorité Royale n'agissoit point, doivent avoir l'œil sur tout cela, & tout conduire ; de manière que tout ce que le Roi ne trouve pas à propos d'exécuter par lui-même, regarde naturelle-

ment ceux à qui les Loix le donnent évidemment. Pour ce qui est des intérêts du Roi, ils sont les mêmes que ceux de la Nation. Il a des Gardes qui prennent soin de la personne ; & toutes les affaires, de quelque nature qu'elles soient, qui peuvent survenir ou dans le Royaume ou à la Nation, sont toutes sous la direction & l'inspection de quelqu'un des Grands Officiers de la Couronne, qui tous sont connus, distingués, & ornés de leurs titres respectifs ; & je puis vous assurer que parmi ces Officiers, il n'y en a aucun qui porte le nom de Premier Ministre.

HOR. Mais pourquoi usez-vous avec moi de collusion & de prévarication ? Vous savez, CLEOMENE, & tout le monde le fait & le voit, qu'il y a un tel Ministre. Il seroit même très facile de prouver que de tout tems il y en a eu de pareils : & dans la situation où sont les choses, il ne me paroît pas que le Roi puisse s'en passer. Dans le Royaume il y a une grande quantité de Personnes peu affectionnées au Gouvernement, & les Membres du Parlement doivent être choisis avec un grand soin. Il importe donc qu'on ait l'œil sur les Elections. Aujourd'hui, en un mot, il faut mille choses pour faire échouer les pernicioeux desseins des mal intentionnés, & des mécontents, & pour empêcher le retour du Prétendant. Or tout cela ne demande-t-il pas une grande pénétration, des talens peu communs, aussi bien que du secret & de l'activité ?

CLEO. Quelque sincère que puisse paroître la manière dont vous défendez ces choses, je suis très-persuadé, HORACE, par vos principes mêmes, que vous avez dessein de badiner. Ce n'est point à moi à juger de ce que demandent nos affaires : & comme je ne veux point gloser sur la conduite, & blâmer les actions des Princes & de leurs Ministres, aussi ne prétends-je ni justifier, ni défendre

aucun Emploi, que ceux qui ont leur fondement dans la constitution de l'Etat.

HOR. C'est tout ce que j'attends de vous. Dites-moi seulement, si vous ne croïez pas qu'un Homme qui a sur les bras, & qui peut porter ce pesant fardeau, & toutes les affaires de l'Europe, doive nécessairement être un génie prodigieux, dont la connoissance universelle sert à éclairer une habileté extraordinaire.

CLEO. Il est certain qu'un Homme, revêtu d'une aussi grande puissance, & d'une autorité aussi étendue qu'en ont pour l'ordinaire ces Ministres, est nécessairement obligé de faire belle figure, & de se distinguer au dessus de tous les autres Sujets. Mais je suis d'avis, qu'il y a toujours dans le Royaume cinquante Hommes, qui, s'ils étoient employés, seroient très-capables de remplir ce Poste, & y brilleroient même après quelque expérience, en comparaison d'un qui seroit également propre à être Grand Chancelier de la Grande-Bretagne. Un Premier Ministre a un avantage infini d'être tel, & d'être connu pour tel par tous les Corps, & d'être traité comme tel. Une personne qui dans chaque Emploi, & dans toutes les parties de ces Emplois, a le pouvoir & la liberté de demander & de voir ce qu'il lui plaît, acquiert plus de connoissance, & peut parler de tout avec plus d'exactitude que toute autre Personne, quand même elle seroit beaucoup mieux versée dans les Affaires, & qu'elle auroit dix fois plus de capacité. Il est presque impossible qu'un Homme actif, qui a reçu quelque éducation, & qui ne manque ni d'esprit ni de vanité, puisse jamais ne pas paroître sage, vigilant & habile, lorsqu'il a l'occasion de profiter, autant qu'il le souhaite, de la finesse & de l'expérience, de la diligence & du travail de tous ceux qui sont employés dans le Gouvernement. Si d'ailleurs il a assez d'argent, il pourra entrete-

nir une correspondance étroite dans tous les quartiers du Royaume, & connoître tout ce qui s'y passe : ainsi il n'y aura presque aucune Affaire Civile ou Militaire, Etrangère ou Domestique, dans laquelle il ne puisse avoir une très-grande influence, soit pour la faire réussir, soit pour la faire échouer.

HOR. Il me paroît qu'il y a beaucoup de vraisemblance dans ce que vous dites : mais, à vous dire vrai, je commence à soupçonner que si vous m'avez si souvent fait entrer dans votre opinion, cela vient de votre dextérité à placer les objets dans le point de vue où vous les avez vous-même vus, & de la grande habileté que vous avez pour avilir les choses estimables, & pour dire du mal du mérite.

CLEO. Je vous proteste que je parle très-sérieusement.

HOR. Lorsque je réfléchis sur tout ce qui se présente à mes yeux, & qui se passe tous les jours entre les Ministres d'Etat & les Politiques, je ne doute point que vous ne soiez dans l'erreur. Combien de stratagèmes, de moyens violens, & de finesse ne met-on pas en usage pour supplanter & éloigner les Premiers Ministres ? On emploie l'esprit & la fourberie, l'industrie & l'adresse pour donner un mauvais tour à toutes leurs actions. On répand contre eux des calomnies & de faux rapports. On publie des vaudevilles & des lampons pour les dénigrer. On tient sur leur compte des discours desobligeans & injurieux. Que ne dit-on point, que ne fait-on point, soit pour les tourner en ridicule, soit pour les rendre odieux ? Or il me paroît que des Ministres doivent avoir des talens tout-à-fait extraordinaires s'ils savent se mettre à couvert de tant d'art & de tant de force, & empêcher l'effet de la malice & de l'envie de tant de personnes, qui les attaquent tous à la fois. Un Homme doué d'une prudence & d'une grandeur d'ame

commune, ne fauroit au milieu de tous ces obstacles se maintenir seulement une année dans un tel Poste, beaucoup moins s'y soutiendrait-il pendant plusieurs années, quand même il connoîtroit fort bien le monde, & qu'il réuniroit en sa personne toute la vertu, toute la fidélité, & toute l'intégrité possible. D'où je conclus qu'il y a sûrement quelque Sophisme dans vos raisonnemens.

CLEO. Il faut que je ne me sois pas bien exprimé, ou que j'aie eu le malheur d'être mal entendu. Lorsque j'ai insinué qu'on pouvoit être Premier Ministre sans posséder des talens extraordinaires, je n'ai considéré ce Premier Ministre que par rapport à ses fonctions ; occupations dont seroient chargés le Roi & son Conseil, s'il n'y avoit pas un semblable Officier qui en prît soin. HOR. Pour diriger & conduire toute la machine du Gouvernement, il faut qu'il soit Homme d'Etat consommé ; c'est-la un premier point.

CLEO. Vous avez des idées trop sublimes de ce Poste. Savez-vous qu'il n'est point de qualité dont les Hommes soient capables, qui soit au dessus de celles que renferme l'idée d'un Homme d'Etat consommé. Pour mériter ce nom, il faut être bien versé dans l'Histoire ancienne & moderne, & être parfaitement au fait de l'état de toutes les Cours de l'Europe : non seulement il doit connoître l'intérêt public de chaque Nation, mais encore les vues particulières, & en même tems les inclinations, les vertus & les vices des Princes & des Ministres. La Géographie, les bornes, & les productions de tous les Païs de la Chrétienté lui doivent être parfaitement connues, aussi-bien que les Villes principales : le Commerce & les Manufactures qu'il y a : les Fortereffes, leur situation, leurs avantages naturels, la force & le nombre de leurs Habitans. Il faut qu'il ait étudié les Hommes aussi bien que les Livres, & qu'il connoisse parfaitement la Nature Humaine, l'usage

des Passions. De plus il doit être si habile à cacher les sentimens de son cœur, qu'il soit même maître des traits de son visage & de son air. Tous les stratagèmes & toutes les fourberies propres à arracher les secrets des autres, doivent lui être familiers. Tout Homme qui n'aura pas toutes ces qualités, ou qui du-moins n'en aura pas la meilleure partie, & qui outre cela n'aura pas une grande expérience dans les Affaires, ne pourra jamais être appelé avec justice un Ministre d'Etat consommé. Cependant il peut très-bien être Premier Ministre, sans avoir la centième partie de ces qualités. Comme c'est la faveur du Roi qui crée les Premiers Ministres, & qui attache à leur Poste plus d'autorité & de profit qu'à tout autre, c'est aussi la même faveur qui est le seul fondement sur lequel ceux qui sont revêtus de cet Emploi se peuvent appuyer. Delà vient que dans toutes les Monarchies, les plus Ambitieux recherchent toujours ce Poste comme la plus grande récompense : ils croient communément que les fonctions en sont aisées, & que la seule difficulté consiste à l'obtenir & à le conserver. Que conclure de cela ? C'est que les qualités dont j'ai parlé pour former un Ministre d'Etat consommé, sont absolument négligées, & qu'ils s'appliquent uniquement à d'autres, dont l'usage est beaucoup plus grand, la pratique plus aisée, & l'acquisition moins pénible. Les talens que vous observez dans les Premiers Ministres, sont d'un autre genre : ils consistent à être des Courtisans accomplis, & à savoir parfaitement l'art de plaire, & de flatter avec adresse. Leurs fonctions ordinaires sont de procurer à leur Prince tout ce qu'il peut desirer, aussitôt qu'ils connoissent ses desirs, & de lui fournir incessamment les plaisirs pour lesquels il les a appelés. On n'aime pas plus à demander qu'à se plaindre. Or si vous forcez le Prince à vous demander quelque chose, il se plaindra ; & il faut que les Courtisans soient bien rustres pour

obliger un Prince à faire cet acte de soumission. Un Ministre poli va donc au devant des desirs de son Maître, & procure tout ce qu'il a prévu devoir lui faire plaisir, sans lui donner la peine de le dire. Tous les flatteurs, & même les plus communs, peuvent louer & exalter sans distinction tout ce qu'il dit ou qu'il fait, & trouver de la sagesse & de la prudence dans les actions les plus indifférentes : mais il n'appartient qu'à un Courtisan habile, de mettre un beau verni sur les imperfections manifestes, & de donner à toutes les foiblesses, à toutes les fautes de son Prince, l'apparence des vertus les plus sublimes, ou, pour parler plus juste, à les rendre les moins contraires à ces vertus. Par la pratique exacte de devoirs si nécessaires, on peut longtems se conserver la faveur des Princes, & l'acquérir aisément. Quiconque aura l'art de se rendre agréable à une Cour, manquera rarement d'être cru nécessaire ; & dès-qu'un Favori s'est une fois acquis la bonne opinion de son Maître, il ne lui est point difficile d'avancer sa Famille, d'avoir l'oreille du Roi, & d'éloigner tous ceux qui ne sont pas du nombre de ses Créatures. Avec le tems il ne trouvera plus aucune difficulté à éloigner du Gouvernement tous ceux qu'il n'a pas mis en place, & à faire échouer tous ceux qui pour s'élever cherchent d'autres Protecteurs que lui. Un Premier Ministre a par son Emploi un grand avantage par-dessus ceux qui lui sont contraires : un de ses principaux avantages est qu'il n'y a jamais eu qui que ce soit dans ce Poste, qui n'ait eu une grande quantité d'Ennemis, qu'il ait aimé l'argent, ou qu'il ait uniquement aimé sa Patrie, aucun n'en a été excepté. Or comme personne n'ignore les dispositions où l'on est envers ces Messieurs les Juges les plus impartiaux & les plus raisonnables n'ajoutent point foi aux accusations qu'on fait contre les Ministres, lors même qu'elles sont vraies. J'avoue que si le Favori faisoit par lui-même, & lui seul, tout ce qui

pourroit écarter l'envie, & faire échouer la malice dont il est attaqué de tous les côtés, il faudroit assurément qu'il possédât des talens extraordinaires une grande capacité, accompagnée d'une vigilance & d'une application continuelles. Mais ce n'est point-là le cas c'est l'ouvrage de de leurs Créatures, ainsi la tâche est divisée entre plusieurs personnes. Quiconque dépend à quelque égard de lui, quiconque attend quelque chose de sa faveur, travaille de tout son pouvoir, comme si la chose le regardoit en propre, premièrement, à exalter son Patron, à louer ses vertus & son habileté, & à justifier sa conduite : en second lieu, à déclamer contre ses Ennemis, à ternir leur réputation, & à faire jouer contre eux tous les refforts & tous les stratagèmes dont ils se servent pour supplanter le Ministre.

HOR. A votre compte tout Courtisan bien policé est capable d'être Premier Ministre. On ne lui demande ni fience, ni éloquence, ni habileté dans les Affaires Politiques, ni quelque autre qualité semblable.

CLEO. Aucune autre qualité que des plus communes, & des plus faciles à se procurer ? Il est nécessaire qu'il ait tout au moins le sens commun, & qu'il n'ait aucune foiblesse ou imperfection trop remarquable. Or l'on trouve dans toutes les Nations bien des gens de ce mérite-là. Un Premier Ministre doit avoir passablement de bien, & de la santé mais il faut qu'il puisse goûter du plaisir dans la vanité, afin qu'il sente tout ce qu'il y a d'exquis dans la vue d'une multitude de Courtisans qui assistent régulièrement à son lever, dans les placets, les profondes inclinations de corps, & les basses soumissions des Sollicitans, & dans tout le reste de l'attirail des hommages qu'on ne cesse de lui rendre. Entre toutes les qualités qu'il doit avoir, il faut nécessairement qu'il soit

hardi & Réfolu, de manière qu'on ne puisse aisément l'offenser & le démonter. Si outre cela il a une bonne mémoire, qu'il soit en état de n'être point embarrassé par la multitude des affaires, & qu'au moins il ne paroisse jamais ni embarrassé ni inquiet, ce qui lui tiendra lieu de présence d'esprit, manquera pas d'élever sa capacité jusqu'aux nues.

HOR. Vous ne dites rien de sa vertu & de sa probité. On est obligé de confier bien des choses à un Premier Ministre. S'il étoit avare, & qu'il n'eût pas de probité, ni d'amour pour sa Patrie, il pourroit faire de terribles ravages dans le trésor Public.

CLEO. Il n'est point d'Homme qui ait une prudence commune, & quelque vanité, & qui par-là même fasse quelque cas de sa réputation, qui n'ait allez de motifs pour s'empêcher de dérober dans les occasions où il risqueroit beaucoup d'être découvert, & d'être fèvèrement puni : la morale pourra être aussi relâchée qu'il vous plaira ; la crainte de perdre sa réputation & la vanité, suffisent pour le rendre prudent dans un cas si délicat.

HOR. Mais on a en lui une grande confiance, dans des cas où il ne feroit pas possible d'éclairer sa conduite. Par exemple, on lui confie de grosses sommes pour récompenser des Personnes qui rendent à l'Etat des services secrets. Le bien du Roïaume exige qu'on ne demande jamais compte de pareilles dépenses, ni en général ni en particulier. Dans les Négociations qu'il fait avec d'autres Cours, il pourroit uniquement se laisser conduire par son intérêt particulier, sans beaucoup s'embarrasser de la Vertu & du Bien Public. N'est-il pas en son pouvoir de trahir sa Patrie, de vendre la Nation, & de commettre toutes sortes de crimes ?

CLEO. Non ; cela ne fauroit arriver parmi nous, où le Parlement s'affemble toutes les années. Dans les Affaires Etrangères, on ne peut traiter rien d'importtant qui ne doive être publiquement connu. Si donc il arrivoit qu'on fit, ou qu'on entreprît quelque chose qui fût évidemment contraire au bien du Roïaume, ou seulement qui parût telle à ceux de la Nation & aux Etrangers, il s'élèveroit partout des rumeurs, qui mettroient le Ministre en grand danger. Or il n'y a point d'Homme qui ait quelque prudence, qui voulût jamais s'y précipiter, à-moins qu'il ne fût résolu de sortir de son Païs. Pour ce qui regarde l'argent destiné à païer les services secrets, & les autres sommes que les Ministres ont à leur disposition, & sur lesquelles leur pouvoir n'est point limité, je ne doute point qu'à cet égard ils n'aient beaucoup d'occasions de piller le trésor de la Nation. Mais il leur faut beaucoup d'adresse & de circonspection, s'ils veulent n'être pas découverts, environnés comme ils sont de tant de Surveillans, qui ambitionnent leur Poste, & qui éclairent toutes leurs actions. Les animosités qui règnent entre les Antagonistes ambitieux, les disputes qu'il y a entre les différens Partis, contribuent beaucoup à la fureté de la Nation.

HOR. Mais cette fureté ne feroit-elle pas plus grande, si l'on donnoit les Emplois à des Gens d'honneur & de sens, qui à des connoissances & à de l'application joignissent la frugalité ?

CLEO. Oui sans-doute.

HOR. Quelle confiance peut on avoir en la justice ou en l'intégrité de Gens qui dans toutes les occasions se sont connoître pour sacrifier aux Richesses, qu'ils aiment uniquement ? Quelle confiance peut on avoir en la justice ou en l'intégrité de Gens qui par leur manière de vivre, montrent évidemment que leurs reve-

nus ne fauroient fuffire pour foutenir les dépenfes qu'ils font, & fatisfaire toutes leurs fantaisies ? Enfin, ne feroit-ce pas un grand encouragement à la vertu & au mérite, fi l'on excluoit des Postes honorables & lucratifs tous ceux qui manquent de capacité, qui haïffent les affaires, tous les Avars, les Ambitieux, les Hommes vains & voluptueux ?

CLEO. Perfonne ne vous difpute cela. Si la Vertu, la Religion, & le Bonheur à venir étoient recherchés par le plus grand nombre, avec le même empreflement, qu'on recherche les Plaifirs fenfuels, la Politeffe, la Gloire mondaine, il vaudroit fans doute mieux qu'il n'y eût dans aucune des Places du Gouvernement, que des Gens dont la bonne conduite & l'habileté fuffent bien connues. Mais il faudroit être fort ignorant dans les Affaires Humaines, pour ofer efpérer que la chofe arrive jamais dans un Roïaume grand, opulent & floriffant. Quiconque met au rang des avantages nationaux une tempérance, une frugalité & un defintéreflement général & univerfel, & qu'en même tems il demande au Ciel l'aïde, l'abondance & l'accroiffement du Commerce, ignore, à ce qu'il me femble, tout ce que renferment ces prières. Puis donc qu'il n'eft pas poffible d'obtenir ce qui incontestablement feroit le meilleur, tâchons du-moins de nous procurer l'état qui en approche le plus. Alors nous trouverons que de tous les moïens poffibles pour mettre en fureté, pour conferver les Nations, & pour leur procurer en même tems tout ce qu'elles eftiment le plus, il n'en eft point de meilleur que d'affermir la conftitution du Gouvernement par de fages Loix, & de trouver une forme d'Adminiftration qui empêche que le manque de connoiffances ou de probité dans les Miniftres, ne caufe beaucoup de dommage au Bien Commun. C'eft ainfi que les perfonnes dont la capacité & la probité feront affez médiocres pourront

deffervir les Emplois les plus importants & les plus délicats. L'Administration Publique doit toujours aller son chemin, c'est un Vaiffeau qui ne peut jamais être à l'ancre. Les Ministres les plus favans, les plus habiles, les plus vertueux, les moins avars, sont les meilleurs ; mais cependant il faut nécessairement qu'il y ait des Ministres. Les juremens & l'ivrognerie sont des vices crians, communs parmi les Mariniers ; & je crois qu'il feroit à souhaiter pour le bien de la Nation qu'on réformât cet abus, si la chose étoit possible. Cependant il nous faut des Matelots ; & si l'on ne recevoit sur les Vaiffeaux de Sa Majesté, que des gens qui n'auroient jamais juré que mille fois, ou qui ne se feroient enivrés que dix fois en leur vie, je suis persuadé que le Service de Mer souffriroit beaucoup d'un règlement fait à si bonne intention.

HOR. Pourquoi ne pas trancher le mot, & ne pas dire qu'il n'y a vertu ni probité dans le Monde ? Par tous vos discours on voit que vous en voulez venir-là.

CLEO. Je Je me me suis suffisamment expliqué sur ce sujet dans une de nos conversations précédentes ; ainsi j'ai lieu de m'étonner que vous me chargiez encore d'une chose que j'ai déjà expressément niée. Jamais je n'ai cru qu'il n'y eût dans le Monde aucune Personne vertueuse & religieuse. Si sur ce point je diffère des flatteurs de notre espèce, ce n'est que sur le nombre des Honnêtes Gens ; & je suis persuadé que vous-même, à la lettre, vous ne croiez pas qu'il y ait dans le Monde autant de personnes vertueuses, que vous paroissez le supposer, ni même que vous vous l'imaginez.

HOR. Comment donc ? Sans-doute vous connoîtrez mieux mes propres pensées, que je ne les connois moi-même.

CLEO. Vous savez que je vous ai déjà fondé sur cet article, en exaltant ridiculement, & en couvrant d'un beau vernis, le mérite de tous ceux qui remplissent les divers Postes de la Société, depuis ceux du plus bas ordre jusqu'à ceux du plus haut. Par-là j'ai clairement compris que vous n'avez compris que vous n'avez pas une fort haute idée du Genre Humain en général. Quand nous descendons dans le particulier, vous devenez aussi sévère & aussi critique que moi-même. Permettez-moi de vous faire faire cette observation, qui mérite votre attention. La plupart du monde, pour ne rien dire de plus, souhaitent de passer pour gens impartiaux ; cependant rien n'est plus difficile que de ne pas se laisser prévenir, lorsqu'on a dans le cœur quelque passion, de l'amour ou de la haine. Quelque juste & équitable qu'on soit, jamais nos Amis ne sont aussi bons, ni nos Ennemis aussi mauvais que nous les représentons, lorsque nous sommes en colère contre ceux-ci, ou fort contents de ceux-là. Pour moi je ne crois pas, généralement parlant, que les Premiers Ministres soient pires que leurs Adversaires, qui, conduits par leur intérêt particulier, les diffament, & remuent ciel & terre pour obtenir leurs Places. Prenons deux Personnes distinguées par leur qualité dans quelque Cour de l'Europe : supposons que ces deux Personnes qui ont une capacité & un mérite égal, & autant de vertus ou de vices l'un que l'autre, soient dans des Partis contraires : supposons de plus que l'un soit en faveur, tandis que l'autre est négligé : dans ce cas, je dis que celui qui occupe l'Emploi le plus éminent, sera toujours applaudi par son Parti ; & s'il réussit passablement bien, ses Amis attribueront à sa bonne conduite tous les bons succès, & à des motifs louables toutes les actions, tandis que ceux du Parti opposé ne lui trouveront ni vertu ni sagesse. Suivant ceux-ci, les passions seront les seuls principes de ses démarches ; & s'il lui arrive quelque

defaître, ils affureront que jamais cela ne feroit arrivé, fi leur Patron avoit occupé ce Poste. ainfi va le monde. Quelle différence n'y a-t-il pas fouvent entre les idées que les Membres d'un même Roïaume ont de leurs Chefs, & de ceux qui font au timon des Affaires, lors même que leurs succès font étonnans ! Nous avons été témoins qu'une partie de la Nation a attribué les victoires d'un Général, uniquement à la connoiffance consommée qu'il avoit des Affaires Militaires, & à son éminente capacité pour exécuter. On difoit qu'il étoit impoffible qu'un Homme fupportât jamais toutes les fatigues & tous les travaux qu'il fupportoit avec joie, & qu'il s'expoſât à tous les dangers aux-quels il s'expoſoit, s'il n'avoit été foutenu & animé par le vrai Héroïſme, & par l'Amour de la Patrie le plus pur & le plus généreux. Telle étoit, vous le ſavez, l'opinion qu'une partie de la Nation avoit de ce Général, tandis qu'une autre partie donnoit à ſes Troupes toute la gloire de ſes heureux succès, & aux ſoins extraordinaires qu'on prenoit en Angleterre pour entretenir ſon Armée. On difoit que toute ſa conduite démontroit qu'il n'avoit jamais été ni foutenu, ni animé que par une ambition exceſſive, & par une ſoif ardente des richèſſes.

HOR. Je pourrois bien même avoir parlé comme ces derniers. Mais, après tout, le Duc de Marlborough étoit un très-grand Homme, un Génie extraordinaire.

CLEO. Affurément qu'il l'étoit, & je ſuis charmé de vous entendre enfin faire cet aveu.

Les Mortels envieux lui déclarent la guerre : Cette même Vertu, venant à les quitter,

CLEO. Ne faites point de compliment, je vous en prie, vous êtes maître ici. D'ailleurs nous avons assez de tems. Auriez-vous besoin de fortir ?

HOR. Non : mais je me rappelle dans ce moment une chose, que j'ai déjà eu plusieurs fois dessein de vous demander : je veux parler de cette Epitaphe que votre Ami a faite sur le Duc.

CLEO. De Marlborough ? De tout mon cœur. Avez-vous du papier ?

HOR. Je l'écrirai sur le revers d'une Lettre avec mon craïon. Comment commencent ces Vers ?

CLEO. Qui Belli, aut Pacis virtutibus astra petebant.

HOR. Fort bien.

CLEO. Finxerunt homines Sæcula prisca Deos.

HOR. J'ai cela : mais dictiez-moi un Distique tout à la fois, le sens en est plus clair.

CLEO. Quæ Martem sine patre tulit, sine matre Minervam,
Illustres Mendax Græcia jactet Avos.

HOR. Voilà réellement une belle pensée. Il faut du courage & de la conduite. Ce sont-là les deux qualités dans lesquelles il excelloit. Volons le refaire. CLEO. Anglia quem genuit jacet hæc,
Homo, conditus Urnâ, Antiqui qualem non habuere Deum.

HOR. Je vous remercie. Vous pouvez continuer pour le présent. Depuis que je vous ai entendu réciter ces Vers pour la première fois, j'ai vu plusieurs choses qui en sont manifestement empruntées. N'ont-ils jamais été imprimés ?

CLEO. Je ne le crois pas. Je les vis le même jour que le Duc fut enterré, & depuis ce tems-là ils ont couru en manuscrit ; mais jamais je ne les ai vu imprimés.

HOR. Ils valent, à mon avis, toute la FABLE DES ABEILLES.

CLEO. Si vous les trouvez si fort de votre goût, je puis vous en faire voir une traduction, qu'un Gentilhomme d'Oxford en a faite dernièrement. Le papier sur lequel je l'ai copiée, ne sera pas égaré. La traduction n'est pas extrêmement littérale ; mais il me paroît qu'elle conserve les principales idées.

HOR. C'est aussi tout ce qu'il faut.

CLEO. Je ne fais si vous pourrez lire mon écriture, j'ai griffonné ce papier fort à la hâte.

HOR. Il est très-lisible.

Cela est fort bon.

CLEO. Je l'avois trouvé aussi, & je trouve même que la traduction va mieux & plus directement au but que l'original.

HOR. Voulons-nous à présent reprendre notre conversation ?

CLEO. Je parlois de la partialité qui règne dans les jugemens humains, & je vous rappellois l'étonnante différence qu'il y a entre les jugemens que les Hommes portent des mêmes actions, suivant qu'ils aiment ou qu'ils haïssent les Personnes qui les font.

HOR. Oui ; mais avant vous déclamiez contre la nécessité que je croïois qu'il y avoit de mettre à la tête des affaires des personnes dont le mérite, les talens & les qualités fussent grands

& extraordinaires. Avez-vous quelque nouvelle réflexion à ajouter sur ce sujet ?

CLEO. Non, ou du moins je ne m'en rappelle aucune que j'aie omise.

HOR. Je ne crois point qu'en enseignant ces choses, vous vous proposiez de mauvais desseins. Mais supposons que vous n'aiez rien avancé que de vrai, il me paroît qu'en publiant de semblables opinions, vous contribuez nécessairement à augmenter la nonchalance & l'ignorance. Car si l'on peut remplir les premières Postes du Gouvernement sans science ni capacité, sans génie ni étude, dès-là il ne s'agit plus de se casser la tête d'Etudes & de Livres.

CLEO. Vous ne m'avez rien entendu dire de semblable. Tout ce que j'ai dit, c'est qu'un Homme formé par l'Art, peut très-bien représenter, & figurer dans les Postes les plus éminens, & dans les plus grandes Charges, sans posséder des talens extraordinaires. Or la chose me paroît certaine. Pour ce qui est des Ministres d'Etat consommés, je ne crois pas que jusqu'à-présent il y en ait eu sur la Terre trois en même tems qui méritassent ce nom. Il n'y a pas dans le monde le quart de la sagesse, de la science réelle, ou du mérite intrinsèque que l'on dit qu'il y en a, & que pour nous flater nous nous attribuons. Et de la Vertu & de la Religion, il n'y en a pas réellement la centième partie de ce qui en paroît.

HOR. J'avoue que ceux qui sont conduits par l'avarice & par l'ambition, n'ont d'autre but que de s'enrichir & de parvenir aux Honneurs ; & que même pour obtenir ces objets de leurs desirs empressés toute voie leur est bonne. Il n'en est point de même de ceux qui agissent par des principes de Vertu, & par Amour pour le

Public. Ils travaillent avec plaisir à se procurer les connoissances & les qualités qui peuvent les mettre en état de servir leur Patrie. Si donc la Vertu étoit aussi rare que vous les supposez, se trouveroit-il autant de Gens habiles dans chaque profession qu'il y en a ? Car dans le fond il y a des Gens sçavans & capables.

CLEO. Le fondement de toutes nos qualités doit être posé dans l'enfance, & avant que nous soions en état, ou qu'il nous soit permis de choisir par nous-mêmes, & de juger quelle est la manière la plus utile d'employer son tems. C'est à la bonne éducation, & aux soins assidus des Parens & des Maîtres que les Hommes sont en grande partie redevables de leurs perfections ; & il y a peu de Parens assez dénaturés, pour ne pas souhaiter de voir leurs Enfants bien élevés. La même tendresse naturelle qui engage les Hommes à se donner des soins pour laisser leurs Enfants riches, les rend aussi empressés à leur procurer de l'éducation, D'ailleurs il est contraire à la Mode, & par conséquent il y a de la honte à les négliger à cet égard. Le principal but que les Parens se proposent en faisant apprendre à leurs Enfants une profession & une vocation, est de leur procurer de quoi vivre. Ce sont les récompenses, l'Argent, l'Honneur qui ont avancé & encouragé les Arts, les Sciences, & mille autres belles choses qui feroient toujours restées dans l'oubli, si les Hommes avoient été moins avares & moins orgueilleux. L'ambition, l'avarice, & souvent la nécessité, sont les aiguillons puissans qui excitent notre industrie, & qui augmentent notre diligence. Quelque-fois même ces puissans motifs tirent des gens de la nonchalance & de l'indolence où ils ont vécu jusqu'alors, malgré les exhortations & les châtimens de leurs Pères, qui avoient inutilement tâché de les réveiller de leur léthargie pendant la jeunesse. Jamais nous ne manquerons d'Hommes pour remplir les divers Emplois & les diverses Professions de la Société, tandis

qu'on y attachera du lucre, des récompenses, & de brillantes prérogatives : & par conféquent dans une Nation grande & polie, il y aura toujours en abondance des Savans de toute forte, tandis que ce Peuple fera dans un état florissant. Les Personnes riches, & les autres qui peuvent fournir à la dépense, manquent rarement de donner à leurs Enfans une teinture de Littérature. C'est de cette source intarissable que sortiront incessamment plus de gens qu'il n'en faut pour remplir toutes les Professions & les Emplois qui demandent quelque connoissance des Langues savantes. Parmi ces Jeunes-gens qu'on fait étudier, il y en a qui ne s'appliquent point, d'autres qui abandonnent l'étude dès qu'ils sont devenus leurs maîtres. D'autres cependant prennent toujours plus de goût pour les Sciences, à mesure qu'ils avancent en âge : ceux-ci sont la plus grande partie ; on aime naturellement les objets dont l'acquisition nous a coûté de la peine. Parmi les Personnes riches il s'en trouve qui se plaisent à l'étude, comme on y en trouve de paresseux. Donc chaque Science aura ses admirateurs, suivant le goût de ceux qui s'y attacheront : & il y a à cet égard une si grande variété, qu'il n'y aura aucune partie des Sciences qui ne soit cultivée par quelqu'un, sans qu'il puisse donner de cette prédilection des raisons meilleures que celles qui ont déterminé quelques Personnes à chasser, & d'autres à trouver du plaisir à la pêche. Voyez les travaux & les peines sans nombre que se donnent les Antiquaires, les Botanistes, & ceux qui font des collections de Papillons, de Coquillages, & d'autres productions merveilleuses de la Nature. pensez aux termes magnifiques usités dans ces diverses études, à ces noms pompeux qu'on a souvent donnés à ces objets que les Personnes dont le goût est différent, regardent comme indignes d'occuper des Mortels. La curiosité est souvent un attrait aussi puissant pour le Riche, que le lucre peut l'être pour le

Pauvre. La vanité produit en quelques-uns, ce que l'intérêt produit en quelques autres ; & un heureux mélange de ces deux principes, a quelquefois produit des choses très - merveilleuses. N'est-il pas surprenant qu'un Homme raisonnable puisse dépenser quatre ou cinq mille Pièces par an, ou ce qui revient au même, perdre l'intérêt de plus de cent mille Pièces, & cela pour avoir la réputation de posséder des raretés & des babioles en grande quantité, dans le même tems que cet Homme aime l'argent, & qu'il en est l'esclave sur ses vieux jours ? Ce sont les espérances du gain ou de la réputation, de jouir de grands revenus, ou de parvenir à des Emplois éminens, qui excitent à la Science ; & lorsque nous voyons que quelque Vocation, quelque Art, ou quelque Science n'est pas encouragée, nous ne pensons non plus à nous y perfectionner, que les Maîtres ou les Professeurs qui ne sont pas suffisamment dédommagés de leurs peines, soit par l'honneur, soit par le profit, ne sont portés à les enseigner. Je n'excepte pas même de cette règle les saintes Fonctions. Il est peu de Ministres de l'Evangile qui soient assez déintéressés, pour mépriser davantage les honneurs & les pensions qui sont, ou qui doivent être attachés à leurs fonctions, que les autres ne méprisent les récompenses qui accompagnent leur profession. Il seroit bien difficile de prouver qu'entre tant d'Ecclésiastiques qui s'appliquent avec assiduité à l'étude, il y en ait un grand nombre qui soient soutenus, dans les peines extraordinaires qu'ils se donnent, par l'amour du Bien Public, ou par l'intérêt particulier qu'ils prennent au bon état spirituel des Laïques. Au contraire, n'est-il pas visible que le plus grand nombre de ces Messieurs sont excités par l'amour de la gloire & par l'espérance de la pension ? Est-il extraordinaire de leur voir négliger les articles principaux de la Science, pour s'attacher aux plus frivoles, lorsque par ces derniers ils peuvent espérer

de trouver plus d'occasions de briller que par les premiers ? L'ostentation, l'avarice & l'envie ont fait plus d'Auteurs, que la vertu & la bienveillance. Les Personnes d'une capacité & d'une érudition reconnue, se donnent quelquefois beaucoup de mouvement pour éclipser & pour ruiner la gloire d'un autre. Quel est le principe qui, suivant vous, doit diriger deux Antagonistes, l'un & l'autre pleins de sens & de connoissances, qui, malgré toute leur habileté & leur prudence, ne sauroient cacher aux yeux du Public l'animosité dont leur cœur est rempli, la haine & l'envie qui les excitent à écrire l'un contre l'autre ?

HOR. Je ne dirai point que cela prend sa source dans la Vertu.

CLEO. Cependant vous connoissez les originaux de cette peinture en la personne de deux Théologiens très renommés & d'un grand mérite, qui feroient fort choqués s'ils soupçonnoient que quelqu'un doutât le moins du monde de leur vertu.

HOR. Lorsque les Hommes peuvent, sous prétexte de zèle pour la Religion, ou pour le Bien Public, donner l'effort à leurs passions, ils se donnent de grandes libertés. Quel étoit le sujet de la querelle ?

CLEO. De l'and caprina.

HOR. Quoi une bagatelle ? Je ne puis me la remettre.

CLEO. La dispute rouloit sur la Poésie des anciens Poètes Comiques.

HOR. Je me la rappelle à-présent.

CLEO. Y a-t-il dans la Littérature un sujet moins important, & moins utile ?

HOR. Je ne le crois pas.

CLEO. Le grand fujet de la contestation qui a éclaté entr'eux, est, comme vous le voïez, de savoir qui entend le mieux cette matière, & qui la connoit depuis plus longtems. Cet exemple, je pense, nous montre que quand même les Hommes feroient conduits uniquement par l'envie, par l'avarice & par l'ambition, il feroit cependant fort probable qu'on cultiveroit dans une Nation aussi opulente & aussi nombreuse que la nôtre, toutes les parties des Siences, même des plus inutiles, dès-qu'elles s'y feroient établies, & qu'il y auroit autant de places d'honneur & de revenus destinées aux Savans.

HOR. Mais si, comme vous l'avez insinué, on peut, avec des connoissances très-bornées, remplir la plupart des Postes, pourquoi se donneroit-on la peine de s'attacher à l'étude ? Pourquoi travailleroit-on à acquérir plus de sience qu'on n'en a besoin ?

CLEO. Je crois avoir déjà répondu à cette difficulté. Il y auroit plusieurs Personnes qui s'appliqueroient, parce qu'ils trouveroient du plaisir à étudier & à avancer en connoissances.

HOR. Mais il se trouve des Gens qui étudient avec tant d'application, qu'ils en dérangent leur santé, & qu'ils abrègent leurs jours, par les efforts extraordinaires qu'il font pour perfectionner leurs lumières.

CLEO. N'y a-t-il pas de même un grand nombre de Personnes qui alloiblissent leur tempérament, & qui se donnent réellement la mort à force de boire : vice qui procure cependant un plaisir beaucoup plus déraisonnable, & beaucoup plus fatigant. Au reste, je ne nie pas absolument qu'il n'y ait des Gens qui prennent la peine de cultiver leur Esprit pour rendre service à leur Patrie

tout ce que j'affure, c'est que le nombre de ceux qui font les mêmes choses pour se rendre service à eux-mêmes, sans aucun égard pour leur Patrie, est infiniment plus grand. Mr. HUTCHESON, dans l'Ouvrage qu'il a écrit, intitulé, Recherches sur l'origine de nos idées concernant le Beau & la Vertu, fait paroître beaucoup d'habileté pour peser & pour mesurer la quantité d'affection, de bienveillance &c. Je souhaitterois à présent que Quelque curieux Métaphysicien se donnât la peine de penser à loisir deux choses séparément. Premièrement, l'amour réel que les Hommes ont pour leur pays, indépendamment de l'intérêt particulier. En second lieu, le desir ambitieux qu'ils ont de vouloir passer pour gens qui agissent par cet amour, quoiqu'il n'en sentent point. Il faudroit qu'ensuite il prît tout ce qu'il pourroit ramasser de ces deux qualités dans quelque Nation, & qu'il nous montrât par sa méthode mathématique la proportion qu'elles ont l'une avec l'autre. On ne sauroit disconvenir que c'est non le soin des autres, mais le soin de nous-mêmes que la Nature a confié & commis à chaque Individu. Lorsque les Hommes cherchent à briller par quelques moïens extraordinaires, ils ont pour but d'en tirer quelque avantage : ils veulent surpasser les autres, faire parler d'eux, être préférés à ceux qui suivent la même vocation, & qui courent aux mêmes faveurs.

HOR. Croïez-vous qu'il soit probable, que les Personnes qui ont des talens & des connoissances soient préférées aux autres qui ont moins de capacité ?

CLEO. Oui, je le crois cæteris paribus ; car la question change, si tout le reste n'est pas égal.

HOR. Vous devez donc avouer qu'il doit du moins y avoir des principes de Vertus dans ceux qui disposent des Emplois.

CLEO. Je n'ai point dit qu'il n'y en eût pas ; mais il revient aussi de la gloire & de l'honneur aux Gens en crédit qui avancent les Personnes de mérite ; & quiconque aiant un bon Bénéfice à distribuer y appelle un Homme capable, est applaudi, chaque Paroissien croit lui avoir une obligation particulière. Une Personne susceptible de vanité n'aime pas plus à voir son choix condamné, & à être diffamé dans le monde, qu'un Homme vertueux. L'amour de l'applaudissement, qui est inné en nous, suffiroit seul pour engager le général des Hommes, & même la plus grande partie des Vicieux, à choisir le plus digne des Candidats. Cela même arrivera toujours, si ce mérite leur est connu, & qu'il ne s'élève pas des motifs plus puissans, comme ceux de parenté, d'amitié, d'intérêt, ou d'autres motifs semblables, qui empêchent l'effet de celui dont je parle.

HOR. Mais votre Système ne porte-t-il pas que ceux-là seront plutôt préférés, qui sont les plus lâches Adulateurs ?

CLEO. Parmi les Personnes habiles il s'en trouve qui, capables d'art & d'adresse, peuvent s'appliquer à l'étude sans négliger le monde. Ce font-là des gens qui savent comment il faut s'y prendre avec les Personnes de qualité, & qui savent tirer de leurs talens & de leur habileté le meilleur parti possible, pour se concilier la protection des Grands. Examinez seulement la conduite & les démarches de ces éminens Personnages dont nous avons parlé, & vous connoîtrez quel est le but, quels sont les avantages qu'ils paroissent se proposer dans leurs études pénibles & dans leurs veilles. Lorsque vous voyez des gens qui ont reçu les Saints Ordres fréquenter assidûment les Cours des Princes sans vocation & sans nécessité, lorsque vous les voyez continuellement attendre à la porte d'un Favori & briguer son suffrage, lorsque vous les en-

tendez déclamer contre le luxe du fiècle, & se plaindre de la nécessité où ils sont de s'y conformer, & qu'en même tems vous les voyez se piquer dans leur manière de vivre d'imiter le Beau Monde autant qu'ils le peuvent, & trouver de la satisfaction dans les efforts qu'ils se donnent pour approcher de ceux qu'ils ont pris pour modèles lors, dis-je, que vous voyez tout cela, il est impossible de résister à l'évidence qu'on apperçoit dans ces circonstances réunies : on est obligé de reconnoître les principes par lesquels ils sont conduits, & le but de leurs travaux ; surtout si dès qu'ils sont en possession de quelque Bénéfice, on les voit solliciter pour un autre Poste qui soit & plus lucratif & plus honorable ; & si dans toutes les occasions on apperçoit qu'ils ambitionnent d'être riches, d'avoir du crédit, de jouir des Emplois les plus distingués, & de dominer.

HOR. J'ai peu de chose à dire des Prêtres, & ce n'est pas chez eux que j'irois chercher de la vertu.

CLEO. Cependant vous y en trouveriez tout autant que chez les Personnes de quel-que autre profession ; mais partout il y en a moins qu'il n'y en paroît. Il n'est qui que ce soit, qui voulût qu'on le crût manquer de sincérité, & user de prévarication : avec tout cela il y a très peu de Personnes, même parmi celles qui feroient assez sincères pour avouer ce qu'elles possèderoient, qui voudissent nous apprendre la vraie raison pour laquelle ils le possèdent, & les moyens qu'ils ont mis en usage pour se le procurer. Aussi le contraste qu'on découvre entre les paroles & les actions des Hommes n'est jamais plus sensible, que lorsque nous voulons connoître les sentimens qu'ils ont sur le mérite réel des choses. La Vertu est sans-doute le plus précieux trésor que l'Homme puisse posséder, chacun le dit : mais où est le País où on

la pratiqueroit, si l'on ôtoit toutes les récompenses qui y sont attachées ? On appelle, d'un autre côté, l'argent la racine de tous les maux, & c'est avec raison. Il n'y a pas eu un Satyrique, ni un Moraliste tant soit peu célèbre, qui n'ait combattu l'attachement que les Hommes ont pour les richesses : cependant quelles peines ne prend-on pas, quels hazards ne court-on pas pour en amasser, sous prétexte qu'on en veut faire divers bons usages ! Quoi qu'il en soit, je crois fermement qu'entre les causes accessoires, il n'en est aucune qui ait plus produit de mal dans le Monde que celle-là : cependant il seroit bien difficile d'en nommer une autre qui fût aussi absolument nécessaire à l'ordre, à l'économie, & à la conservation de la Société Civile, qui, uniquement fondée sur nos divers besoins, ne pourroit se conserver, si l'on en excluait les services réciproques que nous nous rendons les uns aux autres. Il n'est point dans la vie de soins ni plus grands, ni plus constants, que ceux que nous nous donnons pour engager les autres à s'acquitter envers nous de ces importants devoirs. Mais il seroit déraisonnable d'attendre que les autres servissent pour rien : d'où je conclus que tout le commerce que les Hommes ont les uns avec les autres, doit être un échange continuel qu'ils font d'une chose contre une autre. Le Vendeur qui transfère à l'Acheteur la propriété qu'il a sur une chose, n'a pas moins son intérêt particulier à cœur que l'Acheteur, qui recherche cette propriété : & si vous avez besoin, ou que vous trouviez quelque chose de votre goût, le Propriétaire ne vous la cèdera pas, à-moins que vous ne lui donniez en échange quelque chose qui fera plus de son goût que celle qu'il possède & que vous souhaitez. Il ne se départira jamais de cette règle, quelque abondante que soit la provision qu'il a de cette marchandise, & quelque besoin que vous en ayez. Quel moyen emploierois-je pour engager quelqu'un à me rendre ser-

vice, lorsque ce que je pourrais lui rendre lui est inutile, ou qu'il ne s'en soucie pas ? Il n'est personne qui, s'il n'a aucun différend, ni aucun procès avec un autre Membre de la Société, veuille faire quelque chose pour un Avocat. Un Médecin ne peut rien prétendre d'une Famille dont tous les individus sont en parfaite santé. L'argent seul prévient & ôte toutes les difficultés, en fournissant une récompense commode & précieuse pour payer tous les services que les Hommes peuvent se rendre les uns aux autres.

HOR. Mais si les Hommes s'estiment tous plus qu'ils ne méritent, chacun appréciera son travail au-delà de sa valeur. Cela ne découle-t-il pas de votre Système ?

CLEO. Sans-doute, & l'expérience le confirme aussi. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que plus il y a d'individus dans une Société, plus leurs desirs sont divers & nombreux ; plus la coutume a rendu pénible l'accomplissement de ces desirs, & moins ces inconvénients sont considérables, lorsque l'usage de l'argent est introduit. Si cela n'avoit été ainsi, plus le nombre des Membres de la Société auroit été petit, plus les Hommes se feroient tenus aux besoins

CLEO. Sans doute, & l'expérience le confirme aussi. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que plus il y a d'individus dans une Société, plus leurs desirs sont divers & nombreux; plus la coutume a rendu pénible l'accomplissement de ces desirs, & moins ces inconvénients sont considérables, lorsque l'usage de l'argent est introduit. Si cela n'avoit été ainsi, plus le nombre des Membres de la Société auroit été petit, plus les Hommes se feroient tenus aux besoins absolument nécessaires, plus aussi il leur auroit été facile de s'accorder sur les services réciproques dont je parle. Mais il seroit aussi difficile de procurer tous les agrémens de la vie, & ce qu'on

appelle le bonheur temporel, dans une grande Nation civilisée, fans y introduire le langage, qu'il ne l'auroit été d'y vivre agréablement fans l'usage de l'argent ou de quel que équivalent qui en tint la place. Dès-qu'une fois cet usage est connu, & que les Magistrats y ont l'œil, l'argent sert de mesure commune pour connoître exactement le mérite de chaque chose. Il naît plusieurs avantages de la nécessité. Le besoin où les Hommes sont de boire & de manger, est le lien de la Société Civile. Que les Hommes estiment tant qu'ils voudront leur ouvrage, il fera toujours très-bon marché, si plusieurs personnes sont capables de l'exécuter. Quel-que utile qu'une chose puisse être à l'Homme, jamais elle ne fera chère, tandis qu'il y en aura en abondance. C'est la rareté, plutôt que l'utilité, qui hausse le prix des choses. D'où il paroît évidemment, pourquoi ces Arts & ces Sciences, qui demandent un génie particulier & peu commun, ou qu'on ne sauroit apprendre qu'avec beaucoup de tems, de peines, d'application & d'ennui, sont plus lucratifs que les autres. De plus, on ne peut disconvenir que dans toute Société une occupation également pénible & vile, que peu d'Ouvriers veulent entreprendre, tombera toujours en partage à ceux qui ne sauroient faire mieux. Mais vous avez pu voir cette idée poussée dans la FABLE DES ABEILLES.

HOR. Auffi l'ai-je très-bien vu. Il ya surtout un endroit remarquable sur ce sujet que je n'oublierai jamais. Rien, dit cet Auteur, ne peut ainsi éguillonner les Pauvres à travailler pour les autres, que leurs besoins. Il est donc de la prudence de les soulager ; mais ce feroit une folie que de les guérir.

CLEO. Je crois la maxime très-juste, & autant propre à procurer l'avantage réel du Pauvre, qu'à faire goûter des agrémens au Riche. Car parmi ceux qui travaillent, ceux-là feront toujours les

moins misérables en eux-mêmes, & les plus utiles au Public, qui étant nés dans la bassesse, & aiant été élevés dans la pauvreté, se foumettront avec joie à leur condition, & ne fouhaiteront autre chose par rapport à leurs Enfans, que de les voir leur succéder dans leur basse condition : aussi dès la plus tendre enfance ils les endurciront à la fatigue, & les accoutumeront à la soumission, à la frugalité & aux haillons. Qui sont ceux au contraire que vous croïez les plus malheureux, & les moins utiles aux autres ? Ne sont-ce pas ceux qui méprisant le travail auquel ils sont appelés, se plaignent de la bassesse de leur condition, en ont honte, & qui, sous prétexte de rechercher l'avantage de leurs Enfans, recommandent leur éducation à la charité des autres ? Que dis-je ! Vous trouverez toujours que la plus grande partie des Pauvres de cette dernière classe, sont des paresseux, des ivrognes, qui, accoutumés à l'intempérance, négligent leurs familles, & pensent uniquement à tirer de la bourse des honnêtes gens autant d'argent qu'ils peuvent, pour diminuer leurs peines, & se dispenser du soin de pourvoir à leurs Enfans.

HOR. Je ne m'érige point en Défenseur des Ecoles de Charité, cependant il me paroît qu'il faut être barbare pour forcer les enfans des pauvres Ouvriers, & toute leur postérité à vivre dans cette condition, & dans cet esclavage, sans que ceux d'entr'eux qui auroient & des talens & du génie, pussent jamais s'élever à un plus haut rang.

CLEO. Je l'avoue, on pourroit regarder cela comme barbare, si effectivement on faisoit ce dont vous parlez, ou qu'on eût dessein de le faire. Mais dans le Christianisme, il n'est aucun ordre de Personnes qui soit forcé d'être esclave, & de voir sa postérité dans cet état. Parmi les Gens du plus bas état, il y a dans tous les Païs

des fortunés ; & tous les jours nous en voïons quelques-uns, qui sans éducation, & sans protecteurs, s'élèvent par leur industrie & par leur application, au dessus de la médiocrité, & même quelquefois au premier rang, s'il leur arrive d'aimer l'argent, & de trouver du plaisir à le ménager : sentimens dont les personnes du commun, & les plus petits génies sont plus susceptibles, que ceux dont les qualités sont plus éclatantes. Mais il y a bien de la différence entre empêcher les Enfans des Pauvres de s'élever, & ne pas approuver qu'on force l'éducation de mille d'entr'eux, lorsqu'on pourroit les employer plus utilement suivant le cours ordinaire des choses, si quelques Riches doivent devenir pauvres, & quelques Pauvres riches. Mais cette bienveillance universelle qui engage à faire les efforts les plus industriels pour tirer l'Ouvrier indigent de sa pauvreté, n'est pas moins pernicieuse à tout un Royaume, que le pourroit être un pouvoir tyrannique, qui sans sujet priveroit les Gens riches de l'aide & de l'abondance où ils vivent. Supposons que les ouvrages pénibles & vils qu'il y a à faire par tout le Royaume demandent trois millions de moins, & que tous ces ouvrages subalternes soient tous exécutés par les enfans des Pauvres, gens illétrés, qui n'ont reçu que peu ou point d'éducation : dans ce cas il est évident, que si la dixième partie de ces Enfans étoient détournés ou par force, ou par quelque autre moyen, de ces basses occupations, il arriveroit qu'il manqueroit trois-cent-mille Hommes pour faire tout l'ouvrage qui doit être fait : nombre qui doit être suppléé par les Enfans de ceux qui sont nés dans une situation plus élevée.

HOR. De forte que la charité qu'on exerce envers quelques personnes, doit tourner en cruauté envers quelques autres ?

CLEO. La chose est certaine, n'en doutez point. Dans toutes les Nations bien réglées, il doit y avoir entre les différens ordres une certaine proportion par rapport au nombre, afin que le mélange soit bien & duement fait. Comme donc cette juste proportion est le résultat, & une suite naturelle de la différence qu'il y a dans les conditions, & des vicissitudes qu'on y observe, on ne sauroit rien faire de mieux, que d'empêcher que les conditions ne se confondent. Tout cela nous apprend, combien les Personnes d'un esprit borné peuvent, avec les meilleures intentions du monde, nous faire perdre de cette félicité, qui découleroit naturellement d'une Société nombreuse, si personne n'en détournoit ou n'en interrompoit le cours.

HOR. Je suis incapable de comprendre des matières si abstraites. N'avez-vous plus rien à dire pour finir l'éloge de l'Argent ?

CLEO. Mon dessein n'est point de parler en faveur de cette institution, ni de la blâmer. Qu'elle soit bonne ou mauvaise, toujours est-il certain que son pouvoir & son empire est d'une vaste étendue, & que son influence n'est jamais plus forte, ni plus universelle, que dans les Empires, les Etats & les Roïaumes où les Connoissances & la Politesse, les Arts & les Sciences se trouvent accompagnées d'une grandeur & d'une prospérité extraordinaires. Aussi l'invention de l'Argent monnoïé me paroît-elle plus sagement accommodée au panchant de notre nature, qu'aucune autre découverte. On n'auroit pu trouver un meilleur remède contre l'oïiveté, ou l'opiniâtreté. J'ai souvent vu avec étonnement la manière empressée & vive avec laquelle les gens les plus orgueilleux, conduits par ce seul motif, rendoient hommage à leurs Inférieurs. L'argent nous procure tous les services, & anéantit toutes les

dettes. Que dis-je ! il fait plus. Lorsqu'un bon Païeur donne de l'ouvrage à quelqu'un, l'Ouvrier a obligation à celui qui l'occupe, quelque pénible, difficile & ennuyeuse que soit l'occupation qu'il en exige.

HOR. Ne croïez-vous pas qu'il se trouvât parmi ceux d'un rang élevé, bien des personnes qui vous nieroiént tout cela ?

CLEO. Je le crois sans doute ; mais ils auroient tort, à moins qu'eux-mêmes ils ne recherchassent point de l'occupation & de l'emploi. HOR. Ce que vous dites est vrai à l'égard des Mercenaires : mais sur les cœurs généreux qui méprisent le lucre, l'Honneur a plus de pouvoir que l'Argent.

CLEO. Les Personnes dont les titres sont les plus fastueux, & qui voient couler dans leurs veines le sang le plus illustre, ne sont point à couvert de l'avarice. Ceux même de la première qualité, qui se distinguent actuellement par leur générosité & par leur magnificence, sont souvent tout aussi sensibles à un gain proportionné à leur élévation, que les plus fordidés Artisans peuvent l'être à des bagatelles. Tant de Personnes du premier rang, qui tous les jours se laissent corrompre, nous montrent qu'il est bien difficile de trouver de ces Personnes généreuses qui méprisent le lucre, lorsqu'elles peuvent espérer de faire des gains considérables. D'ailleurs rien n'est d'un goût plus général que l'Argent, il convient dans tous les états : les Riches & les Pauvres, les Supérieurs & les Inférieurs y trouvent des avantages très-réels. Il n'en est pas de même de l'Honneur, qui n'a que bien peu d'influence sur les Petits, & sur le Commun-Peuple accoutumé à l'esclavage, & qui affecte très rarement le Vulgaire ; tandis que l'Argent étend son pouvoir sur tous les rangs où l'Honneur étend le sien. Disons de même, les Richesses font honneur à tous ceux qui savent en

faire usage, suivant que la Mode l'exige. L'Honneur au contraire a besoin des Richesses pour se soutenir ; sans elles l'Honneur est un pesant fardeau, qui accable celui qui en est animé. La Pauvreté accompagnée de titres d'honneur, est plus à charge que la Pauvreté toute seule ; puisque plus un Homme est élevé en naissance, & plus les besoins sont considérables, & que plus on a d'argent, & plus on est en état de fournir aux dépenses les plus extravagantes. On ne peut imaginer de meilleur restaurant. Je le dis dans le sens naturel, ce restaurant opère mécaniquement sur les esprits : car c'est non seulement un éguillon qui excite les Hommes à travailler, & un motif qui fait aimer la peine ; mais encore il soulage la fatigue, prévient l'ennui, & soutient les Hommes au milieu de toutes les difficultés & de tous les embarras qu'ils ont à essuyer. Un Ouvrier, de quelque espèce qu'il soit, qu'on paie à proportion de sa diligence, peut faire plus d'ouvrage qu'un autre qu'on paie par jour ou par semaine, & qui a des gages réglés & fixes.

HOR. Ne croiez-vous donc pas qu'il y ait des Personnes qui s'acquittent des devoirs de leur vocation avec diligence & assiduité, lors même que leurs gages sont fixés & déterminés ?

CLEO. Oui, je crois qu'il y en a plusieurs. Mais il n'est aucun Poste, ni aucun Emploi où l'on exige, & même où l'on attende une attention aussi scrupuleuse, & une assiduité aussi soutenue qu'on en voit dans ceux qui travaillant par choix, tirent une nouvelle récompense de chaque redoublement de peines & de travail. Jamais vous n'avez vu d'Ouvriers si entièrement dévoués à leur vocation, pour s'acquitter des fonctions qu'elle demande avec autant d'ardeur, de persévérance & de promptitude, s'ils sont payés par année, que le sont ceux qui voient les récompenses accompagner proportionnellement leur travail ; soit que ces récompenses précèdent le

service qu'on rend aux autres comme cela a lieu avec les Gens de Loi ; soit qu'elles le suivent, comme chez les Médecins. Je suis persuadé que dans notre première conversation vous étiez dans ces idées, & que vous avez insinué la même opinion.

HOR. Vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaira.

CLEO. Vous n'êtes pas fâché de ce que j'ai dit ?

HOR. Affurément je le suis. J'aurois été charmé de vous entendre parler des Rois, & des autres Souverains avec la même candeur, & la même liberté que vous avez traité les Premiers Ministres & leurs envieux Adversaires. Lorsque je vois un Homme impartial, je lui fais toujours la justice de penser que s'il se trompe dans ce qu'il dit, il est du moins sûr qu'il tâche de trouver la vérité. Plus j'examine vos sentimens sur ce que je vois dans le Monde, & plus je les approuve : & si ce matin j'ai paru vous faire quelques objections, je n'ai eu en vue que de m'éclaircir, en vous donnant occasion de vous expliquer vous-même plus amplement. Je suis votre Profélite, & désormais j'envisagerai la FABLE DES ABEILLES, tout autrement que je ne l'ai envisagée jusqu'à présent. Le stile des Caractéristiques peut être meilleur ; peut-être même que le Système de la Sociabilité qui y est proposé, est plus aimable, & plus vraisemblable, à cause de l'art merveilleux avec lequel tout y est proposé : cependant l'autre est plus conforme à la vérité & à la nature.

CLEO. Lisez encore une fois cet Ouvrage, & vous conviendrez qu'il n'y eut jamais deux Auteurs qui aient écrit dans des vues si différentes. L'Auteur de la FABLE DES ABEILLES a voulu engager son Lecteur, mettre son esprit dans une affiète agréable, & badiner en un mot pour dévoiler la corruption de notre Nature.

Après avoir exposé l'Homme à différens jours, il le place indirectement dans le point de vue nécessaire pour découvrir la nécessité de la Révélation, de la Foi, & de la Pratique du Chrïtianisme.

HOR. Je n'y ai rien vu de semblable. Qu'est-ce que vous appelez indirecteCLEO. En exposant d'un côté la vanité du Monde & les plaisirs les plus polis qu'on puisse s'y procurer, & de l'autre l'insuffisance de la Raïson Humaine & de la Vertu Païenne pour procurer la Félicité. Car je ne vois point quelle autre idée pourroit se proposer par-là un Homme qui vit dans un Païs Chrétien, & au milieu d'un Peuple dont tous les Individus prétendent rechercher le Bonheur.

HOR. Que dites-vous donc de Milord Shaftsbury ?

CLEO. Premièrement, je conviens avec vous que c'étoit un Homme savant, & un Ecrivain très-poli. Il a déploré une belle & riche imagination, & montré qu'il savoit penser finement, & exprimer ses pensées avec des expressions brèves & pleines de force. Mais on doit avouer, que si d'un autre côté ses sentimens sur la Liberté & sur l'Humanité sont nobles & sublimes, & qu'en un mot il n'y a rien de trivial & de vulgaire dans ses Caractéristiques ; de l'autre côté on ne sauroit nier que les idées qu'il s'est formé de la bonté & de l'excellence de notre Nature, ne soient romanesques & chimériques, en même tems qu'elles sont aimables & belles ; & qu'il n'ait pris beaucoup de peine pour réunir deux choses absolument contraires, l'Innocence des Mœurs, & la Grandeur Mondaine. Si même on y fait attention, on trouvera que pour parvenir à ce but, il favorise le Déïsme ; qu'en faisant semblant de censurer les Fourberies des Prêtres, & la Superstition, il attaque la Bible-même ; & qu'enfin, en tournant en ridicule plusieurs passages des Ecrits Sacrés, il montre qu'il veut saper les fondemens de toute

Religion Révélée, dans le deffein d'établir la Vertu Païenne fur les
ruïnes du Chriftianifme.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Fable_des_abeilles. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.